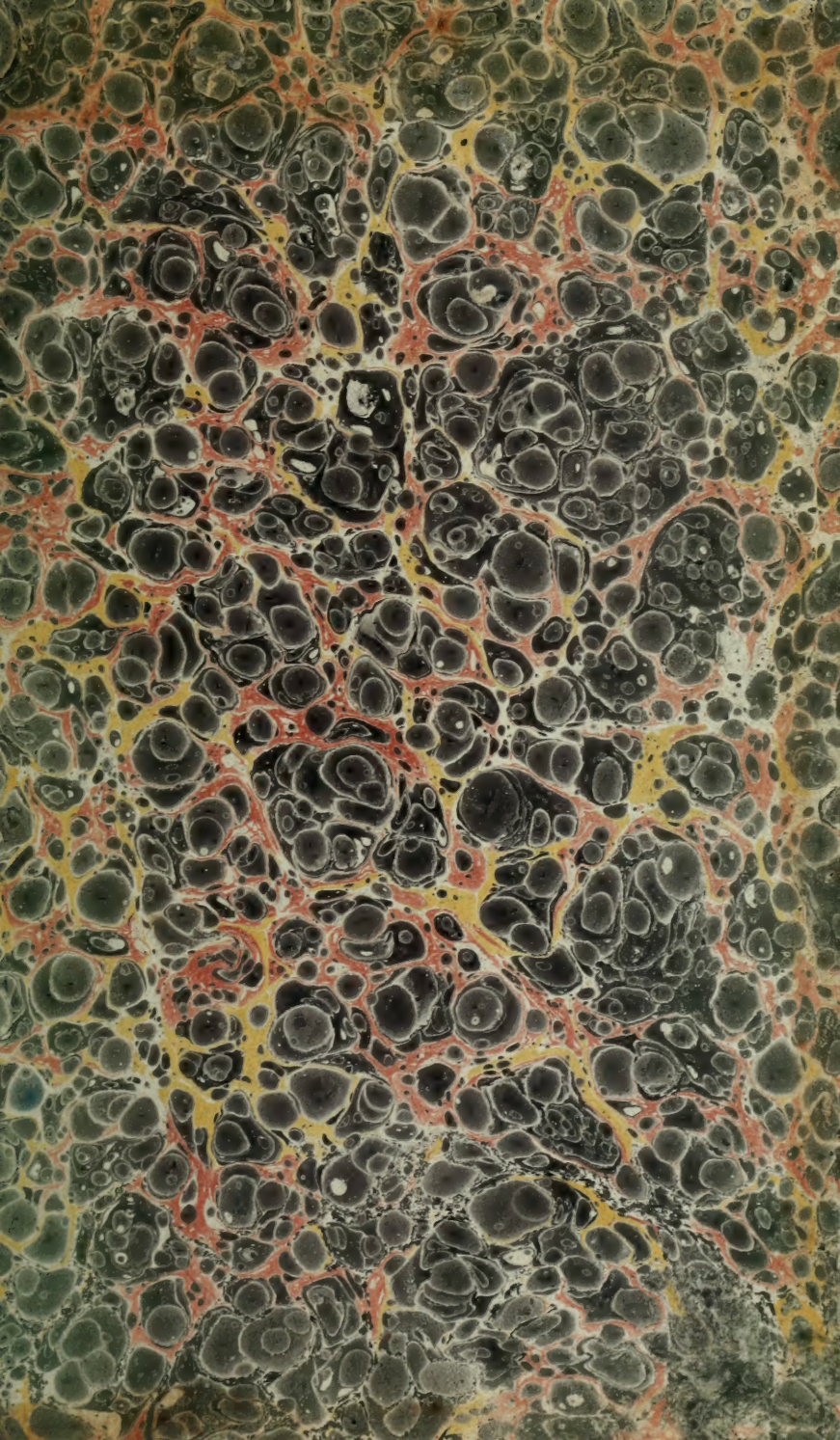

AC
25
.F35
1828
V. 1
SMRS

6 vols [le 4° manque]

de Féletz, critique au "Journal des Débats"

voir [Beau de Loménie] : Galerie [populaire] des Contemporains illustres – le volume consacré aux biographies ecclésiastiques

MÉLANGES.

TOME I.

IMPRIMERIE DE CASIMIR RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

PAR M. CH.-M. DE FÉLETZ,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
HOR., *de Art. poet.*, 410.

TOME PREMIER.

PHILOSOPHIE.

PARIS.

GRIMBERT, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE MARADAN,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1828.

PRÉFACE.

L'ingénieux et spirituel Addison, rassemblant les feuilles éparses qu'il avait successivement publiées, et qui lui avaient fait tant d'honneur et une si juste réputation dans les trois royaumes, et même dans l'Europe entière, s'amuse à fixer les rangs des auteurs; et il ne trouve ni de moyen plus juste, ni de règle plus sûre, que de les classer suivant la masse de leurs ouvrages. D'après la hiérarchie qu'il établit sur cette base, il place modestement ses feuilles volantes au dernier degré de cette échelle littéraire; « mais à présent, dit-il, qu'en les réunissant j'en « forme des in-8°, je prends le pas sur tous les « auteurs in-12. » Addison plaisante en homme sûr de son succès. Il ne m'est permis d'avoir ni cette gaîté, ni la confiance qui l'inspire, et peut-être y a-t-il quelque imprudence à rappeler un si célèbre auteur et un si célèbre ouvrage, au moment où j'en publie un qui, dans ses élémens et sa composition, a quelques rapports avec le *Spectateur*, mais qui est si loin de pouvoir soutenir une pareille comparaison, et un si redoutable rapprochement. Addison

a pu sans doute, par la réunion de ses feuilles volantes, les préserver de l'oubli des hommes : éparses, le souvenir même en serait effacé ; rassemblées et réunies, elles forment un livre très-agréable, et qu'on parcourt toujours avec plaisir. On peut dire, en changeant un mot à une pensée d'Horace :

Tantùm moles *juncturaque pollet !*

Mais cette *masse* ne protége que les bonnes choses, et par conséquent, dans un livre, que les bonnes pages ; elle entraînerait plus rapidement encore, s'il est possible, les mauvaises à l'oubli ; et, comme tous les corps graves, elle les y précipiterait avec une vitesse qui serait en raison directe de leur poids. Elle pourrait faire pis encore ; car le sort le plus fâcheux pour un écrivain n'est pas toujours d'être oublié, et la réunion de feuilles indignes d'être recueillies pourrait bien ne les rappeler à la mémoire des hommes, que pour les livrer non-seulement à leur indifférence, mais à leur censure, à leur mépris.

Est-ce là le sort qui attend les miennes ? On doit croire que j'ai une meilleure espérance, puisque je les publie. Trop d'assurance toutefois n'accompagne pas cette publication. Je pourrais dire combien d'années mes justes craintes l'ont rejetée, éludée, différée ; à combien d'instances de trop indulgens amis j'ai long-temps résisté ;

mais la modestie des *préfaces* est tellement discréditée, que j'épargnerai au lecteur toutes ces protestations, quelque sincères qu'elles soient.

Mais si j'ignore quel est l'accueil que je dois attendre du public, le public sait parfaitement, et d'avance, celui qu'il doit me faire. Toutes les pages du livre que je lui offre ont en effet passé sous ses yeux ; déjà il les a lues, jugées, appréciées, approuvées ou condamnées, applaudies ou rejetées. Il peut donc dès à présent décider, d'après les diverses impressions qu'il a ainsi reçues en détail, si ces feuillets, d'abord épars et isolés, ont mérité d'être réunis et conservés, ou s'il n'eût pas mieux valu les abandonner au sort d'une existence éphémère, et d'un éternel oubli qu'ils devaient infailliblement attendre et de leur destination première, et de leur forme volante et légère. Je puis donc interroger franchement les lecteurs et leur tenir ce discours dépourvu de trop d'orgueil, comme de trop de modestie : Avez-vous, en lisant les nombreux et sans doute trop nombreux *articles* de ma composition que, depuis un quart de siècle et plus, le *Journal des Débats* a bien voulu admettre dans ses feuilles, pensé qu'ils sont tous également indignes d'être reproduits à vos regards, et qu'ils ont été propres tout au plus à repaître, dans un moment d'oisiveté, une curiosité frivole, pour être, l'instant d'après,

oubliés pour toujours, et disparaître a jamais avec les feuilles fugitives qui les contiennent? Alors ne lisez pas mon livre : il se compose tout entier de ces malheureux *articles*, choisis, il est vrai, non par moi, dont le choix aurait pu être égaré par cette indulgence, ou plutôt cette faiblesse paternelle, avec laquelle tout écrivain envisage toutes ses productions; mais par un ami, indulgent aussi sans doute, mais habile, éclairé, plein de goût, dont les nombreux travaux utiles et classiques attestent depuis trente ans les lumières et le talent : M. Amar, mon confrère à la Bibliothèque Mazarine (1). Mais qu'importe le choix, si votre jugement rigoureux subsiste, et que rien ne fût digne d'être recueilli!

Puis-je me flatter, au contraire, qu'il vous est quelquefois resté une impression moins défavorable de la lecture de ces fragmens variés de critique littéraire? Avez-vous jugé que tantôt un hasard fortuné, ou quelque heureuse inspiration avait quelquefois répandu, sur des sujets peu graves et peu intéressans, une sorte d'agrément dont on ne serait pas fâché de prolonger le souvenir; que tantôt la gravité et l'importance des matières avaient assez appuyé,

(1) M. Amar a été secondé, dans ce travail, par un des plus savans humanistes de l'Université, M. Ducluzeaux, professeur d'histoire au collége Bourbon.

soutenu la faiblesse de mes talens, pour imprimer à un certain nombre de mes articles un intérêt moins passager; et qu'enfin les bonnes intentions, les bons principes dont j'ose me flatter qu'ils portent tous l'empreinte, se reproduisant plus particulièrement dans un certain nombre de mes observations littéraires, morales, philosophiques, donnent à ces petites compositions un mérite et une utilité qui peuvent s'étendre au-delà du jour où elles paraissent, et de la matinée où on les lit? Voilà mon livre, voilà mes *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire*, qui vous les offrent, et qui, en les rassemblant, leur donnent plus de poids, une forme plus solide, et peuvent, si vous les accueillez, leur garantir une existence moins éphémère.

Deux choses sont incontestables, et toutes deux m'accuseront, si l'ouvrage que je publie n'a point de succès. C'est que de nos jours la critique s'est perfectionnée, et que le public l'a plus goûtée que jamais, et y a fait une attention plus constante et plus sérieuse. Il y a eu même une sorte de réciprocité entre ces deux vérités de fait: le mérite de la critique et le talent de ceux qui l'ont exercée, provoquant l'intérêt des lecteurs, et l'intérêt des lecteurs excitant les efforts des écrivains qui s'adonnaient à la critique, et tournant ainsi au profit de l'art. J'ai esquissé, dans mon Discours de

réception à l'Académie-Française, cette époque vraiment remarquable dans l'histoire littéraire. Je remarquerai ici quelques autres effets de ce goût général qui s'est montré, dans le dix-neuvième siècle, pour la critique et la littérature des Journaux.

Et d'abord, quelle est la première cause de ce goût? N'est-ce pas parce que les lecteurs, pour la plupart du moins, appliquent à leurs lectures ce que La Fontaine disait de ses compositions : *les longs ouvrages me font peur?* Avares de leur temps, de leurs peines, de leurs pensées, de leurs réflexions, il leur faut des jugemens tout faits, des opinions toutes digérées, des doctrines faciles à saisir, et renfermées dans quelques pages ou dans quelques feuilles légères. Il leur paraît commode d'apprendre tous les matins, en déjeûnant ou en courant, l'histoire, la politique, la littérature, la morale, la philosophie. Sans doute quelques esprits forts s'élèvent avec beaucoup de chaleur contre ces oracles littéraires; mais ils imitent ceux qu'ils combattent, de sorte que, contradicteurs et approbateurs, tous n'ont guère lu que des Journaux.

Un peu légers, un peu superficiels, ainsi que l'atteste le choix de leurs lectures, ces lecteurs ont toutefois, en général, beaucoup d'esprit et de tact; ils jugent très-bien de ce qui est bon et agréable, et ils se dégoûteraient

bien vite de ce qui ne l'est pas. Il a donc fallu du mérite pour leur plaire. Accoutumés à trouver de temps en temps, dans les Journaux, des morceaux brillans des plus grands écrivains de notre âge, ils sont devenus de plus en plus difficiles; leurs esprits, montés à ce ton, se sont montrés exigeans. Il n'eût plus été possible de les satisfaire, comme autrefois, avec une analyse sèche et froide, avec une sorte de procès-verbal de l'ouvrage qu'on veut leur faire connaître; encore moins avec un jugement tranchant et non motivé, ou lourd et ennuyeusement motivé.

Bientôt, et peut-être par un raffinement excessif, les lecteurs cherchèrent moins à connaître l'ouvrage dont on leur rendait compte, que l'esprit de celui qui en rendait compte. On lui sut peu de gré d'exposer sommairement le plan de l'auteur et les idées du livre dont il s'occupait, ce qui est pourtant sa véritable tâche, et ce qui serait bien plus commode; on lui demanda ses propres idées : il fut donc obligé d'en avoir, ce qui souvent est assez pénible. Il fallut s'élever à des considérations générales, rattacher les principes littéraires aux principes moraux, philosophiques, politiques, et démêler ces liens imperceptibles qui unissent, dans les différens ordres d'idées, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête. Il fallut faire des rapprochemens

ingénieux, des comparaisons heureuses; applaudir avec délicatesse, avec grâce; critiquer avec finesse, avec un peu de malice; car les lecteurs sont très-malins, et cependant avec politesse, car ils se piquent d'être très-polis.

Heureux ceux qui ont rempli toutes ces conditions! et il en est certainement plusieurs qui ont eu ce mérite; je pourrais en nommer quelques-uns que le public a déjà nommés. Notre âge a été fertile en excellens critiques, et c'était la marche naturelle des choses. Lorsque chez un peuple la gloire des lettres a été portée à un haut degré de splendeur, on voit éclore, dans les siècles qui suivent cette époque brillante, un grand nombre d'auteurs qu'on peut diviser en deux classes : la première est celle de ces écrivains ambitieux, qui, désespérant d'imiter les grands modèles, et de les atteindre dans les belles routes qu'ils se sont frayées, s'égarent dans des routes nouvelles, dénaturent la langue, et corrompent le goût. La seconde est composée de ces écrivains judicieux qui, ayant, à défaut de génie, du goût, et le sentiment des beautés morales et littéraires, les admirent dans les ouvrages des grands maîtres, les proposent sans cesse à l'admiration des autres, les développent dans leurs écrits, les font mieux ressortir par leurs réflexions, en indiquent et les sources et les causes, et les rendent ainsi sensibles à ceux même que moins d'étude, moins d'usage, un

tact moins délicat, et un goût moins sûr, empêcheraient de les reconnaître et de les apprécier. Ces époques sont donc fécondes en mauvais poëtes, en mauvais orateurs, en médiocres auteurs, en littérateurs instruits, en bons critiques. C'est ainsi qu'après les beaux jours de la poésie et de l'éloquence chez les Romains, on vit paraître des critiques tels que Quintilien et Longin; de bons grammairiens et d'excellens philosophes qui, rappelant dans leurs écrits les règles et les modèles du bon goût dans tous les genres, en retardèrent la décadence.

Si cette époque a été heureuse pour la critique, par la disposition générale des esprits, et par d'autres circonstances encore que j'ai observées dans le Discours auquel j'ai déjà renvoyé, elle l'a été aussi par les richesses qui lui ont été offertes. Dans cette première période du dix-neuvième siècle, de jeunes littérateurs, en assez grand nombre, ont commencé leur réputation; d'autres ont affermi la leur. Des écrivains, déjà célèbres dans le siècle dernier, ont publié d'importans ouvrages dans celui-ci; des éditeurs zélés, et des savans laborieux, ont reproduit les chefs-d'œuvre de l'antiquité; des hommes habiles dans les langues anciennes, et écrivant bien la leur, les ont traduits; on a réimprimé les meilleurs ouvrages des siècles de Louis XIV et de Louis XV; des controverses se sont établies sur leur mérite; de faibles produc-

tions ont donné lieu, ou par les questions qui y ont été soulevées, ou par le talent des critiques, à d'excellentes dissertations littéraires; et l'on a pu dire souvent, en lisant leurs analyses : *Materiam superavit opus.* Enfin, on a voulu secouer le joug des anciennes doctrines, mépriser les anciens modèles, introduire des systèmes nouveaux, soutenir des paradoxes bizarres; l'impuissance d'égaler les grands maîtres dans tous les genres a fait méconnaître leur supériorité, tracer de nouvelles règles et de nouvelles *poétiques*, et bouleverser toutes les idées reçues en littérature : des rivalités et des jalousies nationales donnaient de l'activité à ces nouveaux principes, et imprimaient de la vivacité aux discussions qu'ils faisaient naître. C'était aux critiques à monter sur la brèche et à défendre la patrie, car la cause était patriotique : il s'agissait de venger les anciens, et de venger la France, leur plus digne émule.

J'ai pris part à toutes les discussions, à toutes les questions qu'a offertes cette époque féconde : j'y ai pris part plus que personne; car, comme il ne s'agit ici que du nombre, triste avantage, je puis dire que personne n'a plus, et plus long-temps coopéré que moi à la rédaction d'un Journal littéraire. La collection entière de mes articles aurait formé quinze ou seize volumes. J'ai voulu la réduire au quart : cependant, d'après le conseil des deux personnes

qui ont bien voulu se charger du travail assez pénible et assez difficile, de leur choix et de leur publication, je la porterai à six. Il eût été possible de n'en publier aucun, et c'eût peut-être été le mieux; mais il m'a été prouvé que, dès qu'on prenait un autre parti, il était difficile d'en publier moins.

Il est inutile sans doute d'observer qu'on a choisi ce qui a paru le moins indigne d'être conservé. Toutefois d'autres considérations ont dû présider à ce choix, et commander la suppression de quelques articles. Dans l'intervalle de vingt-cinq années, quelques idées changent et se modifient; ce qui paraissait vrai devient douteux; ce qui ne semblait que juste est devenu dur, quelquefois tout-à-fait injuste; de nouveaux engagemens se forment, de nouveaux devoirs sont imposés. Je me suis conformé à ces devoirs, j'ai été fidèle à ces convenances, persuadé qu'un bon procédé vaut mieux qu'une plaisanterie, ou qu'une vérité littéraire, à supposer même que la plaisanterie fût bonne, et la vérité incontestable.

Deux méthodes différentes s'offraient ici pour la publication : ou l'ordre des dates, ou celui des matières que traitent les articles, et des divers genres ou sciences diverses dont ils s'occupent. La première est celle qu'a suivie mon ancien collaborateur et ami, feu M. Dussault, dont les *Annales littéraires* se trouvent chez le même

libraire que mes *Mélanges :* voisinage redoutable, mais que j'aime et que j'ai choisi. Cette méthode était la plus facile sans doute, et ne demandait presque aucun travail; mais il m'a semblé que l'ordre chronologique n'est point un ordre pour des morceaux de littérature, de philosophie, et même pour des discussions historiques. L'esprit aime la variété, sans doute; mais il n'aime pas la confusion, et n'est-ce pas une sorte de confusion, que de passer inopinément, et pour ainsi dire, à chaque page, d'un roman frivole, à un ouvrage sérieux sur la religion; de l'examen de quelques poésies légères, à celui d'un livre de philosophie; de trouver M. de Châteaubriand à la suite de Cousin d'Avallon, ou M. de Bonald à côté de madame Gacon Dufour? Je le répète : ce n'est point un ordre, ce sont des disparates choquantes; il semble qu'on ait jeté pêle-mêle, dans un sac, tous les matériaux qui composent le livre, et qu'on les ait tirés au hasard, comme des billets de loterie.

J'ai donc préféré l'autre méthode, et adopté quatre divisions, naturellement indiquées par la nature de mes travaux, dans lesquelles j'ai, ou plutôt mon habile et complaisant éditeur a distribué tous mes articles. 1° *Religion et Philosophie;* 2° *Littérature;* 3° *Histoire générale*, *Mémoires*, *Correspondances*, *Antiquités* et *Voyages;* 4° *Romans* et articles de tout genre, qui n'auront pas pu entrer dans les divisions

précédentes, espèce de *miscellanea*. Le premier volume comprend la première section tout entière; je voulais également renfermer la seconde, qui a pour objet la littérature, dans un seul volume; mais je me suis vu forcé d'en consacrer deux à cette partie, qui était la plus abondante, et dont, en conservant le plus, j'ai encore le plus élagué. Il m'a été également impossible de renfermer dans un seul volume tout ce qui a rapport à l'*Histoire*, aux *Mémoires* généraux ou particuliers, aux *Correspondances* historiques, objets féconds, et dont je me suis aussi souvent occupé. Avec quelque sévérité qu'on ait traité la section de l'histoire, et quelque rigoureuse que soit la proscription qui s'est étendue sur cette partie, le quatrième volume, qui est le dernier de cette première publication, n'a pu contenir, avec cette section, que celle des *Mémoires généraux;* le cinquième comprendra les *Mémoires particuliers*, les *Correspondances*, les *Antiquités* et *Voyages;* les *Romans*. Les articles de littérature légère et de discussions moins sérieuses rempliront le sixième et dernier volume.

Faible et défiant, quand je suis seul et que je parle en mon nom, je deviens fort et plein d'assurance, quand je m'associe à mes collaborateurs du *Journal des Débats* (dont plusieurs hélas! n'existent plus), et que je me sens protégé par leurs talens et leur renommée. Alors

je ne balance pas à le dire : nous avons fait quelque bien ; nous avons ramené le goût des études, défendu les bonnes doctrines littéraires, ainsi que l'autorité des bons modèles, et fait servir l'influence de nos communications journalières avec le public, à l'appui de la religion, de la morale, d'une bonne philosophie, de la monarchie et d'une sage liberté. Tous les articles que j'offre au lecteur prouveront du moins que j'ai été constant dans ces principes. Ils n'ont point été choisis dans l'intérêt de cette preuve, et ceux qui n'ont point été admis dans ce recueil, le prouveraient tout autant, quelques-uns, peut-être plus. Une jeunesse ardente et pleine d'esprit nous remplace dans cette mission que nous avons long-temps remplie ; sa marche dans la politique peut être plus assurée et moins périlleuse que la nôtre : elle a une boussole que nous n'avions pas ; elle a bien d'autres avantages encore. Elle tend un peu, ce me semble, à modifier la rigueur de nos doctrines littéraires. Elle fera mieux que nous, sans doute ; mais elle sera assez généreuse, et, j'ose dire, assez juste, pour reconnaître que nous lui avons été utiles, et pour ne pas nous désavouer.

DISCOURS

DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE-FRANÇAISE,

PRONONCÉ LE 17 AVRIL 1827.

MESSIEURS,

Une des idées qui s'offre le plus fréquemment à l'esprit de tout Français dont l'éducation a poli les mœurs et le caractère, et dont l'instruction a développé et exercé l'intelligence, c'est celle de l'Académie-Française. A ce seul mot, à ce simple souvenir, sont réveillées dans les âmes toutes les pensées de gloire, de renommée, d'avenir et d'immortalité, qui sont le brillant cortége des lettres, et dont l'éclat rejaillit sur ceux qui les cultivent avec un rare succès. Dans les provinces, l'éloignement accroît peut-être encore la chaleur et la vivacité de ces sentimens : à Paris, une présence habituelle et des solennités fréquentes les renouvellent et les reproduisent plus souvent. Justes, légitimes, naturels, ces sentimens subsistent toujours, sans doute, dans tous les esprits bien faits et éclairés ; mais, il faut l'avouer, c'est dans la jeunesse, c'est à cet âge où les impressions sont si ardentes, où une première culture des lettres fait regarder la célébrité littéraire comme le terme le plus élevé de la gloire, et où la gloire a un si puissant attrait, que l'Académie-Française est entourée de plus de respect, d'admiration et d'hommages.

S'il m'était permis, Messieurs, d'en juger par ce que j'éprouvais moi-même, et que je me représente avec cette fidélité qui n'abandonne jamais le souvenir de tout ce qui nous a profondément frappés dans nos jeunes années, j'oserais peindre à vos yeux l'enthousiasme dont j'étais pénétré, lorsque le nom et la pensée de l'Académie-Française s'offraient à mes regards et à mon esprit, soit dans mes lectures, soit dans mes études, soit dans mes conversations, ou par toute autre circonstance : je la contemplais dans son origine ; je la suivais dans sa durée de moins de deux siècles, espace de temps assez court à la vérité, mais que l'illustration et la gloire semblent avoir agrandi, et qui est aussi, chose remarquable! celui où sont renfermées la gloire et l'illustration des lettres françaises. Je la voyais établie et fondée par un de nos plus célèbres et de nos plus habiles ministres; et, parmi tant d'événemens qui signalent l'administration de ce génie actif, de cet homme puissant; parmi tant d'institutions qui datent de la même époque et sont l'ouvrage du même homme, la seule peut-être qui, de son temps et dans les siècles qui l'ont suivi, ait obtenu un applaudissement constant et sans mélange de censure et de blâme. Je la contemplais parmi les grandeurs du grand siècle de Louis XIV; j'admirais cette suite non interrompue de grands écrivains dans tous les genres, d'illustres poëtes, de sublimes orateurs, de rares génies qui, dans ce premier âge de sa création et dans le suivant, tous deux si féconds et si brillans, n'ont cessé de l'illustrer et par leurs noms glorieux et par leurs ouvrages immortels; j'admirais surtout ces ouvrages, qui la plupart sont des chefs-d'œuvre, rappelant ainsi à ma mémoire toutes les palmes et tous les triomphes de l'Académie-Française, c'est-à-dire, son histoire tout entière.

Ce n'est pas sans motif, messieurs, que je vous présente ici une esquisse fort imparfaite, mais que vous pouvez juger encore plus inutile, des sentimens qui, dans des temps déjà assez éloignés, m'ont animé et n'ont cessé de m'animer envers l'Académie-Française. Parmi ceux que dans vos élections vous honorez de vos suffrages et que vous associez à vos travaux et à votre gloire, il n'en est point qui, en entrant dans ce sanctuaire des lettres que vous venez de leur ouvrir, ne protestent que c'est pour eux un honneur inattendu, une faveur inespérée; que d'eux-mêmes ils n'eussent jamais osé porter jusque-là, la témérité de leurs vœux et de leurs espérances. Il faut le dire, le public ne croit pas toujours à ces discours si humbles, à ces déclarations si modestes. Malgré une incrédulité si décourageante, je vais cependant faire, à mes risques et périls, mais avec une entière franchise, les mêmes protestations : il m'a semblé que le seul moyen, s'il y en a un, de vaincre cette incrédulité, c'était de bien établir la haute opinion que je m'étais toujours formée de l'Académie-Française. Quand on s'est fait une si juste idée de ce qu'elle a valu dans tous les temps, de ce qu'elle vaut toujours, il faudrait s'estimer beaucoup soi-même, pour croire avoir le droit d'en faire partie.

Non, messieurs, je ne m'estimais pas jusque-là : mon amour-propre n'avait point ainsi abaissé devant moi les barrières de l'Académie, ni franchi les distances et les bornes qui semblaient toujours devoir me séparer de vous. Si dans les temps dont je vous entretenais tout à l'heure, quelqu'un de mes jeunes camarades m'eût annoncé une destinée si glorieuse, j'aurais regardé un pareil pronostic, non comme le langage de la flatterie (je n'étais pas fait pour être flatté, et l'on n'est point flatteur à cet âge), mais comme celui d'une prévention ridicule ou de la moquerie. Plus tard, lorsque toutes les ambi-

tions dont on est susceptible se développent, lorsqu'il faut jeter les fondemens de tous les plans qu'on se propose, de tous les édifices que l'on prétend élever, de toutes les fortunes auxquelles on ose aspirer, je ne faisais rien de ce qui peut donner des titres, de ce qui peut conduire à l'Académie; j'imitais d'un de vos fondateurs, de votre premier secrétaire perpétuel, *le silence prudent;* je lisais vos écrits, messieurs; mais je n'écrivais point: pas une seule ligne sortie de ma plume n'avait été publiée à cet âge où quelques-uns d'entre vous ont été admis dans vos rangs, portés par la renommée de leurs ingénieux, spirituels et élégans ouvrages.

Toutefois, messieurs, j'aimais les lettres; je les cultivais obscurément, mais constamment: elles avaient fait ma consolation dans de grandes infortunes, toutes les fois du moins que ces infortunes n'étaient point arrivées à ce point intolérable, où cette consolation même m'était interdite.

Lorsque des jours moins malheureux se levèrent sur la France, et qu'elle put respirer d'une vile et sanglante oppression, le Français revint à ses goûts, dont un des plus chers a toujours été celui de la littérature et de tous les arts qui s'y rattachent. Une jeunesse ardente se précipita dans cette carrière; mais l'esprit, le talent, le génie même ont besoin de règles, de modèles, de traditions: tout, dans une longue et cruelle interruption, avait été oublié; tout etait méconnu. Vous jugez, messieurs, ou plutôt vous vous rappelez les écarts et les aberrations de cette nouvelle génération littéraire. Il n'appartient qu'au poète de s'écrier que l'indignation le force d'écrire; je me contenterai de dire que les intérêts du goût, et des intérêts plus chers encore, outragés, inspirèrent mes premiers écrits.

Dans les différentes carrières où s'exerce l'art d'écrire, je choisis donc le genre, dirai-je modeste, dirai-je or-

gueilleux, de la critique. On peut, selon les diverses dispositions où l'on est à son égard, lui donner ces deux qualifications : elle est modeste, car elle s'interdit les compositions vastes et élevées, l'invention, la création, premières et grandes ambitions du talent et de l'écrivain qui pense toujours en avoir ; elle rejette les pompes oratoires du style, les figures hardies et brillantes de l'élocution, le langage animé et pathétique des passions : elle est orgueilleuse, puisqu'elle décide, tranche, blâme, censure, applaudit, s'érige en juge, appelle à son tribunal et prononce des arrêts. Quoi qu'il en soit, s'adonner à ce genre ce n'était pas, ce semble, prendre le chemin de l'Académie ; c'était plutôt s'en éloigner, si vous n'étiez généreux. Mais vous l'êtes, messieurs ; je ne puis guère douter que je n'en sois la preuve, et j'aime à le reconnaître et à le publier. S'il ne m'est pas permis de pénétrer dans le mystère de vos élections, il ne m'est point défendu de conjecturer, de deviner même tels de vos suffrages qui m'ont été accordés, qui attestent cette générosité, et qui excitent en moi une reconnaissance particulière, au milieu de la reconnaissance générale dont je suis pénétré à l'égard de l'Académie entière.

Mais si vous avez été généreux à mon égard, vous n'avez été que justes envers la critique, dont il semble que vous ayez voulu récompenser en moi les services et les bienfaits. Qu'il me soit permis, messieurs, de les proclamer, et de m'étendre un peu sur le bien qu'elle a fait, en reconnaissance de ce qu'elle m'a valu une glorieuse adoption parmi vous.

J'observerai d'abord que, dans tous les temps, cette illustre compagnie a honoré de ses suffrages, et admis parmi ses membres, des hommes de lettres qui avaient fait de la critique le principal objet de leurs études et de leurs écrits. Dans un des discours les plus ingénieux

qui aient été prononcés au sein de l'Académie, dans sa première jeunesse, à cette époque où le but de son institution était si bien connu, si fidèlement atteint, et où brillaient tant de talens et de génie, La Bruyère, faisant avec un juste orgueil l'énumération de tant d'illustrations et de richesses, que son adoption allait augmenter encore, trouvait dans cette savante compagnie, comme je pourrais trouver parmi vous, messieurs, des orateurs sacrés, dont la voix éloquente annonçait les vérités évangéliques à une foule attentive, charmée et persuadée; des historiens savans qui joignaient toutes les recherches de l'érudition, tous les soins et les scrupules de l'exactitude, à la politesse et à l'élégance du langage; des poëtes illustres dans tous les genres, et dans ce genre surtout qui, enrichissant la double scène française, est si cher et si glorieux à la France; des hommes d'état qui portaient dans les affaires publiques le double talent de bien parler et de bien écrire; des esprits fins, je me sers ici de ses propres expressions, « des esprits « fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller « dans les conversations et dans les cercles; » car dans sa revue générale, La Bruyère n'oublie aucun genre de mérite, et l'Académie les comprenait tous alors, comme elle les renferme tous aujourd'hui. Enfin, ajoutait-il, « des critiques austères. » La Bruyère les loue incontestablement de cette austérité; il n'est pas douteux que ce ne soit un éloge, dans la bouche du peintre sévère des caractères et des mœurs de son siècle; et cet éloge, je ne puis pas me flatter qu'il me l'eût accordé, ainsi que bien d'autres, qui convenaient sans doute aux critiques qui siégeaient alors à l'Académie.

Mais j'oserai dire qu'à aucune autre époque de notre littérature, cette partie de l'art d'écrire, qui consiste à rappeler les règles du goût, à en invoquer l'application, à en observer les infractions, et à s'en plaindre; à

réprimer, autant qu'il lui est possible, le désordre des idées, et les irrégularités du style; et qui, s'élevant même à de plus hautes considérations, et saisissant le lien qui unit souvent les vérités littéraires aux vérités morales et à toutes les idées d'ordre, de raison et de convenance, agrandit ainsi sa sphère, donne à ses observations et plus d'étendue et plus d'importance, n'a jamais exercé une plus heureuse influence et un plus utile empire, qu'au commencement du siècle que nous parcourons.

A cette époque, toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, longtemps proclamées, régnaient audacieusement sur les esprits ignorans ou subjugués. Le vrai seul, dans tous les genres, n'avait plus ou presque plus d'interprètes ni de défenseurs, et la vérité eut alors un attrait qu'elle n'a pas toujours, celui de la nouveauté; ce fut un grand avantage pour la critique, et elle en profita. Parlant à une génération nouvelle qui pendant la tourmente révolutionnaire n'avait rien appris, ou avait tout oublié, elle put tout lui dire, chargée pour ainsi dire de lui tout apprendre : tantôt répéter, tantôt réfuter ce qui avait été dit, juger ce qui avait été jugé, rétablir toutes les vraies doctrines, revenir sur tous les anciens écrivains et sur toutes les littératures, et mêler à ces questions pleines d'intérêt des discussions plus graves encore. C'est ainsi qu'elle devint, plus que dans tous les autres temps, un cours de principes littéraires, philosophiques, moraux et religieux, appliqué à une foule d'écrits anciens, modernes, contemporains, français et étrangers.

C'est une chose incontestable qu'à cette époque véritablement neuve, et peut-être unique dans les annales de la critique, elle excita une attention que jusque-là elle n'avait point obtenue, du moins au même degré.

Fatigués des mauvaises doctrines, éclairés par leurs tristes résultats, les esprits accueillirent avec intérêt celles qui les ramenaient aux lois immuables de l'ordre et du goût. Accablés par le despotisme, leur ardeur se porta vers les lettres, qui devinrent, autant et plus qu'à toute autre époque, une occupation générale et un attrait universel. On crut voir d'ailleurs dans les principes philosophiques et politiques de quelques-uns de ceux qui obtinrent le plus de célébrité dans ce genre, et dans leur respect et leur attachement pour les beaux siècles de notre littérature, étroitement liés avec les beaux siècles de notre monarchie, une sorte d'opposition à la révolution et à la tyrannie, et on leur en sut gré. Ainsi donc, par une sorte de réciprocité, les journaux excitèrent l'attention du public, et l'attention du public excita l'émulation des critiques : quand ils s'aperçurent qu'ils étaient beaucoup plus lus, ils firent plus d'efforts pour n'être pas trop indignes de l'être. Je n'ai pas cru, messieurs, que la petite part que j'ai eue à tout cela pût m'empêcher de vous en parler avec franchise.

Mais l'utilité et l'importance de la critique, sa gloire, et j'oserai dire celle des écrivains qui en firent l'objet constant de leurs études, seraient assurées par les noms illustres de ceux qui voulurent bien s'associer à leurs travaux. Les hommes qui s'étaient acquis la plus haute renommée littéraire, et ceux qui, jeunes encore, avaient droit d'y prétendre, ne dédaignèrent point d'entrer dans cette carrière, qui s'enrichit du double tribut de leur réputation et de leurs talens. La Harpe, qui avait vieilli dans l'exercice de la critique, termina sa vie en combattant dans les journaux ; il mourut comme il avait vécu, les armes à la main, défendant toujours les mêmes doctrines classiques et littéraires, et revenu à de meilleures doctrines philosophiques et religieuses. Il apporta dans ce genre polémique, qui s'agrandissait

alors au gré de ses désirs, toutes les ressources d'une dialectique vigoureuse et quelquefois surabondante; toute l'âpreté d'un caractère nourri dans les querelles, toute la chaleur d'un esprit naturellement ardent, et qui, loin d'être refroidi par l'âge, était animé par une forte conviction de vérités long-temps méconnues. Un autre écrivain, dont l'Académie déplora la perte prématurée, M. de Fontanes, avec un goût non moins sûr, se distingua dans le même genre par plus de délicatesse et de grâce, plus de politesse et d'urbanité. Ses ouvrages de critique, éminemment remarquables par la réunion de ces qualités, par les excellentes doctrines littéraires qu'ils établissent et défendent, et par une élocution ornée, élégante, harmonieuse, sont restés les modèles du genre.

Mais, messieurs, combien j'aperçois encore parmi vous d'écrivains célèbres qui ont illustré la critique et honoré nos travaux! Les colonnes de nos journaux s'enorgueillirent souvent de morceaux échappés à la plume brillante du plus éloquent de nos écrivains. Ce talent flexible, qui s'élève et s'abaisse avec une si heureuse facilité, sublime sans effort, simple avec noblesse, tout à la fois plein de force et de grâce; ce talent enfin toujours original, soit que, déployant les richesses de l'imagination, il célèbre les beautés du christianisme, soit qu'avec l'éloquence douce et pénétrante du sentiment, il touche le cœur et excite une tendre émotion dans l'âme en peignant les bienfaits de cette religion divine; soit qu'unissant aux formes sévères et rigoureuses du raisonnement l'agrément du style et l'élévation des pensées, il porte une vive lumière et jette un vif éclat dans les discussions politiques, descendit de la hauteur ordinaire de son vol, et se plia au ton modeste de la critique littéraire. Pensant avec raison qu'il y a toujours assez de gloire à être utile, l'illustre auteur écrivit sou-

vent dans les journaux; c'est là qu'il attaqua courageusement le despotisme, et quelquefois même celui qui l'exerçait avec un redoutable génie; c'est là qu'il rappela nos vieux souvenirs, célébra notre ancienne gloire, fut sensible à la nouvelle; et, panégyriste éloquent de tous les sentimens généreux, se montra toujours au premier rang et des meilleurs Français et des plus grands écrivains.

Le profond auteur de la *Législation primitive*, l'éloquent adversaire *du Divorce*, écrivit plus souvent encore dans les journaux; aucun écrivain n'y sema plus d'idées neuves et fécondes, n'y fit de rapprochemens plus ingénieux; n'y découvrit tant de rapports fins et délicats, subtils quelquefois, mais plus souvent justes et vrais, entre des principes ou des erreurs qui semblent appartenir à des genres et à des ordres différens : personne ne rattacha mieux la littérature à la morale, l'une et l'autre à la politique, toutes les trois à la religion.

Que d'articles critiques et littéraires pleins de sel, de finesse, d'enjouement et de raison, ne devons-nous pas à la plume élégante et spirituelle de l'auteur du *Printemps d'un Proscrit* et de l'*Histoire des Croisades !*

Tantôt dans les mêmes feuilles où j'écrivais, tantôt dans des feuilles rivales, quelquefois même ennemies, un des amis dont je m'honore le plus parmi vous, messieurs, et des plus chers à l'Académie par ses utiles travaux, son zèle académique et ses qualités personnelles, donnait les premiers et les plus incontestables témoignages de sa connaissance parfaite de notre littérature et de notre histoire littéraire, de ce rare discernement, de ce goût sûr, de cette sagacité exquise qui démêle le vrai et le faux, distingue le bon et le mauvais dans toutes les compositions littéraires; de ce talent, enfin, d'exprimer des idées justes et souvent piquantes avec netteté, avec clarté, avec précision, dont il a

donné tant de preuves au sein de cette Académie, et dans ses études approfondies et ses doctes commentaires sur le plus excellent de nos poëtes comiques, et par conséquent de tous les poëtes comiques. Le choix que vous avez bien voulu faire de lui pour me recevoir aujourd'hui parmi vous, messieurs, et l'obligeance avec laquelle il s'y est prêté, sont des titres de plus à ma reconnaissance et envers vous et envers lui; il était difficile de me dédommager plus heureusement de l'honneur qui m'avait d'abord été destiné, et que des devoirs graves et sacrés m'ont ravi.

Enfin un de nos plus jeunes confrères, dont l'amitié ne m'est pas moins précieuse, et dont la célébrité littéraire, commencée avant l'âge ordinaire par des triomphes obtenus au milieu de vous, messieurs, et décernés par vous à des productions pleines d'éclat et de talent, s'est accrue par des ouvrages où le goût, les grâces et l'atticisme, ornent les pensées les plus justes et les plus ingénieuses, et s'est encore agrandie s'il est possible, par d'éloquentes improvisations sur l'éloquence, au milieu d'une jeunesse studieuse, attentive et pleine d'admiration et d'enthousiasme, après avoir médit légèrement et spirituellement de la critique, se rangea aussi sous ses drapeaux. Nous nous sommes réjouis en le voyant entrer dans cette petite partie du temple du goût que doit occuper la critique, comme les dévots du paganisme se réjouirent de voir entrer dans un temple de Jupiter Épicure, qui avait médit des dieux.

Si, par une règle qui m'est sacrée, puisqu'elle n'est pas moins prescrite par toutes les lois de la bienséance et de la justice que par vos constans usages, une partie de ce discours n'avait une destination particulière, à ce tableau très-incomplet des services rendus par la critique, je ferais succéder celui des qualités qui doivent

distinguer l'homme de lettres qui l'exerce. L'une de ces qualités les plus essentielles sans doute, l'étude constante des grands modèles de l'antiquité, et par conséquent la connaissance approfondie des deux langues savantes d'Athènes et de Rome, m'aurait naturellement ramené à l'éloge du respectable académicien auquel j'ai l'honneur de succéder : M. Villar fut en effet un des plus habiles humanistes de notre époque. Il fut l'un des membres les plus savans d'une congrégation savante, les Pères de la Doctrine Chrétienne. Élevé moi-même dans deux colléges dirigés par leurs soins, et ayant trouvé en eux d'excellens maîtres, parmi lesquels, après tant d'années et d'événemens, je pourrais me flatter encore de trouver quelque ami, je m'applaudis de pouvoir faire éclater, dans une circonstance solennelle, et dans l'éloge de l'un d'eux, le mérite du corps entier et ma particulière reconnaissance.

M. Villar professa plusieurs années la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Toulouse, où le corps dont il était membre possédait un collége célèbre. Toulouse est une ville à la fois savante et spirituelle : c'est là que fut fondée la première Académie du royaume, que furent donnés les plus éclatans et les plus unanimes applaudissemens aux poetes, les premiers prix et les premiers encouragemens aux lettres. L'Académie des *Jeux Floraux* (me permettrez-vous, messieurs, cette comparaison qui lui est infiniment flatteuse) est pour le midi de la France, ce que l'Académie-Française est pour la France entière ; elle a aussi ses solennités, ses fêtes, ses jugemens littéraires et ses récompenses accordées aux talens. La nature même de ces climats riants, le génie de ces peuples vifs et animés; les souvenirs vrais, fabuleux, romanesques, que réveillent l'origine de leur Académie, et Clémence Isaure sa fondatrice; les troubadours, les *docteurs de la gaie science*, qui les pre-

miers obtinrent l'amarante, l'églantine, ou, comme le disent leurs vieilles chroniques, *les joies de la violette d'or fin;* le bruit des applaudissemens et des fanfares, l'enthousiasme qui saisit les spectateurs, les candidats, les juges eux-mêmes, et surtout les femmes, dont la sensibilité, plus exquise, se déclare par des transports plus expressifs, s'il faut en croire Marmontel, qui peut-être s'est vanté; enfin le Capitole, où sont couronnés les poëtes, et la Garonne qui les voit couronner, impriment à ces fêtes littéraires un caractère de joie et d'allégresse qu'elles n'ont point sur les bords de la Seine, où tout se passe avec un calme plus réfléchi et une dignité peut-être un peu froide. Un professeur de rhétorique à Toulouse ne peut guère se dispenser de porter son tribut à l'Académie des Jeux Floraux. C'est dans cette ville surtout qu'il doit être ou orateur ou poëte : M. Villar, qui était l'un et l'autre, ambitionna le prix le plus brillant de ces concours célèbres, celui de la poésie lyrique, l'obtint, et devint un des membres de l'Académie qui venait de le couronner.

Du collége de Toulouse, M. Villar passa à celui de la Flèche, le plus magnifique des établissemens qui étaient confiés aux Pères de la Doctrine chrétienne : il y professa aussi la rhétorique, puis il en devint le chef. Il occupait ce poste, lorsque la révolution éclata, et séduisit tant de cœurs généreux par ses illusions et ses espérances. M Villar s'y laissa surprendre avec toute la confiance d'une âme pure. Il était respecté et adoré de ses nombreux élèves, estimé et chéri de leurs nombreux parens, répandus dans toute la France. La réputation de sa sagesse, de ses lumières, de ses vertus, avait de puis long-temps franchi les murs de son collége, et lui donnait un grand crédit, surtout dans la province où était située l'école célèbre dont il était le directeur :

cette considération publique fut un écueil, ses vertus même furent un piége; tout ce qu'il y a de séduisant dans les suffrages, l'empressement, les instances de ses concitoyens, et une séduction plus grande encore pour un cœur honnête, l'espoir de faire le bien, l'entraînèrent dans la seule démarche qui lui ait été reprochée.

J'éloignerai de vos regards, messieurs, le spectacle de ces temps de discorde et de crimes; je sacrifierai même, au désir de vous épargner un si triste tableau et de si affligeans récits, une partie de l'éloge de M. Villar, qui, dans l'événement le plus atroce de la révolution, puisa, dans l'horreur du crime et le sentiment de ses devoirs, une énergie dont ceux-là seuls ne lui tiendraient pas compte, qui ignoreraient ou auraient oublié les périls et les fureurs de cette affreuse époque. Sa timidité naturelle augmente encore le mérite d'une conduite dont se montrèrent incapables beaucoup d'hommes qu'on aurait jugés d'un courage plus ferme et d'un caractère plus vigoureux et plus fortement trempé. Avant beaucoup d'autres encore, il s'éleva contre l'horrible faction, à la vérité vaincue, mais encore menaçante, et il plaignit devant elle les victimes qu'elle avait faites, lorsqu'elle pouvait en faire de nouvelles, et qu'elle n'en avait perdu ni l'espoir, ni surtout la volonté. Les premiers sentimens de sa pitié généreuse, et ce n'est pas dans cette assemblée qu'on se plaindra de cette prédilection et de cette préférence, se portèrent sur les gens de lettres, les savans et les artistes, qu'on s'obstine à regarder comme partisans des révolutions, et qui cependant sont toujours si cruellement traités par les révolutionnaires. Il fit accorder un nombre considérable de pensions à des hommes estimables pris dans ces trois classes, et qui avaient été dépouillés et ruinés par les lois barbares du temps; aux veuves de ceux qui, plus malheureux encore, avaient péri sur les échafauds;

aux descendans de quelques hommes illustres qui avaient honoré les lettres et la monarchie dans des temps dont on aurait voulu abolir la mémoire.

Forcé de respecter la vie et quelquefois même la liberté des hommes, le vandalisme se vengeait sur les établissemens littéraires, sur les monumens des sciences et des arts ; s'efforçait de les faire disparaître, et conjurait leur ruine. M. Villar s'opposa, avec un zèle infatigable, à ces efforts destructeurs : c'est par ce zèle que fut conservé le Collége de France, ce monument élevé dans le seizième siècle aux lettres et aux sciences, par un monarque qui les aima et les protégea constamment, et qui par cette protection racheta aux yeux de la postérité les fautes et les malheurs de son règne ; que fut rendue à son utile et magnifique destination, la Bibliothèque royale ; que fut arrachée à la cupidité du fisc la dotation de l'Académie de Turin : et le portrait de M. Villar, placé dans la salle où se rassemblent les académiciens, atteste tout à la fois et son bienfait et leur reconnaissance.

Sa carrière avait commencé par d'utiles travaux dans l'instruction publique : elle s'est à peu près terminée dans les mêmes soins et les mêmes occupations. Son nom se rattache à tous les essais, à tous les plans qui furent faits pour reconstruire cette partie importante de l'édifice social, qui resta plusieurs années ensevelie sous les décombres de la monarchie. La création de l'Université fut enfin l'heureux terme de plusieurs tristes et infructueuses tentatives : placé dans les premiers rangs de cet illustre corps, M. Villar y trouva tout à la fois et la récompense de ses anciens services, et le moyen, qu'il ne laissa point échapper, d'en rendre de nouveaux.

Mais, messieurs, quelque distance infinie qu'il y ait entre les écoles élémentaires et les compagnies savantes,

et particulièrement l'Académie-Française, un lien cependant les attache et les unit : les premières sont l'espérance des lettres, les autres en sont le dernier terme, le plus puissant encouragement, la plus haute récompense, la décoration et la gloire. M. Villar, qui saisissait ces rapports, fut un des hommes qui contribua le plus à l'établissement de l'Institut, arbre utile et fécond qui doit porter tous les fruits des sciences, des lettres et des arts, et dont l'Académie-Française est un des plus brillansr anneaux. C'est là surtout, messieurs, ce qui rendra sa mémoire toujours chère à cette illustre et savante compagnie. Au titre de fondateur de l'Institut, qui lui est dû jusqu'à un certain point, et à d'autres titres encore, il méritait d'en faire partie, et il en fut un des membres les plus assidus et les plus zélés.

C'est dans vos *Mémoires* qu'il a déposé les compositions littéraires qui nous restent de lui. Elles consistent en *Rapports* sur les ouvrages adressés à l'Institut; en pieux hommages rendus à la mémoire de quelques confrères, dont il déplore la perte; enfin dans la traduction en vers de deux morceaux célèbres et assez étendus de l'Iliade; les supplications de Patrocle, qui touchent et amollissent le cœur du fier Achille (chant XVI), et les regrets du héros après la mort de Patrocle (chant XVIII). Dans ses Rapports sur les ouvrages, M. Villar se borne à montrer de l'exactitude et de l'instruction; il ne cherche point à plaire, ce qui vaut mieux que de chercher et de ne pas réussir. Ses discours funèbres ont aussi beaucoup de simplicité et peu d'éclat. Mais il y a un vrai mérite dans les deux fragmens en vers français de l'Iliade, surtout dans le premier : on y distinguera particulièrement celui du naturel et de la facilité, qualités toujours précieuses, mais surtout dans la traduction du chef-d'œuvre de la poésie antique. Serait-il donc vrai que le sentiment profond

et éclairé des beautés d'Homère fût, s'il m'est permis de parler ainsi, comme une seconde et heureuse nature, qui peut assez enrichir la première, pour donner du talent ou plus de talent, à ceux qui n'en auraient reçu qu'un médiocre en partage?

La plus belle partie de l'éloge de M. Villar me resterait à faire, messieurs, puisque je n'ai pas parlé de son caractère doux et modeste, de son obligeance inépuisable, de ce tendre intérêt qu'il ne cessa de porter à la jeunesse studieuse et aux maîtres laborieux qui se vouaient à l'instruction publique : l'Université est pleine de ces souvenirs. Mais bientôt un pinceau plus habile finira ce portrait, que je ne fais qu'ébaucher; l'ingénieux et élégant orateur qui va parler après moi achèvera cet éloge si imparfait, et complètera cet hommage que je rends à la mémoire de mon prédécesseur : son confrère à l'Académie, depuis plus de dix ans, il a pu mieux apprécier ces qualités douces, sociales, aimables, bienveillantes, qui n'ont point d'éclat, mais qui rendent l'homme si recommandable, et qui ne peuvent être bien connues, bien jugées, que par les communications fréquentes et les relations habituelles que donne le commerce du monde ou des lettres.

Je veux toutefois me réserver encore le soin et le plaisir de faire éclater les sentimens qui animèrent M. Villar, dans ces dernières années, à une grande et heureuse époque de notre histoire. Si, trompé dans sa candeur et sa bonne foi par de décevantes apparences, il avait applaudi aux commencemens de la révolution, il en vit le terme et la fin avec une sincère satisfaction; son cœur vraiment français sentit avec une vive émotion que la France allait enfin respirer de tant de tyrannies et d'oppressions successives, et même de tant de victoires meurtrières et de gloire sanglante, dans les bras paternels de cette auguste famille qui depuis si

long-temps avait fait et partagé ses destinées. Il fut comblé de joie, à la rentrée de ces princes que tant d'heureux souvenirs, tant de qualités personnelles, et, pour me servir de l'expression du plus éloquent de nos orateurs, *ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu*, recommandaient à nos respects et à notre amour. Vous vous rappelez, messieurs, et les contemporains ne l'oublieront jamais, et ils le transmettront avec la plus vive sensibilité à la postérité la plus reculée, que le premier des Bourbons que la capitale eut le bonheur de posséder dans ses murs, est le roi que nous chérissons aujourd'hui sur le trône. Quel vif enthousiasme! quelle allégresse universelle! quels transports unanimes du peuple! quelle grâce aimable et chevaleresque du prince! quels mots heureux sortis de sa bouche, et les plus heureux qu'aient inspirés à l'esprit français ces momens de bonheur si propres à l'exalter! Ainsi s'annonça, ainsi fut accueilli ce fils de saint Louis et d'Henri IV; digne du premier par sa piété, du second, par sa gaîté et ses reparties spirituelles; de l'un et de l'autre, et de tant d'illustres monarques ses aïeux, par son zèle pour le bonheur et la gloire de la France, et pour la prospérité des lettres, qui forment une des plus brillantes parties de cette gloire.

RÉPONSE DE M. DE FÉLETZ,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ PAR M. LEBRUN, DANS LA SÉANCE DU 22 MAI 1828.

MONSIEUR,

L'ingénieux et brillant discours que vous venez de prononcer m'offre, dans son ensemble, un excellent modèle que je serais heureux de bien imiter, et, dans une faible partie, ou plutôt dans quelques paroles qui vous concernent, des idées et une opinion que ni le public, ni l'Académie, ni moi ne partageons, et dont je ne saurais assez m'éloigner. Juste, avec bienveillance, avec effusion, et surtout avec esprit et talent, dans l'hommage que vous avez rendu à la mémoire de l'académicien que nous avons perdu, et que vous remplacez, vous n'avez pu l'être, et vous ne l'avez pas été quand vous avez parlé de vous-même. Ainsi, monsieur, obligé de traiter ce double sujet, il semble que je n'aie rien de mieux à faire que de vous répéter d'abord, et puis de vous contredire. C'est ainsi que j'acquitterai le tribut d'éloges dû aux nombreux travaux et aux talens divers de votre prédécesseur, et que je réparerai cette sorte d'injustice envers vous-même, que vous ont commandée le goût, les convenances et votre modestie naturelle.

Il est, dans la vie littéraire de M. François de Neufchâteau, une circonstance tellement singulière et frap-

pante, que tous ceux qui ont eu à s'occuper de lui, en ont fait mention; que vous l'avez remarquée après eux, que je la remarquerai après vous, et que ceux qui parleront après nous du même sujet la rediront encore : c'est l'extrême précocité de son talent pour la poésie. Pourquoi le souvenir de ces dispositions étonnantes et très-rares, sans doute, dans un âge aussi tendre, mais qui se sont cependant rencontrées quelquefois dans d'autres enfans heureusement nés comme lui, a-t-il eu plus d'éclat, et a-t-il été plus durable pour lui que pour les autres? Pourquoi ce talent prématuré, dont il n'a pas été l'unique exemple, a-t-il été plus célèbre que celui de quelques autres jeunes poëtes ou littérateurs non moins précoces que lui? C'est qu'il fut célébré par un grand dispensateur de la renommée et de la gloire. Des vers furent adressés du château de Ferney à un enfant obscur, dans une ville obscure de la Lorraine. Ces vers avaient la grâce et la facilité que leur auteur savait imprimer à ses ingénieux compliments : ils étaient très-flatteurs, c'était une raison pour les amis de M. François de Neufchâteau de les retenir; ils étaient trop flatteurs même, c'était une raison pour ses ennemis de ne pas les oublier; et ce dernier motif n'était pas le moins puissant pour en perpétuer la mémoire, ainsi que de l'événement littéraire et singulier qu'ils consacraient.

On sent assez quelle dut être la suite naturelle et, pour ainsi dire, irrésistible d'un pareil succès et d'un pareil encouragement : des vers et beaucoup de vers; M. François de Neufchâteau en composa un très-grand nombre. Mais, quelque attrayante que fût cette gloire littéraire qui lui était annoncée avec tant d'éclat, il joignit, dès ses plus jeunes années, à cette noble ambition une ambition plus modeste, mais plus louable peut-être encore. Il sacrifia même la première à la seconde; car,

quel plus grand sacrifice pour un poëte, que de faire, de dessein formé, et pour mieux atteindre un but utile, le ne sais quelle espèce de vers, si même ce sont des vers, dont il sait bien qu'il ne peut tirer aucun honneur comme poëte ? C'est à quoi se résolut généreusement M. François de Neufchâteau. Il composa une très-longue pièce, dans le style et sur les rimes du Décalogue, tel qu'on l'a rimé pour l'inculquer dans la mémoire des enfans. Il renferma dans cette pièce une foule de maximes à l'usage particulièrement des gens du peuple : sorte de petit code de morale, où la morale religieuse n'est point oubliée, et qu'il adressa en 1776 aux curés et aux seigneurs de paroisse, afin que, placé à la porte extérieure de l'église, ou affiché sur la place publique, les ouvriers et les artisans pussent à chaque instant y lire de bons conseils, d'utiles leçons.

Je n'ai pas cru devoir omettre dans l'éloge de M. François de Neufchâteau cette circonstance peu connue, mais qui me semble caractéristique. Je vois dans les vers célébrés par Voltaire, et ces distiques religieux et moraux que Voltaire eût sans doute peu applaudis, se déclarer la vie entière de M. François de Neufchâteau, toujours occupée ou par les Muses et les lettres, ou par des plans, des projets, des conseils et des travaux qui ont pour objet l'intérêt public et le bien de la société. Dans la liste extrêmement nombreuse de ses ouvrages, la part la plus considérable est consacrée à des recherches sans éclat, mais utiles, où la gloire et la célébrité ne sont pour rien, où l'auteur s'oublie pour le bien des autres. Il s'abaisse jusqu'à l'enfance, compatit à ses ennuis, dont un des plus grands sans doute est de fixer les yeux, dans une attitude immobile, plusieurs heures chaque jour, pendant des mois entiers, et des années entières, sur des caractères qui ne disent rien à son imagination ; de leur don-

ner des noms qui ne disent rien à sa raison ; de les unir deux à deux, trois à trois, ou en plus grand nombre, pour en former des sons arbitraires, et à chaque instant variables ; d'assembler ces sons pour en former des mots, d'apprendre à lire enfin. M. François de Neufchâteau ne dédaigna point les modestes et obscures recherches des procédés nouveaux pour abréger cet ennui. Poëte, académicien, publiciste, homme d'état, il écrit et publie une méthode pour apprendre à lire. Il écrit et publie d'autres livres encore dans l'intérêt et pour l'instruction de l'enfance et de la jeunesse. Emporté par la noble passion d'être utile, il semble oublier ses premiers goûts, ses premiers succès, et faire divorce avec les lettres et la poésie. Ce n'est plus avec Apollon et les Muses qu'il converse, ce n'est plus le Parnasse qu'il habite ; on le croirait plutôt au milieu d'un champ qu'il fertilise, d'un domaine qu'il enrichit, s'adressant aux laboureurs, aux cultivateurs, aux propriétaires actifs et laborieux, et leur enseignant, par de doctes leçons et de savans ouvrages, à multiplier toutes les sources de la prospérité : les grains, les arbres, les plantes salutaires. Tel utile légume, dont le nom, peu noble et peu brillant, n'a peut-être jamais retenti sous ces voûtes scientifiques et littéraires, la carotte, a été pour M. François de Neufchâteau le sujet de deux volumes.

Cette passion du bien public avait distingué M. François de Neufchâteau loin de la France, mais au profit de la France, dans une colonie importante où il exerça des fonctions judiciaires et administratives avec un zèle, une capacité et des succès qui y ont laissé de grands souvenirs. Élevé dans sa patrie à de plus hautes fonctions dix ans plus tard, et à une époque malheureuse dont il ne partagea point les excès, et dont il s'efforça de diminuer les calamités, ce zèle devenu de plus en

plus ardent, cette capacité mûrie et étendue par l'expérience et la méditation, se développèrent sur un plus vaste théâtre, et eurent des résultats plus importans et plus durables. Les ennemis comme les amis de M. François de Neufchâteau s'accordent à louer en lui l'administrateur sage, éclairé, impartial, actif, infatigable. Tel il se montra dans un court ministère, fécond en vues grandes et neuves, en améliorations utiles, en heureuses innovations. Un monument singulier, et qui ne pouvait vous échapper, monsieur, nous reste de ce ministère d'une année : ce sont deux volumes in-4° de circulaires aux fonctionnaires publics placés sous sa dépendance, travail immense ajouté aux immenses travaux d'une administration si étendue dans son objet, si courte dans sa durée. La plupart attestent le ministre irréprochable; quelques-unes l'homme plein d'humanité, de sensibilité, d'amour de ses semblables et du désir de soulager les maux de la nature et ceux de la société. Telles sont entre autres les circulaires par lesquelles il recherche par lui-même et demande aux autres les moyens d'adoucir le sort des indigens, des malades dans les hôpitaux, des accusés ou même des condamnés dans les prisons : « Il en coûte, écrit-il aux « agens de l'administration dans les provinces, il en « coûte à mon cœur plus que je ne puis l'exprimer, de « ne pouvoir faire pour les prisons et ceux qui les ha- « bitent ce que je sais trop que commande l'humanité « souffrante. Je suis déchiré, je l'avoue, de l'idée qu'il « existe des antres affreux et malsains, où gémit, où « périt peut-être l'innocence accusée : cette image est « devant mes yeux et trouble mon repos, depuis que « je me suis chargé du fardeau du ministère. Aidez- « moi, je vous prie, vous qui êtes sur les lieux, vous « qui voyez le spectacle qui m'afflige et me tourmente « de loin, aidez-moi à adoucir le sort de ces infortu-

« nés ; je suis sûr que vos cœurs m'entendront, et me « répondront. » Il y a un accent vrai dans ces paroles : oubliées peut-être, j'ai cru devoir les rappeler à la mémoire ; car l'Académie honore, et veut faire honorer le caractère et les vertus de ses membres, comme leur esprit et leurs talens.

Sans doute quelques-unes de ces circulaires portent la triste et malheureuse empreinte d'une époque funeste ; je ne veux ni le taire, ni m'y arrêter ; j'observerai seulement, après vous, monsieur, que M. François de Neufchâteau refusa d'être de la convention, et qu'il refusa à la convention d'être le ministre de ce qu'elle appelait la justice, c'est-à-dire de ses fureurs. Il y a dans ce double refus sagesse, prévoyance, modération, désintéressement, courage. Mais ce qui fut plus courageux encore (et cette fois son courage ne fut pas seulement dangereux, il fut puni), ce fut de faire représenter, au milieu des plus sanglantes proscriptions, un ouvrage qui semblait intéresser en faveur des proscrits.

Cette pièce de théâtre, *Paméla*, me ramène aux productions littéraires de M. François de Neufchâteau, dont tant d'autres productions et tant d'occupations étrangères à la littérature auraient dû, ce semble, entièrement le distraire, et qui sont cependant assez nombreuses. Mais vous en avez si bien parlé, monsieur, qu'il me reste peu de chose à en dire. M. François de Neufchâteau avait beaucoup de connaissances et une immense lecture. Il était bon grammairien, bon philologue, littérateur instruit ; c'était un homme d'esprit ; mais on ne peut se dissimuler qu'il lui manqua plusieurs des grandes et rares qualités qui font les vrais poëtes, quoiqu'il soit l'auteur de quelques pièces fort agréablement écrites, entre autres d'une jolie épître sur l'*Art de lire les vers*.

L'absence de la poésie, le défaut de style poétique se fait trop sentir dans son volumineux recueil de fables, où il y en a cependant de très-spirituelles, de très-philosophiques. Quelquefois, en peignant les vices et les ridicules trop communs dans les hommes, il fait ressortir les qualités naturelles de son cœur. Ainsi, en lisant la fable du *Parvenu et de son Ami*, on sent que ce n'est pas lui que l'éclat des places et du pouvoir avait aveuglé et privé de la mémoire au point de lui faire oublier et méconnaître un ancien ami. Il ne serait peut-être pas donné à tout ministre fabuliste de traiter un pareil sujet, et de faire une pareille fable.

Si M. François de Neufchâteau n'était pas un poëte supérieur, il admirait du moins les grands poëtes, il admirait surtout le grand Corneille; et cette admiration n'a point été stérile, elle a produit un bon ouvrage : l'un de ses derniers travaux, *l'Esprit du grand Corneille*, est fait pour étendre et échauffer le culte que l'on doit à la mémoire du père de notre théâtre, du créateur, pour ainsi dire, de notre poésie. Là, sont rassemblés, mis sous les yeux du lecteur et appréciés avec beaucoup de justesse et de goût, ces traits admirables de génie répandus dans les pièces immortelles de Corneille, et ceux qui sont perdus dans des pièces qu'on ne lit plus. Je ne connais point d'ouvrage qui fasse mieux ressortir les prodigieux services rendus par l'auteur du *Cid* à l'art dramatique, à la poésie, à la langue française. C'est un hommage peu bruyant et sans éclat, mais pur et désintéressé; c'est un enthousiasme vrai et sincère que l'amour des lettres produit, et qu'enflamment le génie et la gloire du grand homme qu'il célèbre.

Quel que fût l'ascendant que Voltaire exerçait sur son siècle, et sur M. François de Neufchâteau en particulier, ni le respect, ni la reconnaissance ne peuvent contenir le zèle du défenseur de Corneille : il contredit

Voltaire, et le contredit même assez souvent pour avoir quelquefois tort. Il s'élève avec indignation contre certains profanateurs qui avaient prétendu rajeunir, embellir par des changemens et des vers de leur façon les tragédies de Corneille ; mais il rend un juste tribut d'hommages à l'un de nos plus aimables et spirituels confrères, à l'auteur des *Étourdis*, du *Trésor* et de plusieurs autres comédies charmantes, qui, proposant avec sobriété et avec goût d'heureuses substitutions à quelques mots vieillis et à quelques vers qui déparent les belles scènes de *Nicomède, se jette avec respect aux pieds du grand Corneille*, et lui demande avec grâce *la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne.*

C'est un grand titre auprès de nous, et j'aime, monsieur, à vous en adresser la remarque au moment où vous entrez parmi nous, que d'être zélé pour nos études, zélé pour nos travaux, assidu à nos séances : M. François de Neufchâteau, et ce sera le dernier trait de son éloge, se distingua par cette assiduité et ce zèle. Lorsqu'une cruelle maladie nous priva de sa présence, elle ne nous priva pas toujours de ses lumières et des fruits de ses recherches sur la langue et la littérature française : c'est ainsi qu'il adressa à l'Académie un curieux Essai sur nos anciens écrivains les plus dignes de mémoire, dont les ouvrages en prose, publiés dans le quinzième, dans le seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième, précédèrent la publication des *Lettres provinciales*, et sur les *Lettres provinciales* elles-mêmes. Nous ne connaissons guère de ces écrivains que Montaigne, Amyot, Rabelais. L'ouvrage de M. François de Neufchâteau, plein de recherches et d'érudition sur cette partie de notre littérature trop négligée, de jugemens éclairés, de rapprochemens intéressans, et même quelquefois d'anecdotes piquantes, nous ap-

prend, nous engage surtout à en connaître d'autres. Son travail se borne aux écrivains en prose. Il eût été à désirer qu'il se fût étendu aux poëtes. Après les premiers et grands modèles, que dans tous les arts on doit toujours préférer et constamment étudier, il n'en est point dont la lecture puisse être plus profitable, surtout à ceux qui cultivent la poésie, que ces écrivains demi-gaulois, demi-français, qui les premiers luttèrent avec succès contre la barbarie des mœurs et du langage, donnèrent à un idiome, jusque-là rude et grossier, de la grâce et de l'harmonie, surent renfermer leurs pensées dans un tour vif et naturel, et les revêtir d'expressions simples, claires et naïves. Sans doute c'est dans Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Bossuet, Massillon, La Bruyère, Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Buffon, et quelques autres en petit nombre, que nous trouvons le vrai modèle de la justesse et de la grandeur des idées, de la beauté et de la perfection du style; mais c'est dans les vieux écrivains que nous découvrirons le mécanisme de la langue, que nous connaîtrons son véritable génie, si souvent corrompu par les grâces étudiées de nos auteurs modernes, par leurs figures incohérentes, par leurs métaphores tirées de la physique et des sciences, dont la langue n'est pas celle de l'orateur et du poëte. On semble, à la vérité, écrire aujourd'hui avec plus de pureté, de correction et d'élégance; mais les vers de nos poëtes, leurs pensées et leurs tours, jetés à peu près dans le même moule, et l'esprit d'imitation dont leurs ouvrages sont servilement empreints, laissent souvent désirer l'allure vive et franche, la verve libre et originale des premiers restaurateurs de la langue et de la poésie française.

Votre poésie, monsieur, semble empreinte de ce caractère d'originalité dont l'absence se fait trop sentir

dans les productions de notre âge. Vos vers, tels qu'ils sont, et je ne veux point en ce moment en faire d'autre éloge, vos vers sont à vous, vous appartiennent en propre, et c'est ce qu'on peut dire de vous à plus juste titre que de la plupart de nos poëtes modernes; soit que vous teniez cette qualité de votre heureux naturel, soit que vous l'ayez acquise, et qu'elle vous ait été enseignée par ces premiers écrivains de notre langue dont je conseillais tout à l'heure la lecture, et dont, à travers l'âpreté et l'incorrection, on aime la franchise et l'indépendance.

Ce don de la poésie, ces talens du poëte éclatèrent en vous, monsieur, dès vos plus jeunes années : c'est des humbles bancs d'une école, que s'éleva, pour ainsi dire, votre première renommée, et vos vers, franchissant l'enceinte d'un collége, se répandirent en France, hors de France, et furent applaudis sur le théâtre même de la grande victoire que vous chantiez, et de la gloire nationale que vous célébriez avec l'enthousiasme de la jeunesse et du talent. Si ce brillant essai de votre muse lyrique ne vous attira point l'hommage flatteur qu'obtinrent les premiers vers de M. François de Neufchâteau, les applaudissemens d'un grand poëte, il fut, destinée bien flatteuse aussi, attribué à un poëte renommé, et qui s'était acquis une grande célébrité, surtout dans ce genre de composition où vous débutiez si jeune, et écolier encore. Un talent si précoce vous donne, avec celui que vous remplacez parmi nous, un trait particulier de ressemblance. L'ingénieux et spirituel Fontenelle, directeur de l'Académie, comme j'ai l'honneur de l'être en ce moment, remarquant une ressemblance moins sensible, entre un académicien qu'il recevait, et son prédécesseur, observait, avec raison, que l'Académie ne recherche point ces rapports singuliers dans ses choix : « Il lui suffit, disait-il, que des

talens succèdent à des talens, et que le même fond de mérite subsiste dans la compagnie..... Si cependant, ajoutait-il, il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. »

La plus noble source de la poésie, monsieur, c'est l'enthousiasme, et c'est dans cette source que vous avez puisé vos premières inspirations. La gloire militaire et les admirables productions du génie enflamment naturellement les esprits élevés et les cœurs généreux. Un triomphe éclatant de nos armes, révélant en vous le talent des vers, vous avait dicté votre première ode ; un chef-d'œuvre de poésie, un tableau achevé de simplicité, de sentiment et de douleur, vous inspira votre première tragédie. Mais l'admiration égare quelquefois ; elle ne vous permit pas de voir, et votre extrême jeunesse serait une excuse de plus, qu'une scène, quelque attendrissante qu'elle soit, n'est pas une tragédie ; qu'Évandre et Pallas ne peuvent pas remplir le théâtre ; qu'eux seuls, cependant, forment et doivent former tout l'intérêt du drame touchant de Virgile ; que les personnages et les incidens imaginés pour alonger et compliquer l'action, l'affaiblissent et l'altèrent, comme la pompe du théâtre et une certaine ostentation de sentimens et de discours la dénaturent.

Vous comptez pour peu de chose, monsieur, dans votre trésor littéraire, ce premier essai de votre muse tragique ; mais pourquoi aurais-je passé sous silence un ouvrage imparfait sans doute, mais où se reproduit assez souvent d'une manière fort heureuse le sentiment des beautés du poëte qui l'a inspiré ? Cet admirable poëte, dont les doux et harmonieux accents avaient vivement frappé votre jeune imagination, vous poursuit, s'il m'est permis de parler ainsi, de ses souvenirs et de ses inspirations, dans les sujets mêmes que vous ne lui avez pas

empruntés : ainsi, dans votre tragédie d'*Ulysse*, Pénélope puise, dans les vers touchans que le chantre d'Énée a mis dans la bouche d'Andromaque, l'expression de ses sentimens d'amour, de fidélité et de constance. Mais Homère ne vous est pas plus étranger que Virgile, et, dans un sujet tout homérique, vous restez fidèle à ce grand peintre des mœurs antiques. Dès votre second pas dans la carrière, votre progrès est immense : plan, ordonnance, caractères, style, tout est perfectionné ; la scène tragique vous reconnaît parmi les poëtes qui doivent l'illustrer, et ceux qui s'y distinguent vous avouent comme un digne émule.

Ils voient bientôt en vous un rival redoutable ; un succès plus éclatant couronne votre tragédie de *Marie Stuart*. Le vif intérêt qu'excite dans l'histoire cette reine si belle, si infortunée, si courageuse dans le malheur, si héroïque dans ses derniers momens et sur l'échafaud, s'accroît encore dans votre poëme, comme la religion des peuples sembla s'accroître par la statue de Phidias. Vous portez dans notre âme de profondes et puissantes émotions, soit que vous peigniez votre touchante héroïne avec un mélange naturel de qualités et de faiblesses ; s'efforçant de s'humilier devant sa superbe rivale ; se relevant avec fierté lorsqu'elle ne peut la fléchir ; l'accablant de sanglans reproches lorsqu'elle est outragée, et détournant un moment sa vue de la foudre qu'elle a provoquée pour contempler les traits amers qu'elle a lancés dans le cœur de son impitoyable ennemie, et jouir des blessures qu'ils y ont faites : soit que vous la représentiez sublime et, pour ainsi dire, surnaturelle, s'élevant au-dessus des rigueurs de la fortune ; pardonnant à la reine implacable et cruelle qui l'immole ; faisant de touchans adieux à ses serviteurs, et leur distribuant avec une bonté sans faiblesse, avec un courage sans ostentation, de douces consolations et

de doux présens, gages de tendresse et de souvenir; tournant encore un instant ses regards vers cette France qui lui fut toujours si chère, et les reportant vers le ciel, en s'adressant à elle-même les belles paroles que la religion adresse aux mourans. Ici, monsieur, le poëte n'avait rien à feindre, rien à imaginer, rien à créer; le mérite de la poésie, et c'est celui de la vôtre, est d'être belle comme l'histoire.

Comme les infortunes royales, les malheurs des peuples ont trouvé votre muse sensible et inspiré vos chants; c'est là votre dernier ouvrage. Je passe à regret sous silence plusieurs de vos titres littéraires : et votre tragédie du *Cid*, qui, composée sous l'influence d'un autre système littéraire, n'est point indigne de ses aînées; et cette épître pleine de douceur, de simplicité et de grâce, sur le *Bonheur de l'étude*, qui vous valut une des plus brillantes palmes que décerne l'Académie, et présagea le choix qu'elle ferait un jour de vous; et d'autres ouvrages encore.

La Grèce, monsieur, avait plus d'un titre pour vous intéresser; elle était la première patrie des arts que vous aimez, des lettres que vous cultivez, de la poésie, source pour vous de plaisir et de gloire; elle combat aujourd'hui pour affranchir cette belle et célèbre patrie d'un joug odieux, et conquérir cette liberté chère à toutes les âmes généreuses. C'est ce dernier et grand intérêt qui anime le poëme que vous avez récemment publié. On pourra sans doute blâmer votre plan, ou plutôt ne pas trouver de plan dans un ouvrage où vous n'avez pas prétendu en mettre : on pourra critiquer quelques vers; mais tous les vrais juges applaudiront à la noblesse des pensées, à la poésie des images, à la franchise des sentimens, à la vérité des tableaux, et ce dernier éloge s'applique à votre prose comme à votre poésie, à vos notes comme à vos vers : on sent toujours que vous

peignez ce que vous avez bien vu, bien observé. Peut-être vous reprochera-t-on quelques traits un peu durs de votre prologue. Les principales puissances de l'Europe en ont prouvé l'excessive et injuste rigueur, en s'unissant pour affranchir les Grecs : cette heureuse union, cette alliance généreuse a été lente, il est vrai; mais les ressorts compliqués, embarrassés de la politique, ne peuvent pas aller aussi vite que l'imagination des poëtes et l'élan d'une sensibilité vive et naturelle : les intérêts même des peuples demandent que ceux qui les gouvernent n'obéissent pas à d'aussi rapides impulsions.

Croyons que l'humanité n'est nullement étrangère aux cœurs des rois qui président aux destinées des peuples de l'Europe. Nous autres Français (et j'invoque ici, monsieur, vos sentimens), nous sommes sûrs qu'elle est assise avec la justice et avec la loyauté sur le trône de France. Charles X a célébré de sa bouche royale la gloire de Navarin. Sans doute, son noble cœur désire que les malheurs des Grecs cessent, et il applaudit au premier effort tenté pour leur délivrance; il est fier que la France y ait contribué, et il veut qu'elle contribue à ceux qui restent à faire encore; car il veut surtout le bonheur de la France, et il sait que les premiers et les plus indispensables élémens de ce bonheur sont l'honneur et la gloire.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE

RELIGIEUSE ET MORALE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

SECTION PREMIÈRE.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

De la Vérité de la Religion chrétienne, à l'usage des gens du monde.

Il y a environ deux siècles qu'un des plus beaux génies de l'Europe, le savant Grotius, publiait un ouvrage auquel il donnait absolument le même titre, avec le même but et les mêmes intentions. Il ne le destinait cependant pas, dans l'origine, comme le nouvel apologiste de la religion, *aux gens du monde*. Il l'avait d'abord composé en vers hollandais, comme une distraction agréable et un passe-temps utile, pour les nombreux marins d'une nation commerçante. Tels étaient, dans un siècle aussi instruit que religieux, les délassemens que le génie et la vertu préparaient à de simples matelots. Grotius traduisit lui-

même en latin son ouvrage, qui depuis a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, dans plusieurs langues de l'Asie, et même dans le jargon barbare de quelques peuples sauvages. *C'est un ouvrage excellent*, a dit un critique qui, en pareille matière, ne doit certainement pas être suspect, l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, le sceptique Bayle, en cela de meilleure foi que Voltaire, quoiqu'il ne fût guère plus religieux. Voltaire, en effet, dénigre beaucoup l'ouvrage de Grotius; il confond, dans sa haine furieuse contre la religion, tous les défenseurs de la religion et leurs ouvrages; et il a laissé bien plus de disciples et d'imitateurs de sa passion, de ses préventions et de ses emportemens, que Bayle de sa franchise, de sa modération et de sa bonne foi.

Depuis l'ouvrage de Grotius beaucoup d'autres non moins célèbres, plus célèbres même, ont été écrits pour la défense de la révélation et de la religion chrétienne. Un des derniers apologistes de cette cause sacrée s'étonne avec raison qu'après dix-huit siècles de gloire, de triomphes, et surtout de bienfaits, le christianisme ait encore besoin de preuves, de défenses et d'apologies. En effet, que les Irénée, les Justin, les Tertullien fussent obligés de défendre, par les seules armes de la vérité, de la raison et de la persuasion, une religion nouvelle contre les tyrans qui la persécutaient sans la connaître, et contre les prêtres du paganisme, intéressés à la calomnier, rien n'est plus simple: mais qu'après tant de merveilles de tous les genres qui ont consacré son établissement; après tous les biens inestimables qui ont marqué sa durée; après cette foule d'esprits supérieurs qui, dans tous

les temps et dans tous les lieux, ont rendu témoignage à sa vérité, à sa divinité, à la beauté de sa morale, à la sublimité de ses dogmes : que, chez un peuple enfin qui compte des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, et qui connaît les Chrysostôme et les Augustin, il faille prouver que la croyance de tant de grands hommes n'est point une rêverie, voilà ce que cet éloquent défenseur ne pouvait concevoir ; et, en écrivant une *Apologie de la Religion chrétienne*, il s'écriait dans son indignation : « Le titre seul de cet ouvrage accuse le siècle où j'écris. »

Ce siècle est le nôtre ; et la religion, plus que jamais insultée dans ses dogmes, méprisée dans sa morale, méconnue même dans ses bienfaits, a plus que jamais besoin d'être défendue contre tant de mauvaise foi, d'ignorance et d'outrages, par l'hommage des cœurs droits, par les talens et les écrits des esprits religieux et éclairés. A quelle plus noble cause pourraient-ils consacrer les dons heureux qu'ils ont reçus de l'auteur même de la religion ? C'est pour eux un devoir, et l'auteur de l'écrit que nous annonçons a très-honorablement acquitté cette dette. On peut dire de son livre ce que Bayle disait de Grotius : *C'est un ouvrage excellent.*

Il y a mis peu du sien, il est vrai ; et son amour-propre ne s'offensera point d'une remarque que sa bonne foi l'a engagé à faire le premier, et que sa modestie n'a pas voulu dissimuler à ceux même qui, sans cet aveu, n'auraient point fait cette découverte. La préface, où il a consigné cet aveu, est assez bien faite, assez bien raisonnée, et écrite d'un style assez ferme et assez vigoureux, pour prou-

ver qu'il serait fort en état de tirer d'excellentes choses de son propre fonds. Les additions importantes qu'il a faites aux preuves qu'il emprunte des plus célèbres apologistes de la religion, et l'art avec lequel il a su lier ces morceaux, épars dans des ouvrages divers, pour en faire un tout régulier et complet, le prouveraient encore mieux. Enfin, l'heureux choix qu'il a su faire serait encore une preuve en sa faveur; car, suivant une pensée de La Bruyère, *bien choisir, c'est créer.*

Comment parler avec quelque étendue d'un livre consacré à la défense de la religion, dans les journaux d'un pays qui a vu le nom de la religion effacé, par une délibération publique, de son code et de ses lois? Comment célébrer la grandeur, la divinité, les bienfaits d'une religion que des ministres du Roi très-chrétien et des législateurs n'ont pas cru devoir défendre contre la dérision, les insultes et les outrages; livrant ainsi sans protection et sans appui cette Charte divine, la première sanction de toutes les chartes humaines? Des journalistes, plus religieux que les premiers magistrats d'un peuple; des journaux, plus graves que ses lois, trouveraient-ils des lecteurs disposés à les lire? Nous n'osons nous en flatter; et, nous abstenant d'entrer dans les savantes discussions que renferme le livre court, mais substantiel, que nous annonçons au public, nous nous bornerons à indiquer le plan de l'auteur, et les divisions de l'ouvrage.

Toute apologie de la religion se compose de cinq ou six questions de la plus haute importance, les plus importantes même que l'homme puisse méditer : l'exis-

tence d'un Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité de la révélation, prouvée par l'insuffisance des lumières de la raison et de la loi naturelle ; les caractères sacrés de la législation de Moïse, loi divine, mais provisoire ; et ceux du christianisme, loi divine et éternelle : telle est la matière obligée de toutes les apologies de la religion ; tel est le plan constant de ses défenseurs ; telle est la division naturelle de leurs ouvrages. Toutes ces grandes et hautes questions sont successivement développées et clairement établies par le nouvel apologiste de la religion chrétienne ; le chapitre surtout qui a pour objet de prouver l'inspiration divine de Moïse est écrit avec une dialectique pressante et pleine de raisonnemens irrésistibles. La Genèse est la seule et véritable histoire de l'origine du monde, et cette histoire n'a pu être tracée que par un écrivain inspiré. En vain tous les incrédules conjurés, qui comprenaient très-bien tout l'intérêt qu'ils avaient à ruiner ce fondement de nos traditions sacrées, ont attaqué ces premières archives du genre humain avec toutes les armes, celles du raisonnement, celles de la science, de la physique, de la chimie, de la géologie : en vain ils ont voulu leur opposer quelques traditions fabuleuses et les prétentions orgueilleuses de quelques peuples ; leurs traits sans force sont venus se briser contre cet antique monument posé par une main divine. Aucun effort humain n'a pu l'ébranler ; aucune objection plausible n'a pu être faite contre le récit sacré de la Genèse ; aucune découverte moderne n'a pu y porter atteinte : toutes, au contraire, révèlent la nouveauté du monde, la nouvelle formation des continens, la préexistence

de la lumière du soleil, la réalité et l'universalité du déluge, etc. *Le progrès des lumières* et de la science ne sert qu'à confirmer de plus en plus la cosmogonie du législateur des Hébreux. Des savans, des physiciens, des géologues peu amis, ennemis même de la révélation, ont été forcés, par le résultat de leurs recherches et l'évidence des faits, de rendre témoignage à la vérité des récits de Moïse ; et, comme le remarque très-bien l'auteur de *la vérité de la Religion*, on pourrait faire un livre intitulé : *la Vérité de la Genèse, démontrée par une société d'incrédules.*

Parmi les preuves nombreuses qui établissent la vérité du christianisme, son nouvel apologiste insiste particulièrement sur l'établissement de cette religion divine, à travers les obstacles insurmontables que lui opposait l'autorité armée de toutes parts contre elle; une persécution atroce et presque continuelle pendant trois siècles ; le soulèvement de toutes les passions, et la révolte d'une raison orgueilleuse. « Cette « république naissante, dit dans son style figuré un « de nos vieux écrivains, trop négligé de nos jours, « Balzac ; cette république naissante s'est multipliée « par la chasteté et par la mort, bien que ce soient « deux choses stériles et contraires au dessein de mul- « tiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et « par les défaites ; il a vaincu étant désarmé. » C'est ainsi que cette belle pensée, qu'Horace appliquait à l'empire romain, devient plus belle encore, plus grande, plus magnifique et plus vraie, en l'appliquant au peuple chrétien :

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes, animumque ferro.

Je reprocherai à l'auteur de ce bon et utile ouvrage une proposition qui me paraît fausse; et il semble que le défaut de justesse dans la pensée ait porté malheur au style, qui est moins bon ici qu'à l'ordinaire : « Quelles furent, dit-il page 120, les ver- « tus les plus célébrées chez les païens ? La valeur, « *cet enfant du tempérament*, qui ne peut pas plus « prétendre *à aucun mérite moral* que l'*esprit*, la « beauté, la force et tout autre avantage naturel de « l'*esprit* ou du corps. » Non, la valeur n'est pas seulement *l'enfant du tempérament*. Il y a sans doute une valeur aveugle et brutale; mais il y a aussi une valeur éclairée, noble et délicate, qui admet quelque chose de moral en elle; il fallait même faire honneur au christianisme de cette valeur, plus épurée et plus *morale* chez les chrétiens que chez les païens. C'est le christianisme qui engagea plus particulièrement encore la valeur à se dévouer à la protection de l'innocence et de la faiblesse. C'est dans son sein, et de ses inspirations, qu'est née la chevalerie, et il y avait certainement du *moral* dans la valeur des chevaliers. Les héros d'Homère fuient sans honte devant un ennemi plus brave et plus fort : le héros chrétien meurt, et ne fuit pas. Il affronte un danger inévitable et irrésistible : tant il est vrai que le christianisme épure tous les sentimens, et leur donne plus de noblesse et de délicatesse, plus de candeur et d'héroïsme !

Génie du Christianisme, ou *les Beautés de la Religion chrétienne, par M.* de Châteaubriand (1).

Parmi les diverses preuves qui attestent la vérité du christianisme, il en est une qui semble avoir frappé plus particulièrement les pères de l'Église : c'est celle de son établissement merveilleux, au milieu des obstacles et des contradictions sans nombre que devaient lui opposer, et la nature même des vérités qu'elle annonçait, et les penchans les plus irrésistibles de l'homme qu'elle combattait, et l'état des sociétés à qui on prêchait une doctrine si austère, si élevée, si incompréhensible. C'était aux Grecs et aux Romains, à des peuples ivres de leur domination présente ou de leur gloire passée, enflés de leur propre sagesse, et de leurs progrès dans les sciences, dans les arts et la civilisation, méprisant les autres nations comme barbares, que du sein d'une des nations les plus méprisées, on apportait une nouvelle sagesse qui confondait leur sagesse, une nouvelle religion et une nouvelle philosophie qui flétrissaient leur philosophie et leur religion ; c'était à des hommes orgueilleux, avares, vindicatifs, corrompus et dissolus, qu'on prêchait l'humilité la plus profonde, le mépris des richesses, l'amour des ennemis, le pardon des injures, une morale pure et céleste. Il fallait qu'une raison superbe s'abaissât, et reçût des dogmes élevés

(1) Il n'est pas inutile d'observer qu'il s'agissait dans cet article de la *quatrième édition* ; ce qui permettait à l'auteur de s'en tenir ici à quelques aperçus généraux sur un ouvrage souvent jugé dans la feuille où il écrivait.

au-dessus d'elle ; il fallait que des passions violentes se tussent devant des principes sévères qui tantôt en réglaient l'usage, tantôt en prescrivaient le sacrifice. Cette raison aveugle et les passions furieuses se déchaînent en vain contre le christianisme ; en vain elles lui suscitent des persécutions cruelles et des ennemis puissans et acharnés à sa perte : il triomphe de ces obstacles, il étend ses conquêtes, il subjugue ses ennemis et ses persécuteurs ; et la nouvelle Rome, semblable à l'ancienne, s'affermit au milieu des attaques multipliées, croît au milieu des dangers, et semble s'enrichir de ses pertes.

« Tout ce qu'il y a de grand dans le monde, dit « Pascal, s'unit contre cette religion naissante ; les « savans, les sages, les rois. Les uns écrivent, les « autres condamnent, les autres tuent. » Sans doute ici les oppositions étaient trop fortes, trop puissantes, pour pouvoir être vaincues par des moyens simplement naturels. Mais on peut néanmoins appliquer ce raisonnement à des faits purement humains ; et il est vrai de dire, en général, qu'une cause, de quelque nature qu'elle soit, lorsqu'elle est faible, désarmée et vivement combattue, ne peut triompher à la longue que par sa vérité, sa justice, sa bonté. En dépouillant ainsi cet argument de ce qu'il a de merveilleux et de divin, lorsqu'on l'applique à l'établissement de la religion chrétienne, je l'appliquerai au dernier apologiste de cette religion, et j'y trouverai une nouvelle preuve de l'excellence du dernier ouvrage qu'a inspiré le noble dessein de la défendre.

Toutes les circonstances semblaient en effet se réunir, lorsque cet ouvrage parut, pour le dévouer au

mépris, à la dérision, à l'oubli. C'était au moment où la religion, sourdement minée par cinquante années de déclamations, de sophismes et de sarcasmes, paraissait entièrement détruite par dix ans de guerre ouverte, de persécutions et de fureurs, que M. de Châteaubriand entreprenait d'en célébrer la grandeur, la puissance et la gloire.

Tout conspirait contre le succès d'un pareil ouvrage. Les passions, les haines, l'indifférence, l'indifférence surtout, bien plus générale et plus dangereuse que la haine et les passions : tels étaient les ennemis que devait combattre le talent de M. Châteaubriand; tels étaient les obstacles dont il devait triompher; et l'on avouera que ce n'était point un livre ordinaire ou médiocre, qui, jeté ainsi au milieu des circonstances les plus défavorables, pût aussi heureusement les surmonter, et obtenir le plus grand succès, malgré les plus grandes oppositions. Les ennemis de la cause que défendait M. de Châteaubriand ne les lui ont point épargnées : ils ne se sont point oubliés dans une occasion aussi importante, je dirai presque aussi décisive, puisque la religion était si noblement vengée de toutes les accusations qui peuvent le plus lui nuire dans l'état actuel des esprits et des mœurs. Les vieux athlètes de l'incrédulité se sont agités de toutes parts; ils ont enfanté des brochures et des critiques *amères*, et ils ont tour à tour essayé le raisonnement, la plaisanterie, et quelquefois des raisons bien plaisantes. Dernièrement encore, le *protestant de Lintz* (1) nous assurait sérieusement qu'une

(1) M. Charles Villers, qui se désignait ainsi.

des grandes raisons qui l'empêchaient de revenir en France, c'est que la religion ne pouvait y être défendue que dans des ouvrages trop agréables, trop mondains, trop *romanesques*. On sent parfaitement sur qui tombait cette ingénieuse épigramme ; on sent pareillement que, si M. de Châteaubriand eût pris un ton plus austère, le prostestant de Lintz n'eût pas voulu revenir en France, parce que la religion n'y était défendue qu'en style de *capucin;* ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'il ne faudrait défendre la religion sur aucun ton et dans aucun style, tandis qu'on l'attaquerait de toutes les manières, et que c'est alors surtout que ces messieurs trouveraient la France un pays très-habitable.

Sans doute il était permis au nouvel apologiste de se conformer en quelque chose au goût de son siècle, à l'esprit de ses lecteurs ; car, pour persuader ou pour convaincre, il faut d'abord être écouté, il faut être lu. Et pourquoi, dans un siècle qu'on peut, sans le calomnier, regarder comme un peu frivole, comme assez indifférent aux grandes et éternelles vérités de la religion ; pourquoi même dans tous les siècles ne pourrait-on pas substituer à une méthode sèche, à des raisonnemens abstraits, le pouvoir de l'éloquence, les charmes même de la poésie, les grâces touchantes du sentiment, toutes les puissances de l'imagination ? Pourquoi, lorsque les lecteurs cherchent plutôt l'agréable que l'utile, ne pourrait-on pas les conduire à la vérité par l'attrait d'une lecture pleine d'agrément ? Pourquoi, enfin, interdirait-on une méthode nouvelle, lorsqu'elle produit un ouvrage si neuf, si original, si brillant; et qu'elle se

montre aussi féconde en heureux développemens, en beautés du premier ordre, en résultats pleins d'intérêt? Si c'est au surplus une concession faite à l'esprit du siècle, c'est la seule du moins que M. de Châteaubriand ait voulu lui faire. En effet, l'impiété, étendant de plus en plus ses conquêtes, en imposait même à ceux qui ne partageaient pas ses erreurs. Le respect humain s'était glissé jusque parmi les apologistes de la religion : à peine osaient-ils défendre le christianisme dans son universalité, dans ses dogmes, dans ses mystères, dans ses cérémonies, dans ses pratiques : on vantait sa morale, quelques-unes de ses institutions bienfaisantes ; on insistait peu sur le reste.

M. de Châteaubriand a aussi célébré les établissemens de bienfaisance et de charité dus à la religion, et tous les asiles de vertus obscures et modestes ; et les âmes pures et célestes dévouées à la consolation des malheureux et au bien de l'humanité ; et la morale sublime et divine où prenaient leur source tant de sacrifices généreux, tant de dévouemens héroïques. C'est à ces tableaux surtout que semblent se plaire et son âme sensible et son imagination brillante. Mais il n'a rougi de rien dans l'Évangile et dans la religion ; et son éloquence prenant tous les tons, son talent flexible se prêtant à tout, après s'être élevé avec les plus hauts objets du christianisme, il s'abaisse avec ses plus humbles pratiques ; il n'en est point qu'il ne peigne avec grâce, et dont il ne rende des raisons aimables et touchantes. Ainsi, malgré les superbes dédains de l'incrédulité, le Saint de la paroisse a son panégyrique, la Vierge modeste a son

hymne, les pélerinages ont leur cantique; et les processions rustiques, et les fêtes de village, et les cimetières de campagne, et les cloches, et jusqu'aux dévotions populaires qui consolent l'homme et le rendent plus religieux, ont leur chantre aimable, leur poëte inspiré, leur défenseur, leur apologiste.

Ce talent de relever les petites choses, ou d'ennoblir les objets injustement méprisés, aux yeux même de leurs orgueilleux contempteurs, est bien plus rare et plus admirable que celui qui, soutenu par la grandeur des objets, sait élever à leur hauteur la dignité de ses pensées et la magnificence de ses expressions. M. de Châteaubriand, qui les possède tous deux, a surtout éminemment le premier. Personne mieux que lui n'a su nous intéresser à de petites choses, en y attachant tantôt une image noble et touchante, tantôt un sentiment tendre et délicat; en les revêtant d'un tour heureux, quelquefois même heureusement singulier; en les parant de tous les charmes d'un style harmonieux, ou quelquefois d'une aimable négligence de style qui donne à sa pensée plus d'expression et de grâce. Qui ne serait touché, par exemple, en lisant cette apologie d'une des dévotions populaires les plus méprisées, d'un pélerinage :

« Heureux et quatre fois heureux celui qui croit!
« Souffre-t-il, il prie, et il est soulagé. A-t-il besoin
« de revoir un parent, un ami, il fait un vœu,
« prend le bâton et le bourdon du pélerin; il fran-
« chit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame
« de Lorette ou Saint-Jacques en Galice; il se pros-
« terne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre

« matelot, errant peut-être sur les mers); de sauver « une épouse, de prolonger les jours d'un père ; son « cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa « chaumière : chargé de coquillages, il fait retentir « les hameaux de sa conque, et chante dans une « complainte naïve les bontés de Marie, mère de « Dieu. »

Qui n'a senti l'effet touchant de ces mots comme jetés au hasard : *Pauvre matelot, errant peut-être sur les mers?* Qui, dans un autre tableau, ne s'est attendri avec la jeune fille confiant ses douleurs à *Notre-Dame des Bois?* Malheur à la froide et stérile raison qui voudrait ôter ces innocentes consolations au peuple, déjà si malheureux; à l'humanité entourée de tant de maux! Je le répète : celui qui, loin d'être touché de ces tableaux, les lirait avec dérision, serait jugé d'avance : *Parata sunt irrisoribus judicia.*

Mais il est un point bien important sur lequel la religion chrétienne ne peut avoir de contradicteurs, et contre lequel viennent échouer et la raillerie elle-même, et la moquerie et la dérision : c'est celui de ses immenses bienfaits. Il suffit ici de citer le titre des chapitres qui remplissent cette intéressante partie de l'ouvrage de M. de Châteaubriand : *Hôpitaux, Hôtel-Dieu, Sœurs grises, Dames de la Charité, Enfans-Trouvés, Éducation, Écoles, Colléges, Universités, Chevaliers, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Bonheur des Indiens, Traits de bienfaisance particulière,* etc., etc.! Il suffit aussi de connaître le talent qu'a M. de Châteaubriand de parler au cœur et de décrire les scènes que vivifie le sentiment, pour juger du charme qu'il a répandu sur ces tableaux tou-

chans, et à jamais honorables au christianisme. C'est surtout ce talent qui a attiré tant de lecteurs et tant de suffrages au *Génie du Christianisme,* et qui a réuni en faveur de cette dernière partie ceux même des critiques philosophes dont les uns ont eu la prudence de ne pas en parler, et les autres le courage de la louer. Il est impossible, en effet, de ne pas se rendre à une vérité appuyée sur tant de faits, et à des faits présentés avec tant de force, d'éloquence, de sentiment. C'est déjà beaucoup d'avoir prouvé, par des argumens irrésistibles, que jamais opinion, jamais système, jamais religion ne versa sur les hommes autant de bienfaits que le christianisme. C'est en effet avoir prouvé sa *bonté;* et, si quelques esprits étaient assez malheureux pour ne pas voir aussi sa *beauté*, ils devraient confesser du moins, pour me servir des expressions d'un des juges les plus éclairés et les plus polis du *Génie du Christianisme* (M. Dussault), « que parmi tant d'excellentes preuves dont M. de « Châteaubriand appuie son opinion, son ouvrage « même est un des argumens les plus forts, et des « témoignages les plus irrécusables. »

Projet d'une Loi réglementaire sur les cultes, les institutions monastiques et les congrégations, et sur les rapports religieux avec la cour de Rome; par M. de Miollis, ancien magistrat.

Je révèle peut-être un peu indiscrètement le nom de cet écrivain recommandable, qui l'avait modestement dérobé à ses lecteurs, et n'en avait laissé échapper que la première lettre sur le frontispice de

son livre ; mais on aime à faire connaître ceux dont on n'a que du bien à dire ; il y a moins de plaisir, ce me semble, à louer un anonyme, et j'avoue, pour mon compte, qu'il m'est plus agréable d'applaudir aux principes, aux intentions et aux plans de M. de Miollis qu'aux principes, aux vues et aux projets de M. de M... Ce n'est pas que ces projets et ces plans me paraissent tous exécutables, mais il ne m'est pas démontré qu'ils ne le sont pas ; et il serait certainement très à désirer qu'ils le fussent : ce ne serait qu'avec beaucoup de regret qu'on pourrait se déterminer à ne les regarder que comme de nouveaux *rêves d'un homme de bien.*

Parmi les plaies funestes qu'ont faites à la France les fureurs révolutionnaires, et surtout cette avidité spoliatrice dont le parti dominant s'était fait un système, et dont ses excès lui avaient fait un besoin, il en est une qui saignera long-temps encore, et qu'on aura beaucoup de peine à cicatriser : c'est l'envahissement de ces fondations magnifiques, fruits d'une longue prospérité, dons de la piété, de la sagesse, de la prévoyance de nos pères. Tout était doté en France, avec une générosité et une grandeur dignes de ce beau et puissant royaume ; et les ministres des autels, et les hôpitaux, et les colléges ; et les asiles de la vertu, et ceux du malheur ; et les retraites de la science et de l'érudition ; rien n'avait été oublié de ce qui intéresse le plus un peuple : la religion, l'humanité, l'instruction, la doctrine, la culture et le progrès des plus utiles connaissances ; rien n'a été respecté par des barbares, ennemis de la patrie et de tout ce qui avait été destiné à la protéger, à l'honorer, à la rendre florissante. Quelques-unes de ces

institutions religieuses et sacrées eussent échappé à une armée de Vandales qui aurait traversé et ravagé la France; aucune ne put échapper à des Français indignes de ce nom, et qui ont ainsi répondu à la confiance dont ils étaient investis, et rempli la mission qu'ils avaient d'assurer les destinées de la patrie, d'augmenter sa gloire, son éclat, sa prospérité. Indépendamment des autres maux qu'elle leur doit, et même des crimes dont ils ont voulu la flétrir, ils ont, par des spoliations encore plus fatales qu'elles n'étaient injustes, détruit à jamais les établissemens les plus utiles; ils ont même compromis l'existence future des institutions les plus indispensables à toute société; ils les ont rendues incertaines, précaires, dépendantes des événemens et des circonstances; ils leur ont ôté la plus grande partie de leur utilité et de leur influence, en leur enlevant leur indépendance et leur dignité; ils ont fait une charge pour le peuple de ce qui était sa ressource la plus assurée, et lui ont ainsi rendu indifférens, peut-être même odieux, ceux que jusque-là il avait regardés comme ses véritables amis, ses appuis tutélaires et ses protecteurs naturels.

C'est à une partie de ces maux si déplorables que M. de Miollis cherche des remèdes : il commence d'abord par les plus pressans, ceux qui regardent les ministres de la religion; et, comme ces ministres ne seraient qu'un abus, si la religion n'était qu'une fable, si elle n'était pas une institution divine, essentielle au repos et à la prospérité des États, M. de Miollis commence d'abord à établir la nécessité d'une religion en général, qu'aucune loi ne peut suppléer, et qui pourrait au besoin suppléer toutes les lois; qui règle non-

seulement les actions extérieures, mais les pensées, les sentimens, les affections; qui ne défend pas seulement le mal, mais qui prescrit le bien; n'éloigne pas seulement du vice, mais fait de la vertu un devoir, et est tout à la fois le frein le plus salutaire et le plus universel, l'encouragement le plus doux et le plus puissant. Il fait voir ensuite que de toutes les religions celle qui réunit tous ces avantages au plus haut degré, c'est la religion chrétienne, et surtout la religion catholique. Sur tout cela M. de Miollis dit bien ce que beaucoup d'autres avaient dit avant lui, ce que quelques-uns même avaient dit mieux; car, il faut l'avouer, la religion en général et le christianisme en particulier ont eu pour défenseurs et pour apologistes les plus beaux génies dont s'honore l'humanité. Mais enfin on ne saurait trop répéter ces excellens principes; et on ne peut, pour les redire, saisir un instant plus favorable, ni un plus heureux à-propos, que celui où la France a, comme l'antique Italie, si bien éprouvé tous les dangers et tout le malheur de les avoir méconnus :

Dî multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.

Mais une religion ne peut exister sans ses ministres; ses ministres ne peuvent être utiles sans considération, et ils n'auront point de considérations sans une fortune honnête, qui les mette tous au-dessus du besoin, qui soit indépendante des événemens, des circonstances et des caprices des hommes; qui soit mesurée d'après le rang qu'ils occupent dans la société et la hiérarchie ecclésiastique, et surtout d'après l'o-

bligation proportionnée à ce rang de faire d'abondantes aumônes, des œuvres fréquentes de miséricorde, de soulager la détresse, de venir au secours du malheureux et de l'indigent. C'est là un des principaux devoirs du ministre de la religion, et c'est de l'accomplissement de ce devoir qu'il tire son plus grand crédit, sa plus grande influence, et ses principaux moyens d'être utile à la société. Que sera-ce si, au lieu de porter des secours à l'indigence, il éprouve lui-même tous les besoins de la pauvreté? Quelle douceur auront les paroles de consolation qu'il adresse aux infortunés, si elles ne peuvent jamais être accompagnées de ces dons de la charité qui apaisent leurs besoins, qui soulagent leurs douleurs? Quel poids auront ses conseils, ses exhortations, ses réprimandes, si, au lieu d'être soutenues par ce ton d'autorité et de dignité, et cet air imposant, qui impriment le respect, elles sortent de la bouche d'un homme couvert de haillons et sous la livrée de la misère? Le peuple est conduit par ses sens : c'est l'extérieur qui le frappe, et presque tous les hommes sont peuple. En vain de belles réflexions philosophiques recommanderont la pauvreté, elle avilit aux yeux du vulgaire. Il y a longtemps qu'un poëte l'a dit : elle rend les hommes méprisables, presque ridicules, et c'est là son côté le plus affligeant :

Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines facit.

Quel bien peut-on attendre d'un ministre des autels réduit à cette situation déplorable? Mais comment remédier à un mal qu'il fut si aisé de faire, et

qu'il est trop facile de démontrer? Des hommes animés par l'ardent désir de tout détruire, ennemis de toutes les institutions religieuses, monarchiques, sociales, appelant à leur secours la cupidité et toutes les passions viles et basses, ont par un seul décret tout perdu, tout anéanti : combien faudra-t-il de temps aux esprits sages pour tout réédifier, tout reconstruire? et par quels moyens y parviendront-ils? Parmi ces moyens, M. de Miollis ne balance pas à proposer le rétablissement de la dîme; il assure même que cette mesure, loin d'être opposée au vœu des propriétaires et des cultivateurs, y est très-conforme. « Le rétablissement de la dîme, dit-il, est généra-« lement désiré par toutes les personnes de bien, « même dans la classe des cultivateurs. On donne « sans peine, au moment où on les reçoit de la di-« vine bonté, les fruits qui n'ont point encore été « placés dans le grenier. Cet impôt coûte infiniment « moins à la tenacité du cultivateur que celui qu'il « doit payer en ouvrant sa bourse. Il croit s'acquitter « avec la Divinité et mériter du Ciel de nouvelles ré-« compenses, en partageant ses fruits avec les minis-« tres des autels. » Telle était autrefois, en effet, sa pieuse croyance, et peut-être n'est-elle pas encore tout-à-fait éteinte; elle remonte aux siècles les plus reculés; et, dans une religion beaucoup moins pure, un poëte qui ne passe pas pour être très-religieux, Plaute, l'avait énoncée dans une de ses comédies :

Quod in divinis rebus sumas, sapienti lucro est.

M. de Miollis propose beaucoup d'autres règlemens encore, inspirés par l'amour de la religion et de la

patrie; les mêmes sentimens lui font désirer le rétablissement de quelques ordres religieux, particulièrement de ceux qui se consacraient à l'étude des sciences, à la culture de l'érudition, à l'éducation de la jeunesse, au soulagement de l'humanité souffrante. Il rappelle dans un morceau rapide et bien écrit les services qu'ils ont rendus à l'agriculture, aux arts, aux lettres, à la religion, à la patrie, à la société entière : il regrette ces temps où des religieux instruits et désintéressés se dévouaient au pénible emploi d'élever la jeunesse, au prix de la nourriture la plus frugale et d'un *vestiaire* de 80 à 100 francs : tel était, dit-il, le modeste traitement des Bourdaloue, des Malebranche, des Massillon. Il est certain qu'il serait difficile de trouver de meilleurs professeurs, et à meilleur marché : mais serait-il possible de retrouver ceux-là, et de rétablir les corps qui les ont formés? voilà la question.

Essai sur l'Indifférence en matière de Religion.
Tome 1^er^, seconde Édition.

Il y a déjà long-temps que ce livre a paru : le public le connaît, le lit et l'approuve; il n'y a guère que les journalistes qui se sont tus jusqu'à présent et n'ont point encore dit leur avis. Jaloux ordinairement de devancer celui des autres, se flattant peut-être en secret de le régler jusqu'à un certain point, et de le dicter en quelque sorte, ils se sont laissés tellement devancer cette fois, qu'ils n'ont rien de mieux à faire que d'adopter le jugement déjà porté si généralement et si universellement sur cet ouvrage, et

qu'il leur serait difficile de contredire. Il est certain que l'auteur peut se plaindre à juste titre de leur *indifférence* pour son livre ; et, s'il n'était charitable, il pourrait en conclure une indifférence bien plus inexcusable encore, celle même qu'il combat avec tant de vigueur et de talent.

Deux éditions de *l'Indifférence en matière de Religion* ont donc été publiées et à peu près épuisées en très-peu de temps, sans que les nombreux lecteurs que suppose un succès si rapide aient été, je ne dirai pas excités par les applaudissemens des journalistes, mais même avertis par de simples annonces, de l'existence de ce livre. Il a triomphé de ce silence, il a triomphé de l'austérité du sujet ; double triomphe qu'on ne peut guère expliquer, ce me semble, que par un rare mérite. Ne pourrait-on pas en tirer une autre conclusion plus précieuse encore? C'est que l'*indifférence* pour les graves et importantes matières qui sont l'objet de cet ouvrage n'est ni aussi générale, ni aussi profonde qu'on le pense communément, et que voudrait surtout le faire penser certain parti qui, en philosophie, en politique, en morale, en religion, au défaut de bonnes et solides raisons pour appuyer ses opinions et ses systèmes, se vante toujours du grand nombre de ceux qui les adoptent et les professent.

Nous accorderons facilement, au reste, qu'ils ne sont que trop nombreux ; et, pour ne parler que de ceux que combat plus directement l'auteur de l'*Indifférence en matière de Religion*, sans s'interdire toutefois de combatre aussi quelquefois les autres, parce qu'il a très-bien senti que comme les grandes et importantes vérités, de même les erreurs nuisibles et

anti-sociales se lient et s'enchaînent, et qu'il est bien rare que celui qui en adopte une se préserve de la contagion des autres, on peut dire avec lui que *la maladie des sociétés est le défaut de croyance.* La France, l'Europe toute chrétienne, toute religieuse, toute pénétrée de la vérité et de l'importance de la religion, il y a un siècle, est actuellement irréligieuse, incrédule, *indifférente* sur tout ce qui touche à la religion, sur les rapports de l'homme avec la Divinité, sur les craintes ou les espérances de l'avenir, sur toutes les croyances, en un mot, règles les plus sûres de la conduite privée, appui le plus ferme de la morale publique, fondement le plus solide de la société. Et quel puissant motif nous expliquera ce prodigieux changement, cette révolution étonnante? A-t-on fait quelque nouvelle découverte qui ait sapé les bases et détruit l'édifice du christianisme? Les esprits, à force de méditer sur les preuves de la religion, les ont-ils trouvées faibles et caduques? Nos jeunes philosophes, en remontant péniblement aux sources; en étudiant les originaux des Écritures où sont déposés les titres de la religion, ses dogmes, ses mystères, sa morale; en parcourant la tradition qui les a transmis d'âge en âge; en lisant assidûment les Pères, les apologistes et les défenseurs de la foi, ont-ils découvert que ces textes originaux étaient sans autorité, qu'ils avaient été altérés dès le principe, dénaturés dans les versions; que cette tradition était incertaine; que ces saints Pères, ces apologistes, ces défenseurs du christianisme étaient des esprits faibles ou des imposteurs, des hommes sans lumières ou sans vertus? Quel nouveau jour a donc éclairé le monde, et lui a fait voir

ce que n'avaient point vu, le contraire même de ce qu'avaient vu dans tous les âges les hommes les plus éclairés et les plus vertueux ! Et pour ne pas remonter aux siècles reculés, pour nous arrêter à celui qui est encore près d'eux, et où les plus grands hommes s'honoraient d'être les plus religieux, quelle supériorité d'étude ou d'esprit, de raison ou de bonne foi, ont-ils sur les Descartes, les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Arnaud, les Leibnitz, les Newton, les Euler, et cette foule d'hommes illustres dont il n'est pas plus permis de contester la foi et la piété que la science et le génie ?

Non, ils n'ont rien vu, rien lu, rien étudié ; ils rejettent sans connaissance de cause, sans examen, sans discussion, sans réflexion ; ils ne connaissent l'Écriture que par quelques facéties de Voltaire, dont l'ignorance et la mauvaise foi ont été si solidement et si agréablement démontrées. Mais ils n'ont garde de lire ces démonstrations : ils ignorent les preuves sur lesquelles s'appuie la religion ; je dirai plus, ils ignorent même les objections les plus spécieuses par lesquelles l'ont combattue ses plus dangereux ennemis : tant ils se sont décidés légèrement ! tant ils sont *indifférens* sur un point si grave et si important !

C'est cette *indifférence* si déraisonnable et si insensée que combat l'auteur de cet Essai avec toutes les armes du raisonnement, de l'érudition et de l'éloquence. Dialecticien adroit et vigoureux, écrivain élégant et fleuri, doué d'une imagination forte et brillante, versé dans la connaissance des écrits des adversaires et des défenseurs de la religion, se faisant à propos de ceux-ci de puissans auxiliaires pour com-

battre les autres, les combattant aussi par les armes qu'ils fournissent eux-mêmes, par leur opposition entre eux, leurs contradictions avec eux-mêmes, et les aveux qui leur échappent, il se montre le digne héritier des hommes qui se sont le plus illustrés dans la défense des principes religieux, et qui se sont doublement rendus recommandables et par un beau talent, et par le bon usage qu'ils en ont fait. A une époque où, dans une proportion inverse et déplorable, on semblait voir tout à la fois croître et s'étendre l'incrédulité ou l'*indifférence* pour la religion, décroître et dépérir l'érudition et l'éloquence religieuses, on applaudit encore plus à un écrivain, on sent encore mieux le prix d'un livre qui relève et soutient l'honneur de ces armes sacrées, et combat avec tant d'avantage des ennemis si souvent vaincus, mais qu'une nouvelle audace fait toujours paraître triomphans.

Ces ennemis, ces *indifférens*, ne suivent pas tous la même bannière; ils n'ont pas tous ni la même opinion, ni le même degré d'*indifférence*. L'auteur de cet Essai les divise en trois classes. La première se compose de ceux qui, ne voyant dans la religion qu'une institution politique, ne la croient bonne et nécessaire que *pour le peuple :* on assure, et le fait est assez probable, qu'on a vu jusqu'à des perruquiers professer cette doctrine superbe. La seconde comprend ces philosophes sceptiques qui, tenant pour également douteuses toutes les religions positives, croient que chacun doit suivre celle du pays où il est né, et ne reconnaissent de religion incontestablement vraie que la religion naturelle. J.-J. Rousseau est le plus éloquent défenseur de ce système, dans lequel toute-

fois il n'est pas plus constant que dans toutes ses opinions; quelquefois il le combat lui-même, plus souvent il fournit de puissantes armes pour le combattre. L'auteur de l'*Essai* range dans la troisième classe des *indifférens* ceux qui admettent une religion révélée, de manière néanmoins qu'il soit permis de rejeter les vérités qu'elle enseigne, à l'exception de quelques articles fondamentaux. On voit que cette troisième classe se compose particulièrement des protestans; et, je l'avoue, je crois que les protestans ne devaient point être le sujet de son livre, l'objet de ses réfutations : c'est une autre matière, une tout autre discussion que celle qui est annoncée par le titre de son ouvrage. Les protestans ont sur quelques points une autre croyance, une autre religion que les catholiques, mais ils ne sont pas plus *indifférens* sur cette religion que les catholiques. L'auteur prouve, il est vrai, que, s'ils sont conséquens, leurs principes doivent les mener à l'indifférentisme : cela est possible; mais, lorsqu'ils sont indifférens, ils ne sont plus protestans, ils rentrent dans les deux premières classes. Cette discussion, qui est fort longue, est fort bonne aussi; mais elle refroidit les lecteurs, parce que même ceux qui ne s'en rendent pas raison ont un instinct de goût qui les empêche d'approuver les meilleures choses, lorsqu'elles ne sont pas parfaitement à leur place. Un *Essai sur l'Indifférence* est un ouvrage philosophique, et ne doit pas être une controverse théologique entre les sectes diverses.

J'aime mieux une quatrième division appliquée à une quatrième classe d'*indifférens* que l'auteur n'avait pas annoncée, et à laquelle il consacre avec raison un

chapitre excellent : c'est la classe très-nombreuse de ceux qui ne raisonnent point, n'examinent point, n'adoptent aucun système ni de religion, ni de philosophie, et ne sont indifférens que par insouciance et par paresse. A proprement parler, ce sont les vrais *indifférens,* ceux qui devraient être le plus particulièrement l'objet de cet ouvrage, comme ils le sont d'une des plus belles pensées de Pascal. Les autres ont embrassé de fausses doctrines, de faux systèmes ; mais, s'ils y tiennent, ils ne sont pas *indifférens.* On a vu des athées *passionnés,* des déistes *passionnés,* des protestans *passionnés ;* or, il n'y a rien de plus opposé que la *passion* et l'*indifférence :* il faut donc combattre leurs doctrines, et non accuser leur *indifférence ;* et au fond, quand il a affaire à eux, c'est le parti que prend, avec beaucoup de raison et beaucoup de talent, l'auteur de cet *Essai.* Mais ceux qu'une inconcevable apathie, qu'une honteuse paresse ou une folle insouciance éloignent de la religion, dont ils ne veulent pas prendre le temps ni se donner la peine d'examiner l'importance ni de connaître la vérité, voilà les véritables indifférens : hommes sans consistance, sans principes, sans doctrine, ils peuvent songer à tout, hors à ce grand et puissant intérêt. « Que croyez-« vous, dit l'auteur de cet *Essai,* qui remplisse habi-« tuellement leur pensée? L'Être éternel, les lois « immuables qu'il a établies? Oh ! non, ils useront « leur vie à combiner des mots, à étudier les rap-« ports des nombres, les propriétés de la matière ; il « n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puis-« santes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce « savant qui remplit le monde du bruit de son nom ?

« Comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez-
« vous pas qu'en ce moment son esprit est tout oc-
« cupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle
« à l'analyse? Attendez qu'il ait fait connaître à l'uni-
« vers un nouvel acide; alors peut-être il vous sera
« permis de l'entretenir de l'Être infini qui a créé,
« comme en se jouant, l'univers et tout ce qu'il ren-
« ferme. Cet autre compose une histoire, un poëme,
« une pièce de théâtre, un roman dont il s'imagine
« que dépend sa gloire : ne le troublez pas, il faut
« qu'il se hâte, car la mort approche; et quelle in-
« concevable douleur, si elle arrivait avant qu'il eût
« mis la dernière main à sa renommée! Il est vrai qu'il
« ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans
« l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut
« espérer, ce qu'il doit craindre; il ne sait s'il existe
« un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer;
« mais il a pris depuis long-temps son parti sur tou-
« tes ces choses : il ne s'en inquiète point, il n'y
« pense point : cela n'est pas clair, dit-il; et là-des-
« sus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que
« des rêveries. »

Tels sont la plupart des hommes, n'ayant ni la force ni le courage d'étudier, d'examiner et de se convaincre, ni, jusqu'à un certain point, la force et le courage d'ignorer avec assurance et de douter avec intrépidité; toujours faibles dans les motifs qui les empêchent d'être religieux, et dans leur incrédulité, c'est ce qu'exprime Montaigne avec son énergie et sa naïveté accoutumées : « S'ils sont assez fous, dit-il,
« ils ne sont pas assez forts; ils ne lairront de join-
« dre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez

« un bon coup d'épée dans la poitrine ; et, quand la « maladie aura appesanti cette licencieuse ferveur « volage, ils ne lairront pas de revenir et de se lais- « ser marier tout discrètement aux créances publi- « ques... Hommes bien misérables et écervelés, qui « tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent ! »

Si la religion est d'un grand intérêt pour l'homme, elle est aussi d'une haute importance pour la société. L'auteur de cet Essai ne manque pas de l'envisager sous ce point de vue, et cette partie de son ouvrage est remplie de considérations très-élevées en morale et en politique, qui ont pour objet l'influence de la religion et des systèmes philosophiques sur l'éducation, sur les mœurs, sur les constitutions politiques des peuples, sur les sociétés anciennes et modernes. Je ne puis qu'indiquer ces grands objets traités rapidement, mais avec beaucoup de talent par l'auteur. A la force des raisonnemens il joint l'autorité des plus beaux génies, qui se sont tous accordés à regarder la religion comme le plus ferme appui des États. Ainsi Machiavel, qui n'était pas sans doute un esprit faible, ni un fanatique, voue à l'exécration universelle ceux qui, en ébranlant la religion, ébranlent la société : « Hommes infâmes et détestables, dit- « il, destructeurs des royaumes et des républiques, « ennemis des vertus, des lettres, et de tous les arts « qui honorent le genre humain, et contribuent à « sa prospérité ! » Leibnitz, le plus puissant génie peut-être des temps modernes, avait prévu la grande catastrophe dont l'esprit irréligieux a été la cause la plus active. Après avoir vivement invectivé contre ces philosophes ennemis de la religion, *hommes am-*

bitieux et d'un caractère dur, qui seraient capables, pour leur amusement ou par vanité, *de mettre le feu aux quatre coins de la terre;* après avoir affirmé *qu'il en a connu de cette trempe,* il continue ainsi : « Si « l'on ne se corrige pas de cette maladie d'esprit épi- « démique dont les effets commencent à être visibles; « si elle va croissant, la Providence corrigera les hom- « mes par la révolution qui en doit naître. » *Elle est née, en effet, cette révolution,* s'écrie à son tour l'auteur de cet Essai : *qui l'ignore dans le monde entier?*

Je n'épargnerai point quelques critiques à l'auteur de cet ouvrage si remarquable, si utile, si digne de tout le succès qu'il a eu. Le style, qui a de l'éclat, n'a pas toujours cette mâle simplicité qui convient si bien au sujet; il n'est pas plus que les pensées exempt de quelque redondance. Quelques expressions n'ont pas toute la mesure désirable; cela est, à la vérité, très-rare, mais en voici, ce me semble, un exemple : « La réforme montra de bonne heure un *penchant* « *abject,* et une vénération impie pour les héros de « la philosophie ancienne, » c'est-à-dire, pour Socrate, Marc-Aurèle, etc., cités en note. Ces expressions sont dures, et la première est injuste : le sentiment de Zuingle, Erasme, et des autres réformés, sur Socrate, Marc-Aurèle, Titus, et les sages de l'antiquité, pouvait ne pas être conforme à la religion, mais il n'est point *abject.* Je crois aussi que l'auteur conclut trop des inconvéniens de l'athéisme à ceux des autres doctrines philosophiques, du déisme par exemple, et même du protestantisme : il est certain que ces inconvéniens ne sont pas les mêmes surtout pour la société à laquelle assurément les principes du

déisme et de l'hérésie ne sont pas aussi funestes que ceux de l'athéisme. L'auteur de l'*Essai* prétend, il est vrai, et prouve assez bien que tout déiste et tout protestant, s'il est conséquent, doit devenir athée, et que c'est à l'athéisme que ses principes le conduisent; mais, enfin, la plupart d'entre eux n'ont pas une logique aussi rigoureuse, et ne voient pas cette dernière et déplorable conséquence de leur fausse doctrine; ils restent déistes ou protestans : ce qui, je le répète, est moins anti-social. Enfin, il y a en quelques endroits un peu de diffusion et pas assez de méthode; à en juger par le titre, l'ouvrage me paraît fini, complet, et même en quelques endroits surabondant; cependant l'auteur promet un second volume; ce qu'il nous donnera sera sûrement très-bon, mais je crois que ce sera plutôt un autre excellent ouvrage, que le second volume de celui-ci.

Même ouvrage, tome II.

M. l'abbé de la Mennais était à peu près inconnu il y a trois ans; il n'y a point actuellement d'écrivain plus renommé, et de réputation plus éclatante. Un livre imparfait, c'est-à-dire, incomplet; un volume qui n'était que le commencement d'un ouvrage publié sans nom d'auteur, et jeté au milieu d'une génération *indifférente* qui ne lit guère, et surtout ne veut lire que sur la foi d'un nom connu et déjà célèbre, triompha tout à la fois et de l'insouciance des lecteurs, et de leur répugnance pour les matières graves et sérieuses, et de leurs préventions contre les écrivains qui ne se nomment pas, ou les noms

qu'ils ne connaissent pas. On lut le livre; on demanda le nom de l'auteur, et ce nom, jusque-là ignoré, se plaça à côté des noms les plus célèbres. De petites compositions, inspirées par les circonstances, et qui semblent toujours devoir passer avec elles, n'affaiblirent point cette célébrité; elles l'accrurent peut-être : et remarquons, en l'honneur des journaux, et pour flatter l'amour-propre des journalistes, que l'auteur d'un excellent livre a augmenté et étendu sa réputation par des articles de journaux. On put remarquer même, dans ceux de M. l'abbé de la Mennais, des qualités particulières et très-recommandables, qu'on ne trouve pas dans un égal degré, ou qui peut-être manquent à son livre. Ce qui distingue en effet celui-ci, c'est une abondance, quelquefois même une surabondance d'idées, de preuves et d'argumens; c'est une richesse, je dirai plus, un luxe d'expressions, de tours et d'images. Ce qui fait au contraire le caractère particulier de ses articles, soit dans *le Conservateur,* soit dans *le Défenseur,* c'est la vigueur et l'énergie qui, sans manquer à son ouvrage, y sont quelquefois un peu énervées par la fécondité, peut-être exubérante, des pensées et des mots; c'est surtout la précision des idées et la concision du style. On ne peut dire plus de choses, ni les mieux dire en trois ou quatre pages, que M. de la Mennais dans ses articles; on ne peut mieux développer ou étendre une grande et importante question, qu'il ne l'a fait dans le premier volume de *l'Indifférence en matière de Religion :* il n'appartient qu'à un talent très-distingué d'être si divers, et toujours digne d'éloges.

Quelle différence entre les dispositions du public, au moment où parut le premier volume, et celles où le trouve l'auteur, en publiant le second! Autant il était indifférent et froid pour un livre qu'il n'attendait point, qu'il ne demandait point, qui lui tombait pour ainsi dire des nues, et dont il ne connaissait pas l'auteur, autant il sera curieux et empressé de lire la suite d'un ouvrage qu'il attendait avec une sorte d'impatience, qu'il se plaignait qu'on lui fît trop attendre, et dont le mérite lui semble garanti d'avance par le nom et la célébrité de son auteur. Ce second volume paraît donc au milieu de circonstances infiniment plus favorables, ce semble, que le premier. Toutefois ces circonstances ont bien leurs difficultés aussi. Si le premier avait à faire à lui tout seul, sans protection et sans appui, sa fortune et son succès, le second doit se montrer digne de la fortune et du succès que le premier lui a déjà fait d'avance, et répondre à l'idée que s'en sont formée des lecteurs d'autant plus exigeans, qu'ils ont conçu de plus hautes espérances. Si le premier avait à faire connaître son auteur, et à le tirer de cette obscurité où est le plus beau talent avant qu'il se soit produit, le second a maintenant à soutenir tout le poids de cette réputation si bien établie, tout l'éclat de ce talent si bien reconnu. La renommée a aussi ses inconvéniens.

Et quelle est, en effet, la première question que font aujourd'hui ceux qui n'ont pas lu ce second volume, à ceux qui se sont empressés de le lire? Ne s'informent-ils pas d'abord s'il vaut le premier? Les hommes aiment à juger par comparaison. Quand ils

ont une mesure, il leur paraît commode de l'appliquer à tout ce qui s'y rapporte. C'est une manière très-facile d'énoncer une opinion très-tranchante, et c'est ce qui plaît à la plupart des juges ou de ceux qui se constituent tels, c'est-à-dire, à peu près tous les lecteurs. Beaucoup même qui ne veulent pas se donner la peine de lire un gros volume, et qui sont bien aises de le juger, adopteraient là-dessus une opinion toute faite, et si facile à retenir, si facile à répéter; et je suis persuadé que la plupart de ceux qui ont la bonté de me lire, me feraient bien volontiers grâce du reste de cet article, si je leur disais lequel, à mon avis, vaut le mieux, du premier ou du second volume de cet ouvrage; mais ils n'en seront pas quittes avec moi à si bon marché.

Je leur exposerai la doctrine principale, le principe essentiel et fondamental développé dans tout le cours de ce second volume, et ils jugeront eux-mêmes. Je leur dirai même quelques mots de la préface, qui elle-même est un ouvrage, et par son étendue et par les questions qui y sont traitées d'un style mâle et vigoureux, et avec une dialectique forte et puissante. L'auteur y examine d'abord l'état des sociétés en Europe, les dispositions des peuples, l'esprit des sociétés, des dispositions flottantes et incertaines des peuples. Me sera-t-il permis, en me retranchant derrière l'autorité de M. l'abbé de La Mennais, de leur faire entendre des vérités qu'on pourrait regarder comme dures et hautaines, si elles n'étaient inspirées par le zèle le plus pur et l'intérêt le plus sincère?

Après avoir établi que les gouvernemens pourraient

arrêter le désordre qui menace la société, et rétablir l'ordre *s'ils connaissaient leur force, et s'ils avaient foi dans la puissance que Dieu leur a donnée*, M. de La Mennais continue ainsi : « Mais au contraire ils « se croient plus faibles que toutes les erreurs, plus « faibles que toutes les passions... Irrésolu, craintif, « le pouvoir demande grâce, comme s'il ignorait que « le peuple ne l'accorde jamais. La royauté descend, « de peur d'être précipitée; et on la voit presque « partout occupée d'écrire son testament de mort. « Hélas ! elle aurait pu s'épargner ce dernier soin; « elle n'a pas d'espérance à léguer.

« On s'est imaginé de nos jours que l'art de gou- « verner consistait à tenir le milieu entre le bien et « le mal, à négocier sans cesse avec les opinions, et « à composer avec le désordre. Dès-lors plus de prin- « cipes certains, plus de maximes ni de lois fixes; « et, comme il n'y a rien de stable dans les institu- « tions, il n'y a rien d'arrêté dans les pensées; tout « est vrai, tout est faux..... Qui pourrait dire « quelles sont les doctrines des gouvernemens, quel- « les sont les croyances des peuples? On n'aperçoit « qu'un chaos d'idées inconciliables; et dans les peu- « ples une violence, et dans les souverains une fai- « blesse, présage d'un sinistre avenir. Tantôt la né- « cessité de la religion se fait sentir, et l'on protége « la religion; tantôt on s'effraie des cris de fureur « que poussent ses ennemis, et l'on se hâte de la « bannir des lois, et de désavouer Dieu, comme un « allié dont on rougirait. Si l'État déclare qu'il est « catholique, les tribunaux décident qu'il est athée. « Que croire au milieu de ces contradictions? Quel

« effet doivent-elles produire sur le peuple ? Les bons « sont ébranlés ; les méchans, avertis de leur force, « se flattent d'un triomphe complet ; ils redoublent « d'audace et d'activité. N'est-ce pas ce que nous « voyons ? » La question est pressante, et je crois que personne n'oserait répondre à M. de La Mennais : Non, ce n'est pas là ce que nous voyons.

Le reste de cette préface est consacré en grande partie à répondre à M. Vincent, ministre de la religion réformée à Nîmes, qui avait attaqué, dans le premier volume sur *l'Indifférence en matière de Religion*, quelques-uns des raisonnemens par lesquels M. de La Mennais prouve que le protestantisme est moins une religion qu'un système philosophique qui conduit à l'*indifférence*. Je ne sais si M. Vincent sera tenté de répliquer ; mais jusque-là je le tiens pour battu, et il reste accablé non-seulement sous le poids des argumens irrésistibles de M. de La Mennais, mais sous celui de ses propres aveux, et de ceux que la vérité arrache aux écrivains de son parti. J'aurais desiré néanmoins que M. de La Mennais n'eût pas mêlé à cette haute et grave argumentation de petites et problématiques considérations, telles que celles qu'il tire du nombre des fous qu'il prétend être plus considérable chez les protestans que chez les catholiques ; assurant, sur la foi d'un médecin italien, qu'il y en a dix-sept fois moins en Italie que dans les pays soumis à la réforme ; affirmant que l'Espagne est le pays du monde où il y en a le moins, mais que le nombre va infailliblement y augmenter ; que ce nombre s'est beaucoup accru en Angleterre depuis le schisme de Henri VIII, etc. Ce sont de ces

assertions qu'on lui contestera toujours ; et, quand on serait d'accord sur le fait, on disputerait encore éternellement sur les causes.

Jusqu'ici tous les philosophes, à l'exception des sceptiques et des pyrrhoniens, avaient admis quatre règles certaines, d'après lesquelles nous pouvons reconnaître la vérité, et nous devons y croire : le sens intime, l'évidence, le rapport des sens, et le témoignage des hommes, ou l'autorité imposante d'un grand nombre d'hommes, mieux encore l'autorité universelle. Chacune de ces règles avait dans sa dépendance particulière un certain nombre de vérités, vers lesquelles elle dirigeait infailliblement l'esprit humain. Ainsi l'homme, sur la foi du sens intime, pouvait croire à sa propre existence et aux sensations constantes et uniformes qu'il éprouve. Sur la foi de l'évidence, il ne doutait point que le tout ne soit plus grand que sa partie ; que deux mesures égales à une troisième ne soient égales entre elles. Le rapport des sens, le témoignage des hommes n'avaient pas moins d'autorité sur des propositions d'un autre ordre, qu'ils rendaient également incontestables. Je le répète, les sceptiques seuls s'étaient efforcés d'ébranler ces fondemens de la foi humaine. M. l'abbé de La Mennais, dont la haute et sublime philosophie est si loin de ressembler à la leur, se joint cependant à eux pour briser les trois premières règles d'après lesquelles on avait cru jusqu'ici connaître la vérité, et porter un jugement avec certitude. Il ne reconnaît qu'une seule règle, un seul motif certain de juger et de croire ; c'est *l'autorité*. Sans l'autorité, vous ne pouvez rien connaître, rien affirmer ; en vain le

sens intime vous dira que vous existez, que vous sentez; vous n'en pouvez pas être sûr, si l'autorité ne vous a confirmé dans le *soupçon* que vous en avez déjà. Cet axiome de la philosophie pourtant assez religieuse de Descartes : *Je pense, donc je suis*, n'a aucune certitude; et *nous demeurons dans l'impuissance éternelle de nous démontrer à nous-mêmes.* L'évidence n'a pas plus de crédit aux yeux de M. l'abbé de La Mennais, que le sens intime. *L'homme*, dit-il, *ne peut pas s'assurer lui-même d'aucune vérité;* il lui faut toujours l'autorité universelle, ou du moins générale, pour qu'il puisse raisonnablement croire quelque chose. En lisant ceci, je pensais du moins que M. l'abbé de La Mennais oubliait d'excepter quelques vérités mathématiques et géométriques qui doivent paraître vraies à tout mathématicien, indépendamment de l'autorité des autres; mais il nous avertit plus loin qu'il ne les oublie point, qu'il ne les excepte point. Ainsi, il faut le témoignage des hommes et leur autorité, pour croire à ce vers de Boileau :

Cinq et quatre font neuf : ôtez deux, reste sept.

Assurément l'autorité des hommes est un des plus grands fondemens de notre certitude; personne n'en est plus persuadé que moi : mais quel avantage peut-il y avoir à détruire les autres? Serez-vous mieux à l'abri des attaques de vos ennemis, derrière un seul retranchement, que lorsque vous en aviez trois ou quatre à leur opposer? Vous appelez des sceptiques, tels que Montaigne et Bayle, à votre secours, pour détruire les règles jusqu'ici reconnues de nos jugemens et de notre certitude : ils y accourront sans

doute, car ils sont toujours prêts à venir au secours de ceux qui veulent détruire : mais croyez-vous que nous ne trouverions pas aussi, dans Montaigne et dans Bayle, dans le dernier surtout, des argumens pour saper le seul fondement que vous vouliez conserver, celui de l'autorité ? Défiez-vous donc de pareils auxiliaires.

Mais, vous-même, ne fournissez-vous pas des armes contre cette règle unique que vous voulez me prescrire ? Vous prétendez en effet que je me rende à l'autorité des hommes ; mais d'abord, vous demanderai-je, y a-t-il des hommes ? Vous ne voulez pas que je croie à ma propre existence ; vous m'assurez que mes sens, même dans leurs rapports constans et uniformes, et entourés de toutes les conditions qui leur sont prescrites pour motiver nos jugemens, peuvent me tromper ; mais n'est-ce pas par mes sens que je connais l'existence des hommes ? Comment pourrais-je en être plus sûr que de ma propre existence ? Vous voulez que je croie à leur autorité, mais n'est-ce pas par le rapport de mes sens que cette autorité m'est connue ? Ne m'est-elle pas transmise par mes yeux, par mes oreilles ? Comment donc y croirai-je, puisqu'elle ne vient jusqu'à moi que par des rapports qui peuvent être infidèles ? Mais vous-même la respectez-vous cette autorité ? J'aurais lieu d'en douter, lorsque je vous vois, contre le consentement et l'accord unanime des philosophes et des peuples, contre la *raison générale* et *l'autorité universelle*, mépriser les profondes convictions que portent dans nos âmes les irrésistibles impressions du sens intime, les vives lumières de l'évidence, et cet invincible assen-

liment que nous donnons aux relations constantes et uniformes de nos sens.

Qu'y a-t-il, en effet, de mieux établi parmi les hommes, que la certitude des jugemens portés d'après ces trois puissans motifs de juger et de croire ? Mais, dira M. de La Mennais, c'est justement ce consentement des hommes et cet accord général qui revêtent de quelque autorité et le sens intime, et l'évidence, et le rapport des sens ; c'est de cette règle unique et souveraine qu'ils tirent leur force empruntée et secondaire. Dépourvus de cet appui, ils ne sont rien par eux-mêmes qu'une source d'illusions. Non, ce n'est point ainsi qu'on l'entend. Chacune de ces règles est indépendante des autres, et exerce, sans le concours des autres, un empire absolu sur les idées, les pensées et les jugemens, qui sont dans ses attributions et dans son ressort. Je puis être sûr de mon existence sur la foi du sens intime, sans prendre là-dessus l'avis de mon voisin, ou m'informer de ce qu'en pensent les autres. J'affirmerai que le tout est plus grand que la partie, sans consulter l'Académie des Sciences ; de même que je crois, sur la foi et l'autorité des hommes, que Pekin existe, quoique je ne l'aie point vu, et que ni le sens intime, ni le rapport des sens ne m'affirment rien à cet égard. Chacun de ces juges prononce en maître indépendant sur tout ce qui est de son domaine. Voilà la doctrine générale, voilà ce que proclament l'autorité des hommes et la raison universelle.

Je l'avoue, j'ai besoin d'être appuyé par cet accord unanime des philosophes comme du vulgaire, pour attaquer un système long-temps médité par un esprit

aussi distingué, et soutenu avec toute la force d'une puissante dialectique. M. de La Mennais, employant toute la hauteur de sa raison et toute la vigueur de ses raisonnemens pour exagérer, s'il est possible, la faiblesse de notre raison et la vanité de nos raisonnemens, ressemble à Malebranche déclamant contre l'imagination avec une très-vive et très-forte imagination. Mais je craindrais que cette nouvelle philosophie qu'il veut élever en sapant tous les fondemens de l'ancienne, ne fût non-seulement très-paradoxale, mais même, contre les intentions si nobles et si pures de l'auteur, susceptible de quelque danger. Tertullien disait avec un grand sens : *Nil innovetur*, *nisi quod traditum est.* Ce qu'il disait des vérités de la religion, je le dirais de ces premiers axiomes de la philosophie, jusqu'ici généralement reconnus, et qui ont des rapports assez immédiats avec les vérités religieuses : ne les ébranlez point, ne les renversez pas. Vous voulez que l'autorité soit la seule règle de nos jugemens, la seule mesure de toute vérité; mais quel moyen aura telle peuplade isolée et presque sauvage, de connaître l'autorité générale, la raison universelle, le consentement des nations? Combien d'hommes pour qui l'autorité de la famille, étant l'autorité universelle, serait dans le système de l'auteur une source invincible d'erreurs! Ces difficultés existent, il est vrai, dans tous les systèmes; mais elles sont plus insolubles, ce me semble, dans celui de M. l'abbé de La Mennais.

Mais de combien de détails brillans cet illustre écrivain a semé cette route, que je ne crois pas toujours être celle de la vraie philosophie! Que de vérités il prouve, il démontre, il développe éloquemment en

essayant de détruire quelques-uns des fondemens sur lesquels s'appuient un grand nombre de vérités! Quelle belle page sur l'immortalité de l'âme! quelle magnifique définition de Dieu et de ses attributs! En général, dans le second volume comme dans le premier, de grandes et hautes pensées sont revêtues d'un style plein de noblesse, de vigueur et d'élévation : peut-être a-t-il en quelques endroits trop d'éclat; et M. l'abbé de La Mennais ne fait-il pas assez de cas de cette simplicité ornée avec sagesse et sobriété, qui est pourtant le vrai style des bons ouvrages philosophiques : on pourrait même découvrir dans son livre quelques incorrections; et peut-être, par exemple, remarquerais-je qu'on ne dit point *futil*, mais *futile*, au masculin comme au féminin; et qu'il faut dire *futile* amusement, et non *futil amusement*, si je ne craignais que dans une si grave discussion on ne trouvât cette remarque futile et cette critique puérile.

L'Anti-Pyrrhonien, ou *Réfutation complète des principes contenus dans le deuxième volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion, *principes subversifs de toute croyance religieuse, de toute morale, et contraires aux notions de la saine physique, et à l'expérience de l'histoire;* par M. Jondot.

La publication du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* n'a point été sans inconvéniens : en est-il résulté, en résultera-t-il des avantages qui compensent, qui surpassent même ces inconvéniens? C'est une question que je me per-

mettrai d'adresser à ses partisans, qui sont en très-petit nombre; je parle des partisans du livre, car le nombre de ceux de l'auteur est très-considérable, et je fais profession d'en être. Je voudrais qu'ils me fissent voir clairement ces avantages; et c'est, je l'avoue, ce que n'ont point fait jusqu'ici de très-zélés, de très-vifs, de très-chauds *défenseurs* (1), qui ont cru sans doute faire illusion sur leur petite troupe, en faisant beaucoup de bruit. N'avions-nous pas, avant la philosophie de M. l'abbé de La Mennais, avant ses nouveaux principes et son système très-nouveau de l'autorité générale, donné comme *seul* et *unique* fondement de toute certitude humaine, une philosophie claire, lumineuse, religieuse surtout, accordant à la *raison* tout ce qu'il faut lui accorder sans l'enorgueillir, et lui montrant en même temps ses bornes, son insuffisance et sa faiblesse; donnant également à *l'autorité* tout ce qui lui revient, c'est-à-dire, une part très-grande dans nos jugemens, nos connaissances, notre croyance, notre *certitude;* une philosophie enfin qui reconnaît cette autorité comme le meilleur juge dans un grand nombre de questions humaines, comme arbitre souverain dans les questions d'un autre ordre qui s'élèvent au-dessus de notre intelligence, et conduit ainsi l'homme à la première de toutes les philosophies, celle de la religion?

En quoi, je le demande, la philosophie de M. l'abbé de La Mennais est-elle plus religieuse que celle de Descartes, de Malebranche, de Pascal, de Leibnitz?

(1) Allusion au *Défenseur*, Journal où l'on soutenait avec ardeur la doctrine philosophique de M. de La Mennais.

Que peut gagner la religion à ce que nous ne puissions pas dire, sans une grande témérité, avec le premier de ces philosophes : « Je pense, ou je sens, « donc j'existe? » Quel profit tirera-t-elle de ce que nous ne sommes pas assurés que deux et deux font quatre, et que le tout est plus grand que sa partie, sans avoir consulté l'*autorité générale*, qui n'est pas toujours très-facile à consulter? Quel sceptique, quel incrédule sera plus tôt convaincu, parce que l'on aura considérablement renforcé tous les motifs de son scepticisme et de son incrédulité, et qu'on aura diminué des *trois quarts* les sources de sa croyance, les principes de sa certitude? Vous anéantissez l'autorité de la raison, du sens intime et des sens, pour substituer l'*autorité générale*, dont on ne peut cependant comprendre toute la puissance qu'en suivant vos raisonnemens par un assez pénible effort de cette raison, sur la foi de laquelle, selon vous, on ne peut jamais rien assurer; et dont on ne connaît les décisions et les arrêts que par l'intermédiaire de ces sens, qui, selon vous encore, peuvent toujours vous tromper. Nous voilà vraiment bien pourvus de moyens de connaître, de savoir et de croire! N'est-ce pas avoir détruit tous les motifs de certitude et fourni de puissantes armes pour saper le seul qu'on prétendait établir sur leurs ruines?

L'utilité du premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* est évidente; elle est aussi incontestable que le talent plein d'éclat et de force de son auteur. Une foule de lecteurs attirés, les uns par l'importance du sujet, les autres par les brillantes qualités du style, et le mérite supérieur

qui distingue l'ouvrage, se sont empressés de le lire. Les éditions se sont multipliées dans un très-court espace de temps; et le public, qui ordinairement attend très-patiemment qu'un ouvrage soit terminé pour le lire et pour le juger, a lu avec tant d'empressement, et jugé si favorablement la première partie de l'ouvrage de M. de La Mennais, que quatre éditions en avaient été épuisées avant que le second volume ait paru. C'est un succès très-rare; et, ce qui vaut mieux, c'est un succès très-mérité. Or, il n'est pas douteux que, dans cette foule de lecteurs, plusieurs, un assez grand nombre même, avaient été amenés par la nature même du sujet, ou entraînés et forcés, pour ainsi dire, par la dialectique pressante de l'auteur et son irrésistible éloquence, à réfléchir sur ces questions importantes, et à abjurer une insouciance inexplicable et funeste sur les plus grands intérêts de l'homme. Mais, je le demande : est-ce en renversant les principes d'une philosophie très-religieuse, qu'on rendra l'homme plus religieux? Sera-ce en lui déclarant qu'il ne peut croire avec certitude à la vérité des sensations qu'il éprouve, qu'il ne peut même être sûr qu'il existe, qu'on le disposera à reconnaître d'autres vérités, qui ne lui paraîtront jamais, quoi qu'on fasse, ni plus certaines ni mieux démontrées que sa propre existence? De quoi peut s'assurer un homme qui n'est pas sûr qu'il existe? Quelle choquante philosophie, que celle qui méprise les profondes convictions du sens intime, les vives lumières de l'évidence; et qui, voulant compter pour tout *l'autorité*, ne compte pour rien *la raison*, cette raison devant laquelle pourtant s'instruit le

procès qu'on lui intente, et qui, en dernière analyse, demeure juge des argumens qu'on fait contre elle et en faveur de *l'autorité;* ce qui, ce me semble, devrait un peu embarrasser l'avocat de cette dernière ! Encore si, dans cette discussion, il avait du moins pour lui cette *autorité générale*, en faveur de laquelle il plaide; mais non, elle lui est contraire. Serait-ce donc sa partie adverse, *la raison*, qui serait pour lui ? Je ne le pense point; et, d'ailleurs, il en fait si peu de cas, qu'il ne pourrait guère s'en prévaloir et s'en applaudir.

Mais je ne veux point entrer dans le fond de la discussion de ces nouvelles doctrines, contre lesquelles je proposai mes objections au moment où parut l'ouvrage où elles sont exposées : je n'ai voulu élever ici que ce que, dans le langage du barreau, on appelle des *questions préjudicielles;* et prouver que, sans mieux examiner le fond des doctrines contenues dans le second volume de M. de La Mennais, cette partie de son ouvrage n'avait produit aucun avantage, malgré quelques belles pages et quelques morceaux où le talent de l'auteur brille de tout son éclat; et, comme dans le premier volume, charme, instruit et éclaire le lecteur. J'ajouterai même que, non-seulement le second volume ne produit aucun bien, mais qu'il a nui au bien que faisait le premier, et c'est là un des inconvéniens que je lui reprochais. Il est évident en effet qu'on lit beaucoup moins le premier, depuis que le second a paru; les éditions qui se succédaient avec rapidité, se sont tout à coup arrêtées. Seul, comme il aurait dû rester, parce qu'il était excellent et complet (et je rappelle, avec un

peu de vanité peut-être, que j'en avais porté ce jugement long-temps avant l'apparition du second); seul, il eût continué à être réimprimé; il l'eût été peut-être dix fois encore d'ici à dix ans : obligé d'entraîner après soi le poids énorme du second, et d'un troisième qui s'appesantira encore vraisemblablement par la défense du second, il ne le sera plus, ou presque plus. Semblable à un vaisseau, excellent voilier, qui sillonnait légèrement les mers, mais dont la marche est insensible et presque nulle, depuis qu'il traîne à la remorque un lourd bâtiment sans mâts, sans voiles et sans agrès.

Cet inconvénient est grave sans doute, et il n'est pas le seul. M. l'abbé de La Mennais a, par la publication de ce second volume, excité une petite guerre qui n'a pas toujours été douce et polie; il a jeté la division parmi des esprits qui jusqu'ici s'étaient accordés en un point, à admirer son talent et à applaudir à l'usage qu'il en faisait. Je le répète, cette polémique a souvent été très-aigre. La province s'en est mêlée; elle a envoyé une foule de raisonnemens qui n'ont pas beaucoup éclairé la question, et de sarcasmes qui ne l'ont pas beaucoup égayée. Parlerai-je des inconvéniens particuliers qu'a eus pour moi la publication de ce livre? Je l'ai lu, j'en ai parlé; mon article a paru très-injuste aux défenseurs de M. de La Mennais; il a paru trop plein de ménagemens à quelques-uns de ses adversaires; enfin, me voilà entraîné à en reparler encore, à l'occasion du livre de M. Jondot.

Ce n'est pas que je mette le livre de M. Jondot au nombre des inconvéniens produits par le second vo-

lume de M. de La Mennais. Toutefois, je ne sais si un homme, d'une instruction aussi variée et d'un mérite aussi reconnu, n'aurait pas pu employer encore plus utilement son temps. Je ne sais s'il n'eût pas pu beaucoup abréger cette discussion, ce qui du moins lui eût fait regagner une partie de ce temps. Je mets en fait que dix pages d'un raisonnement serré et pressant suffisent pour réfuter le système philosophique de M. de La Mennais. Il y a ensuite dans son livre une foule de propositions incidentes et accessoires, qui ne tiennent point essentiellement à ce système, sur lesquelles on pourrait contester éternellement, et dont un réfutateur, qui marche directement et rapidement au but, ne doit point embarrasser sa discussion; enfin, il y a des choses excellentes, auxquelles, pour être juste, il faut applaudir. M. Jondot ne paraît pas s'être chargé de cette partie de la justice. Dans l'autre partie, excité peut-être par l'âpreté des défenses et des *défenseurs*, il ne s'est pas toujours contenu dans les bornes de la modération, de l'urbanité, de la politesse, et des égards dus à un pareil adversaire. *L'Anti-Pyrrhonien* de M. Jondot est aussi vif et aussi amer que les écrits de saint Jérôme contre le moine Vigilance : saint Jérôme est une grande autorité sans doute ; mais il ne fallait pas oublier que M. l'abbé de La Mennais vaut beaucoup mieux que le moine Vigilance.

Ce qu'on remarque dans le livre de M. Jondot, c'est cette érudition très-grande, trop grande peut-être. En général, il aime à dire ce qui lui est rappelé de près ou de loin, et même d'assez loin, par l'objet

qu'il traite et les idées qui se succèdent ; et comme il sait beaucoup de choses, *il a beaucoup à dire aussi*. Ces digressions, qu'un ennemi appellerait des divagations, jettent, au reste, beaucoup de variété dans ce livre. Dans quelques chapitres, l'auteur s'écarte moins de son sujet, quoiqu'il s'en écarte toujours un peu. Tels sont les chapitres IV, V et VI. Dans le chapitre V, surtout, il y a un morceau très-ingénieux, très-approprié au sujet, et plein de verve et de chaleur. M. Jondot y introduit, d'après une tradition historique, un philosophe disputant au concile de Nicée, avec Spiridion, évêque de Thémitonte. Le philosophe, convaincu par la haute éloquence de Spiridion, se rend et confesse la vérité. M. Jondot suppose ensuite qu'au lieu de cette éloquence digne des pères de l'Église et des premiers siècles du christianisme, l'évêque de Thémitonte eût employé le langage et la philosophie de M. de La Mennais, et qu'il eût dit au philosophe : « Connaissez la raison sociale... « La raison nous ordonne de douter de tout, mais « la nature le défend... Nous ne pouvons pas dire *je* « *pense*, nous ne pouvons pas dire *je suis*, etc., etc. » Il doute que le philosophe fût convaincu, et il met dans sa bouche une réponse pleine de vigueur. Ce morceau très-animé est dans un fort bon genre de réfutation.

Ce qu'on remarque encore dans le livre de M. Jondot, c'est un grand zèle pour ce qu'il croit la vérité, un sentiment très-vif d'opposition, et même une sorte d'indignation et de colère contre ce qu'il regarde comme l'erreur. C'est là ce qui explique, sans toutefois l'excuser tout-à-fait, le ton un peu amer qu'il

prend dans plus d'un endroit ; dans d'autres, il prend celui du sarcasme, de l'ironie, de la plaisanterie : toutes les armes lui sont bonnes, et il appelle à son secours, contre M. l'abbé de La Mennais, don Quichotte, Sancho-Pança, Mathieu Garo, M. Jourdain, le docteur Pangloss, et d'autres encore. Tantôt il le met aux prises avec le roi de Siam, tantôt avec Mathieu Laensberg, dont il préfère les almanachs à beaucoup de traités de métaphysique ; et, sans vouloir faire d'application particulière, j'avoue qu'en général je serais bien de son avis. Il fait faire à son adversaire deux voyages dans le ciel, et nous décrit ces deux voyages. Il le fait ensuite descendre dans les enfers, où il l'accompagne pour disputer avec lui, et lui prouver, par l'exemple de Tantale, qu'il a tort. En effet, M. l'abbé de La Mennais avait prétendu, dans son second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, que telle est la soumission à *l'ordre* dans un damné, que, quand même Dieu lui ouvrirait les portes de l'abîme, *sa conscience l'arrêterait sur le seuil ; il ne voudrait pas une autre demeure.* « Vous « en parlez fort à votre aise, s'écrie M. Jondot, c'est « aussi trop de délicatesse de conscience pour un « damné ; on se sauve du feu quand on peut s'en « sauver, et le plus entêté des Bretons n'y resterait « pas. » Ce n'est pas la seule plaisanterie que lui fournisse la patrie de M. de La Mennais : il le compare à Eon de l'Étoile, *Breton bretonnant* s'il en fût jamais, et semble préférer à la métaphysique de ce célèbre écrivain, qu'il prétend puisée en partie dans un livre où un *chien noir* joue un grand rôle, certaines rêveries, certaines prétentions nées dans les environs de

Quimper-Corentin, et vivement soutenues par MM. de Kerambontoupren et de Keransiflen. Il est bien gai, M. Jondot! C'est déjà une très-bonne qualité, et ce n'est certainement pas la seule qui brille dans son ouvrage.

Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, suivi d'un *Traité sur les sacrifices;* par M. le comte Joseph de Maistre.

Cet ouvrage forme deux volumes assez épais : il roule sur des matières philosophiques et religieuses; il est par conséquent très-sérieux, et souvent même très-abstrait, et cependant il a été beaucoup lu. Cela fait sans doute quelque honneur aux lecteurs, et prouve qu'ils sont encore capables aujourd'hui, quoi qu'on en dise, de lire un gros ouvrage et un livre grave; mais il faut avouer que cela en fait plus encore à l'auteur, qui est parvenu, en parlant fort longuement de métaphysique et de religion, à se faire lire presque autant qu'un auteur de brochures légères, de libelles politiques ou de frivoles romans. Il est vrai que, parmi ce grand nombre de lecteurs, tous n'en ont pas porté, à beaucoup près, un jugement également favorable. Quelques-uns, enthousiastes sans mesure, ne trouvent point d'expressions assez magnifiques pour louer l'imagination brillante de l'auteur, son savoir prodigieux, sa philosophie noble et élevée, la variété de ses connaissances, la finesse de ses aperçus, la solidité de ses principes, la justesse de ses raisonnemens, et la force entraînante de sa logique:

d'autres, au contraire, trouvent son imagination plus vagabonde que brillante, ses vues plus subtiles que justes, ses raisonnemens plus bizarres que concluans, et sa philosophie tantôt obscure et inintelligible, tantôt sophistique, paradoxale, et ressemblant plus à une science cabalistique qu'aux sages et graves investigations d'un esprit judicieux qui, dans la recherche des vérités naturelles et morales, s'appuie sur l'observation, l'expérience, l'analogie, et ne va chercher ses preuves et ses raisonnemens ni dans les chimères d'un monde fantastique, ni dans des étymologies hasardées, ni dans des traditions obscures; enfin, d'autres lecteurs, et en assez grand nombre, adoptent une bonne partie des éloges donnés par les enthousiastes de M. de Maistre, mais ne rejettent pas tous les reproches qui lui sont faits par ses détracteurs; enfin, parmi ceux-ci, il n'en est point qui porte l'injustice jusqu'à refuser à l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* un talent très-distingué, et tous sont obligés de convenir qu'il y a dans son livre une sorte d'attrait et d'entraînement qui forcent à en poursuivre la lecture, quoiqu'on soit souvent rebuté par des idées singulières, des raisonnemens assez étranges, et des pages fort obscures.

On voit que c'est absolument comme dans nos assemblées et nos discussions politiques : il y a trois partis parmi les lecteurs de M. de Maistre. Je suis persuadé que, s'il vivait encore, il en serait enchanté, car il aime beaucoup le nombre trois; il fonde sur les qualités et les vertus du nombre *ternaire* une partie de ses raisonnemens et de sa philosophie, et cette philosophie n'est pas très-claire; suivant lui, l'in-

telligence est un *résultat ternaire et unique*. Telle est, dans son esprit, la force et la puissance de ce nombre *trois*, qu'il paraît persuadé que Dieu accordera encore une religion révélée aux hommes, parce qu'ils n'en ont encore eu que deux, et qu'il leur en faut trois. Ce n'est pas là sans doute sa seule raison, mais c'est une de ses raisons, et ici il faut avouer que M. de Maistre, à force de vouloir être religieux, ne l'est pas assez; ce qui lui arrive quelquefois. Enfin, ce nombre *trois*, suivant lui, est écrit partout : dans l'intelligence de l'homme et dans son corps; dans la grammaire; dans la politique; dans la géométrie, sans doute à cause du triangle; mais il y a le carré, le pentagone, l'hexagone, et enfin le cercle, où tous les nombres sont écrits depuis un, jusqu'à l'infini. Je termine cette nomenclature d'objets, de sciences, d'opinions ou même de chimères, dans lesquels, suivant M. de Maistre, le nombre *trois* est très-lisiblement écrit; elle est extrêmement longue, et présente un singulier assemblage des objets les plus disparates : l'Évangile et le Talmud, les cérémonies religieuses et la magie noire et blanche, la théologie et l'alchimie, etc., etc.

Au reste, jamais philosophe pythagoricien n'accorda davantage à la puissance des nombres : il les affectionne l'un après l'autre; et *deux* devient aussi à son tour l'objet de sa prédilection. « Deux, dit-il, est « frappant dans l'équilibre merveilleux des deux « sexes qu'aucune science n'a pu déranger. » Je ne croyais pas qu'aucune science l'eût tenté. « Il se mon- « tre dans nos yeux, dans nos oreilles, et *trente-deux* « est écrit dans notre bouche, et vingt, divisé par

« quatre, porte son invariable quotient à l'extrémité « de nos quatre membres. » « L'intelligence, avait-« il dit plus haut, ne se révèle à l'intelligence que par « le nombre. » Et il faut avouer qu'il développe cette proposition, assez singulière au premier aspect, par quelques considérations très-belles, ensuite par d'autres très-subtiles que je lui passerai encore, et enfin par les rapprochemens les plus bizarres, jusqu'à donner en preuve, par exemple, de la puissance du nombre, les acceptions du verbe *compter*, tellement diverses, qu'on dit *je compte mes écus, je compte aller vous voir;* locutions auxquelles nous ne réfléchissons pas assez, et que l'habitude seule, selon lui, nous empêche de ne pas trouver assez extraordinaires.

Mais parmi tant d'idées singulières, je m'arrête peut-être trop long-temps à celles qu'inspirent à M. de Maistre le nombre en général, et quelques nombres particuliers. J'ai été même entraîné, je le confesse, à m'occuper d'abord de ce point très-accessoire dans son ouvrage, quoiqu'il y remplisse plusieurs pages dans le premier et dans le second volume, et que l'auteur y revienne plusieurs fois par une liaison de mots plus que d'idées. L'ordre et la méthode auraient exigé que j'eusse d'abord fait connaître l'objet principal de l'auteur et le plan de son ouvrage; mais, s'il y a quelque désordre dans mon article, je pourrai peut-être l'excuser par le désordre du livre dont je parle. Il est en forme de dialogue; on connaît le privilége des conversations, et les interlocuteurs en usent largement et en abusent quelquefois. Ce serait une chose assez curieuse, et peut-être la meilleure critique de l'ouvrage, de faire, à la tête de

chaque entretien, un sommaire exact et circonstancié de tous les objets qui y sont traités. L'éditeur n'a eu garde de remplir cette tâche, qui cependant eût été assez commode pour le lecteur. Il résulte sans doute de cette forme d'ouvrage tous les avantages de la variété, mais aussi tous les inconvéniens de l'irrégularité et du désordre; il en résulte surtout pour moi une grande difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de faire connaître, dans quelques colonnes de Journal, un ouvrage peu régulier dans son plan, ou plutôt dépourvu de plan, et dans lequel beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, beaucoup de talent, beaucoup d'imagination ont sans doute répandu leurs trésors, mais non sans mélange et sans confusion. L'érudition s'y plaît surtout à rassembler les idées singulières et les opinions systématiques de tous les peuples, de toutes les langues et de tous les écrivains; à appuyer des raisonnemens philosophiques sur les traditions les plus obscures et les analogies les plus incertaines; l'esprit abuse souvent de sa fécondité et de sa facilité à entasser des argumentations très-déliées, et des idées très-subtiles qui étonnent d'abord, qui plaisent même parce qu'elles sont spirituelles, mais qui ne peuvent porter la conviction dans l'esprit; et, pour étayer des vues philosophiques très-paradoxales, je dirai même des sentimens religieux quelquefois hasardés, quelquefois outrés. Le talent souple, flexible, varié, y présente avec beaucoup de charme et d'agrément de grandes et utiles vérités; mais il y pare aussi de ses prestiges des pensées peu solides ou de véritables sophismes. L'imagination vive et brillante y est sans frein; elle

conduit l'auteur sans règle, et lui fait franchir toutes les bornes du sujet qu'il traite. C'est ainsi que, dans le même livre, et souvent dans le même entretien, il pénètre dans les conseils de Dieu; expose les ressorts de son administration temporelle et les vues de sa providence; s'élève avec beaucoup de force, et, il faut le dire, souvent avec une raison supérieure, contre les idées communes des hommes sur ces grands et sublimes objets; discute les titres des plus grands écrivains, des philosophes les plus renommés, et rabaisse les plus hautes réputations; juge le passé, le présent, l'avenir même; car M. de Maistre ne doute pas que l'homme n'ait le *droit de connaître l'avenir*, et ne possède une puissance divinatrice; enfin, il mêle à ces hautes questions théologiques, à ces hautes spéculations philosophiques, des questions littéraires, philologiques, grammaticales, étymologiques, etc.

Il n'est pas une de ces questions accessoires, et très-accessoires, qui n'offre une moisson très-abondante de propositions extrêmement singulières, très-propres à donner le change au critique, et à le détourner des questions principales, pour demander raison des opinions extraordinaires qui sont ainsi semées sur sa route comme pour l'égarer. C'est le piége où je suis déjà tombé à l'occasion des idées pythagoriciennes de l'auteur sur les nombres, et particulièrement sur le nombre *trois*. J'ai failli y tomber encore, en lisant l'*Entretien*, ou la partie de l'entretien avec les longues notes, où l'auteur fait des raisonnemens assez étranges sur les étymologies extrêmement hasardées; mais, bien averti, je me tiens en garde, je lui passe et ses raisonnemens et ses étymolo-

gies, même l'étymologie de *femme avenante*, dont il paraît si content, et sur laquelle il s'extasie comme de la chose la plus *surprenante* qu'il y ait au monde; et j'arrive enfin à l'objet principal du livre de M. de Maistre, et aux principales questions qu'il y a traitées.

Ces questions principales qu'on démêle à travers une foule de questions incidentes, dont quelques-unes, il faut l'avouer, ont bien aussi leur importance, sont au nombre de trois, nombre favori de M. de Maistre. La vertu est toujours récompensée, même dans ce monde, même sur cette terre, où l'opinion commune la croit malheureuse, où un préjugé général la regarde comme presque toujours sacrifiée au crime heureux et au vice triomphant, et en prend occasion d'accuser, quelquefois même de nier la Providence. L'homme vertueux souffre sans doute et éprouve une infinité d'afflictions; mais ce n'est point comme vertueux, c'est comme homme; et, en cette qualité, il a un double titre pour souffrir, et en expiation de ses propres fautes, car il n'est pas tellement vertueux qu'il n'en commette beaucoup; et en expiation d'une faute antique et primitive qui a corrompu notre nature. L'homme est en effet un être dégradé; c'est ici la seconde proposition principale de l'auteur des *Soirées :* c'est le second anneau de cette chaîne qu'il enlace et souvent embarrasse de tant d'autres chaînons; enfin, et voilà la troisième proposition, ou le troisième anneau; c'est par la prière que l'homme dégradé recouvre tout ce qu'il a perdu; c'est par la prière, et par les sacrifices, la plus vive et la plus pure de toutes les prières, la plus efficace et la plus solennelle de toutes les expiations,

qu'il reconquiert et son innocence, et sa vertu, et ses droits primitifs.

M. de Maistre envisage ces hautes et antiques questions sous des rapports souvent très-neufs et très-ingénieux; il montre dans ces importantes discussions une grande fécondité d'idées, tantôt nobles et élevées, tantôt spirituelles et piquantes; il y répand surtout une grande abondance de sentimens tendres et religieux qui pénètrent les âmes, les touchent, les émeuvent, et entraînent peut-être encore plus les esprits, que les raisonnemens de l'auteur, quoique quelques-uns soient très-solides, et les autres très-spécieux. Mais il y a dans tout cela quelque chose d'exalté dont il est permis de se défier, quelque chose d'exagéré qui se fait remarquer même dans les meilleurs endroits et les plus belles pages, même dans la célèbre page du *bourreau*, qui a fait tant de bruit et méritait d'en faire. L'auteur dit lui-même quelque part que *l'exagération est le mensonge des honnêtes gens*, et il est certainement un fort honnête homme. Il ne dissimule point son penchant pour l'illuminisme, qui est le plus haut point de l'exagération et de l'exaltation.

Le plus grave des interlocuteurs dans ces *Entretiens*, le sénateur, fait, en effet, une pompeuse apologie de l'illuminisme, porté au plus haut degré que l'on puisse imaginer, tel que les vues de l'avenir, les révélations. Le comte, qui est M. de Maistre lui-même, combat à la vérité le sénateur, mais faiblement, et en homme qui veut être vaincu par l'apologiste de cette étrange doctrine, à laquelle d'ailleurs il fait, même en la combattant, d'étranges concessions; lui-même il loue les écrivains les plus décriés par

ces extravagantes chimères, et puise des argumens dans le galimatias de Saint-Martin, et les rêveries de madame Guyon qu'il affectionne particulièrement ; et je suis persuadé qu'un des plus puissans motifs de sa prédilection pour Fénelon, fait pour être aimé à tant d'autres titres et plus justes et plus glorieux, est le penchant qui l'entraîna à des idées mystiques qui troublèrent ses plus belles années. Et n'est-ce pas une chose digne de remarque, et une des preuves trop multipliées de l'inconséquence des hommes et des esprits même les plus distingués, que M. le comte de Maistre, qui a composé trois gros volumes pour prouver l'infaillibilité du pape, et gourmander l'église gallicane qui ne reconnaît point cette infaillibilité, montre tant d'attrait et de goût pour des livres condamnés par le pape ?

Quant au fond de la doctrine de M. de Maistre sur la première des trois grandes et principales questions qu'il traite, je le crois trop tranchant et trop absolu sur l'ordre de la Providence, qui restera toujours en grande partie voilé aux yeux des hommes. C'est sans doute un préjugé populaire de croire au bonheur constant du méchant, au malheur de l'homme vertueux ; et M. de Maistre combat tantôt éloquemment, tantôt plaisamment, et toujours victorieusement, ce préjugé dans ce qu'il a d'absurde et de trop général. Mais est-il vrai, comme il l'affirme avec tant de hauteur, que toute justice s'accomplisse sur cette terre, et que même dès cette vie l'homme soit toujours traité suivant son mérite ? Ne détruit-on pas, en embrassant ce système, un des plus puissans argumens en faveur d'un ordre éternel qui,

succédant au désordre de cette vie fugitive et bornée, en réparera les injustices passagères par une immortelle justice ?

M. de Maistre rejette cet argument, mais les hommes religieux le retiendront. D'ailleurs le spectacle du vice trop souvent triomphant, et de la vertu trop souvent persécutée et malheureuse, frappe trop tous les yeux, pour qu'il soit possible que les argumens les plus subtils qu'on pourra entasser nous fassent voir le contraire. Voltaire a écrit une Histoire générale du monde, où il se plaît à présenter cet éternel et désolant tableau. Il a eu en cela deux torts : le premier, d'avoir exagéré à plaisir cette triste vérité ; le second, de l'avoir exagérée dans de mauvaises intentions ; mais, renfermée dans de justes bornes, et soutenue dans d'autres desseins, je la crois tout à la fois vraie, morale et religieuse.

Puisque j'ai nommé Voltaire, je placerai ici quelques réflexions sur le jugement qu'en porte M. de Maistre ; il est extrêmement acerbe et empreint d'une colère qui décrédite toujours un jugement. Il me semble qu'il est autant d'une bonne politique que conforme au goût et à la justice, de convenir de tout l'esprit, de tout le talent, de tout l'agrément qu'on trouve dans les bons ouvrages de Voltaire. Je déteste quelques-uns de ses mauvais ouvrages ; j'ai pitié de quelques autres ; j'ai beaucoup étudié son caractère, et dans sa propre correspondance, et dans toutes les histoires qu'on en a publiées, et rarement je l'ai trouvé estimable. Toutefois je ne voudrais pas parler du *rictus* épouvantable de Voltaire, comme si je parlais d'une bête féroce ; je ne voudrais pas l'appeler le der-

nier, des hommes, *après ceux qui l'aiment*, ni dire qu'il m'inspire une sorte de *rage*, dussé-je adoucir le mot par l'épithète de *sainte*, parce qu'il n'y a point de sainte rage. Ces violentes formules sont un peu trop familières à M. de Maistre ; il dit, en citant un passage de Condillac : « *C'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.* » Condillac un odieux écrivain! Ne serait-ce pas assez de dire qu'il est un mauvais philosophe ? M. de Maistre attaque avec la même violence Bacon et Locke.

Dans les jugemens au moins rigoureux qu'il porte sur ces hommes célèbres, nous avons vu qu'il redoublait pour ainsi dire d'efforts pour renverser les piédestaux des statues que leur a élevées un siècle irréligieux, qui a cru trouver dans leurs principes et leur philosophie des appuis aux doctrines qui lui étaient chères. Je les lui ai facilement et même assez volontiers abandonnés. Je serais assez porté à croire, avec l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, que Locke est ennuyeux ; car je me souviens qu'il m'a fort ennuyé ; il est vrai que je ne l'ai lu que dans la traduction française, et que le traducteur Coste est homme à rendre ennuyeux tout ce qu'il traduit. J'accorderai même à M. de Maistre plus peut-être qu'il ne me demanderait, et j'irai jusqu'à penser qu'il y a, dans cet ennui qu'il reproche aux ouvrages de Locke, quelque chose de contagieux, qui fait qu'il se répand aussi sur les pages des écrivains qui en parlent ; c'est ce qu'il me semble éprouver en lisant l'*Entretien* dont Locke fait en grande partie le sujet, et je l'accuserais d'autant plus volontiers de cette fatale influence, qu'assurément, si l'on peut faire quelque reproche

au livre de M. de Maistre, ce n'est pas en général celui d'être ennuyeux; ce n'est pas là le défaut de l'auteur.

Je savais gré d'ailleurs à M. de Maistre de sacrifier et Locke et Bacon à notre Descartes, et de nous reprocher très-vivement d'avoir été chercher au dehors des objets d'engoûment et d'enthousiasme, et de sacrifier, pour ainsi dire, à des idoles étrangères, lorsque nous avions parmi nous un génie sublime, prédécesseur de Locke, à peu près contemporain de Bacon, et très-supérieur à tous les deux. C'est Descartes, qui est le véritable restaurateur de la philosophie chez les modernes; c'est lui qui donna aux esprits ce mouvement et cette impulsion qui les portèrent vers l'étude des sciences philosophiques; c'est lui qui leur offrit en même temps la méthode qui devait les guider dans leurs recherches, assurer leur marche, leur faire distinguer le vrai du faux, et au moyen de laquelle ils ont pu reconnaître ses propres écarts, et les erreurs qu'il a mêlées à tant de nobles et utiles vérités. Grand mathématicien, physicien ingénieux, dont les systèmes et même les erreurs attestent le génie; métaphysicien profond, il renouvela la haute et sublime philosophie du disciple de Socrate, et principalement ses belles doctrines sur la nature de l'âme, la nature des idées, et les nobles attributs de l'intelligence. Deux grands systèmes de philosophie ont divisé et divisent encore le monde, dont l'un tout spirituel, beaucoup plus religieux, beaucoup plus dégagé de la matière et des sens, mettra toujours au nombre des puissans argumens qui l'appuient, l'autorité des grands noms de Platon, de

Descartes et de Leibnitz. Je traiterais volontiers, avec Cicéron, de *plébéiens* tous les philosophes qui n'appartiennent pas à cette illustre famille, dont Socrate et Platon sont les chefs : *Plebeii videntur appellandi philosophi qui à Platone et Socrate et ab eâ familiâ dissident.*

On trouvera peut-être que, ayant tant de choses à dire sur M. de Maistre, je perde tant de temps et d'espace à parler de Descartes, qui n'a nul besoin de mes éloges. Mais j'avouerai que je me suis plu à présenter quelques-uns de ses glorieux titres, si solennellement reconnus par un étranger, au moment où ils sont méprisés par un Français, qui devrait, moins qu'un autre, donner le mauvais exemple d'insulter à la renommée, au talent, au génie philosophique. M. l'abbé de La Mennais ne s'est pas contenté de vouloir renverser toutes les bases de la philosophie de Descartes : on m'a assuré que, dans la *Défense* qu'il a publiée, et que je n'ai point encore lue, il allait jusqu'à dire de cette philosophie qu'elle était *niaise;* et, par une conséquence assez naturelle, quoique peu polie, il traitait de *niais* tous ceux qui en étaient les partisans et les défenseurs. Je n'hésite point à me ranger au nombre de ces niais; et ce n'est pas sans quelque raison que je place ici ces réflexions : je ne m'écarte pas autant de mon sujet qu'on pourrait se l'imaginer. En effet, les défenseurs des doctrines de M. de La Mennais nous accablent tout à la fois et de l'autorité de son nom, et du poids de celui de M. de Maistre, et nous les présentent comme unis par les mêmes principes, les mêmes systèmes philosophiques. C'était trop d'a-

voir à combattre tout à la fois contre deux écrivains de ce mérite : je suis bien aise de les séparer. M. de La Mennais et M. de Maistre peuvent être réunis par quelques sentimens théologiques et quelques opinions ultramontaines; mais ils sont très-divisés sur les doctrines philosophiques. On voit d'abord qu'ils ne reconnaissent pas les mêmes chefs : l'un méprise ce que l'autre admire. C'en est assez avec des hommes aussi conséquens, pour prouver qu'ils n'adoptent pas la même philosophie : mais une foule d'autres preuves viennent à l'appui de celle-là, et frappent ceux qui lisent attentivement leurs ouvrages. Je n'en citerai que deux : M. l'abbé de La Mennais, qui ne reconnaît que l'autorité générale comme seule règle, seul motif de certitude, et qui abjure et l'évidence et la raison, proscrit également le *sentiment*, et se moque beaucoup et des *vérités de sentiment*, et des *preuves de sentiment*, et de ceux qui s'appuient sur de pareilles preuves; il réfute fort au long J.-J. Rousseau, qui en est un des grands défenseurs, et qui en abuse quelquefois. M. de Maistre va, sur ce point, peut-être plus loin encore que J.-J. Rousseau; et il n'hésite pas à dire que le sentiment est le plus sûr guide de l'homme, et qu'il est *infaillible* sur toutes les vérités essentielles. M. de La Mennais est l'ennemi des idées innées qui contrarieraient le système de l'autorité générale : M. de Maistre en est un partisan très-déclaré.

La dissertation assez étendue qu'il consacre à cette question des idées innées est très-curieuse; il cite d'abord à l'appui de son opinion les noms de ses illustres défenseurs, et cette liste est très-imposante. C'est là

véritable argument de l'*autorité* que nous respectons sans doute, mais que nous contenons dans les justes bornes, et qu'en définitive nous soumettons à la raison. M. de Maistre prétend ensuite que la liste des philosophes ennemis des idées innées lui *déchire la bouche*, ce qui n'est ni de très-bon goût, ni d'une exacte justice; il est vrai qu'il s'efforce d'arracher de cette liste les noms qui ont le plus de poids, entre autres, celui d'Aristote, dont il voudrait faire un partisan des idées innées. Cela est un peu fort! mais c'est avec raison qu'il en détache Hippocrate, que Cabanis y avait placé par ignorance, à ce que dit M. de Maistre; mais qu'il me soit permis de défendre Cabanis sur ce point : Cabanis n'était point ignorant. Après les autorités viennent les raisons, et M. de Maistre en donne de fort bonnes en faveur des idées innées; mais, comme il lui arrive toujours de tout exagérer, il en donne de mauvaises aussi : il veut que nous ayons l'idée innée de *nombres*, et prétend que, si cette idée n'était pas innée en nous, nous ne nous tromperions jamais dans nos calculs. Voilà, il faut l'avouer, un raisonnement bien singulier, et bien peu flatteur pour les idées innées!

Je sais que nos grands philosophes du jour traitent cette doctrine des idées innées avec un mépris superbe, comme une opinion surannée qui ne peut plus soutenir le grand jour du siècle des lumières. Mais M. de Maistre fait grand cas de l'ancienne philosophie, et très-peu de la moderne; il les présente l'une et l'autre sous les traits d'une sorte d'allégorie pittoresque : on dirait même que Platon n'est pas assez ancien pour lui, et il s'enfonce dans l'antiquité du

vieux Orient, où la philosophie lui paraît descendre du ciel. « Observez, je vous prie, dit-il, qu'il est im- « possible de songer à la science moderne, sans la « voir constamment environnée de toutes les machi- « nes de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. « Sous l'habit étriqué du Nord, la tête perdue dans « les volutes d'une chevelure menteuse, les bras « chargés de livres et d'instrumens de toute espèce; « pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée « d'encre, et toute pantelante sur la route de la vé- « rité, baissant toujours vers la terre son front sil- « lonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute « antiquité. Autant qu'il nous est possible d'aperce- « voir la science des temps primitifs, à une si énorme « distance, on la voit toujours libre et isolée, volant « plus qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa « personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. « Elle livre aux vents des cheveux qui s'échappent « d'une *mitre* orientale; l'*éphod* couvre son sein sou- « levé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel, « et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre « que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle n'ait « jamais rien demandé à la terre, et qu'on ne lui con- « naisse aucun appui humain, il n'est pas moins « prouvé qu'elle a possédé les plus rares connais- « sances. C'est une grande preuve, si vous y songez « bien, que la science antique avait été dispensée du « travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs « que nous établissons sur l'expérience moderne, « sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux. » Il y a peut-être dans ce tableau plus d'imagination que de justesse; mais il y a toutefois assez de vérité

pour qu'il ne soit pas tout-à-fait fantastique et qu'il plaise.

La seconde des grandes questions traitées par M. le comte de Maistre, celle de la dégradation de l'homme, se distingue par les mêmes qualités brillantes, et offre, comme la première, des traits hardis, des vues ingénieuses, des vérités neuves, ou du moins présentées sous une forme originale; une grande fécondité d'aperçus souvent justes et piquans, et l'art de ramener une foule de questions dans une seule question. Mais de cet art dont il abuse naissent les écarts et l'absence de tout ordre et de toute méthode; de cette imagination vive et féconde naissent les idées hasardées et les paradoxes singuliers qui ne sont pas moins fréquens dans cette seconde partie de son ouvrage que dans la première. Tous les peuples ont reconnu cette dégradation de l'homme par laquelle il était déchu de son état primitif; toutes les traditions l'ont attestée. Une seule la raconte dans toutes ses circonstances, et l'explique par le péché originel. Mais M. de Maistre ne se contente pas de ce péché originel, il en admet plusieurs qu'il appelle *du second ordre*, et par lesquels il explique les maux particuliers des individus et des nations, et particulièrement l'état sauvage qu'il regarde, non comme un état de perfection, suivant les idées de Rousseau, en quoi je suis parfaitement de son avis, mais comme l'état d'êtres dégradés pour quelque faute particulière de leurs ancêtres, et séparés, en punition de cette faute, du grand arbre de la civilisation; ce qui, je l'avoue, ne me paraît pas démontré. Au reste, M. de Maistre pense qu'il n'y aura plus de ces péchés originels, ou qu'ils ne produiraient

pas les mêmes effets; car il croit qu'il ne se formera plus de nouvelles peuplades sauvages. En général, cet écrivain a du penchant à ajouter aux traditions les plus vénérées, aux croyances les plus sacrées; il lui faut plusieurs péchés originels, et de diverses sortes. Nous recevions avec respect, soumission et reconnaissance les deux révélations du Sinaï et du Calvaire; M. de Maistre nous en annonce une troisième : nous croyions fermement avoir une âme, mais une seulement, et nous plaignions sincèrement ceux qui croyaient n'en avoir aucune; M. de Maistre nous en donne deux. (Tome II, p. 387.)

La punition que le sauvage a encourue par quelque péché originel du second ordre se fait principalement reconnaître dans la langue qu'il parle, qui est devenue grossière, de polie qu'elle était, lorsqu'elle appartenait à un peuple civilisé; mais ce n'est plus qu'une langue *ruinée;* car, suivant M. de Maistre, la dégradation du langage suit toujours, et dans une proportion exacte, la dégradation morale. Il y a sans doute quelque chose de vrai dans cette proposition; mais, suivant son usage de tout exagérer, M. de Maistre ne va-t-il pas trop loin, lorsqu'il affirme qu'aucun *protestant français* (car c'est à ceux-là qu'il en porte le défi) ne fera un bon et honorable ouvrage, un livre qui honore la langue et la nation? Il les y encourage ironiquement; *macte animo!* leur dit-il, d'un air triomphant; et bien sûr qu'ils ne répondront pas à son défi. On a cru jusqu'ici que les vices de ce qu'on appelle le *style réfugié,* venaient de ce que la pureté, l'élégance et les grâces de notre langue doivent se perdre, s'affaiblir du moins, au mi-

lieu de nations étrangères, où l'on est souvent forcé de parler une autre langue ; mais ce n'est pas cela, c'est la dégradation des protestans français qui a fait tout le mal. Dans un autre ouvrage, M. de Maistre avait dit la même chose de Port-Royal, et avait prétendu aussi qu'il n'en était sorti ou n'en pouvait sortir aucun excellent ouvrage. Quelles idées singulières! M. de Maistre veut-il parler des ouvrages de génie? Ils sont rares chez tous les peuples, dans toutes les communions et dans toutes les opinions; on peut toujours défier ses adversaires d'en produire; et il y a à parier qu'ils ne répondront pas au défi. S'agit-il seulement d'ouvrages estimables qui demandent de la science, du talent, et supposent un esprit distingué? pourquoi l'*Histoire du Manichéisme*, de Beausobre, *la Perpétuité de la Foi, l'Unité de l'Église*, d'Arnaud et de Nicole, ne vaudraient-ils pas les ouvrages d'excellens catholiques et de bons molinistes? Pourquoi un protestant perdrait-il un privilége qu'ont eu tant de païens très-vicieux, et que n'a pas perdu Voltaire?

M. de Maistre dit, sans doute, des choses admirables sur la prière; c'est la question qu'il a traitée avec le plus d'étendue et d'onction : il a répandu une foule de sentimens tendres et affectueux, qui donnent beaucoup de charme à un grand nombre de pages qu'il consacre à cet objet. Toutefois je ne voudrais pas assurer que tous ses principes sur les effets de la prière fussent conformes, je ne dirai pas à de saines idées philosophiques, mais même à la doctrine orthodoxe. J'aimerais mieux aussi que M. de Maistre ne comparât pas la prière tantôt au quinquina, tome I^er^, page 372; tantôt au cabestan, tantôt à la

pompe à feu ; ces images sont peu nobles, peu dignes du sujet.

Je laisse le chapitre des *Sacrifices* où le *sang* ruisselle de toutes parts, et je réserve l'espace qui me reste pour une citation. J'ai à choisir entre un assez grand nombre, car j'avais mis en réserve plusieurs morceaux frappans, aussi bien pensés que bien écrits, que je voulais placer sous les yeux de mes lecteurs ; mais cet article est déjà fort long, et je n'ose les arrêter plus long-temps sur un ouvrage aussi sérieux ; je les engagerai donc à aller chercher les morceaux que je voulais leur présenter dans le livre lui-même, très-digne d'être lu tout entier ; et, après beaucoup d'hésitations sur celui que je mettrais sous leurs yeux, je me détermine pour celui-ci, que n'aurait point choisi la *Minerve*, et qui déplaira fort à tous nos niveleurs, à tous nos prédicateurs d'égalité absolue ; mais qu'ils essaieront en vain de réfuter. Un des interlocuteurs s'adresse à un chevalier français qui prend part à ces *Entretiens*, et lui parle ainsi :

« Un de vos ancêtres, monsieur le chevalier (j'é-
« prouve un très-grand plaisir à vous le rappeler),
« fut tué en Égypte à la suite de Saint-Louis ; un
« autre périt à la bataille de Marignan en disputant
« un drapeau ennemi ; enfin, votre dernier aïeul
« perdit un bras à la bataille de Fontenoi. Vous
« n'entendez pas, sans doute, que cette illustration
« vous soit étrangère, et vous ne me désavouerez pas,
« si j'affirme que vous renonceriez plutôt à la vie,
« qu'à la gloire qui vous revient de ces belles actions.
« Mais songez donc que si votre ancêtre du trei-
« zième siècle avait livré Saint-Louis aux Sarrasins

« au lieu de mourir à ses côtés, cette infamie vous « serait commune par la même raison, et avec la « même justice qui vous a transmis votre illustra- « tion..... Il n'y a pas de milieu, monsieur le cheva- « lier : il faut ou recevoir la honte de bonne grâce, « si elle vous échoit, ou il faut renoncer à la gloire : « aussi l'opinion sur ce point n'est pas douteuse. Il « n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incré- « dule que celui qui en souffre; or, ce jugement est « évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir « de montrer de l'esprit et de contredire les idées « reçues, parlent ou même font des livres contre ce « qu'ils appellent le hasard ou le préjugé de la nais- « sance, proposez-leur, s'ils ont un nom, ou seule- « ment de l'honneur, de s'associer par le mariage « une famille flétrie dans les temps anciens, et vous « verrez ce qu'ils vous répondront. Quant à ceux qui « n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient « aussi pour eux, il faudrait les laisser dire. »

Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther; par Ch. Villers.

M. Villers appelle l'Institut qui a couronné son ouvrage (en 1803), *un tribunal de la religion et de la politique :* je crois que M. Villers se trompe; l'Institut, qui a tant d'autres titres, n'est précisément rien de tout cela. Nous faudrait-il donc rejeter l'autorité de l'Église et des Conciles, pour nous soumettre à la nouvelle juridiction que l'auteur veut établir? L'Institut n'est pas davantage un tribunal de politique; et, s'il l'était, peut-être eût-il manqué au plus sa-

cré de ses devoirs, en couronnant au milieu de la France catholique, de la France rendue à son antique foi, au libre exercice de son culte salarié par le gouvernement, un ouvrage qui représente ce culte comme superstitieux, cette foi comme absurde, cette religion comme un mélange ridicule et fanatique de dogmes et de pratiques qui corrompent la religion primitive des chrétiens.

M. Villers a quatre méthodes principales pour établir la nécessité et les avantages de la réforme : 1° Tout ce qui est bien, ou qu'il regarde comme tel (et ce n'est pas toujours la même chose), doit être attribué à la réforme ; 2° tout ce qui a été produit par la réforme est bien ; 3° rien de bien n'eût été fait sans la réforme ; 4° tous les malheurs, tous les crimes, tous les événemens funestes qui ont eu lieu depuis la réforme, ne viennent que de ce qu'on l'a rejetée, ou que du moins on lui a résisté.

Or, pour donner une idée du style agréable, de la logique pressante et des raisonnemens démonstratifs de l'auteur, voici comment il prouve la nécessité de la réforme en particulier, et de toutes les *réformations* utiles au genre humain : « La forme extérieure n'est en général que trop récalcitrante à « l'esprit. Qu'est-ce lorsque, n'ayant plus nulle harmonie avec lui, elle le contraint, l'oppresse, le paralyse ? Il faut à la fin qu'il éclate, qu'il s'échappe « d'un corps, lequel ne lui offre plus les organes qui « doivent seconder son développement. Les hommes « qui, tous plus ou moins, trouvent en eux la notion claire, le type de cet esprit, s'irritent contre « le colosse *orgueilleux* (c'est ainsi que M. Villers

« écrit ce mot, comme il écrit *acceuilli*), le brisent « dans leur indignation, s'efforcent de recueillir la « flamme sainte qui y est cachée. Légère et vacil- « lante, ils ne peuvent la saisir..... » Et voilà pourquoi *au vieil édifice* de la communion romaine il fallait faire succéder la confession d'Augsbourg; cela est clair, je crois!

L'ouvrage de M. Villers contient, j'en suis persuadé, beaucoup de vérités; mais il n'y a presque pas une page qui ne renferme une erreur. On y trouve beaucoup de phrases dont la construction est assez française; mais il n'y a presque pas de pages où les lois de la grammaire ne soient violées. Je n'aurais donc jamais fini, si je voulais relever tous ses faux raisonnemens, toutes ses mauvaises locutions. Je me bornerai à quelques points principaux. J'établirai : 1° que la raison principale qui, selon l'auteur, motivait et *nécessitait* la réforme de Luther, n'est pas même suffisante pour la *justifier;* 2° que ce n'est pas à cette principale raison, selon lui si puissante, qu'on doit la réforme de Luther; 3° que cet événement n'a point été la source des biens qu'en fait dériver M. Villers; 4° qu'il est l'origine des maux effroyables qui, pendant plusieurs siècles, ont tourmenté l'humanité. Ces grandes et importantes questions, qui demanderaient des volumes, perdront sans doute à être renfermées dans le cadre étroit de quelques pages; mais je ne songe ici qu'à combattre M. Villers, et il ne faut pas une si forte artillerie pour détruire les batteries qu'il a élevées sur le terrain de la réforme.

La raison sur laquelle M. Villers insiste le plus

pour prouver la nécessité de la réformation, c'est le despotisme intolérable des papes, et le désordre des ministres de la religion ; mais eussent-ils été plus monstrueux, c'était une raison pour réformer les individus, et non pour bouleverser la société ; et ces réformateurs étaient-ils plus vertueux ? Érasme, secret partisan de la réforme, et par conséquent témoin non suspect, trouvait *plus de piété dans un bon évêque catholique, que dans tous ces nouveaux évangélistes.* « Quelle race évangélique est-ce ci ? s'écriait-« il ; jamais on ne vit rien de plus séditieux et de « plus licencieux. J'aime mieux avoir affaire à ces « papistes que vous décriez tant. » Quant au despotisme des papes, il est aisé, en accumulant dans cinq ou six pages des faits choisis dans cinq ou six siècles, de faire de belles déclamations à ce sujet ; mais l'homme impartial placerait à côté les biens immenses qui dérivèrent souvent de l'autorité des papes, et du respect porté à leur caractère sacré : il les peindrait exhortant et menaçant les souverains qui troublaient la paix, qui abusaient de leur pouvoir, les rappelant à des sentimens de bien public, tournant contre les oppresseurs et les usurpateurs cette passion générale pour les armes et pour la guerre. Leibnitz, un des plus grands hommes de la réforme, et qui avait étudié l'histoire en politique et en philosophe, reconnait que la puissance des papes a souvent épargné de grands maux. Les plus célèbres réformateurs pensaient de même. Capito, un de leurs premiers ministres, écrit à Farel, autre ministre : *On a beaucoup nui aux âmes, en se séparant du pape.* Mélanchthon, le plus éclairé et le plus modéré des

réformateurs, déplore les suites de cette séparation, dans un passage trop long pour être rapporté ici. Enfin, pour ne pas grossir inutilement cette liste, Grotius, un des plus beaux génies qui aient honoré la réforme, reconnaît formellement l'utilité de la puissance des papes.

Et si cette autorité tutélaire (car je ne l'envisage ici que dans ses résultats bienfaisans, et non dans sa source divine, pour ne pas entrer dans une discussion théologique); si cette autorité tutélaire avait, dans des temps d'ignorance, méconnu ses limites, fallait-il, au lieu de l'y faire rentrer, l'anéantir entièrement, briser les liens qui, unissant tous les chrétiens sous les lois paternelles d'un chef spirituel, n'en faisaient qu'une même famille? déchirer violemment cette famille, ébranler toute la société, et jeter au milieu d'elle les funestes semences d'une guerre implacable? Le progrès des lumières n'aurait-il pas éclairé et le chef et les membres sur leurs droits et sur leurs devoirs? fallait-il pour cela une sanglante réforme? La France n'a-t-elle pas, avant et après cette époque, donné des preuves d'une résistance éclairée contre les usurpations de la cour de Rome? C'est une justice que Voltaire lui-même rend au parlement de Paris, en mettant dans la bouche du Fanatisme ces vers connus :

> Le sénat de la France
> Éteint presqu'en mes mains les foudres que je lance;
> Plein d'amour pour l'Église, et pour moi plein d'horreur,
> Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

L'exemple que donnait la France, les autres nations

l'auraient suivi sans secousse. On n'avait pas besoin pour cela de la *tragédie luthérienne*, comme l'appelle Érasme; et je ne puis jamais regarder, avec M. Villers, comme utile *la marche bondissante des révoltes, les armes provoquées par les armes, et la foudre qui répond à la foudre.*

Mais est-ce bien le zèle de Luther pour la liberté des peuples, ou son indignation contre leur asservissement, qui le jeta dans la carrière de la révolte? M. Villers l'assure; mais une foule d'historiens assignent un autre motif à ce déplorable événement. Les *Augustins*, disent-ils, étaient ordinairement chargés de publier les indulgences : les *Dominicains* reçurent cette commission du légat de Léon X. Luther veut venger son ordre : il tonne contre les abus de l'indulgence, et bientôt il en attaque le principe ; il déclame contre les commissaires du pape, et bientôt contre le pape lui-même ; il s'élève contre la cour de Rome, et bientôt il se sépare de l'Église. Telle est la marche de la révolte; mais le principe de celle de Luther fut une indigne et basse jalousie. M. Villers le nie ; mais Voltaire et Hume l'assurent. Ce sont deux terribles témoignages, que ceux de deux historiens, l'un protestant, tous les deux philosophes. M. Villers aurait pu ajouter à ces deux témoignages celui de Guichardin, ennemi des papes, et de Fra-Paolo, ami des réformés. Il me permettra de préférer le sentiment d'historiens non suspects et contemporains de la réforme, à celui du docteur Maclaine et au sien.

Enfin, quand on voit la réforme, d'abord prêchée et soutenue par des prêtres et des moines qui se ma-

rient, et des princes qui veulent avoir plusieurs femmes, on peut croire qu'elle n'a pas été provoquée par le zèle du bien public et le despotisme des papes. Luther se maria, Bèze se maria, Zuingle se maria; Calvin les imita. Henri VIII ne fit la réforme que pour se marier quand bon lui semblerait. Le landgrave de Hesse voulut, du vivant de sa femme, épouser Marguerite Saal, permission qui lui fut accordée par les chefs de la réforme, à condition qu'il n'en dirait rien à personne. « Il semble, dit Érasme, que « je ne me lasse pas de citer, comme homme d'esprit « et comme ami des réformés; il semble que la ré- « forme n'aboutisse qu'à défroquer quelques moines « et à marier quelques prêtres; et que cette grande « tragédie se termine par un effet tout-à-fait comi- « que, puisque tout finit en se mariant, comme dans « les comédies. »

Je ne suivrai point M. Villers dans la longue série des avantages chimériques, souvent même ridicules, qu'il attribue à la réforme; je me bornerai à le combattre sur les deux principaux, source de tous les autres, et sur lesquels aussi il insiste plus fortement; la liberté politique de l'Europe, et les progrès de l'esprit humain.

M. Villers adopte d'abord la division morale des climats, et le système qui nous représente les peuples du nord comme plus propres à la liberté, et ceux du midi naturellement plus dociles au joug et à l'esclavage : c'est une erreur que Montesquieu a jointe à de grandes et belles vérités, et que M. Villers joint à d'autres erreurs. Mais cette discussion nous éloignerait de la question; et, pour y revenir, je deman-

derai à l'auteur comment la réforme a fait aux peuples européens le beau présent de la liberté politique ? Il répondra que sans la réforme toute l'Europe serait sous le joug des papes et de la maison d'Autriche ; ce qu'il prouve incontestablement par la bulle *in Cœnâ Domini*, et par l'Almanach de Rome, où le roi de Prusse n'est encore appelé que marquis de Brandebourg. Voilà bien de fortes preuves, à la vérité ; et si vous en voulez de plus fortes encore, ne voyez-vous pas l'*invincible armada* de Philippe II, prête à envahir l'Angleterre, détruite par *les vents* et par la flotte d'Élisabeth protestante? Comment ne pas voir, dans cet événement, la réforme sauvant l'Europe du joug de l'Autriche ? car il est évident que, si Élisabeth eût été catholique, sa flotte et *les vents* n'eussent pu endommager les vaisseaux de Philippe II.

La plupart des autres preuves de M. Villers ne demandent pas une discussion plus sérieuse. Comment repousser sérieusement en effet la frayeur qu'il voudrait nous inspirer de la domination des papes, si la réforme n'était pas venue à notre secours? Est-ce de leur domination temporelle qu'il veut parler? mais à qui persuadera-t-il que le faible souverain du petit État ecclésiastique fût destiné à subjuguer les vastes et puissans empires de l'Europe? Est-ce de sa domination spirituelle? mais j'ai déjà prouvé que le progrès des lumières devait en réprimer les abus ; j'ai déjà fait voir un puissant État les combattant avec succès. Cent quarante ans avant la réforme, Philippe le Bel avait méprisé les bulles dictées par la haine de Boniface VIII. Il y avait plus de deux siècles que le plus pieux de nos rois avait maintenu ses droits con-

tre les prétentions de la cour de Rome. Cette résistance, sans secousse, sans déchirement, n'était-elle pas à la fois plus politique, plus religieuse que la violente scission de la réforme? Je pourrais ici accumuler les faits, montrer les rois, les parlemens, les universités, les évêques de France, adoptant tous les principes d'une sage liberté; mais je n'ai ni l'espace, ni la volonté d'étaler comme M. Villers une grande érudition historique. Je remarquerai, en passant, que la sienne n'est pas toujours exempte d'erreurs: ainsi, Marie, femme de Guillaume, prince d'Orange, était la fille de Jacques II, et non sa sœur, comme l'affirme M. Villers; Guillaume était gendre, et non beau-frère du prince qu'il détrônait.

Si les faits qu'il avance ne sont pas toujours faux, si même ils le sont rarement, presque toujours il en tire de fausses conséquences : ainsi j'avouerai avec lui que la maison d'Autriche eut des projets très-ambitieux; que peut-être même elle se berça de l'espérance d'une monarchie universelle : mais est-ce la réforme qui l'empêcha de réaliser ses projets et ses espérances? La France (car j'aime toujours à tirer de ma patrie des exemples favorables de la liberté politique et religieuse), la France n'avait-elle pas, depuis la bataille de Bouvines jusqu'à François I^er^, efficacement résisté aux empereurs d'Allemagne, et aux princes de la maison d'Autriche? La réforme l'aida-t-elle dans cette glorieuse lutte et dans cette généreuse résistance? Si elle affaiblissait la maison d'Autriche, n'affaiblissait-elle pas autant la puissance rivale par les sanglantes discordes, les guerres furieuses et les ligues fanatiques dont elle était la cause ou le prétexte? Ne dimi-

nuait-elle pas même la confiance des États protestans envers un allié catholique combattant un ennemi catholique? La réforme affaiblissait-elle même réellement la maison d'Autriche? M. Villers l'affirme, et je le crois : mais quelques pages plus loin il assure que cette même réforme affermit leur puissance en Hongrie, en Bohême et dans tous les États héréditaires. Jusque-là, dit-il, ils n'avaient jamais pu y être les maîtres. Or, comment peut-on être le maître chez les autres, quand on ne l'est pas chez soi? Cette petite contradiction n'est pas la seule qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Villers; ainsi, lorsqu'il compte les bienfaits de la réforme, il lui attribue l'établissement de la *république française;* et, lorsqu'il calcule les maux que son adoption eût évités au genre humain, il met de ce nombre la *révolution française.* Mais comment peut-on arriver d'une monarchie à une *république,* sans une *révolution?* et comment pourrions-nous devoir à la réforme un pareil *bienfait,* sans lui devoir un aussi grand *malheur?* Et remarquez que ces deux assertions ne sont pas à une telle distance, que l'auteur pût avoir oublié l'une, quand il hasardait l'autre. L'une est à la page 136, l'autre à la page 137.

Aux avantages chimériques que M. Villers attribue à la réforme, combien pouvons-nous opposer de maux réels! Elle a rompu les liens sacrés d'une croyance commune, qui faisait de tous les chrétiens une seule famille, trop souvent divisée il est vrai, mais au milieu de laquelle elle a jeté la semence la plus féconde de nouvelles divisions, après l'avoir soustraite à l'autorité paternelle d'un chef commun qui concilia tant de fois, et qui pouvait concilier encore

ses différends : institution admirable en politique comme en religion! et voyez les fruits amers de cette malheureuse semence de divisions! La France est déchirée par les fureurs du fanatisme, les convulsions de l'anarchie et les horreurs de la guerre civile; elle est envahie par les armées de cette maison d'Autriche dont la réforme devait réprimer l'ambition; d'horribles massacres ensanglantent ses annales, et c'est la réforme qu'il faut en accuser. Elle est coupable des crimes des protestans, elle est la cause de ceux des catholiques. Sans un moine fougueux de l'Allemagne, nous n'aurions à rougir ni des massacres de la Saint-Barthélemy, ni de ceux de Vassy, ni des cruautés de Montluc, ni des barbaries de des Adrets, ni de tant d'autres funestes conséquences de ce déplorable événement.

L'Angleterre est encore plus que la France le théâtre des crimes les plus épouvantables. La réforme, qui devait faire à tous les peuples le présent de la liberté, y est introduite par la plus intolérable tyrannie. « Il n'y a point eu en Angleterre, dit le président Hé-« naut, d'exemple d'un despotisme si outré, ni d'un « abandon si lâche des parlemens aux bizarreries « d'un prince qui, à force d'autorité, ne savait plus « que faire de sa volonté. » La suite de cette histoire nous présente Jeanne Gray, Marie Stuart, Charles Ier, traînés à l'échafaud ; la sombre tyrannie du long parlement, celle de Cromwell ; les guerres furieuses des presbytériens, des anglicans, des catholiques; l'expulsion des Stuarts, la cruelle oppression de l'Irlande, sa barbare vengeance, et un éternel esprit de révolte, fruit naturel de la première révolte de Luther.

L'Allemagne, ravagée d'abord par les fureurs des Hussites, ensuite par celles des anabaptistes, de ces vingt mille fanatiques qui, sous la conduite de Faust, de Jean de Leyde, de Muncer, s'efforcèrent d'établir par le fer et le feu la liberté et l'égalité, ne devrait-elle pas maudire l'auteur de la réforme, ce père commun de tous les sectaires qui depuis trois siècles ont déchiré le monde? Son lien fédératif est-il plus ferme depuis que ces peuples sont divisés d'opinions? Sa liberté en fut-elle mieux affermie, pour avoir appelé dans son sein tantôt des armées françaises, tantôt des armées suédoises? Que peut avoir gagné la Suisse dans les discussions cruelles qui ont agité ses différens cantons, divisés par la réforme? M. Mallet, historien de la Suisse, ne dissimule pas, quoique protestant, que cette division qui subsiste toujours, et qui unit d'intérêt une partie des cantons aux Français, l'autre partie aux Allemands, anéantit la force politique de ces États fédératifs. Que gagna enfin la cause de la liberté dans cette lutte furieuse où les cantons protestans attaquèrent les cantons catholiques, les plus républicains de tous, et combattirent avec acharnement les compatriotes et les descendans de Guillaume Tell, à qui ils devaient tous leur indépendance? Qu'a gagné cette même cause en Danemarck, où la nation, devenue protestante, a invoqué le despotisme de ses rois par une formule de la plus abjecte servitude? La réforme qui, comme le remarque Voltaire, ne s'établit nulle part sans faire couler le sang, le fit couler en Suède. Gustave Vasa, après avoir été le libérateur de ses peuples, en devint le persécuteur; il déshonora son clergé : il devait la

couronne au courage et au dévouement des braves paysans de la Dalécarlie; il les combattit, il les extermina, pour détruire parmi eux cette partie du culte qui lie les vivans aux morts, et pour les empêcher de se livrer à ces pratiques innocentes, à ces souvenirs touchans.

Tels sont les bienfaits de la réforme; et le trop court espace où je suis obligé de les circonscrire, me force à n'en présenter qu'un tableau bien imparfait. Je prouverai bientôt que nous ne lui devons point la renaissance et le progrès des lettres. Il faut cependant que j'accorde quelque chose à M. Villers : il veut absolument que ce soit à la réforme que nous devions les progrès de la *statistique :* à la bonne heure ; je le veux bien, quoique ce ne soit pas très-clair. Je veux bien encore que nous lui devions les progrès de la *caméralistique* et de l'*esthétique*. Je lui accorderai, puisqu'il la revendique pour la réforme, l'origine des francs-maçons, des alchimistes, quoique Mercure Trismégiste ne fût pas luthérien ; des souffleurs d'or et des illuminés; et *l'influence de quelques hommes de Genève, soit écrivains, soit hommes publics, sur la France;* enfin je lui laisserai regarder comme un des grands avantages de la réforme, que *les francs-maçons se montrent et les jésuites se cachent;* cela est bien heureux en effet, mais nous l'avons payé un peu cher !

J'admire les preuves et les explications que M. Villers donne des assertions et des faits qu'il avance. S'il veut nous prouver, par exemple, que c'est à la réforme que nous devons la renaissance et le progrès des lettres, il nommera Milton et Klopstock, en in-

sinuant que sans la réforme nous n'aurions point de poëme épique ; si ce n'est pourtant que le Tasse, qui, par malheur, était catholique, avait fait par hasard un petit poëme de ce genre ; et il ne fait pas attention que le protestantisme de Milton, loin de lui avoir été utile dans la composition de son ouvrage, lui avait beaucoup nui, en l'engageant à y mêler des discussions théologiques qui défigurent ce poëme : il parlera de Copernic et de ses découvertes, et Copernic était catholique et chanoine ; il citera sans cesse Reuclhin, et Reuclhin n'était point luthérien : il sut également se défendre et contre les piéges de Luther, et contre les fureurs des théologiens de Cologne ; il dira que Laplace vient de publier un traité complet de mécanique, et Laplace s'occupe très-peu de Luther : veut-il prouver l'ignorance où l'on était plongé avant la réforme, il invoque le témoignage d'un luthérien, mauvais plaisant, qui met dans la bouche d'un moine ce discours : « On a inventé une nouvelle « langue qu'on appelle le grec ; il faut bien s'en gar- « der : c'est la mère des hérésies. Je vois entre les « mains de beaucoup de gens un livre écrit en cette « langue, qu'ils appellent *le Nouveau Testament :* « c'est un livre rempli d'épines et de poison. Quant « à l'hébreu, mes chers frères, il est certain que « ceux qui l'apprennent deviennent à l'instant « juifs. »

Tout cela prouve incontestablement que les lumières sont venues du fond de la Saxe, et que nous parlerions encore tous comme ce moine, si nous n'avions été éclairés par Martin Luther. On avait cru cependant jusqu'ici que l'invention de la boussole,

celle de l'imprimerie, les progrès de la navigation, l'émigration des Grecs, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, transplantèrent en Italie les belles lettres et la philosophie; on avait cru, dis-je, que tous ces événemens, antérieurs à la réforme, avaient eu quelque influence sur le progrès des lumières. Long-temps auparavant on avait vu les lettres encouragées par de grands rois, tels que Robert le Sage, Alphonse le Magnanime, Charles V, les papes, les Médicis. On ferait une longue liste des hommes qui s'étaient déjà distingués ou qui se distinguaient alors dans la jurisprudence, la médecine, l'histoire naturelle, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire, la science des langues et de l'antiquité, la philosophie. L'Italie surtout, l'Italie, regardée comme le berceau des lettres, avec un peu plus de raison que la Saxe, fournirait à cette liste les noms les plus illustres. Les papes, à qui M. Villers attribue *un système d'étouffement et d'obscurantisme*, y entretinrent presque toujours l'émulation la plus favorable aux belles-lettres. Je ne parle pas des beaux-arts, tels que la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture; M. Villers avoue que le protestantisme leur a été fatal; mais quels noms dans les lettres, que ceux du Dante, de Boccace, de Pétrarque, antérieurs à Luther; de l'Arioste et du Trissin, ses contemporains? Ces noms ne valent-ils pas ceux de Luther, de Conrad, d'Héresbach, de Conring, de Jean Stourm, et même de Beaumgarten, malgré sa profondeur dans l'*esthétique* ou la *caméralistique?*

Et la France que j'ai réservée pour la dernière, afin de pouvoir mieux exprimer mon étonnement,

la France, que M. Villers immole sans cesse à un petit coin de l'Allemagne, n'a-t-elle donc eu aucune influence sur la renaissance et le progrès des lettres ? son histoire est-elle tout-à-fait étrangère à l'histoire de l'esprit humain ? Le règne de François Ier, le ministère de Richelieu, le beau siècle de Louis XIV, n'ont-ils rien fait pour les lettres, les arts, les sciences et la philosophie ? Les protestans étrangers nous rendent plus de justice qu'un catholique français. Robertson, en traçant la marche de la civilisation et des lumières, reconnaît tout ce que l'Europe doit à la France sous ces deux rapports. Entre autres services rendus par elle aux lettres et aux sciences, il ne néglige pas de signaler ceux de l'université de Paris, dont les institutions furent, comme il l'observe, prises pour modèle par les autres universités de l'Europe ; mais M. Villers ne voit de bonnes universités qu'à Gottingue, Hale et Iena.

Tout Français catholique doit être indigné de voir sa religion et son pays sacrifiés à un misérable esprit de parti ; tout Français protestant doit trouver encore un trop grand nombre des intérêts qui l'attachent à sa patrie, blessés dans l'ouvrage de M. Villers, pour ne pas en être révolté. Tous doivent s'accorder à rejeter avec mépris un livre qui, pour toute grâce, semble accorder à la France d'être la moins stupide des nations catholiques, et qui, pour lui ôter toute espérance d'un meilleur avenir, soutient qu'il ne peut y avoir de grands progrès dans les lettres, de bonheur et de prospérités que dans les petits États. Tout cela est anti-national, anti-français, et je ne doute pas que si le livre de M. Villers était plus connu, il

n'eût excité de toutes parts les plus vives réclamations.

L'Académie en corps a beau le *couronner ;*

le public révolté aurait fait justice d'un livre injurieux à la nation, et où tout ce qu'il y a de bien dans le monde est attribué aux fougueuses déclamations et aux turlupinades grossières d'un moine allemand.

Ce n'est pas seulement aux lettres que la réforme fut utile, selon M. Villers ; c'est encore à la religion. Des philosophes plus francs avouent qu'elle lui porta les plus funestes coups. Des catholiques plus sincères assurent que nous lui devons les bienfaits de la philosophie et de l'athéisme. « Ce serait un tableau in-« téressant, dit M. de Bonald, que celui de la dé-« gradation des vérités religieuses par les opinions « de la réforme ; on pourrait le regarder comme l'ar-« bre généalogique de l'*athéisme*. Ainsi les catholi-« ques croient à la présence réelle de l'homme-dieu « pendant toute la durée des symboles qui le voilent ; « Luther l'admit au moment de la manducation ; « Calvin nia qu'il y eût aucune présence réelle de « Jésus-Christ ; Socin nia la divinité même du fils « de Dieu, et les philosophes ont nié Dieu lui-même. « Les catholiques croient à sept sacremens ; Me-« lanchthon en admet quatre ; Luther, trois ; Calvin, « deux ; les anabaptistes un, et les philosophes ne veu-« lent même pas de culte. Les anglicans avaient con-« servé des cérémonies ; les puritains proscrivirent « jusqu'à l'usage du surplis, et les philosophes ont « détruit jusqu'aux temples. » On connaît les pas rapides qui mènent du protestantisme au socinianisme, et de celui-ci à l'incrédulité ; et M. Villers

parle-t-il autrement qu'un socinien qui parlerait mal, lorsqu'il dit que l'âme de Jésus-Christ *était transparente et profonde comme l'éther céleste, et qu'il était animé d'un esprit humain,* c'est-à-dire, *éminemment humain.*

Non content de préconiser sans cesse les avantages de la réforme, M. Villers calomnie le catholicisme; il prétend que son dogme fondamental est celui-ci : « Soumets-toi à l'autorité, *sans examen;* » et cela est faux. Il prétend encore que le christianisme, lors de sa transmutation en catholicisme, varia suivant les divers pays, et qu'il n'est pas le même à Rome, à Paris, à Madrid, etc. Cela est faux encore, et il est bien surprenant qu'un pareil reproche nous soit fait par un apologiste des protestans, qui lors de la réforme se partagèrent en mille sectes, aussi opposées entre elles qu'ennemies de l'Église romaine. Les anabaptistes se divisèrent en quatorze sectes, les sacramentaires en neuf branches, les confessionnistes en vingt-quatre, les luthériens en treize, les calvinistes en six, sans compter les Sociniens, les nouveaux Ariens, les Quakers, etc.

L'ouvrage de M. Villers est suivi d'une petite esquisse sur l'histoire de l'Église, jusqu'à la réformation. Voltaire l'eût écrite avec plus d'esprit, un meilleur style, et à peu près les mêmes intentions.

Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire. Sixième édition.

Voltaire, dans les vingt dernières années de sa vie, et à mesure que s'affaiblissaient et ses forces phy-

siques, et ses talens, et son génie, sentait croître en lui une passion furieuse : sa haine contre le christianisme ; il nourrissait encore une autre passion bien malheureuse, quoique beaucoup plus innocente, celle du théâtre. Il employait tout son temps à faire, ou des tragédies, ou des pamphlets irréligieux ; son esprit, trop faible pour les grandes compositions de l'art, enfantait successivement *les Scythes, les Guèbres, les Pélopides, le Triumvirat,* et je ne sais combien d'autres pitoyables tragédies, dont chacune était tour à tour aux yeux du vieillard de plus en plus amoureux de ses productions, la meilleure de ses pièces, son véritable chef-d'œuvre. Mais dans les petites compositions en prose, cet esprit était encore plein de vivacité, étincelant de saillies. Ces dons heureux, qui furent accordés à Voltaire dans un plus haut degré qu'à tout autre, lui furent conservés, par un privilége particulier, jusqu'à la fin d'une longue carrière ; et ce fut alors surtout qu'il en abusa le plus étrangement pour servir sa haine et ses fureurs. C'est alors que se succédaient sans relâche ces indécens libelles sortis de sa plume : *le Dictionnaire Philosophique, la Raison par Alphabet, les Questions sur l'Encyclopédie, les Questions de Zapata, le Vieillard du mont Caucase*, tous ces *Dialogues d'un Mandarin avec un Jésuite, de l'Empereur de la Chine et de frère Rigollet, de Marc-Aurèle et d'un Récollet,* etc., etc. Pour aller plus vite, le vieillard passionné répétait dans plusieurs de ces pamphlets, absolument mot à mot, les mêmes argumens, les mêmes objections, les mêmes railleries ; de sorte que les éditeurs de ses œuvres ont été obligés d'en réunir

deux et même jusqu'à trois sous le même titre; tels sont les premiers que j'ai cités, qui ont été fondus dans les *Questions sur l'Encyclopédie;* ouvrage où plusieurs points de philosophie, de morale, de littérature, sont traités avec un agrément infini, et dont la lecture serait pleine de charmes, si l'esprit n'y était continuellement révolté par cette rage d'impiété, par des calomnies et d'indignes bouffonneries. Dans les autres ouvrages du même genre, où Voltaire ne se répète pas, il se contredit, et dans les faits qu'il cite, et dans ses raisonnemens, et dans ses calculs, et dans ses suppositions; tous, et ceux où il se répète, et ceux où il se contredit, sont remplis de ces facéties burlesques, et même grossières, indignes, non-seulement d'un esprit aussi délicat et aussi brillant, mais encore de tout homme qui a reçu quelque éducation, qui se respecte, et qui respecte ses lecteurs.

Dans tous ces ouvrages aussi Voltaire voulait paraître érudit, savant dans l'antiquité, savant dans toutes les langues anciennes, dans le grec, le phénicien, le syriaque, l'hébreu; il fonde sur ces connaissances prétendues un bon nombre des objections qu'il fait contre les livres révérés des Hébreux et des chrétiens, et parle avec un étalage d'érudition et surtout une assurance propre à imposer aux ignorans. Déjà plusieurs hellénistes, et M. Larcher entre autres, lui avaient prouvé qu'il ne savait point le grec, que probablement même il ne savait pas trop bien le lire, ou que du moins il le copiait fort mal : on s'était un peu égayé de lui voir prendre un bateau pour un gobelet, d'avoir placé Hercule dans un gobelet pour lui faire passer le détroit de Gibraltar, et de plusieurs

autres bévues semblables. L'auteur des *Lettres de quelques Juifs*, M. Guénée, ancien professeur au collége du Plessis, l'entreprit sur son érudition orientale, syriaque, hébraïque, chaldéenne, etc.; il détruisit facilement tout l'échafaudage des objections que Voltaire avait bâti sur ce frêle fondement. Il l'attaqua également sur sa connaissance des antiquités et de l'histoire, et lui prouva qu'elle ne le servait pas mieux que son érudition dans les langues, et qu'enfin sa logique le servait encore bien moins, s'il est possible, que sa science dans les langues, l'antiquité et l'histoire.

Je ne sais si ceux qui méprisent les Écritures ont contre elles de meilleures objections que celles de Voltaire; alors c'est à eux à les produire; mais si, comme il arrive le plus souvent, ils n'ont été convaincus que par les plaisanteries et les raisonnemens du docteur Zapata, du vieillard du Caucase, de l'aumônier Clocpitre, de l'abbé Bazin, de Jérôme et de Catherine Vadé, et de tous ces personnages burlesques sous le nom desquels Voltaire plaisante et raisonne, il faut leur dire que de bonnes plaisanteries (et les siennes ne le sont pas toujours) ne prouvent rien, et que de mauvais raisonnemens prouvent bien moins encore; il faut leur dire que ces plaisanteries ont été appréciées à leur valeur, que ces raisonnemens ont été confondus dans beaucoup de bons ouvrages, mais surtout dans celui que nous annonçons au public. N'est-il pas de la bonne foi, après avoir lu les objections, de lire aussi les réponses? Qu'ils les lisent donc sans prévention; qu'ils comparent les unes aux autres, et qu'ils disent franchement s'ils ne

sont pas étonnés de la faiblesse de l'attaque et de la solidité de la défense.

Mais ce qui étonne surtout, c'est l'audace, disons le mot, l'impudence de l'agresseur; ce sont ses contradictions, ses dénégations, ses mensonges. Quoiqu'on sache, en général, que souvent il se trompe, que plus souvent il veut tromper, qu'à chaque instant il se dément, qu'il est peu instruit des objets sur lesquels il prononce avec tant d'assurance, on ne peut jamais s'attendre néanmoins à de si nombreuses ignorances, à une si honteuse mauvaise foi. Ici, on le voit citer Josué, pour appuyer une calomnie qu'il veut accréditer contre les juifs : on ouvre Josué, et on y trouve précisément tout le contraire de ce qu'il lui fait dire; là, il veut prouver que les juifs étaient anthropophages, et il assure que le prophète Ezéchiel, pour les encourager à se battre vaillamment, leur promet, comme un mets délicieux, *la chair du cheval et du cavalier*. On est tout étonné, en lisant le passage indiqué, de trouver d'abord un des beaux morceaux de poésie que nous offre l'antiquité, et ensuite de n'y rien voir du barbare encouragement que suppose Voltaire. Le prophète, en effet, après avoir, par les plus belles images, enflammé le cœur des Israélites, leur prédit la victoire, et il ajoute, au nom du Seigneur : « Toi donc, fils de l'homme..., « dis aux bêtes sauvages, aux oiseaux de proie, à « tous les animaux carnassiers : Venez, hâtez-vous; « accourez aux nombreuses victimes que je vais im- « moler pour vous sur les montagnes d'Israël; vous « mangerez la chair des braves, et vous boirez le « sang des princes de la terre... Vous serez rassa-

« siés de la chair du cheval et du cavalier belliqueux, « dit le Seigneur. » C'est là que Voltaire feignait de voir la chair du cheval et du cavalier promise aux Israélites. Confondu sur ce point, il dit, dans un ouvrage postérieur : « *On croit* s'être trompé dans « l'endroit où l'on cite le passage d'Ezéchiel, qui « promet qu'on mangera le cheval et le cavalier : « cette promesse est faite aux animaux carnassiers. » Mais bientôt, honteux d'en avoir tant avoué, il ajoute, dans une nouvelle édition, que cette promesse peut aussi s'appliquer aux juifs, et que *plusieurs commentateurs* l'entendent ainsi : on le pria d'en citer un seul ; et c'est ce qu'il n'a pas fait.

Ailleurs, il assure que Sanchoniaton vivait plusieurs siècles avant Moïse, parce qu'il s'agissait alors de rabaisser l'antiquité de ce législateur ; et, lorsqu'il s'agit d'infirmer ses miracles, il s'étonne que Sanchoniaton n'en ait pas parlé. Comment concilier cette assertion et cet étonnement ? Faut-il prouver qu'Adam n'a jamais existé ? Voltaire assure que la tradition de son existence n'est établie dans les annales d'aucun peuple, si ce n'est chez les juifs. Faut-il établir que les juifs, peuple nouveau et stupide, n'ont fait que copier servilement les traditions des autres peuples ? Il affirme que les Indiens, nation beaucoup plus policée, beaucoup plus ancienne, reconnaissent pour le premier homme *Adimo*, et que la *ressemblance est frappante :* ailleurs il dit qu'il n'y a *aucune ressemblance*. Pense-t-il qu'il est utile à son système d'opposer les Égyptiens aux juifs ? c'est une nation puissante, *c'est un grand peuple :* croit-il, au contraire, qu'il vaut mieux les confondre tous dans un

commun avilissement ? les Égyptiens sont *une nation méprisable, de tous temps méprisable.* C'est ainsi que, suivant ses divers desseins, le *Zend-Avesta* est un livre *admirable,* et puis un livre *abominable.* Le *Sadder,* autre livre des anciens Perses, lui porte encore plus malheur : il le prend pour un homme ; et puis, ce qui est encore plus honteux, il nie cette méprise, quoiqu'elle se trouve dans un de ses ouvrages ; il renie même très-sérieusement la plupart de ces ouvrages, lorsqu'il est pressé trop vigoureusement par l'auteur des *Lettres de quelques Juifs*, et ne lui répond plus que par des railleries, dont (il faut être juste) quelques-unes sont très-gaies et très-plaisantes, mais dont la plupart sont très-grossières et très-cyniques ; car trop souvent on peut appliquer à Voltaire ce que Cicéron, dans son livre *de la Nature des Dieux,* dit d'Épicure, qu'il est encore plus remarquable par son audace à écrire tout ce que lui inspire une imagination déréglée et licencieuse, que par la grâce de sa plaisanterie : *Ludimur ab homine non tam faceto, quam ad scribendi licentiam libero.*

On sent quel parti dut tirer de tant bévues et de contradictions, pour accabler son adversaire, un homme plein de science et d'érudition, tel que M. Guénée ; et de tant de mauvaises bouffonneries, un homme d'esprit qui ne veut point railler à tout propos, mais qui prend bien son temps, et profite bien de tous ses avantages. Sans doute, dans ce genre, Voltaire était bien supérieur à M. Guénée, et même à tout son siècle, et personne ne reconnaît mieux cette supériorité que M. Guénée ; personne n'admire plus franchement cet esprit vif, original,

étincelant de saillies, esprit dont trop modestement il se dit lui-même tout-à-fait dépourvu.

Mais si, malgré cette modeste défiance de M. Guénée, malgré la sage réserve avec laquelle il emploie l'arme du ridicule, on peut néanmoins reprendre quelques-unes de ses plaisanteries comme manquant de délicatesse et de grâce, il me semble qu'on n'a jamais qu'à applaudir à la justesse et à la solidité de ses raisonnemens : seulement on désirerait peut-être qu'il en variât un peu plus la forme et la méthode. Cette méthode consiste à rapporter le passage entier de Voltaire, à le reprendre partie par partie, phrase par phrase, mot par mot, et de détruire ainsi de fond en comble tous ses raisonnemens, toutes ses assertions, tous ses calculs, tout l'effet de ses bouffonneries. Pour mieux faire entendre ceci, je vais en donner un exemple, pris d'un endroit où, à la vérité, il s'agit moins de raisonner que de profiter d'un aveu de Voltaire. Oubliant tout l'étalage d'érudition hébraïque dont il avait semé tous ses écrits, et ne pensant qu'à son but actuel, qui était de prouver que la langue sacrée n'est qu'un *jargon grossier et barbare*, il lui échappa de dire : « J'ai pris un rabbin pour « m'enseigner l'hébreu; jamais je n'ai pu l'appren- « dre. » Les juifs, ou plutôt leur secrétaire, M. Guénée, s'empare de cet aveu, et le commente ainsi : « *Jamais je n'ai pu l'apprendre !* Nous l'avions bien « toujours pensé que vous en feriez enfin l'aveu ! « Quand on a su réunir une si grande diversité « d'heureux talens et tant de sortes de gloire, on « peut renoncer sans regret au faible honneur de « savoir un *jargon grossier et barbare*.

« *Jamais !* l'aveu est très-formel, par conséquent « généreux. Que ne l'avez-vous fait, monsieur, « avant nos lettres ?

« *Jamais je n'ai pu l'apprendre !* Amis, secta- « teurs, partisans de M. de Voltaire, qui vouliez « nous persuader que ce célèbre écrivain sait parfai- « tement l'hébreu, que vous aviez vu chez lui des « Bibles hébraïques chargées de notes marginales « écrites de sa main..., écoutez l'aveu qu'il en fait : « Il ne sait pas l'hébreu ; *il n'a jamais pu l'apprendre.* « Et vous, lecteurs crédules, qu'éblouissaient ses « discussions, ses citations hébraïques..., apprenez « de lui-même la confiance qu'il mérite quand il « parle d'hébreu : *Il n'a jamais pu l'apprendre ; je « n'ai jamais pu l'apprendre.* Nous ne pouvons qu'ap- « plaudir, monsieur, à l'honorable aveu que vous « en faites ; mais, puisque vous ne savez pas l'hébreu, « cessez donc de tant parler d'hébreu, de tant dis- « serter sur l'hébreu ; cessez surtout de jeter à vos « adversaires, d'un ton confiant, des tas de mots « hébreux, en les insultant, comme s'ils devaient « tous prendre l'hébreu pour du bas-breton. Ces « gasconnades d'érudition ne peuvent avoir qu'un « temps, etc. » Assurément on ne saurait triompher plus complètement d'un adversaire et de ses contradictions ; mais, quelque bonne que soit cette méthode, elle produit à la fin un peu de monotonie ; et je crois que le savant auteur de ces lettres ne la varie pas assez.

L'abbé Guénée, le plus redoutable des adversaires de Voltaire, a échappé à la proscription dans laquelle les fanatiques partisans de cet homme célèbre

enveloppent ceux qui ont relevé ses erreurs, confondu sa mauvaise foi, combattu le danger de ses doctrines et de son impiété. Ils ne joignent point son nom aux noms de ceux qu'ils appellent les *ennemis* du grand homme, et dont ils affectent de croire la liste fort ridicule, ne paraissant pas se douter qu'il serait assurément bien facile de former, de quelques amis outrés de Voltaire, une liste très-risible; et que, si l'on voulait qu'il n'y manquât rien pour l'être beaucoup, il faudrait surtout les y mettre. Serait-ce parce que l'abbé Guénée, d'autant plus fort contre Voltaire, qu'il est plus juste envers lui, reconnaît avec urbanité et politesse le prodigieux talent de son adversaire, et admire avec franchise son génie fécond et varié, son esprit vif, original, étincelant de saillies? Mais quel est celui qui ne lui accorde pas ces dons heureux, ces qualités brillantes? Peut-être n'y sommes-nous que trop sensibles, plus sensibles peut-être que la plupart de ceux qui nous opposent sans cesse et l'esprit et le génie de Voltaire, et ses bons ouvrages où la décence est unie à un agrément infini. Car, s'ils étaient francs et sincères, ils avoueraient que ce ne sont point ces ouvrages qui leur rendent Voltaire si cher. En vain, diraient-ils, s'ils étaient de bonne foi, vous nous prouvez que ses écrits sont licencieux, irréligieux et impies; c'est justement à cause de cela que nous les aimons; en vain vous démontrez qu'ils ont détruit les bases de la société, ôté aux peuples un frein salutaire, ébranlé les États, préparé les révolutions, c'est bien plus pour ces conséquences funestes, que pour ses beaux vers et sa prose élégante, que nous le chérissons.

Les Helviennes, ou *Lettres Provinciales philosophiques*, par M. l'abbé Barruel.

M. l'abbé Barruel est un de ces estimables écrivains qui, vers la fin du siècle dernier, se jetèrent avec zèle et avec courage dans cette lutte longue et opiniâtre où l'on voit combattre d'un côté les amis de l'ordre, des mœurs, de la religion et de la monarchie; et de l'autre, ces hardis novateurs dont les désolantes doctrines enlevaient à l'homme la règle de sa conduite, le frein de ses passions, la consolation de ses malheurs, la récompense de ses sacrifices, l'espérance de son avenir; et à la société entière ses fondemens les plus assurés et ses appuis tutélaires. Par une fatalité déplorable, un public égaré prodiguait à ceux-ci ses suffrages et ses applaudissemens; les honneurs, la fortune, la considération étaient leur partage, tandis que leurs adversaires ne recueillaient de leurs patriotiques efforts et de leur zèle courageux que le dédain, la dérision, le sarcasme et les insultes. Tel fut l'état des choses pendant un demi-siècle. L'auteur des *Lettres Helviennes* fut longtemps témoin de cette funeste direction de l'esprit public, et n'en fut point découragé; un des derniers il se précipita dans la mêlée, au plus fort de la confusion et du désordre; il était sur la brèche lorsque l'édifice social croulait de toutes parts, et on le vit combattre encore au milieu des ruines et des décombres.

Le fruit principal de sa plume fertile, et toujours consacrée à la défense de principes qui lui étaient

chers, et dont il avait une profonde conviction, est l'ouvrage dont on publie aujourd'hui la sixième édition. Pour un livre composé sur des sujets sérieux et des matières très-graves, c'est un succès incontestable. Ces éditions multipliées l'ont fort répandu; il est donc très-connu, et je me regarde comme d'autant plus dispensé d'entrer à son sujet dans de longs développemens, que je m'acquittai de cette tâche, il y a dix ou douze ans, lorsque la cinquième édition parut; j'en présentai une analyse assez étendue dans deux longs articles (1). Je me serais donc contenté de faire connaître cette réimpression par une simple annonce, qui aurait rappelé aux lecteurs le souvenir d'un bon et utile ouvrage, si cette nouvelle édition ne portait avec elle une nouvelle recommandation, et si elle ne tirait un prix nouveau, et qui lui est tout-à-fait particulier, d'une notice sur M. l'abbé Barruel, et d'un jugement sur ses divers ouvrages, par M. Dussault. Je dirai donc encore un mot des *Helviennes*, pour revenir à l'excellent morceau littéraire et biographique dont elles sont pour la première fois ornées.

M. l'abbé Barruel passe en revue dans son ouvrage tous les livres, toutes les opinions, toutes les doctrines qu'avait enfantés pendant un demi-siècle le délire de l'impiété et de l'irréligion : systèmes de physique, création des mondes, cosmogonies insensées, systèmes sur la métaphysique, sur la religion, sur la morale, sur la politique, et les innombrables

(1) Ils ne font point partie de cette collection.

questions qui dépendent de ces sciences diverses, tout est exposé, analysé, réfuté dans les *Helviennes*. On a peine à concevoir que l'esprit humain ait pu produire tant de sottises. Ici c'est un grand écrivain qui veut que la terre ait été formée par une masse de verre fondu, et qui nous donne successivement des soleils de verre, de pierre-ponce, de craie, d'émeri; un autre (non pas un autre grand écrivain) nous fait sortir de l'Océan, et nous donne pour aïeux des carpes et des brochets; Robinet nous fait naître d'un œuf, et fait pondre à qui mieux mieux l'air, l'eau et les montagnes. Diderot imagine un animal prototype, père commun des hommes et des animaux; Lamétrie fait des suppositions plus révoltantes encore. Je ne sais quel métaphysicien explique les opérations de l'intelligence par *un peloton d'idées* que nous avons reçu en naissant, et les phénomènes de la mémoire par des *fibres guillochées*, etc. Cicéron n'avait rien vu d'aussi monstrueux, lorsque cependant il se plaignait déjà qu'il n'y eût rien de si absurde qui n'eût été dit par quelque philosophe; ni Varron, lorsqu'il disait plus énergiquement encore : « Il n'est point de rêverie, enfantée par le délire d'un « malade, qui ne puisse devenir l'opinion d'un phi- « losophe. » *Nemo ægrotus quidquam somniat tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus.*

M. l'abbé Barruel insiste peut-être un peu trop sur quelques-uns de ces systèmes qu'on réfute suffisamment par un sourire de pitié ou d'indignation; mais son excuse est dans l'importance qu'attachait un siècle irréligieux à tout ce qui était irréligieux. On accueillait alors avec des cris de triomphe et d'insulte

tout ce qui attaquait l'antique foi des peuples, tout ce qui ébranlait les vieux fondemens de la société et les appuis tutélaires de la monarchie. Les défenseurs de nos institutions religieuses, politiques et morales ne pouvaient donc se contenter de mépriser ce qui à la vérité était bien méprisable, mais ce qui était loué, prôné, exalté par un parti nombreux et puissant. Il est d'ailleurs d'autres erreurs présentées avec plus d'art, soutenues par beaucoup de talent, et sans cesse renouvelées par l'esprit irréligieux : ce sont celles-là surtout qu'il importe d'attaquer, c'est ce talent même qui les pare et cet art qui les déguise, dont il faut combattre les prestiges ; ce sont ces sophismes qui obscurcissent la vérité, qu'il est essentiel de dissiper ; et l'abbé Barruel, ou le provincial qui lui sert d'interprète, remplit très-bien cette tâche dans les *Lettres Helviennes*. A la vérité sa plaisanterie, car il plaisante quelquefois, est dépourvue d'urbanité et de finesse ; dans d'autres occasions, il se montre déclamateur, et se sert trop habituellement de l'apostrophe, de l'interrogation et de toutes les figures passionnées de la rhétorique, qui fatiguent un peu par leur retour fréquent et monotone ; mais en général il discute et raisonne bien : il oppose de saines doctrines aux erreurs de tous les genres, une dialectique ferme et vigoureuse à tous les paradoxes, et à tous les sophismes, l'érudition et des connaissances variées à l'ignorance et à la mauvaise foi ; son style un peu âpre, dur et souvent enflé, manque de variété, de souplesse et d'élégance, mais il a de la vigueur, de l'énergie, de la chaleur ; le fond des choses d'ailleurs est excellent. Plusieurs questions

importantes sont développées dans cet ouvrage avec des vues nouvelles et une force peu commune de raisonnement. Telles sont, par exemple, celles-ci : l'Évangile a-t-il perfectionné l'homme? La morale de Jésus-Christ a-t-elle ajouté des vérités utiles à la morale des anciens philosophes? A-t-elle détruit des erreurs nuisibles, des préjugés dangereux, consacrés par les sages de l'antiquité et par la religion des peuples? Vérités incontestables, mais que Bayle, Voltaire et leurs disciples ont souvent niées dans leurs écrits. Ailleurs, il examine l'assertion de quelques philosophes qui ont soutenu que Moïse n'avait donné au peuple juif aucune notion de l'immortalité de l'âme, et avait totalement négligé, comme sanction de ses lois, l'idée d'une vie future, et des récompenses et des peines, prix éternel de la bonne et de la mauvaise conduite dans cette vie passagère; de sorte que les Juifs, entièrement étrangers à ces grandes et utiles vérités, ne les auraient enfin connues que pendant la captivité de Babylone, et par leur communication avec des peuples étrangers et idolâtres. Ces assertions ont été souvent réfutées, mais jamais plus solidement que par M. l'abbé Barruel.

On ne peut donc mieux faire que de réimprimer souvent un ouvrage si utile, dont le but est si louable, et le plus souvent si bien rempli, et on ne pouvait mieux assurer la supériorité de cette édition sur toutes celles qui l'ont précédée, qu'en engageant M. Dussault à écrire, comme la plus heureuse préface qu'on pût y rattacher, l'histoire de la vie agitée, et l'analyse des nombreux travaux de l'auteur. His-

torien élégant, M. Dussault raconte avec intérêt; critique consommé, il juge avec autorité. Ses récits quoique courts, ses analyses quoique rapides, ne laissent cependant pas échapper certains faits publics et certaines questions générales qui s'y rattachent, et sur lesquelles il arrête la pensée du lecteur par des réflexions aussi justes que bien exprimées, et qui se recommandent tout à la fois par un excellent esprit et par un goût exquis : telle est, entre autres, la question de l'expulsion des jésuites, société à laquelle appartenait l'abbé Barruel, qui s'y faisait distinguer, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans; telles sont surtout des réflexions sur cette philosophie du dix-huitième siècle, sujet de tous les ouvrages de l'auteur des *Helviennes*. Ce morceau est particulièrement remarquable. M. Dussault, après avoir distingué la vraie et la fausse philosophie, comme Cléante, dans *Tartufe*, distingue la vraie et la fausse piété, fait un tableau plein de verve et de vérité de celle qui domina dans le siècle dernier; il la contemple dans ses écarts, et la suit dans ses conséquences; sujet vaste, que la précision de son style a su resserrer dans un cadre assez étroit; mais, voulant me resserrer moi-même dans des bornes plus étroites encore, et ne pouvant me résoudre à abréger une digression si rapide, où tout est si bien enchaîné, si bien à sa place, et où il n'y a rien de trop, je préfère y renvoyer le lecteur (1).

Les jugemens de M. Dussault sur les ouvrages de

(1) Voyez les *Annales littéraires* de M. Dussault, tome V, page 332.

M. Barruel sont d'une justice bienveillante, et non d'une bienveillance injuste et trop partiale. C'est ainsi qu'il fait très-bien ressortir les défauts de l'*Histoire du Jacobinisme*, ouvrage plein de conjectures hasardées, données comme des faits certains et positifs. Mais il explique très-bien comment M. l'abbé Barruel a pu transformer ainsi des suppositions si incertaines en faits démontrés, et son explication est une sorte d'excuse. « Quand on est soudainement frappé, « dit-il, du spectacle d'un grand désordre social, on « se sent assez naturellement disposé à rechercher les « causes de ce phénomène si extraordinaire, et à les « réduire en systèmes : la tête s'échauffe par l'impor- « tance de l'objet même que l'on considère; et plus « il est effrayant, plus d'ordinaire on l'environne de « fantômes. On creuse à une grande profondeur pour « trouver ce qu'on a quelquefois sous la main : on ne « veut rien de vulgaire et de simple, on court après « le merveilleux. Il faut que la nuit imposante du « mystère couvre la source d'un fait singulier; il faut « que ce fait se soit long-temps mûri dans l'ombre, « avant de se produire au grand jour avec toutes ses « épouvantables circonstances : une faction abomi- « nable inonde la France de sang, la remplit de ca- « davres et de ruines, et règne par la terreur qu'elle « inspire et par les crimes qu'elle commet; aussitôt « ce sont les Templiers, les roses-croix, les illuminés, « les francs-maçons, qui, sortis du fond de leurs « sombres retraites, réalisent à la face de l'univers « les forfaits systématiques qu'ils ont dès long-temps « conçus et médités dans le secret de leurs mystérieux « conciliabules... M. l'abbé Barruel ne paraît plus

« consulter que son désir de donner à des effets terri-
« bles des causes non moins effroyables. Il imagine
« beaucoup plus qu'il ne prouve : il a l'air de compo-
« ser le roman du *Jacobinisme*, beaucoup plus que
« son histoire. » Ces réflexions sont aussi justes que bien exprimées, et le trait qui les termine est tout à la fois vrai et spirituel.

M. Dussault fait aussi un reproche à M. l'abbé Barruel d'avoir trop rappelé, par le titre de son principal ouvrage, « cet inimitable et désespérant modèle « que Pascal a donné dans ses *Provinciales*. » On doit être doublement étonné qu'un jésuite ait commis cette faute. « La gloire de l'imitateur est de n'être pas « accablé par une telle comparaison, » dit encore M. Dussault ; elle l'est beaucoup à mon avis ; mais on pourrait trouver des raisons qui diminueraient l'humiliation de la défaite. Pascal avait un grand avantage pour amuser et faire rire ses lecteurs. Ce ne sont point des systèmes de physique ou de métaphysique qu'il attaqua : les erreurs en métaphysique et en physique sont peu plaisantes, parce que ce ne sont pas des sujets populaires et à la portée de tout le monde. Il versa le ridicule sur des moralistes et leurs faux principes de morale, sujet qui intéresse tous les hommes, et est facilement entendu par tous. M. l'abbé Barruel attaque aussi, il est vrai, dans une partie considérable de son livre, la morale plus que relâchée, et quelquefois tout-à-fait dévergondée des philosophes ; mais alors son sujet est moins heureux, et surtout ses adversaires sont moins plaisans. Il n'y a rien de surprenant, en effet, que des philosophes, contempteurs de toute religion, matérialistes décla-

rés, athées de profession, aient une morale digne de ces principes. Pascal, au contraire, met en scène des hommes religieux, ayant une conscience, professant une religion sainte et sévère, obligés par les convenances de leur état et leurs vœux particuliers, d'en pratiquer les maximes avec plus de régularité et de perfection que le commun des hommes; avouant néanmoins, publiant même des principes de morale en opposition avec cette religion, avec leur conscience, avec leurs devoirs comme hommes, comme chrétiens, comme religieux, et s'efforçant par les plus risibles subtilités de concilier des choses si inconciliables. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici de la vérité et de la justice des inculpations faites à une Société célèbre, mais du plaisant et du comique qui résultent de pareilles inculpations faites à de pareils hommes. Voilà certainement une source abondante de ridicule et de plaisanterie, et le génie de Pascal a su en tirer le plus grand parti.

Je soumets cette observation à M. Dussault (1); et s'il l'approuve, je regrette que son esprit juste et lumineux, qui sait si bien découvrir toutes les ressources d'une opinion qu'il embrasse et défend, et que sa plume élégante et facile, qui sait si bien les mettre en œuvre, ne lui aient pas donné tous les développemens dont elle me paraît susceptible.

---

(1) J'écrivais cet article un an avant la mort de M. Dussault.

Les Martyrs de la Foi pendant la révolution française, ou *Martyrologe des pontifes, prêtres, religieux, religieuses, laïques de l'un et de l'autre sexe, qui périrent alors pour la foi;* par M. l'abbé Aimé Guillon.

Cet ouvrage, annoncé pour la première fois il y a plus de vingt ans, et qui, pendant ce long espace de temps, qu'on peut regarder comme la moitié de la vie laborieuse d'un homme de lettres, n'a cessé d'occuper la pensée, et d'être l'objet des recherches et des méditations de son auteur, attendu avec un empressement qu'expliquent assez l'importance et l'intérêt du sujet, paraît enfin digne de ce sujet, digne de tant de soin et de travaux, et d'une si longue attente. C'est tout à la fois un livre curieux, instructif, savant et édifiant; utile à tous ces titres, il l'est encore particulièrement par la flétrissure qu'il imprime ineffaçablement à la révolution française, qu'il fait bien connaître dans ses parties les plus ténébreuses et les plus odieuses; et par l'éclat et la gloire qu'il fait rejaillir sur un grand nombre de ses plus illustres victimes : c'est la plus terrible réponse qu'on ait encore faite à celui qui parlait avec l'accent de la pitié, et une sorte d'intérêt, des *égaremens de* 1793, atroces égaremens qui, pour ce qui regarde les personnes attachées à la religion, et principalement ses ministres, ne se bornèrent pas à un ou deux ans, mais souillèrent presque sans interruption, pendant près de dix années, les annales impies et sanglantes de la révolution, et épouvantèrent les deux mondes.

Mais c'est surtout (et c'est sous ce rapport que nous aimons mieux le considérer), c'est surtout un monument religieux et durable, élevé à la gloire de tant d'héroïques défenseurs de la foi, de tant de vieillards, de femmes, de religieux, qui, plus intrépides que les plus intrépides soldats, bravèrent une mort plus assurée, plus cruelle, moins éclatante, et cent fois plus effrayante; de tant de pontifes vénérables, de saints prêtres et de dignes religieux, éternel honneur de l'église gallicane, qui, particulièrement attaqués et persécutés avec plus d'acharnement que les simples fidèles, ont fourni le plus aux bourreaux, de ces pieuses victimes; à la religion, de ces généreux martyrs.

M. l'abbé Guillon, qui n'aurait besoin de justifier une entreprise aussi utile et aussi édifiante par aucune autorité, aucun exemple ni aucun modèle, recherche toutefois, dans l'antiquité ecclésiastique, des récits semblables au sien, par le but, l'intention et la matière. Son érudition trouve facilement, dans toute la tradition des premiers siècles de l'Église, des preuves multipliées du soin avec lequel on recueillait les actes de ceux qui avaient donné leur vie pour ne pas trahir leur foi, et de la vénération avec laquelle on transmettait aux fidèles leurs dernières paroles et leurs dernières actions, ainsi que les circonstances de leurs supplices et de tous les détails de la cruauté de leurs juges et de leurs bourreaux, dont la férocité relevait encore plus la constance et le courage de ces généreux athlètes. Ainsi, après le meurtre de saint Polycarpe, l'Église de Smyrne adressait une touchante relation de son martyre à toutes les églises

chrétiennes ; ainsi, après la mort glorieuse et héroïque de saint Pothin, l'église de Lyon célébrait pareillement, dans une lettre encyclique, la foi, la constance et le triomphe de ce généreux martyr : admirables écrits, dont la sublime simplicité intéresse, touche, émeut plus vivement que tout l'art des discours les plus étudiés.

Telle fut donc la pratique des premiers siècles de l'Église après toutes les persécutions, et M. l'abbé Guillon en cite une foule d'exemples. Mais quelle persécution mérita plus un historien que celle qui, pendant près de dix années en France, outragea par les plus cruelles insultes, jeta dans les prisons et les cachots, fit monter sur les échafauds, transporta au delà des mers, ou précipita au fond de leurs abîmes, tant d'hommes religieux, de femmes pieuses, et de ministres de la religion, parce qu'ils ne voulurent point abjurer cette religion, et trahir leurs sermens et leur foi ? Quelle autre offrit plus de faits curieux et édifians, plus d'actions héroïques, plus de dévouemens généreux, un plus grand nombre de victimes, un plus grand nombre de bourreaux, plus de constance et de magnanimité dans les uns, plus d'acharnement et de barbarie dans les autres ?

M. l'abbé Guillon distingue trois grandes persécutions dans les premiers siècles de l'Église : celle des païens contre les chrétiens, celle des Ariens contre les catholiques, celle de Julien contre le christianisme ; et il prouve très-bien que la révolution française présenta tour à tour les caractères de ces trois persécutions, leur haine furieuse, leur criminelle astuce, leur hypocrite et barbare tolérance. Seule-

ment l'ordre de ces persécutions fut interverti : les révolutionnaires exigèrent d'abord d'impies sermens, comme les Ariens avaient voulu obliger à souscrire d'impies professions de foi ; et, trouvant sur les siéges de France de nouveaux Athanases, ils les chassèrent, les proscrivirent, les exilèrent et les massacrèrent, à l'exemple des disciples d'Arius. Bientôt, croyant dans leur haine aveugle et insensée avoir déraciné toute religion en France, ils parodièrent les fêtes païennes, les divinités païennes, et même leurs impures idoles. Alors tout signe et tout symbole chrétien, toute profession chrétienne, tout acte et toute pratique de cette religion furent punis de mort, comme sous les empereurs Maximien, Dioclétien et Galère. Enfin, le Directoire imita la persécution sourde de Julien l'Apostat ; et ses ménagemens hypocrites ne dérobèrent rien à sa haine barbare et furieuse contre le christianisme ; sous prétexte de *fanatisme*, il eut le plaisir de faire emprisonner, guillotiner, fusiller, déporter les ministres de la religion. Ces rapprochemens sont aussi justes qu'ingénieux, ces comparaisons d'époques si diverses jettent de la variété sur l'ouvrage, et prouvent dans son auteur, avec la connaissance des temps anciens et des temps présens, cet esprit observateur et philosophique qui rend la lecture de l'histoire plus intéressante, plus utile, plus profitable.

Mais toutes les victimes de la révolution, toutes celles même que des sentimens purs, honnêtes, honorables, glorieux, ont fait monter sur les échafauds qu'elle a dressés de toutes parts, ont-elles remporté la palme du martyre? S'il est incontestable

que toutes ne l'ont point remportée, que plusieurs ont pu même immédiatement passer de l'échafaud dans le sein de la divinité, sans mériter toutefois le titre de martyr, à qui appartient-il d'en faire le discernement? Un simple fidèle, quelles que soient d'ailleurs ses lumières, un docteur même, peut-il, de sa propre autorité, décerner ce saint et glorieux titre? Telles sont les questions que M. l'abbé Guillon se fait à lui-même, et qu'il éclaircit dans des dissertations pleines d'intérêt et de science théologique. Après avoir établi avec une juste sévérité les seuls et vrais caractères du martyre, il prouve qu'on est martyr, qu'on doit être reconnu, qu'on peut même être honoré d'un culte particulier comme tel, dès qu'on réunit incontestablement ces caractères; que la décision de l'Église, que la canonisation du pape ne font point le martyr, mais lui décernent seulement les honneurs d'un culte public et solennel : tels sont les points savamment discutés et approfondis dans cette dissertation.

M. l'abbé Guillon ne craint pas de censurer ici l'esprit qui a présidé à certains actes religieux, où une piété peu éclairée semblait, par la nature même de ses prières, arracher du front de ces saintes victimes la couronne du martyre. Partout dans cette dissertation brille la science de l'antiquité ecclésiastique, des pères, de la tradition, et de l'usage commun de l'Église : partout éclate le zèle pour les triomphes de la foi, et pour l'honneur particulier de l'église de France. Il en défend les doctrines comme les prérogatives et les libertés; ces libertés, si imprudemment attaquées par quelques écrivains de nos jours, si

éloquemment défendues par un illustre prélat de cette église, par un prince de l'église catholique, M. le cardinal de la Luzerne, qui par le savant ouvrage qu'il vient de publier sur cette importante matière, a continué cette chaîne de doctrines religieuses et françaises, où Bossuet plaça de si solides et de si brillans anneaux. Ce n'est pas à l'époque où l'église gallicane a été illustrée par le sang de tant de martyrs, qu'elle doit être déshéritée de ses antiques prérogatives.

A ces dissertations pleines d'érudition succèdent des tableaux historiques pleins d'intérêt, qui forment la principale partie et terminent le premier volume; car ce n'est qu'au second que commencent la nomenclature alphabétique et l'histoire particulière de chaque martyr. L'auteur a pensé, avec raison, qu'il serait utile autant qu'intéressant, de faire précéder cette édifiante et touchante Biographie par une histoire générale de la persécution impie et révolutionnaire, dont il décrit les déplorables excès et célèbre les honorables victimes. Il transporte son lecteur à toutes les époques, et sur tous les théâtres où le sang des martyrs a coulé avec le plus d'abondance; d'abord dans les prisons de Paris, aux 2 et 3 septembre, journées épouvantables, dont on n'avait point encore connu avec autant d'exactitude les affreux détails; puis à Nîmes, à Nantes, à Nevers, à Lyon, à Angers, dans la Vendée, à Rochefort, à l'Ile-de-Ré et à Oléron, dans la Guyane, sur toutes les routes qui semblaient être ouvertes aux vénérables proscrits pour fuir, et où on les attendait pour les massacrer; dans tous les pays où ils croyaient enfin trouver un

asile, et où la révolution française a pu les atteindre; et quel pays n'a-t-elle pas épouvanté de ses fureurs !

La persécution, à ces diverses époques, et sur ces divers théâtres, a été marquée par des circonstances très-différentes, par des traits distinctifs, des caractères particuliers, des événemens très-variés; elle a eu, dans les périodes et les lieux qu'elle a parcourus, des motifs, des effets, des résultats différens; des ministres ardens et féroces se trouvant toujours et partout, mais imprimant à leurs actes impies et barbares la diversité de leurs esprits, de leurs humeurs, de leurs passions; enfin, des victimes toujours et partout animées de la même foi, de la même résignation, du même courage, mais variant aussi, suivant la diversité des circonstances, des épreuves et des caractères, l'expression de ces héroïques sentimens. Tels sont et l'objet et la matière de ces tableaux historiques, et les causes qui y répandent de la variété au milieu de scènes d'horreur et de barbarie qui n'ont qu'une trop funeste ressemblance.

Je ne suivrai point M. l'abbé Guillon dans ses déplorables mais touchans et pathétiques récits; j'observerai seulement qu'il n'a rien négligé pour réunir à l'intérêt qu'ils inspirent l'exactitude qu'ils exigent. Théologien sévère, il a invoqué toute la rigueur des lois canoniques et ecclésiastiques pour ne point admettre des martyrs douteux; historien exact, il met en usage toute la sévérité des lois d'une saine critique pour ne point admettre de faits douteux dans l'histoire des vrais martyrs. Il s'est particulièrement procuré les mémoires les plus fidèles sur le genre de persécution le plus atroce peut-être qui ait été ima-

giné, dans ces temps impies et barbares, contre les personnes attachées à leur religion, et surtout contre ses ministres, *la déportation*. Il y en eut deux principales : l'une simulée sous la Convention, et dont le terme fut Rochefort et sa rade; l'autre réelle, sous le Directoire, qui donna pour sépulture à tant de martyrs les sables brûlans de Sinamari.

J'ai pu juger avec plus de connaissance l'exactitude des détails nombreux et pleins d'intérêt qu'il donne sur les déportés de Rochefort, *quorum pars*.... Je ne porterai point toutefois les yeux du lecteur sur une des plus odieuses et des plus cruelles scènes de l'épouvantable drame de la révolution. J'aime mieux lui présenter un tableau d'un tout autre genre, celui de la généreuse et touchante hospitalité que les tristes et malheureux restes de cette barbare déportation reçurent après leur tardive et imparfaite délivrance, à Saintes, où les retenait la tyrannie d'une autorité qui, dans sa feinte et hypocrite modération, avait tant de peine à se dessaisir de sa proie, et à laisser échapper quelques victimes. Je retrouve, dans l'ouvrage de M. l'abbé Guillon, ces doux et consolans détails, tels qu'ils sont restés empreints dans ma mémoire et ma reconnaissance; qu'il soit permis à cette reconnaissance d'en publier quelques traits.

Les habitans de Saintes révéraient déjà la mémoire d'un martyr, celle de son pieux évêque de La Rochefoucauld, massacré à Paris dans les horribles journées de septembre 1792. Disposés par ce religieux sentiment à un tendre intérêt pour ceux que leur attachement à leur devoir avait exposés à un sort pareil, ils voyaient encore parmi les déportés le coopéra-

teur et l'ami de ce saint pontife, l'abbé du Pavillon, grand-vicaire du diocèse, dont ils aimaient depuis long-temps l'aimable caractère et l'indulgente vertu, et qui soutient encore, avec la sérénité d'un bon esprit et la paix d'une bonne conscience, le poids de tant d'épreuves et de souffrances, et celui de quatre-vingts hivers. Ce fut à lui que, dans leur généreuse compassion, ils s'adressèrent; il fut le lien entre le malheur et la bienfaisance, entre le plus absolu dénûment et les secours les plus multipliés, les plus attentifs, les plus délicats. Tous les besoins furent devinés, prévenus, soulagés; tous les maux adoucis ou réparés. Un médecin habile, plein de lumières, plein d'humanité, aussi zélé royaliste sous le joug de la Convention, au milieu des comités révolutionnaires de Saintes et de Rochefort, que dans les salons de Paris sous le gouvernement du roi, le docteur Bruslé y prodiguait ses consolations, ses soins et les fruits de son expérience aux nombreux malades qu'avait faits la plus barbare captivité de la révolution.

La déportation réelle à la Guyane, sous le Directoire, offre des circonstances plus variées encore, et non moins intéressantes. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche de rapporter, même en abrégé, quelques-unes des lettres que ces héros de la foi, accablés de maux intolérables, et expirans dans ces plages brûlantes et meurtrières, écrivent à leurs amis, à leurs parens. Quel courage! quelle résignation! quels sentimens religieux! quel oubli des injures! quel sublime pardon de ceux à qui ils doivent un sort aussi cruel! Ils connaissent leurs dénonciateurs, ceux qui

ont révélé leur asile et les ont fait arrêter ; ils supplient qu'on leur pardonne : c'est là le principal but de leurs lettres ; c'est pour cela surtout qu'ils écrivent en exhalant leur dernier soupir. Autant le pardon et l'oubli, lorsqu'ils sont insolemment réclamés par les traîtres, les méchans et les persécuteurs, ont quelque chose d'odieux et de révoltant, autant ces sentimens sont sublimes et héroïques, autant ils ont de charme et de grâce, lorsqu'ils sont généreusement accordés par les gens de bien, les hommes d'honneur et les victimes.

Je ne puis passer entièrement sous silence l'intéressant chapitre sur la Sorbonne, qui, à cette affreuse époque de persécution, eut aussi ses martyrs, dont l'exemple, l'autorité, la doctrine et les lumières, soutinrent, encouragèrent, éclairèrent la foi d'une foule de ministres de l'Église et de fidèles, et déterminèrent en grande partie cette noble conduite et ce dévouement généreux qui ont couvert l'église de France d'une gloire immortelle. M. l'abbé Guillon trace une histoire abrégée de cette célèbre école que la révolution a emportée dans son cours destructeur. Il rappelle quelques-unes de ses savantes décisions respectées du monde chrétien, sa modération et sa sagesse dans des questions délicates ; sa fermeté à maintenir l'ancienne discipline sur laquelle se fondent les libertés de l'église gallicane ; les témoignages flatteurs qu'elle avait reçus dans tous les siècles des conciles, des papes, des écrivains ecclésiastiques ; et parmi les auteurs anciens et modernes, sur lesquels il appuie ce résumé rapide et plein d'intérêt, il n'a eu garde d'oublier la dissertation curieuse qu'a pu-

bliée dernièrement, sur cette maison célèbre, un de ses docteurs, mon honorable ami et compatriote l'abbé de Foucaud, maintenant chanoine du chapitre royal de Saint-Denis.

Je n'ai encore parlé que du premier volume; c'est, comme je l'ai déjà dit, dans le second que commence l'histoire particulière de chaque martyr par ordre alphabétique; elle continue dans le troisième, et s'achèvera dans un quatrième qui va incessamment paraître. Ces notices sont très-bien faites, et variées avec beaucoup de talent; quelques-unes offrent un très-haut et très-puissant intérêt. Telle est celle du vénérable Dulau, archevêque d'Arles; ses assassins, fidèles à ce système révolutionnaire qui dure encore d'accuser toujours les victimes, prétendirent que ce saint pontife avait tiré un coup de pistolet à ceux qui avaient voulu l'arrêter : telle est la cause de sa mort, suivant le rapport *officiel* du *Moniteur*. J'indiquerai encore la notice du P. Donadieu, dans laquelle éclatent non-seulement le courage et la foi de ce saint homme, mais la foi vive et l'admirable courage de quelques jeunes filles de Marseille, et, parmi une foule d'autres encore, celle de ces religieuses de Compiègne, dont l'une ne se plaignait que d'une chose, c'est qu'on la menât au supplice avant qu'elle eût dit ses vêpres; et l'autre, marchant avec fermeté et la précédant, s'écriait : « Allons, ma sœur, nous les dirons au ciel. » Ce qui donne encore à ces notices un plus haut degré et d'intérêt et d'édification, ce sont les rapprochemens que l'auteur fait entre les martyrs des premiers siècles de l'Église et ceux de la révolution; son érudition ecclé-

siastique lui a fait découvrir dans les actes des anciens martyrs, dans les pères et les historiens de l'Église, des circonstances semblables à celles qu'il reproduit dans ses récits : c'est la même foi, le même courage, la même résignation ; ce sont les mêmes actions, les mêmes paroles; c'est la même iniquité dans les juges, la même rage dans les bourreaux. Il ne reste plus au zèle de l'auteur que d'en attendre les mêmes fruits, et d'espérer que, comme du temps de Tertullien, le sang des martyrs accroîtra le nombre des chrétiens : *Sanguis martyrum semen christianorum.*

Même Ouvrage, tome IV.

Lorsque l'auteur publia les trois premiers volumes de ce curieux et édifiant ouvrage, nous nous empressâmes de l'annoncer à nos lecteurs, et plus tard nous en fîmes connaître avec plus d'étendue et de détail les mérites divers, l'importance du sujet, l'exactitude des recherches, l'intérêt des tableaux historiques, la connaissance de l'antiquité ecclésiastique, et la science et l'érudition des discussions théologiques. Mais nous ne pûmes guère donner que l'analyse, et encore très-imparfaite, du premier volume : c'est ce premier volume qui contient les traités dogmatiques sur divers points de doctrine et de discipline, et les aperçus historiques et philosophiques sur les diverses phases de la révolution, et principalement sur une de ses parties les plus odieuses et les plus ténébreuses ; sur celle qui, plus particulièrement empreinte de la haine contre la religion, fut marquée par plus d'atroces fureurs, par un plus

grand nombre de cruautés; fit le plus grand nombre de victimes, et surpassa toutes les autres en durée comme en forfaits.

Ce premier volume cependant, partie très-intéressante du travail de M. l'abbé Guillon, n'est pas la matière première et essentielle de son ouvrage; on peut le regarder comme une suite de doctes éclaircissemens, de préliminaires curieux et instructifs, de savantes introductions et de justifications appuyées sur la tradition, les pères et les antiques usages de l'Église. Il semblait, comme nous l'observâmes alors, qu'une entreprise aussi utile et aussi édifiante n'avait besoin d'être justifiée par aucune autorité, aucun exemple, aucun modèle; M. l'abbé Guillon en rassemble toutefois un grand nombre d'infiniment respectables; et cette précaution qui pourrait paraître surabondante et superflue, n'a été ni satisfaisante ni suffisante aux yeux de certaines personnes. C'est la partie de son livre qui a été le plus attaquée par des critiques qui écrivent dans des journaux *religieux*, genre d'écrits où il semblait que l'auteur ne dût s'attendre qu'à trouver des partisans et des approbateurs. Vivement attaqué, il répond très-vivement dans un appendice qui est à la fin de son quatrième volume. Je n'entrerai point dans le fond de cette déplorable querelle. Fontenelle, brouillé avec Mairan, disait gaîment et philosophiquement : « Il ne faut jamais nous « croire, M. de Mairan et moi, lorsque nous parlons « l'un de l'autre. » Je ne sais si M. l'abbé Guillon et l'auteur de *l'Ami de la Religion et du Roi* ne devraient pas adopter la même formule et faire les mêmes conventions; quant à moi, je les regarde comme

faites, et elles seront ma règle à leur égard : je ne crois donc ni à l'accusation de jansénisme, ni à l'accusation d'ultramontanisme qu'ils s'envoient réciproquement. J'ajouterai seulement, relativement à cette dernière accusation, que, sans l'appliquer à personne en particulier, je ne puis m'empêcher de voir que telle est la dangereuse et impolitique tendance des nouvelles écoles de théologie, et des nouveaux théologiens, qui se croient plus orthodoxes et plus éclairés que Bossuet et tout le clergé de France, que les savantes écoles de Sorbonne et de Navarre, que toutes les universités du royaume, et que les jésuites eux-mêmes, qui enseignaient dans toutes leurs écoles en France les doctrines de l'église gallicane ; et j'ai trop bonne opinion des jésuites pour ne pas croire qu'ils les enseignaient franchement et de bonne foi.

L'ouvrage de M. l'abbé Guillon contient une excellente et très-belle réponse à ceux qui l'accuseraient de n'avoir pas pour les vrais intérêts du saint-siége, pour l'éminente dignité, les divines prérogatives, et la personne sacrée des souverains pontifes, tout le zèle, tout le respect, tout l'attachement que leur doit un chrétien, un catholique, un ecclésiastique ; c'est la longue et intéressante notice qu'il a consacrée à la mémoire du plus illustre des martyrs, dont il célèbre la foi, le courage, la mort et le triomphe, au vénérable Pie VI. C'est un article fait non-seulement avec beaucoup de soin, mais encore avec une affection toute particulière. Il passe la mesure ordinaire de toutes ces pieuses et édifiantes biographies : il formerait presqu'à lui seul un volume, puisque, dans un ouvrage à deux colonnes très-serrées, il en rem-

plit cent soixante ; et, lorsque le sujet est aussi intéressant, nous regardons le nombre et l'étendue des détails comme une des qualités de l'ouvrage, et comme un mérite de l'écrivain.

Pie VI fut un grand souverain et un grand pape avant d'être un illustre martyr. Prince généreux, magnifique même, il relevait la splendeur de Rome, il faisait le bonheur des Romains ; pontife éclairé et vertueux, il fut l'ornement et l'édification de l'Église ; chef de la religion dans un siècle irréligieux, il lutta avec courage contre le torrent de l'impiété ; et, suivant le précepte et l'exemple de son divin maître, il lui résista jusqu'à la mort. Sa vie se trouve donc mêlée aux agitations, aux bouleversemens, aux catastrophes, qui ébranlèrent le monde, et menacèrent la civilisation de l'Europe dans le dernier quart de ce siècle turbulent et orageux. Avant même le grand événement qui termina si malheureusement ce siècle, et si glorieusement la vie de ce grand pontife, cet esprit de vertige et d'erreur qui, en corrompant les peuples, n'avait épargné ni les grands, ni les magistrats, ni les chefs des peuples, lui avait, dès les premières années de son pontificat, suscité des peines et des traverses, au milieu desquelles éclatèrent sa prudence, sa fermeté, son courage. L'Italie même, qu'on croyait plus religieuse, qui recevait plus d'éclat de la grandeur du pontife, qui voyait de plus près ses vertus, ne lui épargna point les contradictions, les difficultés, ni même les hostilités déclarées. La république de Venise, qui, depuis plusieurs siècles, semblait avoir placé sa gloire dans son opposition avec les papes ; le duc de Modène, le grand-duc de

Toscane, le roi de Naples, empiétaient à l'envi sur les limites de la puissance spirituelle, et croyaient peut-être ne défendre que les justes droits de leur puissance temporelle, lorsqu'ils étaient vraisemblablement les instrumens de ceux qui confondaient dans une égale haine ces deux puissances, et méditaient la ruine de l'une et de l'autre. Des évêques plus aveugles encore, ou plus coupables, l'évêque de Pistoie et le suffragant de l'archevêque de Trèves, appuyaient les prétentions de ces princes, attaquaient plus ouvertement encore les prérogatives du souverain pontife, et la religion elle-même. Enfin, le souverain d'un grand empire, un grand monarque, plein d'excellentes qualités, mais dont l'heureux naturel n'avait pas été à l'épreuve de l'esprit du siècle, Joseph II, alarma encore plus, par ses innovations et ses systèmes, la sollicitude religieuse et paternelle du souverain pontife. Ce fut une circonstance très-importante dans la vie de Pie VI; l'Europe eut les yeux fixés sur sa conduite, sur son voyage de Rome à Vienne, et sur cette démarche extraordinaire et inusitée, qui, quel que fût le jugement qu'on en porta alors, lui concilia, sur sa longue et pénible route, l'admiration des peuples; et, au terme de son voyage, le respect et l'attachement du prince, dont les injustes préventions et les desseins hostiles ne purent entièrement résister à tant de sagesse, d'éloquence, de dignité et de vertu.

Mais bientôt éclata la révolution française avec toute son impiété et ses fureurs. Que sont les inimitiés des princes, et leurs imprudens essais de réforme, et les faibles tentatives de leur ambition, et

leurs impolitiques empiétemens sur des droits antiques et sacrés, auprès des haines révolutionnaires, des proscriptions impies et sanguinaires de la Convention, des barbares perfidies du Directoire? Les épreuves et les traverses qui jusque là avaient agité le pontificat de Pie VI n'étaient donc rien en comparaison de celles qui l'attendaient. Depuis plus d'un siècle et demi la civilisation de l'Europe, parvenue au plus haut degré, avait modifié le droit public et les rapports entre les États, les peuples et les souverains; des apparences d'équité étaient gardées au milieu même des prétentions iniques; l'injustice avait quelque borne, et l'ambition quelque mesure; la force avait sa modération, et la faiblesse son appui, quelquefois dans sa faiblesse même; enfin, la dignité obtenait du respect; et une vertu éprouvée, de la vénération. Toutes ces considérations opposaient quelque digue à l'abus de la puissance, à l'emportement, à la violence : mais, lorsque la révolution eut soulevé la lie de la nation, et placé les destinées de l'État dans les impitoyables mains des révolutionnaires, on ne connut plus ces ménagemens et ces bienséances; l'audace, le crime, l'impiété, les plus odieuses et les plus cruelles passions, n'eurent plus de frein; la force écrasa sans pitié la faiblesse; l'extrême vieillesse, la dignité du caractère, et celle de la vertu, qui autrefois étaient des sauvegardes assurées, furent des causes certaines et infaillibles de proscription et de mort.

Je ne mettrai point sous les yeux des lecteurs la suite d'une histoire si déplorable, de ces persécutions odieuses et de ces traitemens atroces, supportés avec une sainte résignation et un inflexible courage.

Je renverrai plutôt au tableau plein de vigueur, de vérité et d'intérêt qu'en a tracé M. l'abbé Guillon. Il s'est procuré d'excellens mémoires sur la vie et l'administration de Pie VI; il a surtout fait beaucoup de recherches pour ne rien omettre d'important, et ne rien dire que de vrai dans le récit des calamités que versa sur ce grand pape la révolution française, et des vertus qu'il opposa aux crimes des révolutionnaires. Ceux-ci haïssaient en lui et le souverain temporel et le chef de la religion, et le prince et le pontife réunissant les hautes qualités de ces deux éminentes dignités.

Mais ce fut surtout dans le dernier acte de cette tragédie qu'éclatèrent ses sublimes vertus. Il semblerait qu'on ne pouvait pas porter plus loin que la Convention la haine contre le christianisme et contre les personnes attachées à la religion : ce ne serait pourtant pas un paradoxe de dire que le Directoire les haïssait plus encore; sa haine fut du moins plus systématique, plus savante, mieux calculée, plus suivie, et moins distraite par d'autres passions furieuses. Le Directoire ne pouvait donc pardonner au pape de soutenir, par sa foi, son courage et ses lumières, le courage, la foi et les doctrines du clergé de France. Avant de devenir martyr lui-même, il avait encouragé les nombreux martyrs que la révolution française immolait à son impiété et à sa rage : il les avait célébrés dans ses discours publics et ses allocutions; et c'est avec raison que M. l'abbé Guillon lui applique l'éloge que saint Cyprien faisait du saint pape Corneille : *Restitit, et cæteris resistendi dux et auctor fuit.* Pour accabler plus sûrement un vieil-

lard sans appui, le Directoire ne dédaigna pas de joindre à toutes les forces qui étaient dans ses mains l'astuce et la perfidie, ressource de la faiblesse. Ces hommes, lâches et cruels, le punissent des troubles qu'ils ont excités eux-mêmes jusque dans les environs de son palais, et de l'indignation que d'aussi odieuses manœuvres ont inspirée au peuple de Rome; ils l'enlèvent avec une brutalité qui, jusque-là, était sans exemple, mais qui en a eu un second dans l'enlèvement de son vénérable successeur. En vain il représente qu'il a quatre-vingt-un an, qu'il est malade; en vain il demande de mourir à Rome : « Vous « mourrez aussi bien ailleurs », lui répond-on avec férocité. Alors il lève les yeux au ciel, y puise le courage de se résigner sans murmure, et n'oppose de résistance que lorsqu'on veut lui imposer la cocarde tricolore et une pension. « Je ne dois, répond-il « avec noblesse à celui qui lui fait ces propositions, « je ne dois porter d'autres décorations que celles que « l'Église avoue, et dont elle m'a honoré. Quant à la « pension que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin : un « simple bâton au lieu de crosse suffit à ma qualité de « pontife; et il ne faut qu'un simple habit de bure à « celui qui doit expirer sur la cendre et sous la haire. »

Après un long voyage qu'accéléraient la crainte de le voir délivrer par les Autrichiens alors victorieux, et les fatigues d'une marche rapide dans une saison rigoureuse, à travers le nord de l'Italie et les neiges, les glaces et les avalanches des Alpes, ce vieillard plus qu'octogénaire, et accablé par les souffrances et la maladie, trouva enfin quelque repos en France; il y trouva surtout de grandes consolations dans les

marques de compassion, de respect, de vénération, qu'il recueillit sur son passage à Briançon, à Valence, à Grenoble; il s'écria comme son divin maître: *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israël.* Et, en effet, à Rome même, dans sa capitale, si long-temps comblée de ses bienfaits, une lâche défection était pour son âme religieuse et sensible une cruelle affliction de plus : d'impies sermens sont exigés et trop facilement prêtés par ceux qui devaient donner l'exemple du courage et de la foi; des prélats condescendent à chanter un *Te Deum*, en action de grâces de l'entrée des Français à Rome, c'est-à-dire, du renversement du gouvernement pontifical; et, on ne pouvait guère se le dissimuler, du renversement de la religion qui devait en être la suite. Des généraux français, témoins de ce scandale, ne purent s'empêcher de s'écrier : « Nos évêques déportés « n'eussent point subi une pareille loi. » Bel éloge du clergé de France, et hommage non suspect rendu à son noble caractère et à sa courageuse conduite! Il faut l'avouer : si c'est de la France que sont parties les premières étincelles de l'incendie qui a menacé d'embraser l'Europe, c'est là aussi que se sont donnés les plus grands exemples de courage, de fidélité, de dévouement, d'héroïsme; c'est là que le clergé s'est montré plus religieux, la noblesse plus fidèle, le peuple en général plus attaché à ses devoirs, plus ennemi des innovations révolutionnaires; c'est là surtout où le royalisme avait jeté de si profondes racines, que rien n'a pu le détruire, ni vingt-cinq ans de persécutions, ni la terreur, ni les supplices, ni la mort, ni les crimes, ni les perfidies, ni les erreurs et les fautes :

ce n'est pas de cela que vante la France ceux qui l'appellent sans cesse la *grande nation ;* mais ce sont les vrais éloges qui lui sont dus et que lui donneront ceux qui ne veulent pas la flatter pour la corrompre.

Dans ce volume, comme dans les précédens, l'auteur fait les plus heureux rapprochemens entre les anciens martyrs qui honorent l'Église, et ceux que la rage et l'impiété révolutionnaires ont associés à leur gloire et à leurs triomphes. Son érudition ecclésiastique lui fait à chaque instant découvrir dans les actes des premiers martyrs, dans les pères et les historiens de l'Église, des circonstances semblables à celles qu'il reproduit dans ses récits. C'est la même foi et le même courage ; ce sont les mêmes actions et les mêmes paroles ; c'est la même iniquité dans les juges, la même férocité dans les bourreaux. Les textes mêmes des anciens historiens ou écrivains ecclésiastiques sont rapportés dans les notes. J'approuve fort ces notes ; je me permettrai de blâmer la profusion des autres ; elles distraient trop de la lecture du texte ; quelque intéressantes qu'elles soient en général, il eût mieux valu en supprimer quelques-unes, et fondre les autres dans le récit même. M. l'abbé Guillon s'occupe d'un ouvrage qui pourra être regardé comme un cinquième volume, et le complément de celui-ci, et dans lequel il aura occasion de parler d'un grand nombre de ceux qui, n'ayant pas eu le bonheur de sacrifier leur vie à la religion, ont eu du moins celui de souffrir pour elle (1).

(1) Cet ouvrage n'est point encore sorti du porte-feuille de l'auteur.

Apologétique de Tertullien, traduite par l'abbé Meunier, *et publiée* par M. Dampmartin.

Je ne sais si je ne dois pas commencer un article sur cette célèbre apologie des premiers chrétiens et du christianisme, par ma propre *apologie*, et par une sorte d'excuse auprès de mes lecteurs. Ils veulent qu'un journal leur offre une lecture légère, agréable, amusante : et voilà qu'on leur annonce un livre très-grave, très-solide, très-sérieux! ils demandent du nouveau surtout; et voilà qu'on prétend les entretenir d'un ouvrage qui a au moins seize cents ans d'antiquité! A la vérité on pourrait leur dire : Mais en est-il moins nouveau pour vous? Combien en est-il parmi vous qui aient lu l'*Apologétique* de Tertullien ? Et ce n'est point aux lecteurs vulgaires que je me permets d'adresser cette question : c'est aux savans, aux gens de lettres, aux académiciens. J'oserais parier qu'il n'y a pas dix membres de l'Institut qui aient lu tout entier, quoiqu'il ne soit pas bien long, cet éloquent plaidoyer d'un des premiers pères de l'Église : la plupart ne le connaissent que par quelques fragmens cités par les orateurs qui en ont tiré des argumens et des autorités, ou par des rhéteurs qui y ont puisé des exemples et des modèles.

Je pourrais, au reste, à défaut d'un ouvrage nouveau, me prévaloir d'une traduction nouvelle de cet ouvrage, pour m'autoriser à en parler. Toutefois je suis encore obligé d'avouer que cette traduction n'est nouvelle que parce qu'elle est récemment imprimée; car il y a assez long-temps qu'elle est faite : elle est

publiée plus de quarante ans après la mort de son auteur, et a été gardée au moins soixante ans en porte-feuille. Cet auteur est M. l'abbé Meunier, ecclésiastique peu connu, mais qui, d'après une notice que nous donne l'éditeur de cette traduction posthume, M. de Dampmartin, méritait de l'être, et par les qualités de son esprit, et par celles de son âme, et par son érudition, et par ses vertus. Je ne remarquerai de cette notice, dans laquelle on pourrait cependant remarquer bien d'autres choses encore, que le hasard singulier qui fit rencontrer dans une voiture publique ce prêtre religieux avec le sceptique J.-J. Rousseau. Pendant un assez court voyage, ils se prirent d'une belle passion l'un pour l'autre : une certaine originalité de caractère, qui leur était commune, leur fit croire qu'ils s'aimaient réciproquement avec une grande tendresse. Le bon abbé Meunier voulut absolument mener Rousseau dans son prieuré de Saint-Martin-des-Champs, près de Châlons-sur-Saône. Ils y passèrent trois jours, tous les deux seuls, dans des entretiens que M. de Dampmartin appelle des épanchemens ; mais tout le monde sait que Rousseau avait une susceptibilité très-ombrageuse : M. de Dampmartin nous apprend que l'abbé Meunier était doué d'une âpre franchise. Trois jours de tête-à-tête étaient plus que suffisans pour développer ces qualités peu conciliantes. Il paraît d'ailleurs que la religion devint un des sujets de ces entretiens ou épanchemens, et le religieux prieur de Saint-Martin ne pouvait être satisfait de la profession de foi du Vicaire-Savoyard : ils se quittèrent donc fort mécontens l'un de l'autre, et ne se revirent plus.

Outre cette notice, nous devons encore à l'éditeur un morceau biographique et littéraire sur Tertullien, et une introduction assez étendue, remplies de très-bonnes vues et d'excellens sentimens, mais peut-être avec un peu d'apprêt et quelque abus de figures de rhétorique; en cela, M. de Dampmartin semblerait être imitateur de Tertullien, dont il est avec raison un très-vif admirateur. Je lui ferai un reproche encore, c'est de ne pas avoir joint le texte à la traduction; et, pour abréger, je tais les éloges que je pourrais donner aux divers morceaux dont il a enrichi cet ouvrage, et je passe à l'ouvrage lui-même, à l'*Apologétique* de Tertullien.

Jamais plus grand et plus important plaidoyer ne fut fait devant des juges plus illustres, et un tribunal plus imposant : c'est la cause de la religion et de l'humanité, de Dieu et des hommes, plaidée devant les maîtres du monde.

L'orateur ne se montre pas indigne d'une si haute cause et d'aussi graves intérêts. Son ouvrage a été admiré par les grands maîtres de l'éloquence; il a été vivement applaudi par tous les amis de la religion; il a été déchiré par ses plus violens ennemis, et c'est encore là un de ses triomphes. Bayle est au nombre de ces derniers : il attaque quelques raisonnemens faibles ou trop subtils, au milieu de tant d'argumens puissans et triomphans. Il chicane ensuite sur quelques faits fort indifférens à la cause. Ainsi Tertullien, comparant la pureté des premiers chrétiens à la dissolution des païens, dit que le philosophe Démocrite s'était arraché les yeux, parce qu'il ne pouvait voir une femme sans concevoir une ar-

dente passion, et sans être le plus malheureux des hommes, si cette passion n'était pas satisfaite. Bayle s'appuie du témoignage de saint Clément d'Alexandrie, pour prouver que Démocrite avait voyagé jusqu'à quatre-vingts ans : or, on ne voyage pas quand on est aveugle, et à quatre-vingts ans on ne s'arrache point les yeux pour le motif allégué par Tertullien. Il est sans doute possible que sur une tradition incertaine celui-ci ait avancé un fait incertain ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Quels argumens impuissans contre un si solide ouvrage ! Bayle, comme son disciple Voltaire, s'adresse surtout aux esprits superficiels, qui croient qu'il n'y a pas de meilleures raisons qu'une plaisanterie, et que les plus solides raisonnemens sont réfutés, quand ils ont ri.

Aux misérables chicanes de Bayle et à ses méchans sarcasmes opposons le suffrage d'un des plus grands génies qui aient existé ; d'un homme qui se connaissait également en éloquence et en solides raisonnemens. Bossuet semble avoir eu une sorte de prédilection pour Tertullien ; il faisait surtout une estime toute particulière de l'*Apologétique*, dont il cite, dans sa *Politique sacrée*, de longs fragmens qu'il traduit ; il en cite aussi plusieurs passages originaux dans la défense des libertés de l'église gallicane, c'est-à-dire, de l'ancienne discipline de l'Église, ouvrage immortel, contre lequel ne prévaudront pas les efforts de quelques modernes théologiens. Il y avait quelque analogie entre ces deux génies vigoureux et élevés. Bossuet, si riche de son propre fonds, ne dédaigne pas de puiser à la source féconde des écrits de Tertullien ; il lui emprunte de belles pensées, qu'il rend

plus belles encore et plus vives, par les expressions vives et pittoresques dont il les revêt. C'est ainsi que le germe de cette pensée sublime : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » est dans cette phrase de l'Apologétique : *Apud vos quodvis colere est, præter verum Deum;* c'est ainsi que, dans une de ses énergiques peintures des misères de l'homme, dont le corps, dissous par la mort, devient *un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue,* il ne fait que traduire une phrase de cet ancien orateur.

Intéressant par le sujet, intéressant par le talent de l'orateur, ce célèbre plaidoyer est de plus très-curieux comme monument historique : il nous donne la connaissance de plusieurs faits; il nous représente les opinions et les mœurs de cette époque, la disposition des esprits, et surtout la trempe particulière de l'esprit de l'auteur. Quoique les principes généraux de la logique soient éternels, et restent toujours les mêmes, il y a cependant un certain art de raisonner qui se modifie suivant les siècles et suivant les peuples. Un apologiste de la religion, qui écrirait aujourd'hui avec autant de génie que Tertullien, ne pourrait sans doute rien trouver de mieux qu'un assez bon nombre des plus belles pages de l'*Apologétique;* mais il en est beaucoup qui ne lui viendraient pas dans l'idée, ou dont il ne voudrait pas faire usage; il rejetterait plusieurs des raisonnemens qui n'étaient pas sans poids et sans force auprès des juges auxquels s'adressait Tertullien, quoiqu'il en emploie quelquefois qui ne sont bons ni dans aucun temps, ni devant aucun tribunal : le nouvel apologiste donnerait un autre ordre aux parties de son discours, une autre

distribution à ses preuves; il insisterait moins sur quelques-unes, il en développerait davantage quelques autres.

Il faut donc se reporter au temps où un orateur a parlé, pour bien juger le mérite de son discours; il faut entrer dans l'esprit des personnes auxquelles il s'est adressé. L'univers était tout païen : Tertullien emploie naturellement la moitié de son ouvrage à combattre les erreurs du paganisme : il tonne avec véhémence contre des vices monstrueux, excités, encouragés par l'exemple de divinités monstrueuses; il emploie même quelquefois la moquerie, et le sévère Tertullien ne dédaigne pas de dire aux graves sénateurs et pontifes, que Jupiter n'aurait jamais dû souffrir que les Romains fissent la conquête de l'île de Crète, qui devait lui être chère par le séjour qu'il y avait fait dans son enfance, et l'agréable odeur de sa nourrice. (On sait que Jupiter fut allaité par une chèvre sur le mont Ida.) Cette partie considérable de son ouvrage serait actuellement bien superflue. Au tableau de la corruption des païens il oppose la vie pure et innocente des chrétiens. Je craindrais que cette autre partie de son éloquent discours ne fût pas trop à l'usage d'un apologiste de nos jours. Aussi un éditeur latin, qui a noyé le texte de Tertullien dans un commentaire extrêmement prolixe, s'écrie douloureusement en cet endroit, que cet argument ne vaut plus rien pour nous : *O miseros nos, qui christiani dicimur, et gentes agimus ! nullum jam locum his argumentis relinquimus.*

Il y a encore beaucoup d'autres argumens qui ne conviennent qu'aux temps où parlait l'orateur, aux

personnes auxquelles il s'adressait, et aux mœurs des chrétiens des premiers siècles, objet de son apologie; tel est entre autres celui qu'il tire de l'empire que ces chrétiens exerçaient sur les démons, les faux dieux et les oracles. Il faut avouer qu'il y en a aussi quelques-uns qui ne sont bons ni dans aucun temps, ni dans aucun lieu, ni devant aucun tribunal. J'en pourrais citer plusieurs exemples; mais ils demanderaient trop de développemens, et touchent à des sujets trop délicats; je me bornerai donc à celui-ci. Tertullien se moque avec raison de Cybèle; mais il s'y prend mal, ce me semble, et lui fait un injuste reproche. Marc-Aurèle était tombé malade à Syrmium, et il y était mort depuis plusieurs jours, lorsque le chef des prêtres de Cybèle se déchirait encore le corps devant la statue de cette déesse, et faisait des libations de son sang, pour l'intéresser à la conservation des jours de cet excellent empereur. Là-dessus Tertullien s'écrie : « O courriers trop lents, dépêches paresseuses et oracles endormis, dont la négligence a empêché Cybèle de connaître à temps la mort de Marc-Aurèle ! » *O nuncios tardos, ô somniculosa diplomata, quorum vitio excessum imperatoris Cybele non ante cognovit !* C'est mal raisonner : Cybèle eût pu connaître cet événement, et son prêtre l'ignorer. Il peut arriver chaque jour qu'un prêtre chrétien offre au vrai Dieu des vœux et des prières pour la santé d'un homme déjà mort.

Mais quelle gravité et quelle noblesse dans le début de l'*Apologétique!* quelle force et quelle vigueur dans la discussion du point de droit! quelle chaleur et quelle véhémence dans les reproches qu'il adresse

aux Romains sur leur injustice et leur barbarie! quel charme et quel agrément dans la description des coutumes et des cérémonies des premiers chrétiens, dans le tableau de leur innocence et de leurs vertus! A la vérité son style est presque toujours barbare. Un savant commentateur, Runkenius, dit de lui qu'il s'était composé un langage dur, horrible, inconnu aux Latins, dans la langue desquels il a introduit à lui seul plus de monstrueux barbarismes que tous les autres écrivains demi-barbares. *Sibimet ipse linguam finxit duram, horridam, Latinisque inauditam, ita ut non mirum sit per eum unum plura monstra in linguam latinam, quam per omnes scriptores semi-barbaros, esse invecta.*

Mais de sublimes pensées éclatent à travers cet *horrible* langage, et ne peuvent être obscurcies par la barbarie du style. « Le sang des martyrs est la se-« mence des chrétiens, » s'écrie Tertullien, devant les maîtres du monde, devant les bourreaux qui versaient si abondamment ce sang innocent et sacré; et cette semence a tellement germé et est devenue si féconde, qu'il peut leur dire, avec autant d'éloquence que de vérité : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons vos cités, vos villes, vos camps, vos armées, vos tribunaux, vos maisons, vos palais; nous ne vous laissons que vos temples. » Tertullien revient plusieurs fois, dans son *Apologétique*, sur ce puissant argument. Ainsi, après avoir fait une énumération plus étendue encore et plus complète de tous les lieux que remplissaient les chrétiens, de toutes les conditions de la vie et de la société dans lesquelles on les trouvait, il s'écrie : « Eh quoi, vous n'en con-

cluez pas qu'il y a quelque bien caché dans cette religion ! Vous ne voulez pas vous assurer de la vérité ! Dans cette occasion seule, votre curiosité est morte. Vous vous plaisez à ignorer, parce que c'est pour vous un parti pris de haïr. Vous méritez bien plus la censure d'Anacharsis, que ceux qui jugeaient les musiciens sans l'être eux-mêmes. » L'apologiste se fait faire ensuite cette objection naturelle : « Mais, direz-vous, de ce qu'un grand nombre d'hommes embrassent le christianisme, il ne s'ensuit pas que ce soit un bien. Que de gens embrassent le vice ! Que de transfuges de la vertu ! » Et voici sa réponse, que je cite presque tout entière, parce qu'elle est très-éloquente, et parce qu'elle donnera une idée du mérite de la traduction : « Sans doute ; mais, parmi ceux que le vice entraîne, il n'en est point qui osent le faire passer pour la vertu. La nature a puni le mal ou par la crainte ou par la honte ; les méchans cherchent à se cacher, tremblent s'ils sont découverts, nient s'ils sont accusés ; ils n'avouent qu'à peine à la torture, ou même ils n'avouent point : condamnés enfin, ils se désespèrent..... A-t-on jamais rien vu de semblable parmi les chrétiens ? Jamais un chrétien ne rougit, ne se repent, si ce n'est de n'avoir pas toujours été chrétien. Si on le dénonce comme tel, il s'en fait gloire ; si on l'accuse, il ne se défend pas ; interrogé, il confesse hautement ; condamné, il rend grâces : quelle étrange sorte de mal qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni honte, ni détours, ni repentir : ni regrets ! Quel mal, dont le prétendu coupable se réjouit, dont l'accusation est l'objet de ses vœux, dont le châtiment fait son bonheur ! »

Il serait sans doute à désirer qu'on eût une bonne traduction de cet antique monument du christianisme. J'ai lu avec soin celle de l'abbé Meunier : je l'ai comparée avec le texte, avec une ancienne traduction, avec un ancien commentateur latin. Le traducteur n'est pas toujours sorti avec honneur de cette triple épreuve. Souvent il traduit faiblement, quelquefois imparfaitement, et quelquefois, rarement il est vrai, il ne traduit pas tout. On voit la raison de quelques-unes de ces suppressions. Tertullien peint dans quelques endroits un peu crûment les désordres des païens, mais on ne devine pas le motif des autres. Tertullien est souvent obscur; son traducteur l'est quelquefois, même dans les endroits où l'original ne l'est pas. Balzac disait de l'obscurité de Tertullien, qu'elle ressemblait à celle de l'ébène qui jette de l'éclat; je n'ai point trouvé que l'obscurité de l'abbé Meunier ressemblât à l'ébène. Son travail est estimable sans doute; très-bon même dans certaines parties : mais, si sa traduction vaut mieux que celles qui l'ont précédée, il serait à désirer qu'on en fît une qui valût mieux que la sienne.

Le plus ancien traducteur avait mis à la suite de sa version, celle de l'Octavius de Minutius Félix, autre apologie des chrétiens. J'en dirai quelques mots. Octavius était venu voir à Rome son ancien camarade d'études; ils vont ensemble à Ostie, et se promènent au bord de la mer avec Cecilius, ami de Minutius Félix. Cecilius était païen : il voit une statue de Sérapis, et la salue. Alors Octavius s'écrie : « Tu as tort, mon ami, de souffrir qu'un homme qui est tous les jours dans ta compagnie, demeure dans

un si grand aveuglement. » Octavius piqué propose une discussion sur les deux religions, dont l'une couvrait le monde de ses ténèbres, et l'autre commençait à l'éclairer de sa lumière naissante. Minutius sera juge du combat; le défi est accepté; ils s'asseyent sur les rivages de la mer; et là Cecilius fait une longue et violente diatribe contre le christianisme et les chrétiens, qu'il traite avec le plus grand mépris, comme des ignorans et des superstitieux. Octavius réplique avec calme, avec dignité, mais avec une grande supériorité d'argumens et de raison; Cecilius est convaincu; et, sans attendre la sentence du juge, il se convertit et embrasse le christianisme. Tel est le cadre; il est rempli avec assez d'art. Comme Tertullien, le nouvel apologiste triomphe, lorsqu'il oppose les mœurs des chrétiens aux désordres du paganisme, lorsqu'il combat leurs superstitions à la fois impies et licencieuses. Comme Tertullien, il emploie quelquefois l'accent de l'ironie, et se moque assez plaisamment de leurs Jupiter *Ammon*, *Capitolin*, *Latialis*, *Férétrien*, et autres.

Comme Tertullien, Minutius était africain; Arnobe et Lactance, autres apologistes des chrétiens, étaient africains aussi. Le premier est appelé par les anciens le Varron chrétien, le second le Cicéron chrétien. Ainsi, cette partie du monde, actuellement mahométane ou idolâtre et barbare, fournit alors quatre des plus éloquens apologistes du christianisme. Cette religion divine, attaquée par des tortures et des supplices, défendue par les vertus et la sainteté de ses premiers disciples, le fut encore par d'autres savans écrits, tels que ceux de Cœcilius Cyprianus

et de Firmicus Maternus; il faut y ajouter les controverses philosophiques d'Hermias, qu'on a comparées pour le sel et l'enjouement aux écrits de Lucien; les traités du philosophe platonicien Athenagoras, de Tatien, disciples de Saint-Justin, et surtout les deux écrits de cet illustre martyr du premier siècle de l'Église; ces deux apologies sont les premières de toutes, et les modèles de toutes les autres. Si je ne craignais que mes lecteurs ne regardassent cette promesse comme une menace, j'annoncerais un second article sur tous ces divers traités apologétiques dont, à l'occasion de cette nouvelle traduction, j'ai relu quelques-uns, et lu les autres pour la première fois. Ce serait, je crois, une bonne et utile entreprise de les rassembler toutes, et de les publier avec de bonnes traductions. Cette collection se vendrait moins sans doute que quelques pamphlets politiques; mais elle se vendrait plus long-temps.

L'Enseignement de l'Église catholique sur le dogme et sur la morale, recueilli de tous les ouvrages de Bossuet; par M. Lucet, ancien canoniste.

Qu'il est grand, qu'il est admirable l'écrivain qui, ayant reçu les plus beaux talens que la nature dans sa richesse ait départis aux hommes, en a toujours fait le plus noble et le plus digne usage! qui semant sa carrière, et d'ouvrages sublimes, et d'actions honorables, se distinguant également et par la force de son esprit, et par la générosité d'une conduite remplie d'honneur et de religion, illustra sa vie par des chefs-d'œuvre d'éloquence, de raisonnement et de

logique; et ces chefs-d'œuvre par une vie digne d'un grand évêque et d'un excellent citoyen! Qu'il est magnifique cet assemblage des vertus et du génie! Et quel autre mieux que Bossuet nous présenta cet important spectacle? Est-il une page dans les écrits de ce grand homme, qui ne respire l'amour de la vérité et de la justice, qui n'attaque quelque erreur dangereuse, qui n'établisse quelque doctrine utile, qui ne combatte des passions funestes, qui ne développe d'excellens principes de conduite pour tous les hommes, et n'enseigne à tous leurs devoirs, avec la même franchise et la même liberté, aux petits comme aux grands, aux peuples comme aux rois?

Des talens éminens et un bon usage de ces talens, voilà donc ce qui rend un homme véritablement grand, véritablement digne d'admiration; voilà ce qui lui concilie le respect et les hommages des siècles, et voilà ce qui distinguera toujours l'écrivain religieux de l'écrivain philosophe. Et je ne parle point ici de la supériorité du génie de Bossuet sur ceux dont la philosophie moderne s'honore le plus, supériorité qui tient peut-être plus qu'on ne pense à l'éternelle vérité et à la grandeur des principes qu'il adopta. Je ne parle point de cette majesté d'élocution qu'on ne retrouve dans aucun auteur ancien ou moderne, et qui, selon l'expression de La Harpe, nous *terrasse d'admiration;* de ce talent unique qui crée ses expressions comme ses idées, et, comme dit un écrivain célèbre, « force impé-« rieusement la langue à le suivre; et, au lieu de « se plier à elle, la domine, l'entraîne et la rend

« esclave de son génie. » Je ne parle point de ces mouvemens impétueux, de ces élans sublimes, de ces idées magnifiques, de ces expressions hardies qui font de Bossuet l'homme le plus éloquent, non-seulement de la France, mais du monde entier, et nous donnent une idée de cet orateur que Cicéron appelle *grandis, et ut ita dicam, tragicus orator*. Je ferai grâce aux écrivains de la secte philosophique, de ce parallèle si désavantageux pour eux ; mais je leur demanderai quel est celui d'entre eux qui fit un aussi noble usage des dons qu'il reçut de la nature? quel est celui qui unit tant de vertus et tant de génie? Parmi ceux dont la philosophie moderne se glorifie le plus, en est-il un qui n'ait mêlé à ses ouvrages quelque écrit licencieux ou corrupteur ; qui n'y ait répandu quelque maxime séditieuse, ou propre à alimenter, à flatter des passions dangereuses ; qui n'ait brisé ou relâché les liens de la morale, ceux de la subordination ; qui n'ait enfin attaqué quelques-unes des lois sacrées sur lesquelles repose la tranquillité des familles ou la stabilité des empires? Quel est le père de famille, honnête homme, qui laissât indistinctement tous ces ouvrages philosophiques entre les mains de sa femme ou de sa fille? quel est le magistrat qui, s'il les laisse circuler, par esprit de tolérance ou de liberté, ne veille pas du moins à en réprimer les conséquences?

Ce parallèle entre les écrits inspirés par l'esprit du christianisme, et ceux qui ont été dictés par l'esprit de la philosophie, est, ce me semble, décisif entre deux opinions, dont l'une osa, pendant un siècle, être rivale de l'autre. Si des ouvrages des philosophes

les plus renommés, des Helvetius, des Diderot, des Raynal, des Voltaire, on peut extraire une foule de maximes licencieuses, séditieuses, contraires au bien public et particulier; si, au contraire, dans les écrits enfantés par le génie du christianisme et avoués par lui, on ne trouve que des principes dont les conséquences feraient infailliblement le bonheur des individus, des familles et des États, quelle est la source la meilleure et la plus pure? La solution de ce problème est assez facile.

Ouvrir un des canaux les plus féconds de cette source divine, en publiant la plus importante partie des écrits qui méritèrent à Bossuet le titre de Père de l'Église, c'est intéresser à la fois la religion que ces écrits défendent et honorent, la morale dont ils sont un des plus fermes appuis, l'éloquence dont ils sont un des plus beaux monumens, et la patrie qui ne peut être étrangère à la gloire d'un des plus grands hommes, de l'homme le plus étonnant peut-être qu'elle ait produit. Quelles que soient les dispositions des hommes, les ouvrages du génie exercent insensiblement un empire heureux sur leurs esprits; et si, au rapport de Quintilien, le Jupiter de Phidias accrut la religion des peuples, comment des chefs-d'œuvre d'un autre genre, qui parlent de l'œuvre le plus sublime de la divinité avec le langage le plus sublime qu'aient jamais inventé les hommes, ne produiraient-ils pas plus sûrement ce religieux effet, qu'une froide statue, qui ne parle qu'aux sens et à l'imagination? Je sais que l'autorité d'un homme, quel qu'il soit, n'est point une démonstration en faveur de l'opinion qu'il embrasse; je sais que l'esprit

indépendant et orgueilleux de nos philosophes regarde avec dédain tout argument tiré de l'autorité (1). Mais leurs mépris insultans n'empêcheront point que tout esprit sensé ne préfère l'autorité d'un grand homme qui examine, à celle d'un petit homme qui n'examine point. Bossuet a passé toute sa vie à étudier les écritures, à lire les originaux, à remonter aux sources, à suivre la tradition dans tous ses rameaux, à approfondir toute l'économie de la religion. Après un profond examen, il a prononcé ; les philosophes ne font point cet examen ; la plupart sont hors d'état de le faire ; ils annoncent qu'ils ne veulent pas le faire, et ils prononcent aussi ! N'est-on pas en droit de leur dire : Un homme de génie a cru après avoir examiné ; vous qui n'avez pas fait cet examen, et qui peut-être n'avez pas de génie, soyez un peu moins tranchans, moins dogmatiques, moins affirmatifs ; et, en voyant Bossuet consacrer sa vie, ses travaux et ses talens à la défense d'une cause à laquelle vous insultez, appliquez-lui, avec bien plus de raison, ce que Dioclès, un de vos prédécesseurs en athéisme, disait d'Épicure qu'il vit entrer dans un temple : « Quel spectacle pour moi, de voir Épicure dans un » temple ! Tous mes soupçons s'évanouissent ; la

(1) Cicéron cependant, dont le sentiment vaut bien celui de nos petits philosophes, disait en parlant de Platon, dont le génie n'était pas supérieur à celui de Bossuet : « Tel est mon respect « pour ce grand homme, que, quand même il n'apporterait au- « cune raison de son opinion sur l'immortalité de l'âme, je céde- « rais à la seule autorité de son nom. *Ut enim rationem Plato « nullam afferret* (*vide, quid homini tribuam*), *ipsâ me auto- « ritate frangeret.* (Tuscul. I, 21.)

« la piété reprend sa place, et je ne vis jamais mieux « la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Epi- « cure à ses genoux. »

Espérons donc qu'un aussi grand nom, une aussi grande autorité, et surtout d'aussi excellens ouvrages ne seront point perdus pour la religion et la morale, dont ils établissent si bien la vérité, l'utilité et la nécessité. Les tomes V et VI, qui seront les derniers de cette intéressante collection, traitent des vérités les plus importantes de la religion : de la prière, des sacremens, de l'Écriture sainte, de la canonicité des livres saints, des erreurs des protestans à ce sujet, des fausses prétentions des ultramontains sur l'infaillibilité du pape, etc. La quatrième partie, qui peut intéresser toutes les classes de lecteurs, contient des pensées détachées sur la religion, la morale et la politique; sur les Romains, sur la souveraineté du peuple; les portraits de quelques hommes célèbres; des jugemens sur Calvin, Luther, Grotius; sur les ouvrages de quelques Pères de l'Église que Bossuet défend avec une grande vigueur et une grande supériorité contre les attaques de Richard Simon; d'autres jugemens sur des auteurs ecclésiastiques, sur des écrivains célèbres, tels que Descartes, Malebranche, etc. Enfin, le sixième volume est terminé par un Traité contre l'usure, ouvrage qui ne sera point approuvé par nos gens d'affaires, et qui trouvera plus d'incrédules encore que tous les traités sur la religion.

Je me contente d'indiquer aux lecteurs ce qu'ils trouveront dans ces deux volumes, et je puis me dispenser, je crois, de parler de la supériorité avec laquelle tous ces objets sont traités. Je réserve le peu

d'espace qui me reste pour dire un mot du travail particulier de M. Lucet, qui, sous le titre modeste d'éditeur, a pour ainsi dire créé pour le public un nouvel et excellent ouvrage. L'ordre est en effet une sorte de création. Les matériaux de l'enseignement de l'Église sur le dogme et sur la morale existaient, il est vrai, dans la volumineuse collection des œuvres de Bossuet, mais ils étaient perdus pour l'immense majorité des lecteurs. Nous ne sommes plus au temps où les gens même du monde, où les femmes même mettaient dans leurs lectures la solidité la plus réfléchie; nous sommes plus éloignés encore, par la différence des mœurs que par la succession des années, de ces temps où Bossuet *permettait* à madame de Luynes de lire *Origène;* il nous faut actuellement de longs amusemens et de courtes instructions. Quelle que soit la grandeur et l'importance de celles qu'on trouve dans Bossuet, et malgré la majesté d'élocution dont elles sont revêtues, elles seraient restées inconnues, éparses dans un aussi grand nombre de volumes; M. Lucet les a rassemblées, les a disposées dans un ordre suivi et méthodique, qu'elles ne peuvent avoir dans la collection des œuvres complètes, où toutes les vérités d'un même ordre, traitées par Bossuet à différentes époques, dans des circonstances différentes et dans différens ouvrages, se trouvent souvent séparées par plusieurs volumes. Dans l'ouvrage donné au public par M. Lucet, elles sont toutes enchaînées, et se prêtent ainsi une nouvelle force et une nouvelle lumière : cette lumière, dispersée sur une vaste surface, en était moins éclatante : plus rassemblée, elle éclaire mieux et échauffe davantage.

Un pareil ouvrage demandait beaucoup de travail, de jugement, de méthode et d'analyse. La richesse des matériaux dont il est composé, et la sagesse de leur distribution, en font un des corps de doctrine les plus parfaits que nous ayons. C'est un arsenal où les amis de la religion et de la morale trouveront des armes puissantes pour défendre leur foi et en combattre les ennemis; car les catholiques peuvent dire de Bossuet ce que Henri IV disait de Sully : « Voilà l'homme que nous présentons avec confiance » à nos amis et à nos ennemis. »

Sermons de Hugues Blair; nouvelle traduction, par M. l'abbé de Tressan.

La France, justement enorgueillie des plus grands orateurs qu'aient produits les siècles modernes, et pouvant opposer avec gloire les noms de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue, aux philosophes, aux moralistes, aux orateurs les plus éloquens de l'antiquité, reçoit avec peu d'empressement, dédaigne même, peut-être un peu trop, les richesses oratoires tout à la fois moins brillantes et moins solides, que lui envoient les nations étrangères. On y est surtout assez généralement prévenu contre l'éloquence chrétienne des protestans; éloquence ordinairement sèche, méthodique, presque toujours froide, ou qui, cessant d'être chrétienne, puisqu'elle cessait d'être charitable, n'était animée, dans les siècles précédens, que par quelques déclamations violentes contre l'église romaine et les *papistes*. On peut dire de la plupart d'entre eux ce que Cicéron disait de quel-

ques Romains qui vainement ont ambitionné les palmes de l'éloquence : « Ce n'est point le génie, c'est « le génie oratoire qui leur manque : *Illis non « ingenium, sed oratorium ingenium defuit.* »

C'est surtout aux prédicateurs anglais que l'on peut appliquer ce mot de Cicéron. Sans doute ce n'était pas un homme dépourvu de profondeur et de génie que le docteur Clarke ; mais quoi de plus opposé à l'éloquence de la chaire, et à toute véritable éloquence, qu'une métaphysique abstraite qui, loin de pouvoir plaire, convaincre et toucher, but essentiel de l'orateur, peut à peine être comprise ? Si Tillotson, que quelques Anglais prévenus égalent, préfèrent même à nos grands orateurs ; si quelques autres prédicateurs qu'ils vantent beaucoup aussi, ont du génie, certainement ce n'est pas celui de l'éloquence, puisqu'ils n'ont point de noblesse soutenue dans les pensées, de grandeur dans les images, de chaleur, de mouvement et de pathétique dans le style. Que dirons-nous d'un orateur chrétien qui, voulant prouver à son auditoire qu'on doit croire les mystères de la religion, quoiqu'on ne puisse pas les comprendre avec évidence, dirait, avec Tillotson, *que nous buvons tous les jours de la bière, quoiqu'il nous soit impossible de démontrer que le brasseur n'y a pas mis de poison?* Assurément il y a peu de dignité dans un pareil raisonnement ; mais, par malheur, il y a encore moins de justesse, et il est difficile d'en faire un moins concluant. C'était ainsi qu'on exerçait le ministère de la prédication devant Charles II, qui, dans sa jeunesse, avait entendu les plus illustres prédicateurs français. « O Louis XIV ! s'écrie un

célèbre orateur (le cardinal Maury), qui rapporte ce singulier raisonnement dans son ouvrage sur un art qui lui doit d'excellens préceptes et d'excellens modèles; « ô Louis XIV! qu'aurais-tu donc pensé, si les « ministres des autels t'avaient parlé ce langage au « milieu de ta cour? Quelle eût été ta surprise, si ton « oreille, accoutumée aux accens majestueux de Bos- « suet, au ton noble et véhément de Bourdaloue, à « l'insinuante mélodie de Massillon, eût été frappée « de cette élocution grossière et barbare!... Mais tu « sus communiquer à tous les arts l'élévation de ton « caractère; tu vis naître des orateurs dignes de parler « au nom de l'Éternel, et jamais l'éloquence de ton « siècle ne sera surpassée. »

Mais l'exemple de ces grands modèles n'a pas été entièrement perdu, même pour les étrangers, même pour les protestans; malgré leurs préjugés contre les prédicateurs catholiques, leurs bons orateurs paraissent ne plus tant affecter aujourd'hui cette érudition pédantesque, ces froids raisonnemens, ces secs commentaires; ils se permettent quelques ornemens dignes de la gravité de la chaire; et, quoique avec encore trop de sobriété, quelques mouvemens oratoires et pathétiques, quelques traits de sentiment. Le docteur Blair est peut-être celui qui, par l'élégance de son style, la noblesse de ses pensées et la simplicité ornée de ses discours, paraît le plus se rapprocher de nos bons orateurs. Si, comme rhéteur et professeur de belles-lettres, il n'avait pas été plus juste à leur égard qu'envers nos grands poëtes; comme orateur, il semble leur rendre plus de justice en les imitant, autant du moins que son propre

génie et l'esprit de protestantisme peuvent le lui permettre. Il a senti mieux que les autres prédicateurs anglais que l'orateur chrétien doit plus encore que tout autre orateur, *instruire*, *plaire* et *toucher*. *Ita debere dicere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat;* et qu'enfin, selon la remarque d'un père de l'Église, il ne suffit pas de dire de bonnes choses, il faut encore les bien dire : *Sapienter dicere, eloquenter dicere.*

Hugues Blair, regardé par les Anglais comme un de leurs meilleurs critiques et de leurs bons écrivains, ne dément point dans ses sermons cette double réputation d'homme de goût et de talent. Les sujets de ses discours sont graves et importans; ses raisonnemens sont justes et concluans, ses pensées toujours nobles, mérite bien rare chez les prédicateurs anglais; enfin, son style, s'il en faut croire ses compatriotes, seuls juges compétens, est toujours simple, pur, élégant; mais il ne faut pas s'attendre à trouver dans ses discours ces mouvemens d'une haute et sublime éloquence, ces tours vifs et animés, ces pensées grandes et élevées, ces sentimens affectueux et touchans qui distinguent nos orateurs sacrés. Ses sermons n'offrent au lecteur que différens points de morale assez nombreux et assez variés, pour en faire un cours presque complet, sagement pensé, sagement écrit, s'élevant au ton de l'éloquence philosophique, quelquefois animé par un accent religieux. Si vous en exceptez en effet beaucoup de citations et de commentaires de la Bible, et quelques sermons purement religieux, tels que celui *sur la mort de Jésus-Christ*, le reste de ces discours conviendrait autant à un philoso-

phe du Portique qu'à un orateur évangélique. Telle est la manière des prédicateurs protestans : ce n'est point dans la tradition et les pères qu'ils méprisent qu'on les voit chercher leurs preuves, leurs raisonnemens, et la source d'une éloquence religieuse ; c'est dans les lumières incertaines de la raison, c'est dans les faibles lueurs de la philosophie. Ils ont adopté cette maxime d'Horace, qui ne doit pas être celle d'un orateur chrétien :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Ils n'appuient point la morale sur le dogme, ce qui non-seulement la rend moins solide, mais les rend moins éloquens ; ils ne l'appuient point sur la tradition et les pères, et se privent par là de grandes ressources oratoires. « Ce sont nos maîtres, dit Fénelon ; c'étaient des esprits très-élevés, de grandes « âmes, pleines de sentimens héroïques ; des gens qui « avaient une expérience merveilleuse des esprits « et des mœurs des hommes... on voit même qu'ils « étaient très-polis... Sans doute tout cela devait les « rendre fort éloquens, gracieux, insinuans, propres à gagner les cœurs. C'est ce qu'on ne saurait « trop étudier en eux ; ainsi, après l'Écriture, voilà « les sources pures de bons sermons. »

C'est à leur négligence de ces sources sacrées, c'est à la préférence qu'ils ont accordée à celles d'une philosophie trop humaine, que les prédicateurs protestans doivent la plupart de leurs défauts, leur sécheresse, leur froideur, la faiblesse de leurs motifs et de leurs raisonnemens, la petitesse des détails où ils entrent. Hugues Blair n'est pas toujours exempt de

ces défauts : c'est ainsi que dans son discours, d'ailleurs fort bien fait, *sur les devoirs et les consolations de la vieillesse,* il prétend consoler le vieillard de ce qu'il a perdu la fraîcheur, la grâce et la légèreté de la jeunesse : « Que vous importent, lui dit-il, les « agrémens extérieurs ? Si le temps les efface, s'il « enlève au vieillard une partie de la grâce qui le « parait autrefois, il l'en dédommage, en ajoutant « à la dignité de sa figure. » Voilà, sans doute, un triste dédommagement, un mauvais raisonnement, et un petit détail, dans lequel un orateur catholique ne serait pas entré.

C'est une chose agréable et glorieuse en même temps pour la nation française, que de comparer entre eux les plus célèbres orateurs de la première nation catholique, et de la première nation protestante de l'univers. Je me suis plu à comparer ainsi Massillon et Hugues Blair ; ils traitent souvent les mêmes sujets. C'est ainsi qu'ils parlent tous deux de l'amour des louanges, de la vanité des hommes, de cet orgueil qui les porte à perpétuer, par des marbres placés jusque dans le sanctuaire, le souvenir de leurs bonnes actions ; mais c'est Massillon qui s'écrie : « Ah ! pourquoi graver sur des marbres périssables « des œuvres que la charité seule peut rendre im- « mortelles ? » Tous deux parlent de l'immutabilité de la loi divine ; mais le docteur Blair dit avec plus de raison que d'éloquence : « La loi divine est la seule « dont l'autorité ne changera jamais. Les lois hu- « maines commencent et finissent avec les empires « qui les ont vues naître ; les progrès des sciences font « varier leurs systèmes. Le temps suffit pour causer

« des changemens dans les mœurs, les opinions, « les usages; mais les siècles et les révolutions se « succéderont vainement; les préceptes moraux et « religieux ne changeront point : ils participent à « l'immutabilité de la nature divine, sur laquelle « ils sont fondés. Ils nous ont été transmis tels que « les avaient reçus les premiers adorateurs du vrai « Dieu; et, lorsque la postérité des hommes les rece- « vra, ils n'auront pas la plus légère altération. » Massillon, multipliant les images, s'écrie éloquemment : « En effet, mes frères, l'Évangile, la loi de « Jésus-Christ est immuable dans sa durée... Tout « change sur la terre, parce que tout se sent de la « mutabilité de son origine; les empires et les États « ont leurs progrès et leur décadence; les arts et les » sciences tombent et se relèvent avec les siècles; les « usages changent sans cesse avec le goût des peuples « et des climats : du haut de son immutabilité, Dieu « semble se jouer des choses humaines, en les laissant « dans une révolution éternelle. Les siècles à venir « détruiront ce que nous élevons avec tant de soin; « nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne « d'une durée éternelle : et, pour nous apprendre « le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, « Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de « solide, que l'inconstance même qui les agite sans « cesse. Mais, au milieu des changemens des mœurs « et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la « règle immuable des siècles et des mœurs, etc. »

Nous avions déjà la traduction de plusieurs sermons de Hugues Blair, par Froissard; M. l'abbé de Tressan veut nous en donner une traduction et une

édition complète. Ce n'est pas là le seul avantage qu'il aura sur son concurrent. On n'exige pas sans doute de moi que j'aie comparé un à un trente sermons à peu près traduits par les deux traducteurs : je me suis contenté d'en comparer un, celui *sur les devoirs des jeunes gens*, discours excellent dans l'original. La traduction de M. l'abbé de Tressan m'a paru incontestablement supérieure; le style en est plus vif, plus rapide, plus noble, plus élégant; on voit, malgré quelques négligences, presque inévitables dans un travail par lui-même peu attrayant, que cette traduction est le fruit d'une plume exercée. On ne peut qu'exhorter M. l'abbé de Tressan à la continuer : également heureux et dans le choix de son travail et dans l'exécution, il donnera au public une bonne traduction d'un bon ouvrage.

Bibliothèque des Dames Chrétiennes, publiée sous la direction de M. de La Mennais.

Il y a dix ans, quinze ans, vingt ans, qu'on pouvait, dans un journal, parler franchement, sans détours, et sans précautions oratoires, des ouvrages religieux et des livres de piété. Des lecteurs, même frivoles, quittaient les sujets frivoles, plus appropriés à leurs goûts, et que vraisemblablement ils recherchaient d'abord dans les journaux, et passaient sans regret et sans murmure à ces questions graves, que les critiques les plus distingués se faisaient gloire de mêler à des discussions moins importantes, jaloux de relever ainsi, par l'utilité et la dignité de pareils sujets, le mérite de leurs travaux, trop souvent oi-

seux et futiles; et, si le talent de l'écrivain répondait à la dignité de la matière, il n'était pas moins lû, que lorsqu'il traitait les sujets les plus amusans et les plus légers; pas moins applaudi, que lorsque, par les critiques les plus gaies et les plus piquantes, il récréait le plus l'esprit et la malignité des lecteurs. Je me rappelle encore tout le succès qu'eut, à cette époque, un article de notre collaborateur, M. Dussault, sur la *Vie des Saints;* et, en relisant cet article parmi une foule d'autres excellens morceaux de littérature que les éditeurs de cet habile critique nous ont conservés dans ses *Annales littéraires*, je ne m'étonne point de ce succès. Mais M. Dussault publierait-il aujourd'hui un article sur la *Vie des Saints?* Et, s'il le hasardait, malgré tout son talent, aurait-il autant de succès et autant de lecteurs? Les esprits, fatigués alors de révolution et d'anarchie, tendaient au repos et à l'ordre; et ils savaient que les idées religieuses en étaient le moyen le plus efficace, la garantie la plus assurée; il semble aujourd'hui que, fatigués au contraire, non du repos qu'ils n'ont point encore goûté, non de l'ordre qui n'a pas encore été établi, mais des simples apparences de ces biens qui s'annonçaient, et de la crainte de leur retour; alarmés de la tranquillité et de la paix dont les menaçait si naturellement le règne de la légitimité, des lois et de la religion, ils repoussent toutes les doctrines favorables à ces trois colonnes de l'ordre, à ces appuis de la société, et surtout à la religion, le plus ferme et le plus puissant de tous. Le nom même de la religion a été proscrit dans nos lois par une délibération publique et solennelle; et nous l'a-

vons déjà dit, et nous ne cesserons de le répéter, comment un peuple supportera-t-il des journalistes plus religieux que ses premiers magistrats, et des journaux plus graves que ses lois ?

De pareilles considérations, une pareille disposition des esprits, et un tel état de choses encourageraient peu, je l'avoue, à parler de la *Bibliothèque des Dames chrétiennes*. Toutefois, il est encore *des dames chrétiennes*, à qui l'on peut offrir des livres pieux, puisqu'un grand nombre s'est empressé de souscrire à cette pieuse entreprise, et toutes n'y ont pas souscrit, sans doute. C'est à elles que je m'adresserai particulièrement dans cet article. Je les confirmerais d'abord dans la confiance qu'elles ont accordée aux éditeurs de cette *Bibliothèque*, si le nom même de ces éditeurs, et surtout du principal d'entre eux, n'était pas une garantie fort supérieure à tout ce que je pourrais leur dire ; et si mon suffrage pouvait ajouter quelque chose au poids de celui de M. l'abbé de La Mennais. Elles ont été persuadées, avec raison, que des livres offerts sous la direction, et d'après le choix de ces hommes pleins de zèle et de lumières, seraient les plus propres à entretenir leurs sentimens religieux, et à nourrir en elles cette piété qui (s'il est permis, dans un sujet aussi grave, de se servir d'expressions un peu profanes et un peu mondaines) est encore une grâce chez une femme.

La première livraison de cette *Bibliothèque* se compose de deux ouvrages, dont l'un, le *Combat spirituel*, traduit dans toutes les langues, est célèbre parmi les personnes qui marchent dans les voies de

la piété et de la perfection ; l'autre, l'*Imitation de Jésus-Christ*, est célèbre même parmi les hommes du monde, les hommes de lettres, les académiciens, les philosophes : il a obtenu des suffrages universels. Jamais on ne vit réunis tant de simplicité, tant d'onction, tant de raison, tant de philosophie. Le seul troisième livre de l'*Imitation* renferme plus de maximes de sagesse propres à nous procurer la paix de l'âme, et par conséquent un des premiers principes du bonheur, que tous les écrits de Platon, d'Épictète, de Sénèque, et de tous les écrivains réunis du Portique et de l'Académie. Malheureusement ce texte simple est, par cette simplicité même, très-difficile à traduire. Ceux qui lisent l'*Imitation* en latin sont très-peu contens des traductions françaises qui jusqu'ici leur ont été offertes. Celle qu'on attribue au père Gonnelieu est une des plus souvent réimprimées ; c'est cependant une des plus faibles et des plus médiocres : il y en a bien dix ou douze qui sont un peu moins mauvaises. Cette traduction n'est point réellement du père Gonnelieu ; elle est d'un libraire de Paris, nommé Jean Cusson ; les *Pratiques* seules avec les *Prières* sont du père Gonnelieu. Mécontent de toutes ces traductions, un des éditeurs de la *Bibliothèque des Dames chrétiennes* en a entrepris une nouvelle qui nous a paru, beaucoup mieux que toutes celles qui l'avaient précédée, reproduire quelque chose du charme, de la douceur, et de l'onction du texte original.

M. l'abbé de La Mennais a ajouté à chaque chapitre de cette traduction des *réflexions* où l'on reconnaît tout l'empire de sa raison, toute la force de

son raisonnement, toute la justesse et l'élévation de sa pensée, toute la flexibilité de son talent. S'il a été facile au nouveau traducteur de l'*Imitation* de faire mieux que Jean Cusson, il n'a pas été difficile à M. de La Mennais de surpasser le père Gonnelieu, dont je ne voudrais pas dire du mal; mais je ne pense point en dire, en le mettant fort au-dessous de M. l'abbé de La Mennais. Le *Combat spirituel* est un livre d'origine italienne qui avait été très-anciennement et très-mal traduit, et qui l'a été tout nouvellement et très-bien pour la *Bibliothèque des Dames chrétiennes*.

Les éditeurs donnent, dans un prospectus très-bien fait que j'ai sous les yeux, un aperçu des ouvrages qui composeront cette *Bibliothèque* : on ne peut, en général, qu'applaudir à leur choix qui vient encore, nous le savons, d'être tout récemment perfectionné par d'heureux changemens. Toutefois, s'il m'était permis de hasarder mon avis, j'oserais conseiller de puiser davantage dans les trésors de l'antiquité et des pères. J'ai souvent entendu former un vœu par une *dame* que je crois très-*chrétienne* (et ce vœu même en serait une preuve), mais qui certainement est une des plus aimables et des plus spirituelles de Paris, c'est que l'on choisît dans les ouvrages immenses de ces beaux génies qu'enfanta le christianisme dans les premiers siècles, et qui honorèrent l'église grecque et latine, ce qu'il y a de plus beau, de plus élevé, de plus utile, de plus intéressant; et qu'un homme habile le traduisît pour l'usage de ceux qui ne peuvent puiser aux sources et lire dans les originaux, et ce choix bien fait ne serait même pas inu-

tile à ceux qui le peuvent. Sans doute la *Bibliothèque des Dames chrétiennes* ne pourrait pas remplir ce vœu dans toute son étendue; mais il serait possible au moins d'y admettre tout ce qui a un rapport plus immédiat avec le but des éditeurs.

Les pères de l'Église se sont en effet beaucoup occupés des femmes et des moyens de les conduire dans les voies de la perfection, soit dans leurs traités généraux, soit même dans des traités particuliers qui leur sont spécialement destinés; ce sont ceux-là surtout qu'il serait bon d'admettre dans la *Bibliothèque des Dames*. Je mettrais de ce nombre les *Lettres* ou *Conseils de saint Jérôme à sainte Paule;* la lettre connue sous le nom d'*Épitaphes de sainte Paule*, qu'il adressa à la troisième fille de cette illustre *dame chrétienne*, sainte Eustoquie. Quelques principes de montanisme, dont Tertullien paraît déjà entiché, lorsqu'il adresse un traité à sa femme, empêcherait de le traduire. On sent que ce père, qui voulait proscrire les secondes noces parmi les chrétiens, doit surtout professer cette opinion quand il écrit à sa femme. Mais on pourrait admettre, dans cet édifiant recueil, son *Traité sur la parure des femmes*. Les dames, même les plus chrétiennes, ont toujours besoin de quelque avis sur leur toilette et leur penchant à la coquetterie. Ceux de Tertullien sont à la vérité, d'après son caractère et son humeur, sévères et durs; il faudrait même, dans la traduction, adoucir quelques traits extrêmement âpres, trop naturels à ce génie ardent et sombre, et trop fréquens dans ses écrits. Quel traducteur consentirait, par exemple, à faire passer dans sa traduction, et dans une

traduction dédiée aux dames, cette violente apostrophe que leur adresse Tertullien, indigné qu'il est au souvenir de la première faute de la première d'entre elles, de notre mère commune : *Tu es diaboli janua*, etc.? Je prie les dames chrétiennes de ne pas même se faire traduire ces premiers mots de la terrible invective.

Si Tertullien défend aux femmes le luxe dans leurs vêtemens et leurs parures, il ne le défend point dans les ornemens de leurs livres de dévotion. L'éditeur de la *Bibliothèque des Dames* a donc cru pouvoir donner cet innocent attrait à un recueil qui, bon pour tous, leur est pourtant particulièrement destiné. Soixante gravures charmantes, d'après les dessins originaux de M. Bouillon, un papier choisi et très-beau, des caractères d'une netteté singulière, et fondus exprès pour cette collection imprimée avec un soin tout particulier par M. Didot aîné : tels sont les brillans accessoires qui pareront un fonds si précieux; et si l'on faisait moins d'attention à la gravité de ce fonds, qu'aux mains auxquelles il est destiné, on pourrait dire de cette collection qu'elle est un vrai chef-d'œuvre de typographie, et de chaque volume, qu'il est une sorte de bijou.

Discussion amicale sur l'Église anglicane, et en général sur la Réformation; par Monseigneur l'évêque d'Aire.

Je demande pardon à mes lecteurs, si j'en conserve encore après ce titre, de leur parler d'un ouvrage très-grave et très-sérieux; mais cet ou-

vrage est excellent : ce sera peut-être une excuse auprès d'eux. Je tâcherai d'être plus court, que lorsque je parle d'un livre frivole et inutile; autre excuse, j'espère. Enfin j'en parlerai presque sans en parler; je n'entrerai pas du moins dans le fond des questions qui y sont discutées; je ne serai point théologien, en les entretenant d'un livre de théologie. Avec toutes ces précautions, je me hasarderai à dire quelques mots d'un savant, utile et édifiant ouvrage.

Les circonstances qui l'ont fait naître, le lieu où il a été composé, les motifs qui l'ont inspiré, les personnes à qui il a été plus directement adressé, toutes ces particularités, étrangères si l'on veut à son mérite, ajoutent pourtant à l'intérêt qu'il tire de ce mérite. Son auteur, M. l'abbé de Trévern, aujourd'hui évêque d'Aire, était un de ces pieux et savans ecclésiastiques que la révolution arracha aux fonctions d'un ministère de paix et de charité, que l'impiété proscrivit, que la persécution força de chercher un asile hors de leur patrie et chez des peuples étrangers. Ce fut en Angleterre, au sein d'une nation trop souvent ennemie, divisée par la politique, divisée par la religion, que M. l'abbé de Trévern chercha cet asile, et trouva l'accueil le plus généreux et le plus touchant. Le clergé anglican se distingua parmi ses compatriotes par sa bienveillance envers les prêtres français, par son respect pour la fidélité et la vertu, et ses égards pour le malheur. De ces rapports pleins de dignité que forment naturellement entre les hommes bien nés le bienfait et la reconnaissance, en naquirent bientôt

d'autres plus intimes et plus familiers. Des communications fréquentes s'établirent entre les membres du clergé catholique et du clergé anglican. Lorsqu'ils se connurent mieux, ils s'estimèrent davantage; des préjugés s'effacèrent, et ils se rendirent une justice réciproque. Les ministres de l'église anglicane admirèrent ces prélats, ces évêques, ces prêtres français, qui, après avoir tout sacrifié à la conscience, à la religion, à la fidélité et à l'honneur, et leur fortune, et leur famille, et leur patrie, n'apportaient sur une terre étrangère que des vœux et des bénédictions pour cette patrie. Ils s'aperçurent que parmi eux un assez grand nombre joignait à la pratique de tous leurs devoirs et de toutes les vertus évangéliques, les avantages de l'esprit et d'une instruction solide et variée dans les lettres divines et humaines. De leur côté, les ecclésiastiques français virent dans le clergé anglais des hommes pleins de gravité dans les mœurs, de dignité dans le maintien, de douceur dans le caractère, de tolérance dans la conduite, de lumières dans l'esprit, et de générosité dans l'usage de leur fortune.

Ce fut dans cette effusion d'estime mutuelle que M. l'abbé de Trévern conçut le dessein d'acquitter la dette d'une touchante hospitalité par un bienfait plus grand que tous ceux qu'il avait partagés avec tous ses compagnons de fidélité et d'infortune. L'un des plus illustres membres de l'antique et vénérable maison de Sorbonne, il avait pu continuer et perfectionner les doctes leçons qu'il avait reçues dans cette savante école, à celle de l'illustre évêque de Langres, M. de la Luzerne, dont il fut long-temps le

grand-vicaire, le coopérateur et l'ami ; et il voulut répandre les trésors de lumière et de vérité qu'il avait puisés sous d'aussi habiles maîtres, chez le peuple qui l'avait accueilli, et parmi des hommes fort instruits sans doute, mais que les préjugés de la religion nationale, et des erreurs enracinées et sucées pour ainsi dire avec le lait, avaient peut-être empêché d'étudier avec soin et d'approfondir les véritables causes de leur séparation et de leur schisme. M. l'abbé de Trévern les leur présente avec beaucoup de candeur, mais avec toute la force de la vérité, et toute la clarté de l'évidence ; il discute avec eux en profond théologien, en homme habile dans la tradition, dans la science ecclésiastique et dans celle du raisonnement, tous les points controversés ; il indique avec tolérance toutes les concessions possibles. Enfin, employant tour à tour et le langage du sentiment et celui de la raison, s'efforçant de convaincre et d'attirer ses adversaires par des motifs divins et par des intérêts humains, par des sentimens religieux et par des considérations politiques, il ne néglige aucun moyen qu'il juge propre à opérer ce rapprochement si heureux, cette unité de foi et de communion si désirée. Il adresse cette discussion très-savante, très-bien raisonnée, mais surtout remplie d'urbanité, et véritablement *amicale,* au clergé anglican lui-même, par une épître dédicatoire pleine de douceur, d'onction et de charité.

Ces projets et même ces espérances de réunion n'ont jamais été abandonnés par l'église catholique. Ils ont été partagés par les hommes les plus raisonnables et les plus estimables du parti protestant,

entre autres par Grotius, comme le témoigne l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Votum pro pace*. Mais ce fut surtout dans le dix-septième siècle, qu'on s'occupa de cette réunion avec des apparences de succès malheureusement trompées. Après 150 ans de calamités, de crimes et d'horreurs tels que, dans l'histoire moderne, la révolution seule a pu en donner un second exemple, les esprits, plus calmes, moins passionnés, plus éclairés, et en même temps plus véritablement religieux, paraissaient disposés à s'entendre, à se rapprocher, à se réunir. Les deux génies les plus vastes, et peut-être les plus profonds qui aient honoré l'espèce humaine, Bossuet et Leibnitz, y représentèrent les deux grandes fractions du monde chrétien, car il est probable que cette réunion eût amené celle de l'église grecque. Un savant théologien luthérien, Molanus, abbé de Lockum, secondait Leibnitz dans cette grande et importante négociation, et finit, dit-on, par être mal secondé par lui. On a prétendu que les nouveaux intérêts politiques de la maison de Hanovre, appelée à cette époque au trône d'Angleterre, et à laquelle Leibnitz était attaché, refroidirent son zèle. Il a été assez généralement accusé d'avoir mis des entraves à ce beau et heureux plan de réunion. C'est sans doute la plus célèbre et la plus mémorable conférence que Bossuet ait eue à ce sujet; mais ce n'est pas la seule : il semble que cette grande pensée ait sans cesse occupé ce grand évêque. Même avant d'être élevé à la dignité de l'épiscopat, et lorsqu'un simple bénéfice l'attachait à l'église de Metz, il eut une correspondance à ce sujet avec un célèbre et zélé protestant, le ministre Ferry. Un

autre ministre, Dubourdieu, lui présenta un plan de conciliation, à la vérité inacceptable. Toutes ces négociations, et particulièrement celle avec Leibnitz et Molanus, remplissent le vingt-cinquième volume tout entier de la dernière édition de ses œuvres.

J'ai promis à mes lecteurs de leur faire grâce de toute discussion théologique, et je leur tiendrai parole. M. l'abbé deTrévern, qui ne devait et ne pouvait faire la même promesse aux siens, ne leur en épargne, au contraire, aucune de celles qui entraient dans son sujet; mais il a le talent non-seulement de les rendre solides et instructives, mais de leur donner tout l'intérêt et tout l'agrément dont ces graves questions sont susceptibles, c'est-à-dire, celui qui résulte de la clarté, de la netteté, de l'ordre, de la méthode, et enfin de la vérité clairement démontrée. Mais, quoique la théologie y domine, tout n'est cependant pas théologique dans le livre de monseigneur l'évêque d'Aire. Indépendamment de quelques dogmes de l'église catholique, que les chefs ou les disciples des réformateurs ont successivement rejetés, de quelques règles de discipline générale et universelle qu'ils ont méprisées, les protestans voulurent excuser leur séparation par d'autres accusations qu'ils portèrent contre l'église romaine; ils lui reprochèrent donc non seulement des erreurs dans la foi, de nouveaux dogmes introduits, des superstitions tolérées, recommandées même, mais encore le relâchement des mœurs, la corruption, les scandales. Le savant auteur discute ces derniers reproches; il prouve très-bien que, lors même qu'ils eussent été fondés, ils n'auraient point justifié les réformateurs; que la

corruption même dans *le chef et les membres*, comme ils le disaient, n'était point une cause légitime pour rompre l'unité par un schisme funeste. Il réfute ensuite, par les témoignages et les documens historiques, ces odieuses accusations, ou les réduit du moins à leur juste valeur.

Mais il triomphe surtout, quand il examine si la réforme corrigea ces scandales et régénéra les mœurs dont la corruption fut leur prétexte et n'est point leur excuse. L'histoire atteste qu'un débordement de crimes et de vices accompagna partout les pas des réformateurs. Une effroyable dissolution de mœurs signala les progrès de leur prédication ; c'était une sorte de proverbe chez les Allemands, pour s'exciter à passer un jour dans la débauche, de dire : *Hodiè lutheranicè vivamus.* La plupart des chefs de la réforme donnaient eux-mêmes l'exemple des plus honteux désordres, et monseigneur l'évêque d'Aire offre sur chacun d'eux à son lecteur de petites biographies fort curieuses, et d'autant moins incontestables, qu'elles sont tirées de leurs propres aveux et des écrits mêmes des protestans. Ici, il faut l'avouer, la discussion n'est pas trop *amicale*, mais c'est l'histoire qui ne l'est pas. Leurs grossièretés, leurs injures, leurs emportemens sont aussi risibles que leur déréglemens sont scandaleux. Calvin écrivait à un chef de luthériens : « Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux.... M'entends-tu, chien? m'entends-tu, frénétique? M'entends-tu, grosse bête?» Calvin n'est pas poli ; Luther l'est encore moins, et cependant les calvinistes, les luthériens, les zuingliens, les anabaptistes, les sociniens, réunis sous le nom de

protestans, font cause commune contre l'église catholique, quelque opposés que soient leurs principes religieux, à peu près comme les républicains et les buonapartistes se réunissent, sous le nom de libéraux, contre la monarchie et la légitimité, quelque opposée que soit leur religion politique.

Une autre dissertation fort intéressante, est celle dans laquelle monseigneur l'évêque d'Aire examine l'intérêt politique de l'Angleterre à rentrer dans la communion de cette église catholique dont elle fut jadis un des plus zélés défenseurs, comme un des plus fermes appuis. Un long séjour dans cette île célèbre lui a donné l'occasion et les moyens de faire beaucoup d'observations qui servent au développement des vues nouvelles qu'il présente ici à ses lecteurs. Il a vu la religion nationale s'affaiblir en Angleterre, l'église anglicane perdre chaque jour son influence, la secte des méthodistes s'étendre et faire des progrès effrayans; il a vu les troubles sans cesse renaissans, et le mécontentement toujours subsistant de l'Irlande; les divisions qu'apportent à chaque session, dans le parlement, et même dans le ministère, les pétitions et les réclamations des catholiques, et il indique dans la réunion un remède à ces fâcheux symptômes. Des écrivains protestans ont pensé comme lui à cet égard, et même, depuis la publication de son livre, un ministre de leur église, le pasteur de Saint-Barthélemi, en a écrit un où il prouve l'utilité, la nécessité de cette réunion.

Mais l'église anglicane, mais toute l'église protestante, mais tous les souverains, tous les États de cette communion ou de ces diverses communions,

refusent de rentrer dans le sein d'une église qui les mettrait dans la dépendance d'un prince étranger. Ils se récrient contre l'autorité du pape et les prérogatives excessives qui lui sont accordées par certains catholiques. Ces reproches ne tombent que sur les ultramontains ; ces difficultés et ces répugnances n'ont de fondement que dans leurs maximes, et c'est un motif de plus pour l'église de France de tenir aux siennes. Il est certain que Bossuet ne mit tant de suite et n'attacha tant de prix à faire *déclarer* par le clergé de France les anciens principes de la discipline ecclésiastique, que parce que leur adoption détruisait un des principaux obstacles de la réunion. Ces grandes vues s'unissaient dans la pensée de ce grand homme. Nourri dans ces principes, élève de la Sorbonne, disciple de M. le cardinal de la Luzerne, M. l'évêque d'Aire offre aussi au nouveau clergé de France, qu'on accuse injustement peut-être de pencher pour d'autres maximes, ce puissant motif de retenir les anciennes, et de continuer l'enseigne et les doctrines de leurs illustres prédécesseurs, si sages, si pieux, si éclairés. Pourquoi par un faux zèle créer un obstacle de plus à un but si désirable ? Le véritable zèle s'accorde merveilleusement avec la sagesse, la modération, la tolérance qui attirent, touchent et persuadent.

Personne n'en donne plus la preuve et l'exemple que monseigneur l'évêque d'Aire : rien n'est plus doux, plus touchant et plus persuasif que son langage dans cette *Discussion amicale*. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois à Londres, asile de l'auteur ; il devait être réimprimé dans sa patrie.

Quand on le lit, on forme un regret qui ne sera avoué ni par la modestie de M. l'évêque d'Aire, ni par l'attachement qu'il a voué au troupeau qui lui a été confié; on regrette et on s'étonne qu'un évêque, l'une des principales lumières de l'église actuelle de France, ait été relégué aux extrémités de la France, et dans une contrée dont à peine il entend la langue, et où à peine il est entendu.

Histoire critique des Projets formés depuis trois cents ans pour la réunion des Communions chrétiennes; par M. Tabaraud.

Je n'ignore pas qu'il faut être court quand on parle au public d'un bon et utile ouvrage. Ce n'est que sur les livres inutiles et frivoles qu'il permet les longs articles, les longs développemens et les nombreuses citations. Je tâcherai de me conformer à son goût, et d'abréger autant qu'il me sera possible une matière riche et un sujet fécond qui s'est heureusement étendu sous la plume savante de M. Tabaraud. Toutefois, si le caractère d'un livre sérieux, que je suis obligé de reconnaître à celui-ci, et qu'il m'est impossible de dissimuler, n'était pas pour les lecteurs un épouvantail contre lequel rien ne peut les rassurer, je leur dirais que cette nouvelle production de M. Tabaraud est loin d'être sans intérêt, et même sans agrément. Le sujet est important en lui-même; il est curieux par les faces diverses et multipliées sous lesquelles il a été envisagé, et par les hommes d'un génie si divers et quelquefois si élevé qui y ont pris part presque sans interruption pendant la durée

de trois siècles ; il appartient tout à la fois à la religion, à la politique, à l'histoire des peuples, et réunit en lui cette triple source d'intérêt ; enfin le talent de l'auteur a su lui donner tout celui dont ces graves questions sont susceptibles, c'est-à-dire, celui qui résulte de la clarté, de la netteté, de l'ordre, de la méthode, de l'exactitude dans les recherches, et de l'impartialité dans les discussions.

Aucun événement dans l'histoire moderne n'a eu des conséquences aussi multipliées, aussi importantes, et il faut le dire, aussi désastreuses, que la scission opérée, au commencement du XVI^e^ siècle, par un moine fougueux et quelques sectaires orgueilleux, dans l'unité de foi qui réunissait alors tous les chrétiens dans la même croyance, la même communion, les mêmes dogmes, les mêmes espérances. La révolution française pourrait seule lui disputer ce triste avantage et cette cruelle fécondité de crimes et de malheurs ; encore faudrait-il en rapporter tout l'*honneur* à la réforme de Luther et de Calvin, comme à sa première source, si, comme l'a dit un de ses plus zélés partisans, M. Charles de Villers, la révolution française n'est qu'un *corollaire* de cette première et grande révolution européenne.

La religion, l'humanité, la politique, durent se réunir et faire de constans efforts pour faire cesser ces divisions cruelles, et tarir aussi la source de ces effroyables calamités, qui menaçaient non seulement la foi des peuples, mais leur existence même, et la civilisation tout entière. En vain quelques enthousiastes ont prétendu que cette civilisation avait été avancée par ces guerres funestes de la religion. Sans

doute les lumières s'accrurent à cette époque, et l'esprit humain fit quelques progrès, mais ce serait une bien aveugle prévention qui en ferait honneur aux réformateurs. Ils durent arrêter au contraire le mouvement des esprits qu'avaient excité d'autres causes, telles que l'émigration des Grecs et la découverte de l'imprimerie; ils leur donnèrent une fausse direction, comme on peut s'en convaincre par les livres de controverse qu'ils firent éclore : partout ils se montrèrent les ennemis des arts.

C'est donc malgré la réforme et les désordres furieux qu'elle excita, et non à cause de la réforme, que les lettres, les sciences et les arts, qui déja avaient jeté un si vif éclat dans l'Italie, au centre même de la catholicité, et sous la protection de papes, objets de tant de déclamations et de haine de la part des réformateurs, commencèrent à se répandre dans les autres parties de l'Europe, et y dissipèrent peu à peu les ténèbres du moyen âge et de la barbarie. Tout homme impartial avouera que cet heureux effet fut retardé et risqua même d'être entièrement étouffé par les troubles, les dissensions, les guerres, les massacres, et tous les fléaux dont la réforme épouvanta l'Europe pendant un siècle entier, et dont elle ne l'a jamais entièrement affranchie.

Rivarol tirait, dit-on, une brillante conversation d'une hypothèse ingénieuse : il examinait quelle eût été la destinée des peuples anciens, si Rome eût succombé sous les efforts de Carthage. Tite-Live nous offre une belle et curieuse dissertation, en discutant ce que seraient devenues Rome et l'Italie, si Alexandre-le-Grand eût tourné ses armes vers ces contrées.

Ne serait-il pas plus curieux encore d'examiner ce que seraient la France et l'Europe, si elles eussent pu éviter les calamités de la réforme et de la révolution? Quel beau et vaste champ de conjectures! L'Europe, unie par les liens d'une même religion, affranchie de la cause la plus féconde des guerres les plus cruelles, s'avançant de concert dans la route de la civilisation; la France, arrivée au plus haut degré de cette civilisation, heureuse par ses lois, ses rois et ses mœurs, et continuant le cours de ses prospérités, objet de l'envie des autres nations....! *Dîs aliter visum!*

Ces discussions, ces recherches sont chimériques sans doute; mais ce qui l'est moins, c'est de tâcher de réparer le mal qui a été fait, de l'arrêter du moins, et d'en empêcher la continuation et les progrès. Telle a été la direction constante des bons esprits depuis la naissance de la réforme jusqu'à nos jours. Ils ont travaillé à réunir ce qui s'était si malheureusement divisé : les plus modérés des protestans l'ont désiré comme les plus zélés des catholiques. Tel fut le vœu des hommes les plus distingués du siècle où naquit la réforme; d'Erasme, le plus bel esprit de cette époque, qui sembla pencher quelque temps pour les idées des novateurs, mais qui s'en éloigna bientôt, et vécut et mourut catholique; de Mélanchthon, l'un des premiers disciples de Luther; et dans le siècle suivant, de Casaubon, l'un des protestans les plus savans comme les plus modérés; de Grotius, non moins savant et non moins modéré, qui exprima ses désirs de concorde et d'union dans un livre qui dès le titre annonce les intentions honorables et pacifiques de l'auteur : *Votum pro pace;* de Molanus,

habile théologien, qui eut la gloire de travailler à un plan de réunion avec Bossuet, et dont Bossuet loua la science et la bonne foi; de Leibnitz, plus célèbre que lui, mais qui mit peut-être moins de bonne foi dans la discussion de ce plan, à laquelle il prit part aussi; et d'un grand nombre d'autres. Ce nombre est plus grand encore parmi les catholiques. Des conférences, des *colloques* eurent lieu dans le même objet; les puissances politiques s'en mêlèrent; les hommes d'État se joignirent aux théologiens pour opérer une réunion si désirable; de simples particuliers firent et proposèrent des projets; on fit des plans, on fit des livres où ces plans furent exposés. C'est l'examen de ces plans, l'analyse de ces livres, l'exposition de ces projets, l'histoire de ces conférences et de ces colloques, que M. Tabaraud présente à ses lecteurs dans son livre; sujet vaste et intéressant, et qui ne perd rien de son importance et de son intérêt sous sa plume grave, savante, et accoutumée à traiter ces matières qu'il possède parfaitement.

Mais les protestans n'étaient pas moins divisés entre eux qu'avec les catholiques. « L'Elbe, avec tous « ses flots, disait Melanchthon, n'a pu me fournir « assez d'eau pour pleurer les maux de la réforme : « on sait assez qui l'on doit éviter, mais non qui l'on « doit suivre. » Ils pensèrent donc d'abord à se réunir entre eux, ne fût-ce que pour opposer un corps un peu plus imposant aux catholiques. M. Tabaraud donne aussi l'histoire de ces plans de réunion entre ces branches du christianisme séparées du tronc, mais dissidentes entre elles. Rien n'était plus difficile à accorder que Luther et Calvin. Nous avons vu, dans

mon précédent article sur la *discussion amicale*, que Calvin écrivait à Luther : « Ton école n'est qu'une « puante étable à pourceaux... M'entends-tu, chien? « m'entends-tu, frénétique? m'entends-tu, grosse « bête?» Luther était loin d'être en reste; il appelait les sacramentaires, ou ceux qui n'admettent point la présence réelle, « endiablés, perdiablés, transdia- « blés. » Pendant long-temps leurs disciples ne s'entendirent guère mieux, et ne furent guère plus polis. Ils commencèrent donc par s'anathématiser réciproquement; mais voyant toujours le grand avantage pour eux de se réunir, pour faire avec plus d'avantage cause commune contre le catholicisme, ils tâchèrent ensuite de se tromper par des professions de foi ambiguës; puis ils réduisirent le christianisme à quelques points fondamentaux; et enfin, ne s'accordant point encore sur ces points fondamentaux, ils n'ont pas laissé de se réunir.

Mais la partie la plus curieuse, comme la plus importante de l'ouvrage de M. Tabaraud, c'est celle où il rend compte de tous les efforts faits par les catholiques pour tarir la source des dissensions religieuses, et ramener à l'unité de foi et de croyance ceux qui avaient rompu cet heureux accord. Ces efforts ont été d'abord partiels; on crut plus facile de ramener ceux qui s'étaient le moins écartés; l'église anglicane, qui avait retenu la discipline, la hiérarchie et un plus grand nombre de dogmes; les luthériens, qui, admettant un de nos grands mystères de plus que les calvinistes, offraient pour le rapprochement une grande difficulté de moins; enfin les calvinistes eux-mêmes, les zuingliens, les anabaptistes, tous les

frères dissidens. Je ne saurais entrer ici dans le détail de toutes les tentatives, de toutes les conférences si bien exposées par M. Tabaraud, de tous les livres qui ont eu le même objet, si bien analysés par lui. Je me contenterai d'indiquer quelques-uns des traits principaux de cette intéressante partie de l'histoire ecclésiastique, religieuse et politique.

Une de ces premières tentatives, comme une des plus célèbres, est celle qui est connue sous le nom de *Colloque de Poissy*, où brilla, du côté des calvinistes, Théodore de Bèze, bel esprit, beau parleur, et qui ne négligea point d'appeler au secours de sa dialectique et de son éloquence certaines formes théâtrales et dramatiques qui frappèrent beaucoup les assistans. Bèze eut l'honneur d'avoir pour adversaire un prince de la maison de Guise, de cette maison qui ambitionna tous les genres de succès et de gloire. Le défenseur des doctrines catholiques fut le cardinal de Lorraine, dont l'éloquence avait une telle réputation dans l'Europe, qu'on l'appelait *le Mercure français*. Ce colloque eut plusieurs séances, et fut remarquable par divers incidens curieux que je suis forcé d'omettre. Bientôt après un autre cardinal, moins illustre par sa naissance, mais plus célèbre encore par sa science, le cardinal Duperron, défendit les doctrines de l'église catholique contre le fameux Duplessis-Mornay, appelé le pape des huguenots. La conférence se tint à Fontainebleau, en présence de Henri IV; mais elle n'eut qu'une séance. Duplessis-Mornay y eut un tel désavantage et en fut tellement humilié, qu'il refusa de se présenter à une seconde, prétexta une maladie, et quitta Fontaine-

bleau sans prendre congé du roi. Le résultat de cette conférence fut l'abjuration de plusieurs calvinistes, dont quelques-uns avaient été les témoins, et pour ainsi dire les seconds de Duplessis-Mornay.

On prétend qu'un calviniste zélé, présent à cette conférence, dit avec chagrin à son voisin, protestant comme lui et vieux militaire : « Le cardinal a déja enlevé quatre passages à Mornay. » C'étaient des passages de la tradition et des Pères, sur lesquels on disputait. Le vieux guerrier, peu théologien, répondit que, pourvu que le cardinal n'eût pas enlevé *le passage de Saumur*, il était content. On sait que Saumur était un lieu de sûreté accordé aux protestans. Le cardinal de Richelieu le leur enleva, ainsi que celui de la Rochelle, plus important encore ; mais il voulut aussi les battre et les convertir comme théologien. On sait qu'il se piquait d'être un grand controversiste. La gloire que s'était acquise le cardinal de Lorraine dans *le Colloque de Poissy*, lui inspirait l'émulation de l'imiter, de le surpasser même. Il nourrit long-temps ce projet, dont l'exécution, toujours retardée par les affaires intérieures et extérieures dont il fut sans cesse accablé, manqua enfin totalement par sa mort prématurée. Au reste, quoi qu'en aient dit quelques écrivains protestans, l'administration de Richelieu ne pesa pas plus sur eux que sur les catholiques, et sur le reste de la France. Rulhières remarque très-bien qu'en général « les temps les plus doux dont les calvinistes aient « joui dans le royaume, depuis 1629 qu'ils furent « abandonnés sans défense à la merci du gouverne- « ment, ont été sous l'administration de trois cardi-

« naux, Richelieu, Mazarin, et Fleury. » Ils furent aussi protégés sous Louis XIV par le cardinal de Noailles.

Mais de toutes ces conférences, la plus célèbre est celle à laquelle prit part le grand évêque de Meaux, ce nouveau père de l'Église, et Leibnitz, l'un des génies les plus beaux et les plus universels qui aient honoré l'esprit humain. J'ai déjà parlé, dans mon précédent article sur le savant ouvrage de M. l'évêque d'Aire, de cette controverse si célèbre, et par son important objet, et par les illustres personnages qui y prirent part; j'ajouterai seulement ici que la théologie de Leibnitz, récemment imprimée, et trouvée dans les papiers de M. Eymery, démontre que ses lumières et ses principes le faisaient pencher vers les doctrines catholiques : nouvelles preuves que c'est à des intérêts politiques qu'il faut attribuer les difficultés dont il embarrassa la discussion, et qui firent peut-être échouer un si heureux projet de réunion.

Une plaie plus ancienne que la séparation des réformés afflige encore l'Église : c'est la séparation des Grecs. L'esprit de paix, d'union et d'un saint prosélytisme qui anime toujours l'église catholique, lui a fait faire aussi plus d'une démarche, plus d'un effort pour ramener les Grecs. M. Tabaraud en trace également l'histoire. Lorsque Pierre-le-Grand vint en France, il alla visiter l'antique et célèbre École de la Sorbonne : quelques docteurs de cette maison saisirent cette occasion pour tourner ses vues politiques vers une réunion dans laquelle ils lui firent entrevoir beaucoup d'avantages. L'esprit rapide et prompt de Pierre Ier les saisit avec avidité; il demanda un mé-

moire sur cet objet. Le docteur Boursier le rédigea ; le czar en parut très-content, et l'emporta en Russie, où il le soumit à quelques évêques de son empire, qui se montrèrent peu favorables à la réunion. L'archevêque de Novogorod, président du synode de l'église russe, craignit que la primauté de juridiction du pape ne lui fît perdre quelques-unes de ses prérogatives ; il penchait d'ailleurs vers le protestantisme. Enfin on prétend que le cardinal Dubois, loin de seconder ce projet, contribua à le faire avorter, parce qu'il craignit, dit-on, de déplaire à la cour de Rome, qu'il ménageait alors, en appuyant un projet dont la première idée avait été conçue par des docteurs de Sorbonne, opposés à la bulle *Unigenitus*. Il ne faut pas être janséniste sans doute ; toutefois, si des jansénistes pouvaient opérer un aussi grand bien que celui dont il s'agit ici, il faudrait le leur permettre. Le projet de réunir l'église russe n'a point été abandonné, et on prétend que, dans ces derniers temps, le cardinal Litta, prélat bien digne par sa douceur, sa modération, ses lumières et ses vertus, d'une pareille mission, avait long-temps séjourné en Russie dans ce dessein.

Mais dût-on crier encore au jansénisme, un des grands obstacles à la réunion, soit des Grecs, soit des réformés, ce sont les opinions ultramontaines professées par un très-grand nombre de catholiques, et injurieusement reprochées par les dissidens à tous les catholiques. L'église russe, l'église anglicane, toute l'église protestante, tous les souverains et tous les États de cette communion, ou de ces diverses communions, refusent de rentrer dans le sein d'une

Église qui les mettrait sous la dépendance d'un prince étranger. Ces objections et ces répugnances n'ont de fondement que dans les maximes des ultramontains, et c'est un motif de plus pour l'Église de France de tenir aux siennes. Il est certain que Bossuet ne mit tant de suite et n'attacha tant de prix à faire *déclarer* par le clergé de France les anciens principes de la discipline ecclésiastique, que parce que leur adoption détruisait un des principaux obstacles à la réunion. Le cardinal de Lorraine, que nous avons vu si zélé pour ramener les calvinistes, était aussi, dans le même but, un grand défenseur des libertés gallicanes : il alla les défendre au concile de Trente, où le pape vouloit le détourner de se rendre. Un de nos plus savans prélats, M. l'évêque d'Aire, dans l'excellent ouvrage intitulé *Discussion amicale*, dont j'ai précédemment entretenu le lecteur, offre aussi au nouveau clergé de France, qu'on accuse peut-être injustement de pencher vers d'autres maximes, ce puissant motif de retenir les anciennes, et de continuer l'enseignement et les doctrines de leurs illustres prédécesseurs, si pieux, si sages, si éclairés.

Le Psautier, traduit par La Harpe, avec une *Notice historique* et des *Notes explicatives*, par M. l'abbé La Bouderie.

Dans l'utile dessein que M. La Bouderie a formé de publier un choix de livres pieux sous le titre de *Bibliothèque religieuse*, il a pensé avec raison qu'il ne pouvait mieux commencer cette édifiante collection que par une très-belle édition de l'excellente

traduction des Psaumes de David par La Harpe. De tous les saints livres, le Psautier est, s'il est permis de parler ainsi, le plus populaire; si une même inspiration divine les rend tous également sacrés, on peut dire néanmoins qu'il n'en est peut-être aucun autre qui soit aussi approprié à tous les besoins de l'homme, à toutes les conditions que peuvent lui offrir et la vie et la société, à toutes les situations où il peut se trouver, à toutes les demandes qu'il peut former, à tous les sentimens de joie et d'allégresse, de tristesse et de douleur, de repentir et de remords, de résignation et de confiance qu'il peut éprouver, ou qu'il doit exprimer.

Un langage divin orne ces divins sentimens et ces pensées divines. L'Esprit saint, en parlant à l'homme, semble n'avoir pas dédaigné de plaire à l'homme, et de donner à ses inspirations sacrées l'attrait des plus sublimes beautés du style : la hardiesse des tours et des figures; la poésie des expressions et des images; la grandeur et l'élévation des pensées; la force et la majesté du langage. C'est ce double caractère de leçons salutaires ou d'édification morale et religieuse, et de beautés poétiques et littéraires dans les saints cantiques du roi-prophète, que La Harpe fait très-bien ressortir dans un discours préliminaire qu'il plaça à la tête de sa traduction des Psaumes. On sent bien que M. l'abbé La Bouderie a conservé cette excellente dissertation dans la nouvelle édition de cette traduction qu'il offre au public. C'est sans contredit un des meilleurs morceaux de critique et de littérature qui soit sorti de la plume de La Harpe, si habile critique, si bon littérateur. Nouvellement converti

par les réflexions que lui arracha le spectacle de ses malheurs particuliers et des malheurs publics, fruits, en grande partie, de l'incrédulité et de l'irréligion, il était aussi bon chrétien que bon littérateur; mais, plus accoutumé à parler le langage du littérateur, peut-être le parle-t-il mieux encore que celui du chrétien. Son ton est en effet quelquefois un peu âpre et dur : justement indigné des froides railleries avec lesquelles les incrédules de son temps, ceux même, ou plutôt ceux surtout qui n'avaient lu ni David, ni les autres prophètes, qui ou étaient incapables de les entendre, de les juger, de les apprécier, parlaient et de la religion et de ces livres sacrés, qui sont tout à la fois et ses preuves et sa gloire, et l'un des dons les plus précieux qu'elle ait faits aux hommes, il leur oppose des sarcasmes amers. Ce style caractérise sans doute l'homme; mais il caractérise aussi l'époque où il a vécu, et c'est là ce qui excuse La Harpe. Aujourd'hui ce ton serait plus déplacé; on ne raille plus, en effet, des choses sacrées; on n'en plaisante plus; on paraît enfin convaincu que ni la religion, ni David, ni Isaïe, ne sont ridicules; on se contente d'être *indifférent;* c'est la maladie du siècle, et c'est cette maladie qu'a éloquemment combattue un de nos plus célèbres écrivains, qui, je l'espère, se reconnaîtra aussi cette fois, et sera plus reconnu du public, que dans une autre circonstance, où, forcé de le combattre, et l'ayant à dessein beaucoup moins clairement désigné, il serait à peu près resté sous le voile de l'anonyme, s'il ne lui avait plu de se révéler lui-même.

Mais les observations purement littéraires de La

Harpe sont toujours pleines de justesse et de goût. Souvent, pour justifier son admiration pour les chants sacrés, il lui suffit d'en traduire littéralement quelques fragmens, et ses traductions sont d'une rare élégance ; souvent il les paraphrase, il en détaille les sublimes beautés, il les compare avec des morceaux analogues dans les plus grands poëtes et les plus grands écrivains de l'antiquité ou des temps modernes, et en montre la prodigieuse supériorité. Il s'étonne que des beautés si sensibles ne frappent pas tous les yeux, ne touchent pas tous les hommes ; et il s'écrie avec ce ton caustique qui ne peut jamais l'abandonner : « Mais tous (ces divins écrits) ont un grand « défaut dans l'opinion de nos jours ; on les chante « à l'office ; et comment peut-il y avoir quelque « chose de beau à vêpres ? » Puis il ajoute cette réflexion qui était encore plus vraie de son temps : « Si cela se trouvait, ou plutôt s'il était possible « que cela se trouvât dans les écrits d'un brame de « l'Inde, ou dans un poëte arabe ou persan, quel « concert de louanges ! l'admiration ne tarirait pas. »

Voltaire devait occuper une grande place parmi les contempteurs de la *Bible* au dix-huitième siècle, et dans une préface de La Harpe, destinée à les réfuter, il avait en effet exercé une grande influence, et sur le siècle, et sur l'esprit irréligieux qui y domine, et sur La Harpe en particulier. Peut-être même en occupe-t-il une trop grande dans un discours fait pour arriver à d'autres siècles, et destiné par conséquent à des hommes qui ne sentiront pas autant cette influence. La Harpe s'étonne moins que les sentimens religieux, exprimés dans les psaumes, n'aient

pas touché ce cœur impie; mais il ne conçoit pas que des métaphores hardies, des figures brillantes, des expressions sublimes, des beautés du premier ordre, aient, au lieu d'exciter l'admiration de cet esprit si délicat, dont le goût était si pur, provoqué ses mépris et ses insultes. Sous la plume de Voltaire, d'indignes parodies, facile et misérable genre de plaisanterie, dénaturent, travestissent, avilissent ce qui, au défaut de la vénération du chrétien, aurait dû exciter l'enthousiasme du génie. La Harpe en cite un exemple remarquable. Dans un de ces morceaux sublimes, David, en poëte inspiré, exprime les vengeances terribles que le Seigneur tirera des nations qui oppriment son peuple. Voltaire avait fait de ces menaces, pleines de grandeur, de majesté et de poésie, un couplet qu'il appelait une *chanson de corps-de-garde*, et qui était à peine digne d'y être chantée. « Il était si content de ce petit morceau, dit La « Harpe, qui nous transmet ce beau couplet, que « je le lui ai entendu chanter pendant trois mois. »

Je trouve, dans le discours préliminaire, une réflexion de La Harpe qui n'est pas sans doute aussi mauvaise que le couplet de Voltaire, mais qui me paraît cependant assez déplacée; elle n'est à la vérité que dans une note; mais pourquoi faire une mauvaise note? La Harpe répond à la critique qu'on avait faite de quelques répétitions fréquentes dans les psaumes, dans les endroits surtout où le roi-prophète, plein de ses sentimens de gratitude et d'amour envers un Dieu miséricordieux qui l'avait comblé de bienfaits, aime à en multiplier et à en répéter les expressions. La Harpe dit à ce sujet de très-bonnes

choses dans son *Discours préliminaire ;* mais voici ce qu'il met en note : « Je ne crois pas que jamais aucune femme se soit plainte qu'on lui répétât sans « cesse la même chose. Ces sortes de rapprochemens « ne doivent point scandaliser ; c'est avec le même « cœur qu'on aime le créateur et la créature, quoique les effets en soient aussi différens que les objets. Madame de Sévigné disait de Racine : *Il aime « Dieu comme il aimait ses maîtresses,* et cela ne « rendit ridicule ni madame de Sévigné, ni Racine. « *Quantùm mutatus ab illo !* » Mais le mot de madame de Sévigné ressemble-t-il à la réflexion de La Harpe? Disait-elle, d'ailleurs, cela au public et dans une grave dissertation sur les psaumes? Quant à la petite citation latine, je ne puis en saisir l'application. Je ne sais à quoi se rapporte *mutatus,* ni ce que cela signifie en cet endroit.

Après avoir applaudi à la belle édition que nous donne des psaumes français M. l'abbé La Bouderie, je l'exhorterais à en publier une autre avec le texte de la Vulgate en regard, et quelques notes sur ce même texte, comparé avec le texte primitif, ou la version des *Septante,* que ses études et ses connaissances bibliques pourraient rendre fort intéressantes.

Je suis étonné que La Harpe, qui parle en habile critique des divers caractères et des divers genres de poésie qu'on trouve dans les psaumes, n'ait rien dit de l'élégie qui y fait souvent entendre ses touchans accords. Le docteur Lowth, qu'il reconnaît pour son maître, et qui est son guide ordinaire, n'a eu garde de faire cette omission. Elle est au reste très-

heureusement réparée dans une savante *Dissertation sur l'élégie*, par feu M. Treneuil. Cette Dissertation vient d'être réimprimée avec les belles élégies du même auteur, qui donne ainsi tout à la fois et la poétique et d'excellens modèles du genre. Le même volume renferme plusieurs poésies inédites du même auteur, avec son portrait, et une très-bonne *Notice biographique et littéraire*, par M. Amar, dont j'aurais respecté l'anonyme et le secret, si d'autres ne l'avaient trahi et nommé.

SECTION II.

PHILOSOPHIE MORALE.

De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique durant le dix-huitième siècle; par J. E. M. Portalis, de l'Académie-Française.

Ce titre promet beaucoup, le livre tient davantage; il franchit à chaque instant les limites assez étendues dans lesquelles il semblait devoir être circonscrit. Quoique la philosophie ait beaucoup *usé*, beaucoup *abusé* de son influence dans le dix-huitième siècle, l'auteur ne se contente point de considérer dans ce siècle seulement cet *usage*, et cet *abus;* il en recherche et le bien et le mal, et les heureux et les malheureux effets à peu près dans tous les âges, soit qu'on ne puisse bien déterminer les progrès de la philosophie dans une certaine époque, et ses résultats avantageux ou funestes, sans remonter aux époques précédentes, la prendre pour ainsi dire dans son origine, et la suivre dans son histoire entière; soit que l'esprit étendu, l'érudition féconde, et la riche mémoire de M. Portalis l'aient facilement entraîné à présenter un tableau plus vaste et plus général qu'il ne semblait d'abord se l'être proposé.

En parcourant ainsi tous les âges, l'auteur parcourt les diverses branches de nos connaissances, les diverses institutions politiques, morales, religieuses; car la philosophie, ou plutôt *l'esprit philosophique*, objet de ce livre, et que M. Portalis distingue soigneusement de la philosophie, et surtout des systèmes enfantés par la philosophie, s'étend à tout, aux lettres, aux sciences, aux beaux-arts, à la politique, à la morale, à la religion, à la jurisprudence. Son essence est de tout éclairer, de tout améliorer, de tout perfectionner, tandis que les systèmes de philosophie trop souvent obscurcissent tout, corrompent tout, gâtent tout. Enfin, comme il y a nécessairement quelques lacunes dans ce grand tableau, comme les parties si diverses qui le composent n'y paraissent pas toujours réunies par un lien bien fort et bien sensible, et que l'auteur a préféré à une méthode plus sévère le plaisir de s'abandonner à son immense instruction, et vraisemblablement plus encore le désir d'atteindre plus de vérités, d'établir plus de principes, de combattre plus de préjugés, de réfuter plus d'erreurs, l'éditeur, fils de l'auteur, M. le comte Portalis, a, dans un discours préliminaire fort étendu, rempli une grande partie de ces lacunes, et tracé plus méthodiquement, depuis les premiers âges du monde jusqu'au dix-huitième siècle, la marche et les progrès de l'esprit humain dans les sciences, les lettres, les arts et la philosophie. Ce discours préliminaire, heureux complément d'un important ouvrage, doit être regardé lui-même, et par son étendue, et par l'intérêt et la variété des matières qu'il traite, comme un ouvrage. Nous en

parlerons après avoir dit un mot de la notice sur l'auteur, autre intéressante production de l'éditeur.

Il n'est pas d'homme qui ait traversé plus honorablement que M. Portalis la carrière orageuse de la révolution ; il se montra constamment l'ami du bien, de la justice, d'une sage liberté et des honnêtes gens. Des talens très-distingués donnèrent de l'éclat à des sentimens très-généreux : c'était un double titre, à cette époque désastreuse, pour être persécuté et proscrit. M. Portalis fut victime de l'abjecte tyrannie du directoire, à la journée du 18 fructidor : journée où le plus lâche despotisme se joua le plus odieusement des libertés publiques et privées, et qui, cependant, a été célébrée par certains publicistes qui se disent libéraux, et leur est encore chère, tant il est vrai que leur prétendu amour de la liberté n'est que l'amour d'une domination révolutionnaire ; que leur seule *vertu* est la haine du seul gouvernement qui puisse établir et maintenir parmi nous et la tranquillité et la liberté publiques, et que cette haine efface à leurs yeux toute contradiction, tout ridicule, et même toute honte et tout crime!

Plus tard, M. Portalis rendit, dans un important ministère, de grands services à cette religion, qu'il défend avec beaucoup de zèle et de talent dans plus d'un endroit de l'ouvrage posthume qu'on publie aujourd'hui. Avant d'être placé sur le grand théâtre de Paris et de la révolution, il s'était distingué dans sa province, où il avait eu des émules et des juges dignes de lui, par des écrits solides, des succès éclatans au barreau d'une de nos principales villes parlementaires, et par une conduite loyale et patriotique

qui lui avait attiré l'attention, la confiance et les grâces de son souverain. C'est un sujet heureux à traiter pour un fils que la vie d'un père homme de bien, homme de talent, citoyen courageux, défenseur éloquent de la justice et des opprimés, éloquent adversaire des méchans et des oppresseurs. M. le comte Portalis est sûr de ne point trouver de contradicteurs : lorsqu'il parle du noble caractère de son père, des qualités aimables qui le distinguèrent dans la société, tous ses contemporains confirment cet éloge; lorsqu'il parle de ses talens, tous se rappellent surtout le noble usage qu'il en fit. Il en donne d'ailleurs une nouvelle et irrécusable preuve, en publiant l'important ouvrage que M. Portalis composa dans les jours de sa proscription, se vengeant ainsi de l'injustice des hommes, en s'efforçant de les éclairer. Peut-être trouvera-t-on que l'éditeur s'étend un peu complaisamment sur quelques productions de la jeunesse de M. Portalis; mais on pardonnera volontiers cette complaisance à la piété filiale : un peu d'exagération dans l'appréciation de quelques ouvrages du père serait encore un mérite et une vertu dans le fils.

Le discours préliminaire qui est à la suite de cette notice est encore un hommage de cette même piété filiale, puisqu'en associant ainsi ses travaux à ceux de son illustre père, M. le comte Portalis les complète et les perfectionne. Ce serait contrarier ces nobles et touchantes affections, que de s'arrêter trop long-temps sur le discours préliminaire, et lui consacrer un temps et un espace plus particulièrement destinés à faire connaître le savant ouvrage auquel il

sert de savante introduction. Je ne puis toutefois passer entièrement sous silence cette composition étendue, moins encore par le nombre des pages qu'elle occupe, que par le nombre et l'importance des matières qu'elle traite. C'est en effet une revue générale et une recherche philosophique des travaux de l'esprit humain, de ses procédés dans l'investigation des sciences, de ses progrès dans les lettres et les arts, des obstacles qu'il a eus à vaincre, et des chances heureuses qui ont secondé son essor. Dans cet aperçu rapide qui suppose une immense lecture, et plus de réflexion encore et de jugement que de lecture, il n'est pour ainsi dire pas de connaissance humaine qui ne soit examinée et définie; pas un homme qui, dans les annales de la science ou de la littérature des divers âges et des divers peuples, ait fait faire quelques pas à la science, ou imprimé un grand éclat sur les lettres, qui ne soit nommé, jugé et apprécié.

Peut-être parmi toutes les vues saines en littérature et en philosophie que présente ce discours, en trouvera-t-on quelques-unes un peu paradoxales, quoique présentées avec beaucoup d'art et adroitement déguisées. C'est ainsi qu'à travers une foule de raisonnemens ingénieux, de précautions oratoires, et même de concessions magnifiques faites à l'opinion contraire, M. le comte Portalis semble croire, affirme même que la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, introduite en Europe par l'émigration des Grecs du Bas-Empire, après la prise de Constantinople, et que l'imitation de ces beaux modèles et celle des grands écrivains de la langue latine

ont été la *source d'un mal.* Il est sans doute impossible de condamner avec plus de respect ; il est difficile de faire un plus bel éloge de ces langues, de ces littératures, et des beaux ouvrages qui les ont illustrées. M. Portalis avoue que c'est par l'étude de ces modèles que se sont formés nos idiomes, jusqu'alors grossiers et incultes ; que se sont polis et notre langage barbare, et nos esprits plus barbares encore. Mais il prétend que cette étude *interrompit prématurément l'étude de la nature ;* que dès lors les arts n'eurent plus pour objet *l'imitation de la nature, mais l'imitation de cette imitation même ;* qu'elle nous empêcha d'avoir une littérature *nationale, originale ;* qu'enfin elle arrêta l'essor de notre *imagination*, et que, si nous avons fait des progrès plus rapides dans la peinture et dans la musique, c'est parce que, les anciens ne nous ayant point laissé de modèles à imiter, nous avons eu plus de franchise et de liberté dans nos travaux, et qu'il n'y a point eu d'intermédiaires et de *modèles* entre la nature et nous.

Je sais que les doctrines de M. Portalis, présentées, comme je l'ai dit, avec beaucoup d'art et de circonspection, soutenues et étayées d'une foule de pensées aussi justes qu'ingénieuses, ont, dans le long développement qu'il leur donne, quelque chose de moins dur et de moins tranchant que dans mon analyse. Cependant mon analyse est exacte et fidèle ; c'est la doctrine des romantiques, mitigée par tout le respect et l'admiration que ceux-ci refusent aux anciens, et dont M. Portalis fait une profession bien franche et bien sincère. Mais les romantiques veulent être *originaux* aussi ; ils prétendent donner l'essor à leur

imagination; ils accusent les classiques de *timidité, d'imitation servile;* ils prétendent étudier *la nature*, et non des *modèles*. Voyez comme cela leur réussit! Et cependant les romantiques, tout en dédaignant les anciens et les modèles, sont encore plus qu'ils ne pensent réglés et arrêtés dans de certaines bornes par eux; ils ont, dans leurs langues formées et polies, des instrumens excellens, dont la perfection est due à l'étude de ces mêmes modèles qu'ils insultent. On peut juger, d'après la bizarrerie de leurs productions, combien eussent été bizarres celles des romantiques du quinzième siècle, privés de ces heureux instrumens et de ce frein salutaire.

Je n'opposerai que cette petite considération à M. le comte Portalis, à qui je pourrais en opposer bien d'autres. Je ne m'étonnerai point que, né dans la patrie des troubadours, sous le beau ciel de la Provence, sur les rives de la Durance ou du Rhône, il laisse échapper un regret de ce qu'à cette même époque de la renaissance des lettres, la langue d'*oil* ait prévalu sur la langue d'*oc:* je serais presque tenté de partager ce regret; toutefois, je me consolerai avec lui, en admirant les chefs-d'œuvre produits par la langue d'*oil*. Au reste, ce paragraphe, dans lequel M. le comte Portalis m'a paru un peu trop favoriser les doctrines romantiques, est un des plus remarquables d'un discours où il y en a beaucoup de remarquables; il est rempli d'une foule d'aperçus très-ingénieux, et de pensées aussi justes que bien exprimées. Le style de ce discours est généralement plein, nerveux, élevé : peut-être le travail s'y fait-il un peu trop apercevoir; et il n'a pas cette facilité et cet aban-

don qui caractérisent la prose des bons écrivains du dix-septième siècle, auxquels M. le comte Portalis rend un hommage qu'il est plus que jamais utile de lui rendre, dans ce dix-neuvième, où les grâces naturelles sont remplacées par l'apprêt dans le langage et la recherche dans l'expression. L'auteur ne se défend pas toujours assez lui-même des pensées recherchées, alambiquées, peu naturelles. Madame de Staël a dit de la rime, qu'elle était *l'image de l'espérance et du souvenir*; et M. le comte Portalis dit que *la rime est fille de l'écho et de la mélancolie.* Je ne sais si cette généalogie est bien établie; je crois que, dans les premiers essais de notre poésie, dans les lais, les virelais, les triolets, etc., la rime exprimait plus souvent la joie et le plaisir, que la tristesse et la *mélancolie.*

J'ai fait connaître bien imparfaitement cet important discours; je ferai connaître plus imparfaitement encore l'important ouvrage auquel il sert d'introduction. Il me faudrait en effet plus d'espace, et même une assez longue suite d'articles pour en faire une exacte analyse, en exposer les diverses parties, en apprécier les divers mérites. On peut dire en effet que cet ouvrage est une sorte d'Encyclopédie philosophique, morale, politique, religieuse; et à ces branches déjà si étendues de nos connaissances se rattachent encore de hautes questions de littérature, de critique, de jurisprudence. L'esprit de M. Portalis, pénétrant et étendu, ne semble étranger à rien. Cet esprit éminemment philosophique veut porter dans toutes les questions, et sur toutes les matières, le flambeau de la philosophie; mais il ne veut point que ce flam-

beau devienne une torche ; il conseille, il encourage, il loue l'usage de la philosophie ; il en réprime, il en condamne hautement l'abus ; il signale cet abus dans ses divers écarts, à diverses époques, et surtout dans les monstrueux excès qui, au dix-huitième siècle, déshonorèrent le nom, jusqu'alors vénéré, de la philosophie et des philosophes ; il flétrit cette philosophie qui dégrade l'homme au niveau des bêtes, et ces philosophes qui ne rougissaient pas d'écrire que, si le cheval avait son pied terminé en doigts, et non en corne, il écrirait des lois et bâtirait des villes.

Défenseur des vraies doctrines philosophiques, des vraies doctrines religieuses, M. Portalis l'est encore des vrais principes politiques. Disciple et admirateur de Montesquieu, qui, suivant sa belle expression, semble avoir reçu du ciel des balances d'or pour peser les destinées des empires, il proscrit ces doctrines anarchiques d'insurrection, d'égalité, de souveraineté du peuple. « L'insurrection, dit-il, est « trop contraire à tous les devoirs, pour pouvoir « jamais être transformée en droit. — Il ne faut, dit-« il ailleurs, ni abaisser aucun homme au dessous de « l'humanité, ni l'élever au dessus de la justice. » Il combat avec encore plus de force et d'étendue le dogme de la souveraineté du peuple, repoussé, selon lui, même par les théologiens protestans : il aurait pu s'étayer de l'autorité de Bayle, qui parle des tempêtes que souleva contre lui un certain Arthusius, qui, parmi les réformés, avait soutenu cette doctrine.

Ne pouvant même indiquer toutes les hautes questions qu'aborde M. Portalis, et qu'il définit en homme d'état et en homme de bien, je me contenterai de

dire qu'il établit sur la *propriété*, des principes qui ne plairont pas à nos révolutionnaires ; et sur l'origine et les causes de la révolution, des idées, des vérités et des faits qui ne plairont point à M. Guizot. Il ne voit point, dans nos annales, ces deux peuples en guerre depuis treize cents ans, l'un opprimé, l'autre oppresseur ; il ne voit point ces barbares Francs et ces malheureux Gaulois. Il voit un souverain plein de vertus, régnant sur un peuple heureux; il voit quelques abus faciles à corriger; il voit des brouillons et des factieux s'efforçant de rendre impossible ce qui était si aisé, et n'y réussissant que trop; il voit des sophistes orgueilleux, dont l'infernale vanité bouleverserait le monde entier pour détruire une hiérarchie sociale au sommet de laquelle ils ne se trouvent pas.

Si l'auteur eût lui-même publié son livre, peut-être en eût-il élagué quelques parties qui s'étendent hors de leur proportion ou de leur importance, ou des autres matières encore plus importantes qui y sont traitées. Lorsqu'il le composa, en 1798, la philosophie de Kant faisait une sorte de révolution en Allemagne. M. Portalis la réfute bien longuement ; et l'obscurité d'un auteur inintelligible doit quelquefois se répandre sur la réfutation. Toutes ces matières abstraites de la philosophie ancienne et moderne forment à cet ouvrage une sorte de portique peu attrayant, qui pourrait détourner les esprits superficiels de pénétrer plus avant dans le vaste édifice élevé par M. Portalis, et ce serait dommage. Quelquefois le jurisconsulte s'appesantit trop sur quelques questions particulières. Trop de questions sont traitées

pour avoir toujours entre elles un lien bien étroit, un enchaînement bien naturel. Le style abondant, facile, et souvent même harmonieux et élégant, est quelquefois négligé; mais le fond des choses est toujours excellent; et quelque idée avantageuse qu'on ait de M. Portalis, et comme homme d'esprit et comme homme de bien, cet ouvrage est fait pour l'accroître.

Théorie du Beau dans la Nature et les Arts : ouvrage posthume de M. Barthez.

Qu'est-ce que *le beau?* Je ne sais s'il est possible de répondre d'une manière satisfaisante à une question si abstraite et si générale. Les plus grands philosophes de l'antiquité, Platon, Aristote, Cicéron, saint Augustin, ces génies élevés et profonds, qui semblaient si propres à reconnaître une source où la beauté de leurs ouvrages témoignait qu'ils avaient souvent puisé, tournèrent leurs sublimes méditations vers ce type éternel, souverain, règle essentielle du beau dans tous les objets de la nature et des arts. Des philosophes modernes, fort inférieurs en génie à ceux que j'ai nommés, ont aussi, avec moins d'élévation, mais plus de méthode, inventé divers systèmes pour remonter à l'origine de ce sentiment d'admiration mêlé de plaisir, que nous causent les belles choses et les beaux objets dans tous les genres. Mais chacun de ces écrivains a mieux réussi à démontrer combien étaient insuffisantes, incomplètes, souvent même fausses, les idées des autres sur le beau en général, qu'à éclaircir lui-même cette question par une métaphysique lumineuse et une théorie satis-

faisante ; tous, fort habiles à renverser les systèmes des autres, ont paru très-inhabiles à établir la leur.

C'est donc avec assez de raison que Voltaire disait : « Consultez les philosophes, et demandez-leur ce que c'est que le grand beau, le *To kalon*, ils vous répondront par du galimatias. » Et, pour confirmer cette assertion par une preuve de fait, il rapporte un long passage de Platon sur le *To kalon*. « L'homme « expié dans les mystères sacrés, lui fait-il dire, « quand il voit un beau visage, ou bien quelque « espèce incorporelle, sent d'abord un frémisse- « ment secret..... Quand l'influence de la beauté « entre dans son âme par les yeux, il s'échauffe ; les « ailes de son âme sont arrosées ; elles perdent leur « dureté, qui retenait leur germe ; elles se liqué- « fient : ces germes, enflés dans les racines de ses « ailes, s'efforcent de sortir par toute l'espèce de « l'âme, etc. » Il faut avouer que tout cela est un peu obscur ; mais on sent bien que Voltaire a aidé au galimatias du texte par celui de la traduction ; il était bien mieux dans son caractère de faire rire aux dépens du philosophe grec, que d'être juste à son égard.

Il y a en effet des idées très-belles et très-élevées dans les deux dialogues de Phèdre et du *grand Hippias*, où Platon traite de la nature du beau. C'est dans le sein même de la Divinité qu'il place la beauté par essence, à laquelle, dit-il, participent toutes les choses qui peuvent être belles. Il fait de cette beauté suprême un être réel, résidant en Dieu, et renfermant le modèle primitif que suivit l'ordonnateur des mondes, lorsqu'il débrouilla le chaos ; mais l'imper-

fection de la matière empêcha que les idées de cette beauté pussent être réalisées dans l'univers. « Enfin, « ajoute Platon, si notre vue pouvait contempler « les idées divines de la beauté, elles exciteraient en « nous un amour ardent qui l'emporterait infiniment « sur toutes les affections que nous font éprouver les « plus beaux des êtres sensibles. » Il serait également difficile de démontrer la vérité ou la fausseté de ces idées ; mais on avouera du moins que ce sont les conceptions d'une noble et belle imagination. Il y a surtout dans ce système un fond mystique et religieux, bien digne du philosophe que reconnurent pour maître, dans les premiers siècles du christianisme, et les chrétiens les plus éclairés, et les païens qui voulurent épurer leur religion, tels que Jamblique, Porphyre, et plusieurs autres.

C'est aussi dans le sein de la Divinité que Saint-Augustin avait placé le type primitif et essentiel du beau. Ce génie universel que M. Barthez a le tort de ne pas même nommer parmi ceux qui se sont occupés de cette question, avait cependant composé un Traité entier sur le beau. Cet ouvrage, à la vérité, est perdu ; mais saint Augustin a jeté dans ses écrits plusieurs idées éparses qui nous font connaître son sentiment sur cet objet. On voit que, selon lui, le caractère distinctif de la beauté est, dans *ce rapport exact des parties d'un tout qui le constitue un*. Mais comme rien sur la terre ne peut être parfaitement *un*, parce qu'il n'y a point de véritable unité dans les corps, il en conclut qu'il y a au-dessus de nos esprits une certaine unité originale, souveraine, éternelle, parfaite, qui est la règle essentielle du

beau; et il répète, en plus d'un endroit et en plus d'un ouvrage, que c'est cette unité qui constitue la forme et l'essence du beau en tout genre : *Omnis porrò pulchritudinis forma, unitas est.* Et si l'on s'imaginait qu'il faut être, ou un philosophe de l'antiquité, ou même un père de l'Église, pour être aussi abstrait (d'autres diront aussi obscur), on se tromperait fort. En effet, quelques écrivains modernes, même très-philosophes, ont adopté l'opinion de saint Augustin : tels sont Crousaz, Sulzer, Mendelsson; ils placent tous la beauté dans l'*unité d'un tout;* et, quoiqu'ils ajoutent à ce système des développemens qui le rendent moins sublime, plus matériel et plus humain, il est évident que l'idée première en a été prise de saint Augustin; ce que n'a pas vu M. Barthez, qui fait à Crousaz l'honneur de l'invention.

Avouons-le : toutes ces théories plus ou moins sublimes, plus ou moins intelligibles, n'éclaircissent pas beaucoup la question; et comment, en effet, établir un principe unique, d'où dérivent tant de beautés différentes, et surtout d'un ordre différent? Il y a des beautés physiques, des beautés morales, des beautés purement intellectuelles : ici, c'est l'esprit qui juge; là, c'est l'âme; là, ce sont les sens. Les esprits sont si divers, les sens si différemment organisés, que, loin d'être d'accord sur le beau en général, et sur le principe d'où il peut dériver, souvent même on diffère étrangement sur les beautés particulières; et tel objet qui frappe l'un d'admiration, laisse l'autre froid, indifférent, ou excite même en lui un sentiment opposé. Il n'y a qu'une sorte de beauté qui frappe tous les hommes, et sur laquelle ils sont tous

d'accord : c'est le beau moral. Ici, c'est l'âme qui juge sans l'entremise des sens; et, à moins que ses lumières naturelles ne soient offusquées par de fortes préventions et de violentes passions, elle ne se trompe point sur une belle action, sur un sentiment héroïque; elle leur rend toujours justice. Ainsi, tandis que les hommes, même civilisés, même éclairés, disputeront sur la beauté d'un livre, d'un discours, d'un poëme; sur le mérite d'un ouvrage de peinture, de sculpture, d'architecture, d'un morceau de musique; tous les hommes, instruits ou ignorans, civilisés ou barbares, admireront le dévouement à sa patrie, et tous les sacrifices dangereux et pénibles de ses devoirs : l'Algonquin, comme le Chinois, comme le Français, diront du dévouement de d'Assas : Cela est héroïque! cela est *beau!*

C'est qu'il était important, pour la perfection de l'homme et le maintien de la société, qu'il y eût unité de sentimens sur la vertu, l'honneur, le devoir, et sur tout ce qui est l'accomplissement héroïque de ces devoirs, l'exaltation sublime de cette vertu et de cet honneur : la diversité de sentiment sur tout le reste était fort indifférente. Aussi, sur tout le reste, quoiqu'il y ait certainement des opinions vraies, il n'y a point d'opinion générale. Les beautés même qui nous touchent de plus près, celles qui appartiennent à l'espèce humaine, ne peuvent réunir l'universalité des suffrages; aucune même n'est le sujet d'une aussi grande variété de sentimens. « Il est vraisem-« blable, dit Montaigne, que nous ne sçavons guère « que c'est que beauté en nature, puisqu'à l'hu-« maine et nostre beauté nous donnons tant de

« formes diverses... Les Indes la peignent noire et « basannée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat « et large, et est leur grâce de montrer leurs dents « jusqu'aux racines. Au Péru, les plus grandes au- « reilles sont les plus belles, et les estendent autant « qu'ils peuvent par artifice; et un homme d'au- « jourd'huy dict avoir veu ce soin de les agrandir en « tel crédit, qu'à touts coups il passait son bras vestu « au travers d'un trou d'aureille. » Montaigne entre dans d'autres détails de beautés locales fort singulières, mais que je ne dois point copier.

Ainsi donc, au lieu d'admettre un modèle universel de beauté, chaque peuple s'en est fait un en particulier, et il l'a fait à son image : le nègre aux yeux ronds, au nez épaté, trouvera nos belles Parisiennes fort peu belles. « Interrogez, dit Voltaire, un nègre « de Guinée : le beau est pour lui une peau noire, « huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté. De- « mandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, « le grand beau, le *To kalon :* il vous répondra que « c'est sa crapaude, avec deux gros yeux ronds sor- « tant de sa petite tête, une gueule large et plate, un « ventre jaune et un dos brun. Interrogez le diable, « il vous dira que le beau est une paire de cornes, « quatre griffes et une queue. »

Avouons, au reste, qu'il ne faut demander cela ni au nègre, ni au crapaud, ni au diable. S'il n'y a point sur la beauté une opinion universelle et unanime, il y en a une néanmoins tellement ancienne, et tellement illustrée par les suffrages des peuples les plus aimables et les plus polis de l'univers, qu'elle doit passer pour être la seule vraie et incontestable; et cette

opinion, très-favorable à nos belles Françaises, suffit à leur gloire. Les belles Françaises, les belles Anglaises, les belles Italiennes, ressemblent beaucoup aux belles Grecques et aux belles Romaines d'autrefois. Les descriptions de la beauté sont les mêmes dans les auteurs anciens et dans les modernes. Cicéron, distinguant deux sortes de beautés : la beauté de grâce, d'agrément, qui convient aux femmes, et la beauté de force et de dignité, qui est l'apanage des hommes, ressemble à Milton décrivant ainsi, dans le portrait d'Adam et d'Ève, les qualités particulières aux deux sexes :

. . . . . Though both
Not equal, as their sex not equal seem'd;
For contemplation he and valor form'd,
For softness she and sweet attractive grace:
He for God only, she for God in him.
B. IV, v. 295.

La beauté, s'écrie un autre écrivain anglais dont j'ai oublié le nom, est la réunion de ces quatre principes ou qualités : la forme, la couleur, l'expression et la grâce. L'auteur anglais va même plus loin; il détermine dans quelle proportion ces quatre principes doivent se trouver réunis et fondus dans une belle personne. Suivant sa doctrine, la beauté la plus parfaite aurait cent degrés : dix de couleur, vingt de forme, trente d'expression, et quarante de grâces; mais il avoue qu'il n'a pas trouvé de femme à cent degrés; la plus belle qu'il ait mesurée à son échelle, et c'était une Anglaise, n'avait que huit degrés de couleur, dix de forme, vingt-cinq d'expression, et trente de grâces; total, soixante-treize; et la plus

laide (il ne dit pas de quelle nation elle était) avait, en exprimant ce qui lui manquait par le signe *moins*, — 4 degrés de couleur, — 6 de forme, — 25 d'expression, — 10 de grâces; total, 45; en sorte qu'il ne manquait à la première que vingt-cinq degrés pour être parfaitement belle, tandis qu'il en manquait cent quarante-cinq à la seconde.

Suivons maintenant l'auteur de la nouvelle *Théorie du Beau* dans ses observations sur *le beau* en éloquence et en poésie.

L'ouvrage de M. Barthez annonce dans cet écrivain une imagination forte et vive, un esprit délié, subtil, et naturellement porté vers les discussions métaphysiques, et surtout une rare érudition. On est étonné de voir un homme consommé dans son art, un médecin qui, loin d'avoir négligé aucune des connaissances si variées qu'exige sa profession, en avait pour ainsi dire reculé les bornes, en agrandissant la science physique de l'homme, joindre aux longues et pénibles études de la médecine, des études sur une foule d'objets qui n'y ont aucun rapport; se montrer tantôt l'émule d'Hippocrate, tantôt celui de Platon; tantôt un habile physiologiste, et un homme profondément versé dans toutes ces sciences, fruits d'une longue expérience et d'une patiente observation; tantôt un amateur enthousiaste de tous les beaux-arts, fruits de l'imagination et du génie; et allier enfin à la connaissance du grec et du latin, langues classiques, et regardées autrefois presque comme les langues naturelles du médecin, celle de l'hébreu, de l'arabe, de la plupart des langues orientales, et des langues modernes de l'Europe.

Malheureusement tant de connaissances, d'érudition, et même d'esprit, ne suffisent pas pour faire un bon ouvrage sur l'objet qu'avait embrassé M. Barthez; il faudrait encore beaucoup de goût pour reconnaître les véritables principes *du Beau* dans l'éloquence, dans la poésie, dans les arts; pour en donner les règles essentielles, et en distinguer les plus parfaits modèles; il faudrait ensuite le talent d'écrire, pour exposer avec agrément ces principes, ces règles, et le résultat de ses méditations sur des objets, qui par cela même qu'ils sont, rigoureusement parlant, plus agréables qu'utiles, demandent à être traités avec plus de grâces dans la diction, avec plus de charme dans le style : or, M. Barthez n'a ni le goût très-sûr, ni le talent d'exprimer agréablement, ou même correctement ses idées.

J'ai peu de confiance dans le goût d'un homme qui, dissertant sur *le Beau* en éloquence et en poésie, me paraît estimer assez peu Cicéron, et fait sur des vers de Virgile des remarques qui prouvent deux choses : la première, qu'il n'est pas juste à l'égard de cet admirable poëte; la seconde, qu'il n'a pas lui-même un sentiment vrai de la poésie. S'il faut en croire M. Barthez, le style de Cicéron est souvent *lâche*, et plein de répétitions : il avoue qu'en général il est remarquable par des *tournures librement variées et étendues*, et néanmoins il adopte la critique d'un ancien auteur inconnu, qui reprochait à Cicéron un style rompu et sautillant, *fractum et exsultantem*. Je ne vois pas comment il peut concilier un éloge et un reproche si évidemment contradictoires. Quintilien s'était élevé contre d'autres critiques, qui

trouvaient l'éloquence de Cicéron sèche et aride, *jejunam et aridam ;* et M. Barthez s'élève contre Quintilien : il soutient que ces critiques avaient raison; que Cicéron est véritablement stérile en idées, quoique très-abondant en mots. Ainsi, l'auteur de ces discours pleins de feu et de véhémence contre Verrès, contre Catilina, contre Antoine, aura une diction *lâche*, une éloquence *asiatique et sans force !* L'auteur de la belle harangue *pro lege Manilia*, de ces éloquens plaidoyers pour Marcellus, pour Milon, pour Ligarius, pour le poëte Archias, n'aura qu'un style haché, *rompu et sautillant !* L'auteur de tant d'autres discours admirables, de tant d'ouvrages philosophiques, où, pour la première fois, la langue latine exprime avec tant d'agrément des idées de ce genre, et où la plus belle morale se trouve souvent alliée au plus beau langage; l'auteur de tant de lettres, de tant d'épitres, où les sentimens les plus nobles, les plus généreux, les plus touchans, sont réunis à toutes les grâces du style, sera un écrivain *aride* et stérile, et qui n'aura qu'*un petit nombre d'idées principales !* Je le répète : on est peu digne d'écrire sur les sources, l'origine et les modèles *du Beau* dans l'éloquence, lorsqu'on n'apprécie pas mieux cet admirable génie, ce sublime orateur, dont le nom, suivant l'expression de Quintilien, était moins le nom propre d'un homme, que celui de l'éloquence même : *Ut Cicero jam non hominis, sed eloquentiæ nomen habeatur.*

Injuste envers le premier des orateurs de Rome, M. Barthez me paraît l'être aussi envers le prince des poëtes latins : il ne prononce pas, il est vrai, avec

aussi peu de circonspection sur le mérite de Virgile ; mais il fait sur ses vers plusieurs remarques critiques ; et ces remarques prouvent que M. Barthez n'a pas assez réfléchi sur l'énorme différence qu'il y a entre la langue philosophique et la langue poétique. Ennemi du merveilleux, l'âme de la poésie, il voudrait l'assujettir à des règles froides et sévères, qui éteindraient toute flamme et toute vie dans le poëme, toute verve et tout enthousiasme dans le poëte : il ne fait même grâce à la ceinture de Vénus, qu'en faveur du charme des idées que présentent les vers et la description d'Homère : « C'est ce charme, dit-il, « qui, agissant sur nous, nous fait trouver belle la « conception de cette ceinture merveilleuse que *la* « *raison trouverait absurde.* » Comme s'il n'y avait pas une *raison* et une vérité en poésie fort différentes de la raison et de la vérité philosophiques ; et comme si ce n'était pas la première, et non la seconde, qui est la règle et la loi des poëtes ! *Rien n'est beau que le vrai.* Il faut donc qu'il y ait de la vérité et de la raison dans une fiction que tous les siècles ont admirée.

Guidé par les idées fausses qu'il s'est faites du merveilleux, M. Barthez regarde tantôt comme *absurdes,* tantôt comme exagérées, quelques-unes des belles fictions de Virgile ; il se contente de regarder comme un simple *abus,* celles par lesquelles ce grand poëte donne de l'âme et de la vie aux figures que Vulcain a placées sur le bouclier d'Enée ; il ne veut pas que la Chimère, qui orne ou rend formidable le casque de Turnus, vomisse des flammes. Cette fiction, par laquelle la poésie a dans tous les temps accordé du sen-

timent aux êtres inanimés, ne lui paraît pas exempte de reproches, et il ne semble pas approuver ce vers de Virgile :

Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis,

ainsi imité par Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Il y a beaucoup de témérité à s'élever ainsi contre une fiction consacrée dans les vers de Virgile et de Racine; et, s'il fallait encore une autorité en faveur de ces deux grands poëtes, et contre M. Barthez, je citerais celle d'Horace, qui prête au Tibre non-seulement un sentiment de terreur, mais des sentimens de vengeance et d'amour : *Vidimus flavum Tiberim,* etc. C'est même une chose remarquable, que, toutes les fois que M. Barthez attaque Virgile, on pourrait le défendre par l'autorité de quelque grand poëte; tantôt par celle d'Homère, tantôt par celle d'Horace, de Racine ou d'Ovide. C'est ainsi qu'il reprend Virgile d'avoir dit, en parlant des pierres jetées par Deucalion après le déluge, et des hommes qui en naquirent :

. . . . *Inde homines nati*, durum genus ;

et on retrouve absolument la même pensée dans Ovide, avec cette différence, qu'Ovide développe l'idée que Virgile n'avait fait qu'indiquer; en quoi l'auteur des Géorgiques montre beaucoup plus de goût que celui des Métamorphoses :

Inde genus durum *sumus*. . . . .
Et documenta damus qua simus origine nati.

« Cette idée, dit M. Barthez, est aussi puérile que « celle de ces Rabbins, qui ont dit que Dieu avait « fabriqué Eve de l'os d'une des côtes d'Adam, parce « que la femme doit avoir un caractère de résistance « opiniâtre. » On voit toujours que l'auteur n'admet qu'un langage, et pour le poëte, et pour le froid dissertateur, qui doit rendre philosophiquement raison des choses.

M. Barthez, qui se montre si difficile sur les fictions, les figures et les expressions de Virgile, et sur les bornes et la vraisemblance du merveilleux, admire cependant une fiction de Claudien, qui me paraît non-seulement dépourvue de vraisemblance, mais de goût et d'agrément. Ce poëte fait naître le soleil sur le sein de Thétis, et il le représente sous l'emblème d'un enfant, dont il a tous les mouvemens, toute la faiblesse, etc. : *Tenerum vagitu despuit ignem*, etc. Le soleil qui pleure, qui crie, qui jette des vagissemens, qui *crache du feu*, et même du *feu tendre*, n'est-ce pas là plutôt une ridicule caricature, qu'une fiction ingénieuse? C'est néanmoins à ce bizarre tableau que l'auteur trouve *une grâce charmante*.

M. Barthez ne me paraît pas plus heureux lorsqu'il veut expliquer la raison de certaines beautés poétiques et de quelques beaux vers que nous admirons tous; tel est celui-ci :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Après avoir donné plusieurs raisons fort alambiquées de la beauté de ce vers, il ajoute celle-ci : « Chacun « des mots principaux, dit-il, qui compose ce vers

« (*croupe, recourbe, replis, tortueux*), ne pouvant « être articulé que par deux mouvemens de lèvres « qui se portent successivement, l'un en avant, l'au- « tre en arrière, l'âme qui perçoit ces mouvemens « alternatifs, y sent en même temps du rapport avec « les mouvemens réfléchis et les replis sinueux du « dragon dont ils présentent l'image. » Je le demande : jamais quelqu'un a-t-il été conduit à l'admiration de ce vers par le mouvement de ses lèvres ; et conçoit-on qu'un homme, d'un esprit distingué comme M. Barthez, donne une pareille explication, digne du maître de philosophie de M. Jourdain ?

Hâtons-nous d'applaudir à quelques parties de l'ouvrage de M. Barthez : telle est celle où il défend nos grands auteurs tragiques contre certains Allemands, entre autres Lessing, qui soutiennent que nos tragédies peuvent être des ouvrages estimables, mais qu'elles ne sont point des tragédies; que Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, peuvent être des poëtes distingués, mais qu'ils ne sont point des poëtes tragiques. M. Barthez appelle cela *le comble du délire*, et il a raison. Il fait plus : il les attaque dans l'objet de leur idolâtrie, dans Shakspeare, et fait des observations très-justes sur la composition et le plan des pièces de ce fameux tragique anglais ; sur les caractères de ses personnages, sur les sentimens qu'il leur prête, et sur son style. Je trouve seulement qu'il aurait pu mieux choisir l'unique exemple qu'il rapporte du mauvais goût de Shakspeare : cet exemple est pris dans la tragédie d'Othello, et dans la scène où Othello va étouffer Desdemona. Shakspeare lui fait dire : « Éteignons la lumière. Si je t'éteins, toi, ministre

« du feu, je puis ressusciter ta flamme, au cas que « je vienne à me repentir ; » et, se retournant vers Desdemona, il ajoute : « Que j'éteigne une fois la « flamme de ta vie ; où trouver cette céleste étincelle « qui pourrait te ranimer ? » Je le répète, cette idée, qui n'est peut-être pas mauvaise en soi, est au moins très-raisonnable pour Shakspeare. Il offre mille exemples bien plus évidens de bizarrerie, de mauvais goût et d'extravagance : tel est celui-ci, où dans la tragédie de *Henri IV*, milord Falstaff présente au roi le chevalier Jean Colleville qu'il a fait prisonnier. « Sire, lui dit-il, le voilà, je vous le « livre ; je supplie votre grâce de faire enregistrer ce « fait d'armes parmi les autres de cette journée, ou « pard... je le ferai mettre dans une ballade parti- « culière, avec mon portrait à la tête, où l'on verra « Colleville me baisant les pieds ; voilà ce que je fe- « rai, si vous ne rendez ma gloire aussi éclatante « qu'une pièce de deux sols dorée ; et alors vous ver- « rez dans le clair ciel de la renommée ternir votre « splendeur, comme la claire lune efface les char- « bons éteints de l'élément de l'air, qui ne parais- « sent autour d'elle que comme des têtes d'épingles. » Il faut ajouter qu'un critique anglais ou écossais, M. Home, propose ce morceau comme un modèle ; mais, en revanche, M. Home méprise beaucoup l'*Iphigénie* et la *Phèdre* de Racine.

Recherches philosophiques sur les premiers Objets des Connaissances morales, par M. de Bonald.

Une juste crainte, et elle est surtout bien fondée pour moi, doit préoccuper le critique qui se propose d'annoncer l'ouvrage que M. de Bonald a récemment publié : c'est de ne pas le bien faire connaître, de ne pas en donner une idée suffisante, et de ne pas rendre une justice assez complète à un livre si fécond en bonnes doctrines et en nobles principes; si riche de raisonnemens forts et concluans, de rapprochemens ingénieux et justes, de pensées spirituelles et profondes; et qui présente, dans la presque totalité des chapitres dont il se compose, une philosophie élevée, exposée avec beaucoup de clarté dans le langage, souvent même avec beaucoup d'agrément dans le style. Il faudrait d'ailleurs, pour donner une juste idée, et des hautes questions qui y sont traitées, et des importantes vérités qui y sont établies, et des solides réfutations par lesquelles sont combattus de dangereux systèmes, un plus grand nombre d'articles que les lecteurs ne s'attendent à trouver, et ne veulent en lire, dans un journal, sur des objets aussi graves et aussi sérieux. Je me bornerai donc à indiquer quelques-unes de ces belles discussions philosophiques, et j'aurai assez fait pour le lecteur, si, dans l'impossibilité où je suis de donner, dans un si court espace, des développemens suffisans à de si importantes discussions, je n'en éteins pas tellement le mérite et l'intérêt, par une froide analyse, que je lui inspire au moins la cu-

riosité de les rechercher dans l'ouvrage, et de voir par lui-même avec quelle fécondité les idées neuves y sont répandues, et avec quel talent les anciennes idées, et des questions aussi vieilles que le monde et la philosophie, y sont rajeunies.

Le premier chapitre, qu'on pourrait considérer comme un discours préliminaire, ou une sorte d'introduction à l'ouvrage, offre un coup d'œil rapide, mais lumineux et profond, sur tous les systèmes de philosophie, sur toutes les sectes de philosophes qui ont bien plus divisé qu'éclairé le monde, dans tous les âges et chez tous les peuples. Cette histoire, incomplète sans doute, mais suffisante pour le but que se proposait l'auteur, est remplie d'aperçus aussi justes qu'ingénieux. C'en est un très-remarquable, et digne d'un esprit éminemment analytique, qui remonte des conséquences aux principes, et voit les rapports les plus éloignés des objets les plus dissemblables, que d'avoir ramené tous ces systèmes de philosophie, si variés et si discordans, à deux systèmes primitifs, à deux sources premières, d'où ils découlent tous; et tous ces philosophes, si opposés, à deux chefs principaux, à deux maîtres fameux, qu'ils ont commentés en mille manières, souvent outrés, obscurcis, dénaturés, mais dont ils sont les échos plus ou moins fidèles. Ces deux maîtres sont Platon et Aristote. Le premier, le *divin* Platon, eut sur Dieu et sur l'homme les idées les plus élevées; sa noble philosophie imprima un caractère particulier de grandeur à la substance immatérielle qui pense en nous, en la dégageant le plus possible de la servitude des sens, de la matière, des objets extérieurs.

Aristote donne plus à la matière; il la croit éternelle; il veut que toutes les idées nous viennent par les sens; il ne distingue point ou ne distingue pas assez l'intelligence, de la sensation. Tels sont les deux systèmes philosophiques qui ont divisé toutes les écoles anciennes, dans la Grèce et dans Rome, sous les noms divers d'épicuriens, de stoïciens, d'académiciens, de l'école ïonique, de l'école italique, etc. Tels sont ceux qui divisent encore les écoles modernes.

Les premiers chrétiens furent platoniciens : dans les âges suivans, la fureur des disputes philosophiques et théologiques dut donner du crédit à Aristote; car, comme le remarque très-bien M. de Bonald, si le chef des péripatéticiens « n'enseigne pas « à découvrir la vérité, il donne les moyens de la « combattre. Non-seulement Aristote fournit com- « me Platon la matière du combat, mais il fournit « encore les armes, et sa dialectique minutieuse et « presque mécanique, peut être regardée comme la « tactique de la dispute. » Les Arabes y puisèrent encore les moyens d'aiguiser leur subtilité naturelle, et ils rendirent une sorte de culte à Aristote. Lorsque l'esprit humain sortit de la barbarie des siècles du moyen âge, Bacon adopta les principes de la philosophie aristotélicienne; Locke alla plus loin, et en tira des conséquences, ou en fit sortir des principes plus téméraires. Descartes, en France, renouvela la philosophie platonicienne, et la doctrine des idées innées; il eut d'illustres disciples, entre autres Malebranche, et dans le siècle suivant beaucoup d'adversaires, tels que Condillac, Helvétius et leurs nombreux sectateurs. En Allemagne, Leibnitz, gé-

nie aussi célèbre que Platon, poëte, orateur, géomètre, philosophe comme lui, établit une philosophie où dominent les idées platoniciennes. Vivement combattus, mais non moins vivement et très-savamment défendus par Wolff et plusieurs autres, ses principes prévalurent long-temps, et la philosophie leibnitzienne fut celle de l'Allemagne pendant un siècle et plus, jusqu'à ce que tout fut bouleversé, et surtout obscurci par Kant, Fitche, et une foule d'autres docteurs, qui se dirent d'abord les disciples du premier, furent désavoués par lui, le désavouèrent à leur tour, et se reprochèrent tous dans leurs querelles de ne pas s'entendre : reproche vraisemblablement assez fondé. « Depuis vingt ans, dit « M. Ancillon dans ses *Mélanges de littérature et de « philosophie*, la métaphysique a subi en Allemagne « une suite de révolutions qui présentent plus d'une « analogie et d'un point de rapprochement avec « celles dont le monde politique a été le théâtre. »

D'autres, avant M. de Bonald, avaient indiqué cette grande division de tous les systèmes philosophiques en deux familles, dont les membres, malgré leurs traits si divers et si dissemblables, devaient tous reconnaître, les uns Platon, les autres Aristote, pour chef et pour père; mais personne ne l'avait aussi bien développée; personne surtout n'avait mieux déduit les conséquences de ces deux philosophies, non-seulement sur les opinions abstraites, théoriques et purement philosophiques des hommes, mais sur leurs opinions pratiques, sur la morale des peuples, sur la politique des États, sur l'esprit même et la littérature. On sait que c'est dans ces rappro-

chemens qu'excelle M. de Bonald; son esprit profond embrasse et réunit les rapports les plus divers; quelquefois peut-être trop subtil, il croit en découvrir qui paraissent un peu incertains, un peu hasardés : mais en général, ses aperçus en ce genre ne sont pas moins justes qu'ingénieux; personne n'aperçoit mieux et ne fait mieux voir l'union des vérités de tous les ordres et la contagion de toutes les erreurs.

Ces deux branches principales de la philosophie qui, dans tous les âges, se sont partagé le monde, se divisèrent dès le point de départ, c'est-à-dire, dans l'explication de l'*origine des idées*, première question, ou même base fondamentale de tout système complet de philosophie. Cependant M. de Bonald remonte plus haut encore : il demande quelle est l'*origine du langage*, expression de la pensée, et d'où dérivent nos idées elles-mêmes; car il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de concevoir comment nous aurions des idées, et surtout des idées générales, abstraites, et purement intellectuelles, sans les expressions qui les représentent à l'esprit. M. de Bonald ne balance point à faire Dieu lui-même l'auteur du langage et de la première langue qu'ont parlée les hommes, et d'où sont dérivées toutes les autres. Cette solution tranche de grandes difficultés, et entraîne avec elle de hautes conséquences : elle semblera peu philosophique à ces philosophes qui veulent expliquer tout l'homme sans la Divinité; mais rien n'est plus philosophique, plus pressant et plus difficile à réfuter, que la suite des raisonnemens et des argumens dont l'auteur appuie son opinion sur cette difficile et importante question.

J'étais, je l'avoue, pour mon compte, prévenu contre le sentiment qu'il embrasse, et armé contre ses argumens : c'est dans ces dispositions que je le lisais ; je disputais contre ses raisonnemens, je cherchais des objections pour le combattre. Hé ! quoi, disais-je, dans la famille à laquelle se réduisait toute la société dans les premiers temps, le père, la mère et l'enfant, doués par le Créateur de tous les organes de la parole, n'auront pas pu, par une sorte d'instinct, en voyant un objet qui les étonne, en éprouvant une sensation qui les émeut, prononcer un mot, assez mal articulé sans doute, une sorte de cri ; le répéter lorsque le même objet s'est représenté à leurs yeux, lorsque la même sensation s'est reproduite en eux, et s'accoutumer ainsi à regarder ce mot, ce cri, comme le nom, comme le signe de cet objet, de cette sensation ! Cette langue sera barbare et bornée ; mais elle se perfectionnera avec la société, et s'étendra avec les besoins et les idées de ceux qui la parlent. Faut-il qu'une langue en naissant soit étendue et complète ? Faut-il à la société d'un père, d'une mère et d'un enfant un long dictionnaire ? Mais, dit M. de Bonald, pour inventer, et surtout pour une invention aussi difficile que celle d'une langue, il faut penser, réfléchir, combiner ; et nous serions incapables de penser, si nous n'avions pas une langue. Il est vrai que dans l'état actuel nous ne pensons qu'avec des mots et une langue toute faite, parce que nous avons tout cela, et que cela est beaucoup plus commode pour penser ; mais s'ensuit-il que, si nous en étions dépourvus, nous ne penserions pas ? Nous penserions moins aisément

sans doute, et par conséquent beaucoup moins; mais serions-nous réduits à ne penser pas du tout? M. de Bonald ne confond-il pas un peu trop l'expression avec la pensée?

Mais à proportion que j'avançais dans la lecture de cette belle discussion, mes objections m'ont paru faibles auprès des puissans raisonnemens de M. de Bonald; il m'a fait voir de plus en plus l'extrême difficulté, disons le mot, l'impossibilité d'inventer une langue, sans en avoir une déjà faite; car il faut parler pour inventer des mots et convenir de leur signification; et parler, c'est déjà avoir une langue; c'est ce qu'exprime très-bien J.-J. Rousseau : « La « parole, dit-il, paraît avoir été fort nécessaire pour « établir l'usage de la parole... » Quant à moi, continue cet éloquent philosophe, qui ne serai point suspect à la plupart de ceux qui voudraient repousser l'opinion de M. de Bonald, « quant à moi, « effrayé des difficultés qui se multiplient, et con- « vaincu de l'*impossibilité presque démontrée* que « les langues aient pu naître et s'établir par *des* « *moyens purement humains*, je laisse, à qui vou- « dra l'entreprendre, la discussion de ce singulier « problème : Lequel a été le plus nécessaire, de la « société déjà liée, à l'institution des langues; ou des « langues déjà inventées, à l'établissement des so- « ciétés?

Aux argumens très-forts de Rousseau, M. de Bonald en ajoute de plus forts encore : il fait voir la faiblesse des raisonnemens et des explications sur lesquelles on appuie le système contraire. Rien n'est plus entortillé, rien n'est plus inintelligible, par

exemple, que l'explication donnée par Condillac; elle est même assez ridicule, pour autoriser M. de Bonald à sortir du ton grave qui lui est naturel, et qui est propre à cette grave discussion, pour retourner contre Condillac le mot de Sganarelle, et lui dire plaisamment : *Et voilà pourquoi nous ne sommes pas muets*. Il est très-philosophique, quoi qu'on en dise, de faire intervenir la Divinité là où les *moyens purement humains* sont insuffisans; ce ne sera pas du moins ici le cas de dire :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Rien n'était plus digne, en effet, de la Divinité, que de compléter la création de l'homme par la création de la parole et de la connaissance d'une langue, don sans lequel notre existence eût été si imparfaite et si incomplète, puisque notre existence morale eût été nulle! Mais je ne puis penser avec M. de Bonald, qu'il faille aussi attribuer à la Divinité l'invention de l'écriture. Sans doute cet art est merveilleux; son invention est un des prodiges de l'esprit humain. M. de Bonald en relève toute l'importance et l'éclat par la magnificence de ses expressions : « Plus in-
« compréhensible encore, dit-il, que l'art de par-
« ler....., l'écriture exprime à la fois la pensée et la
« parole; elle les grave l'une et l'autre sur des ma-
« tières insensibles, et c'est au moyen de ces inter-
« prètes muets et sourds, que l'homme rend visi-
« bles et palpables (car l'aveugle lit avec ses doigts)
« ce qu'il y a en nous, et même dans l'univers, de
« plus invisible et de plus impalpable, la pensée;

« qu'il rend fixe, permanent, transportable, ce « qu'il y a de plus mobile et de plus fugitif, la pa- « role; et qu'il renouvelle en quelque sorte le pro- « dige de la création, qui est une vaste pensée ren- « due visible, et comme l'écriture d'une grande « parole. » Frappés de ce que cet art a de merveilleux, et surtout d'utile, les Indiens, dit Voltaire, commencent leurs prières par ces mots : *Béni soit l'inventeur de l'écriture !* Cicéron, dans son admiration pour un art dont il fit un si bel usage, dit que cet inventeur est supérieur à l'humanité et au-dessus de notre nature terrestre et mortelle : *Non ex hâc terrenâ mortalique naturâ concretus is esse videtur.* Mais on sent que ce sont des expressions oratoires et hyperboliques. Il est difficile de se faire à l'idée que Dieu a inventé les cinq voyelles et les dix-neuf ou vingt consonnes.

L'ouvrage de M. de Bonald se compose de deux parties également intéressantes, également utiles : dans l'une, il établit de bons principes; dans l'autre, il réfute de mauvaises doctrines. Ces deux parties conspirant au même but, souvent mêlées, confondues, et marchant pour ainsi dire de front, présentent un trop grand nombre de sujets d'une haute philosophie, et trop de discussions importantes, pour qu'il me soit possible de les faire tous connaître, de les indiquer tous au lecteur. Je n'ai pu, jusqu'ici, qu'effleurer bien superficiellement les trois premiers chapitres. Il serait d'autant moins facile de donner une analyse, même courte et rapide, de l'ouvrage entier de M. de Bonald, que, s'il y a unité de bons principes et de bonnes doctrines, il n'y a cepen-

dant pas rigoureusement ce qu'on appelle unité de composition. C'est une suite d'excellens chapitres dont chacun demanderait un examen particulier, ce qui formerait aussi une suite d'analyses. M. de Bonald, qui représente, avec autant d'énergie que de vérité, l'Europe possédant des bibliothèques entières d'écrits philosophiques, et des bataillons nombreux de philosophes, « pauvre au milieu de tant de ri-« chesses, incertaine de sa route avec tant de guides, « *et attendant encore une philosophie*, » n'a pas prétendu lui donner cette philosophie : il s'est contenté de combattre quelques-unes des erreurs les plus dangereuses sur lesquelles reposent les mauvaises philosophies, et de poser quelques bases fondamentales sur lesquelles on pourrait en élever une bonne. Il ne pouvait y avoir une liaison entière, un ordre naturel et nécessaire, et une cohérence parfaite entre ces diverses parties. Sans me piquer d'en mettre davantage dans le compte très-imparfait que j'en rends, je toucherai, en parcourant les deux volumes, à quelques-uns des points traités par M. de Bonald; j'emploierai quelquefois ses propres expressions, et je le citerai souvent lui-même : c'est un moyen certain de donner quelque mérite à cette discussion, et de s'assurer qu'elle ne sera pas dépourvue de tout agrément pour le lecteur.

Dans un de ses précédens ouvrages, M. de Bonald avait défini l'homme *une intelligence servie par des organes*. Cette définition, admirable aux yeux de ceux qui aiment les conséquences morales et religieuses qui en découlent, était encore remarquable par sa netteté et sa précision, au jugement de ceux même

qui la rejettent en haine de ces conséquences. Saint-Lambert, dans un ouvrage obscur en naissant, bientôt tout-à-fait oublié, et auquel une circonstance qui serait peu honorable pour les lettres, si elles étaient responsables des écarts de ceux qui les cultivent, accorda un instant de vie et de célébrité, avait donné de l'homme cette définition dégradante : *Une masse organisée et sensible qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins.* D'aussi abjectes définitions, ainsi que les principes abjects qui s'ensuivent, donnent lieu à M. de Bonald de remarquer avec beaucoup de finesse et de vérité que cette philosophie si fière et si superbe a deux résultats contraires et également faux et funestes : « *Elle prêche* « *l'abjection à l'espèce, et réserve l'orgueil à l'indi-* « *vidu.* Les écrivains qui l'adoptent, dit-il, *vains de* « *leur esprit, nient l'existence propre et la noble* « *nature de l'intelligence.* » C'est ainsi qu'il remarque ailleurs que les mêmes philosophes « font du « peuple un dieu en politique, et le traitent comme « un enfant en morale; ils le regardent à la fois « comme souverainement bon dans ses volontés, « puisqu'ils lui attribuent le souverain pouvoir; et « rempli de préjugés et d'erreurs dans ses croyances, « parce qu'ils ont besoin, pour exercer le pouvoir « en son nom, de nier ou d'étouffer ses lumières, « en même temps qu'ils déchaînent sa force. » Rapprochemens singuliers et vrais, contrastes ingénieux et frappans, dont les écrits de M. de Bonald abondent, qui donnent de la vivacité et de l'éclat à ses raisonnemens et à ses preuves, et jettent beaucoup d'agrément dans ses graves et sévères discussions.

Combattant plus directement la définition de Saint-Lambert, M. de Bonald fait voir combien les besoins de l'homme sauvage sont bornés ; il observe qu'ils lui donneraient tout au plus *l'esprit* de boire et de manger, *l'esprit* de fuir le danger, *l'esprit* de courir après sa proie, *l'esprit* de dormir, et quelques autres *esprits* de ce genre ; mais quel *besoin* lui aurait jamais donné les idées des beaux-arts qu'il cultive et des sublimes compositions du génie ? Quel *besoin* avait-il du beau idéal, du beau moral, de ces sentimens élevés d'honneur et de vertu, de ces dévouemens généreux par lesquels il sacrifie jusqu'à la vie pour satisfaire à son devoir? Quel *besoin* pourrait lui donner *l'esprit*, lui inspirer l'idée d'un pareil sacrifice et d'un tel dévouement ? De quels objets extérieurs pourrait-il recevoir, s'ils ne portaient pas empreint dans son âme le germe de ces sentimens délicats, comme il a dans son intelligence le type de ce beau idéal auquel il conforme, autant qu'il peut, ses compositions et ses ouvrages. « Il est remarquable « de voir, dit-il, avec quelle facilité les inventeurs « de ces systèmes comprennent tout seuls ce qui « paraît aux meilleurs esprits absurde et contradic- « toire : cette organisation si passive et si frêle, « cause unique des fonctions les plus actives ; toutes « ces parties de *chair* et de *sang* qui deviennent par « leur rapport, ou plutôt par leur *juxtaposition*, « dans un certain arrangement, pensée, jugement, « volonté, imagination, mémoire : cette structure « d'un jour, qui remonte par la pensée dans le passé « le plus reculé, ou s'élance dans l'avenir le plus « lointain ; ce point qui mesure l'étendue!..... cette

« fraction qui calcule l'infini !... cet atome qui em-
« brasse l'univers !... »

De pareils systèmes et de semblables philosophes, dit très-bien M. de Bonald, *pour expliquer l'homme, renversent la société*. Ils voient des effets admirables, merveilleux, constans, et ils ne veulent point reconnaître de cause première, ou du moins il leur « faut une cause première qu'on puisse disséquer « avec le scalpel, apercevoir au microscope, analyser « dans un fourneau, placer sous un récipient, dis- « tiller dans un alambic, classer dans une nomen- « clature, ou tout au moins soumettre au calcul. » « C'est ainsi qu'*ils transportent la physique dans l'intelligence*, comme dans leur définition de la nature, *ils transportent la métaphysique dans la matière*. Voilà donc, s'écrie éloquemment M. de Bonald, « voilà donc les systèmes abjects que l'on essaie « depuis long-temps de mettre à la place de ces « croyances généreuses qui ont subjugué les meil- « leurs esprits, et formé la raison des peuples les « plus éclairés ! Fille unique sur la terre de l'intel- « ligence suprême, l'espèce humaine voyait avec « orgueil cette aïeule auguste à la tête de sa noble « généalogie. L'homme en retraçait, quoiqu'à une « distance infinie, l'intelligence dans sa raison, la « puissance dans ses œuvres, la bonté dans ses affec- « tions, l'immensité même dans ses désirs, et jusque « dans ses yeux et sur son front on retrouvait quel- « que empreinte de sa céleste origine... Qui jamais « eût pu croire que l'homme aspirerait à descendre « de ce haut rang; qu'il emploierait ses lumières à « nier sa propre grandeur; et que, las d'être appelé

« le fils du *Très-Haut*, il dirait réellement et sans « figure à la pourriture : *Vous m'avez engendré*, « et aux vers : *Vous êtes mes frères* (1) ! Un vil li- « mon s'est échauffé, un animalcule s'en est dégagé « par la fermentation, il est devenu plante, poisson, « oiseau, quadrupède, homme enfin. Voilà l'hom- « me, insecte parvenu à force de ramper, qui long- « temps a méconnu son origine et voulu faire ou- « blier sa bassesse. Si vous me demandez comment « l'intelligence a pu animer ses organes..., ses pattes « sont devenues des mains, son front s'est élevé, son « nez s'est distingué de sa bouche, l'angle facial est « devenu plus droit, et il a pensé ; il a inventé Dieu, « les lois, les arts, la société; il a étudié la nature; « il s'est étudié lui-même ; et, à force de s'étudier, il « s'est ignoré. Égaré dans de vaines hypothèses, il « n'a pas compris sa propre grandeur; et, en s'assi- « milant aux bêtes les plus stupides, il est devenu « semblable à elles : *Homo cùm in honore esset, non « intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, « et similis factus est illis.* »

Lorsque dans le premier chapitre de son ouvrage M. de Bonald exposait les doctrines philosophiques qui ont partagé, dans tous les âges, les philosophes et le monde, il laissait voir toute sa prédilection pour cette partie de la philosophie platonicienne qui élève l'âme et les opérations de l'intelligence. Comme Platon, comme Descartes, Malebranche, Leibnitz, et une foule d'autres philosophes dignes d'être les dis-

(1) Job, chap. XVII.

ciples de ces grands hommes, il a adopté la doctrine des *idées innées*, c'est-à-dire, de certaines idées que les sens ne sauraient créer ou faire naître en nous, si elles n'y étaient originairement et primitivement empreintes, mais qu'ils excitent et réveillent, comme le feu ou la lumière fait paraître les caractères gravés sur un papier avec une encre sympathique. Telles sont les idées morales ou purement intellectuelles. Comment, en effet, les sens nous donneraient-ils les idées du beau, du vrai, du juste, de l'honnête, et de la pensée généreuse dont se composent ces deux beaux vers :

Summum crede nefas animam præferre pudori ;
Et propter vitam vivendi perdere causas.

JUVEN. VIII, 82.

» Ce n'est pas, dit un philosophe allemand que j'ai » déjà cité dans cet article (M. Ancillon), ce n'est « pas de ce qu'on appelle vulgairement la *sensibi-* « *lité*, que sort et s'élève ce qu'il y a de grand dans « la nature de l'homme : c'est l'âme qui est le foyer « de la religion, de la poésie, de la grande et belle « activité morale. »

Partisan des idées innées, M. de Bonald l'est aussi des *causes finales*. Je sais que nos philosophes renvoient aujourd'hui cette philosophie, qu'ils appellent surannée, *aux cloîtres*. Ignorent-ils que c'était la philosophie de Cicéron et des plus graves hommes de l'antiquité et des temps modernes? C'était même celle de Voltaire; et il faut que la doctrine contraire soit bien absurde, pour que l'irréligion qu'elle favorise, attrait si puissant pour lui, n'ait pas pu le

déterminer à l'embrasser. « Quelques philosophes, « dit-il, affectent de se moquer des causes finales « rejetées par Épicure et par Lucrèce : c'était plutôt « d'Épicure et de Lucrèce qu'il fallait se moquer... « Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, « j'avouerai que les causes finales sont des chimères, « et je consentirai qu'on m'appelle *cause finalier*, « c'est-à-dire, un imbécile. »

Bacon, ennemi des causes finales, les a, par un rapprochement, comparées à *une vierge qui n'enfante point*. Un de nos plus modernes philosophes, s'emparant de cette idée, sans dire d'où il la prenait, a voulu du moins y ajouter quelque chose du sien, et il a dit : « Cette philosophie des causes finales, « comme la vierge *consacrée au ciel*, n'enfante « point. » Si on voulait employer la même figure, on pourrait lui dire que, comme la vierge consacrée au ciel, cette philosophie enfante un dieu ; elle est en effet la preuve la plus claire, la plus évidente de l'existence de Dieu, et de cette intelligence infinie dont la sagesse a présidé à l'ordre admirable du monde.

Après nous avoir distingués des animaux, au nombre desquels la philosophie moderne voulait nous ravaler et nous confondre, M. de Bonald explique la nature de ces animaux et de leur intelligence, dans un dernier chapitre rempli d'aperçus très-ingénieux et très-philosophiques. Je n'en citerai qu'un qui m'a paru neuf et agréablement présenté. « On doit remarquer, dit-il, que l'eau, l'air, la « terre, et tout ce qu'ils produisent sont à l'usage de « l'animal, comme à celui de l'homme ; mais que « l'homme seul, entre tous les êtres animés, a reçu

« la puissance de produire le feu (dont les animaux « cependant éprouvent presque tous une sensation « agréable). Le feu, agent puissant et terrible de « création ou de destruction, dont le suprême or- « donnateur n'a remis la disposition qu'à l'intelli- « gence qui sait en règler l'emploi ; secret d'État que « le monarque des mondes n'a confié qu'à son pre- « mier ministre. » Ailleurs, par un de ces rapprochemens piquans qui se présentent si facilement à l'esprit de M. de Bonald, après avoir fait remarquer l'extrême confusion qui règnerait dans le monde, si l'homme n'y dominait pas les animaux, il ajoute : « Ainsi, dans le monde physique, comme dans la « société, l'égalité absolue des droits ne produirait « que la destruction des êtres. »

Cicéron écrivait à un de ses amis : « Je veux que « vous soyez loué sans restriction : *Non patiar te* « *cum exceptione laudari.* » C'est ainsi qu'on s'exprime dans une lettre ; mais on parle autrement dans un feuilleton ou dans un article de journal. La critique moins bienveillante, plus rigoureuse, apportera donc quelques restrictions aux justes et nombreux éloges qu'elle doit à M. de Bonald ; elle lui reprochera peut-être de mêler aux argumens les plus forts et les plus pressans quelques raisonnemens faibles et peu concluans ; à des pensées ingénieuses, brillantes, élevées, très-agréablement et quelquefois très-éloquemment exprimées, des pensées trop subtiles et trop recherchées ; enfin, de tirer quelquefois un peu légèrement de hautes conséquences de quelques faibles principes, comme de certaines expressions, de certaines locutions populaires. Mais ces

défauts sont rares ; tandis qu'il n'est point de chapitre de cet ouvrage, presque point de page qui, par la noblesse des pensées et du style, n'offre la preuve d'un beau talent, et dans laquelle on ne retrouve je ne sais quels sentimens exquis, quelle candeur, quelle bonne foi, quelle vertu, qui donnent un nouveau prix au talent, et qu'il faudrait encore lui préférer.

Des Compensations dans les destinées humaines; par M. Azaïs.

L'homme est mécontent de son sort : voilà une vérité de fait aussi incontestable qu'elle est générale, et sans exception. Dans tous les siècles, ces plaintes ont retenti, et de toutes parts il s'est élevé et s'élèvera toujours un concert unanime de doléances, où chacun croit avoir le droit de faire sa partie, en mêlant ses regrets aux regrets des autres, et en s'affligeant même plus que tous les autres. Il est donc de la nature humaine de se plaindre des *destinées humaines ;* et loin d'admettre ces *compensations*, qui rendraient toutes les destinées également heureuses et désirables, c'est surtout par comparaison, et en jetant un œil d'envie sur ceux dont le sort nous paraît plus fortuné, que nous gémissons sur le sort qui nous est échu en partage. Chacun se croit maltraité dans cette loterie générale de fortunes, de conditions et d'événemens qui composent toutes les destinées particulières, et forment la carrière que chacun de nous est appelé à parcourir. C'est cette disposition injuste et chagrine des esprits qui fait le sujet de la première

satire d'Horace. « D'où vient, s'écrie le favori de « Mécène en s'adressant à son patron, que chacun « se plaint de son sort et envie le sort d'autrui ? » *Nul n'est content de sa fortune*, a dit aussi un poëte français. Il ajoute, il est vrai, ni mécontent *de son esprit;* et ce serait une sorte de *compensation*. Mais je ne la crois pas aussi générale qu'il le pense, et je suis persuadé que, si tous les hommes ont l'injustice de se plaindre de leur fortune, il en est aussi plusieurs qui ont la justice de n'être pas trop contens de leur esprit.

Il ne faudrait être mécontent ni de l'un ni de l'autre, si, comme le pense M. Azaïs, tous les hommes ont été traités avec une justice distributive si exacte, si égale, si impartiale, que chacun d'eux trouve, dans la position où la nature l'a placé, des avantages précisément équivalens à ceux qui sont attachés au sort de l'homme qui lui paraît le mieux partagé, et auquel il serait le plus tenté de porter envie. Le système des *compensations* détruit dans les destinées humaines la plus petite inégalité, y rétablit le plus parfait équilibre. Tel est l'ordre de la nature, c'est-à-dire, dans le langage de M. Azaïs et de tous les hommes religieux ; tel est l'ordre de la Providence, ou, comme il le dit lui-même, de la *justice providentielle*. Sans doute nous dérangeons souvent cet ordre par notre faute : nous laissons échapper les avantages attachés à notre position, à notre esprit, à notre caractère, à notre tempérament, à notre fortune; nous multiplions, nous grossissons les inconvéniens qui en découlaient et qui devaient en balancer les avantages : nous rompons donc l'équilibre, nous

détruisons les *compensations ;* mais les *compensations* et l'équilibre n'en étaient pas moins dans l'ordre de la nature, dans l'intention du souverain modérateur de toutes choses.

Tel est, dans un grand abrégé, le système que M. Azaïs développe dans ce volume, qui n'est lui-même qu'un intéressant chapitre du grand ouvrage qu'il va publier sur le système entier de l'univers, et une des conséquences du *fait unique* qui explique, selon lui, la formation, l'ordre et la règle du monde physique, moral et intellectuel. Bien différent d'Helvétius, non-seulement dans ses principes religieux et dans les conséquences religieuses qu'il en tire, mais même dans son théorème fondamental, M. Azaïs s'en rapproche cependant en quelque chose. L'auteur de l'*Esprit* voulait que tous nos esprits fussent originellement égaux, et ne devinssent inégaux que par la différence de la culture : l'auteur des *Compensations* veut que toutes nos destinées soient originellement égales, et ne deviennent inégales que par l'usage différent, ou le différent abus qu'on en fait ; mais il compose cette égalité primitive des destinées, de l'inégalité des esprits, des caractères et des fortunes : inégalité toujours calculée sur des proportions si exactement combinées, qu'elles ne manqueront jamais de donner des sommes ou des produits égaux pour tous les hommes. Il y a aussi dans ce système quelque chose qui le rapproche de celui de l'optimisme ; car, s'il n'y a aucun désavantage de fortune, d'esprit, de caractère et de position, d'où il ne ressorte un avantage équivalent qui le compense, nous ne devons jamais nous plaindre, et nous sommes

obligés de nous écrier avec Pangloss, que tout est pour le mieux, *dans le meilleur des mondes possibles*.

Mais ce n'est point par ces rapports extrêmement éloignés avec des systèmes flétris dès long-temps, ou par le poison qu'ils contiennent, ou par la plaisanterie qui les a accueillis, qu'on doit juger un système qui n'est assurément digne ni de raillerie ni de mépris, et dont les hypothèses souvent très-ingénieuses, les conséquences toujours très-consolantes, les preuves et les développemens exposés avec art, et dans un style, sinon très-flexible et très-varié, du moins ferme, vif et animé, soutiennent l'attention et l'intérêt des lecteurs, et leur donnent une idée très-avantageuse de l'esprit et du talent de l'auteur, lors même qu'ils ne sont pas de son avis. J'avoue que je ne saurais adopter dans toute sa rigueur ce parfait équilibre d'avantages et de désavantages, ressortant les uns des autres, et formant cette exacte *compensation*, qui, dans l'intention primitive de la nature, rend le sort de tous les hommes rigoureusement égal. « Aucun bien, dit M. Azaïs, ne nous est ac-
« cordé que, parmi ses conséquences prochaines ou
« éloignées, un mal proportionné n'en soit le ba-
« lancement. » Cela ne me paraît nullement prouvé, ni même vraisemblable. « De ce mal, ajoute-t-il,
« résulte également, d'une manière éloignée ou
« prochaine, un avantage proportionné, pourvu
« que nous observions les lois de la sagesse. » L'esprit se refuse, ce me semble, à cette généalogie de biens produisant des maux, et de maux produisant des biens, toujours dans une proportion égale, et qui

supposerait d'ailleurs une série à l'infini ; car si un mal équivalent doit toujours être la suite d'un bien, et un bien équivalent la suite d'un mal, la proportion ne doit jamais finir, sans quoi son dernier terme n'aurait pas son résultat nécessaire, son effet inévitable. Est-ce là, je le demande, la marche de la nature, ou l'ordre de la Providence? Et pourquoi la Providence aurait-elle disposé pour tous les hommes des destinées arithmétiquement ou géométriquement égales? Sa justice distributive y est-elle intéressée? Nullement. C'est dans un autre ordre de choses que tout est *compensé*, tout réparé ; c'est là que toutes les inégalités de bonheur, de malheur et de *destinées humaines* disparaîtront, devant la justice souverainement égale qui attend tous les hommes ; et la plus forte preuve de cet ordre à venir, de cet ordre immuable et éternel, c'est précisément l'inégalité très-souvent injuste, des *destinées humaines*, dans la carrière fugitive et passagère que nous parcourons.

M. Azaïs est bien loin, il est vrai, de rejeter cet ordre à venir ; il le met même une fois en ligne de compte dans son système des *compensations*. « Il ne « faut, dit-il, prononcer sur le défaut de pitié ou de « félicitation que mérite le sort de l'homme, qu'à la « fin même de sa première existence, parce qu'alors « il a parcouru toutes les chances qui doivent la « composer, et encore plus parce qu'à ce terme de « préparations et d'épreuves sa destinée va recevoir « de la justice suprême son complément éternel. » Mais il n'en est pas moins vrai que, dans son système, tout est compensé dès cette vie avec la proportion la plus exacte, et que tous les hommes, sans exception

quelconque, ont reçu non-seulement dans leurs dons naturels, tels que l'esprit, le caractère, le tempérament, la constitution physique, les agrémens, la grâce et la beauté; mais même dans les dons de la fortune, qui ne dépendent point de la nature, mais de l'état de la société, et dont l'auteur aurait pu se dispenser de parler, pour ne pas augmenter la difficulté; tous les hommes ont reçu, dis-je, une si exacte répartition d'avantages et de désavantages, qu'en les additionnant ou en les multipliant les uns par les autres, la somme ou le produit serait toujours égal pour chacun d'eux. C'est cette rigueur mathématique qui paraît surtout étrange; car, que M. Azaïs se fût contenté de dire qu'aux plus grands avantages étaient souvent attachés de graves inconvéniens; que les positions les plus funestes offrent quelques chances favorables, et qu'on peut toujours trouver dans les plus mauvaises choses quelque bon côté, il n'eût répété que ce qu'on a cent fois dit avec raison; mais il n'aurait pas fait un système, et ce n'était pas son compte : il a donc imaginé un équilibre parfait d'avantages et de désavantages; une *compensation* exacte dans les *destinées humaines;* et il me semble que l'expérience, que le sens intime, que l'évidence, que le rapport des sens, que le témoignage des hommes, que tous les motifs enfin sur lesquels reposent nos jugemens, combattent ce système. La rigueur géométrique ne s'applique, dans le monde physique, qu'à des abstractions; et M. Azaïs voudrait, dans le monde moral, l'appliquer à des réalités.

Et pour ne parler que d'une des causes de bonheur

ou de malheur les plus grossières, si l'on veut, mais les plus à la portée des jugemens de tous les hommes, *les sensations agréables et les sensations douloureuses sont-elles distribuées dans la nature en nombre égal, et avec une intensité égale?* Conséquemment à son système, M. Azaïs le croit et l'affirme; mais, je l'avoue, cela ne me paraît point prouvé. Sans être d'une humeur trop chagrine, on peut croire que les sensations douloureuses l'emportent en nombre, surtout en intensité. On pourrait faire des comparaisons qui seraient toutes à l'avantage de la douleur. Une cantatrice que le roi de Prusse, Frédéric II, voulait forcer de chanter malgré sa résistance, répondit énergiquement à celui qui lui intimait les ordres et les menaces du roi : « Dites à « votre maître qu'il a mille moyens de me faire « pleurer; mais de me faire chanter, pas un. » Je crois qu'il en est de même de la nature et de ses agens; ils ont beaucoup plus de moyens de nous faire *pleurer*, que de nous faire rire et *chanter*.

Suivant M. Azaïs, l'homme qui jouirait sur la terre d'un bonheur absolu, serait celui qui aurait une perfection absolue, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, celui qui réunirait *aux plus brillans avantages extérieurs, le génie de Newton, le talent de Racine, et l'âme de Fénelon*. Il y aurait plus d'une observation à faire sur ce passage : je demanderais d'abord à l'auteur, si cette perfection contribuerait autant qu'il le pense au bonheur; si la privation de quelques-uns de ces avantages nuirait réellement au bonheur; si celui, par exemple, qui aurait le *talent de Racine*, en serait moins heureux,

parce qu'il n'aurait pas le génie de Newton, et s'il ne serait pas un sot de s'en affliger ? Je lui demanderais si l'âme de Fénelon a beaucoup contribué à son bonheur? Et ici je rentre dans le système des compensations plus que M. Azaïs lui-même, qui semble l'avoir oublié dans ce passage, en confondant une plus grande perfection avec une plus grande somme de bonheur; ce qu'il a bien soin de distinguer partout ailleurs.

Pour rétablir l'équilibre, lorsque M. Azaïs voit un homme pourvu de quelques grands avantages, il recherche avec beaucoup de sagacité et de finesse les désavantages qui en découlent. Mais il ne suffit pas d'en trouver; il faudrait encore prouver que les uns sont en juste proportion avec les autres, sans quoi l'équilibre est détruit; et on avouera que cela n'est point facile à démontrer. La plupart de ces compensations sont sujettes à des exceptions sans fin : telle est celle qui oppose à l'échelle des *fortunes*, l'échelle inverse des *facultés personnelles*. J'ai remarqué que M. Azaïs avait augmenté les difficultés de son système, en soumettant non-seulement les dons primitifs de la nature, mais même ceux de la fortune, à la doctrine des *compensations*. Il distingue du moins soigneusement, et avec raison, ces dons naturels de l'usage que nous en faisons; cependant la doctrine des compensations le gagnant insensiblement, il l'étend peut-être au delà de ce qu'il s'était proposé lui-même. Dans l'état de mariage, par exemple, il recherche l'équilibre des avantages et des désavantages dans les unions bien assorties, mal assorties : n'a-t-on qu'un fils unique, il y a des compensations; a-t-on une nombreuse famille, il y a des

compensations encore, etc.; et tout cela néanmoins est plutôt l'effet de notre choix et de l'usage que nous avons fait des dons naturels, que la suite nécessaire de ces dons eux-mêmes.

Les femmes participent-elles au système des compensations? Ont-elles justement les mêmes avantages et désavantages que les hommes? Doit-il leur être indifférent d'être jeunes ou vieilles, jolies ou laides; et la même somme de bonheur, de malheur, de joie et de tristesse, de plaisirs et de peines, les attend-elle dans ces différentes suppositions? Voilà de graves questions : je pourrai quelque jour en dire un mot; mais je ne dois pas terminer ce premier aperçu que je trace aujourd'hui des *Compensations*, sans rendre de nouveau justice à l'esprit et aux talens de leur auteur. On peut rejeter son système; mais on ne peut lire sans intérêt son ouvrage. Le style en est vif et animé; l'élocution, en général, facile et abondante; les pensées nobles et très-souvent justes : car si les principes de l'auteur sont faux, ou du moins très-douteux, les observations sur lesquelles il prétend les appuyer sont le plus souvent pleines de vérité; et il rencontre une foule d'idées justes et vraies, en poursuivant peut-être des chimères. L'ouvrage est en forme de dialogues, quoique l'un des interlocuteurs parle presque toujours; mais la présence de l'autre anime la scène, et donne le sujet de quelques pages pleines de sensibilité. C'était la forme que donnaient souvent les anciens aux ouvrages philosophiques; et je suis persuadé que, si quelque philosophe grec nous eût laissé le livre des *Compensations*, il jouirait parmi nous d'une assez belle réputation; parce que, plus

indulgens pour les Grecs que pour nos contemporains, nous les chicanons peu sur la vérité de leurs principes et la solidité de leur philosophie; et que nous leur passons tout en faveur du tour ingénieux qu'ils savent donner à leurs systèmes.

J'espère que cette justice que je me plais à rendre aux détails et à la forme de l'ouvrage, balancera, aux yeux de M. Azaïs, la censure que j'ai cru devoir faire du fond et des principes généraux du système; et qu'en mettant en équilibre, et mes critiques et mes éloges, il y verra une preuve de plus de la doctrine des *Compensations*.

Même ouvrage, seconde édition, augmentée de six Nouvelles, par madame Azaïs.

Parmi les livres publiés depuis quelques années, il en est peu qui aient été plus lus que celui de M. Azaïs sur les *Compensations dans les destinées humaines;* il n'en est point dont on ait parlé davantage. L'auteur, déjà célèbre par des idées qu'on s'obstinait et qu'on s'obstine encore à regarder comme paradoxales, mais qu'il a toujours le droit de donner comme incontestables, puisqu'on ne les a jamais réfutées, augmenta beaucoup sa célébrité, en développant une vérité morale et consolante, qui néanmoins ne put se défendre de prendre aussi sous sa plume un caractère tout-à-fait paradoxal. Les critiques parlèrent généralement avec faveur de cet ouvrage; dans la société, ceux qui s'occupent plus particulièrement des lettres et des idées philosophiques, admirent en partie, combattirent en partie la doctrine de M. Azaïs,

mais furent assez unanimement d'accord sur le mérite de l'ouvrage. Tout le monde prit part à ces discussions; les femmes surtout, fort intéressées aux compensations, avides de compensations, source de compensations. Ce mot fut plus que jamais prononcé dans les salons, il devint à la mode; on l'appliqua, tantôt sérieusement à ce mélange de biens et de maux, que de tout temps on a reconnu comme l'apanage ordinaire des hommes : tantôt en riant et avec grâce, à cette alternative de petits agrémens et de petites contradictions, de marques de bienveillance et de preuves d'indifférence, de bons et de mauvais procédés qu'on éprouve tour à tour dans la société; et chaque application nouvelle était un hommage à l'auteur des *Compensations*, un souvenir flatteur de son livre.

M. Azaïs méritait ce succès général : son ouvrage n'est pas un chef-d'œuvre, sans doute; il n'offre point assez de variété dans le style et dans la nature des raisonnemens et des preuves, d'où résulte de la monotonie dans l'ensemble; mais on y remarque des aperçus neufs, des conséquences bien développées, quelques pages éloquentes, et des sentimens habituellement nobles et élevés. Le style a du nerf et de la précision, quelquefois de la chaleur et de l'élégance; et, par les qualités qu'il a, on pouvait juger que l'auteur, avec plus d'habitude, acquerrait une bonne partie des qualités qui lui manquent. Ce pressentiment n'a point été trompé : les ouvrages que M. Azaïs a publiés depuis (j'oublie un instant *Un Mois de séjour dans les Pyrénées*) offrent un progrès sensible. Les bases et les applications de son sys-

tème, dont il ne m'appartient point de juger le fond, sont remarquables par une diction très-convenable à un ouvrage de ce genre : l'auteur a une langue philosophique très-bien faite, et ses expressions et son style ne sont point dépourvus de cette imagination qu'il montre dans la création de la pensée, de l'ensemble et des parties d'un vaste système. Un dialogue qu'il fit imprimer séparément, il y a quelques mois, et qu'on trouvera réuni à l'ouvrage philosophique et aux romans philosophiques de M. et de madame Azaïs, sur les compensations, offre les mêmes qualités de style, la même force de raisonnement, la même vigueur de dialectique, et un ton ferme, noble et soutenu. Ce dialogue est destiné à combattre les préjugés généraux par lesquels on attaque la doctrine des compensations, et surtout le système universel, et il les combat très-bien : il ne prouve rien en faveur de ce système; mais il prouve très-bien qu'on n'a rien prouvé contre, qu'il est digne qu'on le lise et qu'on le médite, que cela serait juste de la part de ceux qui veulent juger. L'auteur croit avoir beaucoup fait pour son système, lorsqu'il aura inspiré à ses juges, ou à ceux qui se constituent tels, ce sentiment de justice, et il l'inspire en effet. Enfin, je crois devoir réunir dans un même paragraphe, aux éloges que me semble mériter le style de M. Azaïs, des éloges auxquels il ne sera pas moins sensible, ceux qui sont dûs au style de madame Azaïs. Je renvoie à un second article ce que j'ai à dire du fond des intéressantes fictions dont elle a orné l'ouvrage de son mari; mais je remarquerai dès celui-ci qu'elles se recommandent par les mêmes qualités de

style, par celles du moins qui conviennent au genre du roman. Quelques-unes même de ces qualités, plus appropriées à ces sortes de compositions, s'y montrent avec plus d'avantage et d'éclat : tels sont l'élévation et la noblesse des sentimens, le charme de la sensibilité, et cette finesse, cette grâce d'observation qui se reproduisent dans la peinture variée des caractères.

Je me suis empressé de donner à M. Azaïs toutes ces *compensations* aux petites contradictions que je vais lui faire essuyer dans la suite de cet article. Je lui avouerai d'abord que, très-partisan d'une doctrine générale des compensations qui établirait que les divers ordres, les divers rangs de la société n'ont guère rien à envier les uns aux autres, et qu'ils éprouvent tous un mélange, une alternative de biens et de maux, d'avantages et d'inconvéniens qui se compensent à peu près, je suis très-loin d'être converti par une lettre extrêmement polie qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et qu'il a fait imprimer dans cette seconde édition, à la doctrine rigoureuse des compensations telle qu'il l'admet. En effet, s'il faut en croire M. Azaïs, à chaque bien particulier que nous éprouvons, correspond un mal particulier, de la même intensité, que nous éprouverons aussi; à chaque avantage dont nous sommes doués, est opposé un désavantage qui lui est inséparablement attaché, et qui forme un parfait équilibre : de sorte que dans la vie de chaque homme il y a une balance exacte de biens et de maux; et qu'enfin tous les hommes qui n'auront pas contrarié les vues de la nature, obtiendront mathématiquement la même somme de bonheur et de

malheur. Non, ce n'est point ainsi qu'agit la nature; la rigueur mathématique, même dans le monde physique, n'est qu'une pure abstraction. Enfin, j'en appelle non-seulement à l'expérience des hommes, mais à un sentiment intime qui est au fond de leurs cœurs, sentiment dont la voix, plus sûre encore que celle de l'expérience, s'élève bien haut contre cette mesure rigoureusement égale de biens et de maux faite à chaque homme en particulier, et cette répartition de bonheur et de malheur arithmétiquement exacte et pareille entre tous les hommes.

Ne voit-on pas, dans l'histoire, des époques désastreuses où les hommes sont soumis à des infortunes inouïes qu'ils ne peuvent éviter, et auxquelles il est impossible de voir aucune compensation? Cette malheureuse génération d'Indiens que la découverte des îles et du continent de l'Amérique livra à la rapacité, à la férocité des peuples de l'ancien monde; ces hommes arrachés à leurs habitudes, à leur patrie, précipités dans des mines profondes, tombant par milliers sous le fer ennemi, sous le poids accablant de travaux forcés, sous la cruauté des châtimens, et dans l'horreur des supplices; ces nations presque entièrement exterminées, n'éprouvèrent-elles pas un sort plus rigoureux et de plus grands malheurs que les générations qui les avaient précédées? Où sont, où peuvent même être ici les compensations? M. Azaïs dira-t-il qu'avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicains et les Péruviens avaient éprouvé une telle somme de bonheur, qu'elle ne pouvait être compensée que par les maux effroyables dont le seul récit fait frémir? Quelle singulière hypothèse! Lui est-il

bien prouvé que Montézuma avait été le plus heureux des rois du Mexique, avant qu'il devînt le plus malheureux des hommes? Quel plaisir assez vif avait ressenti son successeur Guatimozin, pour qu'on puisse le mettre justement en équilibre avec l'horrible douleur à laquelle il fut en proie sur le bûcher où l'avaient étendu ses barbares vainqueurs? Et combien ces preuves de l'inégalité des destinées humaines deviendraient encore plus sensibles pour nous, si je les transportais de ces nations à demi barbares et sauvages, à un peuple civilisé qu'une tourmente révolutionnaire viendrait saisir au sein de l'abondance et de la paix, des jouissances des arts et du luxe, de tous les plaisirs de l'esprit, de tous les agrémens de la vie! Mais, dira M. Azaïs, la Providence serait-elle juste, si un homme était plus malheureux qu'heureux, et si, sans le mériter, il était plus infortuné qu'un autre? Mais, lui répondrons-nous, que diriez-vous à un homme qui viendrait se plaindre à vous, et vous dire qu'il a été plus malheureux qu'heureux dans l'heure qui vient de s'écouler? Attendez, lui diriez-vous, attendez l'heure qui va lui succéder, le jour d'après, l'année suivante; une heure n'est rien dans la vie de l'homme. Eh bien! lui dirons-nous aussi, attendez; la vie de l'homme n'est rien devant cette carrière infinie qu'attend le juste, que redoute le méchant. Tout doit être effectivement *compensé* avec une justice distributive très-exacte, ou dans cette carrière fugitive, ou dans cette carrière éternelle; et la plus forte preuve que celle-ci doit succéder à la première, c'est que dans la première cette *compensation* juste et rigoureuse n'existe pas.

Je sais bien que M. Azaïs s'expliquera l'opposition que je montre à sa doctrine mathématique des compensations, en se disant à lui-même (car il est trop poli pour le dire publiquement) que je n'ai ni assez de *force* ni assez d'*étendue* dans l'esprit, pour en saisir la vérité : c'est ainsi qu'il accuse la *sécheresse d'âme et d'imagination*, et le défaut de *sensibilité* de ceux qui n'ont point aimé son *mois de séjour dans les Pyrénées*. Il croit que le tourbillon d'une grande ville où ils s'agitent, la *dissipation* et le *tumulte* où ils vivent, les rendent tout-à-fait insensibles aux idées *simples* et aux sentimens *purs*. J'oserai défendre ici les habitans des grandes villes. Ils ne méritent point les reproches que leur fait M. Azaïs : ils ne sont point insensibles aux *sentimens purs;* mais ils sont difficiles sur le choix, sur l'expression de ces sentimens, sur la forme dont on les a revêtus, et ils en ont le droit. Ce ne serait même pas un paradoxe, d'avancer que c'est aux habitans des grandes villes que ces peintures simples et naïves plaisent le plus. En général, les hommes peu contens de la situation où ils vivent, des tableaux qui chaque jour frappent leurs yeux, aiment qu'on leur présente d'autres tableaux, qu'on leur offre la peinture d'autres situations; et voilà pourquoi une description bien faite de la vie de la campagne, des plaisirs purs qu'on y goûte, ou celle d'un site pittoresque, d'une montagne élevée, plaira infiniment plus aux habitans d'une grande ville, qu'à ceux des montagnes et des champs. Voyez à quelles idées simples et même puériles a su nous intéresser Jean-Jacques Rousseau! M. Azaïs n'a donc pas trouvé la véritable cause du peu de succès de son livre. Je

la lui dirai franchement, parce qu'il a assez de mérite pour qu'on puisse la lui dire : c'est qu'avec l'imagination brillante qu'il a pour créer un bon ouvrage, avec le talent distingué qu'il a pour le bien écrire, il en a composé là un fort médiocre.

Cependant M. Azaïs, s'en prenant aux journalistes du peu de succès de son ouvrage, se montre fort irrité contre eux; il en dit beaucoup de mal, et paraît se retenir pour n'en pas dire davantage; il semble croire qu'il y a un concert, une sorte de complot entre eux, et peut-être quelques autres personnes, pour mal parler de ses ouvrages. Je suis persuadé qu'il est dans l'erreur; je suis sûr du moins qu'il se trompe dans un des faits sur lesquels il appuie son opinion. Il prétend, en effet, que, lorsque je rendis compte de la première édition des *Compensations*, *plusieurs personnes me sollicitèrent vivement de dire beaucoup de mal de lui et de son livre*. Jamais on ne m'a sollicité de dire du mal de M. Azaïs, ni de son livre : quelques personnes, il est vrai, m'ont reproché d'avoir dit trop de bien des *Compensations;* mais, si elles en pensaient moins que moi, n'étaient-elles pas libres d'exprimer leur sentiment, comme j'exprimais librement le mien? Enfin, M. Azaïs assure qu'on me pressa de renoncer à un second article que j'avais promis sur le même ouvrage : la vérité est qu'on me fit observer que peut-être j'en avais suffisamment parlé dans un article très-long; observation à laquelle je me rendis aisément, parce qu'elle me parut assez fondée, mais qui n'était et ne pouvait nullement être impérieuse. J'avais prié M. Azaïs de ne point mettre ces deux petits faits, d'ailleurs si peu

intéressans, dans sa préface : j'ai du moins conservé le droit de les réfuter.

M. Azaïs aurait à faire un reproche beaucoup mieux fondé aux critiques, s'ils étaient la cause du silence vraiment étonnant qu'on garde sur son *Système universel ;* mais je ne crois pas que ce soit eux qu'il faille en accuser. Les journaux, ceux du moins qui paraissent tous les jours, ne s'occupent guère des hautes sciences ; leurs colonnes étroites n'offrent pas assez d'espace pour discuter de profonds systèmes ; les hommes de lettres qui y travaillent avouent modestement qu'ils ne sont pas juges de ces matières ardues et difficiles ; si quelquefois ils en parlent, c'est plutôt pour avertir le public de l'existence des livres où elles sont traitées, que pour les juger réellement : ils les renvoient aux savans. C'est effectivement aux savans qu'il appartient de prononcer sur le système de M. Azaïs ; et j'ose dire que cette partie de la société, qui n'est pas assez étrangère à ces questions pour ne pas en concevoir du moins l'importance, attend leur décision, et s'étonne de leur silence. Un homme se présente et dit : « J'ai découvert le système « universel du monde, le principe universel des « choses ; par moi s'expliquent tous les phénomènes « du monde physique et du monde moral ; désor- « mais rien d'obscur, rien de douteux. » Il expose dans un ouvrage les bases et les applications de ce système ; il envoie cet ouvrage à l'Institut ; il l'adresse aux savans ; il les défie de le réfuter, de le trouver en défaut. Cet homme parle supérieurement, il écrit avec talent, il raisonne avec une vigueur de dialectique peu commune ; jamais on n'annonça plus de

bonne foi, une conviction plus intime. Qu'y a-t-il donc à mépriser dans tout cela? Pourquoi ce silence obstiné sur ce système, sur le livre qui l'expose, sur les défis de l'auteur? Serait-ce parce qu'il fait des promesses inouïes, qu'il annonce des choses prodigieuses? C'est un préjugé contre lui, je l'avoue, et un très-grand préjugé à mes yeux. Mais n'est-ce pas aussi une raison de plus pour confondre ces prétentions orgueilleuses, et j'ajouterai, une facilité de plus pour les détruire si elles sont mal fondées?

La philosophie de M. Azaïs sur les *compensations* est, je crois, un peu romanesque; madame Azaïs l'a mise en roman : c'est donner à ce fonds de philosophie la forme qui lui convient le mieux; et si un roman prouvait quelque chose, ce serait même la meilleure manière, ou la seule de prouver ce parfait équilibre, ce balancement mathématiquement exact de biens et de maux dans la vie de chaque homme en particulier, et entre tous les hommes, comparés les uns aux autres. Le romancier, en effet, dispose des événemens à son gré. Si, comme madame Azaïs, il a de l'esprit, du talent, et une imagination tempérée par la raison, il ne choisira, il est vrai, ces événemens que dans l'ordre des choses possibles, et qui ne choquent point trop la vraisemblance : mais quel vaste champ lui permet encore de parcourir cette légère entrave que le goût met à toutes les créations de l'esprit! Quelle multitude de combinaisons qui, sans être impossibles, ne se rencontrent néanmoins jamais, il pourra arranger à son gré, et selon le but et le dessein qu'il se propose! Un personnage du roman éprouve-t-il un grand bonheur,

l'auteur n'a-t-il pas à sa disposition, comme un magicien, un malheur également grand à lui envoyer, quand cela lui semblera bon ? Deux amans ont été extrêmement contrariés, cruellement traversés dans leurs sentimens, long-temps trompés dans leurs espérances; mais par quel heureux dénoûment, par quelles joies, par quelles délices le romancier ne *compensera*-t-il pas leurs longues peines et leurs longs tourmens ! Une femme a des sentimens nobles, un esprit élevé, un caractère doux et aimable, tous les talens, toutes les vertus; son mari aura des défauts qui *compensent* tant d'avantages, afin que ce ménage ne soit pas mieux partagé qu'un autre dans la répartition des biens et des maux, des avantages et des inconvéniens. Assurément, les choses ne s'arrangent point ainsi dans le monde; mais cela n'est pas absolument impossible : cela ne l'est pas du moins dans une, ou deux, ou trois combinaisons particulières; et c'est tout ce qu'il faut pour un, ou deux, ou trois romans.

Ce n'est pas qu'on ne pût encore chicaner madame Azaïs sur le système des compensations qu'elle a prétendu établir dans ses *Nouvelles*. Elle a beau créer des événemens, imaginer des faits, combiner des caractères : quelque libre carrière qu'elle ait et qu'elle se donne dans la distribution du bonheur et du malheur, qui est tout-à-fait à sa disposition, elle ne peut néanmoins, par des suppositions dans lesquelles elle n'est assurément pas gênée, atteindre à toute la rigueur du système philosophique de M. Azaïs sur les compensations. On voit même que quelquefois elle l'oublie, et on ne lui en sait pas

mauvais gré; car, toujours intéressante, soit qu'elle veuille établir ce système, soit qu'elle le perde de vue, ses légères distractions ne font que varier ses moyens d'attacher et de plaire : c'est là le véritable but des romans, et madame Azaïs l'a parfaitement atteint. Ainsi, quoiqu'elle ait eu le dessein de développer et d'établir une opinion philosophique qui a la prétention d'être mathématiquement rigoureuse dans ses applications et ses résultats, nous n'imiterons point ce mathématicien qui, assistant à la représentation d'une belle tragédie, disait froidement à ses voisins : *Qu'est-ce que cela prouve ?* Les ouvrages d'imagination, les romans surtout, ne sont point destinés à prouver, à démontrer des systèmes philosophiques; ils pourront tout au plus confirmer une vérité morale déjà généralement établie, ou très-peu contestée. Telle est, par exemple, l'opinion qu'on s'était faite jusqu'ici d'une sorte de compensation entre les divers états, les divers ordres de la société : vérité incontestable et très-ancienne, que les *Nouvelles* de madame Azaïs présentent souvent dans un nouveau jour, et sous une forme agréable; mais ils ne prouveront rien en faveur d'une doctrine nouvelle, extraordinaire et à peu près universellement contredite : telle est la doctrine du parfait équilibre de biens et de maux, d'avantages et d'inconvéniens, de bonheur et de malheur, imaginée par M. Azaïs.

Ne cherchons donc ni preuves ni démonstrations d'un pareil système dans les romans de madame Azaïs; mais cherchons-y et l'agrément et l'intérêt que l'on a droit d'attendre de ces sortes de compositi-

tions, et nous les y trouverons réunis et portés à un degré remarquable et fort rare, même dans les romans qui, dans ces derniers temps, ont obtenu le plus de célébrité. Madame Azaïs s'est tout à coup, et par le premier essai de sa plume, élevée au rang des femmes qui, de nos jours, se sont, dans la même carrière, acquis la plus brillante réputation. Je ne sais même si elle ne l'emporte pas sur elles par une certaine force sans exagération dans la pensée, par une certaine précision dans le style, et quelquefois par une justesse d'expression, qui, excluant tout vague dans l'idée, donne à sa phrase un sens plus clair, plus complet, mieux défini. A ces qualités du style, madame Azaïs joint une imagination vive et brillante; un talent que je ne saurais trop louer, de créer et de peindre des caractères, de les varier avec une grande fécondité, de les nuancer avec un art infini; une douce et aimable philosophie qui embellit les détails et l'ensemble de ses productions. Il n'en est aucune qui ne se distingue par les tableaux animés des sentimens les plus nobles, des vertus les plus généreuses; et la franchise et le naturel de ces peintures ne font pas moins d'honneur au cœur et à l'âme de madame Azaïs, qu'à son esprit et à son talent. Quelques défauts de composition et de style viennent de loin à loin obscurcir ces qualités brillantes; mais il s'en faut de beaucoup assurément qu'ils puissent les *balancer*, les *compenser*.

Je dois m'en tenir à ces traits généraux sur la plupart de ces *Nouvelles*, et consacrer l'espace qui me reste à quelques détails particuliers sur une ou

deux d'entre elles, et sur quelques-uns des caractères qui y sont peints. Donnons d'abord une idée du plan de l'auteur, qui par un fil bien léger a prétendu lier ces *Nouvelles* les unes aux autres, et les rattacher à une idée principale. Madame Azaïs suppose que dans un château se rencontre une société choisie d'hommes et de femmes aimables, polis, généreux, spirituels : on entend parler du livre des *Compensations dans les destinées humaines;* on s'empresse de le faire venir ; on le lit d'abord chacun en particulier, puis en commun ; on en est très-content, très-satisfait, enchanté ; on ne quitte plus le livre, on se fait gloire d'être disciple de l'auteur : ce sont les expressions même de madame Azaïs, et on les trouvera peut-être un peu fortes, peut-être un peu inconvenantes dans la bouche d'une femme parlant de l'ouvrage de son mari ; mais il vaut encore mieux que ce soit madame Azaïs qui parle ainsi, que si c'était M. Azaïs ; et M. Azaïs dirait lui-même tout cela au besoin. Tel est le langage dépouillé de tout artifice de deux personnes qui, ne vivant point dans le monde, joignent à toute la politesse qu'on a dans le monde une franchise qu'on n'y a pas, et n'apportent aucune dissimulation dans ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, ou dans ce qu'ils pensent l'un de l'autre ; et ce n'est pas sans dessein que je fais cette remarque : c'est pour prévenir les injustes dédains de quelques personnes qui, attachant beaucoup trop d'importance à ces usages de convention, mépriseraient un livre, quelque bon qu'il fût d'ailleurs, parce qu'on y aurait quelquefois négligé, blessé ces bienséances arbitraires. Combien de

personnes croiront avoir parfaitement critiqué les romans de madame Azaïs, lorsqu'elles auront remarqué, avec un sourire de pitié, que dans deux ou trois endroits deux époux parlent librement devant une société d'amis, de personnes simples, naturelles et vertueuses, de leur tendresse réciproque, de leur amour mutuel; qu'ils se serrent amoureusement la main, qu'une fois même ils poussent les transports jusqu'à se jeter dans les bras l'un de l'autre! Que diront ces mêmes personnes, lorsqu'elles verront un mari donner à sa femme de légers coups sur la joue, en signe de bonne amitié? J'avoue que ce bon mari serait aujourd'hui fort mal accueilli dans nos salons, et surtout de sa femme; et il y aurait là dans nos mœurs de quoi motiver un divorce. J'aimerais mieux aussi qu'un pareil abandon et de pareils épanchemens fussent bannis des romans de madame Azaïs, comme ils le sont de la société; mais je suis bien convaincu, et les romans de madame Azaïs en sont la preuve, qu'on peut ne pas connaître ou ne pas vouloir respecter nos usages à cet égard, et avoir beaucoup d'esprit, d'imagination, de talent, une âme très-élevée, et reproduire ces heureux dons et ces nobles sentimens dans ses ouvrages.

Cependant le système des *compensations* trouve un contradicteur dans cette société choisie, où il avait tant de partisans et d'admirateurs. Le jeune Armand, fort amoureux et se croyant fort peu aimé, ne trouve point de compensation à un aussi grand malheur. C'est pour le consoler et le convertir que tous les autres forment le projet de raconter leur histoire, et de prouver, par l'alternative de biens et de maux, de

plaisirs et de traverses, qu'ils ont tous éprouvée dans le cours de leur vie, que tout se compense dans ce bas monde. Le projet s'exécute ; et les deux premiers qui acquittent leur engagement, en racontant leur histoire, sont deux tendres époux. C'est dans ces deux premières *Nouvelles* qu'on trouvera le plus de ces démonstrations sentimentales que le *bon ton* fera traiter de *fadeurs*, et sur lesquelles, par respect humain, je suis obligé de passer condamnation ; mais je dirai du moins que ces taches sont bien légères, et qu'elles ne sauraient ternir l'éclat des caractères aimables et sensibles qui jouent le principal rôle dans ces *Nouvelles*, des sentimens nobles et généreux qui y sont exprimés, des scènes vives et touchantes qui y sont décrites. Le troisième personnage qui raconte son histoire, M. Dalmont, s'excuse modestement du peu d'intérêt qu'il va exciter, et avoue que sa vie a été semée de peu d'événemens : cela est vrai ; et son récit est cependant très-agréable. M. Dalmont, naturellement léger et inconstant, a vu beaucoup d'hommes et de pays, *mores multorum vidit et urbes;* il a rencontré dans sa vie dissipée des hommes de robe, des hommes d'épée, des hommes d'église, des négocians, des poëtes, des botanistes, des femmes de tous les goûts, de toutes les humeurs, et plus ou moins vertueuses ; il a habité la ville, la campagne, les châteaux, les chaumières, la France, les pays étrangers ; il a observé en homme d'esprit, et il nous transmet ses observations avec grâce et avec gaîté ; sa narration est une agréable galerie de portraits.

La quatrième *Nouvelle* est celle où il y a le plus

d'imagination et de variété ; elle est aussi la plus romanesque : la sixième cependant pourrait lui disputer ce point-là. C'est dans la quatrième qu'est la description pleine d'intérêt d'une vie de château. Là M. et madame de Solages sont le lien et l'amour d'une nombreuse famille, composée de leurs fils et de leurs filles, de leurs gendres et de leurs belles-filles. Ils sont les bienfaiteurs de leurs vassaux, l'objet de l'admiration de tous ceux qui les connaissent. Il est impossible de créer un caractère plus noble que celui de M. de Solages, et de le mieux peindre. Madame de Solages est de son côté la plus parfaite des femmes, ce qui la laisse encore à une assez grande distance du plus parfait des hommes : car, je ne puis le dissimuler, madame Azaïs établit sans ménagement la supériorité des hommes sur les femmes, la déférence et même la soumission que celles-ci doivent à leurs maris. On voit même, dans le château de Solages, un mari forcer sa femme à jouer du piano, lorsqu'elle n'en a nulle envie; une autre, renvoyer la sienne, qui avait été à la vérité fort étourdie, dans sa chambre; l'y tenir aux arrêts pendant trois jours, et ne lui accorder sa grâce qu'après en avoir exigé des excuses publiques, solennelles, et accompagnées de larmes à fendre le cœur : scène plus patriarcale que conforme à nos mœurs. Je n'oserais, je l'avoue, sur tous ces points, prendre la défense de madame Azaïs.

J'ai beaucoup loué, et je n'ai point trop loué le style de ces *Nouvelles :* quelques négligences s'y glissent néanmoins. Madame Azaïs emploie toujours le verbe *être* pour le verbe *aller; je fus, nous fûmes,*

pour *j'allai, nous allâmes*. Il n'est pas tout-à-fait décidé que cela soit une faute, mais cela est probable. Ce qui en est une certainement, c'est de prendre le verbe *faire* pour synonyme de tous les autres verbes. « M. de Solages parla peu, sa femme *le fit* « davantage.... Lisez cette lettre. — Je n'ai pas be- « soin de *le faire* pour connaître, etc. » Je ne veux pas pousser plus loin cette guerre de chicane, et je répète que ces *Nouvelles* sont, en général, très-intéressantes et très-bien écrites. Il est difficile de trouver réunie dans un château une société d'hommes et de femmes qui aient éprouvé tant d'aventures variées et surprenantes; dont la vie offre tant d'événemens attachans, et réunisse à tous ces avantages, pour intéresser et pour plaire, celui d'être racontée par un aussi bon historien que madame Azaïs.

Lettre de M. Azaïs au rédacteur du *Journal des Débats*.

Monsieur,

Je vous prie d'accueillir et de transmettre au public, par la voie de votre journal, quelques observations sur l'opinion que M. A. vient de manifester au sujet de l'un de mes ouvrages.

En rendant compte pour la première fois, il y a deux ans, de celui que j'ai intitulé : *Des Compensations dans les destinées humaines*, M. A. avait refusé sa persuasion au principe que j'établis; et alors, comme aujourd'hui, il avait motivé son opposition avec l'esprit, la bonne foi et la politesse qui le caractérisent. Ses motifs d'opposition furent d'ailleurs

ceux qu'il vient de reproduire : il n'a presque rien ajouté, ni à leur nombre, ni à leur développement; cependant, comme dans une lettre que j'eus l'honneur de vous adresser à cette époque, et que j'ai fait imprimer dans la préface de la seconde édition de mon livre, je répondais aux objections de M. A.; comme, dès le début d'un dialogue qui termine cette seconde édition, je disais encore, sur le principe des compensations, des choses que je n'avais point dites; j'espérais que mes réponses et mes nouvelles pensées seraient prises en considération; et que M. A., puisqu'elles n'entraînaient point sa conviction, en ferait l'objet de sa réfutation nouvelle. Mais je dois le reconnaître : la réfutation de pensées qui tiennent à l'ordre général de l'univers, ne peut être entreprise dans un article de journal. Le critique le moins impérieux, le moins dogmatique, celui qui a bien médité d'avance tout ce qu'il prononce, et qui pourrait, dans un livre ou dans une discussion verbale, le développer avec beaucoup d'étendue, ne peut cependant que donner ses conclusions; l'espace lui manque pour les faire précéder de justifications suffisantes. M. A. aurait eu besoin, par exemple, de faire un livre, pour prouver cette proposition qui lui paraît certaine : *La rigueur mathématique, même dans le monde physique, n'est qu'une pure abstraction.* Il m'est démontré, au contraire, que, si les lois qui régissent l'univers n'étaient point d'une précision mathématique et rigoureusement observées, l'univers n'existerait plus; j'en appelle, à cet égard, au témoignage des géomètres; j'ose en appeler aussi au *Système universel.*

Ce que j'ai publié de ce Système suffit encore pour démontrer une autre vérité non moins importante : *L'univers ne produit que par le mouvement, et ne se conserve que par l'équilibre; ainsi, la loi des compensations est la loi universelle.* Pour que l'homme fût affranchi de cette loi, il faudrait qu'il fût hors de l'univers, et il est au contraire l'objet de sa composition; c'est à lui que viennent aboutir les résultats de tous les mouvemens; c'est en lui principalement que l'auteur de la nature fait agir les forces qui commandent partout le mouvement et l'équilibre.

Je pourrais invoquer le *sentiment intime* en faveur de cette pensée, plus fortement peut-être que M. A. ne peut l'invoquer contre elle; mais le sentiment intime, si souvent démenti par la réflexion et l'expérience, ne doit jamais être présenté, dans les grandes questions, comme une preuve : ce n'est qu'un simple témoignage; et nous ne devons l'écouter qu'avec une grande défiance, lorsqu'il tire sa principale force de notre personnalité. Par exemple, lorsque nous jugeons le sort d'autrui, nous ne songeons que bien rarement à écarter un sentiment personnel qui nous trompe : nous n'empruntons, dans notre pensée, que la position de l'homme qui nous occupe; nous laissons ses habitudes, ses opinions, son caractère; nous nous mettons à sa place nous-mêmes, tels que nous sommes; et nous transportons à cette place imaginaire notre sensibilité, notre caractère, nos habitudes, nos opinions.

Tels sont, en effet, plus que notre fortune, les élémens de notre sort. Il ne faut souvent qu'une idée fausse dans l'esprit d'un homme impétueux et opi-

niâtre, pour verser sur lui-même et sur ceux qui l'entourent des torrens de peines sans cesse renaissantes, qui, malgré sa fortune, équivalent à des supplices longs et affreux. Les maux de ce genre, ainsi que les douceurs d'un caractère tranquille et d'une raison paisible, doivent être considérés par l'homme qui cherche avec impartialité et attention s'il y a de l'égalité ou de l'inégalité dans le sort des hommes.

Mais je dois le reconnaître : ces élémens des destinées humaines n'étant point susceptibles, comme la fortune, d'une évaluation exacte, on ne peut point, en les rassemblant dans un simple ouvrage de morale, en composer un corps de preuves qui démontrent incontestablement la loi des compensations. Je l'ai dit souvent, je le répéterai encore : une question quelconque, détachée du système universel, n'est qu'un rameau séparé de l'arbre qui entretenait sa vigueur et même sa vie ; les questions les plus intéressantes devaient être détachées les premières du système universel ; les enfans s'empressent de couper les plus belles branches de la plante, dont ils ne peuvent encore embrasser la tige. Dès l'enfance de l'esprit humain, la loi des *compensations* avait été aperçue ; c'est avec raison que M. A. donne à l'opinion qui la reconnaît, le titre de *vérité ancienne et incontestable* ; mais M. A. n'applique cette loi qu'aux *divers états, aux divers ordres de la société*, ce qui est très-vague ; tous les états se touchent, s'unissent, se confondent dans les sociétés humaines ; les compensations générales, puisqu'elles s'y trouvent, ne peuvent y naître que des compen-

sations individuelles, qui, pour une grande partie, en résultent à leur tour.

Mais, je ne saurais trop le dire, il faut tout examiner pour bien voir une question importante. Mon ouvrage sur les compensations ne les démontre pas, parce qu'il ne montre pas tout, parce qu'il n'est et ne peut être, comme tout ouvrage de physique ou de morale, qu'un chapitre du système universel. Dans ce chapitre, je n'ai pu que commencer le développement du principe qui en fait le sujet; j'ai réservé forcément un grand nombre de détails et de preuves que je n'aurais pu faire entendre; j'ai cependant présenté un assez grand nombre de nouveaux détails pour que mon ouvrage pût paraître nouveau, quoique sur une vérité ancienne. Je crois avoir montré que la source de nos compensations est beaucoup plus féconde qu'on ne l'avait imaginé encore. J'ai rattaché à leurs causes immédiates un grand nombre d'effets, les uns avantageux, les autres funestes, qui, dans l'opinion de la plupart des hommes, étaient encore sans enchaînement et sans cause; je crois avoir ainsi diminué l'impatience et le murmure. En morale comme en politique, la connaissance des lois invariables et des effets qu'elles entraînent, est le premier pas vers la tranquillité.

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma parfaite considération. AZAÏS.

Réponse de M. A.

La justice que M. Azaïs se rend ici à lui-même, je la lui avais rendue aussi. « On y remarque (dans

« son ouvrage), avais-je dit, *des aperçus neufs*, des « conséquences bien développées. » J'ajoutais beaucoup d'autres éloges à cet éloge; en général, j'ai tâché de ne dénier aucune sorte de justice à M. Azaïs; mais je n'ai pu me rendre à ce système mathématiquement rigoureux des compensations : doctrine singulière qui nous ferait redouter un très-grand bonheur comme le plus grand des maux, puisqu'il serait le présage infaillible d'une grande infortune qui ne pourrait manquer de nous arriver afin de faire *équilibre*. Je combattis ce principe vraiment extraordinaire, lorsque M. Azaïs le publia pour la première fois; je l'ai combattu lorsqu'il l'a reproduit dans la seconde édition de son ouvrage, plutôt, il est vrai, pour annoncer cette seconde édition, que pour attaquer, par une réfutation inutile, une doctrine universellement rejetée. M. Azaïs voudrait insinuer que je n'ai fait que reproduire mon premier article dans le second; si cela en valait la peine, on n'aurait qu'à comparer ces deux articles, l'un du 15 janvier 1809, l'autre du 2 décembre 1810, et l'on se convaincrait qu'ils sont totalement différens. Il y aurait bien de la maladresse à répéter les mêmes argumens lorsqu'ils se présentent en si grand nombre; seulement ces argumens différens sont néanmoins de la même espèce : à l'exception de quelques réflexions générales, ce sont des faits que j'oppose à M. Azaïs. Il convient lui-même qu'il est impossible de combattre et de réfuter, dans les colonnes étroites d'un journal, un système philosophique par des raisonnemens métaphysiques, par des argumens *à priori*. Cette réfutation par les faits, plus claire,

plus courte, n'est pas d'ailleurs sans force ; et ce qui le prouve, c'est que M. Azaïs n'entreprend jamais d'y répondre ; il aime mieux se jeter sans cesse dans des réflexions vagues et générales qu'on peut accumuler avec une intarissable fécondité, et même avec esprit et talent, sans apporter une plus grande somme de conviction dans l'esprit de ses lecteurs ; il regarde comme non avenus tous les faits qu'on lui oppose. Je lui avais demandé, par exemple, si ces milliers d'Américains tombant sous le fer espagnol, précipités dans des mines profondes, succombant sous l'excès du travail, expirant au milieu des tortures, n'avaient pas été plus malheureux que ces générations paisibles qui les avaient précédés ; s'il lui était bien prouvé que Montézuma avait été le plus heureux des hommes ; s'il connaissait quelque plaisir qu'il pût mettre justement en équilibre avec l'horrible douleur à laquelle Guatimozin dut être en proie sur les charbons ardens où l'avaient étendu les barbares vainqueurs ; si une génération d'hommes nés au sein d'une nation civilisée, arrachés tout à coup par une tourmente révolutionnaire aux jouissances du luxe, aux arts de la paix, et transportés dans des cachots, sur des échafauds, hors de leur patrie, au-delà des mers, n'est pas plus malheureuse que les générations qui la précèdent et la suivent. Pourquoi M. Azaïs ne daigne-t-il pas donner une petite réponse à ces petites objections ?

J'avais opposé à M. Azaïs un sentiment intérieur dont la voix s'élève dans le cœur de tous les hommes pour repousser son équilibre parfait et mathémati-

que de compensations. Il méprise cet argument : je n'en connais pas de plus fort. Il ajoute qu'il pourrait, à plus juste titre que moi, *invoquer ce sens intime*. Je suis fort trompé s'il en est ainsi. Je ne sais, mais je ne croirais pas me compromettre beaucoup, en affirmant que M. Azaïs ne trouverait pas un seul homme qui avouât publiquement et par écrit sa doctrine mathématiquement rigoureuse des compensations; je ne le défierais pas pareillement de trouver une femme qui professât le même système; mais peut-être n'en trouverait-il pas deux.

Des erreurs et des préjugés répandus dans la société, par J.-B. Salgues.

Si, comme l'a dit Cicéron, le temps dissipe les *erreurs* et détruit les *préjugés*, il faut avouer qu'en ce genre son opération est extrêmement lente et insensible. Combien d'opinions, en effet, aussi anciennes que ridicules, nous ont été transmises d'âge en âge, et obtiennent dans nos esprits, fiers de leur science et de leur philosophie, la même confiance, que dans celui de nos ignorans et crédules aïeux! Un préjugé d'ailleurs disparaît-il, il est rare qu'il ne soit pas remplacé par quelque autre. La masse en reste donc toujours à peu de chose près la même; et quoique chaque siècle se montre très-enclin à se moquer de la puérile crédulité et des erreurs de ceux qui l'ont précédé, à tout prendre, ils n'ont guère rien à se reprocher là-dessus. Il ne faut donc pas s'étonner si dans ce siècle de *lumières* et de *raison*, où l'on a fait

une guerre si vive aux *préjugés*, il en reste encore un assez grand nombre pour que M. Salgues ait pu en recueillir de quoi composer un assez gros volume, dans lequel plus d'un lecteur reconnaîtra ses propres opinions, et sera forcé d'en rire. Parmi ces ridicules opinions, il en est plusieurs, il est vrai, qui ne sont plus *répandues dans la société*, ou qui n'y sont plus admises que par quelques esprits ignorans et crédules qu'il est inutile de vouloir éclairer, parce que cela est impossible; mais la plupart trouvent encore des partisans parmi les personnes les mieux élevées; et peut-être même l'auteur n'a-t-il point épuisé la matière : tant la moisson des préjugés est encore abondante!

On pourrait donc dire de ce siècle-ci ce que Bayle disait du sien, il y a environ cent ans, et répondre comme lui à ceux qui s'étonneraient qu'à une époque où la raison et la philosophie ont fait tant de progrès, d'absurdes opinions et de ridicules préjugés eussent encore cours dans la société; et que des charlatans obscurs et des prestiges grossiers séduisissent encore les imaginations : « Ceux qui ont « prétendu, dit Bayle, que de pareils imposteurs et « leurs fauteurs avaient mal choisi leur temps, et « que ce n'est pas dans un siècle aussi philosophe « que celui-ci, qu'il faut produire ces gens-là....., « ne raisonnaient pas juste. Il y a plus de particu- « liers, présentement qu'autrefois, qui sont capa- « bles de résister au torrent, et de combattre les « illusions, je l'avoue; mais à cela près, je réponds « que notre siècle est aussi dupe que les autres; et, « après ce que nous avons vu..., qu'on ne vienne

« plus nous dire : *Le monde n'est plus grue :* il l'est « autant que jamais. »

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Bayle fait ces réflexions en s'élevant contre certains prodiges opérés, disait-on de son temps, fort accrédités à cette époque, et dont se moque aussi M. Salgues, parce qu'on a prétendu les reproduire de nos jours, et qu'ils ont trouvé des défenseurs parmi des personnes tellement éclairées, qu'à cause de l'estime qui leur est due, je n'ose, comme M. Salgues, me moquer des opinions qu'elles ont adoptées, et que je me contente de ne pas adopter, malgré cette estime; je veux parler des merveilleux effets de la baguette divinatoire.

Mais si dans tous les siècles le peuple (et je donne une grande extension au sens de ce mot) s'est laissé entraîner à des opinions absurdes, à de puériles erreurs, à de ridicules préjugés; dans tous les siècles aussi on a vu des hommes éclairés, des philosophes qui, s'élevant au-dessus de ces croyances communes, les ont vivement attaquées; et soit par amour des hommes, et pour les détromper; soit par vanité, et pour montrer leur supériorité sur les esprits ordinaires, ont combattu, dans un grand nombre d'ouvrages, par l'arme du raisonnement et du ridicule, ces vaines superstitions populaires. M. Salgues cite dans sa préface une assez longue liste de ces écrits philosophiques : le plus célèbre est celui de Thomas Brown, médecin anglais; mais plusieurs écrivains parmi nous, sans annoncer si clairement leur dessein dans le titre de leurs ouvrages, et sans combattre aussi méthodiquement les erreurs et les

préjugés, n'en ont pas moins eu le même but, et ne l'ont pas atteint moins efficacement : telles sont entre autres Montaigne, Bayle, Voltaire. Ces écrivains, il est vrai, et les deux derniers surtout, ont trop souvent mis au nombre des préjugés les opinions les plus respectables et les plus utiles à l'homme et à la société : ce sont même celles-là qu'ils attaquent avec le plus de zèle et d'acharnement, et contre lesquelles ils montrent eux-mêmes beaucoup de *préjugés* et de préventions; mais il faut être juste, même envers ceux qui se sont montrés peu disposés à l'être; et l'on ne peut disconvenir que l'auteur du *Dictionnaire critique*, et celui du *Dictionnaire philosophique* n'aient souvent employé tantôt une dialectique puissante, tantôt une raillerie fine et spirituelle, à combattre avec autant de solidité que d'agrément des erreurs accréditées.

C'est Voltaire surtout que M. Salgues a pris pour modèle; et, parmi les ouvrages de Voltaire, ce sont les *Questions sur l'Encyclopédie* qu'il a prétendu imiter. L'ouvrage de M. Salgues offre moins de variété, puisqu'il n'a pour objet que nos erreurs et nos préjugés, champ néanmoins assez vaste et assez varié, tandis que Voltaire, indépendamment de la même matière, qu'il est loin de négliger, en effleure encore une foule d'autres : littérature, arts, critique, mœurs, religions, gouvernemens, etc., il plaisante sur tous ces objets, et presque toujours avec un agrément infini; M. Salgues plaisante aussi sur nos préjugés anciens et modernes, et souvent avec esprit. Voltaire s'abandonne trop à cette pente naturelle de son génie caustique et railleur; il tombe quelquefois dans la bouffonnerie : ses saillies n'ont

pas toujours cette délicatesse qui devrait les orner, les régler. M. Salgues imite encore en cela son modèle. Un goût pur ne saurait applaudir à toutes ses plaisanteries; il fait, je crois, un usage trop fréquent et trop prolongé de l'ironie. M. Salgues est trop gai; c'est un joli défaut : il a mis trop d'esprit dans son livre; c'est un excès qui est rare; quand on n'y laisserait que les bonnes plaisanteries, il y en aurait encore assez. Son ouvrage offre, de plus, une érudition très-variée, et une fort bonne méthode de discussion, lorsque l'auteur veut s'abaisser à discuter tout simplement, à raisonner sérieusement, ce dont, il est vrai, les objets dont il s'occupe ne valent pas toujours la peine; leur nature semble exiger le plus souvent un ton moins solennel.

Montaigne, Bayle, Voltaire, étaient assurément des écrivains peu crédules, peu asservis aux préjugés et aux erreurs populaires. Je crois que M. Salgues l'est encore moins : il tranche avec hardiesse, et même avec quelque hauteur, sur des questions que ces philosophes sceptiques ont traitées avec plus de circonspection; il rejette des opinions qu'ils ont adoptées, ou vers lesquelles du moins ils semblaient pencher. Cela n'est pas étonnant à l'égard de Montaigne, qui, dans ses humeurs inconstantes et légères, dans ses pensées *ondoyantes* et ses écrits divers, semble plutôt rendre l'impression du moment, qu'un sentiment bien fixe et bien arrêté, et paraît ainsi tantôt crédule, tantôt pyrrhonien. D'ailleurs, quelque supérieur qu'un homme soit à son siècle, il ne peut cependant entièrement s'élever au-dessus; il faut toujours qu'il y tienne par quelque chose; et quoi-

que les esprits commençassent dès-lors à s'agiter et à vouloir s'instruire, les vices du siècle étaient néanmoins encore l'ignorance, et la crédulité qui en est la suite. Montaigne croit donc à l'influence des astres, et à beaucoup d'autres préjugés dont se moque M. Salgues. Il n'était sûrement pas éloigné de croire aux funestes effets du regard du basilic, du crapaud; car il atteste avoir vu de ses propres yeux un chat attirer, par le poison de ses regards, un moineau, et le forcer à descendre dans sa gueule. Bayle rapporte des effets plus terribles encore de la puissance du regard; il raconte, sur la foi de je ne sais quels historiens, que le feu qui sortait des yeux des femmes scythes en fureur, était capable de tuer ceux qu'elles regardaient; que l'autruche couve ses œufs de ses yeux, et que la *vertu éjaculative* qui en sort, suffit pour faire éclore ses petits. Il est vrai que Bayle n'a pas l'air de croire beaucoup à ces contes.

Lucrèce avait prétendu que la salive de l'homme suffisait pour tuer le serpent :

Sæpè etenim serpens hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Montaigne adopte pleinement cette opinion, combattue par M. Salgues, et qui s'était propagée à travers tant de siècles jusqu'à nous. Voltaire, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, rapporte cette attestation qui lui fut donnée, au mois de janvier 1772, par son chirurgien Figuier : « Je certifie que j'ai tué, « en diverses fois, plusieurs serpens, en mouillant « un peu avec ma salive un bâton ou une pierre,

« et en donnant sur le milieu du serpent un petit « coup qui pouvait à peine occasioner une petite « contusion. » Deux témoins avaient signé le certificat, ou du moins attestaient la vérité du fait. Voltaire en doute néanmoins, malgré toutes ces attestations ; et voici comment il explique la mort des serpens : « Il se peut que Dieu ait permis que la salive « de l'homme tue les serpens ; mais il peut avoir « permis aussi que mon chirurgien ait assommé des « serpens à grands coups de pierre et de bâton, et « il est même probable qu'ils en seraient morts, « soit que le sieur Figuier eût craché, soit qu'il « n'eût pas craché. » M. Salgues est sur ce point tout-à-fait de l'avis de Voltaire.

Une de ces opinions (car, je l'avoue, j'ai quelque peine à appeler cela un préjugé) que M. Salgues attaque le plus fortement, c'est l'influence qu'on attribue assez généralement à l'imagination des mères sur l'enfant qu'elles portent dans leur sein. Il emploie contre cette doctrine son arme favorite, l'ironie, la plaisanterie, et il ne néglige pas celle d'une dialectique plus sérieuse. M. Salgues insinue même que ce sont les femmes qui ont établi ce préjugé et l'ont fait prévaloir, afin de pouvoir impunément avoir tous les caprices imaginables, du moins pendant leur grossesse, et de n'être contredites sur rien. Je me rappelle avoir lu dans un fameux médecin anglais, Buchan, une opinion à peu près semblable. Buchan veut même que, dans ces occasions on contredise les femmes, pour les mettre à la raison. Il rapporte, entre autres fantaisies singulières qu'elles ont, celle d'une femme qui voulait absolu-

ment arracher dix poils de la barbe de son mari. Buchan prétend que le mari devait s'y refuser ; cela me paraît dur ; et il me semble qu'en pareille circonstance, un bon mari devait sacrifier un bien plus grand nombre de poils de sa barbe au caprice de sa femme. Il faut cependant que ces caprices aient des bornes ; et, par exemple, M. Salgues rapporte celui d'une personne d'Andernach, petite ville sur le Rhin, qui eut envie, pendant sa grossesse, de manger son mari, et qui le mangea, ou qui en mangea la moitié, ce qui revient à peu près au même. Cela est trop fort ; et c'était le cas, de la part du mari, de contredire sa femme, et de suivre l'avis du docteur Buchan.

On peut opposer à M. Salgues et au docteur anglais, beaucoup de célèbres médecins et de grands philosophes qui ont établi, par des raisonnemens et des faits, la puissance et les effets de l'imagination des femmes : telles sont, entre autres, M. Lecat, savant médecin de Rouen, le père Malebranche, Voltaire, Lavater. Je cite plusieurs de ces faits dans l'article de ce dernier, qui fait partie de cette section. Montaigne, avec les opinions duquel j'ai principalement voulu, dans cet article, comparer les opinions de M. Salgues, ne s'exprime point avec moins d'assurance sur cette doctrine : « Tant y a que « nous voyons par expérience, les femmes envoyer « aux corps des enfans qu'elles portent au ventre, « des marques de leurs fantasies ; tesmoing celle qui « engendra le More. Il fut présenté à Charles, roy « de Bohême et empereur, une fille d'auprès de « Pise, toute velue et hérissée, que sa mère disoit

« avoir esté ainsi conceue, à cause d'une image de « saint Jean-Baptiste pendue en son lict. »

Mais un point sur lequel Montaigne se montre tout aussi ferme et aussi incrédule que M. Salgues, c'est la magie, et tout ce qui a rapport à la sorcellerie et aux enchantemens. « J'ai, dit-il, les aureilles « battues de mille tels contes.... Certes, je ne m'en « croiroy pas moy-mesme, combien trouvé-je plus « naturel que deux hommes mentent, ou que nostre « esprit soit détraqué, que cela, qu'un de nous soit « enlevé par un balay, au long du tuyau de sa che- « minée, en chair et en os, par un esprit estran- « gier? » Un prince voulut convertir Montaigne : « En ma faveur, dit-il, et pour rabattre mon incré- « dulité, il me feit cette grace, de me faire voir « une vieille, entre autres, vraiment bien sorcière « en laideur et difformité, très-fameuse de longue « main en cette profession... Je vy je ne sais quelle « marque en cette misérable vieille. » Mais ni cette marque, ni les discours, ni les actions de la vieille ne purent persuader le philosophe périgourdin, et il conclut à donner de l'ellébore à la sorcière. Qui le croirait? Bayle, le philosophe Bayle n'est pas si affirmatif; quoiqu'il se moque très-souvent des contes de cette espèce, il avoue cependant qu'il y a des faits difficiles à expliquer. L'explication des songes, que M. Salgues traite avec beaucoup de mépris, lui paraît surtout fort embarrassante, et il n'est pas éloigné d'y voir quelque chose de surnaturel. Qu'il me soit permis de m'arrêter sur cette question des songes, et sur la singulière opinion, qu'à l'exemple de plusieurs autres philosophes, semble adopter le

sceptique Bayle, dans plus d'un endroit de son Dictionnaire.

Lorsque le médecin de Pourceaugnac lui demande de quelle nature étaient ses songes, Pourceaugnac répond : *De la nature des songes.* Pourceaugnac a un peu d'humeur, il est vrai, quand il répond ainsi; mais il eût été de sang froid, que probablement il n'eût pas mieux dit : et véritablement de plus habiles gens que cet honnête Limousin seraient embarrassés d'une pareille question, et ne répondraient guère plus pertinemment que lui. Il est du moins très-difficile de déterminer quelle est la nature des songes en général. Ont-ils une vertu surnaturelle ? Peut-on en tirer quelque présage ? Indiquent-ils l'avenir ? Toute l'antiquité en parut persuadée ; Homère dit positivement que les songes viennent de Dieu :

. . . . Καὶ γὰρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν.

Platon, dont l'imagination brillante crée facilement des systèmes et des hypothèses, et peuple la nature d'êtres fantastiques, assure que des génies placés entre la terre et les cieux, et messagers des dieux, nous apportent leurs ordres pendant le sommeil, et nous les communiquent dans nos songes. Hippocrate, à ce que m'apprend M. Salgues (et il ne faut pas moins que son témoignage pour me faire croire que le divin Hippocrate ait débité de pareilles impertinences), Hippocrate non-seulement croyait aux songes; mais, comme le médecin de Pourceaugnac, il traite ses malades d'après la nature de leurs songes, et donne des recettes pour se garantir de leur malignе

influence; il prescrit de se hâter de courir en rond, si dans son rêve on a vu pâlir les étoiles; de courir en long, si c'est la lune qui a pâli; en rond et en long, si c'est le soleil. Il serait inutile de multiplier les textes et les citations pour prouver l'importance que les anciens attachaient aux songes, et la foi qu'ils y avaient. Des révolutions dans l'État, des événemens tragiques et importans ont été quelquefois l'effet d'un rêve. L'histoire atteste que Cambyse fit périr son frère qu'il aimait tendrement, sur la foi d'un songe qui lui avait révélé que ce frère devait le détrôner un jour.

Les modernes ont long-temps, comme les anciens, tiré des présages de leurs songes, et ont cru y lire des avertissemens ou des prédictions pour l'avenir. Sont-ils même bien corrigés de cette crédulité par les doctes raisonnemens, ou par les piquantes railleries des esprits forts et des philosophes? Et d'ailleurs les philosophes et les esprits forts sont-ils eux-mêmes bien d'accord sur ce point? De nos jours encore, le philosophe Franklin, au rapport du philosophe Cabanis, croyait fermement avoir reçu plus d'une fois, en songe, des avis certains sur l'issue des grandes affaires dont il était occupé. Enfin le moins crédule des hommes, Bayle, ne peut se défendre de voir quelque chose de *surnaturel* dans les songes, et d'y ajouter une sorte de foi. Ce n'est point, comme dans tant de passages de son Dictionnaire, l'opinion des autres qu'il rapporte, c'est la sienne qu'il établit, et il y revient en plusieurs endroits : on me permettra d'en citer quelques-uns.

Parlant d'un certain Majus, fameux *onirocritique*

ou interprète de songes, auquel le poëte Sannazar adressa une épitre en beaux vers latins pour célébrer sa science profonde dans l'interprétation des rêves, et l'heureuse expérience qu'il en avait faite lui-même, Bayle continue ainsi : « Plusieurs prétendaient que « ses réponses leur avaient été fort utiles : cela n'est « pas indigne de réflexion ; » et il ajoute en note : « Je crois qu'on peut dire des songes la même chose « à peu près que des sortiléges : ils contiennent « infiniment moins de mystères que le peuple ne le « croit, *et un peu plus que ne le croient les esprits « forts*. Les histoires de tous les temps et de tous les « lieux rapportent, à l'égard des songes et à l'égard « de la magie, tant de faits surprenans, que *ceux « qui s'obstinent à tout nier se rendent suspects ou « de peu de sincérité, ou d'un défaut de lumière qui « ne leur permet pas de bien discerner la force des « preuves ; une préoccupation outrée ou un certain « tour d'esprit naturel leur bouche l'entendement*, « etc. » Bayle réfute ensuite fort au long les objections de ces esprits *préoccupés* ou peu *éclairés ;* il réfute même celles d'un esprit qu'on ne peut accuser ni de *préoccupation*, ni surtout de défaut de lumière ; de Cicéron, qui dans son *Traité de la Divination*, s'élève avec force contre les songes et les présages qu'on peut en tirer. Je remarquerai, en passant, que quelques-unes de ces objections ressemblent à celles de M. Salgues ; enfin Bayle dit positivement : « Je « crois que l'on ne saurait douter de certains songes « dont les auteurs font mention, et les expliquer « par des causes naturelles, je veux dire, *sans y « reconnaître de l'inspiration ou de la révélation ;* »

et il établit son système sur les songes, en conséquence de cette opinion. Ce système est trop long pour que je puisse le rapporter : je dirai seulement qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Platon.

A l'article Maldonat, l'auteur du *Dictionnaire critique* rapporte un songe de ce jésuite : « Il crut « voir, dit Bayle, un homme pendant quelques « nuits, qui l'exhortait à continuer vigoureusement « son commentaire (sur les évangiles), et qui l'assu- « rait qu'il l'achèverait, mais qu'il ne survivrait « guère à la conclusion. En disant cela, cet homme « marquait un certain endroit du ventre, qui fut le « même où Maldonat sentit les vives douleurs dont « il mourut. » Bayle dit ensuite qu'il est probable que c'était de Maldonat même qu'on avait su ces circonstances, et que certainement il n'avait pas voulu tromper ceux à qui il les avait racontées ; et il ajoute : *De pareils faits, dont l'univers est tout plein, embarrassent plus les esprits forts qu'ils ne le témoignent.* On a vu plus haut que cet écrivain, ordinairement si peu crédule, croyait aussi qu'il y avait dans les *sortiléges*, comme dans les songes, *quelque chose de plus que ne le croient les esprits forts.* A l'article d'Urbain Grandier, il se moque beaucoup à la vérité de la possession des religieuses de Loudun, et de la prétendue sorcellerie qu'on avait voulu voir dans cette affaire ; mais il reprend Ménage, qui, s'élevant aussi contre ce procès, qui eût été si risible s'il n'eût pas été horriblement tragique, et passant de ce cas particulier à la magie en général, voulait la saper tout entière par les fondemens : « *Ce serait* « *se tirer*, dit Bayle, *d'un embarras par un autre* ;

« il est certain, ajoute-t-il, que les philosophes les « plus incrédules et les plus subtils ne peuvent ne « pas être embarrassés des phénomènes qui regar- « dent la sorcellerie. » Que veux-je conclure de tout cela ? Qu'il faut croire aux songes ? Non, assurément : je n'y crois pas plus que M. Salgues ; mais ni les raisons de M. Salgues, ni de tout autre, ne m'ont démontré qu'il fût toujours, et dans toutes les occasions, absurde d'y croire. Bayle y croyait un peu, comme on voit ; et il était naturellement peu crédule, et il connaissait toutes ces objections. Je conclus donc que, sur la plupart des questions, ce qui convient le plus à l'homme, c'est le doute ; et, lorsqu'il ne peut douter, c'est l'exposition très-modeste de ses opinions.

Je ne saurais mieux terminer cette discussion, peut-être trop longue, sur les rêves, que comme l'a terminée M. Salgues lui-même ; et j'adopte pleinement ici son sentiment. « Je ne connais pas, dit-il, de « plus belle pensée sur les songes, que celle qui a « été rendue en vers harmonieux et brillans par « M. Delille. » Le poëte, après nous avoir offert la *peinture bizarre* des songes vains et confus, continue ainsi :

Ne croyez pas pourtant qu'envoyés sans dessein,
Tous les songes ne soient qu'un simulacre vain ;
Par eux déjà le ciel exerce sa justice :
Le rêve du méchant est son premier supplice.
Sous ces lambris pompeux, dans son alcove d'or,
D'un peuple, que son nom fait tressaillir encor,
L'affreux dévastateur, au milieu des nuits sombres,
Des riches égorgés croit voir encor les ombres ;
Un songe les lui montre un poignard dans le flanc,

Le poursuit de leurs cris, le couvre de leur sang;
Leur dépouille l'accuse; en vain son cœur rappelle
La pauvreté paisible : il n'est plus digne d'elle,
Le ciel, pour le punir, lui laisse ses trésors;
En proie à sa richesse, en proie à ses remords,
Comme un énorme poids, son or sur lui retombe,
Et des spectres sanglans l'entraînent dans la tombe.

De la vanité des songes, M. Salgues passe à la vanité de l'astrologie. Comme son objet est plutôt de se moquer des astrologues et de l'astrologie, que d'en écrire l'histoire, il nomme quelques astrologues; mais il en passe un grand nombre sous silence, entre autres J. B. Morin, un des plus célèbres, et peut-être le dernier soutien de cette vaine science. Il poussa en effet sa carrière jusque sous le règne de Louis XIV, et obtint la confiance des plus grands et des plus graves personnages. Le cardinal de Richelieu le consulta sur l'époque de la mort du roi de Suède, Gustave-Adolphe, et Morin ne se trompa que de quelques minutes. Cette erreur lui fut amèrement reprochée par ses antagonistes, et par les adversaires de l'astrologie; mais il faut avouer que le reproche n'est pas juste, et que ceux qui le faisaient étaient trop rigoureux. Louis XIII étant dangereusement malade à Lyon, la reine-mère fit consulter Morin, qui assura que le roi ne mourrait pas de cette maladie : l'événement confirma la prédiction, et Morin fut magnifiquement récompensé, tandis que d'autres astrologues, qui sans doute avaient prophétisé différemment, furent envoyés aux galères. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette dernière consultation fut faite par l'entremise du cardinal Berulle. Descartes ne consulta pas Morin; mais il l'estima, et eut avec

lui un commerce de lettres très-poli. Cet astrologue avait eu pour maître un autre astrologue, qui dans la suite renonça à l'astrologie, à cause de l'incertitude qu'il y trouvait, et s'attacha à la médecine. Morin, au contraire, renonça à la médecine, comme à une science incertaine, et s'attacha à l'astrologie.

Ce que M. Salgues raconte des effets singuliers qu'on a attribués à la morsure de la tarentule, prouve le charlatanisme de quelques hommes, et la crédulité d'un plus grand nombre. Des naturalistes, des médecins célèbres ont écrit que ceux qui étaient mordus par cette grosse araignée, acquéraient non-seulement le goût, non-seulement le besoin de la danse, mais les talens les plus distingués dans cet art; que des paysans lourds et grossiers se métamorphosaient subitement en danseurs légers et brillans; qu'aussi infatigables qu'habiles, ils dansaient quarante-huit heures de suite sans se reposer, si ce n'est pour boire un coup et manger un œuf frais. Les animaux même mordus par la tarentule se mettent à danser; et l'on a vu, dit-on, une guêpe et un coq danser en mesure au son du violon; enfin, la tarentule elle-même danse, et le P. Kirker a noté l'air qu'elle aime, et que préfèrent aussi ceux qu'elle a mordus.

La doctrine des *sympathies* et des *antipathies* a été autrefois fort célèbre dans l'école : c'était une qualité occulte qui expliquait ce qu'on ne savait pas expliquer autrement; elle subsiste encore dans le langage sentimental et romanesque. Ce qu'en dit M. Salgues me rappelle une singulière sympathie, rapportée par un ancien historien, entre le duc de

Guise, le fils du Balafré, et ses maîtresses. L'historien prétend que celles-ci pouvaient connaître la présence du duc, même lorsqu'elles ne le voyaient pas, à une certaine émotion qu'il leur causait. Il rapporte que le duc jaloux, ayant voulu surprendre le secret de sa maîtresse et de son rival dans un bal masqué, avait feint un long voyage, s'était masqué de manière à tromper les yeux les plus clairvoyans, et s'était confondu parmi les masques, lorsque l'émotion avertit sa maîtresse, qui le chercha, le trouva, le reconnut; ce qui produisit entre eux deux, en plein bal, la scène la plus touchante et la plus pathétique.

M. Salgues, qui se moque tant de notre crédulité, et qui croit si peu de chose, croit que le crapaud peut vivre *plusieurs siècles* sans manger, et enfermé dans un bloc de marbre. Cela est-il plus croyable que beaucoup d'autres choses qu'il ne croit pas? Il réfute, avec raison, ceux qui pensent que la salamandre peut vivre dans le feu; mais il croit qu'elle peut vivre plusieurs mois sans tête : cela est-il certain? Voltaire en dit autant des limaçons : cela serait plus vraisemblable, et n'est peut-être pas plus vrai.

On sent qu'un ouvrage, tel que celui de M. Salgues, doit contenir un grand nombre d'anecdotes curieuses, de faits singuliers et plaisans : je n'en citerai qu'un, non le plus agréable sans doute, mais l'un des plus courts, afin qu'il soit mieux accommodé au peu d'espace qui me reste. Parmi les moyens de connaître l'avenir, source des plus grands préjugés, des plus grandes erreurs, des plus grandes faiblesses de l'esprit humain, M. Salgues cite l'*alectryomancie*,

ou divination par le coq. Voici comment on la pratiquait : on traçait un cercle ; toutes les lettres de l'alphabet étaient distribuées à intervalles égaux sur la circonférence, et sur chaque lettre était placé un grain de blé. Ce petit arrangement fait, on posait un coq au centre de ce cercle, et l'on remarquait avec soin les lettres qui correspondaient aux premiers grains qu'il avalait ; elles servaient à composer un horoscope. L'empereur Valens ayant par sa tyrannie soulevé ses sujets contre lui, des complots se formèrent ; et, pour connaître le successeur qu'il fallait lui donner, on mit en usage l'*alectryomancie :* le coq se jeta d'abord sur les lettres T. H. E. O. D. ; on en conclut qu'il fallait élever à l'empire Théodore, secrétaire de Valens, et aussi aimé que son maître était détesté. Le complot fut découvert, et Théodore fut mis à mort avec ses complices et ses amis, ce qui n'empêcha pas un autre Théodore de succéder à Valens : ainsi une cinquantaine d'hommes périrent dans les supplices; mais le coq eut toujours raison.

Je crois que M. Salgues met beaucoup de discernement et une saine philosophie, soit pour rejeter certaines opinions, soit pour en admettre certaines autres. En général, je suis de son avis : je rejette celles qu'il rejette, j'admets celles qu'il admet ; quelquefois seulement j'aurais un ton moins tranchant, moins plaisant, j'éviterais certains rapprochemens ; il ne faut pas commencer par choquer ceux qu'on veut persuader. De plus, un homme chagrin, poussé à bout et qui voudrait disputer, pourrait lui dire quelquefois : Pourquoi, monsieur, méprisez-vous telle opinion, tandis que vous en adoptez telle

autre qui n'est pourtant fondée que sur les mêmes preuves, c'est-à-dire, sur le témoignage de quelques hommes. Vous croyez, par exemple, qu'il n'y a point de faunes, de satyres, d'égypans : je ne le crois pas plus que vous ; mais vous ne doutez pas qu'il y ait des hommes et des femmes qui naissent avec des cornes : je n'en sais rien ; cela est possible : mais sur quoi fondez-vous cette opinion? Sur le témoignage de deux ou trois personnes obscures et inconnues. Combien d'autres faits mieux attestés n'avez-vous pas rejetés! Vous vous moquez de la physiognomonie de Lavater ; vous n'êtes guère disposé à croire à la doctrine encéphalocranioscopique du docteur Gall : je n'y suis pas plus disposé que vous ; mais vous me paraissez ferme et inébranlable sur la doctrine de l'angle facial. Je ne vous dissimulerai pas que j'ai aussi quelque penchant à l'admettre ; cependant pensez-vous qu'on ne peut pas l'attaquer par des raisonnemens presque aussi spécieux que ceux que vous avez employés contre les doctrines physiognomonique et cranioscopique, et par des plaisanteries presque aussi bonnes?

Rapports du physique et du moral de l'homme, par P. J. G. Cabanis.

Des peuples entiers, frappés d'admiration à la vue des merveilles de la nature, et révoltés en même temps des désordres qui en troublent l'harmonie, admirent, pour expliquer cette apparente contradiction, deux principes : celui du bien et celui du mal. Si la conscience et l'expérience ne s'accordaient

à démontrer que l'homme renferme en lui-même ces deux principes, on serait aussi tenté de croire que deux génies ont présidé à la composition de l'ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Une imagination vive et brillante, une analyse profonde, une métaphysique souvent lumineuse, un style pur, élégant et facile, l'heureux accord du talent le plus distingué et des connaissances les plus variées; des principes faux et dangereux, des systèmes monstrueux, la doctrine du matérialisme, donnée comme base de la morale, et substituée à l'appui que lui donnaient une saine philosophie et une religion révélée; le plus funeste abus des connaissances et des talens : telles sont les grandes qualités, tels sont les défauts plus grands encore qu'on remarque dans cet ouvrage, tels sont les justes éloges et les graves reproches que l'impartialité adressera à son auteur.

Tout ce qui est du ressort de la médecine, en général, de la physiologie, de la pathologie, de la chimie : tout ce qui n'exige qu'une grande sagacité ou une grande finesse d'observations, tout ce qui peut être conjecturé, ou même deviné par une sage induction ou une exacte analogie; en un mot tout ce qui tient à l'ordre physique, est traité avec une méthode, une clarté, et surtout un agrément, dont ces matières paraissent peu susceptibles. L'auteur a su les rendre intéressantes pour toutes les classes de lecteurs, soit en les revêtant d'un style noble et élégant, soit en y ramenant des questions qui, sans être étrangères à son objet, forment d'agréables épisodes, jettent de la variété et soulagent l'attention. Ainsi,

en expliquant pourquoi les sensations de l'ouïe sont plus nettes et plus durables que les autres, M. Cabanis entre dans des développemens qui sont la base et le fondement des beaux-arts; ainsi, il appuie des idées d'une saine philosophie son système sur le plaisir et la douleur; ainsi, en interdisant aux femmes les sciences abstraites et politiques, il fait un tableau charmant des soins et des occupations qui doivent être leur partage. Je citerais avec plaisir ces morceaux, car j'aimerais à insister sur la première partie de l'esquisse que j'ai donnée de cet ouvrage, celle des éloges; mais c'est pour moi un devoir de justifier la seconde.

M. Cabanis semble n'avoir qu'un but, ne se proposer qu'un objet, celui de prouver que l'homme est purement physique. C'est pour établir ce funeste et monstrueux système, qu'il emploie tous ses talens, toutes ses connaissances; qu'il compose deux gros volumes, qu'il écrit 1200 pages. Selon lui, les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouvent confondues avec les autres mouvemens vitaux; le principe de la morale rentre dans la physique, et l'une et l'autre se confondent. Ce sont les nerfs qui sentent, et ils sont par-là le principe des facultés intellectuelles et des affections de l'âme; tout ce qui ne tombe pas sous nos sens, ou n'existe pas, ou ne peut rien expliquer aux yeux de la saine raison. Les travaux de l'esprit sont, comme ceux du corps, le produit de certaines opérations organiques, parfaitement semblables aux fonctions des autres organes, sans en excepter même les mouvemens musculaires les plus grossiers. Ce sont surtout les viscères du bas-ventre, les viscères abdominaux, qui concou-

rent à la formation des idées. Le cerveau les digère, comme l'estomac digère les alimens.

Voilà, je l'avoue, des idées un peu difficiles à *digérer*. L'auteur ne les donne seulement pas pour vraies, mais il les maintient très-utiles au bonheur des hommes et aux progrès de la vertu et de la morale. L'une et l'autre, selon lui, ne peuvent avoir une base plus solide. Aussi ébranle-t-il de tout son pouvoir, quoi qu'il en dise dans sa préface, l'appui que lui prêtent les idées religieuses, qu'il désigne presque toujours sous les noms odieux d'opinions ridicules et absurdes, de fanatisme, de superstition, d'imposture. Il s'associe à Julien l'apostat, pour donner aux sectateurs du christianisme la dénomination de *Nazaréens* (1). Et ici je demanderai si les simples lois de la bienséance ne devraient pas empêcher un homme d'insulter à la religion de ceux au milieu desquels il parle ou il écrit; si les lois de la justice, de la modestie, d'une sage défiance de ses lumières et de ses opinions, ne devraient pas lui interdire de flétrir ainsi les sentimens adoptés par la grande majorité de ses concitoyens; les sentimens qui furent ceux d'un Pascal,

---

« (1) Les rêves de Platon, dit M. Cabanis, qui tendaient émi-
« nemment à l'enthousiasme, s'alliaient mieux avec un fanatisme
« ignorant et sombre : aussi les premiers Nazaréens se hâtèrent-
« ils de fondre leur croyance avec le platonisme. Le péripaté-
« tisme demandait des esprits plus cultivés. » Je demanderai à M. Cabanis comment il se fait, d'après cela, que le platonisme fut embrassé dans des siècles très-éclairés, tels que les trois premiers siècles de l'Église, tandis que le péripatétisme ne le fut que dans des temps d'ignorance et de barbarie, c'est-à-dire, dans le 9e, le 10e siècle et les suivans.

d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un Vincent-de-Paul, d'un saint Louis, d'un Charlemagne, et de tant de grands hommes, recommandables par leur génie ou par leurs vertus ?

Mais je demanderai surtout à M. Cabanis, s'il peut croire de bonne foi que la doctrine du matérialisme soit favorable au bonheur de l'homme, aux progrès de la morale et de la vertu. Au bonheur de l'homme ! Ah ! demandez-le à ces infortunés privés de toutes les douceurs, de tous les biens de la nature et de la fortune, traînant une vie pénible et cruelle, ou étendus sur un lit de douleur ; demandez-le à cet homme innocent, injustement accusé, indignement trahi, traîné sur un échafaud ; et vous savez, ô philosophes, que ces événemens ne sont pas rares, et qu'ils seront d'autant plus fréquens, que vos doctrines seront plus universellement répandues ! Demandez à cette malheureuse victime, si elle trouve un dédommagement à tant de maux, à tant d'infortunes, dans la considération *de ce repos éternel que la nature ménage à tous les êtres, comme une nuit calme après un jour d'orage !*

Philosophes cruels ! laissez-lui le consolant espoir de survivre à une existence aussi douloureuse ; laissez-lui la perspective d'un meilleur avenir et d'une justice éternelle, qui n'aura pas fait des biens et des maux un partage aussi inégal et aussi aveugle. Entourés de toutes les jouissances, de toutes les délices de la vie, concentrez-y, si vous voulez, tous vos désirs, bornez-y toutes vos espérances ; mais, philosophes imprudens, pour l'intérêt même, pour la stabilité de vos jouissances, ne répandez pas vos funestes doc-

trines ! Comment persuaderiez-vous au malheureux qui ne vit que de privations, comment lui persuaderiez-vous, s'il était le plus fort, de respecter votre bonheur, et de ne pas vous en enlever les moyens ? En vain vous lui parleriez d'ordre établi, du bien de la société, du bien individuel qui s'y rattachent ; vos raisonnemens lui seraient bien suspects ; il les trouverait bien intéressés ; il n'y verrait que des sophismes, et souvent il aurait raison ; car, sans l'appui des idées religieuses, ce n'est que par des sophismes qu'on peut soutenir qu'il est de l'intérêt d'un homme de traîner une malheureuse existence, plutôt que d'enfreindre *impunément* les lois rigoureuses de la vertu ; qu'il est de son intérêt de sacrifier son bien-être, sa vie, quelquefois même sa réputation, au respect insensé, puisqu'il est sans motif, pour les règles d'une sévère probité. Non, il n'y a qu'un sot qui pût le croire, qu'une dupe qui pût agir en conséquence. Rousseau l'a dit avec raison : dans les principes du matérialisme, *il n'y a que le méchant qui raisonne : le bon est un insensé.*

Il est donc bien certain que cette doctrine ne peut contribuer ni au bonheur de l'individu, ni au progrès de la morale et de la vertu. Nous avons pour nous, à l'appui de cette assertion, les lumières de la raison, et l'opinion des plus grands philosophes anciens et modernes, et la sagesse du gouvernement, qui vient de donner une autre base au bonheur, à la vertu et à la morale, et qui vient ainsi de décider irrévocablement ce procès (1). M. Cabanis cite cepen-

(1) En 1802, époque du concordat.

dant, en faveur de ses systèmes, quelques anciens philosophes; mais de quel poids peut être l'autorité d'un Démocrite, d'un Épicure et de quelques autres, dont les opinions ne nous sont connues que par des passages obscurs, ou des traditions plus obscures encore, auprès de celles de Platon, qu'il appelle un rêveur; de Socrate, qu'il n'ose pas même nommer; de Cicéron, le premier génie de l'ancienne Rome; de Marc-Aurèle, le meilleur des princes; d'Épictète, le plus sage des philosophes? Qu'est-ce que l'autorité d'Helvétius, de Condorcet, d'un Lamétrie, auprès de celles de Descartes, de Pascal, de Malebranche, de Clarke et de Newton?

Et pour quels absurdes systèmes voudrait-on nous faire abandonner un sentiment dicté par la raison, soutenu par l'autorité de tant de grands hommes? Quoi! nous ne sommes que matière? nous n'avons qu'une sensibilité physique, principe de nos facultés intellectuelles et de nos affections morales? Ce sont nos nerfs qui sentent! mais ces sensations qu'ils éprouvent, qui est-ce qui les compare? qui est-ce qui juge de leurs rapports? quel mouvement, quelle figure produit la pensée et la réflexion? quel mouvement organique nous donne la volonté, la liberté? Chimistes sublimes! vos fourneaux, vos alambics, vous ont-ils présenté dans le cerveau, ou dans la moelle alongée, ou dans la moelle épinière, les élémens de nos idées? Non, je ne croirai jamais que la pensée, ce don céleste, cette émanation de la divinité, soit formée dans le bas-ventre, dans les viscères abdominaux.

Et sur quoi est fondée la doctrine de M. Cabanis?

Sur les rapports intimes qui existent entre le physique et le moral de l'homme. Comme si Dieu, en ne faisant qu'un seul être d'une substance simple et d'une substance composée, n'avait pas dû tendre à l'unité, base essentielle de tout ouvrage parfait! Cette objection contre la spiritualité de l'âme, présentée en beaux vers par Lucrèce, a été cent fois réfutée.

Les opinions de physiologie et d'hygiène de M. Cabanis se ressentent quelquefois de ses opinions physico-morales. Ainsi il n'est pas éloigné de croire qu'il fût possible d'adoucir les mœurs d'un homme féroce, et de le rendre sociable, en lui faisant manger beaucoup de sucre. Il est persuadé que le café donne de l'esprit; et, à cette occasion, il nous fait une annonce très-agréable. On se rappelle qu'au commencement de la révolution, un député prédit que dans dix ans tous les Français sauraient lire. Aujourd'hui M. Cabanis fait une prédiction d'une tout autre importance; tels seront, selon lui, les doux fruits de l'égalité, qu'à peu près tout le monde pourra manger du sucre et prendre du café.

L'Art de prolonger la Vie humaine, traduit de l'allemand de Guillaume Hufeland.

Les docteurs allemands font de bien belles découvertes, auxquelles ils donnent de bien beaux noms! Sans parler de l'*estétique*, de la *caméralistique*, et d'une foule d'autres sciences qui excitent aussi l'admiration de quelques docteurs franco-allemands, le docteur Gall, *en étendant sa main, comme s'il voulait jouer de l'harmonica*, et en la posant sur nos

crânes, connaît nos dispositions à la peinture, à la musique, à l'arithmétique : il démêle infailliblement si une femme est coquette, si elle aime son mari, ses enfans, son petit chien ; et il donne à cette belle science le nom *d'Encéphalocranioscopie ;* le docteur Hufeland nous enseigne *l'Art de prolonger la vie humaine*, et il décore cet art du nom de *Macrobiotique !*

Et si, comme M. Jourdain, vous lui demandez *qu'est-ce qu'elle chante,* cette macrobiotique, il vous répondra qu'elle est bien supérieure à la médecine, puisque celle-ci ne vous donne que la santé, ce qui est bien peu de chose, tandis que l'autre vous procure une *longue vie.* La médecine guérit, la macrobiotique apprend qu'il ne faut pas toujours guérir, et qu'il y a des maladies qui servent à prolonger la vie : la médecine cherche à nous donner le plus haut degré de force et de perfection physique ; la macrobiotique nous apprend qu'il ne faut pas avoir trop de force et de perfection : l'une ne calcule que des cas particuliers, l'autre calcule l'ensemble ; enfin la médecine n'est qu'un accessoire, qui doit être soumis *aux lois plus relevées de la macrobiotique.*

Il y a, il faut l'avouer, un peu de charlatanisme dans le titre qu'a adopté M. Hufeland, et peut-être aussi dans son éloge de la *macrobiotique ;* mais il est juste d'observer qu'on n'en trouvera presque plus dans le reste de l'ouvrage : on pourra y rencontrer encore quelques opinions singulières ; mais, en général, c'est un recueil d'observations simples et raisonnables, présentées avec assez de clarté, quoique pas toujours avec assez de méthode, et rassemblées par un homme éclairé, ami de l'humanité et de la mo-

rale. Ces observations, il est vrai, ne feront pas faire un pas à la médecine, malgré l'appui de la *macrobiotique* qu'elles lui prêtent : elles ne sont, en effet, ni nouvelles, ni profondes; elles n'apprendront rien aux gens de l'art; mais l'opinion de l'auteur, ordinairement bien motivée, peut fixer quelque doute, dissiper quelque erreur, et quelque préjugé dans les particuliers, et rendre ainsi son ouvrage utile, si un livre de médecine peut l'être, pour ceux qui n'exercent pas cette profession.

Dans tous les siècles, les hommes, effrayés de la rapidité de leur course sur la terre, cherchèrent dans la nature, et hors de la nature, les moyens d'en prolonger la durée. Mais ce fut dans le moyen âge surtout, époque d'ignorance, de préjugés et d'erreurs, qu'on vit le plus de charlatans abuser de la crédulité des hommes, et de leurs dispositions à adopter les plus bizarres extravagances, lorsqu'elles flattaient leur penchant le plus universel, et le doux espoir d'une longue vie. Théophraste-Paracelse leur promit beaucoup mieux que cela; il leur promit l'immortalité; et avec ce beau secret il mourut à cinquante ans. Ses brillantes promesses étaient faites avec cette emphase qui séduit la multitude : « C'est vous qui me « suivrez, s'écriait-il, et non pas moi qui vous sui- « vrai, Avicenne, Galien; et vous, docteurs de Paris, « de Montpellier, de Suabe, de Cologne, de Vienne, « des bords du Rhin et du Danube; vous, îles de la « mer, toi Italie, toi Athènes, toi Grec, toi Arabe, « toi Israélite, c'est vous qui me suivrez; mon règne « est arrivé ! »

Le système des causes occultes qui prévalait dans

la philosophie, fit prévaloir dans la médecine, qui n'est qu'une partie de la philosophie, des doctrines non moins mystérieuses, ou non moins absurdes. Cette science ne se composa plus que des idées bizarres d'enchantement, de sympathies, de pierre philosophale, de vertus secrètes, de cabale, de chiromancie, de talismans et d'amulettes, propres non-seulement à guérir tous les maux, mais à les éviter. Une figure portant telle empreinte, composée de tels métaux, et fondue de telle manière, devait servir l'ambition: une autre, avec une composition et des procédés différens, servait l'amour : une troisième rendait victorieux et invulnérable ; et les Allemands étaient tellement imbus de cette idée, que dans une défaite qu'ils essuyèrent en France dans le seizième siècle, on trouva des amulettes au cou de tous les soldats pris ou tués. A ces sottises se mêlèrent celle de l'astrologie, dont l'empire fut beaucoup plus long sur l'esprit des crédules humains ; et l'on voit dans l'éloge du premier des Cassini, par Fontenelle, que ce grand astronome commença par étudier l'astrologie.

La médecine adopta, vers le dix-septième siècle, des moyens plus naturels, mais peut-être aussi plus dangereux ; on prodigua les remèdes avec une excessive intempérance, et je trouve dans M. Hufeland une anecdote sur Louis XIII, qui n'est pas très-importante dans l'histoire de France, mais qui est assez curieuse dans l'histoire de la médecine. Ce prince, dans les dix derniers mois de sa vie, fut saigné quarante-sept fois, prit deux cent quinze médecines et deux cent dix lavemens. A cette même époque on crut avoir fait en médecine une découverte bien sin-

gulière : il ne s'agissait de rien moins, que de rajeunir un vieillard, ou de guérir un mourant, en lui ôtant tout son sang vieux ou malade, pour le remplacer par un sang jeune et sain. On fit d'abord cette expérience sur des animaux, et cela réussit, dit-on, à merveille; encouragé par ce succès, on essaya cette méthode sur les hommes. Les docteurs Denys et Riva guérirent à Paris un homme enseveli dans une léthargie incurable, en remplissant de sang d'agneau ses veines vides de son sang; ils guérirent aussi un fou, en faisant couler dans ses veines des flots de sang de veau. Quelques inconvéniens firent cependant abandonner cette méthode, et le docteur Hufeland paraît la regretter. Enfin, le siècle des lumières et de la philosophie ne l'a point cédé aux siècles de ténèbres et de barbarie, en hommes crédules et en charlatans effrontés; et l'on a vu Mesmer, Cagliostro, le comte de Saint-Germain, se vanter d'avoir en leur possession des secrets de longue vie, ou même d'immortalité.

M. Hufeland ne vas pa tout-à-fait aussi loin; mais il nous assure que nous sommes faits pour vivre deux cents ans; que c'est notre faute si nous n'allons pas jusque-là, et que du moins *la mort qui arrive avant l'âge de cent dix ans, est presque toujours artificielle;* ce qui, en français-allemand, veut dire qu'elle est l'*effet de maladie ou de circonstances accidentelles*. Pour établir son système et cette longue durée de la vie des hommes, le docteur Hufeland recherche quelle est la durée de la vie des plantes. Je crois de bonne foi qu'il aurait pu s'en dispenser; mais il ne faut jamais demander à un homme de ne mettre

dans son livre que ce qui est nécessaire à son objet ; et il faut le demander moins à un docteur allemand qu'à un autre. M. Hufeland divise donc les plantes en trois classes : plantes qui vivent un an, plantes qui vivent deux ans, et enfin plantes qui vivent entre quatre et mille ans, ce qui est à peu près la même chose pour une plante, et ne vaut pas la peine qu'on imagine d'autres classes. Le docteur détermine ensuite l'âge des carpes, des brochets et des lamproies de sa connaissance ; il n'oublie pas la lamproie, si amèrement pleurée par l'orateur Crassus, et passe ainsi en revue les poissons, les animaux et les oiseaux remarquables par leur longévité.

Viennent enfin les hommes. Semblable à ce tyran qui, voulant que son lit fût la mesure commune de tous les hommes, faisait alonger par des moyens violens ceux qui n'atteignaient pas à cette mesure, et raccourcir ceux qui l'excédaient, si M. Hufeland veut que nous vivions deux cents ans, il ne veut que personne ait passé ce terme, pas même les patriarches, pas même Mathusalem. Mais en revanche, il trouve beaucoup d'exemples dans l'histoire profane, et même dans l'histoire moderne, d'hommes qui ont vécu à peu près autant. Il cite une actrice à Rome, qui joua la comédie pendant cent ans, après quoi sans doute on donna une représentation à son bénéfice, et elle obtint sa retraite. Une autre actrice, qui était danseuse aussi, reparut sur la scène, je ne sais si c'est en cette dernière qualité, 99 ans après son début, pour féliciter Pompée; et, quelques années après, elle eut la complaisance de reparaître encore pour féliciter Auguste à son couronnement.

Au dénombrement fait par Vespasien l'an 76 de l'ère chrétienne, Pline rapporte qu'on trouva dans une partie considérable de l'Italie, quatre hommes de 140 ans, six de 135 à 139, quatre de 130, et une femme de 132. Je néglige ceux de 125, 120, 110, qui étaient en assez grand nombre. L'histoire moderne offre des exemples de longévité non moins étonnans. Les registres de la chancellerie attestaient que A. Perkins, né dans le comté d'York, avait paru en justice et prêté serment pendant 140 ans; et peut-être faut-il attribuer à cette légèreté et à cette inconstance si naturelles à l'homme, s'il n'y parut pas plus longtemps; car il vécut 169 ans. Un Danois, nommé Drakenberg, servit 91 ans sur la flotte, en qualité de matelot : âgé de 111 ans, il songea à faire un établissement dans le monde; il se maria, survécut à sa femme, et à l'âge de 130 ans devint amoureux d'une jeune paysanne qu'il ne put rendre sensible. Ce malheur abrégea peut-être ses jours; car il mourut à 146 ans. Joseph Surrington est mort il y a peu d'années en Norwége, laissant plusieurs enfans, dont l'aîné avait 103 ans, et le plus jeune 9 : quant à lui, il avait 160 ans seulement.

De tous ces exemples, et de beaucoup d'autres, le docteur Hufeland conclut que l'homme est fait pour vivre deux cents ans, et je crois cette conclusion mauvaise; premièrement, parce qu'aucun des individus dont il parle n'a atteint cet âge; secondement, parce qu'il ne faut pas juger la nature humaine d'après quelques êtres privilégiés et extrêmement rares, mais d'après la presque universalité des hommes, qui meurent *artificiellement*, s'il veut, mais inévita-

blement, avant d'avoir atteint la moitié de cet âge.

Ce n'est pas le tout d'avoir prouvé que nous pourrions vivre très-long-temps : le docteur Hufeland nous donne encore des conseils propres à nous faire parvenir à un âge très-avancé, et c'est là proprement la *macrobiotique*. Il commence, il est vrai, par exiger de nous que nous ayons un bon estomac, de bonnes dents, une bonne poitrine, etc. : c'est à peu près comme l'auteur de la *Gastronomie* qui, donnant des préceptes de bonne chère, commence par vous dire impérieusement : *Ayez un bon château.* Je ne suis point médecin, et je ne jugerai pas cette seconde partie de l'ouvrage : je dirai néanmoins qu'elle se recommande par un ton de sagesse, de simplicité et de raison, très-éloigné du charlatanisme ; qu'elle est plus en conseils de précautions raisonnables et de sage tempérance, qu'en préceptes de médecine et en indications de remèdes ; qu'elle est surtout très-morale. On sait qu'il y a de grands rapports entre la médecine et la morale. Le style de l'ouvrage s'élève, s'échauffe et s'ennoblit, lorsqu'il est question de ces rapports ; et l'auteur paraît persuadé que le plus sûr moyen de vivre long-temps, ou le meilleur précepte de *macrobiotique*, c'est de vivre en honnête homme.

La Gérocomie, ou *Code physiologique et philosophique, pour conduire les individus des deux sexes à une longue vie, en les dérobant à la douleur et aux infirmités;* par une société de médecins.

Un docteur allemand, M. Hufeland, a publié, comme on vient de le voir, un livre qui devait nous enseigner l'art de prolonger la vie humaine beaucoup au-delà des bornes ordinaires dans lesquelles elle est circonscrite; il appelait cet art heureux la *Macrobiotique :* c'est le même art qu'on veut nous enseigner sous le nom de *Gérocomie*; le nom ne fait rien à l'affaire; c'est la doctrine qui est importante. Le docteur allemand croyait que nous étions faits pour vivre deux cents ans, et que si nous n'allions pas jusque-là, c'est que nous ne savions pas nous y prendre. Les auteurs de la *Gérocomie*, que je crois Français, quoiqu'ils ne le parlent pas très-bien, ne fixent pas avec autant de précision les bornes de la vie humaine; mais, dans les exemples qu'ils joignent à leurs leçons, ils citent un certain Kentingern, qui a vécu cent quatre-vingt-cinq ans, ni plus ni moins. M. Hufeland, qui avait fait beaucoup de recherches, n'avait pu découvrir un témoignage aussi favorable à sa doctrine, ni un aussi mémorable exemple de longévité. Cela me fait croire que les docteurs français n'ont pas de moindres prétentions que le le docteur allemand, et ne veulent pas nous donner de moindres espérances. J'étais empressé de lire leurs leçons; mais, avant de les donner, que de choses ils

ont à nous dire ! Ils les font précéder d'un *avertissement*, dans lequel ils nous apprennent que c'est pour obéir à Socrate et à Platon qu'ils ont publié leur livre ; d'une préface, où ils ne nous apprennent rien ; d'un second avertissement, où ils observent que, les *humains* n'aimant pas le genre didactique, ils ont eu soin de l'égayer par des traits historiques et des *passages versifiés :* ils ont eu surtout cette attention *pour les dames*, qui doivent trouver dans cet ouvrage une méthode pour éviter la *perte entière de leurs charmes*, à une époque où elles ne peuvent pas les conserver tous. De sorte que, comme ils le disent ailleurs, ces *précieuses créatures qui ont une horreur innée pour la destruction de leurs charmes*, conserveront assez de *moyens de séduction, spécialement pour les philosophes qui font plus de cas du moral que du physique*. Vient ensuite un *discours préliminaire*, où l'on fait déjà un grand usage des *passages versifiés;* où l'on nous apprend que, pour se bien porter, il faut être heureux, en attendant qu'un philosophe, écrivant sur le bonheur, nous apprenne que pour être heureux il faut se bien porter ; grande découverte, et propositions aussi utiles et aussi neuves l'une que l'autre ! Le *discours préliminaire* nous apprend encore que, pour se bien porter, il faut placer son âme dans une *parfaite ataraxie*, ne s'affecter ni se chagriner ne rien, *mettre au même rang* les honneurs et les injures ; *ataraxie* qu'on recommande en vers comme en prose :

N'éprouves-tu que fourbe et trahison,
Montre dans ce conflit la plus mâle raison.

Au discours préliminaire succède une *introduction*, dans laquelle on reprend les choses depuis Adam; on passe ensuite au déluge, époque précise de l'invention de la médecine; car des trois fils de Noé, deux étaient médecins; Sem, un des aïeux d'Esculape; et Cham, qui exerçait même la médecine avant le déluge, puisqu'il transporta ses livres de médecine dans l'arche. Cependant l'auteur qui est prudent, et qui ne veut rien hasarder, ne donne pas ces faits comme incontestables. Après ces deux avertissemens, cette préface, ce discours préliminaire, cette introduction, on trouve une *invocation à la santé*, qui, comme la préface, n'apprend rien; enfin vient la *Gérocomie* elle-même, qui nous apprend à vivre.

Cette gérocomie se divise en plusieurs parties; en gérocomie proprement dite, en hygiène, en thérapeutique, en médecine prophylactique : sur tout cela je n'ai rien à dire. Je suis persuadé que l'auteur, ou les auteurs de la *Gérocomie* disent de fort bonnes choses sur les maladies du foie, de la rate, du mésentère, du pancréas; je veux bien croire, puisqu'ils le disent, que les personnes d'un tempérament pituiteux doivent manger des oies, des canards, du mouton; je pense avec eux qu'il faut dormir la nuit et veiller le jour : je ne m'occuperai que de la partie morale de la *Gérocomie*.

Il est certain que les passions et les agitations de l'âme ont une grande influence sur la santé du corps; mais je doute qu'il appartienne à la médecine, voire même à la *Gérocomie*, de tempérer les unes et de calmer les autres. Je ne crois pas qu'on puisse avoir

ou de l'*espérance* ou *de la gaîté*, par ordonnance du médecin, quoique les auteurs de la *Gérocomie* nous disent, en prose et en *passages versifiés*, que ce sont de fort bonnes choses, et des dispositions très-propres à nous faire vivre long-temps; on aura beau lire leur livre, on ne sera pas préservé de l'ennui, quoiqu'ils en disent, avec raison, beaucoup de mal, ainsi que des ennuyeux, qu'ils comparent poétiquement à des chardons.

> Êtres non moins à charge à l'humaine raison,
> Que ne l'est aux guérets le nuisible chardon.

Je crois que leurs ordonnances ne seraient pas plus efficaces contre *l'ambition*, *l'envie*, *la peur*, *la terreur*, *la crainte*. Les médecins *gérocomes* ne font donc que développer ici, assez inutilement, ce qu'ils avaient dit plus en substance et aussi inutilement dans leur préface, ou dans leur discours préliminaire, ou dans leur introduction, ou dans leur avertissement, sur la nécessité d'être heureux pour se bien porter, et de constituer son âme dans une parfaite *ataraxie*.

Il est vrai qu'ils indiquent quelques remèdes pour procurer cette ataraxie, et guérir l'âme de quelques-unes de ses passions ou de ses agitations les plus violentes. Ainsi, un homme est-il sujet à la colère, il n'a, au moment où il se sent ému et prêt à s'emporter, qu'à avaler une pinte d'eau, dans laquelle il aura fait fondre, *sel d'epsom, trois gros, gomme arabique demi-gros, sucre une once. Il sera prudent* encore, *et même nécessaire*, au moment où il prévoit qu'il va entrer en fureur, de prendre un ou deux

gros de *sirop de diacode*. Les auteurs de la *Gérocomie* approuvent beaucoup aussi le remède que le philosophe Athénodore avait donné à l'empereur Auguste : remède qu'Arnolphe, dans l'*École des femmes*, applique si plaisamment à sa situation :

> Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
> Comme une instruction utile autant que juste,
> Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
> Il faut avoir le soin de dire l'alphabet.

Je suis étonné que les auteurs de la *Gérocomie*, qui aiment tant les *passages versifiés*, et qui en rapportent de si mauvais, n'aient pas cité celui-là ; mais ils trouvent au reste la recette si bonne, qu'ils s'écrient : *Que l'on ne dise donc plus que les philosophes ne sont plus bons à rien !* Il est certain qu'il n'y a plus moyen de dire cela, après cette recette de l'alphabet contre la colère, donnée par l'un d'eux.

Ce qui gâte un peu la simplicité de ces recettes, c'est l'emphase du langage dans lequel on nous les donne. D'abord, on ne nous nomme jamais tout simplement des *hommes ;* l'expression est trop familière : nous sommes toujours des *humains*, la *reproduction des humains*, la *généralité des humains*, les goûts, les passions, les maladies *des humains*, etc. Parle-t-on de l'amitié, qu'on nous donne comme un bon topique, ou un excellent stomachique, *l'amitié*, nous dit-on, *est bien propre à faire tourner long temps le fuseau de Clotho*. Cela est bien magnifique, surtout lorsque dans la ligne suivante on se borne à dire, dans la prose la plus commune, que l'amitié nous fait bien digérer, et nous procure de *parfaites sé-*

crétions. Dans la crainte que nous ne sachions pas ce que c'est que *le fuseau de Clotho*, ignorance qui pourrait nous donner la migraine, par les efforts que nous ferions pour le deviner, les médecins l'expliquent ainsi en note : « Clotho, celle des trois « Parques qui président à la vie. » Cela n'est pas plus clair que si l'on disait : *Celui des médecins qui ont fait ce livre.* Après avoir célébré l'amitié en prose poétique et en prose de M. Thomas Diafoirus, ils la célèbrent aussi en beaux vers :

> O chaste déité, que peu d'humains t'honorent !
> . . . . . .
> Près d'eux, le parasite, à les tromper adroit,
> Singe ton chaud langage, et reste toujours froid.

Tant de beaux raisonnemens, tant de recettes, tant de vers et de prose peuvent bien nous faire vivre long-temps, mais ils ne peuvent nous faire vivre toujours. Aussi les médecins ne se bornent-ils pas à apprendre *aux humains* à vivre ; ils leur apprennent à mourir : c'est la conclusion de toute leur doctrine. Ils commencent d'abord par nous démontrer qu'il faut absolument mourir, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. « En démontrant, disent-ils, à « l'homme, la nécessité physique de mourir, *nous* « *lui rendrons un service d'autant plus grand*, « *qu'exempt de cette crainte*, il passera une vieil- « lesse moins pénible et moins douloureuse. » Ce raisonnement prouve deux choses : la première, c'est que nous n'étions pas bien persuadés, avant ces démonstrations, de la nécessité de mourir ; la seconde, c'est que, lorsqu'une fois il nous sera bien *démontré*

que nous ne pouvons pas échapper à la mort, nous ne la craindrons plus. En conséquence, les auteurs de la *Gérocomie* s'attachent à nous démontrer la nécessité de mourir par toutes sortes de raisonnemens; entre autres, par celui-ci : « Notre vie est tout à la « fois une comédie et une tragédie : sous ce rapport, « elle ne peut avoir un autre dénoûment que la « mort. » Cela est tout-à-fait convaincant, et tout-à-fait consolant; il ne reste plus après cela, comme nous le disent encore les savans médecins,

> Qu'à sortir de la vie, ainsi que d'un banquet,
> En saluant son hôte, et faisant son paquet.

Il faut rendre justice à la gérocomie : on y trouve quelques bonnes pages, une bonne morale, de bonnes intentions, de bons remèdes.

L'Art de perfectionner l'homme, suivi d'un *Essai sur les caractères, les mœurs et les complexions des hommes illustres de Plutarque;* par J. J. Virey.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Il semble que jamais le fameux oracle inscrit sur le frontispice du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, et le précepte de Pythagore : *Etudie l'homme*, n'aient trouvé dans les esprits des dispositions plus heureuses, plus de zèle et de docilité. L'homme, sans contredit, le plus digne objet que la nature offre aux méditations de l'homme, est aussi plus que jamais le sujet des études et des recherches de nos écrivains philosophes et moralistes; et il serait difficile de compter tous les ouvrages et tous les sys-

tèmes par lesquels, depuis cinquante ans, on a prétendu le décomposer, l'analyser, l'expliquer. La plupart de ces systèmes et de ces ouvrages sont, il est vrai, bien indignes d'avoir été inspirés par le précepte d'un dieu, ou par le conseil d'un sage philosophe. L'homme, disséqué par de froids anatomistes qui prétendaient soumettre à leur scalpel l'âme et la pensée; successivement dépouillé de sa noblesse primitive et de sa céleste origine; réduit à une vie animale ou même végétative, ou enfin à des mouvemens purement automatiques, a été transformé tantôt en un être tout-à-fait matériel semblable en tout à tous les autres animaux, tantôt en une *plante*, tantôt en une simple *machine*. A ces monstrueuses hypothèses, dont quelques-unes, loin d'être abandonnées, n'ont encore que de trop nombreux partisans, ont succédé des systèmes moins odieux sans doute, plus remarquables peut-être par leur singularité que par leur danger, imaginés même ou adoptés tantôt par des hommes pleins de bonne foi, de bons principes et d'amour de la vérité; tantôt aussi par des protées adroits, qui savaient changer de forme suivant les dispositions de leurs disciples; à qui les raisonnemens, les sophismes, les subterfuges, les palliatifs, les dénégations ne manquaient pas pour donner le change, ou du moins établir le doute sur le venin de leur doctrine. Ceux-là prétendant juger l'action simple de la pensée, les dons sublimes du génie, les inclinations généreuses du cœur, par de minutieuses observations sur la forme extérieure, ont fait de gros livres pour prouver qu'on peut donner la juste mesure de l'esprit d'un homme par la forme de son

menton ou la distance du nez à la bouche ; des qualités de son style et de sa disposition à écrire en vers ou en prose, par ses lèvres ou ses oreilles ; de sa probité, de sa vertu, de ses sentimens religieux, par ses cheveux, ses doigts, ses orteils. Ceux-ci ont jugé les talens, les qualités morales, les facultés intellectuelles, par des lignes et des angles qu'ils ont mesurés sur la face ; d'autres ont vu les inclinations, les vices, les vertus, la tendresse maternelle, conjugale, la coquetterie, l'aptitude au dessin, à la musique, aux mathématiques, le penchant au vol, au meurtre, dans les sutures du crâne, dans les bosses et les protubérances des maxillaires, des temporaux, des apophyses, etc.

Voici un nouvel écrivain philosophe, moraliste, physiologiste, physiognomoniste, qui, ne s'éloignant pas également de ces divers systèmes, rejette bien franchement ce que les uns offrent d'immoral et d'avilissant, mais n'évite pas toujours ce que les autres présentent d'extraordinaire et de singulier (je me sers des termes les plus polis). Il se rapproche même beaucoup de l'un d'eux ; mais ajoutant aux idées qu'il adopte des vues nouvelles, de nouvelles conjectures, de nouveaux développemens, des applications plus étendues, il a l'ambition, non-seulement de nous mieux faire connaître l'homme, mais encore, comme l'indique le titre de son livre, celle de nous découvrir *l'art de le perfectionner ;* titre un peu trop magnifique, ce me semble, bien vague d'ailleurs, très-peu propre à indiquer le sujet de l'ouvrage, et contraire, si je ne me trompe, à la doctrine même de l'auteur. En effet, dans sa philosophie un peu chagrine, un peu sombre, un peu mélancolique du moins, M. Vi-

rey pense que les générations humaines tendent toujours vers une dégradation progressive, de sorte qu'il s'agit bien moins de songer à le *perfectionner*, qu'à arrêter, à ralentir les progrès de cette décadence. *Ainsi*, dit-il, après avoir fait une sorte d'énumération des anciennes maladies qui nous tourmentent, et des nouvelles maladies qui se développent, se perpétuent héréditairement, et dégradent progressivement le physique et le moral de l'homme; *ainsi l'espèce humaine s'altère sensiblement, à mesure que les générations se succèdent, et font vieillir notre souche sur la terre* (1). Appliquant ailleurs aux familles et aux individus cette loi de décadence commune à tout le genre humain, et établissant, pour ainsi dire, les règles qu'elle suit, et le mode par lequel elle s'opère dans plusieurs cas particuliers : « Les familles d'un « naturel vif, dit-il (2), tombent dans la violence « par une progression naturelle; et celles d'un ca- « ractère doux, dans la stupidité; les courageuses, « dans la témérité; les spirituelles, dans la folie. » Des familles et des individus, M. Virey remonte encore aux nations et aux peuples, auxquels il applique de nouveau cette loi de décadence successive qui s'étend par degrés du midi au nord, parce que les *contrées froides sont plus tardives*. Il faut avouer qu'il est difficile de *perfectionner* un monde qui va ainsi.

Mais ce qui serait fort difficile aussi, ce serait

(1) Tome I, page 75.
(2) Tome I, page 24.

non-seulement d'indiquer par un titre simple, mais encore de faire connaître par l'analyse, les sujets nombreux, souvent assez étrangers les uns aux autres, les immenses matériaux, souvent assez peu homogènes, que renferme l'ouvrage de M. Virey. L'homme est toujours, il est vrai, le point central auquel viennent se rattacher toutes les conjectures, toutes les vues, toutes les recherches, toutes les méditations de l'auteur : mais sous quelle innombrable multitude de rapports différens et d'aspects divers il est envisagé ! Ici c'est l'âme seule qui est l'objet des études de M. Virey, ou plutôt ce sont les trois âmes qu'il nous accorde, l'une *intellectuelle*, l'autre *sensitive*, et la troisième *végétative;* là c'est le corps seul et sa constitution physique ; plus loin, c'est l'esprit et ses facultés; ailleurs, c'est l'action réciproque qu'exerce le corps sur l'âme, l'âme sur le corps, et les modifications que l'esprit imprime à tous les deux et qu'il reçoit de l'un et de l'autre, surtout des divers *tempéramens;* de sorte que la quantité de bile ou d'atrabile, de sang, de pituite, qui entre dans la constitution d'un homme étant donnée, M. Virey détermine, à peu de chose près, quels seront sa forme, sa taille, son embonpoint ou sa maigreur ; la couleur de ses cheveux, la quantité de sa barbe, les qualités de son âme et de son esprit ; ses vertus, ses vices, ses passions, son caractère, son langage, son style ; et comme ces quatre tempéramens peuvent être différemment mélangés, et qu'on peut être bilio-sanguin, phlegmatico-mélancolique, etc., cela forme des combinaisons à l'infini. Ailleurs encore, c'est l'homme tout entier avec son corps, son âme et ses divers

tempéramens, mis en rapport avec les objets de la nature, avec les astres, le soleil et la lune, le jour et la nuit, les diverses saisons, les climats variés qu'il habite, les gouvernemens différens sous lesquels il vit, les habitudes qu'il peut contracter, les arts qu'il professe ou qu'on professe autour de lui, et surtout la musique, par laquelle il peut être singulièrement modifié; les alimens qu'il mange, par lesquels il est bien plus modifié encore; et tellement que M. Virey jugerait de *l'état moral d'une nation par sa cuisine;* et qu'il a remarqué que ceux qui préfèrent les sauces piquantes et les mets de haut goût, sont aussi ceux qui *courent après le bel-esprit.* Enfin, car il faut se borner et renoncer à indiquer tous les sujets intéressans et curieux dont s'occupe M. Virey, il considère l'homme dans l'état de santé et de maladie, de raison et de folie, dans la veille et le sommeil, même dans les songes qui l'agitent; il va plus loin : il examine si ces songes ont quelque réalité, quelque rapport avec la vérité; s'ils sont des pronostics certains de ce qui se passe ou doit se passer, et s'il y a des moyens de les interprêter; il explique les mystères du somnambulisme; et, passant à des états plus extraordinaires encore de l'âme et de l'esprit, il s'occupe de l'extase, des visions, des ravissemens mystiques, de l'exaltation portée au dernier degré, des agitations mentales, de la faculté de prédire l'avenir, et des inspirations prophétiques, et parle même des opérations de la grâce; de sorte que tour à tour philosophe, moraliste, médecin, physiologiste, physiognomoniste, érudit, poëte au moins dans son style, métaphysicien, mystique,

ascétique, théologien, *chrysologue est tout*. Mais il serait injuste d'ajouter, *et chrysologue n'est rien ;* il a le droit, au contraire, d'être une bonne partie de tout cela.

Lorsque je considère l'immensité des détails et des questions particulières dont se compose *l'Art de perfectionner l'homme*, je dois me borner à en faire connaître un petit nombre, que je choisirai parmi celles qui peuvent se détacher plus facilement du corps de l'ouvrage, et se discuter avec moins de développemens. J'avoue que je parlerai préférablement encore de celles qui me paraissent les plus hasardées, les plus paradoxales. Ce sont ces opinions singulières qui conviennent le plus à la curiosité du lecteur, peut-être aussi à l'esprit de la critique; et il suffit à son impartialité et à sa justice d'avoir remarqué que toutes ne sont pas de ce genre, et que, parmi ces paradoxes un peu bizarres, on rencontre plusieurs aperçus fins, plusieurs idées saines, plusieurs réflexions judicieuses et profondes.

M. Virey ne craint pas de s'occuper de la vérité des songes et de leur interprétation, de la réalité des pressentimens, de la communication des esprits séparés par de grandes distances, de la possibilité de lire dans l'avenir par une sorte d'exaltation de l'âme et d'inspiration prophétique. Cela est bien hardi, dans ce siècle d'une philosophie hautaine, qui n'admet rien que ce qu'elle peut analyser et expliquer. M. Virey tâche d'expliquer aussi ; il fait des raisonnemens plus ou moins concluans ; il rapporte aussi quelques faits, et il aurait pu en rapporter beaucoup d'autres; il y en a en effet un assez grand nombre et

même d'assez avérés, qui combattent en faveur des pressentimens et des songes. Ces faits, il est vrai, sont niés par ceux qui veulent tout soumettre au calcul et à la démonstration, et cela est commode et tranchant. Je ne sais cependant si le doute n'est pas encore ici le parti le plus philosophique. Pour moi, je l'avoue, il me paraît encore plus facile d'admettre certains faits extraordinaires, inaccessibles aux explications d'une philosophie naturelle et matérielle, que de nier, en accusant des hommes éclairés de se tromper, ou des hommes d'honneur de vouloir tromper, lors même qu'ils n'y ont aucun intérêt; or, il y a de pareils hommes qui affirment de tels faits, dont ils se disent ou les témoins ou même les auteurs (1).

Mais M. Virey ne se contente pas de douter; il affirme, et, comme je l'ai dit, il explique. Il commence par admettre sans difficulté tous les faits de l'histoire ancienne et moderne qui attestent la vérité des songes, des pressentimens, et même des prédictions, auxquelles il paraît cependant moins attaché; il croit fermement à ce *fantôme d'une grandeur monstrueuse et d'une figure effrayante*, qui apparut une première fois à Brutus, lui promit de lui apparaître encore la veille de sa mort, et ne manqua point à sa parole, lui apparaissant pour la seconde fois la veille de la bataille de Philippes. Il paraît convaincu que Socrate fut averti en songe qu'il mourrait dans trois jours; que Sylla, Dion, Marc-Antoine apprirent par la même voie leur fin prochaine; il est persuadé que les Romains connurent par un secret pressenti-

(1) *Voyez* page 271.

ment la victoire de Paul Émile sur Persée, et que, sans attendre d'autre confirmation de cette nouvelle, ils allèrent sur-le-champ en rendre grâces aux dieux ; et qu'enfin (pour négliger beaucoup d'autres exemples), au moment même où les Turcs furent vaincus dans la mémorable victoire de Lépante, le pape Paul V, se levant, comme par inspiration, en plein consistoire, dit aux assistans qu'il fallait aller remercier Dieu d'une victoire si inespérée et si importante pour la chrétienté.

M. Virey me paraît ajouter différens degrés de foi à ces divers moyens de connaître l'avenir ou ce qui se passe loin de nous. Il croit moins aux prédictions. Il les explique même d'une manière tout-à-fait naturelle et philosophique ; il veut que ce soit l'expérience du passé qui nous apprenne à pénétrer dans l'avenir. « Pour s'élancer dans l'avenir, dit-il, dans son style « rempli d'images et de comparaisons, il faut que « l'âme recule dans le passé, afin de s'instruire par « l'histoire ; semblable au pendule, qui, retiré en « arrière, se rejette en avant par un contre-ressort « nécessaire. Tant qu'elle ne sort point du présent, « qui est un état intermédiaire, elle reste en repos ; « et, comme l'horloge arrêtée qui ne marque aucune « heure, elle ignore le cours des destins. Les affaires « humaines n'arrivent point inopinément ; le temps « passé en contenait les semences, qui se dévelop- « pent peu à peu. Le temps, retournant sans cesse « avec les astres sur ses propres traces, autour du « fuseau de la nécessité, comme parle Platon, n'a- « mène rien d'absolument nouveau, etc. » Cependant les prédictions des mourans lui paraissent plus

certaines et partir d'un principe plus surnaturel. *Les esprits*, dit-il, *préparés à la mort prennent un caractère de divination;* et comme il avait cité les historiens en témoignage de ses autres opinions, il cite les poëtes, comme garans de celle-ci : ainsi il donne comme une preuve de la *divination* des mourans, les vers que Virgile met dans la bouche d'un guerrier frappé d'un coup mortel par le féroce Mézence :

> . . . . . *Non me, quicumque es, inulto,*
> *Victor, nec longum lætabere; te quoque fata*
> *Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.*

et le discours que Racine fait tenir à Mithridate mourant :

> Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse;
> Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

Il faut avouer que tout cela n'est guère concluant; mais c'est surtout à la doctrine des songes et des pressentimens que M. Virey se montre attaché : c'est là qu'il paraît plus ferme et plus persuadé; il prescrit même un régime pour préparer le corps et provoquer des songes d'où l'on puisse tirer des indices et des conjectures; il indique les songes des rois et des princes comme dignes d'être observés. « Ajouter trop « de foi, dit-il ailleurs, dans le jour aux illusions « de la nuit, c'est rêver en quelque sorte toute la « vie; cependant les songes se forment dans le « moule des pensées, *et il ne serait pas prudent de* « *mépriser entièrement ceux qui naissent dans un* « *cœur tempéré et dans un entendement préparé et* « *nourri de bonnes idées.* » Les pressentimens ne lui paraissent pas moins respectables; il croit mêm

qu'un joueur peut s'y livrer avec quelque assurance. « Ne voyons-nous pas souvent, dit-il, l'homme plein « d'une confiance intérieure jouer de bonheur, dans « les jeux même qui dépendent du hasard; au con- « traire, celui qui se sent mal disposé, se défier et « perdre? La témérité peut parvenir où la prudence « ne peut pas atteindre; mais il faut pour cela une « bonne espérance, une gaîté qui parte d'un *pres-* « *sentiment* involontaire et qui nous persuade que « nous gagnerons; le doute, la répugnance à entre- « prendre, la crainte, la tristesse sans cause, sont « des *présages* de perte. La fortune délaisse alors « quiconque ne se fie pas tout en elle. » La doctrine de la communication des esprits séparés par de grandes distances n'est pas moins dogmatiquement établie. « Notre âme, dit M. Virey, peut se mettre en telle « harmonie avec une autre âme, qu'elle en devinera « plusieurs accidens, quoique les corps soient éloi- « gnés. Nous nous inquiétons du sort d'un parent, « d'un ami... Notre âme, se moulant sur la sienne, « prend le même mode de mouvement; de sorte « qu'elle peut sentir ses opérations. Comme il se « forme en amour une assimilation entre les corps, « il se forme également une sympathie intime entre « les esprits, laquelle les rend capables de compatir « ensemble jusqu'à un certain point; ainsi les vibra- « tions d'une cloche causent des frémissemens dans « les autres cloches à l'unisson, quoique éloignées « et en repos. Pétrarque revenu en Italie, et vingt- « six ans après avoir quitté Laure, sa maîtresse, « songea une nuit qu'elle lui disait un éternel adieu. « Quelque temps après, il reçut la nouvelle de *sa*

« mort, arrivée à l'époque de *son* rêve. » Cet exemple n'est point unique, ajoute en note M. Virey.

Un des systèmes qui paraîtra toujours le plus extraordinaire au commun des hommes, c'est celui par lequel certains physiologistes et physiognomonistes ont prétendu juger par quelques formes extérieures, par quelques conformations physiques, les affections de l'âme, les inclinations du cœur, les qualités du caractère, les dispositions de l'esprit. M. Virey, venu après eux, n'a pas ici le mérite de l'idée première, de l'invention ; mais, s'il a puisé dans plusieurs d'entre eux pour en composer le sien, il les a aussi modifiés à sa manière, et les a, s'il est possible, outrés par les applications les plus minutieuses et les plus multipliées. Ce n'est point, comme Lavater, par la forme du nez, du menton ou des oreilles, ou par la longueur et l'épaisseur de la lèvre supérieure, ou autres signes semblables, que M. Virey juge si nous sommes vertueux ou vicieux, lâches ou courageux, sots ou spirituels ; si nous avons des dispositions à être mathématiciens, érudits ou poëtes, à faire des madrigaux ou des épigrammes ; c'est d'après certaines proportions de bile, d'atrabile, de sang, de phlegme ou pituite, et les divers mélanges de ces humeurs dans notre constitution physique, qu'il devine toutes nos dispositions morales. Mais comme il devine aussi la forme de nos nez, de nos mentons, de nos bouches, par ces divers mélanges, et réciproquement, il s'ensuit que son système rentre dans celui de Lavater, et que, comme au physiognomoniste suisse, il ne lui faut qu'un front, un œil, ou même un bout d'oreille, pour connaître son homme. Il ne lui en faut pas même

tant que cela; et, en général, les formes variées du style, les caractères de l'éloquence, les dons du génie, les dispositions à la poésie et aux arts libéraux, les qualités de l'homme d'état, du conquérant; les différentes sortes de gouvernemens qui conviennent aux divers peuples et aux divers climats, tout cela est apprécié, d'après quelques différences dans les tempéramens, dans la couleur des cheveux, dans la taille, l'embonpoint et la nourriture, etc. On peut regarder toutes ces remarques comme autant de preuves des grands effets produits par les petites causes. M. Virey connaît le caractère d'esprit, les qualités du style d'une femme blonde, d'une femme brune, d'un homme gras, d'un homme maigre, de celui qui a le teint uni, ou qui est marqué par la petite vérole; de celui qui mange de l'oignon, du cochon, du céleri, etc.; et, pour le dire en passant, il a assez mauvaise opinion de l'esprit de ceux qui mangent beaucoup de fromage; j'observerai cependant que Marmontel, qui n'était pas un sot, est un des hommes qui ont mangé le plus de fromage; s'il faut en croire ses Mémoires, c'était à peu près sa seule nourriture dans les premiers temps qu'il passa à Paris, et sûrement, avant d'y venir, il en avait beaucoup mangé dans les montagnes d'Auvergne et du Limousin, où s'étaient écoulées les années de son enfance et de sa première jeunesse.

Comme dans une pareille doctrine tout doit être réciproque, si M. Virey connaît le style d'un homme d'après la conformation de sa figure, le style donné, il devine aussi la forme du visage et les habitudes du corps; il a même daigné m'en faire l'application, et

m'a fait l'honneur de me dire très-sérieusement que, long-temps avant de m'avoir vu, il avait jugé, d'après certains articles que j'avais insérés dans un journal, la couleur de mes cheveux et de mes yeux, le degré d'embonpoint de mon visage, et la juste proportion de sang qui coule dans mes veines. En lisant dans son livre les qualités et les défauts propres au *tempérament* qu'il m'attribue, je n'ai point à me plaindre, au contraire, et je l'en remercie; mais si je suis très-reconnaissant, je n'en suis pas plus fier, parce que, je l'avoue, je ne suis pas très-persuadé. Ses raisons, ses argumentations, ses explications ne me paraissent pas toujours très-décisives. M. Virey en a même quelquefois de bien singulières. Ainsi, dans un chapitre où, s'emparant de la doctrine de Montesquieu, et l'exagérant, il veut tout expliquer par la différence des climats, il remarque que dans le Nord les langues sont chargées de consonnes rudes qu'on prononce avec effort du gosier, et il conclut que là *on parle du fond du cœur et plus sincèrement.* « Dans le Midi, « au contraire, ajoute-t-il, les langues sont pleines « de voyelles ou de consonnes *labiales;* on y parle « plus des *lèvres* et de l'extérieur. » En vérité, si M. Virey ne s'exprimait pas toujours très-sérieusement, on prendrait de pareilles explications, ou de pareilles conséquences, pour des jeux de mots et des calembours. D'autres observations moins bizarres sont néanmoins tout-à-fait démenties par le fait; par exemple, M. Virey s'imagine que les personnes blondes ont plus de mémoire que celles qui ont les cheveux et le teint bruns; et comme les peuples du Nord sont plus blonds que ceux du Midi, il leur accorde

cette faculté dans un plus haut degré, et affirme, comme preuve ou comme conséquence de cette assertion, qu'ils sont plus érudits. Mais cette assertion pourrait être combattue par une foule d'objections. Je n'en ferai qu'une à M. Virey; et je lui demanderai s'il pense que les Italiens, plus méridionaux que les Français, soient moins érudits qu'eux? Pour moi, lorsque je considère la longue liste des savans illustres que l'Italie a produits depuis trois siècles, je suis persuadé que dans tous les temps elle a pu du moins soutenir le parallèle, et je crois qu'aujourd'hui elle l'emporte sur nous en science de l'antiquité et en érudition; et cette seule variation de succès dans le même genre, que le temps apporte entre des peuples dont le climat ne varie pas, et chez qui la proportion des blonds et des bruns est à peu près toujours la même, ne suffirait-elle pas pour détruire un pareil système? M. Virey attribue sans doute aux blonds plus d'*âme végétative* qu'aux bruns; car, selon lui, c'est l'âme végétative qui est la source de la mémoire. Or, on ne voit pas comment une âme, qu'il place dans l'abdomen ou le bas-ventre, influe sur une faculté de l'esprit; et, je l'avoue, je me fais difficilement à ces trois âmes, l'une *intellectuelle*, l'autre *sensitive*, et la troisième *végétative*, dont la première, s'il faut en croire M. Virey, a sa place marquée par les cheveux de la tête, la seconde par les villosités de la poitrine, etc.

M. Virey juge aussi du caractère des hommes par la musique, par leur talent ou leur goût pour cet art, par la manière dont ils chantent, et leur sensibilité plus ou moins grande à l'harmonie, à la mélodie, au

rhythme musical ; il s'étend beaucoup sur ce sujet, et en parle suivant son usage, tantôt bien, tantôt avec une exaltation prodigieuse, à laquelle il faut attribuer l'excessive singularité de ses idées, et quelquefois le galimatias de son style. En voici un exemple pris dans les premières lignes où M. Virey parle de la musique ; cela ressemble à ces fragmens d'ouvrages qu'on attribue à Pythagore, et à ces morceaux inintelligibles où Platon semble donner des mots pour de la philosophie aux Grecs, qui trop souvent s'en contentaient, parce que, dans leur langue harmonieuse et dans le style de Platon, ces mots étaient du moins une sorte de musique : « Les différentes substances « de l'univers, dit M. Virey, sont tellement coor- « données, et dans un si parfait équilibre, qu'elles « forment une sorte de concert, et subsistent par « leur concorde. L'union organique ou la génération « est une harmonie... La consonnance plaît, parce « qu'elle produit l'union de la vie, l'amour, la géné- « ration. Puisque nous subsistons par le concours « harmonique des élémens et des mouvemens du « monde, toute résonnance, toute mesure et pro- « portion agissent sur nous, et nous ébranlent à l'u- « nisson. Nous n'inventons point la musique, elle « existe dans nous ; nos organes se meuvent par le « grand cercle de l'harmonie universelle ; la nature, « conciliatrice de toutes les discordes, établit partout « la régularité et l'unité. » Continuant dans ce chapitre à nous payer de mots, ou à nous donner pour raisons philosophiques quelques analogies de mots ou des métaphores, M. Virey semble regarder l'homme de bien comme naturellement musicien, parce

qu'il est toujours à l'unisson avec lui-même, *vir semper sibi consonus;* et l'homme dépourvu de sens commun lui paraît une mauvaise corde du violon, *homo absonus;* la dissonnance, dit-il encore, dans les corps produit l'*extravagance et la méchanceté*. On voit que M. Virey a la plus mauvaise opinion de ceux qui n'aiment pas la musique; ailleurs il les range au nombre des mauvais plaisans. « Voyez ces « hommes, dit-il, dont l'oreille est fausse, ou dont « les entrailles ne s'ouvrent point à la mélodie : tou- « jours dissonnans, insensibles : ils rient et plaisan- « tent de tout; ils pourront avoir du bel-esprit, non « le vrai génie. » Il croit qu'il n'y aurait point d'enfans *laids ou méchans*, si on les élevait au son d'une bonne musique; il va plus loin, et il assure que, si l'on *possédait la mélodie de la nature*, *l'on tuerait et l'on ressusciterait les êtres*. C'est, il faut l'avouer, une musique à la fois bien terrible et bien merveilleuse que la *musique de la nature;* mais ce qui m'a paru le plus curieux dans sa doctrine musicale, c'est le rapport qu'il trouve entre les différens mètres de la poésie, les diverses mesures de la musique, et les périodes inégales de la fièvre. Selon lui, le vers alexandrin ou hexamètre, propre, dit-il, à l'épopée *et à la tragédie* (quoique les anciens n'aient jamais écrit leurs tragédies en vers hexamètres), correspond au *mode dorique*, ou musique majestueuse des anciens, et à la *fièvre quarte*. Le vers pentamètre ou celui de dix syllabes, usité dans les épitres et poésies érotiques, correspond au *mode ïonique* de la musique des anciens, et au type de *la fièvre tierce;* enfin les vers de moindre mesure, employés dans les odes, les

dithyrambes et les chants lyriques, se rapportent au *mode phrygien*, et *aux fièvres quotidiennes et continues*. Le père Castel, jésuite, et non pas oratorien, comme le dit M. Virey, avait trouvé un rapport entre les sept tons de la gamme et les sept couleurs primitives : M. Virey s'empare de cette idée et la pousse plus loin; il trouve beaucoup d'analogie entre les sept couleurs primitives et les affections primitives de notre âme, qui sont aussi, dit-il, au nombre de sept; et on sent bien qu'il ne manque pas de faire correspondre l'amour à la couleur rose.

Il y a dans cet ouvrage une infinité d'autres idées qui ne m'ont paru ni moins singulières, ni moins paradoxales; mais je ne puis les remarquer toutes. Il en est d'ailleurs un grand nombre qui ont un rapport direct avec la physiologie et la médecine, et celles-là je n'ai garde de les attaquer; elles tiennent à des sciences très-familières à M. Virey, et qu'il paraît avoir extrêmement approfondies; je craindrais que l'apparente singularité qu'elles ont à mon égard, n'eût pour unique cause mon ignorance; et j'en suis fâché, car ces opinions ne sont pas toujours très-consolantes. Ainsi M. Virey ne regarde la santé que comme une *moindre maladie*, et une *succession d'incommodités légères*, qui se détruisent ou s'atténuent mutuellement. Il semble croire qu'on ne peut être un génie grand et extraordinaire sans un mélange de folie, et il prend surtout trop à la lettre ce que Démocrite disait des poëtes, au rapport d'Horace :

. . . Et excludit sanos Helicone poetas
Democritus.

J'avoue que je ne vois pas quel était le genre de folie du sage Despréaux, du divin Racine, du grand Bossuet, qu'on peut mettre au nombre des grands et beaux génies; et M. Virey réfute lui-même, page 114 du premier volume, ce qu'il avait avancé page 59; car il établit positivement que la *plupart des grands hommes* sont dans un parfait *équilibre de raison*. Il faut tâcher de n'être jamais en contradiction avec soi; mais il est très-permis à M. Virey de l'être avec M. Bernardin de Saint-Pierre, et je ne lui ferai point un crime d'avoir sur les sympathies et les antipathies une doctrine tout-à-fait opposée à celle de l'auteur des *Études de la nature*. En effet, M. Virey pense que dans tous nos attachemens, dans nos liaisons d'amitié ou d'amour, nous sommes attirés par quelque conformité de dispositions morales et physiques; par des ressemblances de caractères, de mœurs, de penchans, de tempéramens et même de conformation extérieure; il tient tellement à ce système, qu'il y revient en deux endroits dans les deux volumes de son ouvrage. On sait que M. Bernardin de Saint-Pierre fait au contraire naître l'amour des contrastes, et que, se trouvant avec une demoiselle qu'il voyait pour la première fois, il avait parié de dépeindre trait pour trait l'amant dont elle était éprise. La demoiselle l'en défia; mais M. Bernardin de Saint-Pierre ayant observé qu'elle était grande et d'une forte taille, qu'elle avait les cheveux et les yeux noirs, sachant d'ailleurs qu'elle était constante dans ses inclinations, lui dépeignit son amant petit, maigre, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un peu volage, ce qui fit rougir jusqu'au blanc des yeux la demoiselle qui

se crut trahie par quelque indiscret; et il faut avouer que cela était assez probable. Quoi qu'il en soit, on peut choisir entre les deux systèmes de M. Virey et de M. Bernardin de Saint-Pierre; il y a encore un troisième parti : c'est de n'adopter ni l'un ni l'autre.

Aux connaissances qu'exige la science si étendue de la médecine, qui se lie, comme on sait, à toutes les sciences naturelles, aux études que supposent les excursions fréquentes que fait M. Virey hors des domaines de la médecine, il joint encore une érudition littéraire très-variée; il sème son livre, et étaie ses opinions, ses doctrines, ses systèmes, de fragmens pris dans les pères de l'Église, dans les historiens, dans les poëtes. Ces citations ornent son ouvrage et jettent une agréable diversité dans les sujets qu'il traite : quelquefois cependant elles peuvent donner lieu à des critiques assez fondées. Les preuves qu'il tire des historiens ne sont pas toujours bien convaincantes; on établit assez mal une opinion peu croyable, lorsqu'on l'appuie par un fait plus incroyable encore; et c'est assez souvent la méthode de M. Virey. J'en ai donné déjà plus d'un exemple dans cet article : j'en pourrais donner plusieurs autres encore. Ainsi veut-il prouver que *la présence, les paroles, l'attouchement* des personnages éminens et constitués en dignité, peuvent quelquefois assez influer sur l'imagination des malades, pour guérir des maladies graves et invétérées; que les rois de France, par exemple, pouvaient avoir la prérogative de *dissiper les maladies scrofuleuses :* il rapporte l'exemple de Vespasien guérissant un aveugle en lui frottant les yeux de sa salive; et un paralytique, en le touchant. Mais

ignore-t-il que l'autorité de Tacite n'a pu donner aucune créance à ces faits, dont l'origine et l'imitation sont évidentes? Les poëtes ne prouvent guère mieux que les historiens; et de plus, quand on les cite, il faut les citer exactement, loi à laquelle ne se conforme pas toujours M. Virey; ainsi il fait dire à Virgile :

At mihi primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero, ingenti percussus amore.

D'abord, ce passage ainsi rapporté ne veut rien dire, parce que la phrase n'est pas finie : il fallait ajouter le verbe *accipiant*, rejeté au vers suivant; il fallait mettre au premier vers, *me verò primùm*, 1° afin de dire ce que Virgile a dit; 2° afin de donner un vers au lieu d'une ligne; 3° afin de donner une phrase latine, et où les règles de la syntaxe fussent observées. Je remarque encore un vers de Lucrèce, très-mal cité, tome 2, page 358.

De tous les écrivains de l'antiquité, celui que M. Virey paraît avoir le plus étudié, et qu'il cite le plus fréquemment à l'appui de ses opinions et de ses raisonnemens, c'est Plutarque. Il essaie souvent de confirmer sa doctrine sur les différens tempéramens, les diverses constitutions physiques et les propriétés morales qu'il leur attribue, par les qualités que Plutarque accorde aux grands hommes dont il trace le caractère et les actions. Il a fait plus : d'après les qualités morales que, sur la foi de l'historien, nous attribuons à ces hommes illustres, il a déterminé lui-même les tempéramens et la constitution physique qu'ils devaient avoir : de sorte que, grâce à ce travail,

nous saurons si Thésée, si Romulus, si Coriolan, si Épaminondas étaient gras ou maigres, grands ou petits, blonds ou bruns, pituiteux ou mélancoliques, etc. Romulus, par exemple, était *mélancolique*. Marcellus et Pélopidas devaient être bruns, avec un teint jaunâtre, les cheveux noirs et frisés, la poitrine large et velue. Tels devaient être aussi parmi nous Bertrand Duguesclin et Bayard. Paul-Émile était probablement d'une complexion *bilioso-mélancolique*, d'une taille *courte et râblée*, comme le maréchal de Vauban. M. Virey trouve aussi quelque ressemblance entre le roi David et Caton l'Ancien; tous les deux étaient roux, avaient les yeux verdâtres, et étaient portés à l'amour. Cléomène, Caïus Gracchus et le cardinal de Retz devaient être des hommes *courts, trapus, avec une grosse tête* (*capitones*), *les cheveux crépus et un teint bilieux;* tels sont tous les hommes *hargneux, fougueux et entêtés*, etc., etc.

Je dois, en finissant cet article, rappeler ce que j'ai dit en le commençant : ce sont les opinions qui m'ont paru les plus singulières dans l'ouvrage de M. Virey, que je me suis plu à retracer aux yeux du lecteur. Je suis d'ailleurs bien éloigné de dire que tout ce qui est singulier, est aussi ridicule ou faux. Si cependant cette singularité même était un tort, au jugement de quelques esprits circonspects, révoltés, pour ainsi dire, contre tout ce qui les étonne, je ne saurais trop leur répéter qu'ils trouveront dans cet ouvrage beaucoup d'opinions moins hasardées, de connaissances plus positives, d'aperçus aussi exacts qu'ils sont fins et délicats. Si, comme l'a dit un philosophe, Locke, je crois, l'esprit consiste à trou-

ver des rapports entre les objets éloignés, et des différences entre ceux qui semblent se confondre, M. Virey a beaucoup d'esprit. Son livre n'est pas bien fait, parce qu'il est diffus, peu méthodique, chargé de redites et de superfluités; mais il suppose un homme capable d'en faire un beaucoup meilleur. Son style, peu correct, peu harmonieux, a de l'énergie, et quelquefois de l'élévation; ses comparaisons, trop nombreuses dans un ouvrage philosophique, sont quelquefois très-belles. Enfin, ce qui vaut mieux encore que le talent, l'auteur montre toujours des intentions droites et pures; il est plein de respect pour tous les principes moraux et religieux qui servent de fondemens à la société, et qu'on avait trop imprudemment essayé de renverser depuis un demi-siècle.

Études sur la théorie de l'avenir, ou *Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, relativement aux futures destinées de l'homme*, par F. C. T***** (1).

« Que chacun examine sa pensée, dit Pascal, il « la trouvera toujours occupée au passé et à l'ave- « nir. Nous ne pensons presque point au présent; « et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre « la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent « n'est jamais notre but; le passé et le présent sont « nos moyens, le seul avenir est notre objet. » Cette

(1) Se trouve chez le Libraire-Éditeur.

pensée, si féconde en graves conséquences, est aussi simple qu'incontestable. Elle est du petit nombre de celles qui sont à la portée des esprits les moins méditatifs et les moins élevés; tout homme peut en constater la vérité par la plus simple réflexion sur lui-même, et en acquérir la certitude par une expérience qu'il lui est facile de renouveler, pour ainsi dire, à chaque instant. Soit que cette idée de l'avenir nous berce de douces espérances, soit que plus souvent encore elle nous fatigue par l'incertitude de nos destinées, par le vague même de nos espérances et de nos désirs, par de tristes pressentimens ou de timides craintes; presque toujours présente à notre esprit, de rares et courtes distractions peuvent la lui faire perdre quelques instans de vue, mais ne sauraient l'en bannir entièrement. En vain, dans sa philosophie épicurienne, l'ami de Mécène nous conseille dans des vers gracieux, et nous répète en vingt endroits, de ne penser qu'au présent, d'en jouir sans inquiétude, de chasser toute idée importune de l'avenir :

Quid sit futurum cras, fuge quærere, et
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Adpone.

En vain il conseille à sa maîtresse Leuconoé de bien profiter du moment présent, *carpe diem;* de ne point s'inquiéter du lendemain qui ne lui est point assuré, ni d'un avenir qu'elle ne saurait pénétrer :

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi,
Finem dî dederint Leuconoe, nec Babylonios
Tentâris numeros.

Je suis persuadé que même la légère et frivole Leuconoé pensait souvent à l'avenir, malgré l'avis d'Horace, et les fortes distractions qui l'attachaient au présent : il paraît même, d'après le texte que j'ai cité, que, pour lire dans cet avenir, elle était tentée de consulter les astrologues, comme, dans le même dessein, nos dames sont tentées de tirer les cartes.

Avouons-le cependant : si l'avenir de l'homme se bornait à quelques jours qui lui restent à parcourir, à quelques années d'une vie fugitive qui lui échappe, la philosophie d'Horace serait excellente, si toutefois encore elle était praticable, et qu'elle ne fût pas contraire à notre esprit avide et curieux, à notre imagination active qui s'élance toujours loin du moment présent. Mais il est pour l'homme un autre avenir, et cette disposition même de nos esprits, si générale et si invincible qui nous y porte sans cesse, en est une nouvelle preuve. « Ainsi (continue Pascal, à la « suite du morceau que j'ai déjà cité), ainsi nous ne « vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, « nous disposant toujours à être heureux, il est in- « dubitable que nous ne le serons jamais, si nous « n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on « peut jouir dans cette vie. »

C'est surtout de cet important avenir que M. T. essaie de donner la *théorie*, c'est-à-dire, de démontrer la vérité, d'établir la certitude et de déterminer la nature. L'homme étant le premier des êtres créés, et la certitude de sa destinée future étant de toutes les vérités celle qui l'intéresse le plus, l'auteur de la *Théorie de l'avenir* pense, avec assez de fondement, qu'elle est appuyée sur une foule de preuves tirées de

tous les ordres d'idées que notre esprit peut combiner, et sur lesquelles il peut réfléchir ; qu'en nous étudiant nous-mêmes, et en observant ce qui nous entoure, nous devons de plus en plus en acquérir la conviction ; que les principes d'une saine métaphysique, les faits de la physique, les nouvelles découvertes des sciences naturelles concourent également à l'établir ; et qu'ainsi nous ne pouvons devenir plus éclairés, sans en être de plus en plus persuadés, si nous faisons un bon usage de nos lumières ; qu'enfin le sentiment, dont la voix nous guide plus sûrement encore que les lueurs trop souvent incertaines de la raison, donne le dernier degré d'évidence à cette vérité déjà démontrée par tant de raisonnemens, de preuves et d'analogies. Dans un siècle où l'on a voulu faire servir le progrès des sciences à détruire la science la plus utile à l'homme, celle de son immortalité, et des devoirs qui en découlent, l'auteur de la *Théorie de l'avenir* s'attache surtout à trouver, dans les nouvelles découvertes de la physique, de l'histoire naturelle, de la physiologie, de nouvelles preuves de nos destinées futures et immortelles. On voit que M. T. ne paraît étranger à aucune de ces connaissances ; il a lu les plus célèbres ouvrages anciens et modernes qui en ont traité ; il connaît les diverses opinions, les divers systèmes ; il les adopte, les combat, les rejette ou les modifie en homme qui croit avoir acquis, par ses études et ses réflexions, le droit d'avoir son sentiment à lui, et de ne point embrasser aveuglément celui même des maîtres. Je ne répondrais pas que les savans qui se sont plus occupés que M. T.... du positif de sciences et de leurs théo-

ries, approuvassent sa doctrine scientifique et les inductions qu'il en tire; moi-même, quoique je n'aie point l'honneur d'être savant, j'avais adopté certaines opinions en physique qui ne paraissent pas être celles de M. T..., et j'en avais rejeté quelques-unes qu'il paraît admettre. Ainsi j'avais cru que le globe terrestre était renflé vers l'équateur, et un peu aplati vers les pôles, m'en rapportant là-dessus au génie de Newton et aux calculs de MM. de La Condamine, Bouguer, Maupertuis, Clairaut, Godin, Camus, Lemonnier, qui, envoyés par l'Académie des sciences, les uns vers l'équateur, les autres vers les pôles, et que pour cette raison M. T.... appelle *MM. du nord, et MM. de l'équateur*, oubliant dans cette seule occasion peut-être, la gravité et la noblesse ordinaire de son style, passaient pour avoir pleinement confirmé par leurs observations et leurs mesures géométriques la conjecture du philosophe anglais. Les argumentations de M. Bernadin-de-Saint-Pierre, dont j'aime en général beaucoup mieux le style que la physique, ne m'avaient pas paru assez convaincantes, pour contre-balancer de si savans calculs et de si grandes autorités. Je continuais toujours d'attribuer le flux et le reflux de la mer à la pression de la lune, faute de mieux; et le même M. Bernadin-de-Saint-Pierre n'avait pu m'engager encore à regarder la fonte des glaces du pôle comme la cause de ce phénomène, quoiqu'il eût employé pour établir ce système, et même avec un peu d'humeur, beaucoup de raisonnemens, de dissertations, et jusqu'à une longue préface de roman. Je regardais l'ascension du mercure dans le baromètre comme l'effet de la

pesanteur de l'air, quoique l'élasticité de ce fluide puisse aussi y contribuer un peu. M. T.... croit au contraire que c'est à cette élasticité qu'il faut l'attribuer entièrement ou presque entièrement ; il incline aussi vers les idées de l'auteur des *Études de la nature*, sur le flux et le reflux de la mer, l'*aplatissement* de l'équateur et le *renflement* des pôles. Avouons du moins que, quels que soient les systèmes que l'on embrasse, la tolérance, toujours bonne et désirable dans toutes les questions, est de plus très-facile dans les questions de ce genre.

L'auteur *de la Théorie de l'avenir* était, au reste, d'autant plus le maître de choisir, entre ces diverses opinions, celles pour lesquelles il avait le plus de penchant, qu'elles sont toutes également indifférentes à la solution du problème de notre avenir. Mais peut-être cette excuse même serait-elle une critique. Voltaire, en parlant d'un écrivain un peu prolixe, disait assez plaisamment qu'il entrait en matière *dès le second volume*. Il serait assurément bien injuste d'en dire autant de M. T.... *Dès le premier volume*, il offre au lecteur plusieurs discussions intéressantes par elles-mêmes, rendues plus intéressantes par la forme que son esprit et son style savent leur donner; et qui sont intimement liées avec le fond de son sujet et le but qu'il se propose. Il est difficile de parler de notre âme et de sa destinée future, sans remonter jusqu'à Dieu dont elle est le plus noble ouvrage, qui seul peut la conserver au-delà des bornes de cette vie éphémère, et indépendante de cette matière périssable à laquelle il l'avait passagèrement unie ; sans lequel enfin, il n'est plus aucun motif d'espérance,

et *l'avenir* est encore, s'il est permis de parler ainsi, plus impossible que le présent. M. T... démontre l'existence de cette première cause, créatrice et conservatrice, par les merveilles du monde physique, et cet ordre admirable dont la beauté, la constance et la régularité attestent une sagesse infinie qui y préside. C'est de toutes les preuves la plus sensible, la plus convaincante ; c'est celle aussi dans laquelle l'écrivain peut développer le plus de talent, puisqu'elle se prête à toutes les pompes du style oratoire, et qu'elle admet tous les mouvemens de l'éloquence, toutes les richesses même de la poésie descriptive. D'illustres écrivains, Fénelon, Buffon, Bernadin-de-Saint-Pierre, plusieurs autres encore, ont revêtu cet inépuisable sujet des brillantes couleurs de leur imagination et de leur style. M. T... cite de longs fragmens de leur prose élégante, flexible, harmonieuse ; et c'est faire un bel éloge de la sienne, que d'observer qu'elle ne paraît point déplacée auprès de ces fragmens.

Rien ne périt dans cet univers ; rien du moins de ce qui a reçu l'existence n'est réduit à un état complet de non-existence ou d'anéantissement ; les plus viles matières subissent des transformations, des changemens, des métamorphoses ; mais, loin d'éprouver une entière destruction, elles se reproduisent dans quelque nouvel état, et reparaissent sous quelque forme nouvelle. L'âme en qui Dieu semble avoir imprimé plus particulièrement le sceau de sa divinité, l'âme qu'il a douée de la noble faculté de connaître et d'admirer les autres ouvrages sortis de ses mains, et de remonter jusqu'à la connaissance de

leur auteur, serait-elle seule étrangère à cette loi conservatrice, et seule dévouée au néant. Tel est le premier fondement sur lequel l'auteur de la *Théorie de l'avenir* établit notre espérance de *l'avenir*, telle est la première preuve des justes motifs que nous avons d'espérer ; M. T... la développe avec étendue, avec beaucoup d'agrément, et une grande variété de connaissances, ou du moins de lecture, dans les sciences naturelles. De cette preuve indirecte, tirée de la considération des objets qui nous entourent, M. T... passe aux preuves directes que lui fournit la considération de nous-mêmes ; il nous envisage sous deux rapports, et de notre double constitution physique et morale il conclut également la certitude de notre avenir.

Le sujet de l'ouvrage et le but de l'auteur le conduisent naturellement à s'occuper d'une question grave et difficile : celle de la nature de notre âme. Avant d'exposer le sentiment de M. T..., sur un sujet aussi délicat, aussi hérissé de difficultés ou enveloppé de ténèbres, je dirai, afin de prévenir toute interprétation qui ne lui serait pas favorable, que non-seulement il se montre très-religieux dans tout le cours de son livre ; mais que son livre fait aimer la religion, et qu'il présente sous les traits les plus aimables la morale la plus conforme à l'esprit de son divin fondateur. Après avoir rendu un juste témoignage aux excellentes intentions de M. T...., je craindrai moins de dire qu'il pencherait à croire que notre âme n'est point un esprit pur, une substance immatérielle. Dieu seul, dit-il, est un esprit pur. Sans doute il croit l'âme immortelle ; cette immorta-

lité est le sujet principal de son livre ; c'est cet *avenir* dont il essaie de nous donner la *théorie*, et il faut l'avouer, c'est là l'essentiel, puisque c'est l'appui de toute morale ; on ne peut même disconvenir que, dans les premiers siècles du christianisme, on vit jusqu'à des pères de l'Église avoir sur la nature de notre âme une semblable opinion. M. T... accordera même que l'âme est *incorporelle*, mais il est loin d'être persuadé qu'elle soit *immatérielle ;* cela paraîtra peut-être un peu subtil et pas très-clair. Ce qui ne l'est pas extrêmement non plus, c'est la manière dont il explique la nature de cette âme incorporelle, mais matérielle pourtant, quoique aussi peu que possible, et composée d'une matière différente de celle que nous connaissons et qui tombe sous nos sens : en cela il ressemble à tous ceux qui ont voulu aborder cette question ténébreuse. Ce qu'on peut déduire néanmoins de son opinion, c'est qu'il regarde notre âme comme abondamment imprégnée des particules de ce feu élémentaire sur lequel, dans la première partie de son ouvrage, il a fait une savante et curieuse dissertation. C'est ce feu élémentaire qui, selon lui, donne la vie aux corps animés, et communique le mouvement aux corps bruts et inanimés ; opinion qui, à quelques différences près, a été celle de plusieurs philosophes, depuis Empédocle jusqu'à M. T... L'auteur de la *Théorie de l'avenir* aimerait aussi à croire (et il me semble que l'illustre Bonnet de Genève l'avait cru avant lui) que notre âme est un abrégé, un extrait, une miniature parfaite de notre corps, dont elle reproduit toutes les parties et tous les traits dans des dimensions si infiniment petites, que l'imagination

ne saurait s'en faire une idée. Telle reste cette petite âme, tant qu'elle est entravée par les liens du corps ; mais est-elle débarrassée de sa prison, elle grandit, se développe, atteint la taille de l'individu dont elle n'était auparavant que la *miniature*, et le représente parfaitement, dans l'état et le point précis où il était le plus beau, dans tout l'éclat de sa jeunesse, avant d'avoir reçu aucune altération ou par des accidens, ou par les passions, ou par la succession des années ; tout cela perfectionné même par des formes plus sveltes, plus légères, plus déliées, plus aériennes. Cette âme ainsi développée, conservera ses souvenirs ; ce sont, en effet, les souvenirs qui prolongent l'existence et constituent l'individualité de l'être ; car ne serait plus le même individu qui serait heureux ou malheureux, récompensé ou puni, s'il n'avait aucun souvenir de sa première existence. M. T... veut même que nous conservions nos sentimens, nos goûts, nos affections, mais infiniment épurés. C'est dans ces affections satisfaites sans inquiétude et sans alarme, que consistera le bonheur d'une autre vie ; là nous retrouverons nos parens, nos amis, tous les objets qui nous furent chers ; ils nous le seront plus que jamais, et une grande partie de notre félicité sera de les aimer, sans craindre de les perdre. Il est certain que la raison ne s'oppose point à ce genre de bonheur ; que la religion n'en interdit point l'espérance, que le sentiment y applaudit. C'est celui dont le vieux Caton exprime si éloquemment le désir et l'espoir dans cette belle exclamation que Cicéron met dans sa bouche : « O « l'heureux jour, que celui où, m'élevant au-dessus « de cette foule rampante de mortels, je m'envolerai

« dans la demeure divine des âmes! J'irai joindre « non-seulement les hommes dont j'ai parlé, mais « vous aussi, mon cher Caton, le meilleur des hom- « mes, le plus tendre des fils! vous dont j'ai placé le « corps sur un bûcher, derniers devoirs que je vous « ai rendus, moi qui devais les attendre de vous!.. « Je me suis consolé dans l'espérance que nous n'é- « tions pas séparés pour long-temps. »

O præclarum diem, quum ad illud divinum animorum concilium cœtumque proficiscar, quumque ex hac turbâ et colluvione discedam! Proficiscar enim, non ad eos solùm viros de quibus antè dixi, sed etiam ad Catonem meum; quo nemo vir melior natus est, nemo pietate præstantior; cujus à me corpus crematum est, quod contrà decuit ab illo meum... Sed me ipse consolabar, existimans non longinquum inter nos digressum et discessum fore.

Après avoir cherché à découvrir la nature de notre âme, M. T... expose aussi son sentiment sur l'âme des bêtes. Il discute avec beaucoup d'intérêt les diverses opinions des philosophes les plus célèbres qui ont traité ce sujet, tels que Descartes, Buffon, Condillac, Bonnet et Leroi; prenant de ces divers systèmes ce qui lui convient, rejetant ce qui lui paraît le moins probable, et les modifiant ainsi avec un esprit très-philosophique, il en présente à ses lecteurs un très-plausible, appuyé sur les bonnes observations et de bons raisonnemens. Il accorde aux animaux plus que M. de Buffon, moins que M. Leroi, et surtout beaucoup moins que M. Dupont de Nemours, qui vraisemblablement ne s'est pas tant proposé d'instruire ses lecteurs, que de les amuser; et

qui a atteint ce dernier but d'une manière quelquefois très-spirituelle. Le lecteur ne tardera pas à en juger.

L'*avenir* qui fait le sujet des méditations de M. T... est, comme je l'ai déjà remarqué, cet avenir éternel qui nous attend après une existence éphémère. Cependant il ne néglige pas entièrement cet autre avenir, passager comme le présent, auquel Horace nous défend de penser, et dont il prétend que la connaissance nous est dérobée par une divinité sage et bienfaisante.

> *Prudens futuri temporis exitum*
> *Caliginosâ nocte premit Deus;*
> *Ridetque, si mortalis ultrà*
> *Fas trepidat.*

Parmi les moyens de connaître cet avenir, M. T... en indique de surnaturels, tels que la révélation, l'inspiration, source divine des prophéties. Les moyens naturels sont l'attention et la réflexion sur les événemens passés et présens, et sur les causes morales, source assez certaine de prédictions politiques; l'observation des lois invariables de la nature, motif infaillible de certitude dans l'ordre physique. L'auteur de la *Théorie de l'avenir* ne rejette pas entièrement les moyens de connaître l'avenir, tirés des pressentimens, des pronostics, des avertissemens en songe, des mystères du magnétisme animal; il s'étend même avec quelque complaisance sur les effets merveilleux du somnambulisme, de la catalepsie, y revient en plusieurs endroits de son livre, et cite des faits fort étranges. J'en rapporterai quelques-uns, parce que

cette doctrine du somnambulisme, oubliée depuis quelques années, traitée même avec quelque mépris, se réveille, se remet en honneur et en crédit, et trouve des partisans parmi des hommes et des femmes de beaucoup d'esprit. Une jeune femme de Lyon, plongée dans cet état de somnambulisme, voyait, les yeux fermés, non-seulement au dehors d'elle, mais au dedans, dans l'intérieur de sa tête, de son estomac; prédisait les accidens qui devaient lui arriver, et même à ceux qui étaient en rapport avec elle. Elle vit clairement qu'elle serait sourde dans vingt-quatre heures et pendant vingt-quatre heures, et les choses se passèrent exactement ainsi. Tous ses sens semblaient s'être réfugiés dans le creux de son estomac; c'est par là qu'elle voyait, qu'elle entendait. Plaçait-on sur le creux de son estomac la montre de son mari, ou vraisemblablement toute autre, car elle n'était pas à la montre de son mari près? elle disait l'heure; une carte? elle la nommait; une lettre? elle la lisait. Lui parlait-on bas, en se penchant vers cette région? elle entendait à merveille, tandis qu'elle n'eût rien entendu si on lui eût parlé à l'oreille. Si même on parlait tout bas, sans se pencher vers elle, mais en plaçant son doigt sur son épigastre, ce doigt servant de conducteur au son, elle ne perdait pas un mot de ce qu'on disait; elle suivait, les yeux fermés, les mouvemens de ce doigt qui lui donnait des ordres, et les exécutait : *O prodige!* s'écrie M. Petetin, médecin de cette femme, *ô prodige inconcevable! formait-on une pensée, sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt, et exécutait ce qu'on avait intention de lui commander.* Si l'ordre

ne lui convenait pas, ou était au-dessus de ses forces, elle demandait grâce. Enfin c'est par le creux de l'estomac qu'elle semblait manger ; y mettait-on de la brioche, une côtelette de mouton ; on la voyait aussitôt mâcher. A ces faits, attestés par M. Petetin, médecin à Lyon, succèdent d'autres faits affirmés par M. Attalin, médecin à Besançon. A Paris, des personnes, non moins dignes de foi que MM. Petetin et Attalin, ont vu ou opéré des choses non moins prodigieuses. Que faut-il donc croire ? Il paraît impossible que de pareils faits soient vrais ; il paraît impossible que des gens d'esprit et d'honneur soient trompés ou veuillent tromper ; mais de ces deux hypothèses impossibles, il en est une qui l'est moins que l'autre, et c'est vers celle-là que je pencherais.

On voit qu'à une question très-intéressante par elle-même, la plus intéressante même de celles qui peuvent nous occuper, M. T..... a su en rattacher une foule d'autres agréables et instructives ; il déploie dans tout le cours de son livre une grande variété de connaissances, qui n'ont pas toutes, il est vrai, ni assez de certitude, ni assez de rapport avec le but principal qu'il se propose ; mais ce qui recommandera toujours cet ouvrage aux yeux des lecteurs, dont l'auteur de la *Théorie de l'avenir* doit ambitionner le suffrage, ce sont les excellentes intentions dont il paraît constamment animé ; ce sont les sentimens doux, purs et aimables, qu'il y a répandus ; c'est le style correct, souvent élégant et harmonieux, dont il a su revêtir ces sentimens, ainsi que les idées qu'il établit, et les opinions qu'il professe. M. T.....me

semble avoir satisfait aux deux conditions que Cicéron exige dans un ouvrage philosophique, et dont la réunion, d'après ce grand juge, forme un livre excellent : l'intérêt des questions qu'on y traite, et l'agrément du style dont on les revêt. *Hanc enim perfectam philosophiam semper judicavi, quæ de maximis quæstionibus copiosè posset ornatèque dicere.*

La Philosophie de la Politique, ou *Principes généraux sur les institutions sociales,* pour servir de suite à la *Correspondance d'un habitant de Paris, sur la révolution de France;* par F. L. d'Escherny, comte du Saint-Empire.

Ces trois gros volumes, formant deux ouvrages, furent successivement publiés à deux époques très-rapprochées, si l'on considère l'intervalle des temps, très-éloignées, si l'on fait attention à la foule des événemens qui les séparent, des intérêts et des opinions qui les distinguent, mais se ressemblant néanmoins par le goût exclusif pour la politique qui occupait tous les esprits, qui tournait toutes les têtes. En 1791, comme en 1797, on ne rêvait en France que constitution, liberté, égalité, et autres systèmes politiques, ou abstractions philosophiques : matière de tant d'écrits, aujourd'hui oubliés; source de tant de malheurs et de tant de crimes, qu'il n'est pas aussi facile d'oublier! C'était là le sujet de toutes les conversations, de tous les livres. Les journaux, les pamphlets, les petites brochures et les gros volumes qui traitaient de ces graves et dangereux objets, étaient avidement lus. Ceux de M. d'Escherny, bien supé-

rieurs pour le talent, l'esprit et le style, à la plupart des écrits soi-disant politiques qui paraissaient en foule, durent être distingués à cette époque.

Je doute cependant que dans aucun temps ils soient destinés à avoir beaucoup de succès. Ils durent trouver beaucoup de contradicteurs, lorsqu'ils furent publiés au milieu de nos discordes civiles; ils en trouveront beaucoup aujourd'hui, parce qu'ils ne contentent pas assez la raison : trop modérés, lorsque la modération était un crime digne de mort; trop exaltés, lorsque l'expérience nous a dégoûtés de toute doctrine révolutionnaire. Je ne sais même si jamais, et à aucune époque, les livres de M. d'Escherny peuvent être jugés utiles et bons, quoique toujours ils attestent un homme d'esprit, et souvent un bon écrivain et un penseur peu commun. Sa doctrine sera regardée tantôt comme trop faible et trop timide; tantôt comme trop hardie et trop dangereuse; ses principes seront toujours ou en-deçà de ce que les passions peuvent conseiller, ou au-delà de ce que la sagesse doit permettre. Lorsqu'une nation sera parvenue à ce degré d'effervescence que M. d'Escherny applaudissait avec tant d'enthousiasme en 1791; lorsque, comme lui, elle ne verra dans une autorité douce et paternelle qu'un *despotisme oriental;* lorsqu'elle se sera portée aux excès qu'il tolère, qu'il excuse, qu'il défend même, elle ne s'en tiendra pas là, et les faibles barrières qu'il voulait conserver seront violemment renversées.

Lorsqu'au contraire un peuple plus sage, plus éclairé sur ses véritables intérêts; ou, pour son propre bonheur, mieux contenu, restera convaincu qu'il

n'y a de bon que ce qui est modéré; d'utile, que ce qui est juste; de durable, que ce qui est consacré par l'expérience, ou ce qui, ne s'écartant pas trop brusquement de la route indiquée par elle, n'admet que des réformes douces, lentes et insensibles; alors il repoussera toutes les doctrines nouvelles, trop applaudies dans les ouvrages de M. d'Escherny, toutes ces abstractions et ces théories philosophiques si dangereuses dans leur application; il respectera toutes les sauvegardes de ses anciennes institutions, l'autorité légitime et tutélaire, que M. d'Escherny flétrit trop souvent du nom de despotisme : la religion, que M. d'Escherny confond presque toujours avec la superstition et le fanatisme; ses ministres, auxquels M. d'Escherny insulte avec trop de dureté et d'injustice; enfin, il se garantira avec soin de ces excès que M. d'Escherny regarde trop fréquemment comme les nobles élans du courage, du génie et de l'indépendance.

Il pourra donc arriver dans tous les temps ce que M. d'Escherny prévoyait lui-même, au moment où il publia son livre. « Les philosophes, dit-il, peut-être « me jugeront dévot, et les dévots me trouveront « impie. Les royalistes me regarderont comme un « républicain, et les républicains comme un *aris-* « *tocrate*. (Il faut bien rappeler ces malheureuses « dénominations, quand on parle d'ouvrages faits à « ces malheureuses époques.) Les gens du monde « diront que je suis trop abstrait, et les penseurs « me reprocheront d'avoir trop en vue les gens du « monde. » Et que l'auteur ne pense pas pour cela avoir donné dans son livre la preuve d'une rare impartialité : qu'il ne croie pas qu'il a raison, parce que

tous les partis seront contre lui. Il y a des partis justes et bons ; et celui qui, pour être modéré et impartial, veut les éviter tous, ressemble à un homme qui, voulant éviter tous les extrêmes, commence par prendre la vérité elle-même pour un extrême.

Mais au surplus, cette froide impartialité, au milieu des questions qui intéressent le plus les hommes, et au milieu des passions qui les agitent, est à peu près impossible ; et ceux qui s'en piquent le plus, ne sont pas ceux qui l'observent davantage : M. d'Escherny lui-même en est une preuve. Ne l'accusons donc pas de n'avoir pris aucun parti ; accusons-le plutôt d'en avoir trop souvent pris un mauvais. Séduit par les maximes et les principes qu'il avait vus régner en France et en Europe pendant quarante années ; par l'éclat et la réputation littéraire des écrivains qui les professaient, éclat qui paraît très-propre à lui fasciner les yeux, sa bonne foi et ses bonnes intentions peuvent excuser son caractère, mais ne rendent pas son livre meilleur, ni surtout plus impartial. Comment appeler impartial, en effet, celui qui, s'enthousiasmant non-seulement pour la révolution française, mais trop long-temps pour ses désordres, se laisse tellement aveugler par cette prévention, que tantôt il s'extasie sur des niaiseries révolutionnaires, tantôt il applaudit à de coupables excès ; qu'il parle d'un ton solennel des exploits des poissardes, les 5 et 6 octobre, de leur courage, de leur dévouement, et même de leur *politique* et de leur *bon sens exquis ;* qu'il voit dans un cortége féroce, traînant son roi prisonnier, quelque chose de *ridicule*, à la vérité, mais aussi de *sublime ;* quelque chose de *grotesque*,

mais de *touchant*, dont on *s'indigne*, mais qu'on *admire;* et qui admire surtout les expressions de *boulanger*, de *boulangère* et de *petit mitron*, prodigués à d'augustes et malheureux personnages; et qui s'écrie, à l'occasion d'autres propos moins insolens, mais aussi peu spirituels : « Aimable peuple que les « Français! Il vaut mieux que les grands et ses chefs; « et la révolution a fait découvrir en lui de nouvelles « qualités encore, et des vertus qu'on ne lui soupçon- « nait pas! » Comment voir de l'impartialité dans l'écrivain qui se laisse tellement entraîner aux opinions flottantes du jour et du moment, qu'il porte les jugemens les plus extraordinaires et les moins sanctionnés par le temps, et qu'il se trompe sur les hommes comme sur les événemens, sur le présent comme sur l'avenir; dans ses réflexions, comme dans ses prophéties!

Rien de ce qui tient à la révolution n'échappe à ses éloges, pas même le Palais-Royal, ni le club des Jacobins. « Qui l'eût cru, s'écrie-t-il, parlant de l'un, « que de cet antique séjour du luxe et de la frivolité, « sortirait la flamme brûlante du patriotisme et de « la liberté, qui d'un bout du royaume jusqu'à l'au- « tre embrase toutes les âmes! » « J'entends beau- « coup murmurer, dit-il ailleurs, contre le club « des Jacobins..... Je ne suis pas de ceux qui mur- « murent, tant s'en faut. » Je dois observer que c'est en 1791 que M. d'Escherny écrivait cela; mais je ne crois pas que ce soit une excuse suffisante de ces mots singuliers, *tant s'en faut*. De combien d'excès le club des Jacobins s'était déjà rendu coupable à cette époque! Mais hélas! ces excès même n'excitent

point dans l'âme de M. d'Escherny toute l'indignation qu'ils devraient inspirer; et s'il a des sentimens trop humains pour y applaudir, ses préventions lui dictent néanmoins des excuses et des apologies; le peuple qui s'en rend coupable n'en est pas moins à ses yeux *bon* et *sensible*. S'il y a eu quelqu'un *d'écrasé*, c'est qu'il s'est trouvé entre des *plis contractés dans un sens, et reportés violemment dans un autre;* et ces petits malheurs doivent arriver, lorsque *la détente de l'esprit public fait tout à coup parler à vingt-quatre millions d'esclaves le langage de la liberté.*

Jusqu'à quel point cette fièvre épidémique qui régnait alors était capable d'altérer, même dans une âme loyale, tout sentiment de justice et d'humanité! J'en citerai encore un exemple, que je prendrai non dans les opinions, mais dans la conduite même de M. d'Escherny. Vers les premiers jours de la révolution, il causait avec un détachement de la garde nationale; une voiture attelée de huit chevaux et chargée de voyageurs, passe sans opposition : *Eh quoi!* s'écrie M. d'Escherny, *on ignore donc que l'ordre a été donné de visiter toutes les voitures?... Messieurs, il faut arrêter et visiter cette diligence!* Et sur cette observation, qui, dans ces temps d'effervescence, pouvait être un arrêt de mort contre quelques-uns des voyageurs, on arrête en effet la voiture. Cependant un des voyageurs s'étant aperçu que c'était à M. d'Escherny qu'il avait l'obligation d'être ainsi arrêté, s'adresse à lui, et le *prie en grâce* de le laisser passer. M. d'Escherny veut bien enfin le permettre, à condition qu'on ne trouve *rien de*

suspect; et les voyageurs partent et le *comblent de bénédictions*. Peut-être, s'il eût entendu ce qu'on disait un quart de lieue plus loin, il eût compris qu'il était moins *béni* qu'il ne pensait. Fier de ce succès, il assure qu'avec *un peu d'audace et le talent de la parole*, on fait du peuple ce qu'on veut. Il me semble cependant, que dans cette occasion il n'avait montré ni beaucoup d'*audace*, ni beaucoup *d'éloquence;* il ne doute pas néanmoins que, s'il eût voulu, il eût pu dès ce moment jouer un très-grand rôle; et peut-être l'eût-il voulu, s'il eût eu *vingt ans de moins;* mais, content de son influence sur le peuple, il se borne à courir partout, à Versailles, à Paris; à se mêler à tous les groupes, à interroger, à être interrogé, écouté, applaudi, et même, comme on voit, quelquefois *béni*.

Tout allait bien au gré de M. d'Escherny, jusqu'à la destruction de la noblesse; mais cette opération lui déplut beaucoup. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si, au fond, il avait tort ou raison; je remarquerai seulement que, par sa haute philosophie et les concessions qu'il avait faites jusque-là, il donnait de grands avantages à ses adversaires, qui ne manquèrent pas d'en profiter. Un philosophe, plus sublime encore que lui, écrivant dans un journal qui s'appelait alors *la Décade*, lui prouva très-bien, par des argumens *ad hominem*, que, puisqu'il avait applaudi à telle et telle opération, il devait, par les mêmes raisons, applaudir à celle-là encore; il lui démontra combien il était peu philosophique de regarder comme une prérogative réelle, *ce qui n'est que la faculté qu'a un homme de naître d'un autre hom-*

me : et il en concluait que la philosophie de M. d'Escherny ne s'arrêtait en si beau chemin, que parce qu'il était intéressé à cette question. Il me semble que M. d'Escherny n'avait pas grand'chose à répondre : mais le philosophe de la *Décade* aurait été à son tour fort embarrassé, si un plus grand philosophe que lui, un partisan de la loi agraire lui eût dit, en rétorquant son argument : « Et vous, monsieur, ne « vous arrêtez-vous pas aussi au point qu'a marqué « votre intérêt ? Toutes les propriétés, toutes les ri- « chesses, ces grands avantages de la société, ne sont- « elles pas transmises en vertu d'une prérogative *qui* « *n'est que la faculté qu'a un homme de naître d'un* « *autre homme ?* En donnant à ces richesses l'origine « la plus noble, celle d'une récompense accordée par « l'État, n'est-elle pas transmise aux descendans ? « Et pourquoi voulez-vous que les descendans n'hé- « ritent pas aussi d'une récompense et plus belle « et plus noble, qui ne coûte rien à l'État, qui ne « l'appauvrit pas, et qui peut conseiller et de plus « grandes choses et de plus grands sacrifices ? N'est- « ce pas ici votre intérêt particulier qui vous ar- « rête ? » Et c'est là en effet ce qui a arrêté tous les destructeurs et les partisans de l'égalité : système qui, dans sa rigueur, devait les mener plus loin.

Au reste, M. d'Escherny, qui même dans cette question veut être très-philosophe, assure que la noblesse est un *ingrédient vénéneux*, mais nécessaire ; qu'un porteur d'eau a une origine aussi grande, aussi imposante que le plus grand roi du monde ; que toute noblesse est très-incertaine, et que le meilleur titre de noblesse est un *certificat de vie*. Ce n'est

pas ainsi qu'il faut défendre ce que l'on voudrait conserver. On croit qu'il y a de la philosophie dans cet air de mépris, et l'on ne pense pas que celui qui méprise d'honorables prérogatives, n'est pas éloigné de mépriser ses devoirs. Ce n'est qu'un degré de philosophie de plus.

Je vais parler maintenant du second ouvrage de M. d'Escherny, bien supérieur au premier, quoique toujours plein ou de paradoxes ou de contradictions.

La Philosophie de la Politique, ou *Principes généraux sur les Institutions sociales, où l'on examine les grandes questions de l'*égalité, *de la* volonté générale *et de la* souveraineté du peuple, *et l'abus qu'on a fait de la doctrine de J.-J. Rousseau sur ces matières;* précédé de l'*Éloge* de ce grand homme; par F.-L. d'Escherny.

Je ne suivrai point M. d'Escherny dans ces graves questions de la *souveraineté du peuple* ou de l'*égalité*, questions toujours agitées sans utilité, mais non pas sans danger, par des ambitieux, par des amis du désordre ou par des oisifs, aveugles instrumens des passions d'autrui. Je remarquerai seulement que M. d'Escherny combat sur ces deux points la doctrine démocratique, anarchique et révolutionnaire de J.-J. Rousseau; ce qui serait fort bien fait, s'il ne mêlait à ses réfutations des principes qui ne valent pas mieux que ceux du philosophe genevois; qu'il la combat en deux gros volumes, ce qui paraîtrait bien long, s'il ne perdait fréquemment cet ob-

jet de vue ; et qu'enfin il a placé à la tête de ces deux gros volumes, l'éloge le plus emphatique de l'auteur du *Contrat social* qu'il combat : ce qui ne serait peut-être pas tout-à-fait contradictoire, s'il n'y avait, dans l'éloge même, une foule de contradictions.

Mais comment M. d'Escherny ne se contredirait-il pas? Rien, selon lui, n'est aussi beau que les contradictions. « Oui, s'écrie-t-il, dans l'enthousiasme « que lui inspire le *pour* et le *contre*, le *oui* et le « *non* sur le même objet ; oui, si j'admire Rousseau, « s'il est pour moi le plus précieux des philosophes, « si aucun plus que lui n'a fait *bouillonner ma tête* « *et mes idées*, c'est par ses paradoxes et par ses con- « tradictions. Il a soulevé toutes les difficultés, et « n'a donné la solution d'aucune. (Comme cela est « admirable !) Il reste un grand livre de philoso- « phie à faire sur les contradictions de J. - J. Rous- « seau. (Le beau sujet d'éloge !) On se contredit aux « deux extrémités de la sottise et du génie. (Il ne « s'agit plus que de savoir à quelle extrémité on s'est « contredit.) Faisons - nous un procès aux vents, « lorsque, après avoir long - temps soufflé de l'est, « ils s'avisent tout à coup de souffler de l'ouest ? » Voilà bien M. d'Escherny déterminé et même autorisé à souffler tantôt de l'est, tantôt de l'ouest, sans que nous ayons rien à dire.

Aussi il n'y manque pas ; et tant qu'il souffle d'un côté, Rousseau est le plus grand des hommes ; et s'il a quelques petits défauts, c'est pour *combler l'intervalle* qu'il y a de lui à un autre homme ; c'est *une échelle qu'il tend à notre faiblesse, pour nous élever jusqu'à lui*, et nous faire *participer à sa gran-*

deur : il est armé de *foudres* et *d'éclairs*, ses écrits semblent moins sortis d'*une presse, que d'un volcan.* Ces écrits qui sortent d'un volcan, sèchent immédiatement après les larmes de l'enfance : quel bizarre assortiment d'images terribles et douces ! Qui jamais employa les feux d'un volcan à sécher les larmes de l'enfance ? Ce n'est plus Montesquieu, c'est Rousseau qui rapporta au genre humain les titres perdus de sa noble origine ; il fut *adoré* par tous les hommes, si ce n'est par les prêtres qui le persécutèrent, l'autorité qui le poursuivit, et ses rivaux qui l'envièrent ; *il découvrit les fondemens du pacte social :* il est vrai qu'ici M. d'Escherny nous avertit, en note, qu'il ne croit pas un mot de cela ; manière assurément très-neuve de faire un éloge !

Mais lorsque le vent souffle d'un autre côté, cet admirable Rousseau est un être faux, en qui tout *est simulé, et ses assertions, et ses aversions, et ses panégyriques, et ses satires ;* ne poursuivant ses principes qu'à travers toutes les *exagérations* possibles, il a *enveloppé toutes ses œuvres d'un grand paradoxe, exécuté avec des paradoxes de détails, et avec des paradoxes d'expressions et de style :* ce qui n'est pas très-clair, mais ce qui ne paraîtra un éloge à personne. S'il a épargné des larmes aux enfans, il en a bien fait *verser aux mères*, par son impraticable système d'éducation. Ce grand philosophe, qui devait donner son nom à une des grandes époques de l'histoire, n'est pas un *philosophe profond ;* il ne sait point *embrasser un grand nombre d'idées, et les saisir dans leur rapport général ;* il n'a que *l'esprit des détails*, et point *celui des ensem-*

bles ; il est trop *régi par ses sens et son imagination ;* et l'on nous dit tout cela dans un éloge, où l'on avoue cependant avoir loué avec exagération. Ce grand législateur qui naguère pouvait se vanter d'avoir *donné une patrie à la France,* et qui sans doute la lui avait donnée par les principes répandus dans le *Contrat social,* bientôt après *a légué au monde,* par ce même ouvrage, *le trouble et les agitations de son âme.* C'est un livre qui, loin de donner une patrie aux hommes, doit les *repousser dans les forêts.* Rousseau ne s'est *jamais entendu lui-même ;* enfin, cet ouvrage n'est qu'un tissu de *principes confus et contradictoires,* donnés par un *grand homme qui n'eut jamais de principes ;* ni *sur aucun sujet des idées fixes et arrêtées.* Un grand homme, un grand écrivain, un grand philosophe qui n'eut jamais de principes ! Au reste, M. d'Escherny ressemble beaucoup sur ce point au *grand homme ;* et sur les objets les plus importans il n'a ni principes fixes, ni idées arrêtées et constantes ; et, toujours pour continuer sa métaphore, *il souffle le froid et le chaud.*

Il n'est point sans doute, aux yeux du moraliste et du véritable philosophe, de question plus importante que celle de la religion, fondement de la morale publique ; et il n'en est point sur laquelle M. d'Escherny montre plus de versatilité, et entasse plus de contradictions. Ici il se déclare chrétien ; il assure qu'il se *soumet en chrétien ;* il appelle les livres de l'Écriture, les *Livres saints ;* il conclut de la faiblesse humaine, qui ne peut *atteindre la vérité, l'importance de la foi ;* il oppose la religion *une, vraie, invariable,* aux *rêveries,* aux *contradictions,*

aux *jactances*, aux *faux calculs de la philosophie;* il regarde les hérésies comme le sceau que l'Éternel a voulu imprimer au christianisme, *en témoignage de sa vérité;* il dit que la religion étant dans un ordre de vérités supérieures à la raison, il faut plutôt *la croire, que la raisonner;* et plus loin, ou à peu près au même endroit, il raisonne beaucoup et très-mal : il remarque que la Syrie et l'Arabie, contrées *imprégnées de fanatisme,* comme *une maladie endémique, ont vu naître Moïse, Jésus, Mahomet, dont les institutions religieuses ont ravagé par le fer et le feu les quatre parties du monde.* Les livres qu'il avait appelés *saints,* il les réduit à une seule page du Nouveau-Testament, et ne veut pas absolument conserver une seule ligne de l'Ancien; et avec cette page conservée, il compose une doctrine qu'il appelle la religion de Jésus, et qui ressemble beaucoup à celle de Robespierre. Il attaque tous les mystères du christianisme, non par des raisonnemens sérieux, mais par des raisons populaires, que leur grossièreté rend encore plus impies; et il s'excuse, en disant qu'il est socinien; mais bientôt il renverse le fondement de toute religion socinienne ou autre, en soutenant, même contre les déistes, même contre Rousseau, qu'il ne saurait y avoir un Dieu vengeur et rémunérateur; et qu'il n'y a point de châtiment contre le vice, l'injustice et le crime; et cependant, quelques pages plus loin, il dit : « Ce monde a grand besoin qu'il en existe un « autre *un peu plus haut,* qui en répare les erreurs, « et les injustices et les sottises. » Or, comment les injustices et les sottises seront-elles réparées dans un

monde où elles ne seront pas punies, où le crime et la vertu confondus seront également heureux? Comment peut-on admettre une autre vie, lorsqu'on assure que *la moralité des actions humaines ne doit pas s'étendre au-delà de cette vie?* Doctrine infiniment commode pour les scélérats adroits ou heureux, qui pourront ou cacher leurs crimes ou les faire triompher!

Cependant M. d'Escherny veut qu'il y ait une autre vie, où tous les hommes, justes ou injustes, bons ou méchans, vertueux ou criminels, jouiront d'un *bonheur sans fin;* et il argumente ainsi contre les athées qui nous condamnent tous au néant : « Dans « votre système, leur dit-il, rien ne doit être plus « indifférent à l'homme, que de laisser après lui une « bonne ou une mauvaise réputation : que lui im- « porte d'avoir été Titus ou Néron, Socrate ou Éros- « trate? » Et que lui importe, pourrait-on lui dire aussi, dans votre système, puisque, soit qu'il ait été Titus ou Néron, il doit jouir d'un bonheur *sans fin?* Ainsi que l'athée, vous réservez à tous les hommes, bons ou méchans, le même sort. Les conséquences sont donc les mêmes pour la morale : elles sont également immorales.

Si M. d'Escherny croit qu'il est impossible de *l'accuser d'avoir écrit contre la religion;* s'il a la prétention d'être chrétien, avec des sentimens qui, comme on voit, ne sont pas très-conformes au christianisme, il a aussi la prétention de n'être pas athée, avec des principes qui ne s'éloignent guère de l'athéisme. D'abord, il ne veut point d'un Dieu qui *gouverne, qu'on offense, qui punit;* ce qui nous

mène tout droit du moins à l'athéisme-pratique : il ne veut point d'un Dieu substance pure, immatérielle et sans étendue, tel que Clarke l'a *délayé en trois gros volumes*, parce que, selon lui, ce qui n'est pas étendu et matériel, n'existe pas, n'est rien. Quel est donc le Dieu de M. d'Escherny? C'est *la nature*, c'est *l'univers*, c'est le Dieu de Spinosa. Il distingue cet univers en deux parties, l'une *physique*, l'autre *intellectuelle, morale* et *invisible*. Mais si cette seconde partie est étendue et matérielle, pourquoi n'est-elle pas visible et physique? Et si elle n'est pas étendue, il y a donc quelque chose qui n'est pas matériel? L'univers physique, ajoute-t-il, *doit toute son existence à l'univers moral;* et, à quelques pages de là, il assure que chacune des parties de l'univers a *une existence nécessaire, et ne peut être que ce qu'elle est*. Alors l'univers physique est fort indépendant de l'univers moral, et ne peut pas lui *devoir son existence*. Mais où est-il cet univers moral? Il pourrait bien être, dit M. d'Escherny, tout entier dans la tête de l'homme; mais il est plus vraisemblable qu'il est dans la *nature même, dans ce vaste ensemble qui doit se comprendre, se pénétrer, se connaître lui-même*. Et voilà ce que M. d'Escherny appelle des preuves de l'existence de Dieu, *claires, décisives, et dégagées du jargon barbare de l'école!*

Je ne sais si l'éloge que je pourrais faire de l'esprit, des connaissances et du talent de M. d'Escherny, de la verve et de l'originalité qui distinguent son style, serait à ses yeux une sorte de compensation pour les reproches graves que j'ai cru devoir faire

au fond de sa doctrine politique et religieuse : c'est assez le faible des philosophes, plus jaloux de bien dire, que de dire de bonnes choses, et de faire preuve de bel esprit, que de bon esprit. Mais au reste, l'éloge ne pourrait pas être ici sans mélange, et sans beaucoup de restriction. *La Philosophie de la Politique* (titre assez singulier) est remarquable par un grand désordre dans les différentes parties qui la composent : défaut considérable dans les ouvrages philosophiques. Les chapitres n'ont souvent aucune liaison entre eux ; la même matière y est traitée à de grandes distances, suspendue sans raison, et coupée par des objets disparates : et ce désordre se fait sentir non-seulement d'un chapitre à l'autre ; mais dans le même chapitre, dont le commencement, le milieu et la fin, ont souvent peu de rapport. Il y a de l'imagination dans le style ; mais cette imagination, peu réglée, abonde en figures trop hardies, en métaphores bizarres, ou qui, lorsqu'elles sont plus heureuses, étant trop prolongées, dégénèrent en allégories de mauvais goût : beaucoup d'expressions et de comparaisons n'ont point la dignité et la noblesse du sujet. Quoique M. d'Escherny écrive bien mieux que beaucoup de Français, cependant les défauts de son style semblent annoncer un étranger. Je crois qu'il l'est en effet ; et je ne puis me défendre d'une réflexion : c'est que beaucoup trop d'étrangers, de tous les états et de toutes les conditions, rois, particuliers, soldats, hommes de lettres, se sont occupés de nos affaires ; beaucoup trop d'étrangers ont mêlé leurs passions à nos passions, leurs préjugés à nos préjugés, leurs livres à nos livres, leurs folies à nos folies. S'ils nous

eussent laissés à nous-mêmes, peut-être aurions-nous été moins fous, et fous moins long-temps.

OEuvres complètes de Descartes, publiées par M. Victor Cousin.

Il y a déjà plusieurs mois que la première livraison des OEuvres de Descartes a paru, et je m'accuse d'être un peu en retard pour entretenir mes lecteurs d'une publication si importante, et si intéressante pour les sciences philosophiques. Si c'est un tort, le *Journal des Débats* ne le partage pas avec moi ; il s'empressa, en effet, dès que le premier volume fut publié, de faire connaître, par une annonce, cette belle entreprise, et cette utile direction du zèle de M. Cousin pour la science qu'il cultive et qu'il professe. Mais cette annonce, et quelques formules approbatives qui y étaient mêlées, lui réussirent assez mal ; il fut gourmandé, tancé par un autre Journal, pour s'être montré, même avec tout le laconisme d'une annonce, partisan de la philosophie, ou du moins des principes philosophiques et du génie de Descartes. Cela n'était pas fort encourageant pour moi ; j'avoue toutefois que ce n'est pas cette singulière improbation qui m'a si long-temps détourné d'en parler.

N'est-ce pas une chose digne de remarque que Descartes, un des philosophes les plus religieux qui aient existé, et qui a employé toutes les forces de sa méditation, et toutes les ressources de son génie pour trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu ; qui a établi mieux que tout autre l'immatérialité de l'âme, et qui a si bien défini les différences de l'esprit

et de la matière, les attributs de l'un et les propriétés de l'autre, soit mis à *l'index* par quelques jeunes théologiens et quelques journalistes qui veulent leur plaire? En vain tous les hommes les plus religieux du religieux siècle de Louis XIV ont été cartésiens, et même plus cartésiens qu'il ne faut l'être ; en vain un des hommes qui dans ces derniers temps ont montré le plus de science dans la doctrine, comme le plus de zèle dans la pratique de la religion, feu M. Eymery, dans un livre consacré à la défense et à la gloire de cette religion, et entièrement extrait des œuvres et de la correspondance de Descartes, rend le plus éclatant témoignage aux doctrines et aux principes de cet illustre philosophe, l'appelle le créateur de la philosophie, et *le père de cette lumière, à la clarté de laquelle doivent toujours marcher les hommes qui suivent la carrière philosophique;* quelques écrivains, d'un zèle au moins peu éclairé, proscrivent sa philosophie, condamnent la réimpression de ses ouvrages, et censurent ceux qui l'annoncent et la recommandent à l'attention du public !

On voit avec peine à la tête des ennemis de cet éminent et profond génie, un des hommes les plus distingués de notre époque, par l'étendue de son esprit, la vigueur et l'éclat de son talent. M. l'abbé de La Mennais, qui devrait moins qu'un autre donner le mauvais exemple d'insulter à la renommée, au talent et au génie philosophique, voulant établir une philosophie nouvelle sur les ruines de celle qui semblait consacrée par le temps et l'expérience, comme par la raison et le sens commun, a, dit-on, dans un ouvrage que je n'ai pas lu, quelque empressé que je sois de

lire tous ceux qui sortent de ses mains, traité de *niaise* la philosophie de Descartes. Étendant l'injure jusqu'à ceux qui ne partagent pas le mépris qu'il lui porte, et qui, sans le suivre dans toutes ses conséquences, en adoptent cependant les principes fondamentaux, par une conséquence assez naturelle, quoique peu polie, il les a appelés des *niais*. Il faut convenir que cela est un peu dur.

L'ascendant de son esprit a entraîné quelques jeunes gens, qui, sans avoir examiné la question, sans avoir lu Descartes, sans connaître sa philosophie, l'ont jugée mauvaise et dangereuse, puisqu'elle était condamnée par M. de La Mennais. J'avoue que je crois pouvoir mettre de ce nombre le journaliste qui nous a si sévèrement censurés. Toutefois, puisqu'une autorité, très-grande, à la vérité, lui suffit pour déterminer son jugement et le fixer dans ses croyances philosophiques, je lui en opposerai une autre qui, je crois, n'est pas d'un moindre prix à ses yeux, celle de M. de Maistre.

Sæpè premente deo, fert deus alter opem.

L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* reproche en effet très-vivement aux Français, et très-justement à mon gré, d'aller chercher au dehors et chez les étrangers des objets d'engouement et d'enthousiasme auxquels ils vouent une sorte de culte philosophique, et de sacrifier à des idoles étrangères, tandis que la France s'honore d'avoir donné naissance à un génie sublime, prédécesseur de Locke, contemporain de Bacon, et très-supérieur à l'un et l'autre. Voyez ce que je dis à ce sujet, ci-devant, p. 62.

On l'a souvent remarqué : la France, jalouse de sa gloire littéraire, en général et dans son ensemble, en néglige trop souvent les élémens particuliers, et en sacrifie même quelquefois les principaux appuis. En Angleterre, Descartes eût conservé son rang à la tête des philosophes, et comme chef de la philosophie ; en France, nous l'avons immolé, ainsi que nous le reproche un étranger, à Bacon, et à Locke, qui renouvelait, dans plusieurs de ses principes, cette philosophie de Hobbes, que Descartes avait combattue et foudroyée. A peine possédions-nous ses ouvrages ; on ne pouvait pas se les procurer ; aucune édition complète n'en avait été donnée en aucun temps ; une suite d'éditions partielles avait été publiée à diverses époques, par divers éditeurs, et chez divers libraires, la plupart très-défectueuses. Dans ce siècle où, si le génie et le talent sont rares, les éditeurs du moins ne le sont pas, et où, si on ne fait pas d'excellens ouvrages, on a du moins la louable émulation de réimprimer avec soin, avec recherche, et même avec luxe, tout ce qui a été fait de bon, de beau et d'utile dans d'autres temps, Descartes ne devait point être oublié. Disciple zélé, et, quoique jeune, professeur habile de cette philosophie intellectuelle et immatérielle dont Platon fut le poëte, et dont Descartes est le fondateur chez les modernes, M. Cousin, éditeur et traducteur du premier de ces grands hommes, a voulu être aussi l'éditeur du second, quelquefois même son traducteur, pour les ouvrages latins qui n'avaient pas encore été traduits. Il ne pouvait plus noblement et plus utilement employer les loisirs qu'on lui a faits.

Cette édition, très-complète, très-soignée, aura huit à neuf volumes in-8° d'environ 500 pages; quatre ont déjà paru, c'est à peu près la moitié de la collection entière; c'est même plus de la moitié, pour ceux qui ne voudraient souscrire que pour les œuvres métaphysiques, et qui, étrangers aux sciences physiques et mathématiques, ne se soucieraient pas d'admettre dans leur bibliothèque cette belle portion de la gloire de Descartes. Elle formera, avec la correspondance qui y a rapport, deux volumes; mais j'imagine que les ignorans souscripteurs, comme les savans, voudront les deux volumes; les bibliothèques seraient bien petites, et composées de bien peu de livres, si chacun n'y admettait que ce qu'il entend parfaitement.

Le premier volume renferme le discours sur la *Méthode*, ouvrage non moins remarquable par l'originalité du style et de la forme, que par la profondeur des pensées; les *Méditations*, dans lesquelles cette *méthode* est appliquée aux plus hautes et aux plus importantes questions de la métaphysique; et enfin des objections faites et contre la *méthode* et contre les *méditations*, par des philosophes, tous peut-être fort célèbres alors, et dont quelques-uns le sont encore, mais dont quelques autres sont devenus bien obscurs. Descartes répond à tous, mais avec des tons fort différens, et bien appropriés à leur mérite et à la solidité de leurs observations. Ces objections et ces réponses se continuent dans le second volume et le remplissent; le troisième et le quatrième volumes contiennent divers autres ouvrages métaphysiques, entre autres le célèbre *Traité de l'Homme*.

M. Cousin a cru devoir placer à la tête de ce volume l'éloge de Descartes par Thomas ; mais il ne se croit pas dispensé par là de payer lui-même son tribut au grand philosophe dont il est l'éditeur. Dans un discours étendu, il appréciera et son génie et sa philosophie en général. L'éloge de Thomas est fort connu, fort célèbre, et a été souvent jugé ; mais puisque je le trouve là, et que je l'ai relu, j'en dirai encore quelque chose.

Je suis sûr même de commencer par en dire quelque chose de nouveau, et qui n'a encore été dit par personne. Je trouve, en effet, dans ce discours M. Azaïs très-clairement annoncé et très-nettement prédit. Je prie M. Azaïs, qui est fort chatouilleux, de ne pas se formaliser ; il n'y a rien que de très-glorieux à être ainsi l'objet d'une sorte de divination et le sujet d'une prophétie. Il va en juger lui-même : voici le passage : Thomas vient de parler des tourbillons de Descartes et de l'attraction de Newton, et il continue ainsi : « Quelle main plus hardie, profitant des nou-
« veaux phénomènes connus, et des découvertes nou-
« velles, osera reconstruire avec plus d'audace et de
« solidité les tourbillons que Descartes n'éleva que
« d'une main faible? ou, rapprochant deux empires
« divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec
« l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint?
« ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la
« nature, inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rende
« compte également et des phénomènes des cieux et
« de ceux de la terre ? » Je le demande, n'est-ce pas là M. Azaïs, avec son *impulsion*, sa *rayonnance stellaire*, et peut-être ses *compensations;* enfin, avec sa

loi nouvelle expliquant tous *les phénomènes des cieux et de la terre*, du monde physique, moral, intellectuel, politique, et de tous les mondes possibles? « Mais, continue Thomas, l'exécution de ce « projet est encore reculée. » Il ne se doutait pas qu'on n'avait guère alors qu'un demi-siècle à attendre. Je ne serais point étonné que M. Azaïs, ayant lu en rhétorique cet éloge de Descartes, n'ait dès-lors, sinon enfanté son système, du moins conçu l'idée de réaliser un jour la conjecture de Thomas; de sorte que la prophétie, comme il arrive parfois, a produit l'événement.

Je dirai quelque chose de moins neuf, en parlant du ton emphatique et déclamatoire de Thomas. Madame Necker, qui le connaissait bien, disait de lui, quoiqu'elle l'aimât beaucoup, et qu'elle dût être moins qu'un autre frappée de ses défauts : « Sa physiono- « mie exagère ses expressions, ses expressions exa- « gèrent ses idées, ses idées exagèrent ses sentimens. » Le mauvais esprit de son temps, dont son âme honnête et vertueuse n'avait pu se défendre, corrompt aussi ses pensées et son style. Ses discours sont remplis de ces lieux communs d'une philosophie chagrine qui régente les rois, invective contre eux, et soulève les passions des peuples. Ainsi, dans cet éloge, il s'étonne que Descartes ait été à la cour d'une reine. « Qu'est-ce qu'un homme comme Descartes, s'écrie- « t-il, a de commun avec les rois?... Mais continue- « t-il, s'il fut *forcé par le malheur à se réfugier dans* « *une cour*, il eut du moins la gloire de ne pas y « démentir sa conduite. » A ceux qui s'étonneraient des longues contrariétés qu'essuya Descartes, il ré-

pond : « Oubliez-vous qu'il fut un grand homme ? » Il avoue cependant que quelquefois le *grand homme* peut trouver le bonheur et la considération de son vivant ; mais il faut que *presque toujours* il aille les chercher à trois cents lieues *de lui ;* il veut dire sans doute de sa patrie. *Presque toujours*, et justement à *trois cents lieues ;* voilà qui est bien singulier ! Et cela, parce que Descartes est allé en Suède. Il faut avouer que de pareilles idées sont aussi peu oratoires que peu raisonnables.

Thomas prononce dogmatiquement que Descartes *s'est égaré* dans la métaphysique, *en créant son système des idées innées ;* et il réserve à Locke la gloire de nous avoir révélé le vrai système sur la nature des idées. Locke était fort à la mode en France à cette époque ; mais Thomas est-il bien sûr que Descartes se soit trompé ? A-t-il même bien compris son système ? Un des instituteurs de Paris les plus célèbres, M. Michelot, dans une notice très-bien faite sur Descartes, et qu'il a placée à la tête d'une jolie petite édition de la *Méthode*, récemment publiée par M. Renouard, prouve, d'après M. Laromiguière, qu'on se trompe généralement, en attribuant cette mauvaise doctrine à ce grave philosophe. « Descartes dit formel-« lement, et répète plusieurs fois, dit M. Michelot, « qu'il appelle *innées les idées qui ne procèdent point* « *des objets du dehors... mais seulement de la fa-* « *culté de penser.* Ainsi, selon lui, l'idée de Dieu « est innée, en ce que, par notre nature, nous pos-« sédons une faculté, par laquelle nous pouvons con-« naître Dieu. » Il en est de même de toutes les idées de l'ordre, de la vertu, de l'honneur. Cette

source des idées purement morales et intellectuelles me paraît incontestable. Dans ce système, le seul vraiment philosophique, et qui est bien celui de Descartes, comme le prouve une lecture attentive de ses œuvres, ce ne sont point les idées qui sont *innées;* c'est la *faculté* de les produire : essentiellement inhérente à l'âme. Cette faculté naît avec elle. Le tort de Descartes est de n'avoir pas toujours assez clairement exprimé, dans ses écrits, cette distinction qu'il faisait bien réellement, entre les idées intellectuelles et morales, et la faculté qui les produit; et d'avoir ainsi donné, aux lecteurs inattentifs, lieu de penser qu'il accordait, et à cette faculté, et aux idées, le même attribut, celui d'être *innées*.

Toutefois Thomas parle très-éloquemment de quelques-uns des travaux de Descartes, et voici comment il les résume tous. « On l'a vu, dit-il, commencer « par tout abattre, pour tout reconstruire; on l'a vu « jeter des fondemens profonds, s'assurer de l'évi- « dence et des moyens de la connaître, descendre « dans son âme pour l'élever à Dieu; de Dieu redes- « cendre à tous les êtres créés, attacher à cette cause « tous les principes de ses connaissances, simplifier « ces principes pour leur donner plus de fécondité, « car c'est la marche du génie comme de la nature : « appliquer ensuite ces principes à la théorie des « planètes, aux mouvemens des cieux, aux phéno- « mènes de la terre, à la nature des élémens, aux « prodiges des météores, aux effets de la lumière; « terminant enfin cette grande course par l'homme, « l'objet et le but de ses travaux; développant par- « tout des lois mécaniques qu'il a devinées le pre-

« nier ; descendant toujours des causes aux effets ;
« enchaînant tout par des conséquences nécessaires ;..
« éclairant la physique par la géométrie, la géomé-
« trie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la mé-
« decine par l'anatomie, l'anatomie par les mécani-
« ques ; sublime même dans ses fautes, méthodique
« dans ses égaremens, utile par ses erreurs, forçant
« l'admiration et le respect, lors même qu'il ne peut
« forcer à penser comme lui. »

Telle est en effet l'analyse oratoire des travaux de Descartes. J'ai cru devoir la mettre sous les yeux du lecteur, quoiqu'un peu longue, et il m'en saura gré, lorsqu'il saura qu'elle le préserve d'un second article et d'une analyse bien plus longue encore des ouvrages de cet illustre philosophe, que je lui destinais. Je n'en abandonne pas entièrement le projet, mais je l'ajourne à quelque autre livraison.

Genèse philosophique, précédée d'une *Dissertation sur les pierres tombées du ciel;* par M. Thilorier.

Lorsqu'un phénomène, jusqu'alors inconnu, frappe les regards des hommes, la foule croit, admire ou s'effraie ; les philosophes et les savans qui, pour avoir regardé à travers quelque lunette, composé quelque livre, décomposé quelque corps, s'imaginent qu'aucun secret de la nature ne peut leur échapper ; pensant qu'il est de leur honneur et de leur dignité de ne rien croire, et surtout de ne jamais admirer, commencent par nier l'existence du phénomène, et finissent par donner une foule d'explications qui, le plus souvent, n'expliquent rien. Cette marche de l'esprit

humain, qui atteste également sa présomption, sa curiosité et son ignorance, s'est surtout développée à l'occasion de certains corps dont, à la vérité, *il ne pleut pas* ordinairement, et qui cependant sont arrivés sur notre globe à travers l'atmosphère, s'il faut en croire un grand nombre d'historiens ou témoins oculaires, ou conservateurs d'antiques et respectables traditions. Accoutumés à ne voir que des pluies d'eau liquide ou condensée, les physiciens et ceux qu'entraînèrent leurs opinions, rejetèrent comme des fables, et donnèrent comme des preuves de la crédulité et de la superstition des anciens, toutes ces pluies de sable, de terre, de briques, de pierres, dont on lit si souvent la description dans Tite-Live, et surtout dans Pline l'Ancien. Personne, en effet, n'a fait *pleuvoir* tant et de si étranges choses, que ce célèbre naturaliste : tantôt c'est du lait, tantôt du sang, quelquefois de la chair, qui même n'était pas sujette à se corrompre; quelquefois de la laine tombée, dit-il, dans le royaume de Naples; et les philosophes qui, tantôt nient tout, et tantôt veulent tout expliquer, ont appelé cette laine, *laine philosophique*, et nous ont appris que ce n'était autre chose qu'un *oxide de zinc sublimé*. Je ne parlerai pas des pluies de fer et de soufre; c'est peu de chose après celles que j'ai rapportées : mais ce qui paraîtra quelque chose, c'est cette pluie qui argentait les vases de cuivre, au rapport de Dion Cassius. Fréret, qui ne croyait pas facilement, croit à cette pluie-là, et l'explique. Enfin Muschembroëck, un des plus célèbres physiciens hollandais, a vu tomber, en 1695, une pluie de beurre.

Mais si, malgré ces graves autorités et ces doctes explications, il est permis de douter encore un peu des pluies de beurre et de laine, il n'est plus possible de contester l'existence des pluies de pierres; elle est généralement constatée par les anciens et les modernes. Tite-Live a vu un grand nombre de ces pierres météoriques sur le mont *Albanus*, près de Rome. Pline fait l'histoire de plusieurs de ces pierres : l'une conservée dans le gymnase d'Abydos, une autre à Cassandrie, une troisième tombée à Ægos-Potamos, grosse comme un carrosse, et dont la chute avait été prédite par Anaxagore; il doute à la vérité de la prédiction, mais nullement du phénomène en lui-même. Il saisit même cette occasion pour affirmer que ces événemens ne sont pas rares, *decidere tamen crebro haud erit dubium*. Depuis Pline jusqu'à nos jours, la pierre dont la chute a fait le plus de bruit, est celle tombée à Esisheim en Alsace, il y a plus de trois cents ans : son poids était de deux cent soixante livres; mais depuis un demi-siècle, ces pluies ont été si fréquentes, si bien observées, et tellement constatées, qu'il faut y croire, et essuyer les explications des physiciens et des chimistes.

M. Patrin nous avait déjà dit que ce phénomène avait son origine dans l'existence d'une circulation habituelle de divers fluides gazeux, qui passent de l'atmosphère *dans les couches schisteuses primitives;* d'autres physiciens faisaient lancer ces pierres par des volcans, qui les transportaient à cinq ou six cents lieues, de manière à ne laisser aucune trace, ni au point de départ, ni dans la traversée; et à n'être aperçues qu'au moment de la chute; d'autres,

enfin, les faisaient venir en droite ligne de la lune; mais M. Thilorier trouve que la lune n'a pas assez de *calorique* pour nous jeter des pierres ; il fait aussi de fortes objections contre les volcans ; et s'il est un peu plus favorable aux *couches schisteuses*, il sent le besoin de modifier ce système. Voici donc le sien : « Un rocher, composé de silice, de fer, de magnésie, de nickel, etc., se forme subitement dans l'atmosphère, par la *précipitation* des parties hétérogènes, et la réunion de ce *précipité* autour d'un centre commun. En effet, quand il pleut, la transparence de l'air est troublée par la *précipitation* de l'eau ; l'opacité de l'air augmente encore cette *précipitation*. Si la *précipitation* est considérable, l'eau tombe en gouttes de pluie ou en étoiles de neige; si la *précipitation* est plus abondante, les molécules *précipitées* tombent en forme d'averse : la même cause qui entraîne vers un centre commun les *précipités* aqueux, doit opérer le même effet sur les *précipités* solides que la fermentation et l'hydrogène élèvent continuellement dans l'air, et qui se *précipiteront* surtout autour des corps saillans qui occasionent dans l'air un *remous* favorable à la *précipitation*..... Et voilà pourquoi il pleut des pierres. » Bien des gens croiront peut-être que ce serait *précipiter* leur jugement, que d'adopter une pareille opinion.

Lorsque le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* veut lui apprendre la physique, le principe et l'origine des choses, des météores, des arcs-en-ciel, des volcans, etc. M. Jourdain trouve qu'il y a là-dedans trop de *tintamarre*, *trop de brouillamini*. M. Thilorier est plus hardi que M. Jourdain : après

nous avoir expliqué les pluies de pierres, il veut encore nous dévoiler les secrets de la formation de l'univers : il nous donne une cosmogonie, une *Genèse philosophique* de sa façon. J'ai d'abord tremblé pour la *Genèse*, à laquelle je conserve un vieux respect. J'ai craint que Moïse ne pâlît devant M. Thilorier; mais il me rassure : il respecte aussi l'ancienne *Genèse*. Il avoue qu'elle est le *catéchisme de l'homme enfant*, qu'elle contient des *vérités morales* propres aux hommes de tous les siècles et de tous les pays; mais enfin, il faut aux philosophes une *Genèse philosophique*, et il leur propose la sienne. C'est ici qu'il y a du fracas, du mouvement, des *précipités*, des *précipitations*, des détonations et de la chimie. Veut-on savoir ce que M. Thilorier substitue au *fiat lux, et facta est lux*, auquel quelques personnes tiennent encore? « La lumière éparse réunit ses molécules; « quelques-unes se modifient en magnétisme, en « galvanisme, en calorique, en électricité; en ma- « gnétisme, invisible tourbillon...; en galvanisme, « puissant excitateur....; en calorique, agent infati- « gable.....; en électricité, tantôt fleuve bienfai- « sant, etc. » Veut-on savoir quelle planète fut la première habitée? *celle qui versa le plus tôt dans le réservoir universel son calorique surabondant*. Je ne suivrai pas M. Thilorier dans sa cosmogonie; elle est d'une scrupuleuse exactitude dans les détails; rien ne lui échappe : le tonnerre n'a pas grondé une seule fois, la terre n'a pas éprouvé un tremblement dans les premiers jours de sa création, ou plutôt de son arrangement, car *création* est peu philosophique, sans qu'il s'en soit aperçu. Il prend, pour dé-

crire ces grands phénomènes, le ton illuminé d'une pythonisse; et si je voulais lire des rêveries sur ce sujet, je préférerais quelques belles pages de Platon, quelques beaux vers d'Ovide, ou le songe de Scipion, qui entend l'harmonie des sphères, au pathos poétique de M. Thilorier. Non content de nous décrire la formation du monde, M. Thilorier décrit aussi sa destruction; car enfin il viendra un moment où il n'y aura plus de *calorique*, plus *d'oxigène;* où *la mort, amante* de la vie, *attentive à réparer ses erreurs, à élaguer le superflu de la vie.... sera sans laideur. Les soleils habités et refroidis, incendiés, repeuplés et refroidis encore*, atteindront la fin de la funeste spirale, *et l'immuable éternité aura vu le temps commencer et finir*, comme un temps très-court aura vu commencer, finir et oublier le livre de M. Thilorier.

Les Femmes, par Jos.-Alex. de Ségur.

Il était digne des chevaliers français d'écrire l'histoire des femmes, ou, ce qui est sans doute la même chose, de faire leur éloge : prévenus sur un sujet qui semblait leur appartenir de droit, par un minime, le père Hilarion de Coste, c'était pour eux un devoir de suivre du moins un exemple qu'ils devaient être honteux de n'avoir pas donné. M. de Ségur a enfin entrepris d'acquitter cette dette. Il a essayé de présenter aux femmes un hommage digne d'elles, en leur offrant le tableau de leurs qualités et de leurs vertus; et aux hommes, un ouvrage dont le titre doit exciter leur curiosité et leur intérêt. Mais a-t-il répondu à l'attente

de ces deux classes de lecteurs? En fait d'hommages, les femmes ont le droit d'être difficiles; et les hommes ne peuvent manquer de l'être sur un sujet qui promet beaucoup et qui les intéresse vivement. M. de Ségur doit donc s'attendre à être jugé avec une justice sévère.

Les femmes lui reprocheront peut-être de s'être trop annoncé comme leur panégyriste. Il y aurait eu plus d'adresse à ne paraître qu'historien : il eût alors inspiré plus de confiance. Cet enthousiasme qu'il affiche décréditerait les éloges les mieux fondés, et les ferait croire au-dessus du sujet, si l'on n'était bien persuadé que le sujet est au-dessus de tous les éloges. Elles diront avec raison que ni comme historien, ni moins encore comme panégyriste, M. de Ségur ne devait intenter contre elles des accusations fausses ou peu fondées. Il ne devait pas insinuer que leur *esprit dominateur* les avait portées dans tous les temps, et surtout à certaines époques, à *conjurer*, à *conspirer*, pour établir leur empire sur l'esprit des hommes. Un instinct secret peut, à la vérité, faire tendre les femmes vers un même but; mais elles ne *conjurent* point, elles ne *conspirent* point : il faudrait pour cela qu'elles se communiquassent leur plan. Elles n'en ont ni les moyens, ni la volonté; en un mot, une *conjuration*, une *conspiration* est impossible entre les femmes. Elles lui reprocheront d'avoir très-mal prouvé que l'importante fonction de gouverner un État n'était pas au-dessus de leurs forces, si elles se font expliquer le vers que M. de Ségur cite à l'appui de cette thèse :

Rex fuit Elisabeth, fuit et regina Jacobus.

elles verront que ce vers prouve précisément le contraire; et que, flatteur pour Élisabeth, il est très-injurieux aux femmes. Quoi de plus injurieux en effet pour elles, que de donner le nom de *roi* à une grande reine, et le nom de *reine* à un roi faible et méprisable? Elles ne lui pardonneront pas de les juger incapables du sentiment qui honore le plus l'humanité : celui de l'amitié; enfin, elles trouveront que M. de Ségur annonçant toujours, malgré ces imputations, et malgré quelques anecdotes où les femmes ne sont pas trop ménagées, le dessein de les louer, ressemble un peu à Brantôme, qui, en mettant sur le compte de chacune des femmes dont il écrit l'histoire, les aventures les plus scandaleuses, ne cesse cependant de répéter cette formule, ou quelque autre équivalente : *C'était, au demeurant, une bonne et respectable dame, remplie d'honneur et de vertu.*

Mais les hommes feront bien d'autres reproches à M. de Ségur : ils s'attendaient à lire un ouvrage historique et philosophique; ils comptaient y trouver, et des recherches profondes, et des idées neuves et piquantes : leur attente a été trompée; ils n'ont trouvé que des idées très-superficielles et des idées communes, si on en excepte quelques-unes d'assez heureuses. La philosophie et l'histoire, loin de se prêter une force mutuelle et un mutuel appui, ne semblent être là que pour se suppléer l'une à l'autre; c'est-à-dire, que M. de Ségur paraît mettre de la philosophie, quand il n'a plus d'histoire; et de l'histoire, quand il n'a plus de philosophie; et, comme s'il n'avait pas assez de l'une et de l'autre, pour faire

un livre sur les *femmes*, il entremêle tout cela de petits contes, qui souvent ont très-peu de rapport au sujet, et surtout aux peuples chez lesquels il place le lieu de la scène; tel est son conte *égyptien*, où l'on ne trouvera rien d'*égyptien*, que le Nil et les mystères d'Isis.

M. de Ségur s'est vu souvent forcé, par le peu de recherches qu'il avait faites, et le peu de matériaux qu'il avait rassemblés pour son ouvrage, de substituer à l'histoire des femmes en général, celle de quelques femmes en particulier; mais lorsqu'on juge ainsi des mœurs, des qualités, des vertus, de l'influence de l'espèce, par l'individu, on s'expose à juger comme ce voyageur allemand, qui, ayant eu une querelle à Blois avec son hôtesse, dont les cheveux étaient trop blonds, ne manqua pas de mettre sur son recueil d'observations : *Nota benè, que toutes les femmes de Blois sont rousses et acariâtres.*

Il y a du moins un avantage à ne pas trop multiplier les recherches : on peut mieux s'assurer de leur exactitude; mais c'est encore un avantage que M. de Ségur a négligé. Il fait venir Aspasie à Athènes vers la fin de la guerre du Péloponnèse, quoique son arrivée dans cette ville ait précédé cette guerre, dont quelques historiens attribuent même la cause à ses ressentimens particuliers; il la fait parler, jeune encore, de Démosthène et de Philippe, quoiqu'elle ne fût point leur contemporaine, ou qu'elle n'ait pu les connaître que dans un âge très-avancé. Il vante la justice et la douceur des lois romaines à l'égard des femmes; et cependant par ces lois, un mari avait, dans certains cas, droit de vie et de mort sur sa femme; il

pouvait la renvoyer sur les plus légers prétextes ; par exemple, pour avoir bu du vin sans sa permission. En parlant de la corruption que le luxe introduisit parmi les femmes romaines, M. de Ségur dit qu'on ne compta plus parmi elles « la fameuse Porcie, fille « de Caton, ni cette Julie, femme de Pompée, qui « mourut de douleur, en voyant une robe de son « mari teinte de sang ; » ce qui donnerait à entendre que *Porcie* et *Julie* vivaient dans les premiers siècles de l'austérité romaine, et long-temps avant l'introduction du luxe.

Enfin, M. de Ségur sort de cette antiquité, un peu difficile à débrouiller, surtout relativement aux femmes, dont les anciens avaient le tort de s'occuper très-peu. Remarquant avec justice les services rendus à la religion chrétienne par les femmes ; services attestés par les fastes des martyrs, par les lettres de saint Jerôme à Paule et à Eustoquie, et par tous les monumens ecclésiastiques, il arrive rapidement aux siècles modernes, qu'il est plus aisé de connaître. Ce n'est pas que sur cette partie de l'histoire il ne s'en rapporte trop légèrement aux récits des voyageurs ; et j'avoue que j'ai de la peine à croire que les maris chinois soient assez jaloux, pour ne laisser tâter le pouls de leurs femmes que par le moyen d'un fil attaché au bras de la malade, et dont le médecin tient un bout éloigné peut-être de quelques mètres du foyer des pulsations.

L'époque la plus brillante de l'existence des femmes se trouve dans les siècles de la chevalerie, où la religion, l'honneur, la politique de tout bon paladin étaient dans ces trois mots : *Mon Dieu, mon roi,*

ma dame. M. de Ségur aurait pu nous donner des détails plus intéressans sur ces temps chevaleresques; on lira cependant avec plaisir ceux qui sont contenus dans son ouvrage. Il a raison de passer légèrement sur les temps malheureux et obscurs qui séparèrent cette époque d'un siècle où les femmes jouèrent aussi un rôle distingué : le siècle de Louis XIV. Ici, dans la foule des mémoires et des anecdotes, on n'est embarrassé que du choix. Je ne vois pas pourquoi, au milieu de ces recherches, M. de Ségur a été imaginer de longues conversations entre Fouquet et Lauzun. Ces conversations sont très-peu naturelles; les premières surtout. Il n'est pas vraisemblable que les deux prisonniers se soient amusés à raconter ce qu'ils savaient parfaitement l'un et l'autre. Si c'est un cadre où l'auteur a voulu placer quelques anecdotes, il aurait pu se dispenser de cet effort d'imagination pour répéter ce que tout le monde sait; peut-être aurait-il dû aussi raconter comme tout le monde sait. Je ne vois pas, par exemple, pourquoi, lorsque madame de La Vallière veut s'arracher aux séductions de la cour et de sa passion, il la fait retirer à Saint-Cloud. Tous les mémoires du temps disent que c'est à Chaillot. M. de Ségur répondra peut-être, avec Martine, dans les *Femmes savantes :*

> Que ce soit à Chaillot, à Saint-Cloud, à Pontoise,
> Peu m'importe.

Il n'importe guère, en effet; mais enfin le premier mérite, quand il s'agit d'une anecdote trop connue, est de ne pas la répéter : le second est de la répéter comme tous les autres.

Les femmes du siècle de Louis XV sont peintes avec des couleurs malheureusement trop vraies. Je reprocherai cependant à M. de Ségur le conte qui termine le tableau : les traits en sont tellement chargés, que c'est une caricature. J'ose d'ailleurs lui attester que les gentilshommes limousins n'étaient point si ridicules, ni leurs femmes si bêtes et si faciles. En général, ses contes sont mal imaginés ; ils sont en trop grand nombre ; ils suspendent l'intérêt d'un ouvrage qui serait très-intéressant, s'il était tel qu'il devrait être.

Le généreux dévouement des femmes pendant la révolution n'a pu manquer de fournir quelques belles pages à M. de Ségur ; mais tout cela est terminé par de petites anecdotes cent fois répétées dans les journaux, ou prises dans les longues notes d'un petit poëme. Si de cette analyse de détails nous passons à un coup-d'œil sur l'ensemble de l'ouvrage, nous le trouverons dépourvu de tout plan et de toute méthode ; il y règne un désordre continuel : l'histoire ancienne et l'histoire moderne y sont sans cesse confondues ; on y passe d'un chapitre sur les *femmes livrées aux lettres,* à une *comparaison des deux sexes ;* de cette comparaison à un chapitre sur l'*amour,* d'où on revient aux *femmes considérées sous le rapport des lettres.* Les idées philosophiques en sont souvent peu justes. Où M. de Ségur a-t-il pris que *l'imitation,* naturelle à la nature humaine, *a une marche plus rapide dans le bien que dans le mal?* Cette observation ferait beaucoup d'honneur à l'humanité ; mais elle est malheureusement démentie par l'expérience. Comment peut-il dire que les Grecs

ont su *tirer le meilleur parti des femmes?* Et ce meilleur parti consistait à honorer les courtisanes, et à tenir leurs femmes dans un asservissement et une obscurité méprisables.

Le style de l'ouvrage est souvent gâté par des néologismes et des locutions qui appartiennent au langage de la révolution; et, par un contraste singulier, on y remarque quelquefois un précieux et une affectation dignes de l'hôtel de Rambouillet.

Qu'on ne pense pas, cependant, que cet ouvrage soit dépourvu de tout mérite. Il y a certainement beaucoup d'esprit, de très-bonnes intentions, et un dernier chapitre très-court, dont la première moitié est très-bonne.

Essai sur le caractère, l'esprit et les mœurs des Femmes, dans les différens siècles; par Thomas.

Rien ne doit plus déplaire aux femmes que d'être louées pour des qualités qu'elles n'ont pas : rien n'est plus maladroit dans un écrivain, que de leur donner de pareils éloges. Se jeter dans un monde idéal, lorsque le monde réel offre des objets si intéressans; parcourir le domaine de la fiction, lorsque les champs de la vérité présentent le spectacle le plus agréable et le plus varié : c'est une preuve de mauvais goût et de faux jugement; c'est une injure faite à un sexe qu'on a l'air de ne pouvoir louer que par des éloges mensongers. Tel est le défaut qui règne dans tout l'ouvrage de Thomas, mais surtout dans la première partie. Panégyriste maladroit, il veut donner aux femmes toutes les vertus mâles et énergiques, toute la

force du caractère, tous les dons du génie qui distinguent les hommes, et il ne s'aperçoit pas qu'il rend les femmes beaucoup moins aimables, en voulant les rendre plus admirables, ce qui est bien moins important pour elles.

C'est, en effet, les priver de leur charme le plus séduisant; c'est, pour ainsi dire, les désenchanter, que leur ôter ce mélange de force et de faiblesse, de qualités et de défauts qui les rend imparfaites, il est vrai, comme tout ce qui est sorti des mains de la nature, mais qui fait trouver tant de grâces jusque dans leur imperfection. « Leur légèreté et leurs caprices même, « dit Bernadin-de-Saint-Pierre, balancent en tout « temps la gravité et la constance trop réfléchies de « l'homme, et en acquièrent réciproquement de la « pondération. Ainsi, les défauts d'un sexe et les « excès de l'autre se compensent mutuellement. »

C'est à cette organisation qu'elles doivent leurs plus touchans attraits : c'est par elle qu'elles sont épouses sensibles, mères tendres, liens aimables de la société, amies de l'ordre, de la modération, de la morale, de la religion ; et voilà tout ce qu'elles doivent être, voilà le rôle que la nature leur a destiné, et il est assez beau. C'est en s'y renfermant qu'elles auront droit à cette *estime publique* que Thomas accuse Thucydide d'avoir voulu enlever aux femmes, en leur défendant de faire parler d'elles : comme si l'estime publique était ordinairement accordée aux femmes qui font beaucoup *parler d'elles;* comme si elle n'avait pas été le partage de ces dames romaines que Thomas offre à notre admiration, et qui, dans les premiers siècles de la république, se distinguèrent

par la seule pratique des vertus simples et modestes !

Loin de nous ces terribles héroïnes, ces farouches républicaines, dont les institutions sociales dénaturèrent le caractère doux et sensible, et que Thomas ne serait pas éloigné de proposer pour modèle à nos Françaises. *C'est à Sparte*, dit-il, *qu'on retrouve des âmes toutes différentes de celles que nous connaissons*. Tant pis pour *ces âmes* : c'est comme quelques-unes de celles que nous connaissons, qu'il serait à désirer qu'elles fussent toutes. Ce que Thomas admire encore dans ces terribles femmes qu'il offre aux nôtres pour modèles, *c'est la nature immolée à la patrie; le nom de citoyenne préféré au nom de mère*. Voilà, ce me semble, un renversement des sentimens naturels qui ne peut être bon à rien. C'est surtout par les affections domestiques qu'une femme doit tenir à la patrie; il faut qu'elle soit d'abord fille respectueuse, épouse sensible, tendre mère; et ces liens si forts, si puissans sur son cœur, la rendront *citoyenne*. Il est dans la nature, et surtout dans celle d'une femme, que les sentimens s'affaiblissent à mesure qu'ils s'étendent. Mais l'admiration du panégyriste redouble, *lorsqu'il voit des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups; des mains maternelles armées contre un fils coupable; des ordres de mourir, envoyés à un fils* SOUPÇONNÉ *d'un crime....* Ah ! ce sont là des Furies, et non pas des femmes ! N'était-ce pas assez qu'on voulût nous faire admirer la férocité de Brutus ? faut-il encore qu'on offre à notre admiration le même spectacle, plus revoltant cent fois dans une mère ?

Je ne suivrai pas plus long-temps Thomas dans le

récit de ces traits qui excitent son enthousiasme ; je le laisserai admirer tant qu'il voudra ces femmes qui *ferment le passage à leurs fils et à leurs époux*, poursuivis par un ennemi victorieux ; et cette Transylvane qui tue de sa main dix janissaires. Moi, j'aime les femmes qui ne tuent personne. Tous ces faits et gestes étaient dignes de figurer dans les *Entreprises héroïques et les triomphes immortels de* 845 *femmes* de Paul de Ribera, qui écrivait au seizième siècle ; mais il appartenait à un philosophe du dix-huitième siècle, où la civilisation était plus parfaite, où les qualités sociales étaient mieux connues, d'apprécier, à leur juste valeur des actions qui, sortant de l'ordre naturel, effacent le caractère primitif que la nature accorda aux femmes pour leur bonheur et pour le nôtre ; des actions enfin, qui ont leur motif et leur excuse dans un état malheureux, barbare et presque sauvage, et qui ne peuvent être présentées comme des modèles, à une époque bien différente, et dans des temps plus heureux.

Si la nature n'a pas fait les mains des femmes pour être armées d'une pique, elle n'a pas fait davantage leurs têtes pour être ornées d'un bonnet de docteur. Elles ne sont destinées ni à défendre les États, ni à les gouverner, ni à éclairer les hommes par de savantes méditations, ni à cultiver les sciences, ni à rien approfondir; elles peuvent seulement effleurer agréablement la surface de quelques objets, trouver et nous procurer les charmes d'un délassement utile, dans une culture légère des beaux-arts et des belles-lettres. L'ouvrage de Thomas fut entrepris pour établir une doctrine contraire.

Mais son esprit juste et sage lui fit bientôt sentir qu'il soutenait une mauvaise thèse : on s'en aperçoit, à l'espèce de contrainte, et même à la contradiction qui règne dans les différentes parties de son ouvrage. Il l'avait entrepris pour plaire à madame Necker ; et c'est à elle sans doute que s'adresse cette phrase, lorsque, parlant des femmes de ce siècle, il dit : *Il y en a qui pourraient penser avec Montesquieu* (cela est un peu fort), *et avec qui Fénelon aimerait à s'attendrir* (cela est bien ridicule) ! Mais ne soyons pas trop sévères sur les exagérations de la reconnaissance et de l'amitié.

Comme madame Necker avait sans doute tous les genres d'ambition, Thomas entreprit d'établir que les femmes peuvent prétendre à tous les genres de gloire. Mais l'auteur s'arrête à chaque pas devant la difficulté de son entreprise, et il finit par faire une foule d'aveux très-contraires à la cause qu'il plaide. Dans l'ordre des talens, après avoir fait des divisions et des subdivisions sans fin et surtout sans goût, dans un sujet où il ne fallait pas introduire un appareil scholastique, il en est qu'il refuse absolument aux femmes ; il n'en est aucun qu'il leur accorde dans un degré égal aux hommes. Il les traite plus avantageusement sous le rapport des vertus ; mais il en est de bien précieuses qu'il leur refuse, ou qu'il ne paraît leur accorder que par complaisance : tel est le sentiment de l'amitié. Il réfute, il est vrai, Montaigne qui avait prononcé durement que les femmes en étaient incapables, mais il le réfute faiblement, et donne plus de force encore à ses objections.

Thomas avait assez de talent pour faire une fâcheuse

révolution dans la littérature. Une apparence de grandeur dans les idées, de force et d'énergie dans le style; un faux brillant, très-propre à séduire, entraîna la foule des écrivains, fit un grand nombre de détestables copistes, et donna une grande vogue à leur chef :

> D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix,
> Vient régenter les grands, les ministres, les rois;
> Et dans l'Académie, empesé pédagogue,
> Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

Ces défauts sont moins sensibles dans l'*Essai sur les Femmes :* le style en est moins boursouflé, moins tendu, moins guindé; il a même quelquefois de la grâce; il présente des rapprochemens ingénieux, des nuances délicates; les idées ont de la finesse : telle est celle-ci, où l'auteur veut prouver que les femmes ne sont pas propres à exercer les fonctions de juge; ce qui, par parenthèse, était assez inutile à prouver : « Rarement les femmes sont-elles comme la loi, qui « prononce sans aimer ni haïr; leur justice soulève « toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'el- « les ont à condamner ou à absoudre. »

Mais, à force de vouloir donner à ses idées ou de la finesse ou de la profondeur, il leur donne plus de subtilité que de justesse; voulant sans cesse tout expliquer et remonter aux causes de tout, tantôt il donne des explications entièrement fausses, tantôt il se jette dans la métaphysique la plus obscure et la plus déplacée dans un pareil sujet, tantôt il détruit dans une page ce qu'il avait établi dans une autre.

Ainsi, pour donner la raison des triomphes que les femmes savent remporter sur leurs plus vives

passions, et pour remonter à la cause de la vertu et de l'honneur chez elles, il vous dira : « Il est presque « égal pour le bonheur de satisfaire de grandes pas- « sions ou de les vaincre ; l'âme est heureuse par ses « efforts, et pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe « d'exercer son activité contre elle-même. » Raison aussi fausse qu'elle est peu flatteuse pour celles que l'auteur veut sans cesse flatter.

Veut-il expliquer pourquoi les passions, même celle de l'amour, sont moins énergiques et moins impétueuses dans les femmes que dans les hommes, il s'exprime ainsi : « Obligées par leur devoir, par la « réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine « grâce qui adoucit tout, à cacher une partie de leurs « sentimens, ces sentimens toujours contraints ne « doivent-ils pas s'affaiblir chez elles peu à peu, et « avoir moins d'énergie que ceux des hommes qui, « toujours audacieux et extrêmes avec impunité, « donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils « veulent, et les fortifient en les développant? » En lisant ceci, j'avais imaginé qu'on pouvait contester cet effet de la contrainte sur les passions ; et M. Thomas est de mon avis, car il dit plus loin, et vers la fin de son ouvrage : « Les passions des femmes, plus « gênées, doivent être plus ardentes ; elles se nour- « rissent dans le silence, et s'irritent par le combat ; « la crainte et les alarmes mêlant l'inquiétude à l'a- « mour, le redoublent encore. » Peut-on se contre- dire plus formellement?

On a reproché à Thomas l'usage trop fréquent des mots *masses*, *résistances*, *chocs*, etc. ; il a fait grâce aux femmes des *masses* et des *résistances ;* mais

il ne leur a pas épargné les *chocs;* j'en trouve quatre dans six lignes : un *choc* dans les mœurs, un *choc* dans les lois, un *choc* dans le gouvernement, un *choc* dans les religions. Il ne s'est pas plus corrigé de son penchant à l'hyperbole et à l'exagération. Ainsi, il commence son livre par le tableau le plus affreux de la malheureuse situation des femmes dans tous les siècles et dans tous les pays. En vérité, d'après les traits de ce tableau, nous sommes de grands monstres; mais je suis sûr que les femmes nous rendent plus de justice. Thomas les plaint de la longue *tutelle* où elles sont retenues; et quelques pages après, il loue la *tutelle* bien plus *longue* encore, à laquelle elles étaient assujetties chez les Romains. Il les plaint encore d'être soumises à des liens indissolubles, comme si les mêmes liens n'enchaînaient pas les hommes; comme s'ils n'étaient pas un bienfait de la religion envers les femmes surtout, qui ont bien plus à perdre que les hommes dans la rupture de ces liens sacrés!

En général, Thomas ne sait louer un sexe qu'aux dépens de l'autre. Ainsi, après avoir présenté ce tableau de l'amour maternel : « C'est auprès du berceau « de son enfant, c'est en voyant le souris de sa fille « et les jeux de son fils, qu'une mère est heureuse, » il ajoute : « Et où sont les entrailles, les cris, les « émotions puissantes de la nature? Où est ce carac- « tère tout à la fois touchant et sublime qui ne sent « rien qu'avec excès? *Est-ce dans la froide indiffé-* « *rence de tant de pères?* Non; c'est dans l'âme pas- « sionnée et brûlante des mères. » (Que lui ont fait ces pauvres pères! pourquoi leur insulter ainsi?) « Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt

« qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en « arracher leur enfant qui vient d'y tomber par im- « prudence. » Ce trait est pris d'un roman fameux; mais dans le cours ordinaire et historique des choses, je conseillerais à un enfant, en pareille occurrence, de s'en fier plus à son père qu'à sa mère. Concluons que les femmes valent beaucoup, mais que les hommes ont aussi leur petit mérite; et les femmes seront de notre avis là-dessus.

Conversations d'Émilie.

Fénelon, dans son excellent *Traité sur l'éducation des filles,* se plaint de la négligence que l'on apporte communément à cette partie si importante de l'instruction publique ou particulière. Peut-être formerait-il encore aujourd'hui les mêmes plaintes, car on ne néglige guère moins une chose, en s'en occupant mal, qu'en ne s'en occupant pas du tout; mais il ne les appuierait pas du moins sur les mêmes preuves. « On suppose, dit-il, qu'on doit donner à « ce sexe peu d'instruction... L'éducation des gar- « çons passe pour une des principales affaires du « bien public, et quoiqu'on n'y fasse guère moins « de fautes que dans celle des filles, du moins on « est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour « y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués « à donner des règles dans cette matière. Combien « voit-on de maîtres et de colléges! Combien de dé- « penses pour des impressions de livres, pour des « recherches de sciences, pour des méthodes d'ap- « prendre les langues, pour des choix de profes-

« seurs! Tous ces grands préparatifs ont souvent « plus d'apparence que de solidité; mais enfin ils « marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des « garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas « qu'elles soient savantes; la curiosité les rend vaines « et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner « un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans « raisonner. »

Je crois qu'on ne dit plus cela aux jeunes filles; il ne s'agit plus de les former uniquement pour *gouverner leurs ménages* ni pour *obéir à leurs maris*, même *en raisonnant :* enfin on aurait tort de se plaindre qu'il manque de *livres à leur usage*, de *méthodes*, d'institutrices, et même de *professeurs*. Il est vrai que les livres et les méthodes, souvent inutiles pour l'éducation des jeunes gens, le sont bien plus ordinairement encore pour celle des jeunes demoiselles. Il y a en effet, dans l'instruction des jeunes gens, une partie plus positive, qui peut être l'objet d'un ou de plusieurs livres; les sciences y entrent pour beaucoup, et les sciences peuvent être assujetties à une ou à plusieurs méthodes. L'éducation des jeunes filles, au contraire, quoique non moins déterminée dans son objet et dans les résultats qu'on se propose, a quelque chose de plus vague dans ses moyens. Plus ordinairement domestique et particulière, elle peut moins être assujettie à une règle unique et générale; elle doit être plus abandonnée à l'instinct délicat des mères, à leur sagacité naturelle, à la variété des circonstances et des positions. Son but est de donner à l'esprit moins d'étendue et de profondeur que de grâce et de justesse. Ce but doit

être surtout de former le cœur et le caractère; et ce n'est point des livres qu'il faut attendre un pareil ouvrage : lorsque leur morale est bonne, il lui manque presque toujours une qualité essentielle pour de jeunes personnes, c'est d'être persuasive; son langage leur paraît toujours sec et austère. Ce livre, précepteur souvent muet, ne peut ni saisir l'àpropos, ni profiter des circonstances qui rendraient ses préceptes si frappans, si lumineux. Il faut donc un livre vivant; et le meilleur de tous, c'est une mère éclairée, dont les leçons parlent un langage doux et persuasif; c'est surtout une mère vertueuse, dont l'exemple appuie ces leçons; car le premier de tous les livres et de tous les maîtres pour une jeune personne, c'est le bon exemple :

Scilicet exspectas ut tradat mater honestos
Atque alios mores, quàm quos habet?

Si les ouvrages que l'on publie *à l'usage des jeunes demoiselles* sont très-peu *à leur usage*, ils peuvent cependant, lorsqu'ils sont le fruit d'un esprit solide, agréable et éclairé par l'expérience, ne pas être inutiles aux mères et aux institutrices : elles y puiseront une connaissance plus particulière de ces jeunes esprits, légers, frivoles, inattentifs, curieux, avides de savoir, paresseux pour apprendre, vous accablant de questions pour satisfaire leur curiosité, n'écoutant pas votre réponse; emportés par leur dissipation, présomptueux, fiers de leur petite science, et croyant, à chaque nouvelle découverte, qu'il ne leur reste plus rien à apprendre; caractère qui serait aussi ridicule qu'insupportable dans une per-

sonne d'un âge mûr, et qui, dans l'enfance, est un heureux mélange de qualités et de défauts, dont une mère habile peut tirer le meilleur parti.

Les *Conversations d'Émilie* lui fournissent un vrai modèle en ce genre. Avec quel art, quelle douceur et quel charme madame d'Épinay sait combattre les petits défauts et développer les bonnes qualités de son Émilie! Il est difficile, dans un sujet surtout qui paraît susceptible de peu d'agrément, de réunir à un si haut degré l'esprit et la raison, la grâce et le bon sens. Il paraissait impossible d'intéresser aux conversations d'un enfant de six ou sept ans, ceux qui ne sont plus des enfans, ou qui du moins ont depuis long-temps passé l'âge où il est permis de l'être. Madame d'Epinay en a trouvé le secret: les petits drames pleins de naturel, dans lesquels elle a placé ses leçons; la peinture naïve des qualités et des défauts de l'enfance, l'action qui donne la vie à tous ces petits tableaux, l'esprit qui les anime, un ton exquis qui leur donne de la grâce, un enfant charmant qui en est le principal personnage, tout occupe avec intérêt l'attention du spectateur.

Émilie a bien de l'esprit, peut-être plus que n'en comporte son âge; et sa mère lui en suppose quelquefois encore plus qu'elle n'en a; elle lui donne des explications un peu savantes, elle lui tient des discours un peu longs; enfin, pour épuiser ici toute ma critique, et n'avoir plus qu'à louer, je dirai qu'Émilie a peut-être moins d'esprit dans le troisième volume, où elle a dix ans, que dans le premier, où elle n'en a que cinq, et je crois que sa mère en a moins aussi. Ce troisième volume me paraît

inférieur aux deux autres : il y a une conversation beaucoup trop longue entre Émilie et sa poupée, et une explication lamentable et interminable d'un dessin : mais ces légers défauts sont heureusement rachetés par l'agrément des autres *conversations*. Socrate se vantait d'être la *sage-femme* des esprits, parce que, par les questions qu'il proposait, il développait leurs idées, et les faisait ainsi *accoucher*. Madame d'Épinay pouvait aussi se dire à juste titre la *sage-femme* de l'esprit de sa fille; et elle aidait, avec un art merveilleux, le travail de la nature, qui, secondé par les progrès de l'âge et de la réflexion, développait dans son élève les germes de l'esprit et de la raison.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ces *Conversations*, c'est le talent avec lequel leur auteur saisit la plus petite circonstance, pour donner des leçons importantes; et le parti qu'elle sait tirer de la légèreté de l'enfant, pour les varier à l'infini, les rattachant toujours à un point qui fixe fortement l'attention de son élève : elle bâtit un fond d'instruction très-solide sur une pointe d'aiguille, sur *l'aile d'une mouche*.

Ce n'est point ici une façon de parler, un proverbe : Émilie a attrapé une belle mouche; elle veut lui arracher les ailes; sa mère, défendant l'insecte et ses ailes, établit les principes d'une excellente morale, égayée par les objections et les réparties fines et spirituelles d'Émilie. De la morale on passe à l'histoire de Domitien, qui commença son cours de cruauté en tuant des mouches. Il y a moins loin, de Domitien à Titus, que d'une mouche à

Domitien : on fait donc l'histoire de Titus, et c'est ainsi qu'à l'occasion d'un insecte et de la fantaisie d'un enfant, on excite sa curiosité, et on lui donne d'excellentes instructions.

Les *Conversations d'Émilie* parurent il y a près de trente ans (1); il y en a plus de vingt qu'elles obtinrent à l'Académie - Française le prix d'*utilité*. La Harpe, qui les avait beaucoup louées quand elles parurent, les loua beaucoup moins quand elles furent couronnées, si cependant ce n'est pas beaucoup louer un ouvrage, que de ne lui en préférer qu'un autre de madame de Genlis, qui eût remporté le prix, selon La Harpe, si elle *ne s'était mise à guerroyer fort gratuitement contre les philosophes*. Quant à madame d'Épinay, loin de *guerroyer* contre les philosophes, elle eut beaucoup de relations avec eux. J.-J. Rousseau, très-facilement amoureux, le devint de madame d'Épinay : il en parle souvent dans ses *Confessions*. Elle recevait aussi chez elle Diderot et D'Alembert; mais il paraît que son esprit, sa morale et ses principes ne se ressentirent point de *ces liaisons dangereuses* (2).

---

(1) J'écrivais ceci en 1805.

(2) Un ouvrage posthume de madame d'Épinay, récemment publié, nous a forcé de changer d'opinion à cet égard. (*Voyez* tome III, les *Mémoires* publiés sous son nom.)

Récréation d'une bonne mère avec ses filles, à l'usage des jeunes demoiselles; par M^me^ Perrier.

Le plus intéressant, peut-être, des tableaux de famille, c'est une mère occupée à l'éducation de ses filles. Une aimable institutrice et d'aimables élèves fixent agréablement l'attention du spectateur; toujours il reconnaît dans le cœur de l'une cette tendresse maternelle que rien ne peut suppléer, à laquelle aucun autre sentiment ne peut être comparé. Souvent il admire dans son esprit une sagacité merveilleuse, qui lui fait découvrir les meilleures méthodes, un tact délicat qui fait choisir les meilleurs moyens, une raison éclairée qui dicte les plus utiles leçons, une éloquence douce et persuasive qui les fait mieux goûter, une expérience enfin que souvent elle a achetée assez cher, mais qu'elle est heureuse d'employer au profit de ses élèves inexpérimentées. Elle a traversé, et quelquefois elle traverse encore les écueils dont ses filles vont être environnées : en se rappelant ses dangers, elle frémit de ceux qui les menacent; elle connaît parfaitement le monde au milieu duquel vont être jetées ses jeunes élèves. Les femmes, en général, sont douées d'une sagacité admirable pour l'observation du cœur humain et de la société; sans cesse elles sont occupées à mettre en jeu ce talent qu'elles ont reçu de la nature, par l'intérêt qu'elles ont d'observer les hommes et leurs rivales; et le fond d'instruction que cette expérience leur acquiert, est un trésor qu'une mère ouvre sans cesse au profit de celles qui sont destinées

à la remplacer dans la société, et à en faire à leur tour l'ornement. Une mère veut que sa fille plaise, parce que dans le monde c'est un des premiers devoirs, c'est une des principales qualités d'une femme; elle cultive donc en elle l'art de plaire; elle sait cependant que cet art est dangereux; qu'il peut être funeste à celle qui le possède; elle tâche donc de lui donner des bornes raisonnables; et, s'il est permis de parler ainsi, des limites vertueuses. Tel est le spectacle que présente une mère tendre et éclairée, sans cesse occupée à élever ses filles, à former leur cœur, à cultiver leur esprit, à développer leurs grâces.

Mais ce qu'un pareil tableau présente de grave et de touchant, lorsqu'on ne considère que le personnage de l'institutrice, est animé par la gaîté vive, par les qualités aimables, et même par les petits défauts et les petites passions des élèves. Plus souples, plus dociles, plus aimantes que les jeunes gens, leur cœur paraît plus susceptible de reconnaissance et d'attachement pour les personnes à qui elles doivent ces sentimens : plus précoces, leur esprit paraît d'abord avoir un tact plus heureux, une conception plus facile, une imagination plus vive; elles étonnent davantage par des saillies spirituelles et des éclairs de raison. L'observateur aime aussi à découvrir en elles les premiers symptômes de cette coquetterie qui ne les abandonnera plus, de ce désir de plaire qu'elles portent si loin, de ce caractère fin, adroit, souple, dissimulé, même un peu artificieux, partage assez naturel aux membres de la société qui, nés les plus faibles, veulent cependant y dominer.

Quelle que soit la méthode d'éducation employée par une mère, ses intentions sont en général si pures, si excellentes ; elle veut tellement le bien de ses filles, que je n'oserais jamais la critiquer : je respecterais toujours ces fonctions augustes, un des plus sublimes attributs de la maternité. Si donc madame Perrier était réellement une *bonne mère*, et que son ouvrage nous présentât le tableau de ses *récréations* au milieu de sa famille, je ne prendrais point la liberté de lui en dire mon sentiment. Mais je me persuade que madame Perrier n'est qu'une institutrice; et, quelque respectable que soit une institutrice, elle n'a cependant pas droit tout-à-fait aux mêmes égards qu'une mère. De plus, madame Perrier est auteur; ce qui diminue toujours un peu du respect et des égards qu'on doit à une femme. Enfin, madame Perrier fait non-seulement de la prose, mais elle fait encore des vers. Oh! cela me met fort à mon aise, et je ne me crois plus obligé qu'à lui dire le plus poliment que je pourrai, et en lui demandant pardon de la *liberté grande*, que sa poésie est très-mauvaise, sa prose très-médiocre; et que ni l'une ni l'autre ne seront ni agréables ni utiles aux *jeunes demoiselles*, auxquelles elle les destine.

Madame Perrier croit sans doute que les petites filles ont douze défauts, ni plus ni moins ; et voilà pourquoi elle ne leur donne qu'une leçon par mois, et chaque leçon ne manque pas de corriger radicalement un défaut. Celle du mois d'avril, par exemple, guérit toutes ces petites filles de la démangeaison de donner un poisson d'avril; après quoi il est

clair qu'on n'a plus rien à faire jusqu'au mois de mai. Il est vrai que, pour produire ce grand effet, la mère a été obligée de mentir un peu; mais cela ne tire point à conséquence; car elle nous assure que ses filles ne mentent jamais. Quant à elle, pour les corriger de quelque défaut, et leur inspirer quelque beau sentiment, elle ment à chaque instant, et attrape sans cesse ses élèves. Tantôt, pour faire éclater leur générosité, elle fait habiller quelqu'un de ses amis en cocher de fiacre, et les petites filles lui donnent tout leur argent, et se privent d'aller en sa faveur au spectacle; et, si leur mère leur fait observer qu'elles se repentiront peut-être de leur générosité, la plus jeune d'entre elles, qui doit avoir huit ans, répond : « Nous repentir d'avoir fait du bien! nous « ne serions donc pas tes filles. » Réponse bien belle pour mademoiselle Rose, et bien commune pour madame Perrier! Une autre fois, pour corriger ses filles de la poltronnerie, la *bonne mère* leur chante une chanson, ce qui leur donne tant de courage, que le jardinier étant venu dire, tout effrayé, que plusieurs hommes se sont introduits par force dans la maison, les petites filles s'arment de pelles, de râteaux et de bâtons, et vont forcer les ennemis à évacuer la place; mais c'était encore un conte fait à plaisir pour les éprouver. Fénelon n'aurait pas employé ces méthodes. « Les enfans, dit-il, sont plus pénétrans « qu'on ne croit; et, dès qu'ils ont aperçu quelque « finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent « la simplicité et la confiance qui leur sont natu- « relles. »

Lorsque madame Perrier n'a pas un cocher ou un

jardinier à ses ordres, elle a un sanglier qui sort d'un bois voisin pour venir donner une leçon à ses petites demoiselles; et cette fois c'est tout de bon, ce n'est pas un déguisement. La *bonne mère* et les filles ont, comme on le pense, une grande frayeur; mais un homme fort laid, que les petites filles n'aimaient pas à cause de sa laideur, vient à leur secours, tandis qu'un beau jeune homme qu'elles avaient trouvé charmant, s'est enfui; et voilà ces demoiselles bien déterminées à préférer dorénavant les hommes laids aux jeunes gens bien tournés et d'une jolie figure. Toutes les mères n'ont pas à leur disposition de pareils événemens pour corriger leurs filles; toutes n'ont pas le talent aussi d'improviser en vers ou en prose une histoire, un conte, un événement, ou de chanter une ariette, une romance, qui réponde à toutes les questions de leurs filles, et qui soit la censure de toutes leurs fautes.

Telle est donc l'analyse du livre de madame Perrier : chaque événement amène une histoire, ou un conte, ou une chanson, ou une romance : chaque romance et chaque conte amène aussi à son tour des événemens prodigieux : à chaque faute, à chaque défaut, correspond encore quelque conte en prose ou en vers, ou quelque chanson, et chaque conte ou chaque chanson corrige immanquablement un défaut.

Le style de madame Perrier manque de grâce et d'élégance; mais il est assez pur, à quelques incorrections près. Elle dit, par exemple : *Il a fait une maladie,* elle se rappelle *de*. Je n'aime point qu'elle parle de ces gens tant *mâles que femelles*, ni qu'elle

fasse dire à ses élèves à qui on demande de promettre quelque chose : *Nous le jurons.* Cela est trop solennel pour de petites filles; j'aimerais mieux encore qu'elles s'abstinssent de tutoyer leur mère.

Mais je dois surtout avertir madame Perrier qu'elle n'est pas poëte. Elle est bien plus incorrecte en vers qu'en prose; aussi elle dit : *Son esprit devient en démence. Cet usage est de faire;* il fallait dire *l'usage,* etc. Veut-elle faire à ses élèves le portrait de Janus, elle leur dit qu'il avait deux visages :

L'un affable et riant, et l'autre contristé.
Il regardait *l'an fuyant en arrière,*
Avec un air sombre et sévère,
Et par *devant gaîment l'an* qui recommençait.
. . . . . .
. . . . . .
La tête de Janus nous peint la prévoyance.
Tel offre à nos regards un visage riant,
Qui par derrière fait la moue.

On apprend toujours quelque chose, en écoutant les leçons qu'on fait aux petites filles; et, pour moi, j'avoue que je ne savais pas que Janus représentât les gens qui font *la moue par derrière.*

Avis d'une Mère à son Fils; par Mme de Lambert.

« Je dois plus, disait Alexandre, à Aristote qu'à « Philippe: je ne suis redevable à mon père que de « vivre; je suis redevable à mon précepteur de bien « vivre. » Le fils et la fille de madame de Lambert

ne pouvaient pas dire de leur mère ce qu'Alexandre disait de Philippe; ils lui étaient redevables tout à la fois *de vivre et de bien vivre.* Elle leur donna le jour, de bons exemples et d'excellentes leçons; et si des leçons peuvent faire une impression utile et durable, c'est lorsqu'elles sont données par une mère tendre et éclairée. Quel autre précepteur pourrait être aussi persuasif?

La plupart des mères, il est vrai, paraissent bien moins propres à diriger l'esprit et le cœur de leur fils, qu'à présider à l'éducation de leurs filles : elles savent mieux cultiver les dons que la nature accorda aux personnes de leur sexe, développer les qualités que la société exige d'elles, réprimer les penchans et les impressions qui pourraient leur être funestes; une sorte d'instinct très-éclairé, un retour sur elles-mêmes, une instruction acquise par leur propre expérience, apprennent plus sûrement aux mères vertueuses les écueils auxquels leurs filles sont exposées : c'est à elles qu'il appartient de leur donner le secret de réussir dans le monde, de s'y faire aimer et estimer, c'est-à-dire, d'y être bonnes sans faiblesse, aimables sans trop de coquetterie, et d'y plaire sans trop de danger.

Elles connaissent aussi très-bien les qualités qui rendent un homme recommandable, mais elles sont moins propres à les communiquer. La nature ne les destina point à ce grand ouvrage; et la société, d'accord en cela avec la nature, le confie rarement à leurs soins. Elles n'auraient en effet, pour remplir un pareil objet, ni assez de fermeté, ni assez de constance; leur raison, souvent très-lumineuse,

brille néanmoins plutôt par les vives clartés d'un éclair, que par un jour égal et toujours soutenu ; leur âme, naturellement très-élevée et capable des plus nobles sentimens, a besoin cependant d'une certaine exaltation, et n'a pas assez de force pour envisager de sang-froid de grands dangers, ou s'imposer de grands sacrifices.

Si, dans cette répartition de qualités, de talens et de vertus, les femmes étaient mécontentes, ce serait sans doute de leur part une grande ingratitude envers la nature, et ce ne pourrait être que parce que chacun dans ce monde ambitionne les qualités qu'il n'a pas, méprise le rôle auquel il est destiné, et veut jouer celui auquel il n'est pas propre. Je dirais d'ailleurs, pour leur satisfaction, qu'il y a de très-nombreuses exceptions à ces règles générales, entre autres celle de madame de Lambert. C'est de *sang-froid* qu'elle donne à son fils les leçons les plus élevées, les avis les plus courageux ; son âme naturellement forte et grande, paraît douée des vertus les plus mâles ; elle en a même les excès : elle est dominée par l'ambition et par un vif sentiment de gloire. Elle ne veut point que son fils ait *cette modestie qui fait croire qu'on n'est pas capable de grandes choses*. Cette modestie, lui dit-elle, est une *langueur de l'âme, qui empêche de prendre l'essor avec rapidité vers la gloire*. Elle lui cite l'exemple d'Agésilas qui, entendant appeler le roi de Perse le grand roi : *Pourquoi serait-il plus grand que moi*, répondit-il, *tant que j'aurai une épée à mon côté ?*

Mais c'est surtout l'exemple de ses ancêtres qu'elle lui cite. L'un d'eux avait commandé Turenne et lui

avait donné les premières leçons de l'art militaire. Son autorité était si grande dans l'armée, qu'étant au siége de Gravelines, où commandaient deux maréchaux de France, Gassion et La Meilleraie, et ces deux généraux s'étant brouillés, les troupes, divisées par la querelle de leurs commandans, allaient se charger, lorsque M. de Lambert, simple maréchal-de-camp, leur ordonna, au nom du roi, de s'arrêter; elles obéirent. Sa fidélité fut telle, que pendant les troubles de la Fronde, elle ne fut point ébranlée par l'offre que lui fit le duc d'Orléans du bâton de maréchal de France. Tel était son stoïcisme, qu'étant au lit, lorsqu'un courrier lui apporta le brevet de gouverneur de Metz, le plus beau gouvernement de ce temps-là, il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet et s'endormit: enfin, tel fut son désintéressement, qu'il refusa plus d'une fois des sommes énormes qu'on lui offrait pour obtenir de petites concessions qu'il regardait comme incompatibles avec son devoir.

Madame de Lambert tire de ces beaux exemples et de quelques autres cette belle instruction : « Soyez, « mon fils, ce que les autres promettent d'être; vos « modèles sont dans votre maison; vos pères ont su « associer toutes les vertus à celles de leur profession. « Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne « vous est pas permis d'être un homme médiocre; « on ne vous en quittera pas à bon marché; le mé- « rite de vos pères rehaussera votre gloire, et fera « votre honte si vous dégénérez : ils éclairent vos « vertus et vos défauts. »

Il faut avouer que de pareilles leçons sont pleines

de dignité, et doivent faire une vive impression. Ce n'est pas un médiocre avantage pour l'État, comme pour les individus, de pouvoir exciter ainsi la valeur, l'héroïsme et la pratique de toutes les vertus, et de ne point ensevelir avec un grand homme la mémoire de ses belles actions. Qu'on ne croie pas cependant que madame de Lambert élevât cet avantage au-dessus de sa valeur. Des philosophes orgueilleux accusèrent certains hommes d'une ridicule et puérile vanité, qui leur faisait trop estimer *des chimères ;* eux seuls, par leur acharnement et leurs persécutions, témoignèrent qu'ils les estimaient trop : qu'ils écoutent madame de Lambert, et qu'ils jugent si sa philophie ne valait pas la leur.

« La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en « ordonne ; et vanter sa race, c'est louer le mérite « d'autrui. L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un « autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du « peuple, et non la dignité ni l'orgueil. Ne regardez « les avantages de la naissance et des rangs, que « comme des biens que la fortune vous prête, et non « comme des distinctions attachées à votre être, et « qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous « élève au-dessus du peuple, songez combien vous « tenez au commun des hommes par vos faiblesses, « qui vous mêlent avec eux : que la justice arrête les « mouvemens de votre orgueil qui vous en sépare. » Plus loin, après avoir fait observer à son fils de quel œil il doit considérer ceux que la société a placés au-dessus de lui, et ceux qui sont au-dessous, elle ajoute : « Vous ne devez qu'au hasard la différence

« qu'il y a de vous à eux ; mais l'orgueil et la haute « opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait « regarder comme un bien qui nous est dû l'état où « nous sommes, et comme un vol tout ce que nous « n'avons pas. Vous voyez bien que rien n'est plus « injuste. »

Madame de Lambert ne se tient cependant pas toujours dans ces hauteurs de gloire, d'ambition ou de philosophie : elle donne quelquefois à son fils des leçons moins relevées, et non moins utiles pour réussir dans le monde. Il est naturel qu'elle n'oublie pas ce que les hommes doivent aux femmes : elle remarque avec amertume la décadence de la galanterie ; observation qui, comme on voit, est un peu ancienne. Tout le monde y a perdu, dit-elle : les femmes, l'envie de plaire, source de tous leurs agrémens ; et les hommes, la douceur et la politesse ; mais, ajoute-t-elle, ils ont beau faire : ils n'ôteront pas aux femmes *la gloire d'avoir formé ce que nous avons de plus honnêtes gens dans le temps passé.*

Le style de madame de Lambert a, comme ses sentimens, de la noblesse et de l'élévation ; mais il est un peu sec et froid. Ses idées sont quelquefois décousues, ses tournures et ses expressions ne sont pas toujours correctes. Elle dit, par exemple, à son fils qu'il est *particulier*, pour dire qu'il aime la solitude. On peut lui reprocher aussi une petite affectation de paraître savante et de citer les anciens. Ses citations ne viennent pas toujours à propos, et ne sont pas toujours bien choisies ; telle est celle-ci : « Gratien a « dit : Faites-vous connaître, et non comprendre ; « ne conduisez pas l'intelligence des hommes jusqu'à

« l'extrémité de votre mérite. » Si Gratien a dit cela, il a dit une sottise, et ce n'était pas la peine de la répéter.

Les *Avis d'une Mère à son Fils*, et les *Avis d'une Mère à sa Fille*, étaient ordinairement réunis dans un volume : on les a imprimés séparément, afin, dit-on, *d'offrir à la jeunesse le volume qui lui est convenable;* voilà ce qui s'appelle de l'ordre et de la méthode. A la suite de chaque volume, on a imprimé divers petits traités du même auteur, qui avaient quelque analogie avec les *Avis*, et avec les personnes à qui ils étaient adressés. Je ne vois pas cependant pourquoi le traité *du Goût*, et celui du *Discernement et de la justesse d'esprit*, ne conviendraient pas aux *fils* comme aux *filles;* ni pourquoi celui *de l'Amitié* ne conviendrait pas à ces dernières. Enfin, je crois que le *Dialogue d'Alexandre et de Diogène*, dans lequel des idées fausses sont exposées dans un assez mauvais style, ne sera guère utile ni aux uns, ni aux autres.

Réflexions sur le Suicide, suivies de la *Défense de la Reine*, publiée en août 1793, et de *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, par madame la baronne de Staël Holstein (1).

De ces trois écrits, le premier, assez récemment publié presqu'à l'extrémité septentrionale de l'Europe, paraît pour la première fois à Paris, et nous

(1) Chez le libraire-éditeur.

était tout-à-fait inconnu ; le second, quoique rendu public il y a vingt et un ans, sera encore nouveau pour la plupart d'entre nous. Les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau* parurent il y a plus de vingt-cinq ans ; c'est le premier ouvrage de madame la baronne de Staël, dont elles révélèrent au lecteur étonné l'esprit et le talent. Composées dans une extrême jeunesse, par une femme que tant de brillantes distractions devaient détourner des études solides et des réflexions sérieuses, elles auraient fait honneur aux méditations et aux connaissances de l'homme le plus instruit et le plus réfléchi. On y remarqua déjà ces qualités séduisantes qui, malgré les défauts, et en dépit des critiques, attacheront toujours à la lecture des ouvrages de madame de Staël : des pensées ingénieuses, une imagination brillante, une âme passionnée. Imprimées alors sans l'aveu de l'auteur, je ne sais si elles avaient été réimprimées depuis. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles n'existaient plus dans la librairie. Ce volume renferme donc un ouvrage nouveau, un ouvrage peu connu, et un ouvrage très-rare : tous les trois, fruit d'une plume très-distinguée, dont tous les écrits, objets de controverses et de discussions, fort applaudis par les uns, fort critiqués par les autres, sont avidement lus par tous, et ne sont pas seulement un livre de plus dans la littérature, mais une sorte d'événement et un vif intérêt de plus dans le monde et dans la société.

Me proposant de rendre compte de ces trois productions dans un même article, j'évite les longs préambules et les digressions, et j'entre tout de suite en matière. Les *Réflexions sur le Suicide*, publiées à

Stockholm à la fin de 1812, peuvent être regardées comme une sorte d'expiation. Madame de Staël n'avait pas toujours professé, sur cette importante question, une doctrine aussi saine; elle s'en accuse elle-même avec une noble franchise : « J'ai loué, « dit-elle, l'acte du suicide dans mon ouvrage sur « *l'Influence des passions;* et je me suis toujours « repentie depuis de cette parole inconsidérée. J'é- « tais alors dans l'orgueil et la vivacité de la première « jeunesse; mais à quoi servirait-il de vivre, si ce « n'était dans l'espoir de s'amender? » Heureux toutefois, celui qui s'amende en vivant; et plus heureux celui qui peut donner pour preuve de son amendement un ingénieux ouvrage, et, en prouvant sa conversion, donner de nouvelles preuves de son talent!

On sait que madame de Staël se plaît aux discussions morales et sérieuses : même lorsque son imagination plus jeune se jouait dans des sujets moins graves, elle avait soin d'y ramener de hautes et importantes questions; et des productions, en apparences frivoles, n'étaient pour elle qu'un cadre heureux et brillant, destiné à séduire les esprits légers et superficiels, et à attirer, comme par surprise, leur attention vers les objets moraux, politiques, littéraires. Maintenant elle semble dédaigner le cadre, et annoncer franchement et sans déguisement les sujets austères et philosophiques qu'elle veut traiter; elle s'est assurée sans doute qu'elle peut dorénavant se passer de ce prestige, et qu'elle en a assez d'autres dans l'éclat de ses pensées, dans la vivacité et la chaleur de ses sentimens, dans le tour piquant et ingénieux qu'elle donne aux principes qu'elle défend,

aux paradoxes qu'elle veut établir ; dans l'esprit qui brille en toutes ses compositions, dans le talent qui les anime et les soutient. Ses critiques même les plus sévères ne lui contestent point ces qualités rares, ces avantages distingués.

Mais ses apologistes les plus zélés, ses partisans les plus déclarés, sont obligés d'avouer aussi que la justesse et la solidité des pensées ne s'unissent pas toujours à l'éclat souvent trompeur dont elles brillent; qu'aux heureux artifices du style, et au bonheur d'un bon nombre d'expressions vives, hardies, pittoresques, se joignent trop souvent aussi la recherche, l'affectation, le néologisme, la bizarrerie ; et qu'enfin sa dialectique manque souvent de netteté et de clarté dans ses raisonnemens et ses preuves. Je ne puis disconvenir que ce dernier défaut surtout ne se fasse sentir dans ses *Réflexions sur le Suicide*. La métaphysique de madame de Staël est mystérieuse et obscure; ses expressions ont trop souvent une sorte de vague et d'indéfini, qui est très-contraire à la précision et à la rigueur du langage philosophique; son imagination domine dans des questions où la raison seule devrait décider en souveraine et avoir tout l'empire : elle forme avec des abstractions des êtres réels, et en fait des puissances secrètes que réprouve la philosophie, telles que le *Sort*, la *Destinée*, la *Nécessité*, le *Temps*. « Quand la *destinée*, dit-elle, page 11, « devient de la *nécessité*, c'est-à-dire, quand elle « prend le caractère de l'*irréparable*, elle est la ma- « nifestation des desseins de la Providence.... C'est « une puissance qui, tour à tour subite et lente, im- « prévue ou préparée, *se saisit de la vie* à une

« certaine époque, et en détermine le cours; mais, « loin que le sort soit aveugle, *l'on croirait qu'il* « *nous connaît*, car presque toujours il nous atteint « dans nos faiblesses les plus intimes..... *Le sort* « (page 20) entre presque toujours en composition « avec les infortunés : on dirait qu'il se repent, « comme tout autre souverain, d'avoir fait trop de « mal.... *Le temps* (page 23) est quelque chose de « sacré qui semble agir même indépendamment des « choses qu'il renferme. C'est un appui du faible et « de l'infortuné; *c'est enfin l'une des formes mysté-* « *rieuses par lesquelles Dieu se manifeste à nous.*»

Il me semble que de pareilles idées sont peu propres à persuader à un homme dégoûté de la vie de vivre encore; et d'abord il aura quelque peine à les entendre. Ce n'est pas d'ailleurs, ce me semble, avec ces formes sèches et abstraites, qui se reproduisent trop dans l'ouvrage de madame de Staël, qu'il faudrait détourner un malheureux, accablé de ses maux, du suicide : c'est à son âme qu'il faudrait parler; c'est avec l'éloquence du sentiment qu'on doit essayer de le toucher et de le convaincre. Telle est la méthode de J.-J. Rousseau, dans sa belle lettre contre le suicide; il émeut encore plus qu'il ne raisonne; ou, quand il raisonne, sa dialectique est extrêmement animée, pleine d'images et de sentimens; il remue les entrailles; il échauffe le cœur, au lieu de refroidir l'esprit par une métaphysique entortillée : c'est en effet le mouvement, le sentiment et la vie qu'il faut porter dans une âme abattue et anéantie par l'excès de l'infortune et un sombre désespoir.

A ses raisonnemens contre le suicide, madame de

Staël joint des exemples ; et il en est un tellement auguste et tellement sacré, que je n'ai pas été peu étonné de le voir intervenir dans une pareille argumentation : elle prétend que nous ne devons point nous tuer, puisque Jésus-Christ, accablé de douleur sur le mont des Olives, ne s'est pas tué. On croirait lire moins un ouvrage philosophique de madame de Staël, qu'un écrit dogmatique de Tertullien ou d'Origène, si cependant ces deux pères n'eussent pas jugé comme tout-à-fait déplacé, de supposer, même un seul instant, que Jésus-Christ eût pu se donner la mort. Un exemple, plus convenablement choisi dans une pareille thèse, c'est celui de Caton : cet exemple, il est vrai, est contre madame de Staël ; mais il ne l'embarrasse point. En vain Caton s'est pour ainsi dire tué deux fois, d'abord en se plongeant une épée au travers du corps, ensuite en déchirant avec fureur l'appareil mis sur sa blessure, et en arrachant lui-même ses entrailles : suivant madame de Staël, ce n'est point un suicide, c'est un *dévouement*. Voilà, ce me semble, une doctrine bien relâchée sur le suicide, et Pascal en eût tiré bon parti, s'il l'eût trouvée dans Escobar ou quelque autre jésuite. Il y a un autre exemple de suicide beaucoup plus récent, et qui fit, vers la fin de 1811, beaucoup de bruit en Allemagne : un amant tua sa maîtresse dans une auberge, et se tua immédiatement après. Madame de Staël est loin d'approuver cet acte de démence furieuse ; elle s'élève même avec beaucoup de raison et de force contre certains Allemands, qui s'étaient déclarés les apologistes de cette action doublement criminelle ; elle nous apprend à

cette occasion, que les Allemands, portant l'*esprit de système* jusque dans la morale, *ne peuvent se résoudre à vouer toutes les forces de leur âme aux simples vérités déjà reconnues ; qu'ils veulent innover en fait de sentiment et de conduite, comme dans une œuvre littéraire ;* et qu'enfin *les natures humaines* sur lesquelles ils raisonnent et établissent leurs systèmes, semblent *inventées, comme une fiction faite à plaisir.* Ne pourrait-on pas conclure de tout ceci, que les Allemands, non contens d'avoir une littérature romantique, se forment encore un monde moral romantique, et ont même une sorte de morale romantique? Mais de tous ces goûts, sentimens, affections et passions romantiques, madame de Staël n'adopte que celui qui a pour objet la littérature.

Pour complément à son ouvrage contre le suicide, madame de Staël a donné une lettre de l'infortunée Jeanne Gray. Condamnée à périr sur un échafaud, un de ses amis lui apporte du poison dans son cachot, et l'engage à se dérober par une mort volontaire à l'ignominie du supplice : Jeanne Gray combat avec une admirable fermeté cette proposition. La lettre où elle rend compte de cette discussion si solennelle dans un pareil moment, est pleine d'intérêt; les sentimens en sont très-nobles, les raisonnemens très-fermes, et le style d'une éloquence grave et imposante. On croirait, en plusieurs endroits, lire un des beaux dialogues philosophiques de Platon ou de Cicéron ; et l'esprit de madame de Staël, qui se montre assez clairement dans une foule de passages, et ne permet pas de croire que cette lettre ne soit qu'une simple traduction, y paraît très-digne d'être

associé au génie des deux plus éloquens philosophes d'Athènes et de Rome. Je préfère cette lettre au traité entier sur le suicide.

Une reine non moins malheureuse que Jeanne Gray, et plus auguste encore, dont le supplice est plus révoltant, la condamnation plus criminelle, et les bourreaux plus odieux : la fille de Marie-Thérèse, la reine de France, l'infortunée Marie-Antoinette est aussi le sujet d'un autre ouvrage de madame de Staël, qui essaya de la défendre et de la sauver. Le plaidoyer qu'elle publia au mois d'août 1793, était anonyme; mais on sut, dès cette époque même, quel en était l'auteur. Il fut inutile : que pouvaient alors la raison, le sentiment, le talent, l'éloquence? mais quel plus noble usage pouvait-on en faire ? Malheureusement, dans ces temps affreux, l'intérêt même des augustes cliens semblait demander qu'on ne mît dans leur défense ni la dignité et la fierté qui leur convenaient, ni cette verve d'indignation et d'horreur qui devait éclater contre leurs juges et leurs bourreaux; et l'absence de ces mouvemens de l'âme, si naturels, rend toujours ces plaidoyers trop faibles et trop dépourvus d'une noble fermeté, au gré de ceux qui ne se reportent point aux circonstances, et qui ont un juste et vif sentiment des convenances. Je ne sais cependant si madame de Staël n'accordait pas trop à ces circonstances, lorsqu'elle veut intéresser ceux qui assassinaient au nom de la liberté, en prêtant à la reine des sentimens peu dignes d'elle. Cependant, malgré les concessions qu'elle se croit obligée de faire à ces horribles juges, elle leur parle quelquefois avec une franchise noble et hardie. « Ce qui soulève les

« nations, leur dit-elle, c'est la barbarie de vos pros-
« criptions; vous gouvernez par la mort... Quel plus
« horrible renversement des sentimens inouïs dans le
« cœur de l'homme, que l'ostentation de la cruauté,
« que cette éloquence qui ne s'aide que de la menace,
« que ces sermens qui ne promettent que la mort! »
Parmi plusieurs morceaux très-pathétiques, je citerai celui où madame de Staël peint la dernière séparation du roi et de la reine, et celui où, racontant la mémorable journée du 20 juin, elle représente la reine imposant à une multitude effrénée et furieuse par sa majesté et ses grâces, et tombant à genoux devant un grenadier de la garde nationale, qui lui rapportait son fils qu'elle avait un instant perdu de vue, et pour lequel elle avait tremblé : « Auguste
« reconnaissance! s'écrie madame de Staël; spectacle
« plus imposant que le trône dont elle descendait! »

Il ne nous reste pas d'espace pour parler des *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau :* heureusement leur mérite est connu, leur réputation est faite. Le style de ces lettres a de l'éclat; les jugemens sont ingénieux, spirituels, et souvent très-justes et très-solides; ceux surtout que l'auteur porte sur la personne et le caractère de Jean-Jacques, ont beaucoup de grâce; tous sont empreints d'un aimable enthousiasme, que Rousseau inspire naturellement aux personnes dont le cœur est sensible, dont l'imagination est vive, à l'âge surtout où cette vivacité et cette sensibilité ont plus d'empire. Madame de Staël s'excuse agréablement d'avoir écrit si jeune sur un sujet qui semblerait demander de profondes méditations : « Comment consentir à s'at-

« tendre, disait-elle, et renvoyer à l'époque d'un « avenir incertain l'expression d'un sentiment qui « nous presse? » Je regarde ces lettres comme un des meilleurs ouvrages de madame de Staël, et c'est en faire un bel éloge. Quelques critiques, que j'ai hasardées contre les deux autres écrits que renferme ce volume, n'empêcheront pas le public de juger avec raison qu'ils sont très-dignes d'être lus. C'est dans cette confiance si juste, mais dont je ne voudrais pas avoir abusé, que je me les suis permises.

Œuvres de Vicq-d'Azyr, publiées *avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages;* par Moreau (de la Sarthe).

Vicq-d'Azyr, tout à la fois médecin, savant et bel-esprit, membre de l'Académie des sciences où il fut admis avant l'âge de vingt-cinq ans, de la Société royale de médecine qu'il avait fondée, de l'Académie-Française où il succéda à un de nos plus grands hommes, et réunissant ainsi et le bonnet de docteur, et le diplôme d'une académie savante, et le fauteuil de la première académie littéraire, a eu beaucoup de titres à une célébrité ou plutôt à une vogue passagère; il n'en laissera peut-être aucun à une gloire durable. Je ne lui contesterai pas néanmoins ceux que les médecins voudront lui accorder dans l'art qu'ils professent : c'est à eux à décider s'il a fait faire quelques progrès importans à la médecine; s'il a fait d'utiles découvertes, s'il en a véritablement reculé les limites, et si dans la postérité son nom sera mis à côté des noms d'Hippocrate, de Galien, d'Harvey, de Boër-

haave, et de quelques autres médecins, en très-petit nombre; car c'est une chose remarquable, que, dans tous les lieux et tous les âges, il y a une foule de médecins célèbres ; et que, depuis Esculape jusqu'à nos jours, il n'y a cependant qu'un très-petit nombre de médecins immortels.

Dans l'Académie des sciences, Vicq-d'Azyr ne doit encore être considéré que comme médecin : il n'y fut admis que pour ses connaissances anatomiques et physiologiques. C'est une double récompense qu'il obtint pour le même genre de mérite. C'est donc à ceux qui prononceront sur sa gloire comme médecin, à prononcer aussi sur sa gloire comme membre de l'Académie des sciences, ou plutôt c'est une seule et même gloire qui sera décidée par le même jugement; mais comme membre de l'Académie-Française, Vicq-d'Azyr eut réellement un second titre de célébrité, et l'éclat de celui-ci rehaussa prodigieusement le premier. Rien, en effet, ne donne à un homme une plus haute considération littéraire, auprès de ses contemporains, que cette alliance des sciences et des belles-lettres. C'est à cette réunion rare et difficile que Fontenelle dut sa grande réputation : c'est par elle que D'Alembert eut long-temps l'avantage d'être regardé dans l'Académie-Française comme un des plus grands géomètres de son siècle ; et dans l'Académie des sciences, comme un des plus grands écrivains du monde. La postérité, il est vrai, moins enthousiaste, ne confirme presque jamais ces jugemens : plus juste, elle élève l'homme qui s'est rendu supérieur dans un genre, au-dessus de celui qui en embrasse plusieurs, et ne les cultive qu'avec un médiocre succès. C'est

ainsi que Fontenelle n'a conservé parmi nous que la réputation d'un bel-esprit qui introduisit dans les sciences des agrémens superficiels, et dans le style, des grâces un peu étudiées et souvent réprouvées par un goût sain et sévère; c'est ainsi que d'Alembert est généralement reconnu pour n'avoir porté dans les lettres qu'un esprit de cabale, d'intrigue et de domination; qu'un style assez pur, mais froid, sec et médiocre; et dans les sciences, qu'une aptitude qui n'est pas rare parmi ceux qui joignent à l'amour du travail, de la mémoire et de la patience. Vicq-d'Azyr, moins savant que d'Alembert, moins savant et moins spirituel que Fontenelle, sera sans doute traité plus rigoureusement encore par la postérité.

Mais, avant d'examiner plus particulièrement les titres de M. Vicq-d'Azyr, je parlerai d'abord d'un long discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de cet académicien, par l'éditeur de ses œuvres, M. Moreau (de la Sarthe). M. Moreau n'a pas senti que rien ne rapetisse plus un homme, que de l'élever sur un piédestal gigantesque.

Après un exorde emphatique, et rempli de ces expressions hyperboliques que le bon goût de Fontenelle lui interdit, même dans les éloges de Leibnitz et de Newton, le panégyriste passe à la première partie de son discours, puis à la seconde, ensuite à la troisième, enfin à la quatrième. Vous croyez que c'est tout : non, il y en a encore une cinquième, et M. Moreau se vante de nous avoir fait grâce d'une sixième, qui eût peint l'enfance de son héros; mais il est *persuadé que l'éducation de l'enfance n'est pas celle du génie*, ce qui veut dire tout ce qu'on voudra,

ou ce qui ne veut rien dire, cela revient au même. Il transporte donc son héros tout d'un coup, de Valogne en Basse-Normandie, à Paris, où *les talents s'élaborent*. Ils étaient parvenus alors à leur plus haut degré de gloire : M. Moreau avoue cependant que le *flambeau de la poésie et de l'éloquence commençait à pâlir, selon l'expression de La Harpe*. (C'était bien la peine de citer La Harpe pour cette belle phrase!) « Mais, ajoute-t-il, ce n'était point une « décadence, comme l'ont prétendu quelques obser- « vateurs superficiels ; c'était un changement de di- « rection. » Ici M. Moreau présente un tableau des merveilles du dix-huitième siècle, sans oublier *la chimie pneumatique, plus admirable et plus étonnante encore que tout le reste, ni l'art de buriner l'émail des cristaux ;* et il ne se doute pas que six beaux vers de Racine, ou une belle page de Bossuet, font plus d'honneur à l'esprit humain, que toutes ces belles découvertes, dont l'utilité est souvent même fort mince, malgré tout le bruit qu'en font leurs auteurs ; que les médecins ne guérissent pas mieux qu'autrefois ; et qu'enfin dans les mathématiques même, on a pu faire quelques applications nouvelles, carrer quelques courbes de plus ; mais on n'a pas fait de découverte importante depuis la méthode des fluxions ou du calcul différentiel, qui date du XVII^e^ siècle.

Je ne suivrai point M. Moreau dans les autres divisions de son éloge : je me contenterai de dire qu'il partage son héros en quatre, en anatomiste, en médecin, en orateur, en homme. Il le considère d'abord comme anatomiste, et le présente disséquant

tantôt des poissons, tantôt des oiseaux, tantôt des quadrupèdes, tantôt des hommes; et ne vous fait grâce ni de *la lame cribleuse qui traverse la pulpe de la deuxième paire*, ni du *mécanisme de l'introduction du jaune d'œuf dans le ventre de la poule*. Je ne blâme point M. Vicq-d'Azyr de s'être livré à ces observations : elles appartiennent plus ou moins à l'art qu'il professait; mais je blâme M. Moreau de les avoir rappelées avec détail, dans un éloge qui n'est pas fait seulement pour les gens de l'art.

De toutes ces divisions que nous a indiquées M. Moreau, il n'en est qu'une qui soit de notre objet, et nous ne considérerons M. Vicq-d'Azyr que comme écrivain et comme orateur. Nommé secrétaire de la Société royale de médecine qu'il avait fondée, il fit, à l'exemple des autres académies, l'éloge des membres que la mort enlevait à cette société. Ces éloges, écrits ordinairement dans un style clair, élégant, quelquefois trop abondant, mais souvent harmonieux, lui obtinrent une grande célébrité. Il la méritait à plusieurs égards, et elle le conduisit au fauteuil de l'Académie-Française, où il succéda à Buffon. L'éloge de ce grand écrivain fut le sujet de son discours de réception. Ce discours augmenta sa renommée. « Celui, dit La Harpe, qui s'assit pour la première « fois à la place de ce grand homme (Buffon), parut « avoir hérité de son éloquence. »

Cela est fort exagéré. Ce discours a sans doute de l'intérêt : l'analyse seule des œuvres immortelles de Buffon et de ses immenses travaux sur des objets si variés et si intéressans, suffisait pour lui en donner; et cette analyse comprend le discours presque entier.

dès-lors il n'est pas *éloquent*, car une analyse ne doit pas l'être. A la vérité, quelques considérations générales sur les merveilles de la nature, sur le génie de M. de Buffon, qui les embrassa presque toutes, et les peignit avec tant de pompe et de majesté, permettent quelquefois à l'orateur de prendre un style plus élevé; mais alors même il n'a ni la hauteur des pensées, ni l'élan de l'âme et des sentimens, ni l'originalité et la grandeur des expressions qui constituent l'homme éloquent. Tout son art consiste dans des phrases assez harmonieuses, et souvent péniblement cadencées. Ce dernier défaut se fait sentir dès son exorde : le mot *arts* se trouve répété jusqu'à trois fois dans la première période; la seconde commence par ces mots sifflans : *C'est ainsi, messieurs, c'est sous les auspices des corps savans*, etc. Bientôt on aperçoit des défauts plus graves. M. Vicq-d'Azyr s'écrie : « Ces repro-« ches qui échappent au sentiment aigri par la dou-« leur.....; ce vide qu'on ne saurait combler, sont « autant d'hommages offerts au génie : ajoutons-y les « nôtres. » Un vide qui est un *hommage* auquel on ajoute le sien, tout cela me paraît fort ridicule.

Parmi des morceaux assez bien écrits, on trouve trop de ces petites phrases à prétention, comme celle-ci : *Il avait parlé de tout, et tout parlait de lui;* trop de petites phrases communes : *M. de Buffon se montra fort de la conscience de son talent; il commanda l'attention.* Ce ne sont pas ceux qui sont *forts de la conscience de leur talent* qui commandent l'attention, mais ceux qui en donnent la conscience aux autres.

M. Vicq-d'Azyr ne possède pas très-bien l'art difficile, mais essentiel, des transitions; cet art, qui con-

siste à lier les différentes parties de son sujet, à les subordonner les unes aux autres, à les rattacher aux trois ou quatre idées principales qui doivent régner dans tout le discours, et à passer sous silence celles qui, moins importantes, ne s'y rapportent que péniblement et avec effort. N'est-il pas contraire, par exemple, à toutes les lois de l'ordre dans la composition, de jeter au milieu de détails qui peignent plutôt le caractère moral de M. de Buffon, que son talent pour écrire, le morceau suivant ? « Pour savoir, « messieurs, tout ce que vaut M. de Buffon, il faut « l'avoir lu tout entier : pourrais-je ne pas vous le « rappeler encore, lorsque dans sa réponse à M. de « La Condamine, il le peignit voyageant *sur ces monts* « *sourcilleux que couvrent des glaces éternelles*, « *dans ces vastes solitudes où la nature, accoutumée* « *au plus profond silence, dut être étonnée de s'en-* « *tendre interroger pour la première fois ?* » C'était bien la peine de mettre du décousu dans son discours, pour citer une belle phrase d'un homme qui a fait tant de belles phrases !

Non content de cet éloge académique de Buffon, M. Moreau consacre encore à sa mémoire un éloge historique, où il nous apprend que l'usage de Buffon était de dire, *tout ça, et pardieu ;* que, voulant résoudre un problème de géométrie, dont il ne pouvait venir à bout, il monta au haut d'un clocher, en descendit au moyen d'une corde, s'écorcha les mains sans s'en douter, et trouva la solution du problème au bas du clocher. C'est une méthode qui, je crois, ne prendra pas parmi les géomètres. On trouvera encore, dans cette notice, des phrases

fort ridicules de M. Hérault de Séchelles, ce qui ne m'étonne pas ; des phrases non moins ridicules de Diderot, ce qui ne m'étonne pas davantage ; et enfin tout cela fort approuvé par M. Moreau, ce qui ne m'étonne pas encore ; car, à l'égard de ces messieurs, je suis parfaitement dans les principes d'Horace, *nil admirari*. Je ne m'étonne pas même que des corsaires, ayant pris un bâtiment, aient renvoyé à M. de Buffon les caisses qui y étaient à son adresse, et gardé celles du roi d'Espagne. Je n'en tire pas, il est vrai, la même conséquence que M. Moreau ; mais je vois que les corsaires font toujours très-bien leurs affaires ; que, dans l'histoire naturelle, ils n'estiment que les minéraux ; et que, parmi les minéraux, ils n'estiment que l'or et l'argent. Enfin, parmi d'autres belles choses, fort admirées par M. Moreau, on trouvera ce mot du prince Henri, parlant de Buffon : « *Si j'avais besoin* d'un ami, ce serait lui ; d'un « père, ce serait encore lui ; d'une intelligence, eh ! « quel autre que lui ? » Mais il paraît que le prince Henri *n'avait besoin* ni d'ami, ni de père, ni d'intelligence.

Il y a deux manières de louer les hommes célèbres : tantôt on consacre à leur mémoire un éloge historique, où les faits seuls, où le simple récit de leurs actions, de leurs travaux, de leurs découvertes, où l'analyse claire et abrégée de leurs ouvrages, louent suffisamment ceux qui laissèrent de pareils souvenirs, et semèrent ainsi leur carrière de traces honorables et utiles : tantôt on élève à leur gloire un monument plus fastueux ; on déploie en leur faveur tout l'appareil de l'art oratoire, toutes les

ressources de l'éloquence : grandeur des pensées, élévation du style et des expressions, hardiesse des mouvemens, des tours, des images et des figures, tout est mis en usage par l'orateur, pour rehausser le mérite réel de son héros, ou pour lui en donner un factice. Chacune de ces deux méthodes a ses partisans : M. Vicq-d'Azyr, dans tous ses éloges, excepté dans celui de Buffon, adopta la première ; et il faut avouer qu'elle était plus convenable pour louer MM. Gaubius, Bouillet, Girod, Lamure, Planchon, et la plupart des membres de la Société royale de médecine. Ces personnages furent utiles, sans doute ; mais c'est un faible avantage pour l'éloquence : le mérite obscur, les services rendus à l'humanité, sans pompe et sans faste, ne sont pas de son ressort ; il lui faut pour sujet des noms éclatans, un grand génie ou de grands exploits ; et pour appui une vaste renommée ; elle aime mieux célébrer des défauts ou même des vices brillans, qu'une vertu modeste ou un mérite sans éclat.

Plutarque, chez les anciens, nous offre le modèle le plus parfait ; et Fontenelle, chez les modernes, le modèle le plus agréable de ces éloges historiques, dont tout l'ornement doit consister dans l'élégante simplicité du style, dans l'agrément des réflexions vraies et ingénieuses, dans une sagesse piquante et une raison éclairée. A ces ornemens naturels, Fontenelle mêla sans doute des grâces un peu trop étudiées, un peu trop recherchées ; mais on peut dire de ses défauts, ce que Quintilien disait de ceux d'Ovide, ils sont agréables : *dulcibus abundat vitiis.* Les lecteurs les plus sévères aiment à trouver dans

ses éloges, des allusions fines ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou au caractère de la nation, ou à des faiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas : on y démêle avec plaisir ces traits fins et délicats qui, comme a dit l'auteur de l'*Essai sur les Eloges*, indiquent d'un seul mot toute la logique d'une passion, présentent un agréable contraste, joignent à un éloge spirituel une critique déliée; créent des ressemblances qu'on n'avait pas vues, des différences qui avaient échappé, et, en disant beaucoup de choses, en font entendre encore plus qu'ils n'en disent.

Il faut blâmer l'abus de ces ornemens ; mais il faut en louer l'emploi sage et mesuré. En vain on voudra prescrire à un écrivain de se renfermer dans les bornes de son sujet ; il n'en sort point, lorsqu'il n'y mêle que des accessoires nécessaires ou du moins très-utiles, pour se faire lire : or, dans un grand nombre de sujets, cet esprit que ne désavoue pas la raison, est un de ces accessoires obligés. Et quel intérêt aurait pour nous la vie d'un médecin, d'un chimiste, d'un académicien même, si des rapprochemens ingénieux, des vues morales et étendues, une sage philosophie et des formes piquantes de style, ne nous sortaient jamais du cercle étroit d'une histoire privée, obscure et monotone ! Les éloges de Pelisson, dénués de ces agrémens, recommandables néanmoins par la pureté du style et la sagesse du goût, sont peu lus; ceux de d'Olivet le sont moins encore : une froide estime est tout ce qu'accorde aux éloges des membres de l'Académie des Inscriptions, par M. de Bose, le petit nom-

bre de lecteurs qui les connaissent. Pour des raisons très-différentes, et pour le mauvais choix des ornemens, on néglige ceux de d'Alembert, pleins de faux jugemens et de mauvais goût ; et ceux de Condorcet, où l'on distingue toute la sécheresse et toute la morgue philosophique. Les seuls éloges de Fontenelle seront toujours une lecture agréable, amusante, et même instructive.

C'est aussi Fontenelle que M. Vicq-d'Azyr a pris pour modèle ; mais il n'en a ni l'esprit, ni les grâces, ni le goût, ni l'heureuse précision, ni même la pureté et la correction de style. La première qualité d'un écrivain, c'est de bien parler sa langue : *Nec sperare possumus, eum qui latinè nescit, disertè esse dicturum*, dit Cicéron dans son *Traité de l'Orateur*. Je pourrais citer ici un grand nombre de phrases incorrectes et de constructions vicieuses, qui seules suffiraient pour empêcher qu'on plaçât M. Vicq-d'Azyr au rang d'un bon écrivain, et qu'on le proposât pour modèle ; mais je ne veux pas me borner à éplucher des mots, à faire des remarques grammaticales : les écrits de M. Vicq-d'Azyr m'en indiquent de plus importantes, sur l'influence réciproque des gens de lettres sur une nation, et de la nation sur les gens de lettres.

Voit-on fleurir dans un siècle deux ou trois grands écrivains, doués de grands talens et de grandes passions, et surtout d'un vif désir de gloire et de célébrité, ils domineront leurs contemporains, ils modifieront leurs pensées, leurs sentimens, leurs opinions ; mais la nation ainsi subjuguée prendra sa revanche sur les écrivains médiocres ; et leur impo-

sera le joug qu'elle porte elle-même ; elle le fera peser sur les académies et les coteries littéraires, qui l'appesantiront à leur tour sur leurs membres ; et ce joug deviendra d'autant plus tyrannique, qu'il aura été exercé par plus d'intermédiaires, et que des esclaves l'auront fait peser sur des esclaves. Si, dès le premier chaînon de cette servitude, le goût a été faux ; si les premiers principes de la littérature, et ceux de la raison et de la morale, qui en sont inséparables, ont été intervertis, que sera-ce lorsqu'on sera arrivé au dernier ? Et c'est, pour le dire en passant, ce qui explique pourquoi les écrivains des *Athénées*, et leurs productions qui y sont applaudies, sont les plus mauvais des écrivains, et les plus misérables des productions.

Si même il paraît à cette époque un écrivain assez heureusement né, mais à qui une vive ambition inspirera un trop vif désir de plaire, il sera subjugué comme les autres, et peut-être même plus que les autres. Si c'est alors le ton d'affecter à tout propos en langage hypocrite de *sensibilité*, et de substituer à cette qualité, si précieuse quand elle est vraie, si aimable lorsque le naturel l'inspire dans un sujet convenable, une vaine apparence, si déplacée dans tous les sujets, et si ridicule dans quelques-uns ; s'il est de mode de déclamer contre les lois établies, contre les institutions consacrées, contre des usages adoptés et respectés dans une longue série de siècles, et auxquels tient souvent la stabilité des empires ; si enfin la doctrine dominante consiste dans une *philosophie* qui n'a rien de commun avec l'amour de la sagesse, alors l'écrivain dont les vues courtes et les vœux bor-

nés ne s'étendent pas au-delà de la génération qui l'écoute et l'applaudit, sera *philosophe*, et en aura tous les travers : tel était Vicq-d'Azyr, tels sont les défauts qui déparent ses ouvrages.

C'était alors la mode de montrer une grande sensibilité pour les nègres, et une violente indignation contre les blancs, qu'on vouait à la haine et à la vengeance des bons Africains. M. Vicq-d'Azyr ne manque pas ce moyen de succès dans l'éloge de Buffon, page 17 : il commence d'abord par établir que tous les hommes sont de la *même espèce*, et il a raison ; il prétend ensuite que c'est aux naturalistes que nous devons la connaissance de cette vérité ; et il a évidemment tort ; la religion et ses interprètes l'avaient consacrée long-temps avant les naturalistes ; mais M. Vicq-d'Azyr n'estime que les *preuves physiques*. Et puis il s'écrie, avec une éloquence de club et la cruelle philanthropie d'un *ami des noirs* : « L'ignorance et la tyrannie ont trop long-temps méconnu « cette vérité, que les Européens outragent, lorsqu'ils « achètent des noirs pour former une propriété, dans « laquelle il n'y a de légitime que la *haine* vouée par « les esclaves à leurs oppresseurs, et les *imprécations* « adressées au ciel par ces malheureux, contre tant « de barbarie et d'impunité. » On a vu le bel effet de ces idées philanthropiques, lorsque, après avoir germé dans quelques têtes philosophiques, elles se sont développées avec une si funeste influence.

C'était aussi la mode de déclamer contre la civilisation qui, suivant les philosophes, a prodigieusement fait dégénérer l'homme. Aussi M. Vicq-d'Azyr, dans l'éloge de Watelet, à l'occasion de la peinture,

sur laquelle il a fait un long pathos assez inintelligible, après nous avoir dit que *Le Dominiquin et Lebrun se réunissent pour dévoiler les secrets de l'âme affectée par les passions*, ajoute : « Mais où « trouver des sujets propres à ce genre d'imitation ? « Serait-ce dans les villes?..... Serait-ce près des « villes?.. Serait-ce loin des villes?.. » Hélas! non : là, *tout porte le sceau de la contrainte et de l'uniformité sociale;* là, *tous savent dissimuler.* Ce sera donc dans un *profond souvenir de ce que l'homme fut autrefois, et de ce qu'il a perdu dans les grandes associations, de force, de franchise et de simplicité.* Ailleurs on le voit admirer « les Tartares-No- « gais, qui restent libres, parce qu'ils n'ont point « de demeure fixe à laquelle puisse s'attacher la « chaîne de la dépendance; » et je suis persuadé que si, comme je n'en doute pas, M. Vicq-d'Azyr avait un bon hôtel à Paris, il aimait beaucoup ce point *fixe*, où s'attachait sa chaîne de dépendance, et qu'il ne l'aurait pas donné pour tous les avantages de la liberté des Tartares-Nogais. Combien ce langage faux et déclamatoire est ridicule, considéré même sous de simples rapports littéraires!

Mais tout alors était un sujet de déclamation; et M. Vicq-d'Azyr, dont l'esprit paraît plus sage et plus modéré que celui de tant d'autres, et qui avait assez de talent pour se passer de ce moyen de succès, ne put pas se résoudre à le négliger, parce qu'il le regardait alors, avec raison, comme le plus prompt et le plus puissant de tous. Parle-t-il d'une bibliothèque? il vous dira que c'est « un temple où, comme « *dans tant d'autres*, la superstition et le fanatisme

« corrompent le culte que l'on rend à la Divinité ; » et lorsque M. Vicq-d'Azyr dit, *comme tant d'autres*, je crois que, sans juger témérairement, on peut dire qu'il ne veut parler ni des mosquées de Constantinople, ni des pagodes des Indiens. Parle-t-il de l'autorité? il la présente comme une *barrière entre le devoir et la raison*. Fait-il l'éloge d'un académicien d'une origine assez illustre? il vous dira que, *si sa naissance eût été moins distinguée, il eût été peut-être moins surprenant à nos yeux ;* et il parlait ainsi à une époque, où les premières classes de la société étaient généralement distinguées par un esprit cultivé et des connaissances acquises ; mais où, à la vérité, elles étaient les premières à applaudir à ces impertinentes sottises.

Déjà on méditait dans l'éducation cette réforme qui consiste à substituer la musique, le dessin, la danse, les beaux-arts enfin, à l'ancienne et solide instruction. M. Vicq-d'Azyr, dans l'éloge de Watelet, ne manque pas d'applaudir à cette heureuse réforme : il veut que « les beaux-arts, si mal à propos exclus « des colléges, soient admis parmi les jeux de l'en- « fance.... *Que l'enfance joue avec des colonnes de « tous les ordres, vous n'aurez parlé qu'à ses sens « et vous l'aurez instruite.* » La belle instruction! C'est là sans doute l'éducation de la *nature ;* car avec la *nature*, M. Vicq-d'Azyr répond à tout. Il emploie ce mot à tout propos ; c'est le complément de toutes ses idées, c'est l'ornement de toutes ses périodes.

M. Vicq-d'Azyr n'a pas su répandre sur ses ouvrages de médecine l'agrément que quelques médecins modernes ont donné à quelques parties de cette

science, en la traitant, il est vrai, superficiellement, et dont peut-être elle n'est pas susceptible, lorsqu'on veut l'approfondir davantage, et écrire pour être utile aux gens de l'art. Je laisserai donc à ceux-ci le soin d'apprécier le mérite des trois derniers volumes de cette collection. Je ne puis cependant m'empêcher, lorsque j'entends vanter si fort certains ouvrages de médecine, et les progrès de cette science, de me rappeler le dialogue d'Érasistrate et d'Harvey. Celui-ci arrive chez les morts tout fier de sa découverte de la circulation du sang. Érasistrate avoue que la découverte est assez belle, mais il en nie l'utilité : « J'aurais « bien voulu, ajoute-t-il, donner à tous vos moder- « nes, et à vous tout le premier, le prince Antio- « chus à guérir de la fièvre quarte. Vous savez « comme je découvris par son pouls, qui s'émeut « plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, « qu'il était amoureux de cette reine, sa belle-mère... « Je fis une cure aussi difficile et aussi considérable « que celle-là, sans savoir que le sang circulât. » Harvey répond avec raison, que tous les malades ne le sont pas, pour être amoureux de leur belle-mère ; mais Érasistrate réplique, avec assez de raison aussi, *que rien ne changera*, et que *découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le ciel, c'est bien la même chose.* La « nature, dit-il, veut que les hommes se succè- « dent les uns aux autres par le moyen de la mort. « Il leur est permis de se défendre contre elle, jus- « qu'à un certain point, par une mesure de certai- « nes connaissances utiles qu'ils ont eue de bonne « heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils

« ne passeront guère..... mais, passé cela, on aura « beau faire de nouvelles découvertes dans l'anato- « mie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans « la structure du corps humain, on mourra comme « à l'ordinaire. »

L'Art de connaître les Hommes par la physionomie, par Gaspard Lavater. Nouvelle édition, *précédée d'une Notice historique sur l'auteur*; etc., par M. Moreau, docteur en médecine.

Parmi les différens ouvrages qui ont paru dans le dix-huitième siècle, et dont la mémoire se transmettra avec la gloire de leurs auteurs dans les âges suivans, il en est sans doute quelques-uns qui annoncent un génie plus fort, plus élevé, plus brillant que les Essais physiognomoniques de Lavater : il en est de faits avec plus de méthode, d'écrits avec plus de talent, et qui ont pour objet des vérités ou plus utiles ou mieux démontrées ; mais il n'en est point d'aussi singuliers, d'aussi extraordinaires, d'aussi curieux. Une variété prodigieuse d'objets que l'auteur fait passer sous vos yeux, une succession inépuisable de physionomies qu'il vous présente, et une fécondité non moins inépuisable d'interprétations par lesquelles il prétend expliquer le caractère de chacun, vous dévoiler les qualités, les défauts, les vertus et les vices dont il a surpris le secret sur tel front, tel nez, telle oreille ; des têtes sans nombre d'hommes célèbres dans tous les genres, sur lesquelles il démêle les signes et les pronostics infaillibles de leur célébrité ; les attitudes si diverses des corps qui répondent

aux divers mouvemens de l'âme; les nuances si variées de la figure et les caractères si multipliés des passions qui s'y peignent tour à tour, depuis celles qui effleurent légèrement l'âme, ou qui y portent une douce joie, jusqu'aux passions violentes qui l'agitent, la troublent, et y portent un affreux désordre et un sombre désespoir; enfin, des discussions pleines d'intérêt, dans lesquelles Lavater rattache ses observations, tantôt à la théorie des beaux-arts et de l'imitation du beau physique, pour lequel sa belle imagination était vivement éprise; tantôt à la pratique et à l'amour du beau moral, pour lequel son cœur sensible était épris plus vivement encore : telle est l'énumération imparfaite et incomplète des immenses matériaux de cet ouvrage. Il y a là de quoi satisfaire tous les esprits, contenter tous les goûts, et surtout un penchant bien universel, la curiosité.

Tout l'excite en effet dans un pareil ouvrage : l'esprit y est occupé par une foule de questions et de dissertations intéressantes; il est distrait par la variété des objets; les yeux fixés sur ces mêmes objets sont récréés par la même variété : ainsi, l'esprit et celui de nos sens qui y porte les perceptions les plus vives et les plus rapides, sont également attentifs et agréablement occupés. Sans doute, le premier n'applaudit pas toujours aux matériaux qui lui sont offerts, aux décisions qui lui sont soumises; souvent il doute, souvent il blâme, et quelquefois il se moque bien franchement de quelques-unes de ces décisions bien tranchantes : il trouve bien ridicules certains raisonnemens bien graves que fait l'auteur sur tel front, telle bouche, tel menton; certaines conséquences

bien importantes qu'il tire de tel sourcil, tel pli, telle ride. Mais peut-être cette succession rapide de jugemens si opposés qu'on porte de l'ouvrage, ne nuit point à l'intérêt qu'il inspire, au plaisir qu'on y trouve. Il y a assez de vérité et de solidité, pour soutenir le système et pour plaire aux esprits réfléchis ; il y a assez de discussions frivoles et légères, d'opinions et de conjectures fausses, hasardées, romanesques, pour satisfaire les esprits moins solides : peut-être même dans un ouvrage de ce genre, où rien n'est susceptible d'une démonstration rigoureuse, où il est même utile que tout reste dans un certain vague, et que la vérité elle-même ne parvienne qu'à un degré plus ou moins grand de probabilité, ce mélange de vrai et de faux, de justesse et de niaiserie dans les conjectures, de profondeur et de frivolité dans les idées, de sagacité étonnante et de ridicule crédulité dans l'auteur, ne déplaira-t-il à personne, pas même aux lecteurs les plus judicieux et les plus sensés. Applaudir, blâmer, contredire, se moquer même, s'instruire quelquefois et s'amuser presque toujours, voilà ce qu'on peut attendre de mieux d'un pareil ouvrage; et il tire peut-être un de ses principaux attraits de cette variété de dispositions alternatives, dans lesquelles il laisse flotter l'esprit du lecteur.

Il en tire un très-grand aussi de cette curiosité naturelle à tous les hommes, et de cette inclination commune à tous, qui porte chacun d'eux à se connaître soi-même, et à connaître les autres; c'est-à-dire, à connaître ses bonnes qualités, ses heureuses dispositions, et les qualités et les défauts des autres. Il n'est personne, même parmi les plus incrédules en phy-

siognomonie, et les plus rebelles à cette science, qui, après avoir lu que telle distance du nez à la bouche, ou telles lignes parallèles ou circulaires de la figure, désignaient telle faculté brillante de l'esprit, ou telle généreuse disposition du cœur et de l'âme, ne cherche sur sa figure et la même distance et les mêmes lignes, et ne s'applaudisse de les y trouver. Lavater connaissait bien ce penchant des hommes, lorsqu'il presse ainsi ses antagonistes : « J'en appelle hardiment à tout « lecteur prévenu contre la physiognomonie, ou qui « affecte de l'être ; et je lui demande s'il ne désire pas « en secret qu'un observateur, dont il ne serait pas « connu personnellement, et qui n'aurait vu de lui « que son portrait, lui fît un commentaire sur sa « physionomie ? Je serais tenté de demander aussi à « ceux qui traitent mes idées de chimères, s'ils en « liront moins mes essais? Oh ! je le sais, je le prédis « sans être prophète : zélés antagonistes de la physio- « gnomonie, vous me lirez, vous m'étudierez, etc. » Sans doute, pourrait-on répondre à Lavater, on vous lira, on vous étudiera ; mais que pouvez-vous conclure de cet empressement ? N'en a-t-on pas un égal à aller voir et consulter les diseurs de bonne aventure? Et l'un et l'autre ne sont-ils pas fondés sur le même motif, la curiosité qu'a tout homme de pénétrer des mystères qui le touchent de si près ? Il est vrai que Lavater ajoute, et il a le droit d'ajouter : « *Et vous serez souvent de mon avis;* souvent vous « retrouverez avec plaisir dans mon livre des obser- « vations que vous avez faites intérieurement, et ce- « pendant vous me réfuterez publiquement. Dans le « silence de votre cabinet, j'obtiendrai quelquefois

« de vous un sourire d'approbation ; et l'instant d'a-
« près vous vous moquerez d'une vérité dont vous
« aviez le sentiment : vous ferez désormais des ob-
« servations plus fréquentes, votre marche en devien-
« dra plus sûre ; mais vous n'en continuerez pas
« moins à tourner mes observations en ridicule : car
« il est du ton philosophique de notre siècle, de
« plaisanter sur les choses que l'on croit au fond du
« cœur, et que l'on ne peut se dispenser de croire. »

Avant de passer de ces considérations générales sur l'objet des recherches de Lavater, à quelques détails particuliers de son ouvrage, détails que je choisirai avec embarras, au milieu de la richesse de ceux qu'il offre, et de cette foule immense de faits curieux, d'observations et d'explications singulières, je dirai un mot de l'auteur lui-même, qui n'est pas moins intéressant à connaître que son livre.

Lavater, né à Zurich en 1741, et mort en 1801 des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans le désordre de l'évacuation de cette ville par les Russes et les Autrichiens, et de son occupation par les Français, fut encore bien plus recommandable par les qualités de son caractère et de son âme, qu'il n'est célèbre par le mérite et la nature de ses écrits. Son imagination vive, et même un peu exaltée, son amour pour l'humanité, sa passion pour tout ce qui était noble et vertueux, l'ont souvent fait comparer à Fénelon : on lui trouvait même quelque ressemblance, dans les traits et la physionomie, avec l'illustre archevêque de Cambrai, et madame de Staël disait de lui avec esprit, que c'était *Fénelon un peu suisse*. Son imagination, moins belle et moins réglée que celle de

l'auteur du *Télémaque*, le jeta d'abord dans la carrière poétique, et il enfanta poëmes sur poëmes; il ne composa pas moins d'ouvrages en prose : de sorte qu'on vit tour à tour éclore de sa plume féconde une nouvelle *Messiade*, moins célèbre que celle de Klopstock, un poëme sur Joseph d'Arimathie, un autre en six chants sur le cœur humain, des drames religieux, l'Ancien et le Nouveau-Testament en vers, des cantiques sacrés, des chansons helvétiques, ouvrage très-fameux en Suisse ; des sermons sur le livre de Jonas, des ouvrages sur l'existence du Diable, des poëmes en l'honneur du culte catholique, quoiqu'il fût ministre protestant, etc., etc. Mais de ses ouvrages, peut-être tous fort connus et fort célèbres à Zurich, un seul est célèbre dans tout le monde littéraire : ce sont ses *Essais physiognomoniques*. Je dois donc particulièrement choisir dans la vie de l'auteur ce qui a trait à ce livre singulier, curieux et intéressant.

Lavater, à l'âge de vingt-cinq ans, n'avait pas encore soupçonné ses talens physiognomoniques ; seulement il dessinait souvent; et, en dessinant des profils, il avait remarqué que des différences ou des ressemblances de nez, d'oreilles, de mentons, de bouches, s'accordaient avec les ressemblances et les différences de caractère des divers individus à qui appartenaient ces nez, ces bouches, ces oreilles. Il n'osait cependant faire part à personne de ses observations et de ses conjectures, et je le conçois; mais un jour, se trouvant chez le célèbre médecin Zimmermann, il devient plus hardi. Il démêle, parmi la foule qui passait sous les fenêtres, un homme qu'il voyait pour la première fois, et sur lequel il porta un juge-

ment si exact, que Zimmermann, à qui cet homme était connu, ne put s'empêcher de demander à Lavater sur quoi il avait pu fonder une décision aussi vraie et aussi rapide : *Sur la tournure du coude de cet homme,* répondit Lavater; et voilà l'époque de ses recherches physiognomoniques.

La publication de ces premiers essais lui attira beaucoup de contradictions et de célébrité, beaucoup de détracteurs et d'enthousiastes : souvent consulté, il rendit souvent des oracles physiognomoniques très-surprenans. Un abbé Frickt, d'une beauté surprenante, vient à Zurich; il enchante tout le monde par les grâces de sa figure et de sa personne. Lavater, sans se laisser séduire par ces belles apparences, ne tira pas moins le plus fâcheux pronostic du caractère de ce jeune homme, qui le justifia peu de temps après, en assassinant un conducteur de voitures, pour lui voler quelques louis. Je passe plusieurs autres anecdotes physiognomoniques, pour arriver à celle qui concerne l'auteur du *Tableau de Paris,* M. Mercier. M. Mercier vient à Zurich, se présente brusquement chez Lavater, et lui dit : « Regardez-moi « bien; je viens de Paris à Zurich pour livrer ma « figure à vos observations : devinez qui je suis. — « D'abord, vous écrivez, répond Lavater..... Oui, « vous êtes sûrement homme de lettres ? — Il est « vrai; mais dans quel genre? — Il me semble que « vous êtes philosophe, que vous saisissez les ridicu- « les, que vous avez de l'originalité, beaucoup de « trait dans l'esprit; que vous pourriez bien être « l'auteur du *Tableau de Paris*, dont je viens de « finir la lecture. » Assurément on ne saurait devi-

ner plus juste, et la physiognomonie ne peut aller plus loin. Depuis ce temps, Lavater a toujours conservé un peu d'enthousiasme pour M. Mercier, soit que M. Mercier inspire naturellement cet enthousiasme, soit que, flatté d'avoir si bien rencontré, Lavater ait gardé une reconnaissance exagérée envers celui qui lui avait procuré ce triomphe. On adoptera celle de ces deux explications qu'on voudra, selon qu'on croira plus au mérite de M. Mercier, ou aux effets et aux illusions de l'amour-propre.

Lavater ne fut cependant pas toujours aussi heureux dans ses décisions. Un affreux scélérat avait été condamné à être rompu vif; Zimmermann se procura le profil de ce criminel, et l'envoya à Lavater. Celui-ci désirait vivement, et attendait impatiemment le portrait d'un écrivain allemand, nommé Herder, grand partisan de la physiognomonie: il va s'imaginer que le portrait de l'assassin est celui du philosophe, et ne manque pas de lui trouver dans le front, ou le cou, ou le menton, ou les oreilles, les signes indicateurs du plus beau génie et des plus nobles penchans. Il est vrai qu'il avait la ressource de dire que le portrait n'était pas très-exact; car en physiognomonie, comme en bien d'autres sciences, il y a des échappatoires.

Lavater fit l'application de sa doctrine sur sa propre figure. Il nous donne d'abord un tableau de son caractère, de ses dispositions, de ses qualités, de ses défauts, plein de simplicité, de modestie, d'impartialité: il explique ensuite tout cela par les lignes, les traits et les contours de sa figure. Ses éditeurs vont plus loin: ils nous donnent un parallèle physiogno-

monique de sa figure et de ses qualités, comparées avec la figure et les qualités de Diderot. Ce parallèle a été fait par un compatriote et un ami de l'auteur, M. Meister ; mais il semble qu'il n'y a que Lavater qui ait mission pour faire de la physiognomonie : ses erreurs même plaisent, parce qu'il les expose avec une bonhomie charmante ; il n'en est pas de même de ceux qui ont marché sur ses traces. Que les éditeurs de cet ouvrage, par exemple, trouvent dans la différence des distances du nez à la bouche qu'offraient les deux figures de Lavater et de Diderot, la différence de leurs principes de religion, à la bonne heure : Lavater lui-même aurait bien pu en dire autant ; mais il n'eût pas dit, comme M. Meister : « Si « Diderot n'avait pas eu le malheur d'être athée, la « sensibilité de son âme eût été plus variée, plus bril- « lante ; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, « plus étendue : il eût moins écrit sans doute, mais « ses productions auraient eu plus de grandeur et de « maturité : il eût obtenu plus d'admiration ; *mais* « *peut-être eût-il mérité moins de reconnaissance ; le* « *cours entier de sa vie eût été à la fois moins cé-* « *lèbre et moins utile.* » Je ne conçois pas comment M. Meister s'y prendrait, pour concilier le commencement raisonnable et la fin absurde de ce paragraphe.

L'ouvrage de Lavater est divisé en treize sections ou *études*, dans la dernière édition qui en a été publiée par M. Moreau de la Sarthe. Le lecteur, en parcourant ces treize études, verra successivement passer sous ses yeux toutes les figures imaginables, avec tous les raisonnemens physiognomoniques qu'on

peut faire sur ces figures ; raisonnemens tantôt pleins de finesse et de sagacité, tantôt passablement absurdes et ridicules, mais toujours exprimés avec une simplicité et une bonhomie qui donnent un nouveau prix aux observations raisonnables, et font pardonner à celles qui ne le sont pas. Ici, Lavater considère les physionomies sur lesquelles se peignent toutes les passions avec toutes leurs nuances, depuis les passions violentes, féroces, frénétiques, jusqu'à celles qui agitent doucement et agréablement l'âme de celui qui les éprouve : là, les physionomies intellectuelles, depuis le premier degré de l'intelligence et du génie jusqu'au dernier degré de l'abrutissement et de la sottise; plus loin, les physionomies morales, en parcourant toujours la même échelle, depuis la vertu sublime qui élève l'âme, jusqu'au vice qui la dégrade. Dans d'autres études, Lavater s'occupe de la beauté, trace des physionomies d'un beau idéal, expose ses idées sur la physiognomonie des femmes, établit des rapports entre la beauté physique et la beauté morale, indique ceux qu'il découvre entre la physiognomonie et la peinture, et ce n'est pas là ce qu'il y a de moins intéressant dans son ouvrage. Ces derniers rapports me paraissent incontestables, et je crois que les peintres ne les étudieraient pas sans profit. Lavater se montre passionné pour la peinture : il est plein d'enthousiasme devant les tableaux des grands maîtres; mais il s'extasie bien davantage devant une belle figure humaine. Il assure que le peintre, avec tout son talent, ne peut jamais représenter avec toute sa beauté une belle figure vivante : *Tout être physiognomonique-*

ment beau, dit-il, *fait un acte d'humilité en livrant sa tête à l'imitation, quels que soient les talens de l'imitateur;* principe qui détruirait le beau idéal en peinture.

C'est au reste dans ces rapports généraux, et dans les principes de sa science favorite, que Lavater se montre toujours ingénieux, spirituel, et quelquefois profond. Ces premiers principes fondamentaux sont en effet d'une vérité que ne peuvent rejeter les plus grands adversaires de sa doctrine : il n'est personne qui ne porte des jugemens physiognomoniques. Nous voyons, dans l'immortel roman de Richardson, Miss Howe juger, d'après le caractère de Lovelace, de MM. Hickman et de Solmes, quelles devaient être leur figure et leur contenance au collége; elle se représente son amant, M. Hickman, comme *un grand élancé, avec des cheveux blonds et plats, recevant force coups de poings de ses camarades, et s'en allant, le doigt dans l'œil, se plaindre à sa mère;* elle fait également des portraits de Lovelace et de Solmes, qui paraissent devoir être fort ressemblans. Nous portons tous de pareils jugemens : seulement Lavater les porte avec infiniment plus de réflexion et de sagacité que nous. Il avait l'instinct et le génie de ce genre d'observations; mais, de ces principes généraux, il descend à des applications particulières, qui sont quelquefois tout-à-fait puériles et risibles. Assurément il est bien éloigné d'admettre le proverbe : *fronti nulla fides.* Non-seulement la figure, mais tout dans l'homme, depuis les pieds jusqu'à la tête, dépose en sa faveur ou contre lui, s'il faut en croire Lavater; et il prononce

ses arrêts avec un ton assuré et une rigueur dont on ne peut s'empêcher de rire : il avouera bien, par une sorte de ménagement, qu'on peut *être honnête homme, et avoir de vilaines dents;* mais on voit qu'il a quelque peine à faire cet aveu ; et tous ceux qui ont de vilaines dents ne doivent pas moins en avoir une contre lui. Que ne voit - il pas dans les cheveux, dans la barbe, dans les épaules, dans les pieds, dans les mains! « Je ne voudrais pas, dit-il en examinant « une très-belle main de femme, je ne voudrais pas « être réduit à compter sur la solidité et la vivacité « de son amitié; je craindrais plutôt de sa part les « ruses et les finesses de la coquetterie. » Montaigne ne voyait pas moins de choses dans les mains : « Quoy des mains? s'écrie-t-il ; nous promettons, « nous requérons, appelons, congédions, mena- « çeons, prions, supplions, nions, refusons, in- « terrogeons, admirons, nombrons, confessons, « repentons, craignons, vergoignons, doubtons, « commandons, incitons, jurons, tesmoignons, ac- « cusons, condamnons, absolvons, injurions, mes- « prisons, desfions, despitons, flattons, applaudis- « sons, bénissons, humilions, moquons, resjouissons, « complaignons, desconfortons, désespérons... Eh « quoy non? » ajoute-t-il, après avoir accumulé une trentaine d'autres verbes.

De même que sur une figure donnée, Lavater trace aussitôt un caractère, de même, si vous lui peignez exactement le caractère d'une personne, il prétendra deviner aussitôt, et non moins exactement, sa figure; il trouvera sur-le-champ le front, le nez, la bouche, le menton, le cou, les cheveux

qui lui conviennent et qu'il doit nécessairement avoir. Il est tellement sûr de son fait, qu'il décide, d'après les *Vies de Plutarque,* si les figures qu'on nous donne des héros dont cet historien trace les caractères et les exploits, sont ressemblantes ou ne le sont pas. Lui présente-t-on le portrait d'un homme à genoux et qui prie avec ferveur; il prononce que cette ferveur n'est point compatible avec les cheveux de cet homme, et qu'ainsi il y a erreur, ou dans la chevelure, ou dans l'attitude fervente. Il démêle aussi, dans la chute des cheveux de Milton, son génie poétique; il assure que, quand Newton n'aurait pas écrit une seule ligne, son seul portrait suffirait pour le faire compter au nombre des plus grands génies; et d'après cela, beaucoup d'auteurs, au lieu de se donner la peine d'écrire, feraient fort bien de se contenter de se faire peindre.

De trente-trois portraits de Voltaire qu'il possède, Lavater n'est content d'aucun; et il affirme positivement que, si Voltaire avait le front qu'ils offrent, il n'est point l'auteur des écrits qu'on lui attribue. Cependant il dit ailleurs que Voltaire n'avait réellement pas le front très-poétique : « Le front du poëte, dit-« il, n'aura jamais ni cette forme, ni cette autre-ci: « je parle des poëtes qui le sont plus qu'un Voltaire, « qu'un Pope. Ne vous moquez pas de nous, ajoute-« t-il, si nous hésitons de les proclamer poëtes, sur « la foi de leurs physionomies : le temps viendra, « le temps approche où l'on ne disputera plus à « notre science le privilége exclusif de prononcer « sur le talent, sur le sentiment, sur l'esprit et le « génie du poëte, et sur le poëte lui-même. » Après

avoir ainsi dessiné le front du poëte, Lavater, qui revient souvent sur les fronts, distingue sur chacun d'eux les caractères du style de l'individu à qui il appartient : « Un homme, dit-il, dont le front est « alongé et presque perpendiculaire, aura toujours « le style sec et dur; un autre, dont le front est « arrondi, sans nuances, et d'une construction déli- « cate, écrira couramment et avec légèreté, mais « il n'approfondira rien. Celui dont les sinus fron- « taux sont fort saillans, pourra se faire un style « coupé, sentencieux et original; mais vous ne « trouverez point, dans ses compositions, la liai- « son, la pureté et l'élégance qui distinguent les « bons écrivains, etc., etc. » Lavater nous donne aussi la figure d'un bon critique; et le portrait qu'il en présente ressemble réellement beaucoup à un excellent critique de ma connaissance, à qui je me propose bien de le dire, lorsque j'aurai le plaisir de le rencontrer. Enfin, comme le style des peintres est dans leurs ouvrages, Lavater prétendait aussi connaître souvent, à l'inspection d'un tableau, la figure du peintre.

Présentait-on à Lavater le portrait d'un homme qui lui était absolument inconnu; il jugeait si le portrait était ressemblant. « Un homme, disait-il, qui « a ce front, doit avoir le nez plus *judicieux;* il a la « lèvre inférieure plus saillante, les paupières plus « ridées. » Ces jugemens, au reste, ne sont pas très-étonnans, et me paraissent très-fondés en raison, d'après un excellent chapitre sur *l'homogénéité du corps humain;* mais, ce qui m'étonne un peu davantage, c'est qu'en voyant un homme par

derrière, Lavater devinait plusieurs traits de sa figure : il trouvait même beaucoup de physionomie au derrière de la tête ; il jugeait, par l'inspection de cette seule partie de la tête, que Diderot ne devait pas avoir la bouche entr'ouverte comme son portrait le représentait ; il avait deviné encore que tel homme qu'il n'avait vu aussi que par derrière, avait le nez aquilin ; et c'est être assurément très-fin, et avoir une grande sagacité physiognomonique.

Les yeux de Lavater, errans sans cesse sur des nez, des bouches, des mentons, des cous, durent souvent, dans leurs recherches et leurs observations physiognomoniques, se fixer sur des visages de femmes, et y faire de nombreuses et intéressantes découvertes. Il revient en effet, en plusieurs endroits de son ouvrage, sur les traits particuliers de la femme, sur sa constitution physique, et en tire une foule de conséquences morales. Mais il faut le dire, et prévenir les dames là-dessus : Lavater n'est point galant, et il l'avoue avec la bonne foi, la franchise et la simplicité qui font le caractère de tous ses écrits : « Mes observations, dit-il, sur cette moitié du genre « humain, seront très-circonscrites. J'ai très-peu « suivi les femmes dans les occasions où elles peu- « vent être étudiées et connues... Je les fuyais même « dans ma première jeunesse, et je n'ai jamais été « amoureux. »

Cependant le bon Lavater était du moins physiognomoniquement amoureux, quand il rencontrait *une de ces femmes candides et sensibles qui frappent au premier abord, et exercent un empire irrésistible sur tous ceux qui les approchent.* Lorsqu'il décou-

vrait sur *le front voûté* de telle femme *une aptitude constante à recevoir les leçons du sage;* lorsqu'il voyait dans ses sourcils *un fond inépuisable de sagesse; dans le contour délicat de son nez, le goût le plus fin et le plus épuré; dans la blancheur de ses dents et dans la fraîcheur de ses lèvres, le tendre intérêt que dicte la bonté;* lorsqu'il rencontrait *dans ses yeux à demi baissés et doucement mobiles une âme qui semblait appeler la sienne*, etc., etc., alors il paraît même craindre que les *sens enivrés* n'égarent le *sentiment physiognomonique.*

Mais malheureusement il ne rencontre pas assez souvent de ces *fronts* agréablement *voûtés*, de ces *contours délicats* du nez, de ces sourcils *concentrés, et non trop fortement étendus ;* car il avoue que la physiognomonie est une science qui peut compromettre gravement les femmes, et les exposer à de fâcheux inconvéniens. *Il a souvent frémi,* dit-il, *et il frémit encore, quand il y pense.* Il dit encore ailleurs : « On n'oserait confier au papier la mil-« lième partie des observations qu'on a faites sur « les femmes ; » et je n'oserais, moi-même, confier au papier ce qu'il ajoute sur les deux traits principaux de leur caractère, sur le mouvement qu'elles impriment *aux deux ailes du nez et à la lèvre supérieure*, lorsqu'on parle devant elles de leurs rivales ; sur les femmes qui *se précipitent en avant, ou de côté,* ou qui se *mirent dans leurs pieds mignons, de manière à les faire remarquer;* sur celles qui ont tout à la fois *la racine du nez fort enfoncée, beaucoup de gorge,* et *la dent canine un peu saillante ;* sur celles qui ont *des verrues velues avec du poil*

au menton. Lavater se montre grand ennemi de ces verrues; il ne les aime pas plus sur le visage des hommes que sur celui des femmes; il permet cependant aux hommes d'en avoir de petites sur le front et entre les deux sourcils; il avoue même qu'il a connu des personnes aimables et de beaucoup d'esprit, qui en avaient d'ainsi faites et d'ainsi placées; mais il est sans rémission pour les larges verrues brunes et velues au menton.

Il semble que ce soit un malheur attaché à la condition du physiognomoniste, de n'être pas juste envers les femmes, et de se montrer prévenu contre elles; et il n'en faudrait pas davantage pour décréditer beaucoup la physiognomonie. Aristote, qui s'est aussi mêlé de cette science, sur laquelle il a composé un ouvrage, a pareillement établi sur les femmes un principe général que je me garderai bien de rapporter, et dont je ne tire au reste d'autres conclusions, sinon que sur ce sujet Aristote, malgré tout le respect que je lui dois, n'est qu'un impertinent. Lavater du moins ne l'est pas; et je voudrais le réconcilier avec les dames, malgré le double tort qu'il a de n'avoir jamais été amoureux, et de faire souvent sur leurs beaux yeux, leurs belles joues, leurs jolis mentons, des interprétations physiognomoniques peu avantageuses. Il lui arrive cependant aussi d'en faire de très-favorables; et, d'après son imagination vive et son cœur sensible, je suis persuadé qu'il aime les femmes plus qu'il ne le dit et ne le croit : je pourrais citer en preuve plus d'un morceau de passion douce et sentimentale qu'on trouve dans son ouvrage.

Mais ses éditeurs se montrent beaucoup plus galans que lui : trouvant que le sujet n'avait pas été assez approfondi, ils lui donnent de nouveaux développemens, et parlent avec beaucoup plus de chaleur et d'enthousiasme du *beau sexe*, des *lignes ondulées* et *circulaires*, et des belles *turgescences* qu'il offre; ils n'épargnent même pas les détails anatomiques; et peut-être les prodiguent-ils un peu trop, non-seulement là, mais en plusieurs autres endroits du livre; ils se montrent en général peut-être plus médecins, plus physiologistes, plus anatomistes qu'il ne convient, dans un ouvrage destiné à toutes les classes de lecteurs. Il est vrai qu'à les en croire, l'anatomie est une science agréable et utile à tout; et, comme M. Thomas Diafoirus, ils ne seraient pas éloignés d'offrir une thèse sur l'anatomie, et un spectacle de dissection à leurs maîtresses. M. Moreau de la Sarthe offrirait du moins tout cela aux actrices; il croit que l'étude de l'anatomie leur est très-utile, et il a pour garant de cette singulière opinion mademoiselle Clairon, qui *pensa avec raison*, dit-il, que, pour mieux reproduire les effets des passions sur la physionomie, il fallait bien connaître le mécanisme du visage; et qui avoua qu'elle dut beaucoup dans la suite, pour les progrès de son art, à l'étude qu'elle avait faite de chaque nerf, de chaque fibre, de chaque muscle, de leur position, de leur forme et de leur concours dans l'expression de la physionomie. Assurément, si mademoiselle Clairon a dit cela, elle a voulu se donner un air de profondeur dans son art, et s'en faire accroire; elle ne se flattait probablement pas d'en imposer à un homme d'es-

prit comme M. Moreau. Comment croire en effet qu'une actrice, pour exprimer la joie, la tristesse, la douleur, l'indignation, la fureur, le désespoir, doit connaître les fibres et les nerfs que ces passions mettent en mouvement ? Je suis bien persuadé que mademoiselle Clairon elle-même, pour rire avec grâce, ou pleurer d'une manière touchante, oubliait toute sa doctrine anatomique, et se gardait bien de donner des ordres, ou même de penser au muscle *peaussier*, ou aux muscles *mystiformes*, ou aux muscles *zygomatiques*.

Si Lavater avouait qu'il avait *peu suivi les femmes*, ses éditeurs veulent avoir l'air de les avoir assez bien *suivies* pour les connaître à l'*odeur*, et les distinguer par l'odorat, non-seulement des hommes, mais même entre elles, jusqu'à un certain point, et les classer par *tempérament*. Ils rapportent des choses étonnantes de la finesse de ce sens, et racontent entre autres qu'un aveugle, en rentrant chez lui, reconnut par l'odorat, dès que sa femme fut en sa présence, le petit accident domestique qui lui était arrivé pendant son absence : c'est assurément avoir le nez fin ; et les femmes trouveront cet aveugle-là beaucoup trop clairvoyant. Ils rapportent aussi qu'une jeune fille s'était embarquée, déguisée en homme ; pendant une longue traversée, personne ne se douta de son déguisement ; elle aborda avec le reste de l'équipage sur une plage de l'Amérique, parmi des sauvages qui, à l'odeur, reconnurent aussitôt son sexe, et se moquèrent beaucoup des Européens, dont le nerf olfactif, moins délicat, n'avait pas su faire cette découverte. Mais de toutes ces preuves de

l'étonnante sagacité du nez, la plus extraordinaire est celle de Lavater lui-même : « Il y avait à Corte, « dit-il, un homme rare, qui distinguait à l'odorat « la patrie de tout étranger qui avait sur lui de la « terre natale. L'État l'établit examinateur d'un « homme qui se cachait et déclinait le pays d'où il « était. Cet expert d'un nouveau genre flaira ses « bottes ; et, à l'odeur de la terre attachée sous le « talon, il reconnut que l'homme en question était « des Alpes suisses. » Cela est fort.

Lavater examine la question, souvent agitée et toujours indécise, de l'influence de l'imagination des femmes sur l'enfant qu'elles portent dans leur sein. Doué lui-même d'une imagination très-vive et très-mobile, il n'a garde de disputer à cette faculté souvent trompeuse de l'esprit tous les effets qu'on lui attribue. En général, parmi les diverses opinions, il embrasse plus volontiers celles qui sont extraordinaires, mystérieuses, inexplicables. Cette disposition de son esprit le rendit dupe de tous les charlatans qui parurent de son temps ; on voit même qu'il croit aux apparitions des morts, à celles des absens, et il tâche de les expliquer. Telle est la force qu'il attribue à l'imagination, qu'il croit qu'un homme passionnément amoureux prend quelques-uns des traits de l'objet dont il est épris, et lui ressemble en quelque sorte, du moins dans les momens où il y pense fortement. Avec ces dispositions à croire à la puissance de l'imagination, il dut admettre les effets infiniment plus probables qu'on attribue à celle des femmes. Il en rapporte plusieurs exemples singuliers, entre autres celui d'une femme grosse, qui,

jouant au piquet, vit avec une grande émotion qu'il ne lui manquait que l'as de pique pour faire un beau coup : cet as si désiré lui rentre à la dernière carte ; une joie immodérée s'empare de son esprit, et bientôt après elle met au monde un enfant qui portait dans sa prunelle l'empreinte bien marquée d'un as de pique. Il n'est personne, au surplus, qui n'ait lu ou entendu rapporter mille exemples de cette singulière et inexplicable influence. Un des plus extraordinaires est celui qu'on lit dans la *Recherche de la vérité* du père Malebranche. Une femme faisait très-assidument, tous les matins, sa prière devant l'image du pape saint Vigile, qu'elle regardait avec une tendre dévotion : elle accoucha d'un enfant qui avait toutes les rides de la vieillesse, qui ressemblait parfaitement au pape saint Vigile, et dont la tête était surmontée d'une peau qui s'élevait en forme de tiare.

Tous les moyens physiognomoniques sont du ressort de Lavater, et il ne néglige pas même celui de juger du caractère des hommes par le caractère de leur écriture ; mais un de ses éditeurs se montre là-dessus beaucoup plus profond que lui. Il nous donne des fragmens d'écriture de Fénelon, de Racine, de madame de Sévigné, du cardinal de Retz, etc., et *devine* sur ces fragmens tout ce que nous connaissons de ces personnages fameux ; il nous présente l'écriture de Lavater lui-même, dont il rapporte une lettre entière, et c'est un bien mauvais tour qu'il lui joue ; car la lettre est bien ridicule : elle est adressée à M. Mercier, que Lavater met à peu près sur la même ligne que Newton (fort méprisé par

M. Mercier); que Confucius, et même que saint Paul. J'ai cru voir cependant qu'il faisait quelque différence entre ces quatre personnages, par la manière différente dont il souligne leurs noms : il ne tire qu'une ligne au-dessous de celui de M. Mercier, tandis qu'il en tire deux au-dessous de celui de Newton, trois au-dessous de celui de Confucius, et quatre au-dessous de celui de saint Paul; mais c'est encore faire beaucoup d'honneur à M. Mercier, que de l'établir avec Newton, dans la proportion de 1 à 2; et avec saint Paul, dans la proportion de 1 à 4.

Une des plus fortes objections que l'on puisse faire contre la science physiognomonique, c'est la profonde dissimulation dont les hommes couvrent leurs traits, et l'art avec lequel ils composent leurs visages; mais Lavater savait lire à travers ce voile trompeur. Une jeune fille et un jeune homme le prennent pour juge de leur différend : — Tu es le père de mon enfant, disait la jeune personne, d'une voix douce et timide.—Il n'en est rien, répondait le jeune homme, d'une voix forte et arrogante. — Oses-tu le nier, reprenait la première? — Oui, je l'ose, répliquait le second. Ils sont admis au serment; et, tandis que Lavater leur représente tout ce qu'il y a de solennel et de formidable dans cet acte sacré, il observe, il examine le mouvement des mains du jeune homme; il voit le bout de sa langue s'approcher du bord des lèvres; et, d'après quelques autres signes encore, il ne doute point qu'il ne soit coupable : c'est assurément un juge bien clairvoyant et bien redoutable, que celui à qui le mouvement du bout de la langue révèle de pareils mystères!

Je pourrais rapporter encore une foule d'anecdotes curieuses, et d'opinions ou d'interprétations singulières ; ce livre en est une mine inépuisable. Je me suis plu, je l'avoue, à citer les plus extraordinaires, et ce ne sont pas les plus sensées. Mais Lavater, lors même qu'il tombe dans l'erreur, dans le ridicule, dans l'absurde, plaît toujours par son ton, persuade par sa simplicité, sa bonhomie, ses intentions droites et pures. Il n'est pas bien sûr, malgré sa doctrine, que les belles qualités de son âme et les dispositions de son esprit vif et observateur fussent marquées par les ailes de son nez, la longueur de sa lèvre supérieure, la courbure de ses sourcils, la chute de ses cheveux, ou autres signes physiognomoniques pareils ; mais elles sont incontestablement empreintes dans tout son ouvrage.

Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle.

L'étude de l'histoire naturelle, une des plus agréables et des plus instructives que l'esprit de l'homme puisse se proposer, est certainement la plus vaste et la plus variée dans son objet. Pline avait intitulé le grand et bel ouvrage qu'il nous a laissé sur cette science, *Historia Mundi*, l'Histoire du Monde ; et ce titre donné dans un temps où l'on ne connaissait pas encore l'art, si perfectionné de nos jours, d'en imposer au public par des titres fastueux et mensongers, n'était point au-dessus de l'ouvrage de ce célèbre naturaliste, et encore moins au-dessus de la science qu'il y traitait. L'Histoire naturelle est en effet celle de l'univers : le ciel, la terre et les mers

rentrent dans son domaine. Toutes les sciences, si vous en exceptez les mathématiques, qui ne sont que des abstractions, les sciences morales, et celles qui se rapportent aux arts d'imitation; enfin, les notions très-imparfaites que nous avons sur la métaphysique, doivent être regardées comme des divisions de la grande science de la nature.

La nature est, comme on l'a remarqué depuis long-temps, un grand livre ouvert aux yeux de tous les hommes; mais on aurait dû remarquer aussi qu'il fallait presque toujours d'autres livres pour apprendre à lire dans celui-là. Les grands et nobles caractères qui le composent sont, pour la plupart de nous, des hiéroglyphes obscurs et cachés; les pages imposantes et sublimes qu'il déroule à nos yeux, sont le plus souvent d'impénétrables mystères. C'est un immense tableau, dont notre vue faible et bornée ne peut embrasser la vaste étendue ni saisir les magnifiques détails. La richesse de sa composition nous éblouit, la profusion des parties nous accable, et souvent aussi, trop accoutumés au spectacle admirable qu'il nous présente, nous y devenons insensibles. Ce sont des merveilles qui, selon la belle expression de saint Augustin, deviennent méprisables à nos yeux, parce que sans cesse ils en sont frappés, *assiduitate viluerunt.*

Parmi les livres nombreux offerts au public pour lui apprendre à connaître et à interpréter le grand livre de la nature, il n'en est point qui remplisse cet objet avec plus d'étendue et d'exactitude que le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, déjà plusieurs fois annoncé avec des éloges qu'il continue

toujours de justifier. Nous avions, à la vérité, d'excellens ouvrages sur l'Histoire naturelle ; trois d'entre eux étaient même justement mis au nombre des monumens qui honorent le plus l'esprit humain ; mais ces ouvrages étaient partiels, ils ne présentaient à nos regards qu'une faible partie des êtres que la main puissante du Créateur sema avec une si admirable variété, et une si riche profusion dans ce vaste univers. L'état de la science, au moment où tous ces ouvrages furent entrepris, l'insuffisance des forces d'un seul homme pour suivre dans tous ses détails une étude presque infinie, ne permirent à leurs auteurs que de s'attacher à quelques-unes des branches de l'Histoire naturelle ; et si quelques-uns osèrent en embrasser un trop grand nombre, ou même eurent la prétention de les embrasser toutes, la médiocrité de leurs productions attesta la présomption de leur entreprise. Ce n'était que de la réunion de plusieurs savans, à une époque où la science, plus généralement cultivée, s'est agrandie par les études de ceux qui nous précédèrent, et par les observations et les découvertes modernes, qu'on devait attendre un ouvrage utile et complet sur cette vaste et intéressante matière.

Les auteurs du *Nouveau Dictionnaire* ont assez généralement rempli cette espérance. Il y a, dans l'Histoire naturelle, deux objets assez distincts, qui cependant se confondent quelquefois : l'objet de la curiosité, et celui de l'utilité. Ils n'ont point négligé le premier, mais ils se sont surtout attachés à remplir le second. Tout ce qui tient à l'économie rurale et domestique, à la culture des plantes nécessaires ou

utiles à l'homme, à celle des arbres, à l'amélioration de leurs espèces et de leurs fruits, à l'éducation des animaux utiles, à la destruction de ceux qui sont nuisibles, aux moyens d'atteindre ceux qui nous évitent et nous fuient; et ceux que les élémens dérobent à notre poursuite et à nos regards; tout ce qui peut intéresser l'agriculteur, le botaniste, le minéralogiste, le physicien, le médecin, etc., est développé avec une étendue convenable et avec l'exactitude qu'on doit attendre d'une réunion de savans dont chacun s'occupe de la partie qui lui est la plus familière, et à laquelle il a consacré une longue étude et de longs travaux. Les auteurs n'ont même pas négligé entièrement les intérêts et le goût du littérateur; ils ont répandu quelquefois sur leur ouvrage les agrémens d'une érudition littéraire, et il faut leur en savoir d'autant plus de gré, qu'il est plus rare de voir cette alliance entre la littérature et les sciences naturelles et physiques. J'aime, par exemple, qu'à l'occasion de la *perche*, après avoir satisfait le naturaliste, l'anatomiste, le zoologiste, le pêcheur, le gourmand, le cuisinier, on s'occupe un peu du littérateur; qu'on lui dise le cas que les Grecs et les Romains faisaient de la perche, et qu'on lui cite les vers d'Ausone, dans son élégie à la Moselle, où il y a d'excellens poissons de cette espèce :

Nec te delicias mensarum, Perca, silebo,
Amnigenos inter pisces dignande marinis,
Solus puniceis facilis contendere mullis.

Il y a un grand nombre de citations aussi heureusement amenées.

J'ai observé qu'une entreprise, d'une aussi immense étendue, ne pouvait être exécutée que par une réunion de savans. C'est, il est vrai, une nécessité, mais cette nécessité a bien ses inconvéniens. Jamais on n'y trouvera un accord exact dans les sentimens et dans les systèmes, une parfaite harmonie dans l'ensemble, une juste proportion dans les parties. Voltaire, qui s'intéressait vivement à l'accord philosophique de l'*Encyclopédie*, sentait combien les défauts inséparables d'un grand nombre de coopérateurs nuisaient à la bonne exécution de ce Dictionnaire. Il se plaint surtout de l'emphase de Diderot; il lui reproche ses vives apostrophes *à son digne ami Rousseau*, qui bientôt après ne fut plus à ses yeux qu'*un monstre*, qu'*un scélérat*. Mécontent des idées, du style, du galimatias, et à ce qu'il paraît, de quelque procédé de ce collaborateur illuminé, il écrivait à D'Alembert : *Dites à Diderot qu'il faut avoir un style net et un procédé net*. Je pourrais trouver aussi qu'un des auteurs du *Nouveau Dictionnaire* n'a ni *un style net*, ni *un procédé net*. Sensible jusqu'à l'excès, une critique modérée que j'avais faite de ses opinions et de sa manière de les exprimer (1), m'attira de sa part une lettre fort longue, mais du moins assez polie. Je lui répondis non moins poliment, et je me flatte que, dans cette lutte de politesse, je n'eus pas le dessous; mais je l'aurais infailliblement, si je voulais le suivre dans la

(1) Dans un premier article sur le même Dictionnaire, que nous ne conservons pas dans ce recueil.

nouvelle carrière où il se jette. Lassé du ton honnête qu'il avait pris d'abord, il me dit des injures, il m'accuse, dans ses notes, d'*ignorance* ou de *mauvaise foi*. Quant à moi, j'admire sa *science* vraiment étonnante dans un jeune homme; je crois à sa *bonne foi;* je crois volontiers aussi à mon *ignorance :* j'observe seulement que je ne l'ai pas prouvée dans mes remarques critiques sur le style et les systèmes de l'irascible auteur, pas plus qu'un homme peu savant dans les mathématiques ne prouverait son *ignorance* en assurant que deux et deux font quatre. Enfin, malgré mes dispositions *à croire* tout ce que veut M. Virey, je ne puis *croire* à ma *mauvaise foi*. Pourquoi aurais-je de la mauvaise foi à son égard? Je crois avoir donné des preuves, non d'ignorance, mais de goût (et je ne m'en enorgueillis pas; car il ne faut pas en avoir beaucoup, pour sentir combien M. Virey en a peu), en assurant que son style est plein de néologismes, d'une emphase ridicule, d'un galimatias souvent inintelligible; je crois lui avoir donné un bon avis, en lui disant qu'il ne suffisait pas de *briser sa plume et de prendre le pinceau;* mais qu'il fallait encore le tremper dans les couleurs qui conviennent à l'objet qu'on veut peindre. Enfin, c'est sans *mauvaise foi*, que j'ai accusé quelques-unes de ses opinions de favoriser le matérialisme, peut-être même le spinosisme; mais que je n'ai point dit, comme il le prétend, qu'il fût spinosiste ou matérialiste, parce que je juge les écrits et non les hommes, les opinions publiées, et non les sentimens du cœur. Si, pour parler un langage qu'affectionne l'auteur, *il est beau d'être fier comme la nature, grand comme*

la nature, majestueux comme la nature, il serait bon aussi d'être simple comme elle.

Les articles *animal*, *homme*, *corps organisés*, *nature*, etc., fourniraient encore bien des remarques et des reproches à faire au même auteur; mais je veux ménager son excessive sensibilité. J'espère qu'en échange de bons procédés, il voudra bien me faire le sacrifice de sa doctrine sur la *polygamie*. Il la regarde comme très-naturelle, tandis que la *monogamie* est, selon lui, *contraire à la nature, si l'on considère cet objet sous un point de vue indépendant des conventions sociales*. Quant à moi, je n'entends pas toutes ces distinctions; je sais bien qu'il peut y avoir des *conventions sociales* qui ne soient pas *très-naturelles;* mais l'homme ayant été créé pour la société, qui est son état le plus *naturel*, tout ce qui est *éminemment social*, est par là même *naturel*. Enfin, je ne regarderai jamais comme *naturel* ce qui éteint les plus douces affections entre les époux, entre les pères et les enfans; ce qui étouffe le sentiment moral de l'amour; ce qui nécessite l'esclavage des femmes. En vain on me dira que la polygamie favorise plus la population : je demanderai d'abord pourquoi la partie la plus peuplée de l'univers, est celle où la polygamie n'est pas admise; et ensuite, à quoi est utile cette excessive population, soit dans l'état social, soit dans ce qu'on appelle l'état de nature? M. Virey avoue cependant que la polygamie ne peut être admise dans nos climats; mais il est aisé de juger qu'il est fort éloigné de la regarder comme *un cas pendable*.

Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique, ou *Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture;* par les membres de la section d'agriculture de l'Institut de France, etc.

C'est un lieu commun fort usé, de faire des phrases pompeuses sur l'agriculture; je n'en ferai point : je ne répéterai pas même, après mille autres, que l'agriculture est la plus utile de toutes les sciences; mais j'observerai que cette science est devenue à la mode : singularité assez remarquable, car c'est une association bien rare que celle de l'utilité et de la mode. Il y a cinquante ou soixante ans que la bibliothèque du cultivateur cût été composée de fort peu de livres, s'il n'y avait fait entrer que ceux qui avaient été composés en France, et écrits en langue française; actuellement, il est obligé de choisir parmi le grand nombre de *mémoires*, de *cours*, de *dictionnaires*, de *traductions* d'ouvrages de toutes sortes, qu'on lui offre sur ce sujet; et il est par conséquent utile qu'on lui indique les meilleurs, ceux qui méritent le plus sa confiance. Autrefois, les grands propriétaires habitaient peu leurs terres : contens d'en consommer les produits dans les grandes villes, ils en laissaient l'exploitation à des fermiers peu instruits, n'ayant pour toute doctrine qu'une vieille routine, pour tout livre qu'un almanach, afin de savoir, comme M. Jourdain, *s'il y a de la lune, ou s'il n'y en a point;* à quelle phase de la lune il faut semer, planter, recueillir; du reste, peu disposés à consulter, pour le perfectionnement de leurs pro-

cédés et de leurs instrumens aratoires, des académiciens ou des membres des sociétés d'agriculture, d'agronomie, etc. Aujourd'hui, les riches propriétaires sont eux-mêmes membres de ces sociétés agricoles; ils s'y font affilier; ils y viennent apporter les fruits de leur propre expérience : on leur offre en retour les expériences des autres, les modèles de nouveaux instrumens de labourage, les nouvelles découvertes dont ils vont faire l'application dans leurs terres : heureux échange! heureuse communication de lumières, qui doit singulièrement concourir aux progrès de la science!

Il semble que sur cet objet nos goûts et nos penchans aient suivi une marche contraire au cours ordinaire et naturel, à celui du moins qu'on a observé chez les Romains. Ce n'est point chez nos ancêtres, simples et même un peu grossiers; ce n'est point dans les temps où la France était privée de tous les avantages et de toutes les ressources du luxe, des arts et de la civilisation, que l'agriculture y fut le plus estimée : alors, au contraire, les seigneurs, du haut de leurs tours et de leurs donjons, ou montés sur leurs chevaux de bataille et couverts d'armures de fer, laissaient tous les soins et tous les procédés d'agriculture à leurs serfs; lisaient, lorsqu'ils savaient lire, des romans de chevalerie, et non des dictionnaires d'agriculture; s'occupaient peu d'*assolemens*, d'*irrigations*, de *prairies artificielles*, de *luzerne*, de *sainfoin;* et ne pensaient guère à perfectionner la charrue, la herse ou le hoyau. La civilisation n'apporta presque aucun changement à cet état de choses; elle ne détruisit point cette sorte de préjugé féodal

contre l'agriculture; on ne l'honora pas davantage, et elle ne se ressentit presque pas ni des progrès des lumières et des connaissances, ni de l'établissement des académies, qui ne la dédaignèrent guère moins que les anciens paladins et les plus fiers barons; enfin, ce n'est qu'après avoir passé par ces divers états, lorsque tous les avantages de la civilisation, tous les effets du luxe, et peut-être même de la corruption qui en est la suite, subsistent parmi nous, que les goûts deviennent champêtres et pastoraux; qu'on parle dans les salons de champs et de moutons; que les livres roulent sur ces objets intéressans; que les sociétés savantes s'en occupent avec ardeur et avec succès, proposent des questions, des problèmes d'agriculture, décernent des prix aux meilleurs mémoires, aux plus utiles inventions, encouragent et récompensent tous ceux qui les secondent.

Chez les Romains, au contraire, et vraisemblablement chez tous les peuples anciens, l'agriculture fut principalement en honneur, à ces époques simples et grossières, où les arts, le luxe et les richesses corruptrices n'avaient point encore pénétré chez eux. C'était alors que celui qui avait mal cultivé son champ s'attirait une note infamante de la part des censeurs : *Agrum malè colere censorium probrum judicabatur.* C'était alors que les censeurs eux-mêmes, que les hommes consulaires cultivaient leur champ de leurs propres mains, et ne désiraient point celui d'autrui : *Suos agros studiosè colebant, alienos cupidè non appetebant.* Poussant même jusqu'à l'excès cette passion pour l'agriculture, les Romains ne firent pendant long-temps aucun cas des livres, s'ils n'avaient

pas cette science pour objet. Lorsque Scipion se fut emparé de Carthage, il distribua, aux rois amis et alliés de Rome, tous les livres qu'on y trouva, à l'exception d'un ouvrage considérable sur l'agriculture, qu'on transporta à Rome. Le sénat le fit traduire en latin, et chargea de ce soin un de ses principaux magistrats. Et ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire, c'est que cet ouvrage avait été composé par le général carthaginois Magon. A cette même époque, le plus grand ennemi des Carthaginois, Caton, composait aussi des livres sur l'agriculture; et personne plus que lui n'avait le droit d'en faire, si, en pareille matière, l'expérience et le travail donnent ce droit : car ses historiens rapportent qu'on le voyait au milieu de ses esclaves, couvert d'une méchante tunique si c'était en hiver, et presque nu si c'était en été, travailler avec plus d'ardeur qu'aucun d'eux, s'asseoir avec eux ensuite à la même table, manger du même pain et boire du même vin. Il est vrai, que dans des temps bien différens, Pline le jeune imitait ce rare exemple de frugalité. Il nous apprend lui-même, dans ses lettres, qu'il donnait à ses affranchis le même vin qu'il buvait lui-même; et comme quelqu'un observait que cela devait lui coûter fort cher : « Non, répondit-il, car ce ne sont « pas mes affranchis qui boivent du même vin que « moi, mais c'est moi qui bois du même vin qu'eux : » *Quia scilicet liberti mei non idem, quod ego, bibunt; sed idem ego, quod liberti.* Mais de pareilles mœurs, qui tiennent essentiellement à une grande simplicité et au goût le plus vif pour l'agriculture, ne peuvent subsister, lorsque ce goût ne subsiste plus. Le luxe,

la corruption, la servitude l'avaient entièrement éteint dans Rome. Les terres étaient mal cultivées ; elles avaient perdu leur ancienne et admirable fertilité. Pline l'Ancien et Columelle déplorent éloquemment ce funeste changement ; ils l'attribuent à ce que ces terres, jadis cultivées par des mains triomphales, *vomere laureato*, ne l'étaient plus de leur temps que par des mains esclaves : *Non miremur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint imperatorum.*

Ainsi ces Romains, qui, dans leur passion pour l'agriculture, avaient consacré un temple au dieu *Sterculus* (au dieu *Fumier*), abandonnèrent dans la suite ses autels, ou du moins, en négligeant la culture des terres, ils négligèrent le culte qui devait être le plus favorable à cette singulière divinité. La campagne de Rome, jadis si fertile, devint stérile, et finit par se couvrir de marais. Nous, au contraire, nous voulons tout dessécher, tout défricher, tout fertiliser ; et, après avoir long-temps méprisé ou du moins peu honoré l'agriculture, nous élèverions volontiers des autels à la divinité qui nous enrichirait, en engraissant nos campagnes. Les agriculteurs expérimentés, les sociétés savantes, secondant cette propension générale des esprits, publient leurs observations, leurs procédés, leurs méthodes, leurs découvertes ; et l'on voit éclore une foule de livres sur la science agronomique. Cependant les cultivateurs, gens extrêmement occupés, et dont tous les momens sont pris par les immenses détails de la culture des champs, de l'entretien des troupeaux, de la surveillance des ouvriers, de la vente des denrées,

ne peuvent pas, comme nous, oisifs habitans des villes, gens de lettres, membres d'académies, d'athénées, de sociétés d'agriculture, employer beaucoup de temps à la lecture : il faut sans doute aux plus instruits quelques livres qui les tiennent au niveau des progrès que fait chaque jour la science qui les intéresse; mais il faut que ces livres soient clairs, méthodiques, fondés sur des expériences incontestables, faits par des hommes qui aient le droit d'inspirer une grande confiance, point trop secs, et surtout point trop volumineux.

Tel est le *Nouveau Cours complet d'Agriculture;* il est rédigé en forme de dictionnaire, parce que de toutes les méthodes artificielles, c'est la plus commode, et par conséquent celle qui doit être adoptée pour toutes les sciences qui n'offrent point de méthode naturelle, c'est-à-dire, une liaison nécessaire dans toutes ses parties. Or, telle est l'agriculture : à l'exception de quelques principes généraux qu'on trouvera facilement dans les articles où ils doivent être placés, chaque objet particulier a, pour ainsi dire, sa couleur propre et indépendante de tout autre objet; ainsi, celui qui cultive le chanvre n'a nullement besoin de savoir comment on cultive l'asperge ou l'artichaut. Les noms de ceux qui ont concouru à la rédaction de ce dictionnaire, suffisent pour en garantir le mérite : ce sont les plus célèbres agriculteurs de nos jours. Ils ont pris pour fondement de leurs ouvrages celui de l'abbé Rozier, l'écrivain qui, dans ces derniers temps, a le plus contribué au progrès de l'économie rurale et domestique. Mais, par l'impulsion qu'il avait donnée lui-même, la science

s'est fort agrandie, fort perfectionnée; les nouveaux auteurs ont dû en suivre la marche progressive; ils ont dû, en conservant ce qu'il y avait de meilleur dans l'utile ouvrage de l'abbé Rozier, réformer les erreurs qui s'y étaient glissées, perfectionner des procédés imparfaits, des méthodes imparfaites, retrancher une foule de détails longs et oiseux, et par là se ménager assez d'espace pour en insérer un grand nombre d'autres très-intéressans, oubliés ou négligés par leur prédécesseur. C'est ainsi qu'on trouvera dans ce dictionnaire trois cents articles, à peu près, qu'on chercherait inutilement dans l'abbé Rozier. Les matières les plus importantes sont traitées avec une étendue convenable, également éloignée de cette prolixité qui fatigue, et de cette sécheresse qui n'explique rien, et obscurcit tout. J'ai remarqué les articles *assolement* (l'un de ceux omis par l'abbé Rozier, quoique d'une très-grande importance en agriculture) *abeille, agriculture; berger,* sujet très-important, dans un moment où tant de spéculations ont pour objet les laines, les moutons, les mérinos, et une foule d'autres encore; entre autres celui qui a pour objet le *châtaignier*. Dans ce dernier article, l'auteur détruit quelques erreurs sur l'usage de la châtaigne, dans les pays où elle abonde. Il décrit très-bien l'excellente méthode de les préparer, suivie en Limousin et en Périgord; il donne d'intéressans détails sur l'utilité de l'arbre, ses produits, ses usages divers, l'extrême grosseur à laquelle il parvient quelquefois, et cite un châtaignier qu'on voit sur le mont Etna, et qui a 160 pieds de circonférence, environ 53 de diamètre. J'aurais voulu cependant qu'il se fût

abstenu de parler de fanatisme, à l'occasion de châtaigne. Quelquefois aussi, les divers coopérateurs de cet ouvrage donnent de grands éloges à quelques cultivateurs de leurs amis : cela est fort poli, mais fort inutile dans un dictionnaire. Voltaire trouvait très-ridicule que Diderot se fût écrié dans le *Dictionnaire Encyclopédique* : « ô Jean-Jacques! ô mon ami! » Et Voltaire avait raison. Au reste, ces petites superfluités sont rares; et l'ouvrage en général est rédigé avec autant de sagesse dans la forme, que de solidité dans le fond.

Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, avec quelques lettres sur l'homme, par Charles-Georges Leroy, sous le nom du physicien de Nuremberg; nouvelle édition publiée par Roux Fazillac.

Les animaux ont dû, dans tous les temps, être, pour les philosophes, un sujet d'observation; pour le commun des hommes, un objet d'intérêt ou de curiosité. Doués d'une conformation physique assez semblable à la nôtre, ayant, ainsi que nous, leurs caractères, leurs mœurs, leurs passions, leurs sentimens; les uns en relation d'hostilité avec l'homme; d'autres, ses alliés, lui servant de troupes auxiliaires, s'associant à ses travaux, à sa gloire, à ses plaisirs, ils nous offrent tous, dans quelques-unes de leurs actions, le spectacle d'une intelligence très-déliée; et dans d'autres, celui de la plus grossière stupidité. Pour expliquer ce singulier assemblage, les péripatéticiens, suivant en cela, comme dans tout le reste,

la doctrine *du maître*, accordèrent aux animaux un *instinct* et une *âme sensitive*. Descartes, génie hardi et réformateur, l'homme du monde le moins asservi aux opinions reçues, n'adopta pas cette explication. Une *âme sensitive* lui parut trop ressembler à une âme matérielle, et il regarda *l'instinct* comme un de ces maux vides de sens, inventés pour expliquer des effets dont on ne connaît pas les principes, comme une de ces causes occultes qui déshonoraient la philosophie. Il réduisit les animaux à une organisation purement mécanique; il les dégrada jusqu'au point de ne voir en eux que de pures machines, dont les mouvemens avaient été déterminés par le souverain artiste, comme ceux d'une montre le sont par un horloger, et qui n'avaient pas plus de mérite dans telle action qui nous étonne, que n'en a une horloge lorsqu'elle sonne midi. Une opinion si contraire au rapport de nos sens, et combattue par les plus fortes analogies, ne pouvait guère être admise par le vulgaire; et, ce qui arrive assez souvent, le vulgaire avait raison contre le philosophe. Cette opinion trouva même des contradicteurs, jusque dans la famille de son auteur; et Catherine Descartes, sa nièce, à l'occasion de la fauvette de mademoiselle de Scudéry, qui, quoique libre, revenait toujours chez sa maîtresse, fit un impromptu, connu de tout le monde, et qui finit par ces vers :

Quand la plus belle des fauvettes
Revient constamment où vous êtes,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

Plusieurs philosophes adoptèrent cependant le

système de Descartes : quelque extraordinaire qu'il paraisse, il peut se soutenir par des raisons spécieuses; ce qui n'est même pas nécessaire, pour qu'un système soit défendu par des philosophes; mais il n'aurait jamais dû l'être par un poëte. La poésie anime tout dans ses tableaux; elle donne la vie et le sentiment aux êtres même qui en sont privés : comment en dépouillerait-elle ceux que la nature en a revêtus? C'est néanmoins ce qu'a prétendu faire le fils du grand Racine : il soutient la doctrine cartésienne dans des épîtres aussi froides que cette doctrine elle-même, et qui ne sont animées de loin en loin que par les objections de ses adversaires; ainsi on lit avec plaisir celle que fourniront toujours aux partisans de l'intelligence et du sentiment des animaux, la fidélité, l'attachement et l'obéissance du chien :

Pourquoi chercher si loin des objets de tendresse?
Contemplez seulement ce chien qui me caresse :
Avouez, si pourtant vous connaissez l'amour,
Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.
A mes commandemens quelle oreille attentive!
Fut-il obéissance et plus prompte et plus vive?
Je l'appelle, il accourt; je me lève, il me suit;
Je m'arrête, il attend; je le chasse, il s'enfuit;
Ses soupirs, son œil triste, et sa tête baissée,
Expriment sa douleur, et prouvent sa pensée.
Un rival indiscret ose-t-il me flatter?
Sa jalouse fureur brûle de l'écarter.
Je m'éloigne : quel trouble et quelle impatience!
Que de gémissemens pour un moment d'absence!
Je reviens; quels transports, que de soins empressés!
Transports toujours nouveaux, soins désintéressés.
Ardent, soumis, fidèle, il m'aime, sans prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.

En bonne philosophie, il est sûrement difficile de

répondre à cela rien de raisonnable ; mais je crois que cela est impossible en bonne poésie. Racine le fils qui, au défaut de génie, avait beaucoup de goût, n'aurait sûrement pas défendu une pareille opinion, si un zèle, à la vérité excessif, mais toujours respectable, ne lui avait fait croire faussement que la religion y était intéressée. Les anciens, dont il était un juste admirateur, lui auraient appris quel rôle on doit faire jouer aux animaux dans la poésie. Sans cesse ils les représentent avec les couleurs des plus vifs et des plus tendres sentimens. Voyez comme Virgile peint le taureau s'attristant de la mort de son compagnon! Quel tableau, que celui du coursier du fils d'Évandre, suivant les funérailles de son maître, et donnant les marques de la plus profonde douleur :

Post bellator equus. . . . . .
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Quoique ce soit une exagération tout-à-fait contraire à nos mœurs qu'un guerrier adresse la parole à son cheval, et commence sa harangue par une phrase très-sentencieuse, avec quel plaisir cependant ne lit-on pas le discours du féroce Mézence, volant à la vengeance ou à la mort :

Rhœbe, diù, res si qua diù mortalibus ægris,
Viximus . . . . . .

Dans Homère, le tableau du chien d'Ulysse venant expirer aux pieds de son maître ; dans l'Écriture sainte, celui du chien de Tobie, portant, par la vive expression de ses transports, la joie dans le cœur de ses vieux maîtres désolés, n'est-il pas non-

seulement plus vrai, mais infiniment plus poétique que le froid système de l'automatisme? Buffon, ce peintre sublime de la nature, l'a bien senti. Détracteur de l'intelligence des animaux, il n'a eu garde, dans ses tableaux admirables de leurs mœurs, d'établir une opinion qui certainement eût refroidi la chaleur et terni l'éclat de cette belle prose qui peint aussi bien que la poésie. Il a adroitement oublié son système, dans l'histoire du cerf, du chien, du cheval, du renard, du castor, de l'éléphant; et s'est réservé de le développer dans une discussion purement philosophique.

Ce n'est point en poëte, mais, ce qui est beaucoup mieux pour la gloire des animaux, c'est en historien et en observateur profond, que M. Leroy entreprit de venger leur intelligence, et de la philosophie péripatéticienne qui ne leur accordait qu'un instinct aveugle, et de la philosophie cartésienne, qui ne voyait en eux que des machines, et des systèmes de M. de Buffon, qui ne considérait le sens intérieur de l'animal, aussi bien que ses sens extérieurs, que comme un résultat mécanique, un sens purement matériel.

Son ouvrage, en forme de lettres, offre une suite d'observations bien présentées, de faits curieux et bien choisis, de raisonnemens pressans, de conséquences déduites avec art; enfin, un style châtié, clair, agréable et d'une élégante simplicité. Quelques lettres sur l'*Homme* suivent les lettres sur les animaux : celles-ci amusent et intéressent; celles-là intéressent et font penser; les premières présentent un aliment plus agréable à la curiosité; les autres en offrent un plus convenable à la réflexion : toutes méritent du

public un accueil distingué. Elles le reçurent, lorsqu'elles parurent pour la première fois ; elles l'obtiendront sûrement aujourd'hui, qu'une nouvelle édition très-soignée se recommande encore par quelques lettres posthumes, sur l'*Homme*, du même auteur.

Cet éloge ne doit point être affaibli par quelques critiques légères que l'ouvrage peut justement essuyer. Le style en est quelquefois obscurci par quelques expressions techniques tirées de l'*Art de la Vénérie*. Dans les sciences, les mots techniques ayant leurs racines dans le grec, en ont aussi l'harmonie, ou sont du moins protégés par le respect dû à cette langue ; mais les termes, puisés dans l'*Art de la Vénérie* ou de *la Fauconnerie*, sont barbares comme le temps où ils furent inventés ; ils sont inintelligibles à la plupart des lecteurs, et ne peuvent que gâter le style. On désirerait aussi un peu plus d'ordre dans cet ouvrage : je sais que la forme épistolaire n'y assujettit pas avec autant de rigueur que toute autre méthode ; mais l'indulgence ne va pas cependant jusqu'à permettre de se répéter, de revenir sur la même matière, de la traiter à peu près avec les mêmes développemens et presque dans les mêmes termes.

L'auteur ne déguise pas qu'il est l'ami des animaux, et je crois que son affection l'a quelquefois entraîné à en être plutôt le panégyriste que l'historien : les faits sont exacts, mais les raisonnemens sont souvent artificieux. J'ai quelque peine à accorder des idées abstraites à un loup : M. Leroy a beau rabaisser le mérite d'une idée abstraite, je la crois encore supérieure à l'intelligence d'un loup, l'un des

plus grossiers parmi les animaux carnassiers d'Europe.

Il veut aussi que les animaux aient un langage articulé ; il est bien probable que la nature ne leur a accordé que ce qui est nécessaire à leur conservation et au cercle très-étroit de leurs besoins : quelques signes pour exprimer la douleur, le plaisir, l'amour, la tendresse maternelle, et quelques avis de précautions, indiqués par elle, voilà tout ce qu'il leur faut, et des cris variés, quoique inarticulés, suffisent pour exprimer ces différentes sensations.

M. Leroy ne se contente pas de leur donner un dictionnaire, il leur accorde encore une arithmétique : les animaux comptent! cela est un peu fort. Il est vrai que, comme leur dictionnaire, leur arithmétique est, selon lui, fort peu étendue ; les pies, qu'il nous donne surtout comme animaux calculateurs, ne comptent, d'après les exemples qu'il en rapporte, que jusqu'à 5 ; mais les voyageurs racontent qu'il y a des sauvages dont la science du calcul ne s'étend pas davantage ; encore n'y sont-ils parvenus, dit-on, que parce qu'ils comptaient sur leurs doigts, ressource que n'ont pas eue les pies, pour devenir aussi habiles.

Enfin, il leur donne des notions de physique, auxquelles nous ne parvenons nous-mêmes, d'une manière très-certaine, que par l'application de la géométrie : « Un faucon, dit-il, qui, du haut des airs, « fond sur une perdrix qui vole, a besoin d'évaluer « juste et la distance à laquelle il est de sa proie, et « le temps qu'il lui faut pour la parcourir, et le che- « min que la perdrix fera pendant ce temps ; car, si

« quelqu'une de ces conditions n'était pas évaluée, « il manquerait son coup. » Quant à moi, j'avais toujours cru que, pour qu'il ne le manquât pas, il lui suffisait d'avoir un œil sûr qui suivît, à de grandes distances, sa proie dans les différentes directions qu'elle prend ; et des ailes rapides qui le portassent promptement dans ces directions, sans s'embarrasser si les distances parcourues sont comme le carré des temps, ou si le mouvement est égal à la masse multipliée par la vitesse.

Je ne finirai point cet article, sans dire un mot de la courte préface que l'éditeur de cet ouvrage, M. Roux Fazillac, membre de la convention nationale, y a ajoutée. Autant le style de l'auteur est plein de modération et d'aménité, autant celui de l'éditeur est rempli d'aigreur et de fiel. Il prétend que M. Leroy n'avait caché son nom sous celui du philosophe de Nuremberg, que pour échapper aux persécutions de la Sorbonne, pour se mettre à l'abri des fureurs de l'intolérance et du fanatisme; pour éviter le sort des Diderot, des Helvétius, qu'il appelle de grands hommes, quoiqu'il fût sûrement fort embarrassé à indiquer ce qu'il y a de grand dans les idées obscures et exaltées de l'un, et dans les systèmes avilissans pour l'humanité, de l'autre. L'auteur des *Lettres sur les Animaux* proteste de son respect pour la religion chrétienne, de sa ferme croyance à l'immatérialité de l'âme et à sa destination glorieuse : la Sorbonne aurait cru à ses protestations, si elle n'eût point vu la religion intéressée dans cette question. Lactance, un des pères de l'Église, avait dit qu'excepté l'adoration d'un Dieu et la connaissance de la religion, les

animaux participaient à tous les avantages de l'homme. La religion chrétienne est assez ancienne, et le système de l'automatisme est assez nouveau; je suis persuadé que la Sorbonne ne l'avait point adopté, et que plus d'un grave docteur, caressant son épagneul, croyait voir, dans l'expression de sa reconnaissance, autre chose qu'un mouvement purement mécanique.

Enfin, toutes ces froides déclamations que se permet l'éditeur, sont déjà usées : depuis long-temps elles sont appréciées à leur juste valeur; il y a du fanatisme et de l'intolérance de plus d'un genre; et il est des personnes qui ont perdu le droit de reprocher aux autres ces déplorables excès.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences et à celle de l'Observatoire royal de Paris, suivis de *la Vie de J. D. Cassini, écrits par lui-même, et des Éloges de plusieurs Académiciens, morts pendant la révolution;* par J. D. Cassini.

Les sciences sont un domaine qui semble héréditaire dans la famille de M. Cassini : l'Observatoire, élevé sous les yeux d'un de ses ancêtres, est le palais où ils ont ainsi que lui cultivé, sans interruption et avec gloire, ce brillant domaine : personne n'a donc plus que lui le droit de nous parler des sciences, de l'astronomie, de l'Observatoire. C'est, en effet, une chose bien digne de remarque, que l'établissement le plus utile à la science astronomique, les grands progrès qu'elle a faits parmi nous, l'institution d'une académie, dont un des principaux objets est

de la cultiver, et l'arrivée d'un Cassini en France, remontent à peu près à la même époque : tout cela date de cent cinquante ans environ. Dans cette longue période, quatre générations successives et directes ont constamment soutenu, dans l'Académie des Sciences, la gloire de ce nom ; c'est, je crois, dans les annales des savans, une illustration unique qu'a obtenue cette famille, à qui d'autres illustrations ne manquaient pas dans sa première patrie. Ainsi, ce Jean-Dominique Cassini, que le génie de Colbert et les bienfaits de Louis XIV conquirent sur l'Italie, peut être regardé comme le premier anneau de cette longue chaîne de célèbres astronomes français, parmi lesquels lui et ses descendans ont toujours été comptés au premier rang.

Ce fut dans les premiers mois de 1669, qu'il vint commencer en France cette suite de savans de même nom, continuée jusqu'à nos jours. Louis XIV ne l'obtint que par une véritable négociation, et même assez longue et assez difficile, et dans laquelle il se crut obligé de mettre un peu de ruse et de supercherie ; tant la France et l'Italie attachaient de prix, l'une à l'attirer, l'autre à le conserver ! Professeur de mathématiques à l'Université de Bologne, surintendant des fortifications du fort Urbin, il dépendait du sénat de Bologne et du pape ; l'envoyé de France ne le demanda à ces deux souverains que pour quelques années : « Mais ce fut apparemment « une adresse, dit Fontenelle. On lui fit l'honneur « et de croire cet artifice nécessaire et de vouloir « bien s'en servir. » Le pape et le sénat ne manquèrent point de le redemander avec chaleur ; mais Col-

bert n'en mit pas moins à le disputer et à le retenir ; et, secondé sans doute par les secrètes intentions de celui qui était l'objet d'une contestation si honorable pour lui, il eut l'avantage de l'emporter : ainsi Cassini resta en France, se maria en France, et devint Français.

Il avait trouvé, à son arrivée à Paris, l'Observatoire déjà commencé, et même élevé jusqu'au premier étage : il en désapprouva beaucoup le plan et la construction. Cet édifice avait été élevé sur les dessins et le plan de Perrault, homme qui n'était nullement étranger aux sciences physiques et à l'astronomie ; mais qui, encore plus architecte que savant, avait sacrifié la science à l'architecture. Il lui fallait avant tout du *beau style*, un *caractère grave*, du *grandiose*, de *l'accord*, de *l'ensemble* ; il n'eût rien souffert qui rompît ses lignes, il n'eût jamais voulu consentir à blesser les règles de l'architecture pour favoriser quelques observations astronomiques. Cassini, au contraire, plus astronome qu'architecte, fut choqué de ces murs épais, de ces voûtes fermées, qui ne permettaient pas de découvrir le méridien, depuis l'horizon jusqu'au zénith ; et d'un plan de construction qui avait bien d'autres inconvéniens encore. Cassini demandait la réforme de ce plan ; mais le crédit de Perrault, et peut-être les dépenses déjà faites pour élever l'édifice au premier étage, où il était alors, rendirent ses réclamations inutiles, quoique appuyées par le ministre Colbert. L'Observatoire fut continué sur les dessins et le plan de l'architecte ; et tout ce que l'astronome put obtenir, furent quelques modifications dans la forme d'une

tour, et l'addition d'un pavillon carré et isolé, construit sur la plate-forme, et d'où l'on peut apercevoir tout le ciel, et suivre, avec un même instrument, et de la même place, le cours entier d'un astre.

Lorsqu'on créa le titre de directeur général de l'Observatoire, ce fut M. Cassini de Thury, petit-fils de Jean-Dominique Cassini, et père de M. de Cassini, membre de l'Institut, et auteur de ces Mémoires, qui en fut revêtu; c'était une juste récompense de ses propres travaux, de ceux de ses pères, et de ceux qu'on pouvait espérer de son fils : espérance qu'il n'a point trompée. Ce fut en 1765, que cette charge fut créée. L'Observatoire, bâti depuis un siècle, laissé depuis long-temps sans réparations, par la faute de ministres insoucians, et alors plus encore par le malheur des temps, et la pénurie du gouvernement, après une guerre très-dispendieuse, très-malheureuse, offrait des ruines, et même des dangers à ceux que la curiosité ou le désir de s'instruire et d'observer amenait dans ses salles et sous ses voûtes. Lorsque le premier directeur-général de l'Observatoire fut nommé, dit l'auteur de ces Mémoires, *il n'y avait plus ni observateurs, ni instrumens à diriger.* M. Cassini de Thury, et bientôt après monsieur son fils, qui lui succéda dans la place de directeur de l'Observatoire, mirent à réparer ses ruines, à le fournir d'instrumens nécessaires, à le rendre enfin digne de sa grande et utile destination, une ardeur infatigable, une persévérance à toute épreuve; et offrirent même, pour vaincre les obstacles qu'opposaient à leur zèle des ministres indifférens et un gouvernement épuisé, une partie de leur

fortune : offre généreuse, qui fut généreusement refusée avec les expressions convenables de reconnaissance. Quelques-uns des Mémoires contenus dans ce volume, sont consacrés à exposer les soins infinis de MM. Cassini, pour obtenir le noble bien qu'ils s'étaient proposé, leurs démarches multipliées, leurs plans de réforme et d'améliorations, les nombreuses contradictions qu'ils ont essuyées, leurs espérances souvent trompées; enfin, leur succès tardif, mais réel. On voit qu'il ne s'agit guère que de l'histoire d'un vaste bâtiment, de gros murs et de grosses tours; mais lorsqu'un édifice a une noble destination, qu'il rappelle d'honorables souvenirs, qu'il a eu et qu'il conserve encore une grande utilité, son histoire n'est pas sans intérêt; et j'avoue, que quelque peu astronome que je sois, j'ai lu ces détails avec plaisir; d'ailleurs, ils ont une autre source d'intérêt; ils rappellent et confirment, sinon l'histoire du temps, du moins les caractères des principaux personnages qui y ont figuré : un monarque qui ne manquait ni de vues droites, ni d'intentions excellentes, mais dont les premiers mouvemens, presque toujours dirigés vers le bien, étaient aussi presque toujours paralysés par un caractère peu énergique, et les viles intrigues qu'on semait autour de lui; des grands seigneurs, aimables, polis, favorisant d'abord, avec une sorte d'exaltation, tout ce qui était noble et patriotique, mais légers, dissipés, faciles à décourager, et oubliant bien vite l'objet de leur premier enthousiasme; des ministres, pour la plupart, indignes de la confiance du souverain, peu amis des lettres, des sciences et des arts. M. de Cassini n'en

excepte guère qu'un, M. le baron de Breteuil, à qui il rendit, lorsqu'une pareille conduite était dangereuse, une éclatante justice, dont il se plaît à répéter les témoignages aujourd'hui, où, quoiqu'on puisse être juste impunément, il est assez beau et assez rare de l'être.

Non moins animé du zèle du patriotisme, que de celui de l'astronomie, M. de Cassini voyait avec peine cette préférence accordée aux instrumens mathématiques et astronomiques faits en Angleterre, sur les mêmes instrumens fabriqués en France : préférence souvent injuste, et portée au point de faire payer, au poids de l'or, un instrument anglais, même médiocre, tandis qu'on voulait acheter à vil prix un très-bon instrument fait à Paris. Ne pouvant se dissimuler cependant qu'à cette époque nos artistes n'avaient pu arriver, dans la confection de leurs machines, au point de perfection où les avaient portées les Dollon et les Ramsden, il résolut de leur enlever cette supériorité ; et, avec l'agrément de M. de Breteuil, il partit pour Londres avec d'autres missions réelles et apparentes, mais dans l'intention de visiter, avec un artiste français, les magnifiques ateliers du célèbre Ramsden. Son zèle national et son patriotisme ne le rendent point injuste envers l'artiste anglais : « Je doute, dit-il, qu'il puisse exister un « homme dont le génie dirige mieux la main, et « dont la main seconde mieux le génie : géomètre, « astronome, mécanicien, opticien, M. Ramsden « était tout ce qu'il fallait être pour s'élever au- « dessus de tous les artistes ses contemporains et « ses prédécesseurs. Sa conversation croissait tou-

« jours d'intérêt par la finesse de ses aperçus, et la « nouveauté de ses idées; il répondait à toute ques- « tion, résolvait toute difficulté, et vous portait tou- « jours au-delà du but où vous désiriez d'arriver. « Sortant un jour d'un de ces entretiens où j'aimais « tant à m'engager avec lui et à m'instruire, je dis « à un étranger, non moins enthousiasmé que moi « du mérite de M. Ramsden, en vérité, cet homme « est une machine électrique qu'il suffit de toucher « pour tirer une étincelle. Rien de plus juste que « votre comparaison, reprit vivement l'étranger; car « vous pourriez bien ne tirer ici que des étincelles. » En effet, cet étranger sollicitait depuis deux ans, à Londres, quelques instrumens que M. Ramsden lui promettait avec toute la politesse imaginable, et ne lui remettait jamais. On le voyait sans cesse commencer et ne point finir : une idée nouvelle, une difficulté à vaincre, un instrument d'un nouveau genre, attiraient toute son attention, et lui faisaient oublier ce qu'il avait entrepris, et même avancé. Un désir de perfection, porté à l'excès, l'engageait à briser un instrument achevé, dont tout autre se serait fait honneur, mais que lui seul trouvait d'une exécution imparfaite. M. de Cassini éprouva, pour son compte, la vérité de ce que lui avait dit l'étranger : M. Ramsden lui fit l'accueil le plus poli, lui dit qu'il serait flatté de travailler pour le roi de France, pour l'Observatoire de Paris, pour un astronome comme lui; promit d'exécuter et d'envoyer incessamment à Paris plusieurs instrumens; et ce n'est que quinze ans plus tard, et quatre après la mort de M. Ramsden, qu'on a pu en obtenir un,

sur lequel l'artiste anglais avait reçu dès-lors un à-compte. Cependant M. de Cassini et l'artiste qui l'avait accompagné, avaient rapporté, pour fruit de leur voyage, des notions qui leur faisaient espérer de pouvoir former à Paris d'habiles ouvriers, qui ne laissassent rien envier à l'Angleterre : cette école était déjà formée à l'Observatoire, lorsque la révolution vint déranger tous ses projets. On regarda les caves de l'Observatoire comme des souterrains où l'on enfouissait des farines, où l'on recélait des poudres; les télescopes comme des canons braqués sur Paris : on attaqua le directeur, et bientôt il n'y eut plus ni directeur, ni école, ni corps d'artistes, ni Académie des Sciences : *fut artiste et savant, qui voulut*, dit M. de Cassini.

Un de ces Mémoires a pour objet l'exécution de la carte générale de France; travail immense et infiniment utile, par lequel la France, en entier, est transportée sur cent quatre-vingts feuilles, qui, étendues à côté les unes des autres, forment une espace de trente-six pieds carrés, où tout est représenté, non-seulement avec une grande exactitude géométrique, mais avec le dessin d'une topographie assez détaillée pour présenter à l'œil le tableau de la nature de chaque pays : « Villes, villages, ha-« meaux, fermes, châteaux, abbayes et moulins; « grandes routes et principaux chemins de commu-« nication; rivières, ruisseaux et lacs; montagnes, « coteaux, vallons et plaines; bois, vignes, landes « et friches : tout, dans ce vaste tableau, a un ca-« ractère distinctif. » Tel est l'ouvrage entrepris encore par M. Cassini de Thury, et poursuivi par mon-

sieur son fils à travers mille obstacles. Le gouvernement épuisé ne peut plus en faire les fonds; une souscription de cent cinquante seigneurs ou riches particuliers y supplée; des contradictions sans nombre s'élèvent dans les provinces, et les Bas-Bretons se distinguent entre tous les autres : là, ils tirent des coups de fusil à M. de Cassini, qui établissait ses triangles du haut d'un clocher; ici, des magisters de villages, fiers de savoir un peu arpenter, lui font des objections ridicules; enfin, ces immenses travaux étaient à peu près terminés, lorsqu'un décret de la convention en enlève le fruit et non la gloire à M. de Cassini. Tout cela, ainsi que les objets traités dans les autres Mémoires, est raconté un peu longuement peut-être; mais on peut dire, pour les autres Mémoires, qu'il est difficile que M. de Cassini ne s'étende pas avec quelque complaisance sur tout ce qui a rapport à l'Observatoire et à l'astronomie; et pour celui-ci, que chargé des affaires et des fonds de la souscription pour l'exécution de la carte générale de France, il devait aux souscripteurs un compte détaillé de sa gestion, de son administration; et après avoir lu le Mémoire, on dira, en lui appliquant un mot de l'éloge de son illustre aïeul par Fontenelle, qu'il a défendu leurs intérêts et administré leurs affaires *avec une exactitude dont on ne le croyait capable que pour le ciel.*

De l'Homme et des Animaux, par M. Salaville.

L'Institut avait attaché un prix à la solution de cette question : « Jusqu'à quel point les traitemens

« barbares exercés sur les animaux intéressent-ils « la morale publique? » M. Salaville a fait un livre pour résoudre ce problème. L'Institut a retiré cette question du concours, et cela est très-raisonnable; M. Salaville n'a pas retiré son livre, et cela est très-naturel.

Il est très-naturel encore qu'il veuille nous prouver la grande utilité et l'extrême importance de son ouvrage. A l'entendre, *la dignité de l'homme* y est intéressée; car cet ouvrage combat une de ces *opinions fausses et dangereuses qui tendent à ravaler l'homme*. On ne se douterait jamais quelle est cette opinion qui a de si pernicieux effets : c'est celle qui nous incline à croire qu'un certain sentiment de justice et même de reconnaissance doit nous porter à protéger et à soigner les animaux qui nous sont utiles; qu'un sentiment d'humanité et de compassion doit nous empêcher d'exercer contre eux des traitemens barbares. M. Salaville n'est nullement de cet avis; il pense que c'est prodiguer aux animaux des sentimens que nous devons réserver exclusivement à nos semblables; que c'est leur donner avec nous un titre de *fraternité;* et il suit de son système, que je ne puis sentir au fond de mon cœur un mouvement de pitié qui me donne de la répugnance à casser la patte à un chien, à crever les yeux d'un chat, à rompre les reins d'un agneau, à faire expirer un cheval sous les coups de fouet, et sous le poids d'un fardeau qu'il s'efforce à traîner, sans regarder ce chien, ce chat, cet agneau, ce cheval comme mes frères, et *étendre* jusqu'à eux *les droits* qui n'appartiennent qu'aux hommes. C'est en effet contre ces traitemens

aussi inutiles que barbares, que l'Institut voulait s'élever; et je crois que M. Salaville est hors de la question, toutes les fois qu'il s'amuse à prouver que nous pouvons tuer, sans encourir le reproche de cruauté, un animal dont la chair nous est utile pour vivre, et la dépouille nécessaire pour nous vêtir. L'Institut n'a jamais songé à nous faire aller sans habits, ou à nous mettre au régime des pythagoriciens.

La *dignité de l'homme* tient tellement au cœur de M. Salaville, que, remontant au-delà du déluge pour combattre les systèmes qui, selon lui, la dégradent, il arrive jusqu'au péché originel qui lui déplait fort. Il trouve vraisemblablement en lui cette nature parfaite, qui ne lui permet point de voir les traces de cette corruption et de cette dégradation que des philosophes anciens, Platon, entre autres, avaient soupçonnées; et que, sans le secours de la révélation, ils avaient regardées comme le juste châtiment d'une grande faute.

Comme M. Salaville est très-méthodique, il examine la question sous tous les points de vue qu'elle présente : la morale publique est-elle intéressée aux mauvais traitemens qu'on fait souffrir aux animaux? la morale particulière est-elle blessée par ces mauvais traitemens? les animaux ont-ils des droits positifs à plus de ménagemens de notre part? ont-ils des droits naturels, etc.? et toujours il conclut contre ces pauvres animaux. Il prouve très-bien, par exemple, qu'ils n'ont pas de *droits positifs*. Ces droits, en effet, résultent *de pactes*, *de conventions*, *d'engagemens mutuels*, *de transactions* stipulées entre les parties contractantes. Or, vit-on jamais de contrat

passé par-devant notaire entre un âne et son maître, entre un petit chien et sa maîtresse? Donc le chien et l'âne n'ont point à réclamer de droits positifs; et ils n'ont pas le plus petit mot à dire, quand ils sont maltraités. Cela me paraît démontré, et cette partie du Mémoire de M. Salaville est très-forte de preuves et de logique.

Je n'entends pas aussi bien son raisonnement à l'égard des droits naturels; mais voici comme il procède : les animaux sont incapables, comme nous l'avons vu, d'avoir des droits positifs : or, *cette incapacité est en eux la preuve manifeste qu'ils n'ont point de droit naturel;* car, ajoute-t-il, *le droit de l'homme à avoir des droits est antérieur aux droits positifs..... Mais les animaux n'ayant aucun droit à avoir des droits, n'ont rien dans leur nature qui commande le respect;* donc ils n'ont point de droits naturels; cela est un peu obscur, mais cela est profond.

De ces graves et importantes questions, M. Salaville passe aux différens systèmes sur les animaux; à celui de Descartes, qui les représente comme des machines et de simples automates; à celui de Buffon, qui ne leur accorde que la sensibilité physique; à celui de Condillac, qui les croit doués d'une certaine portion de mémoire et d'intelligence. Le premier est très-favorable à son sentiment, puisque alors il n'y a pas plus de cruauté à écraser un chien, qu'à briser une pierre. Le second système ne l'embarrasse pas davantage, parce que M. Salaville croit qu'avec la seule *sensibilité physique* on ne *sent* pas, on n'a pas assez d'esprit pour souffrir : il faut, dit-il, pour cela, de l'*attention*, du *temps* et de la *pensée*. Quant au sys-

tème de Condillac, il est un peu plus embarrassant ; car, si les animaux ont de l'intelligence, ils auront aussi quelques *pensées*, un peu d'*attention*, et le *temps* ne leur manquera pas. En vain on dirait qu'ils ont cette intelligence dans un degré très-inférieur à nous ; car, si cela nous donnait le droit de les maltraiter, il s'ensuivrait qu'un homme de beaucoup d'esprit aurait aussi le droit de maltraiter ceux qui en ont moins ; et M. Salaville avoue que ce serait abuser de son esprit, que de casser le bras ou la jambe d'un sot. Pour trancher la difficulté, il rejette le système de Condillac ; mais, afin de laisser à ceux qui l'adopteraient quelque droit de maltraiter les animaux, il prouve que ceux-ci n'éprouvent jamais les maux de la prévoyance, du sentiment, de l'imagination ; que leur douleur ne prend par conséquent jamais un *caractère moral* qui seul a droit à la pitié ; qu'enfin ils ne savent pas que la souffrance conduit à la mort : autre circonstance nécessaire pour exciter notre pitié ; témoin le mal de dents et le mal de mer, qui ne l'excitent point, parce que nous savons que, quoique très-douloureux, ils n'ont aucun danger pour ceux qui en sont attaqués.

Cette dureté de M. Salaville, pour ces pauvres animaux, me rappelle une opinion bien différente, et, selon moi, beaucoup plus humaine, de certains peuples barbares. Je citerai à cette occasion un morceau des mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé de Louis XIV à Tunis, dans la Palestine, à Constantinople. Après avoir long-temps discouru de l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, il rapporte ce trait, dont il a été témoin : « Un marchand

« arabe avait vendu une cavale appelée Touysse, « qui, outre sa beauté, sa jeunesse et son prix de « 1,200 écus, avait le mérite d'être d'une des plus « nobles races; notre marchand avait sa généalogie, « et tous les quartiers de père et de mère de sa filia- « tion, à remonter jusqu'à cinq cents ans d'ancien- « neté, le tout prouvé par des actes publics, faits en « la forme que j'ai dite. Abrahim (c'est le nom de « l'Arabe) allait souvent à Rama pour savoir des « nouvelles de cette cavale qu'il aimait chèrement. « J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer « de tendresse, en l'embrassant et en la caressant. Il « la baisait; il lui essuyait les yeux avec son mou- « choir; il la frottait avec les manches de sa che- « mise; il lui donnait mille bénédictions pendant « des heures entières qu'il raisonnait avec elle. Mes « yeux, lui disait-il, mon âme, mon cœur, faut-il « que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue « à tant de maîtres, et pour ne te point garder avec « moi! Je suis pauvre, ma gazelle, tu le sais bien, « ma mignonne; je t'ai élevée dans ma maison « comme ma fille; je ne t'ai jamais grondée, ni bat- « tue; je t'ai caressée de mon mieux : Dieu te con- « serve, ma bien-aimée! Tu es belle, tu es douce, « tu es aimable; Dieu te préserve du regard des en- « vieux! et mille autres semblables discours. Il l'em- « brassait alors, et il sortait à reculons en lui disant « des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir « d'un Arabe de Tunis, où je fus envoyé pour l'exé- « cution d'un projet de paix, qui ne voulut pas nous « livrer une cavale pour le haras du roi. Quand il « eut mis l'argent dans le sac, il se mit à pleurer.

« Sera-t-il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée chez « moi avec tant de soin, je te livre en esclave chez les « Francs pour ta récompense ! Non, je n'en ferai « rien, ma mignonne. Là-dessus, il jeta l'argent sur « la table, baisa sa cavale, et la ramena chez lui. »

M. Salaville ne serait vraisemblablement pas capable de tant de tendresse : il avoue cependant que, malgré son système et toute sa philosophie, il ne peut pas se défendre d'une certaine pitié pour les animaux ; il s'excuse de cette faiblesse sur les préjugés de l'éducation, dont les effets subsistent encore, lors même que la lumière philosophique les a dissipés, à peu près, dit-il, comme on reste *cagneux*, après avoir quitté l'état qui avait rendu tel.

Mémoire sur l'instinct, par M. Dupont de Nemours.

Tout ce qu'il y a de raisonnable dans ce Mémoire, lu à l'Institut par M. Dupont de Nemours, est pris dans l'ouvrage de M. Leroy, dont je viens de parler (1) ; ce qui n'empêche pas que la plus grande partie du Mémoire ne lui appartienne bien en propre. Mais écoutons l'auteur lui-même ; car je ne veux point enlever à mes lecteurs, par un long préambule, le plaisir de l'entendre.

L'homme, dit M. Dupont de Nemours, a conclu qu'il était le seul qui sût parler, attendu qu'il n'avait point appris la langue de son cheval et de son chien, qui *ont eu assez d'esprit pour apprendre la sienne*. Ainsi, M. Dupont de Nemours pense qu'un cheval

(1) Pages 458 et suivantes.

entend très-bien le français ; et que même, lorsqu'il passe au service d'un maître allemand ou anglais, il apprend tout aussitôt l'anglais et l'allemand. Mais M. Dupont de Nemours croit-il que nous n'entendions pas nous-même le français ? S'imagine-t-il que nous appellerons *savoir une langue*, exécuter divers mouvemens, à l'occasion de quelques sons le plus souvent inarticulés, et presque toujours accompagnés de quelques gestes expressifs qui frappent beaucoup plus les yeux ou les oreilles de l'animal, que les mots prononcés (si même il y a des mots prononcés) ne frappent son esprit?

Quoi qu'il en soit, l'apologiste des animaux ne veut point être en reste de courtoisie avec eux ; et, s'ils ont *appris sa langue*, il veut aussi apprendre la leur. Il ne commence point par étudier celle des chiens et des chevaux, ce qui eût été plus commode et peut-être plus utile; mais, ce qui est bien curieux, il va d'abord apprendre celle des corbeaux, avec lesquels nous ne paraissons pas destinés à avoir beaucoup de conversations. L'étude de cette langue lui a coûté bien des fatigues, des travaux et même des souffrances ; il y a employé deux hivers ; il a eu *grand froid aux pieds et aux mains*. Figurez-vous M. Dupont de Nemours « au milieu de la neige et des fri-
« mas, loin du village, dans un sauvage réduit, bien
« silencieux, l'œil au guet, l'oreille attentive, un
« crayon et un petit livre blanc à la main, car, dit-il,
« les corbeaux, ni les autres animaux n'ont pas peur
« des livres. » Figurez-vous, dis-je, cet illustre membre de la première académie du monde, écoutant gravement la conversation des corbeaux, la

notant sur ses tablettes, et rapportant pour fruit de ses études, de ses veilles et de ses deux hivers, vingt-cinq mots de cette langue, bien distincts et bien harmonieux, au lieu *d'un cri assez vilain* et toujours le même, que nous leur attribuons.

Ainsi, grâce à la patience et au courage de M. Dupont de Nemours, nous apprendrons, au coin de notre feu et les pieds bien chauds, que les corbeaux disent *cra, cré, cro, crou, crouou, grass, gress, gross, grouss, grououss*, etc. Je passe les autres mots de ce dictionnaire, et j'admire cette langue. Je me permettrai cependant une petite objection, ou plutôt une petite question sur une difficulté que, dans ma profonde ignorance de la langue des corbeaux, je ne pourrais jamais résoudre. M. Dupont de Nemours a entendu tel corbeau dire harmonieusement *grouous*, et tel autre lui répondre non moins agréablement *grououss;* or, je demande comment il il a pu distinguer deux mots si semblables? En un mot, voici le problème que je le prie de résoudre : déterminer comment fait un corbeau pour prononcer *grouous* avec une seule *s*, ou *grououss* avec deux *ss*. Il me semble qu'il faut écrire ces deux mots pour les distinguer : or, les corbeaux n'écrivent pas encore. Mais ce serait peu de chose que d'avoir entendu le *cra*, *cré*, *cro* des corbeaux : le beau et l'utile, c'est de l'interpréter, et c'est ce que M. Dupont de Nemours a fait. Il remarque d'abord qu'il ne faut pas croire que cette langue soit pauvre, parce qu'elle ne renferme que vingt-cinq mots. En effet, les corbeaux n'ont qu'à les combiner de deux à deux, de trois à trois, de quatre à quatre, de cinq à cinq, et

ils obtiendront un nombre de combinaisons tel qu'il surpassera le nombre de mots que contient la langue la plus riche de l'univers ; ils obtiendront sur le marché une bien belle musique. M. Dupont de Nemours, circonspect dans ses assertions, ne voulant rien hasarder, ne rien dire que ce qu'il sait positivement, n'affirme point que les corbeaux fassent toutes ces combinaisons ; il incline même à croire qu'ils ne les font pas : en effet, leurs vingt-cinq mots leur suffisent bien pour dire : *ici*, *là*, *droite*, *gauche*, *en avant*, *halte*, *pâture*, *garde à vous*, *l'homme armé*, *froid*, *chaud*, *partir*, *je t'aime*, *moi de même*, *un nid* ; après quoi les corbeaux n'ont plus rien à dire, ou du moins M. Dupont de Nemours n'a plus rien entendu. Mais nous désirerions encore autre chose : nous voudrions savoir précisément quel est le mot français qui répond au mot de la *langue-corbeau*, sans quoi nous n'apprendrons jamais cette langue. Par exemple, la tendre déclaration du mâle, *je t'aime*, et la tendre réponse de la femelle, *et moi de même*, seraient-elles exprimées par les deux jolis mots dont j'ai déjà parlé, *grououss* et *grouous ?*

M. Dupont de Nemours ne quitte point encore les corbeaux ; ce sont ses animaux de prédilection. Il raconte une anecdote qui fait beaucoup d'honneur à leur prévoyance et à leur sagacité, et qui même ne passe pas les bornes de la vraisemblance, sauf quelques exagérations que je noterai. Voici d'abord l'anecdote, telle qu'elle est rapportée par l'ami des corbeaux ; je la crois assez curieuse pour être autorisé à la transcrire :

« Des corbeaux avaient, en 1783, établi leur nid

« au milieu de la ville de Newcastle et de la place du « marché, sur la girouette du bâtiment de la Bourse. « Le nid était fortement attaché au pivot central qui « dépassait la girouette, et s'étendait d'une manière « très-ingénieuse et très-solide sur le corps de celle- « ci : il tournait avec elle au moindre mouvement « de l'air, et ces corbeaux, ayant considérablement « haussé le côté du nid qui tenait au pivot, étaient « toujours garantis du vent, eux et leur famille, de « quelque point qu'il vînt à souffler. Combien d'ob- « servations et de réflexions ne leur avait-il pas fallu « faire pour reconnaître ainsi les propriétés de la gi- « rouette, et pour les trouver si admirables, que l'a- « vantage de jouir de la même température dans « leur maison, l'ait emporté sur leur répugnance à « bâtir si près des hommes, au sein d'une grande « ville? Il est clair qu'ils avaient aussi vérifié que « la girouette était assez haute et assez isolée des « autres bâtimens, pour que les coups de fusil n'y « fussent point à craindre..... Leur habileté excita « l'envie des autres corbeaux, qui insultèrent les no- « vateurs, et les attaquèrent dans leur château tant « de fois, et avec tant d'acharnement, que malgré « leur énergique résistance, ils réussirent enfin à « les en déposséder. Dans ces combats, le nid avait « souffert, et les usurpateurs, ayant moins d'esprit « ou plus de paresse que les propriétaires, dédai- « gnèrent ou négligèrent d'en faire usage. Ils ne pro- « fitèrent point de leur conquête; ils se bornèrent « à nuire, et firent le mal pour le mal, comme tant « d'autres usurpateurs. »

Je ne doute nullement que ce nid ne fût très-bien

fait, et je suis persuadé que les corbeaux font beaucoup mieux un nid qu'ils ne parlent; mais j'ai quelque peine à croire qu'ils eussent calculé *les propriétés de la girouette*. Déterminés à y placer un nid par des motifs que je ne puis ni approfondir ni leur demander, parce que je n'entends pas leur langue, je gagerais qu'ils le firent d'abord tout rond, à l'ordinaire, et sans l'exhausser plus d'un côté que de l'autre : dérangés par un vent incommode qui soufflait du côté du pivot, ils élevèrent leur nid de ce côté pour se faire un abri; ils parèrent par ce moyen à l'inconvénient présent, sans porter leurs vues plus loin; et ce n'est pas déjà trop maladroit pour des corbeaux. C'est ainsi que, par les propriétés de la girouette, qu'ils ne connaissaient pas, ils se trouvèrent avoir remédié aux inconvéniens futurs qu'ils ne prévoyaient même pas. De cette anecdote, et de ses profondes observations sur les corbeaux, M. Dupont de Nemours conclut que, « chez eux, comme chez « nous, ceux qui ont le plus d'esprit et d'instruc- « tion sont aussi les meilleurs maris, les meilleurs « pères et les plus aimans. » Il est possible, dans le fait, que cela soit aussi vrai *chez eux* que *chez nous*.

Des corbeaux, M. Dupont de Nemours passe aux pies, et du dictionnaire de ceux-là, à l'arithmétique de celles-ci. Nous avons vu que cette arithmétique, d'après M. Leroy, ne s'élevait qu'à quatre, et que *la force de la tête* de la pie, pour parler comme M. Dupont de Nemours, *était épuisée*, et ne pouvait suffire à des *additions* ou à des *soustractions* d'un nombre plus élevé; mais il croit très-possible que quelque *pie d'élite* parvienne

à compter sur ses deux pattes jusqu'à huit, et ne se fasse ainsi une *arithmétique octogésimale*, comme nous nous en sommes fait une décimale ; après quoi elle professera cette science, et l'apprendra du moins, dit M. Dupont de Nemours, à son mâle et à ses enfans. Je rappellerai à cette occasion que le docteur Gall, tâtant le crâne des Allemands, décide gravement, lorsqu'il trouve sous sa main une certaine protubérance qu'il a découverte dans la tête des pies, que l'homme, pourvu de ce signe, sera un grand arithméticien.

M. Dupont de Nemours a entendu l'araignée mâle appeler sa femelle en lui disant amoureusement *tack, tack, tack ;* et la femelle, lorsque le *cœur de la dame est ému*, lui répondre tendrement *teck, teck, teck*, lui donner par-là un *sauf-conduit, alonger la main*, etc. De ces images gracieuses passant à celles de la désolation et de la fureur, il se rappelle toutes les *injures imaginables* que les écureuils dirent aux *humains* ou aux *inhumains* qui les regardaient, lorsque le parc de Versailles ayant été abattu, *les mères* (des écureuils) *couraient éplorées, portant leurs enfans dans leurs bras : la désolation fut affreuse.* S'élevant ensuite à la noblesse des expressions et des images que demande le noble caractère des animaux, il peint la *discipline civile et militaire* des marsouins ; il peint l'ordre de bataille des moineaux d'Étampes, battant en retraite devant un ouragan, se retirant de *poste en poste*, dans une marche *savamment graduée.* Dans ces cas imprévus, ils élisent un général : le *bon propos* et le sang-froid ont bien vite distingué celui à qui on doit obéir, et ces moi-

neaux rappellent à M. Dupont de Nemours un grenadier de ses amis. Il compare aussi les castors à la société *des amis* ou quakers, et les rats musqués *aux Bataves qui, avec de petits moyens et un grand courage, ont résisté à la maison d'Autriche.* Mais toutes ces merveilles du génie et du courage des animaux, toutes ces merveilles de leur langage que M. Dupont de Nemours a si bien entendues, et qu'il traduit si bien, ne sont rien en comparaison des merveilles de leur musique, qu'il n'a pas moins entendues; et de leurs chansons, qu'il ne traduit pas moins bien.

M. Dupont de Nemours, prêt à *traduire de l'animal en langue humaine*, se recueille un instant devant l'Institut, et croit devoir lui rendre compte des procédés au moyen desquels il a pu s'initier dans la connaissance de tant de langues diverses. Ces procédés sont bien simples; ils consistent à vivre familièrement avec les animaux, et surtout les oiseaux, à les observer soigneusement. Alors on apprend leur langue comme on apprend celle d'un peuple sauvage, dont on n'a ni le dictionnaire ni la grammaire. C'est ainsi que, sans grammaire et sans dictionnaire, M. Dupont de Nemours a appris la langue d'une foule d'oiseaux; il a reconnu que leur grammaire était très-simple, qu'ils avaient peu de *noms, le double d'adjectifs*, presque pas de verbes, parce qu'ils les *sous-entendent;* des *interjections*, et puis voilà tout : ils débarrassent leur langue de tout ce fatras de participes, d'adverbes, de conjonctions et de prépositions qui surchargent les nôtres.

Après avoir appris la grammaire des oiseaux,

M. Dupont de Nemours a appris leur poésie et leur musique ; et il a très-bien compris que le pinson, par exemple, chantait *son amour et son amour-propre ;* le serin, *son amour et son talent ;* le mâle alouette, *un hymne sur les beautés de la nature, et sur la vigueur avec laquelle il fend l'air et s'élève aux yeux de sa femelle qui l'admire,* etc. Pour le rossignol, il ne chante pas seulement une chanson et une hymne, il en chante trois, que M. Dupont de Nemours a parfaitement entendues et distinguées. Dans la première, le rossignol, à la fois amant, poëte et musicien, chante la chanson « de l'amour suppliant, « d'abord langoureuse, puis mêlée d'accens d'impa- « tience très-vifs, qui se terminent par des sons res- « pectueux qui vont au cœur. La femelle fait sa « partie, en interrompant le couplet par des *non* « très-doux, auxquels succède un *oui* timide et « plein d'expression. Elle fuit alors, mais *se cupit « antè videri.* » Le mâle la poursuit ; ses accens entrecoupés ressemblent à de la colère. « Aimable « colère, continue M. Dupont de Nemours ; c'est « sa seconde chanson à laquelle la femelle répond, « et par des mots plus courts encore, *ami !..... mon « ami !..... ah ! mon ami !.....* » Que peut dire de mieux une femelle ?

M. Dupont de Nemours ne donne qu'une analyse à la vérité bien intéressante de ces deux premières chansons ; mais il traduit fidèlement et élégamment la troisième tout entière. Cette troisième chanson est celle que le mâle, auprès de sa femelle qui couve, chante pour l'*amuser,* pour la *féliciter,* pour la *louer.* Elle avait été précédée, non par un silence absolu,

mais par un dialogue simplement parlé, et dans lequel on *distinguait à peine le sexe des interlocuteurs*. Ce dialogue avait lieu pendant la construction du nid, affaire trop importante pour que le ménage pût songer à chanter.

Au moment de nous révéler le secret qu'il a surpris aux rossignols, M. Dupont de Nemours hésite encore ; il sollicite notre indulgence, et *il l'invoquerait bien plus, si nous étions des rossignols*. Il sent combien une traduction *affaiblit l'original;* il avoue qu'il n'a pu que bien entendre les paroles, bien les *rendre*, et qu'il ne sait que très-faiblement ce qu'en musique on appelle le *motif*. « Oter, dit-il, à un « rossignol sa musique véritable, c'est lui faire un « tort affreux. » Enfin, il se compare à l'abbé Desfontaines traduisant Virgile ; et, après toutes les aimables précautions de la modestie, il donne sa traduction que voici :

Chanson du Rossignol pendant la couvaison ; traduite par M. Dupont de Nemours, et chantée devant l'Institut national.

Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie ;
Amie, amie,
Si belle et si chérie :
Dors en aimant :
Dors en couvant.
Ma belle amie,
Nos jolis enfans,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis
Petits enfans.

Mon amie,
Ma belle amie,

A l'amour,
A l'amour ils doivent la vie ;
A tes soins ils doivent le jour.
Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour,
L'amour,
Auprès de toi veille l'amour (1).

Je ne reprendrai pas dans cette chanson quelques longueurs et quelques répétitions; je ne m'aviserai pas de critiquer la chanson d'un rossignol, et je tiens la traduction pour très-exacte; je ne saurais dire, cependant, si cette chanson est d'un bon poëte rossi-

---

(1) On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : qui ne croirait que M. D. de N., en nous transmettant la chanson du rossignol, avait fait quelque chose de nouveau? il n'en est rien cependant. On lit dans les affiches de Senlis, de 1787, qu'il avait été prévenu par un Italien. Il est vrai que l'Italien n'avait donné que le texte original, tandis que M. D. de N. a donné la traduction. Voici le texte en faveur de ceux qui aiment à comparer les traductions avec l'original.

Tiuù, tiuù, tiuù tiuù
Spè tiù z' qua :
Quorror pi, pi,
Tiò, tiò, tiò, tiò, tix ;
Quutiò, qutiò, qutiò, qutiò
Zquò, zquò, zquò, zquò,
Zì, zì, zì, zì, zì, zì, zì,
Quorror tiù, z' quà pipi qui.

Le lecteur jugera s'il croit que ce couplet soit bien rendu par la traduction ci-dessus : *Dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie, amie, amie*, etc. L'auteur des affiches de Senlis prévient, au reste, qu'en faisant chanter les paroles mêmes du texte par une femme à voix douce, qui conserverait l'accent italien, on croirait entendre un rossignol.

gnol, et M. Dupont de Nemours lui-même ne serait guère moins embarrassé que moi à le décider : il avoue qu'*il y a rossignol et rossignol; mais les différences échappent à nos observations négligées et imparfaites.* « Un autre animal, ajoute-t-il très-« judicieusement, dont l'espèce serait aussi éloignée « de la nôtre que nous le sommes des oiseaux, et « qui ne saurait pas plus le français que nous ne « pouvons savoir le rossignol, confondrait aisément « Campistron et Racine. Il est donc possible que de son côté il ait pris pour le Delille des rossignols, le plus petit poëte d'un de leurs plus misérables athénées.

M. Dupont de Nemours n'est pas content de nos coqs. Il ne reconnaît plus dans un coq « un généreux « et hardi gaulois, *gallus bellator*, ni un citoyen « français défendant, au son de *l'hymne de Mar-« seille*, sa compagne et ses fils. » En un mot, ce n'est pas là le coq que *Dieu avait fait*. Les idées les plus bizarres ne m'étonnent point dans M. Dupont de Nemours; mais j'avoue que je suis étonné de lui voir rappeler avec honneur l'*hymne de Marseille*. « Voyez, continue-t-il (toujours à l'occasion des « coqs), voyez combien sont plats et froids, et de « mauvais goût, les romans du *petit Crébillon*..... « Comparez-les au poëme de Richardson et des bons « romanciers anglais, ou seulement à ceux de l'abbé « Prévost; et, quand vous pouvez être coqs et hom-« mes naturels, rougissez de devenir coqs et hommes « dépravés. » C'est ainsi que M. Dupont de Nemours sait tirer d'excellens traits de morale de l'histoire des coqs, et même de celle des chapons; et il prouve

très-bien, par exemple, qu'une fermière qui aurait fait couver des œufs par un chapon, au lieu d'une poule, sera moins aimée de son mari, et moins respectée par ses enfans.

Je ne parlerai point de *l'âme sensible* d'une abeille qui *acquitte une dette contractée* envers un malheureux ver, parce qu'ayant été ver elle-même, elle doit compatir aux maux qu'elle a soufferts, *non ignara mali; rien n'est plus naturel*, dit M. Dupont de Nemours. Je passerai sous silence une foule d'autres merveilles qu'il raconte, et de conséquences merveilleuses qu'il en tire. Mais que dis-je, des merveilles? M. Dupont de Nemours n'en reconnaît point dans tout ce qu'il rapporte des animaux : c'est au contraire pour éviter les *miracles* qu'il rapporte tous ces prodiges. *Dieu*, dit-il, *ne fait point de miracles pour les chardonnerets, pas plus que pour nous qui ne valons guère mieux*. Il n'est point réduit *à intervenir ainsi dans les affaires de tant de petites familles*. L'instinct, dit-il ailleurs, serait une sorte de *révélation;* et c'est pour qu'il n'y ait ni révélation, ni miracle, que M. Dupont de Nemours a imaginé que les marsouins, les araignées, les pies, les rossignols et tous les animaux combinaient, réfléchissaient, parlaient, faisaient des calculs, des poésies, des chansons et de la musique.

Parmi toutes ces opinions bizarres que j'ai rapportées de M. Dupont de Nemours, il en est sans doute un bon nombre qu'il ne regarde lui-même que comme des jeux d'esprit, plus ou moins ingénieux, et dont il rit tout autant que moi. Il en est de plus sérieuses qui ont des conséquences bien autrement

importantes, mais qu'il avoue, dont il se glorifie, et sur lesquelles il lui est fort indifférent que je ne pense pas comme lui. De plus, malgré ses systèmes bizarres, malgré ses opinions fausses, c'est un homme d'esprit; or, cet avantage que je lui reconnais doit lui faire supporter de bonne grâce les critiques, et cet aveu que je fais bien volontiers, doit les adoucir beaucoup.

Mémoires sur différens sujets.

Ces Mémoires sont de M. Dupont de Nemours. Je m'empresse d'en avertir ceux qui, aimant les idées singulières, les opinions extraordinaires, les analogies bizarres, les rapprochemens forcés; et ce genre de comique, bon s'il n'était pas trop usé et lorsqu'il n'est pas trop prodigué, qui consiste à mettre un grand sérieux dans les choses plaisantes, et à employer de grands mots pour exprimer de petites choses, sont assurés de trouver tout cela dans les ouvrages du plus gai et du plus amusant, je crois, des membres de l'Institut. J'ai déjà rendu compte des plus intéressans de ces Mémoires, de ceux où M. Dupont de Nemours témoigne tant d'affection pour les corbeaux et les hirondelles, les crapauds et les araignées, les marsouins et les raies; où il parle avec tant d'érudition de leur langage, de leur grammaire, de leur musique, de leur poésie; avec tant d'admiration de leur esprit, de leur génie, de leurs talens; avec tant d'enthousiasme de leur caractère moral, de leurs sentimens, de leurs vertus; mais je n'avais alors sous les yeux qu'une mauvaise édition, très-incom-

plète, et où l'on avait omis, je ne sais pourquoi, quelques-uns des plus beaux développemens et des preuves les plus curieuses du système de l'auteur. J'ai actuellement le bonheur de posséder la bonne édition, et beaucoup de nouveaux Mémoires, dans lesquels M. Dupont de Nemours ne se montre pas moins le bon ami des plantes que des bêtes ; il leur attribue aussi de l'esprit, des sentimens, des vertus ; bientôt, sans doute, sa philosophie fera un pas de plus. Rien dans la nature ne sera privé de vie et de *pensée;* il en accordera aux pierres, au sable, au fer, à la craie ; il peindra avec transport, même avec un petit sentiment de jalousie, et un petit libertinage d'expressions voluptueuses, les solides amours, le bonheur, les jouissances de ces êtres doués d'une âme sans doute un peu terrestre, et d'une intelligence un peu épaisse. En attendant qu'il ait fait cette découverte, il a découvert de fort belles choses sur les plantes ; il n'hésite pas à les regarder comme à peu près *semblables* à nous : *or*, dit-il, *toutes les fois que je rencontre mon semblable, je le salue.* Ainsi M. Dupont de Nemours ne rencontre pas un chou, un chardon, un brin d'herbe, sans le saluer : il a beaucoup à saluer.

C'est surtout dans son voyage en Amérique que M. Dupont de Nemours semble avoir pris tous ces sentimens de tendresse, d'estime et de respect pour les plantes ; c'est au moins de Philadelphie qu'il en transmet l'expression à l'Institut. Il s'est considéré, dit-il, pendant tout son voyage, comme *un chien d'arrêt, qui ne doit passer devant aucun buisson où se trouve la moindre pièce de gibier, sans en mar-*

quer la place. Je sais, ajoute-t-il, en continuant sa métaphore, qui lui fournit un compliment agréablement tourné pour les membres de l'Institut, *je sais que j'ai affaire à des chasseurs qui tirent juste.* De tout cela, il doit résulter une bonne chasse pour nous.

Pour continuer aussi de mon côté la métaphore, je dirai que M. Dupont de Nemours fait lever quelquefois de singuliers lièvres, et *soumet respectueusement* des questions bien extraordinaires à l'Institut. Croira-t-on, par exemple, qu'il écrit d'Amérique, invoquant *les académies, l'Institut national de France*, qui *ne mourront point et ne reculent pas*, pour en obtenir la solution de cet intéressant problème : « Pourquoi les lapins qui ne boivent que « peu ou point, font beaucoup d'eau, et les poules, « qui boivent beaucoup, n'en rendent pas? Pour- « quoi enfin tous les mammifères sont dans le même « cas que les lapins? »

Ses questions sur les plantes ont quelque chose de plus gracieux et de plus délicat : il supplie l'Institut de vouloir bien lui dire si chaque plante est *une famille ou une république, dont les habitans, les citoyens, les membres, mangent au réfectoire;* ou bien si chaque fleur, ou plutôt chaque étamine, chaque pistil n'est pas un *individu, ayant son animation, ses besoins impérieux et doux, ses voluptés? Cela vaut la peine d'y regarder*, ajoute-t-il. Mais ce dont il est très-sûr, sans avoir besoin des décisions de l'Institut pour cela, c'est du nombre infini de plaisirs qu'éprouvent les plantes; il a compté ceux que peut ressentir à la fois un pommier; et, tout

compte fait, il a trouvé qu'ils pouvaient bien s'élever à cinq cent mille à peu près. *Que de félicités!* s'écrie-t-il.

Cinq cent mille plaisirs à la fois! C'est beaucoup; mais ce n'est pas là le seul avantage que les plantes aient sur l'homme. O miracle! s'écrie M. Dupont de Nemours, quand les *poumons* de la plante sont attaqués, quand la gangrène s'établit, quand les dartres et le sphacèle gagnent, il n'y a qu'à lui *couper la tête :* moyen qui nous réussirait fort mal à nous, et qui réussit si bien à la plante, qu'elle rajeunit; et, à la place d'une vieille tête, s'élève *une* jeune tête pleine de vigueur, et garnie *d'une moelle nouvelle.* (Moelle n'est pas le mot : il fallait dire *une cervelle nouvelle.* M. Dupont de Nemours est ici en défaut : c'est une distraction.)

Mais que n'a pas vu M. Dupont de Nemours dans les corolles des fleurs? Il a vu se développer leur *puberté* et leurs *passions!* Dans celles de ces corolles qui sont le *château amical de quelques aimables princesses*, il a vu, tantôt sans lunettes, le plus souvent avec des lunettes; il a vu, dis-je, « à des « attitudes, à des mouvemens, à des gestes qui n'ont « rien d'équivoque, l'amour d'abord suppliant et « respectueux, puis impétueux des mâles; la recon- « naissance enivrée des femelles. Il en est, ajoute- « t-il, de timides que leurs amans pressent (et pres- « sent même bien fort, s'il faut en croire l'expres- « sion très-vive de M. Dupont de Nemours); il en « est de coquettes et de hardies qui vont les cher- « cher, les exciter (et elles sont plus que coquettes, « s'il faut encore prendre au pied de la lettre l'ex-

« pression de M. Dupont de Nemours). Chez celles, « dit-il encore, où les deux sexes sont séparés.... et « éloignés l'un de l'autre, les mâles ont quelque « chose de l'ardeur mélancolique et solitaire des vic- « times cloîtrées ; et les femelles, qui tiennent tout « leur bonheur du zéphyr, périssent en stérilité, s'il « n'a point fait de vent, et montrent un peu de cette « extase des âmes tendres et résignées qui n'espèrent « et ne reçoivent aucun bien que la bénédiction du « ciel.... » On soupçonne peut-être M. Dupont de Nemours d'être poëte ou plaisant : point ; il n'est qu'historien, et historien faible, et au-dessous de la vérité. « Tout cela *est*, ajoute-t-il ; j'ai plutôt adouci « qu'exagéré le tableau. » Et, pour compléter l'histoire de ces amours et de ces mariages, il regarde chaque greffe comme une bru ou un gendre, qui entre dans une nouvelle famille.

Mais, quelque intéressant que soit M. Dupont de Nemours, peignant les amours, les plaisirs, la pudeur et la coquetterie des plantes, ses tableaux sont bien plus vifs encore et plus animés, lorsqu'il décrit les mœurs des animaux ; lorsque, s'élevant jusqu'au limaçon, il parle noblement de sa *pensée ;* lorsqu'il s'attendrit sur *l'âme sensible* d'une guêpe ; lorsqu'il vante la *bravoure* d'un lapin sentinelle, la *modestie* et le *désintéressement* de telle fourmi, ou qu'il compare les soins empressés de telle autre auprès d'une autre fourmi malade et valétudinaire, à ceux d'une *sœur grise* ou d'un *frère de la Charité ;* lorsqu'il admire la tendresse et la constance d'un crapaud, à qui l'on venait de *couper* inhumainement *les mains*, et qui n'en serrait pas moins dans ses *bras sanglans*

sa compagne, éplorée sans doute; lorsqu'il vante aussi le sentiment tendre d'une raie, le seul des poissons qui s'entende en amour; lorsqu'il parle si complaisamment de l'esprit de sa petite vache, qui, à une physionomie peu avantageuse, joignait un si haut degré d'intelligence, que les autres vaches, reconnaissant *son empire*, la recevaient avec toutes les *marques possibles d'estime et de considération*, dès qu'elle paraissait, et dont elles invoquaient le *génie* en l'appelant, quand elle ne paraissait pas; lorsque enfin il voit dans un veau marin qui met en fuite le chasseur, Argant repoussant le brave Dudon; dans une ruche d'abeilles, la ligue achéenne; dans un essaim qui, chassé d'une ruche, va s'établir ailleurs, Phalante sortant de Sparte, pour aller fonder une nouvelle colonie, et gouverner les Tarentins, etc.

Aucun animal n'échappe à la bienveillance de M. Dupont de Nemours : il s'est constitué le défenseur officieux de tous, sans exception. A l'en croire, les loups sont calomniés par les bergers : « Les loups, « dit-il, dont il ne faut pas juger sur la foi des ber- « gers, entendent fort bien la théorie, la pratique « et la sanction des contrats. » Enfin, les loups ont beaucoup de *moralité;* ils ont aussi beaucoup de tactique et de prudence. Avant les combats qu'ils livrent aux moutons, aux chiens et aux bergers, combats que l'un d'eux engage en escarmouchant à la *hussarde*, ils tiennent de longues conférences, ou conseils de guerre, dans lesquels « il est facile de re- « marquer beaucoup de discours, de harangues, de « réponses, un dialogue très-animé. » Le renard a moins de *moralité* que le loup; moins fort, il est

plus habile dans la *guerre défensive;* il est savant dans l'architecture et dans l'art de construire des fortifications, qui servent en même temps à loger toute la famille, mais dans lesquelles le mâle a l'appartement principal, sans compter *une ou deux maisons de campagne au dehors*. Si les loups font entre eux des contrats, dont ils sont très-*religieux observateurs*, le chien en a fait un avec l'homme, et les deux parties contractantes traitèrent d'égal à égal, si du moins le chien ne se regarda pas comme supérieur : « Car, « dit très-bien M. Dupont de Nemours, l'amour-« propre, si naturel à tous les êtres, a dû long-« temps persuader au chien qu'il avait dressé l'hom-« me à la chasse; mais, au moment du contrat, il « sembla généreusement oublier cette supériorité : « il lécha la main de l'homme; l'homme lui passa la « main sur le dos, *les deux amis se baisèrent, et* « *le traité fut conclu pour jamais.* » Le traité eût été signé sans doute avec paraphe, *ne varietur;* mais aucune des deux parties contractantes ne savait écrire alors. Les chiens ne le savent pas encore; mais M. Dupont de Nemours espère qu'ils l'apprendront, ou du moins *quelque chose d'équivalent*. En attendant, ils ont appris, ainsi que beaucoup d'autres animaux, plus de *physique*, de *morale*, d'*arithmétique*, de *géométrie*, d'*hydraulique* et d'*architecture*, que la plupart de nous; à plus forte raison, les chiens ont appris à parler. J'avais reproché à M. Dupont de Nemours d'avoir inutilement employé son temps à étudier la langue des corbeaux, avec lesquels nous ne paraissions pas destinés à avoir beaucoup de relations, au lieu d'étudier la langue, la syntaxe et la

grammaire des animaux qui vivaient en société avec nous ; mais ce reproche n'était pas juste ; et je vois, dans cette édition plus complète, qu'il connaît parfaitement la langue des chiens, et même celle des chats. Ces deux langues ont absolument les mêmes voyelles ; mais le chat a, dans son idiome, six consonnes qui ne se trouvent point dans l'alphabet du chien : ces six consonnes sont, l'*m*, l'*n*, le *g*, l'*r*, le *v* et l'*s*. Ce n'est pas que le chien ne connaisse bien le *g* et l'*r* ; mais il ne les emploie que rarement, et dans les grandes occasions.

Je ne terminerai pas cet article, sans réparer une erreur qui m'était échappée dans le précédent sur le même sujet ; erreur qui tenait à la mauvaise édition que j'avais sous les yeux. J'avais cru que la chanson du rossignol, dont M. Dupont de Nemours nous a donné une si jolie traduction, était de la composition du premier poëte rossignol qu'il avait rencontré sur sa route et par aventure ; j'avais même craint que sa rencontre n'eût pas été heureuse ; et qu'ainsi, au lieu de nous traduire les chants d'un grand poëte, *du Racine des rossignols*, il ne nous eût traduit ceux *d'un petit poëte d'athénée*. Ma crainte était mal fondée : M. Dupont de Nemours nous a traduit *cette belle chanson* que le *premier rossignol chanta au commencement du monde, pour consoler, par les protestations d'un amour extrême, sa jeune amie*, occupée des soins du ménage et de la famille : elle a été transmise de race en race, par tradition, jusqu'aux rossignols de nos jours, dont le *Répertoire* ou l'*Almanach des Muses* ne contient en tout que trois chansons. Ils les chantent, il est vrai, avec

quelques variations, selon la *sensibilité de l'âme du chanteur;* mais ces variations sont peu de chose, et il faut espérer que M. Dupont de Nemours aura rencontré un bon rossignol, dont l'*âme* était *très-sensible.*

Il n'est personne qui n'ait vu faire, par son chien ou par son chat, des gentillesses assez amusantes, et exécuter des tours assez extraordinaires; ou qui du moins n'ait entendu raconter des histoires agréables, surprenantes, amusantes, attribuées au chat ou au chien de son voisin. Il n'est point de chasseur surtout, qui ne parle avec admiration des savantes combinaisons du lièvre, du cerf, du renard, pour échapper à sa poursuite, à celles de ses redoutables auxiliaires, et aux coups rapides de ses armes meurtrières; il n'en est point qui n'ait observé les ruses des animaux forts, pour atteindre ou surprendre leur proie; et les sages précautions des animaux faibles, pour éviter leurs cruels ennemis. Mais qui a vu plus de ces gentillesses et de ces tours que M. Dupont de Nemours? Qui a été témoin d'un plus grand nombre de ces ruses ingénieuses et de ces sages précautions? Qui a entendu raconter plus de ces histoires, dont les bêtes sont les héros, et où elles donnent des preuves si singulières de leur intelligence? Qui, surtout, les a répétées comme lui? Tout s'ennoblit, tout prend un caractère auguste à ses yeux, dès qu'il s'agit d'une chenille, d'une araignée, d'une pie, d'un corbeau. Il n'y a plus alors de termes trop pompeux, de comparaisons trop élevées. Il voit chez les animaux les plans les plus vastes, les combinaisons les plus réfléchies, la prévoyance la plus sage et la plus éten-

due, la culture des arts les plus difficiles, des sciences les plus profondes; et, chez quelques-uns, la société la mieux organisée; une bonne police, des tribunaux, des peines infligées aux délits; une bonne armée, des chefs, des soldats, des troupes légères, des troupes pesamment armées, des hussards, des grenadiers, des médecins ou des chirurgiens, des conseils supérieurs, des orateurs; je crois même qu'il leur accorde des connaissances diplomatiques, et bientôt il y verra des académies.

Je rapporterai (en les abrégeant, car l'admiration est un peu prolixe) quelques-unes des histoires par lesquelles M. Dupont de Nemours veut justifier la haute opinion qu'il a du génie et des vertus des animaux; je les rapporterai, non pour les combattre, je laisse ce soin aux lecteurs, mais parce qu'elles m'ont paru curieuses, et qu'en général les histoires sur les bêtes plaisent assez. Pour mon compte, je crois poliment à la vérité de toutes celles qu'il nous raconte comme témoin, soupçonnant seulement que son imagination, très-vive et fort prévenue, les a un peu embellies. J'avoue que je doute un peu de celles qu'il rapporte sur la foi des autres, et surtout de l'explication qu'il leur donne; telle est celle-ci, par exemple.

On a raconté à M. Dupont de Nemours qu'une volée d'hirondelles s'était précipitée dans la rivière d'Hudson. Celui qui lui a rapporté ce fait, lui aura dit aussi, sans doute, que *la nation* s'était ainsi noyée, par une *délibération générale;* mais il n'en croit rien, et il réfute cette opinion par des raisons qui me paraissent convaincantes : *Il n'est point na-*

turel, dit-il, *aux hirondelles de finir leur vie dans l'eau.* Il aime mieux croire que les hirondelles auront été entraînées dans cette infortune par la *bonté de leur cœur*, par leur *sensibilité*, qui les fait aimer *avec profondeur*, et qui les rend *passionnées*. Dans la traversée, les femelles de quelques chefs, accablées de fatigue et rasant l'eau de trop près, auront plongé ; « leurs mâles auront voulu les secourir, les voi-« sins aider ceux-ci ; et d'amitié en amitié, de zèle « généreux en zèle généreux ou désespéré, la peu-« plade aura péri : cela ne répugnerait point à leurs « *nobles et tendres mœurs.* » C'est donc, conclut M. Dupont de Nemours, *au touchant délire d'un grand nombre d'âmes très-sensibles*, qu'il faut attribuer cet accident, cette catastrophe.

Leur touchant délire et leur exquise sensibilité n'ont pas toujours un succès aussi malheureux, comme le prouve une autre histoire, rapportée par M. Dupont de Nemours ; et celle-là, il l'a vue de ses propres yeux. Une hirondelle s'était malheureusement, et il *ne sait comment*, pris la patte dans le nœud d'une ficelle attachée à une gouttière du collége des Quatre-Nations ; suspendue et mourante, elle gémissait, elle criait au secours. Toutes les hirondelles d'alentour se réunirent au nombre de plusieurs milliers, *poussant des cris d'alarme et de pitié ;* mais cette pitié ne fut point stérile : elles délibérèrent ; le *conseil fut tumultueux, l'hésitation longue :* enfin l'une d'elles ouvrit un avis qui fut adopté et heureusement exécuté. « On fit place : toutes celles « qui étaient à portée vinrent à leur tour, comme à « une course de bague, donner, en passant, un

« coup de bec à la ficelle, et sur le même point.....
« Une demi-heure de ce travail fut suffisante pour
« couper la ficelle, et mettre la captive en liberté.
« Mais la troupe, seulement un peu éclaircie, resta
« jusqu'à la nuit, parlant toujours d'une voix qui
« n'avait plus d'anxiété, comme se faisant mutuelle-
« ment des félicitations et des récits. » La distance ne permit pas sans doute à M. Dupont de Nemours d'entendre au juste ce qu'elles disaient, sans quoi il n'en serait pas réduit à de simples conjectures. En effet, quand il est assez près, rien ne lui échappe de ce que disent les hirondelles : il les entend caqueter, parler toutes à la fois; car, excepté dans les circonstances critiques, elles sont très-bavardes; et dans l'effusion de leurs sentimens, elles sont toutes plus pressées de dire : *Je t'aime, tu es jolie, tu es bonne! ah, combien je t'aime!* que de parler à leur tour, et d'écouter ce qu'on leur dit.

Elles ne sont pas moins vaillantes que sensibles; et il faut voir, dans M. Dupont de Nemours, les détails d'un siége important où elles se couvrirent de gloire. Un coquin de moineau s'était emparé d'un nid d'hirondelles. Les cris et les menaces des propriétaires ne purent le faire déguerpir. Alors ceux-ci invoquent les traités et le secours des hirondelles confédérées. L'armée assiégeante se présente, l'usurpateur retranché la méprise. Les hirondelles, calculant la force de la place, *suspendent* prudemment *l'assaut*, et *convertissent le siége en blocus*. Les plus braves surveillent l'ouverture, afin que le moineau ne puisse faire une sortie; les autres vont chercher du mortier, et en peu de temps le nid est muré, *comme la fatale pri-*

son d'Ugolin. M. Dupont de Nemours ne finit pas le chapitre des hirondelles, sans adresser une prière très-touchante aux jeunes gens qui s'amusent à tirer des hirondelles, et qui ne songent pas que toutes les fois qu'ils en tuent une, ce qui est déjà très-cruel, ils font périr sa compagne dans les *tourmens affreux* de la douleur et du désespoir, ce qui est d'une affreuse barbarie : il les conjure de tirer plutôt des noix en l'air.

Les serins n'ont guère moins d'esprit et de génie que les hirondelles ; mais, comme il faut toujours préférer les vertus à l'esprit, j'aime mieux rapporter les anecdotes qui honorent leur caractère moral et leur cœur sensible, que celles qui prouveraient leur intelligence et leurs talens. En voici une qui fait le plus grand honneur à la *charité* d'un serin. On avait placé un nid de rossignols dans une grande cage où était aussi un ménage de serins. Le père rossignol ne put supporter la captivité, il mourut ; la mère le suivit de près : un petit restait, et mendiait la becquée par ses cris. *La serine fut attendrie par la misère de l'orphelin :* elle avait fort bien remarqué la différence des alimens que les parens, avant leur mort, donnaient au jeune rossignol, d'avec ceux qui étaient à son usage ; mais les vermisseaux, cette pâture animale, lui faisaient *soulever le cœur.* Elle hésita longtemps, allant du petit rossignol, au vase qui contenait la pâtée ; et du vase, au petit : « *enfin la charité sur-*
« *monta le dégoût ;* elle prit une becquée, et la porta
« d'un vol précipité à l'indigent ; puis fut vite se laver
« le bec. » Elle continua ainsi, en mettant quelque intervalle, montrant toujours combien l'effort lui était pénible, *multipliant les ablutions,* et se lavant

soigneusement le bec, chaque fois qu'elle avait touché à cette vilaine pâtée. Le rossignol fut élevé ; mais le mâle serin, moins moral que la serine, se jeta un beau matin sur ce pauvre petit orphelin, et voulut l'étrangler : on fut obligé de le soustraire à ses jalouses fureurs.

Je passerai, sans autre transition, d'un serin à un éléphant, à l'exemple de M. Dupont de Nemours, à qui l'admiration et l'enthousiasme ne permettent pas de mettre beaucoup d'ordre dans ses *Mémoires sur l'esprit des Bêtes*. Il rapporte qu'à Pondichéry, on avait chargé un éléphant de porter chez un chaudronnier une chaudière percée. « L'éléphant s'acquitte « parfaitement de la commission, attend que l'ouvrier « ait fait son travail, et rapporte la chaudière. Le « raccommodage était mal fait, et la chaudière coulait « encore ; on explique cela à l'éléphant qui reprend « la chaudière, et retourne chez l'ouvrier maladroit ; « pour lui faire sentir sa faute, et avant d'arriver, « il remplit la chaudière d'eau à une fontaine voisine, « et, la trompe haute, il la porte au-dessus de la tête « du chaudronnier, de façon que le filet d'eau lui « arrose le visage. » Voilà certainement une charmante espiéglerie d'éléphant !

Les anecdotes de chiens sont les plus variées, les plus intéressantes ; j'en choisirai deux, parmi celles que raconte M. Dupont de Nemours. Il a connu particulièrement le chien de M. l'abbé *Trente mille hommes*, fameux politique du Luxembourg. M. l'abbé *Trente mille hommes* mourut, et son chien dédaigna de prendre un autre maître, quoique plusieurs amis de l'abbé se fussent présentés, et lui eussent demandé

la préférence ; il se fixa donc au Luxembourg, *conservant de l'affection* pour le groupe des nouvellistes qu'il suivait dans leurs promenades, s'arrêtant avec eux dans leurs longues stations, et *regardant avec beaucoup d'attention les figures qu'ils traçaient sur le sable.* Il était charmé, quand on l'invitait à dîner en ville ; la formule était : *Sultan, veux-tu venir dîner avec moi ?* ou plus poliment encore : *Sultan, veux-tu me faire l'honneur de dîner chez moi ?* Il acceptait avec caresses, *s'il n'était pas déjà engagé.* S'il avait promis, il remerciait avec grâce, et allait se ranger auprès du premier invitateur. Il *se montrait fort bon convive.* La nappe enlevée, il restait poliment quelque temps, puis demandait à sortir, et se fâchait si on ne lui ouvrait pas. « Un maladroit, ajoute « M. Dupont de Nemours, qui l'aimait, mais qui « n'était pas assez délicat pour sentir qu'on ne peut « conquérir par la force *une âme élevée*, voulut le « faire attacher. Sultan se révolta, mordit l'exécu- « teur, se dégagea, et n'a jamais rencontré ce per- « fide ami, sans lui reprocher sa trahison, et termi- « ner la querelle par un *geste méprisant.* » Sultan a *fait* souvent à M. Dupont de Nemours *l'honneur* de dîner chez lui, et il paraissait s'y plaire beaucoup.

Un décrotteur avait un chien non moins admirable que Sultan : ce chien était le *crotteur* du décrotteur, et lui procurait beaucoup d'ouvrage ; en effet, « il « allait tremper dans le ruisseau ses grosses pattes « velues, et venait les poser sur les souliers du pre- « mier passant ; le décrotteur, empressé de réparer « le délit, présentait la sellette : *Monsieur, décrotter « là !* Tant qu'il était occupé, le chien s'asseyait pai-

« siblement à côté de lui : il aurait été inutile alors « d'aller crotter un autre passant ; mais dès que la « sellette était libre, le petit jeu recommençait. » M. Dupont de Nemours pousse plus loin l'histoire de ce chien : un Anglais, témoin de tant de gentillesses, l'achète quinze louis, le met dans une chaise de poste, l'embarque à Calais, l'emmène à Londres. Cependant le décrotteur pleurait son chien, avec une tendresse mêlée de quelques remords ; mais celui-ci s'enfuit un beau matin de Londres, s'embarque à Douvres, et revient auprès du décrotteur, *plus crotté que jamais, et crottant mieux que jamais ses pratiques.* M. Dupont de Nemours a connu aussi ce chien, et a été peut-être crotté par lui.

Mais les rossignols, les hirondelles, les serins, les chiens et les éléphans, ne sont rien auprès d'une fourmi : c'est là le véritable objet de toutes les affections de M. Dupont de Nemours. Je voudrais, s'écrie-t-il, *agrandir* mon pinceau ; *il s'agit de la fourmi.* Il remercie la Providence qui, lorsqu'il était malheureux, le dédommagea en lui faisant faire une connaissance intime avec cet *estimable insecte.* Il parle surtout avec un noble enthousiasme des fourmis à grand caractère, qui, par leur *active bonté* et leur *grand courage*, parviennent à une haute considération, et à des *magistratures très-élevées.* — « Des « magistratures, direz-vous ? Oui, sans doute, elles « en ont : il y en a d'héréditaires ; il y en a d'électi- « ves, où l'on ne parvient que par le mérite : elles « ressemblent aux Germains ; *reges ex nobilitate ;* « *duces, ex virtute sumunt.* » Leurs élections ressemblent à celles de nos enfans ; car, malgré sa pré-

dilection pour cet *estimable insecte*, M. Dupont de Nemours avoue que la fourmi, dans son *âge mûr*, n'a pas plus d'esprit qu'un enfant de dix à douze ans. Ainsi donc que nos enfans, les fourmis s'assemblent : l'une d'elles dit *faisons cela;* la majorité répond *oui* ou *non*. Ensuite, on élit un chef qui donne ses ordres. *Toi, tu te mettras ici; toi, tu feras cela, tu attendras tel signal; moi, je le donnerai de telle façon;* et le chœur répond : C'EST BON. C'est sans doute après cet unanime et heureux accord, que M. Dupont de Nemours a vu les fourmis se donner *la main, approcher leur tête, et connaître le baiser*.

Cependant, malgré son enthousiasme, M. Dupont de Nemours se surprend quelquefois à donner à l'homme une certaine supériorité sur la fourmi; mais il s'en excuse. « C'est, dit-il, dans mon fauteuil, et « dans la salle de l'Institut national des Français, que « je juge cela. Si j'avais l'honneur de siéger dans la « principale académie d'une fourmilière florissante, « il y a toute apparence que je penserais et conclu- « rais tout différemment. » Ainsi les fourmis ont aussi des académies ! Assurément M. Dupont de Nemours méritait d'en être membre honoraire, associé ou correspondant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

PRÉFACE. v

SECTION PREMIÈRE.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

De la vérité de la religion chrétienne, à l'usage des gens du monde. 1

Génie du Christianisme. 8

Projet d'une loi réglementaire sur les cultes, par M. de Miollis. 15

Essai sur l'Indifférence en matière de religion. 21

Même ouvrage, tome II. 31

L'Anti-Pyrrhonien, par M. Jondot. 42

Les Soirées de Saint-Pétersbourg, par M. le comte Joseph de Maistre. 51

Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther, par M. Ch. Villers. 71

Lettres de quelques Juifs. 88

Les Helviennes, etc., par M. l'abbé Barruel. 98

Les Martyrs de la foi, par M. l'abbé Guillon. 107

Apologétique de Tertullien. 128

L'Enseignement de l'Église catholique, recueilli de tous les ouvrages de Bossuet; par M. Lucet. 139

Sermons de Hugues Blair; nouvelle traduction, par M. l'abbé de Tressan. 146

Bibliothèque des Dames chrétiennes. 153

Discussion amicale sur l'Église anglicane, par M. l'évêque d'Aire. 159

Histoire critique des projets formés pour la réunion des Églises chrétiennes, par M. Tabaraud. 168

Le Psautier, traduit par La Harpe. 178

SECTION II.

PHILOSOPHIE MORALE.

De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique, etc., par J. E. M. Portalis. 185

Théorie du Beau dans la nature et dans les arts, ouvrage posthume de M. Barthez. 195

Recherches philosophiques sur les premiers objets de nos connaissances morales, par M. de Bonald. 210

Pages

Des compensations dans les destinées humaines, par M. Azaïs. 227

Même ouvrage, seconde édition, augmentée de six Nouvelles, par madame Azaïs. 236

Lettre de M. Azaïs au rédacteur du Journal des Débats. . 253

Réponse de M. A. 257

Des erreurs et des préjugés répandus dans la société, par J.-B. Salgues. 260

Rapports du physique et du moral de l'homme, par P. J. G. Cabanis. 278

L'art de prolonger la vie humaine, traduit de l'allemand de Guillaume Hufeland. 285

La Gérocomie, etc., par une société de Médecins. 293

L'art de perfectionner l'homme, etc., par J.-J. Virey. . . 299

Études sur la Théorie de l'avenir, etc., par F. C. T*****. . 321

La Philosophie de la politique, etc., par F. L. d'Escherny. 335

Œuvres complètes de Descartes, publiées par M. Victor Cousin. 351

Genèse philosophique, précédée d'une Dissertation sur les pierres tombées du ciel, par M. Thilorier 360

Les Femmes, par Jos. Alex. de Ségur. 365

Essai sur le Caractère, l'Esprit et les Mœurs des femmes, par Thomas. 372

Conversations d'Émilie. 380

Récréations d'une bonne mère avec ses filles, par madame Perrier. 386

Avis d'une mère à son fils, par madame de Lambert. . . . 391

Réflexions sur le Suicide, etc., par madame de Staël. . . . 397

Œuvres de Vicq-d'Azyr, publiées par Moreau (de la Sarthe). 406

L'art de connaître les hommes par la physionomie, par Gasp. Lavater, nouvelle édition, publiée par M. Moreau. 422

Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle 444

Nouveau Cours complet d'agriculture, par les membres de la section d'agriculture de l'Institut de France. 451

Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, par Charles-Georges Leroy, etc. 458

Mémoires pour servir à l'histoire des Sciences et à celle de l'Observatoire, par J. D. Cassini. 466

De l'Homme et des Animaux, par M. Salaville. 474

Mémoire sur l'Instinct, par M. Dupont de Nemours. . . . 480

Mémoires sur différens sujets 493

FIN DE LA TABLE.